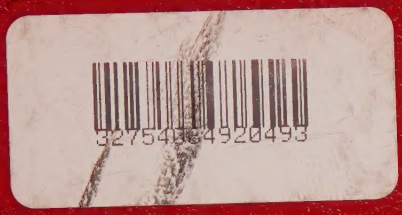


32754064920493

Libraries
of
Purdue University

Class Book

WITHDRAWN

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/theatrecomplet0000geor

THÉÂTRE COMPLET

DU MÊME AUTEUR

LE TRAIN DE 8 H 47

AH ! JEUNESSE !

LES GAITÉS DE L'ESCADRON

MESSIEURS LES RONDS-DE-CUIR

UN CLIENT SÉRIEUX

LES LINOTTES

LES FEMMES D'AMIS

BOUBOUROCHE, LIDOIRE ET POTIRON

LA PHILOSOPHIE DE GEORGES COURTELINE

DU COURTELINE POUR LES JEUNES

GEORGES COURTELINE
de l'Académie Goncourt

pseud.
of Moinaux, Georg

THÉÂTRE COMPLET

846
C835As2

FLAMMARION, ÉDITEUR
26, rue Racine, Paris

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

Printed in France.

LIDOIRE

Théâtre libre, 6 juin 1891.

PERSONNAGES

	MM.
LIDOIRE	Janvier.
LA BISCOTTE, trompette	Arquillière.
DUMONT, adjudant	Antoine.
MARABOUT	Desmart.
VERGISSON	Charpentier.
Le Brigadier de Semaine	Verse.
Un Homme de Garde	***

Les trois coups de l'avertisseur. Immédiatement, derrière la toile, on entend une trompette sonner les quatre appels. Rideau.

Une chambrée, dans un régiment de cavalerie. Au fond à gauche, en coin, la porte ; puis, face au public, une haute croisée à vitres exiguës derrière laquelle on voit la cour du quartier, blanche de lune. A droite et à gauche, filant de l'avant-scène au fond, des lits accolés deux à deux, et garnis de leurs couvre-pieds réglementaires. Sous la planche à pain, une lourde table où traînent des quarts et une gamelle. Au centre, un poêle.

A droite, Marabout et Vergisson, chacun au pied de son lit, à la position du soldat sans armes. Ils sont en pantalon de treillis, veste et sabots, coiffés du calot d'écurie. Lidoire, même tenue, est debout, près de la porte. D'une main, il tient une chandelle ; de l'autre, il en protège la flamme. Dehors, la sonnerie continue. La porte s'ouvre. Entre l'adjudant de semaine, le billet d'appel à la main.

SCÈNE PREMIÈRE

LIDOIRE, MARABOUT, VERGISSON, L'ADJUDANT

LIDOIRE. — Silence à l'appel ! — Manque personne, mon lieutenant.

LE SOUS-OFFICIER, *qui a effleuré du doigt la visière de son shako.* — Comment ça, il ne manque personne ? Voilà une chambrée de douze lits où vous êtes tout de suite trois.

LIDOIRE. — Dam', mon lieutenant, vous savez c'que c'est : quand c'est q'les bleus viennent d'arriver, c'est aux hommes ed'la classe à prend' la semaine, la garde à la police, à l'écurie, et tout. D'ailleurs, 'pouvez vous assurer.

LE SOUS-OFFICIER. — Je le sais bien, que je peux m'assurer ; je n'ai pas besoin de votre permission. — D'abord, pourquoi donc est-ce vous qui rendez l'appel ce soir ? Où est le brigadier Sauvage ?

LIDOIRE. — A l'hôpital.

LE SOUS-OFFICIER. — A l'hôpital ? (*Haussement d'épaules.*) C'est bien le moment de tirer au cul.

LIDOIRE. — Y tire pas au cul, mon lieutenant. Y ya arrivé un sale coup au pansage d'à c't'après-midi : un coup de sabot en pleine figure...

LE SOUS-OFFICIER. — C'est bon. (*Désignant un lit.*) Qui couche là ?

LIDOIRE. — Chaussier, puni salle police.

L'un suivant l'autre et l'éclairant, Lidoire et le sous-officier font le tour de la chambre. Et à chaque lit, dont le sous-officier, du doigt, touche le couvre-pied, au passage, Lidoire donne une explication : Cabriol, garde écurie ; Liandier, garde de police ; La Biscotte, trompette, permissionnaire de dix heures ; Truffe, puni de prison ; Pied, à l'infirmerie ; brigadier Sauvage...

LE SOUS-OFFICIER, *qui fait halte devant Marabout.* — Vous êtes un bleu, vous ?

MARABOUT. — Oui, mon lieutenant.

LE SOUS-OFFICIER. — Vous en avez bien l'air. (*Il lui retrousse le bas de sa veste.*) Vous n'avez pas de bretelles. Prenez votre couverte ; vous allez descendre à la boîte.

LIDOIRE, *qui s'interpose.* — C'est jeune, mon lieutenant ; ça compte à l'escadron d'à seulement c'matin ; ça fait que ça ne sait pas 'core...

LE SOUS-OFFICIER. — Raison de plus. Ça lui apprendra. D'ailleurs on a besoin de beaucoup d'hommes punis pour casser, le

matin, la glace des abreuvoirs. — Ah çà, c'est dégoûtant, ici ! En voilà une bauge ! Qui est de chambre ?

VERGISSON, *la main au calot.* — C'est moi.

LE SOUS-OFFICIER. — Je vous fais mon compliment. Des quarts ! Une gamelle !... c'est du propre ! Vous n'êtes pas un bleu, vous ; ce n'est pas de ce matin que vous comptez à l'escadron, et vous la connaissez il y a belle lurette. Mais l'important n'est pas de la connaître : c'est de la pratiquer. Voilà. Méditez cette parole et prenez votre couverte.

Les deux hommes démolissent leurs lits, se jettent leurs couvertures sur l'épaule et sortent pendant ce qui suit.

LE SOUS-OFFICIER, *qui inscrit au billet d'appel les punitions qu'il vient de porter.* — Lidoire !

LIDOIRE. — Mon lieutenant ?

LE SOUS-OFFICIER. — Demain matin, au réveil, vous me commanderez quatre hommes de corvée pour le pain.

LIDOIRE, *qui bondit.* — Quat'hommes !... J'pourrai jamais, mon lieutenant. Je n'n'avais déjà eq'trois ; su' les trois n'en v'là déjà deux d' désignés pou' la corvée de glace, et faudra qu'j'en trouve quat' pour la corvée de pain ?

LE SOUS-OFFICIER. — Oui.

LIDOIRE. — Eh ! où c'est que c'est t'y qu'vous voulez que je les prenne ?

LE SOUS-OFFICIER. — Vous les prendrez où vous voudrez. Si vous croyez que ça me touche !...

Il sort.

SCÈNE II

LIDOIRE, *puis* LE BRIGADIER DE SEMAINE, *puis* LE SOUS-OFFICIER

LIDOIRE. — Enfant de salaud qui dit : « Si vous croyez que ça me touche !... » Bien sûr que ça devrait te toucher, sale tringlo !...

turco !... fantabosse !... (*Il redescend en scène. Un temps. De l'autre côté de la cloison, on entend : « Silence à l'appel ! Manque personne, mon lieutenant* ».) Ça me démolit, moi, ces choses-là ! Ça me coupe mes moyens, rasibus. J'voulais justement préparer ma revue de détails pour ed'main, astiquer mon fourbi et tout ; et ben j'vas préparer peau de balle et peau de zébie, et en fait d'astiquage (*Il abat sur son lit un furieux coup de poing.*) j'vas astiquer ma plaque de couche. Et allez donc ! ça fait le compte ! (*Il colle d'une larme de suif sa chandelle au bout de sa patience dont il loge l'autre extrémité sous la pile de vêtements de sa charge. Ceci fait, il s'assied d'une fesse sur son lit, qui est le premier du rang à l'avant-scène de droite, et, face au public, il commence à se déshabiller. Long silence d'abord, puis :*) La classe donc ! La classe !

Il enlève sa veste. Sur sa chemise de grosse toile écrue, les pans de sa cravate lui tombent jusqu'au nombril.

La porte s'ouvre. Paraît le brigadier de semaine.

LE BRIGADIER, *sur le seuil.* — Eh ! Lidoire ! Demain, au réveil, t'auras à me commander quatre hommes pour la corvée de pain, t'entends ?

LIDOIRE, *qui ne s'est même pas retourné.* — Zut !

La porte retombe, puis se rouvre.

LE BRIGADIER. — En calot, pantalon de treillis et blouse, les quatre hommes.

LIDOIRE, *même jeu.* — Zut !

Sortie du brigadier. Lidoire, qui a enlevé sa culotte, se met au lit. Il a conservé son caleçon et les étroites bandes de toile enroulées autour de ses pieds, et qui lui tiennent lieu de chaussettes. — Soudain, par l'entrebâillement de la porte, ouverte une troisième fois, le sous-officier passe la tête.

LE SOUS-OFFICIER. — J'ai oublié de vous dire, Lidoire. En veste et pantalon de cheval, les quatre hommes, pour la corvée de pain. Veillez-y, hein ?

Même jeu que plus haut, de la porte qui retombe puis se rouvre.

LE SOUS-OFFICIER. — Et képi.

Il disparaît.

LIDOIRE, *exaspéré.* — Ah ! voleux de métier où tout le monde commande sans qu'y y ait seulement un lascar pour savoir de quoi qu'y retourne ! « En veste ! » qu'y dit l'un ; « En blouse ! » qu'y dit l'autre ! Ed' veste en blouse, d'bottes en sabots et d'pantalon d'cheval en pantalon de treillis, j'finirai ben par prend', moi aussi, ma couverte !... Et y en a comme ça qui rengagent ! Qu'est-ce que faut qu'y z'ayent dans la peau ?... (*Il se soulève sur les poings et se hisse jusqu'à sa chandelle.*) La la ! Si y a jamais qu'un congé de rengagement pour em' tomber su'eun' dent creuse... (*Il souffle la lumière.*) 'suis pas près d'avoir eun' fluxion... Bonsoir ma cocotte.

Il s'endort.

Silence et nuit. Au loin, le trompette de garde sonne l'extinction des feux.

Tout à coup, la porte qui, depuis un instant, est secouée d'étranges soubresauts, cède et s'ouvre, chassée d'un coup de pied ; et, sur un fond lumineux de lune, la silhouette se détache en noir de La Biscotte, ivre à rouler. Il a le plumet au shako, le vaste manteau à pèlerine des nuits de pluie et de grands froids. Il demeure là, hésitant, cramponné des deux mains aux chambranles de la porte. A la fin, d'une voix éplorée : Lidouère !... Lidouère !... Lidouère !...

LIDOIRE, *éveillé en sursaut et qui se dresse dans son lit.* — Eh ? Quoi ? Qui c'est qu'est là ? C'est-y toi, La Biscotte ?

SCÈNE III

LIDOIRE, LA BISCOTTE

LA BISCOTTE, *d'une voix empêtrée de colle de pâte.* — Oui, c'est moi... Mon pau'ieux..., s'suis saoul comme eun'vache.

LIDOIRE. — Viens te coucher, si c'est qu't'es plein.

LA BISCOTTE. — Mon 'ieux salaud..., m'en vais te dire une bonne chose : m'rappelle pas où qu'est mon pucier.

LIDOIRE. — Tu t'rappelles pas où qu'est ton pucier ?

LA BISCOTTE. — Non, mon'ieux... S'sais pas comment qu'ça se fait..., m'rappelle pas où qu'il est... Où qu'il est, mon pucier, Lidouère ?

LIDOIRE, *égayé*. — C'est y couenne, hein, un homme qu'est bu !... (*Il saute du lit, vient au secours de cette pitoyable détresse.*) Allons, arrive ! (*Sous les aisselles, il a empoigné son copain. Celui-ci fait un pas, bute du pied et donne du nez en avant.*) Hé là ! Attention donc !

LA BISCOTTE, *soutenu sous les bras et dont le bancal bat le fer des couchettes, au passage.* — ... S'suis saoul.

LIDOIRE. — Eh je l'cré ben, q' t'es saoul ! Y s'a même payé ta fiole, et salement, c't'y là qui t'a vendu ça pour du sirop de radis noir. Quien, le v'là ton pucier, couche toué. (*Lui-même regagne son lit, en hâte.*) J'suis gelé, bonsoir de bonsoir !

Long silence. La Biscotte, au pied de son lit, demeure sans un mot, sans un geste, à regarder tourbillonner l'ombre. A la fin, d'une main qui tâtonne et ne trouve pas, il déboutonne son manteau, s'efforce ensuite, mais vainement, de déboucler son ceinturon. Son buste, comme vidé par l'ivresse, oscille de tribord à bâbord. Chute bruyante de son shako, qui s'en va rouler on ne sait où, dans la nuit.

LIDOIRE, *vaguement inquiet*. — Ah çà, quéq' tu fabriques ? C'est t'y q'tu vas pas pagnotter ?

LA BISCOTTE. — Mon pau'ieux, 'vais t'dire un'bonne chose... s'peux pas ertirer ma culbute.

LIDOIRE. — Tu peux pas te déculotter ?

LA BISCOTTE. — Non, mon 'ieux.

LIDOIRE. — Eh ben, y a du bon ! A c' t'heure ici faut cor' que j'me lève, moi, alorss ? (*Faussement indigné.*) T'eun' n'as pas le

trac, tu sais bien. (*Il saute du lit.*) T'as d'la vein' d'êt'un pays, va !

Il commence à déshabiller La Biscotte, lui enlève son manteau, puis son dolman. La Biscotte apparaît, pantalonné de rouge jusqu'aux tétons.

LA BISCOTTE, *pendant l'opération.* — Mon 'ieux salaud... 'ai rud'ment rigolé, t' sais... Y a un civil qui m'as mis une claque.

LIDOIRE. — Allons donc !

LA BISCOTTE. — Oui, mon 'ieux... ; s'lai rencontré chez la mère Paquet, l' civil... « Trompette, qu'y me dit comme ça..., s' sais qu'est-ce que c'est... eq' d'êt' trompette... s'l'ai été, moi, trompette », qu'y dit... Bon Dieu, s' suis t'y saoul !

LIDOIRE, *ironique.* — Mais non ! c'est des menteries.

LA BISCOTTE. — C'est des menteries ?

LIDOIRE. — Quand ej' te l'dit. Mets tes fesses là, vieux farceur, que je t'enlève tes sous-pieds.

La Biscotte s'assied sur son lit, les jambes pendantes. Lidoire lui tire les bottes.

LA BISCOTTE. — Pour t'en ervenir au civil... « Eh bien, mon ieux, comme s'y dis..., t'as eun' poire à êt' trompette, toi, 'core ! Tu m'fais marrer, quand tu viens raconter eq' t'as été trompette... Trompette !! Pour êt' trompette, mon 'ieux, faut savoir donner le coup de langue... C'est pas tout de faire « ta ta ta », il faut faire « ta da ga da ». C'est pas vrai ?

LIDOIRE, *qui attaque la culotte.* — Si.

LA BISCOTTE. — Bon, voilà le civil... qui me met une claque. C'est épatant, hein, ça ?

LIDOIRE, *sans conviction.* — Pour sûr, c'est épatant.

LA BISCOTTE, *menaçant.* — Mais j'y bourrerai l'nez, moi, au civil... tu sais.

LIDOIRE. — C'est ça. Range-toi voir un peu, que je te fasse ta couverte.

Discours incohérents et inintelligibles de La Biscotte. On entend vaguement : « Saoul, bon Dieu !... Le civil... trompette, qu'y dit... ; porté

la main sur mon uniforme. » Lidoire, pendant ce temps, a désemprisonné le traversin, ouvert le lit, qu'il a creusé à grandes pesées.

LIDOIRE, *qui empoigne La Biscotte et le couche.* — Allons, oust ! Enl'vez l' bœuf ! Au chenil ! A c' t'heure ici, c'est-y à peu près comme tu veux ?

LA BISCOTTE. — ... Des fois.

LIDOIRE. — En ce cas, ça va bien. Bonsouèr !

Nouveau silence. Sous les draps, qu'il s'est ramenés jusqu'au menton, les dents de Lidoire claquent avec un bruit de castagnettes.

LA BISCOTTE, *couché.* — ... r'ci, Lidouère... te r'mercie beaucoup... merci bien !... (*Silence systématique de Lidoire qui voudrait avoir la paix.*) T'sais, mon 'ieux, s' me l' rappellerai... qu'est-ce que tu as fait pour moi... S' me l'rappellerai toute ma vie... q' t'es venu me sercher à la porte... q'tu m'as er'tiré mon falzar, mon s'ako et mes tartines... q'tu m'as fourré au pieu, kif-kif eun' maman ! (*Lidoire, agacé, ramène son drap par-dessus sa tête.*) Pour sûr... que s'me le rappellerai... (*Il s'émeut à mesure qu'il parle. Il finit par s'asseoir dans son lit et, avec un grand geste mou qui voudrait désigner Lidoire :*) Quien, Lidouère, veux-tu que j' te dise ?... Eh ben, t'es un bon cochon !... voilà qu'est-ce que tu es... ; t'es un bon cochon... oui, t'es un bon salaud !... S'ai q' toi d'ami à l'escadron, mon 'ieux dégoûtant... (*Attendrissement qui se mouille de larmes.*) T'as eun' pauv' gueule... S'peux pas la r'garder sans avoir évie d' pleurer, tel'ment qu'à m' rappelle l' patelin...

Il pleure. Silence obstiné de Lidoire, qui hausse furieusement les épaules sous le drap. Peu à peu, cependant, l'émotion de La Biscotte se calme ; il rentre sous ses couvertures. Satisfaction manifeste de Lidoire, qui repousse silencieusement les siennes, et, mi-dressé, prête l'oreille.

LIDOIRE, *bas.* — J' n'entends pus ren. C' coup ici, j' cré qu' ça y est tout de même... N'est que temps.

Même jeu que plus haut, mais en sens inverse ; les draps de La Biscotte se soulèvent au même moment où retombent ceux de Lidoire.

LA BISCOTTE, *promenant autour de soi des yeux inquiets.* — C' t'épatant !... C' t'épatant !... (*A droite et à gauche de son lit, il se penche, comme pour voir dessous. Puis d'une voix qui s'enhardit :*) Lidouère !... Lidouère !... Eh ! Lidouère !...

LIDOIRE, *assoupi.* — C' qu'il a fait ?

LA BISCOTTE. — Mon 'ieux, c' t' épatant !... y a un client sous mon lit... qui le soulève avec son dos... ! s'monte ! s'monte ! s'monte !... Ah ! c'est épatant !

LIDOIRE. — C'est la soûlerie, poivrot ! Dors donc !

LA BISCOTTE. — ... la soûlerie... la soûlerie... pas la soûlerie, bien sûr !... (*Frappé d'une idée.*) Oh ! bon Dieu ! s'parie qu' c'est l' civil... qui s'aura fourré sous mon pieu... et qui le soulève... pour m'embêter. Faut qu'z'aille voir...

Il se lève. Ecroulement formidable et instantané.

LIDOIRE, *sursautant.* — Vingt gueux ! c' qu'y a cor' ?

LA BISCOTTE, *qu'on ne voit plus, tombé entre deux lits.* — Mon 'ieux salaud... vais te dire une bonne chose... s' m'ai fichu les quat' fers en l'air et à c't' heure... s' peux pus me r'lever... S' sais pas comment q'ça se fait... faut croire que j'suis trop saoul !... Viens-moi r'lever, dis, Lidouère...

LIDOIRE, *que commence à gagner une sourde exaspération.* — Eh bé, t'enn'n'as une, de paille ! Tu s'ras frais, ed'main, pou' monter à cheval, fé la corvée et la manœuvre ! (*Sautant sur pieds une fois encore.*) Oui, j' te vas er'lever, soûlaud ! (*Il s'exécute*), mais tâche voir cor' à ertomber : j'te laisse l'derrière à l'air, tu verras un peu si t'y coupes !

LA BISCOTTE, *consterné.* — ... l' derrière à l'air ?

LIDOIRE. — Oui, l' derrière à l'air !...

LA BISCOTTE. — Eh ben, mon colon !

LIDOIRE. — C'est comme ça. Tu m'embêtes, à la fin des fins.

LA BISCOTTE. — Ah ! (*Changement de ton.*) Bon Dieu, que s'ai souèf !

LIDOIRE, *un genou sur son lit.* — Quoi qu'tu dis ?

LA BISCOTTE. — ...S' crèv' de souèf, mon pau'ieux.

LIDOIRE. — Qué qu' tu veux que j'y fasse ?

LA BISCOTTE. — Porte-moi à bouère, s'il te plaît.

LIDOIRE. — J'ai point d'eau.

LA BISCOTTE. — Yen' n'a dans la cruche.

LIDOIRE. — All' est gelée.

LA BISCOTTE. — Fais la cuire su' l'poêle.

LIDOIRE, *hors de lui.* — Su' el' poêle ! su' el' poêle...

Tant d'indiscrétion le dépasse, à la fin. Il s'élance sur La Biscotte, avec la velléité visible de l'étrangler ; mais il fait trois pas et s'arrête : son bon cœur a repris le dessus.

Longue scène muette.

Il revient sur ses pas, lentement, va à sa charge, en tire une allumette et allume le bout de chandelle resté collé à sa patience. Lumière. Il gagne le fond de la scène, prend la cruche au rebord de la fenêtre, la pose violemment sur la plaque du poêle, dont il éprouve de la main le degré de calorique. Le poêle est chaud. Lidoire se brûle. Claquements de ses doigts secoués dans le vide ; coup d'œil furieux, jeté de biais sur La Biscotte. Il se met à quatre pattes, souffle des ouragans dans la bouche d'air du poêle, se relève, retourne à sa charge, en tire son dolman et l'endosse. Ses dents claquent. Il vient à la table ; il y prend un quart, l'examine, crache dedans pour le rincer et l'essuie soigneusement ensuite avec son drap. — Mimique d'une rage froide qui se contient. A la fin, dans le quart, il verse l'eau de la cruche, et, toujours sans un mot, le porte à La Biscotte.

LA BISCOTTE, *qui boit, s'interrompt.* — T'as pas besoin de faire une tête comme ça.

LIDOIRE. — Boué donc !

LA BISCOTTE, *qui, deux fois encore, s'interrompt de boire pour parler.* — C' t'y d' ma faute à moi, si s' suis saoul ?... (*Il boit.*) D'abord, s' te dirai une bonne chose : y a pas d'honte à êt' saoul... ; t' sauras ça, mon vieux.

LIDOIRE, *sévère, mais juste.* — Bien sûr non, qu'il n'y a point d'honte. C'est des choses qu'arrivent à tout le monde. L' déshonneur, c'est d'embêter les personnes comme tu l' fais ; d'fair' prend' la semaine à un copain comme v'là moi, ed' l'obliger à se balader (*Il montre ses pieds nus*) en bottes molles, à minuit, par un froid de pus de vingt degrés au thermomètre du maréchal des logis-chef, q'les hommes de garde en prennent la faction en sabots ! (*La Biscotte veut placer un mot.*) C'est bon ! A c't' heure, t'as bu, pas vrai ? Eh ben, rompez !

D'un mouvement exaspéré il a rejeté la couverture sur la figure de La Biscotte, lequel disparaît complètement. Lui-même regagne son lit. Il souffle la chandelle et enlève son dolman.

Immédiatement, chez La Biscotte, la tempête des remords commence. Sous le drap, on voit se soulever ses épaules que secouent de silencieux sanglots. Soudain, violemment, il projette hors du lit son masque baigné de grosses larmes.

LA BISCOTTE, *hurlant.* — Oui, s'suis qu'un cochon !... T'as raison, Lidouère... s'suis qu'un muffe !... S' déshonore l'armée française !...

LIDOIRE, *dressé, lui aussi, dans son lit.* — Veux-tu me fiche la paix, La Biscotte !

LA BISCOTTE, *désespéré.* — S' déshonore l'armée que j' te dis !... S' suis pus digne d'êt' trompette en pied !... S' veux me lever !...

LIDOIRE. — Pourquoi faire ?

LA BISCOTTE. — S' veux aller au magasin... rend' ma trompette au capitaine d'habillement ! (*Tandis que Lidoire, affolé, cherche à tâtons des allumettes, lui, a détaché sa trompette pendue près de son sabre, à la tête de son lit. Il la porte à sa bouche et sonne. Sons rauques, épouvantables.*) S'suis déshonoré !... S'suis pas seu-

l'ment foutu ed' donner le coup de langue !... Quien ! s' vas la casser, ma trompette !

Il empoigne son instrument par l'embouchure et, de toutes ses forces, il en frappe le pavillon sur le plancher.

LIDOIRE, *qui, enfin, a fait de la lumière et réenfilé son dolman, se précipite.* — Veux-tu laisser ça ! Bon Dieu !... Casser ta trompette, à présent ! Un effet de grand équipement, que t'y couperais pas du Conseil et d'un an au moins d'Biribi !

LA BISCOTTE. — 'm'en fiche un peu, d'Biribi ! S' voudrais êt' claqué ! Rends-moi ma trompette, que j' te dis !

Lutte des deux hommes, cramponnés chacun à une extrémité de la trompette. La victoire reste à Lidoire. La Biscotte, navré, retombe dans son lit. Lidoire s'empresse vers le sien. Au même instant, la porte s'ouvre. Paraît l'adjudant, suivi d'un homme de garde qui porte une lanterne.

LIDOIRE. — Oh ! contr'appel.

SCÈNE IV

LES MÊMES, L'ADJUDANT

LE SOUS-OFFICIER, *stupéfait.* — Ah çà ! qu'est-ce que vous faites, là, vous ?

LIDOIRE. — J'fais rien, mon lieutenant.

LE SOUS-OFFICIER, *ironique.* — Vraiment ? Prenez votre couverte, mon brave, je m'en vais vous apprendre à garder de la lumière après l'extinction des feux et à faire le comédien avec un dolman et une trompette. Allons vite !

LIDOIRE, *à part.* — La Biscotte fourré à l'ours par eun' température pareille, c'est la congexion forcée... (*Courte hésitation.*) Y a rien de fait ! (*Il saute sur sa charge, passe son pantalon de treillis et enfile sa blouse par-dessus son dolman.*) Après tout, quoi ? Ça

compte su' le congé la boîte, et y a toujours la classe qui est là pour un coup ! (*Il prend sa couverture.*) J' vous suis.

LE SOUS-OFFICIER. — Passez devant.

Ils sortent. La porte retombe. Nuit.

SCÈNE V

LA BISCOTTE

LA BISCOTTE, *couché, ivre-mort.* — Lidouère !... Lidouère !... Lidouère !...

RIDEAU

BOUBOUROCHE

Théâtre Libre, 27 avril 1893. — Comédie-Française, 21 février 1910

PERSONNAGES

	Théatre Libre	Comédie-Française
	MM.	MM.
BOUBOUROCHE	Pons-Arlès.	Silvain.
		Bernard.
UN VIEUX MONSIEUR..	Antoine.	Siblot.
		Denis d'Inès.
ANDRÉ	Gémier.	Dehelly.
POTASSE	Arquillière.	André Brunot.
		Raynal.
ROTH	Pinsard.	Falconnier.
FOUETTARD	Dujeu.	Croué.
UN GARÇON DE CAFÉ..	Verse.	Decard.
	Mlle	Mme
ADÈLE	Irma Perrot.	Lara.

ACTE PREMIER

Un petit café d'habitués, qu'éclairent quelques becs de gaz.

Au fond, la porte, de chaque côté de laquelle, sur les vitres de la façade, des affiches qui tournent le dos.

A droite, vu de profil, le comptoir, où trône une pompeuse caissière ; puis une série de tables de marbre qui viennent jusqu'à l'avant-scène.

A gauche, longeant le mur, une égale quantité de tables.

Au centre, une table isolée, chargée de journaux et de brochures.

Au lever du rideau (outre quelques consommateurs qui s'en iront au cours de l'acte), un monsieur d'âge respectable, assis à une des tables de droite, devant une tasse de café, s'absorbe dans la lecture du Temps. — *A gauche, près de la rampe, Boubouroche joue la manille avec Potasse, contre MM. Roth et Fouettard, les reins dans la moleskine de la banquette. Grand amateur de bière blonde, il a déjà, devant lui, un beau petit échafaudage de soucoupes ; cependant que Fouettard et Roth, qui se sont attardés aux cartes et qui n'ont pas encore dîné, achèvent par petites gorgées l'absinthe restée en leurs verres.*

SCÈNE PREMIÈRE

BOUBOUROCHE, POTASSE, ROTH, FOUETTARD, CONSOMMATEURS

BOUBOUROCHE, *abattant une carte.* —

C'est pour la paix que mon marteau travaille,
Loin des combats, je vis en liberté...

POTASSE. — Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

BOUBOUROCHE. — Coupe, parbleu !

POTASSE. — Avec quoi ?

BOUBOUROCHE. — Tu n'as pas de couteau ?

POTASSE. — Je n'en ai jamais eu.

BOUBOUROCHE. — C'est trop fort ! Tu ne pouvais pas le dire tout de suite ?

POTASSE, *malin.* — Pour les renseigner, n'est-ce pas ?

BOUBOUROCHE. — Les renseigner !... Tu m'as l'air renseigné.

POTASSE. — Mais...

BOUBOUROCHE. — Zut ! On ne joue pas la manille comme ça.

POTASSE. — Je joue comme je peux.

BOUBOUROCHE. — Alors, laisse-moi conduire. C'est curieux, aussi, ce parti pris de vouloir, toujours et quand même, conduire la manille parlée !... Comme s'il était donné à tout le monde de conduire la manille parlée ! (*Cependant Roth et Fouettard se font du bon sang en silence.*) Tiens, regarde Roth et Fouettard !... Ils se fichent de toi ; c'est flatteur !... Et ça nous coûte une levée.

POTASSE. — Enfin, qu'est-ce que je fais ?

BOUBOUROCHE. — Des sottises !

POTASSE. — Je te demande ce que je dois faire.

BOUBOUROCHE. — Me laisser conduire seul.

POTASSE, *agacé.* — J'ai de la peine à me faire comprendre. Que dois-je mettre ?

BOUBOUROCHE. — Où ça ?

POTASSE. — Sur le pli ?

BOUBOUROCHE, *qui comprend enfin.* — Ah, bon ! Mets une crotte de chien !

Potasse met une carte.

FOUETTARD, *à Roth qu'il questionne.* — Un cheval ?

ROTH. — Un bœuf !... Un éléphant !

Fouettard joue, fait la levée, puis :

FOUETTARD, *abattant sa dernière carte.* — Et cœur !

BOUBOUROCHE, *jouant.* — Pour moi ! (*Il ramasse ses levées et fait à demi-voix son compte.*) Quatre et quatre huit et cinq treize. — Et cinq, dix-huit, et un dix-neuf, et un vingt. — Et cinq, vingt-cinq ; et quatre, vingt-neuf ; et six, trente-cinq. — Et un, trente-six ; et quatre, quarante... — Et seize, cinquante-six. — C'est bien cela. Vingt-deux pour nous ; marque, Potasse.

POTASSE, *marquant.* — Vingt-deux pour les invités.

ROTH. — A qui de faire ?

BOUBOUROCHE. — C'est à Fouettard. Où diable est mon tabac ?

FOUETTARD, *qui l'avait mis dans sa poche l'en retire.* — Le voici. Simple distraction.

Là-dessus il ramasse les cartes, les bat, et donne à couper.

BOUBOUROCHE, *ramassant ses cartes au fur et à mesure qu'elles lui sont distribuées.* —

C'est pour la paix que mon marteau travaille,
Loin des canons, je vis en liberté...

FOUETTARD, *agacé et s'arrêtant de donner.* — Ah non ! tu nous rases, tu sais, avec ton *Forgeron de la Paix !*

ROTH. — Pour sûr, tu nous rases !... Sans blague, vieux, ça ne te serait pas égal de chanter autre chose ?

BOUBOUROCHE. — Je chante ce que je sais.

FOUETTARD. — Vrai alors, tu as un répertoire restreint. (*Il donne la retourne.*) La dame. Deux pour nous.

Il marque.

BOUBOUROCHE, *qui a étudié son jeu.* — Causons peu mais causons bien. (*A Potasse.*) Comment es-tu de la maison ?

POTASSE. — Ma part.

BOUBOUROCHE. — Par le roi ?

POTASSE. — Oui.

BOUBOUROCHE. — Des coupes ?

POTASSE. — Deux mille deux cent vingt-deux.

BOUBOUROCHE. — Attends... Tu n'as pas de manille ?

POTASSE. — Non ; mais j'ai les deux manillons noirs.

BOUBOUROCHE. — Qui est-ce qui te demande ça ?

POTASSE, *qui se justifie.* — Tu me questionnes.

BOUBOUROCHE. — Ce n'est pas vrai.

POTASSE. — Comment, ce n'est pas vrai !

BOUBOUROCHE. — Non.

POTASSE. — Si.

BOUBOUROCHE. — Non. A-t-on idée d'un entêtement pareil ? (*Mouvement de Potasse.*) Tu ne sais pas la conduire, je te dis ; tu ne sais pas la conduire, la manille parlée !... Tu la conduis comme une charrette à bras, comme une soupière, comme un tire-botte ! Depuis des années, je te le répète ! Seulement, voilà ; l'orgueil, l'éternel orgueil, le besoin de briller et d'étonner le monde par des mérites que l'on n'a pas !... Faire le malin et l'entendu...

POTASSE. — Oh ! mais pardon ! En voilà assez ! (*Il se lève.*) Amédée !

AMÉDÉE. — Monsieur ?

BOUBOUROCHE, *effaré.* — Hein ! quoi ?

POTASSE, *à Amédée.* — Mon paletot, mon chapeau !

ROTH, *qui s'interpose.* — Voyons !...

POTASSE. — Fiche-moi la paix, toi.

BOUBOUROCHE. — Est-il bête !

FOUETTARD, *conciliant.* — Potasse !

ROTH. — Tu ne vas pas te fâcher ?

POTASSE, *qui commence à mettre son pardessus.* — Ça suffit !

ROTH. — T'es là que tu t'emballes !...

FOUETTARD. — Viens donc jouer !

POTASSE. — Je ne joue plus !

BOUBOUROCHE. — Pourquoi ?

POTASSE. — Je passe ma vie à me faire engueuler ; j'en ai plein le dos, à la fin.

FOUETTARD, *désolé.* — Potasse !

ROTH, *navré.* — Potasse !

BOUBOUROCHE, *repentant et contrit.* — Potasse !

POTASSE, *intraitable.* — Non !

BOUBOUROCHE. — Reprends donc tes cartes, Potasse. Si je t'ai fait de la peine, je t'en demande pardon.

ROTH. — Là !...

BOUBOUROCHE. — Je te fais des excuses.

ROTH. — T'entends ?

BOUBOUROCHE. — Tu sais bien que, pas un instant, l'idée ne m'est venue de te blesser par des paroles désobligeantes ! Nous sommes des amis, que diable ! Oublie donc un moment d'erreur, et reprends tes cartes, Potasse. Que veux-tu, c'est plus fort que moi ; quand je joue la manille, je ne me connais plus.

Tandis que Boubouroche a ainsi discouru, Potasse, sa rancune désarmée, a rendu à Amédée son chapeau et son pardessus. A la fin il a repris, à la table de jeu, la place qu'il y occupait au lever du rideau. Il reprend son jeu laissé là, et chacun des autres joueurs ayant également repris le sien, la séance continue.

Un temps, puis :

BOUBOUROCHE, *très humble.* — Donc, tu as deux carreaux, deux cœurs, le manillon de trèfle deuxième, et deux piques par le manillon. C'est bien ton jeu ?

POTASSE. — Oui.

BOUBOUROCHE. — Bon ! Cache-le ! — Joue atout. (*Etonnement de Potasse.*) Joue atout ; crois-moi ;... du plus gros. (*Potasse convaincu abat le roi d'atout.*) Si le manillon est chez Roth...

ROTH, *qui met l'as.* — Il y est.

BOUBOUROCHE, *qui triomphe.* — Tu vois ?... Je lui fais un sort ! (*Lui-même, du dix d'atout, a pris.*) Nous allons essayer le dix-sept. — Atout !

FOUETTARD, *amer.* — Ça réussit.

BOUBOUROCHE, *au comble de la gloire.* — Ah !... — Maintenant, attention au mouvement.

Long silence, puis :

BOUBOUROCHE, *à demi-voix.* —

C'est pour la paix que mon marteau travaille,
Loin des combats, je vis en liberté...

LES TROIS JOUEURS, *agacés.* — Boubouroche ! !...

BOUBOUROCHE. — Laissez, laissez ;... vous gênez mon inspiration. (*A lui-même :*) Ils font la manille de trèfle ; on ne peut pas les en empêcher. Ça ne fait rien ; ils perdent quand même. (*A Potasse.*) Ecoute, je vais jouer pique pour toi.

POTASSE. — Bon.

BOUBOUROCHE. — Tu prendras de ton manillon, et tu renverras petit pique.

POTASSE. — Compris.

BOUBOUROCHE, *jouant.* — Pique !

FOUETTARD, *à son partner.* — Au point.

ROTH. — Tu parles !...

Potasse prend de son as.

BOUBOUROCHE. — Joue pique ! (*Potasse obéit. Boubouroche fait la levée et rejoue.*) Pique maître !

POTASSE. — Je me défonce ?

BOUBOUROCHE. — D'un cheval !... Fais voir ton jeu. (*Potasse renverse les cartes qui lui restent encore en main.*) Mets ton manillon de trèfle.

POTASSE. — Voilà.

BOUBOUROCHE, *jouant à mesure qu'il annonce.* — Trèfle pour toi !... Trèfle pour moi !... Et, cœur. Vingt-sept pour nous, et vingt-deux à la marque : quarante-neuf... Vous êtes dans le lac.

ROTH. — Ça y ressemble.

BOUBOUROCHE. — Encore une ?

FOUETTARD. — Ah non !

BOUBOUROCHE, *engageant.* — La dernière.

FOUETTARD. — On voit bien que tu as dîné, toi... (*D'une voix qui faiblit.*) Il est trop tard, réellement. Quelle heure est-il, Amédée ?

AMÉDÉE. — Neuf heures moins vingt, monsieur Fouettard.

ROTH et FOUETTARD. — Neuf heures moins vingt !...

ROTH. — Je croyais qu'il était sept heures et demie ! (*Il saute sur son pardessus.*) Moi qui ai promis à une femme de la mener au cinéma !

FOUETTARD. — Et moi qui ai du monde à dîner !... On doit être en train de me chercher à la Morgue.

ROTH. — Nous allons être bien reçus !

FOUETTARD. — Oui ; ça va ne pas être ordinaire. — Eh ! Amédée !

AMÉDÉE. — Monsieur ?

FOUETTARD. — Combien ça fait, tout ça ?

AMÉDÉE, *après avoir fait le compte des soucoupes dressées en colonne.* — Quatre francs vingt !

FOUETTARD, *à Roth.* — Deux francs dix chacun.

ROTH. — Deux francs dix chacun ; c'est cela même.

Les deux hommes tirent leur porte-monnaie et y farfouillent longuement. Soudain :

ROTH. — Au fait, Boubouroche, est-ce que je ne te dois pas huit francs ?

BOUBOUROCHE. — C'est possible.

ROTH, *qui se récrie.* — Possible ? C'est sûr.

BOUBOUROCHE, *discret.* — Ça ne presse pas, en tout cas.

ROTH. — Non ?

BOUBOUROCHE. — Non.

ROTH. — Alors, oblige-moi donc de payer mes soucoupes. Nous compterons à la fin du mois.

BOUBOUROCHE. — Avec plaisir.

ROTH. — Merci.

BOUBOUROCHE. — De rien. — A demain, hein ?

ROTH. — A demain.

FOUETTARD. — A propos. Paye donc aussi pour moi ; veux-tu ? Je suis sorti sans argent, figure-toi. Je te rembourserai demain soir.

BOUBOUROCHE. — Mais oui, mais oui.

FOUETTARD. — Ça ne te gêne pas, au moins ?

Boubouroche hausse les épaules et rit.

FOUETTARD. — En ce cas...

Poignées de mains.

FOUETTARD et ROTH. — Au revoir, Boubouroche.

BOUBOUROCHE. — Au revoir, vieux !

Sortie de Roth et de Fouettard.

SCÈNE II

BOUBOUROCHE, POTASSE

POTASSE. — Boubouroche.

BOUBOUROCHE. — Quoi ?

POTASSE. — Paye-moi un distingué, je te dirai ce que tu es.

BOUBOUROCHE. — Je te l'aurais offert sans ça ! Deux distingués, Amédée !

AMÉDÉE. — Boum !

BOUBOUROCHE. — Bien tirés, hein !... Pas trop de faux-col !

AMÉDÉE, *qui apporte les deux verres.* — Soignés !

BOUBOUROCHE. — A la nôtre !

POTASSE. — A la nôtre !

On trinque.

BOUBOUROCHE, *après avoir bu.* — Eh bien ! qu'est-ce que je suis ?

POTASSE. — Une poire.

BOUBOUROCHE, *un peu étonné.* — Depuis quand ?

POTASSE. — Depuis que ta mère t'a mis au monde pour le plus grand bien des tapeurs et des poseurs de lapins. Tu n'as pas honte, gros cornichon, de payer les soucoupes de ces deux carottiers quand ce serait justement à eux de payer les nôtres ? En somme, quoi ? Ils ont perdu.

BOUBOUROCHE. — Qu'est-ce que ça me fait, à moi ? Je ne joue pas pour gagner.

POTASSE. — Poire !

BOUBOUROCHE. — Je joue pour mon amusement. J'adore conduire la manille. Et puis que veux-tu ; c'est si pauvre !

POTASSE. — Je te dis que tu es une poire.

BOUBOUROCHE. — Tu répètes toujours la même chose.

POTASSE. — Oh ! une bonne poire, ça, je te l'accorde, savoureuse et juteuse à souhait. Mais une poire, pour en finir.

BOUBOUROCHE. — Je ne suis pas l'homme que tu supposes.

POTASSE. — Bah !

BOUBOUROCHE. — Que connaissant l'existence et que naturellement avide de faire bon ménage avec elle, je lui fasse par-ci, par-là...

POTASSE. — Une petite concession.

BOUBOUROCHE. — Ça, mon Dieu, je ne dis pas le contraire. Mais au fond, tu entends, Potasse, je ne fais que ce que je veux faire et ne crois que ce que je veux croire. Je suis têtu comme une mule, avec mes airs de gros mouton.

POTASSE. — Avec ton dos de pachyderme et ta tête de sanglier, tu as juste assez d'énergie pour être hors d'état de défendre ta bourse contre l'invasion des barbares, juste assez de poil aux yeux, — tu entends, Boubouroche ? — pour passer par un trou de souris le jour où ta maîtresse exige que tu y passes.

BOUBOUROCHE. — Adèle me fait passer par un trou de souris ?

POTASSE. — Oui.

BOUBOUROCHE. — Qu'est-ce que tu en sais, d'abord ?

POTASSE. — Je n'en sais rien, mais j'en suis sûr.

BOUBOUROCHE. — Tu parles sans savoir. Tais-toi. Que connaissant la nature d'Adèle et que naturellement avide de vivre sur le pied de paix, je fasse bon marché de ses petits travers et lui donne volontiers raison...

POTASSE. — Quand elle a tort.

BOUBOUROCHE. — Ça, mon Dieu ! c'est encore possible... Mais passer par des trous de souris ?... Sois tranquille, va, je sais ce que je fais. On n'a pas vécu huit ans avec une femme sans être fixé sur son compte.

POTASSE. — Huit ans !

BOUBOUROCHE. — Oui, mon cher ; huit ans !

POTASSE. — Quel collage !...

BOUBOUROCHE, *lyrique.* — Le dernier de ma vie.

POTASSE. — Tu en as eu beaucoup ?

BOUBOUROCHE. — Je n'ai eu que celui-là.

POTASSE. — Mazette, tu n'avais pas commencé en nourrice.

BOUBOUROCHE. — J'avais trente ans. (*Ebahissement de Potasse.*) Qu'est-ce qui te prend ?

POTASSE, *qui n'en revient pas.* — Tu as trente-huit ans ?

BOUBOUROCHE. — Depuis un mois.

POTASSE. — Tu en parais bien quarante-sept.

BOUBOUROCHE, *très simplement.* — Oh, du tout !... Je paraîtrais plutôt plus jeune que mon âge. — Je suis gros, c'est ce qui explique ton erreur ; mais, si j'ai du ventre, je n'ai pas de rides.

Large sourire satisfait.

POTASSE, *attendri, à mi-voix.* — Bon garçon. — Et d'où vient, dis-moi, que tu aies attendu trente ans pour te donner le luxe d'une maîtresse ?

BOUBOUROCHE. — De bien des choses, mon ami. D'abord d'une grande timidité, que j'ai toujours portée en moi, et dont je n'ai jamais pu me défaire. Puis, je suis un peu... sentimental, en sorte que j'ai longtemps cherché, sans les trouver, une âme qui fût sœur de la mienne, un cœur qui sût comprendre le mien. (*Rires de Potasse.*) J'ai dit quelque chose de drôle ?

POTASSE. — Ne t'inquiète pas, continue. Tu es à couvrir de baisers.

BOUBOUROCHE, *bien qu'un peu étonné, continue.* — Je rencontrai Adèle dans une maison amie, où elle venait, le dimanche soir, prendre le thé et faire la causette. Elle avait alors vingt-quatre ans et le charme indéfinissable qu'ont les blondes, très blondes, en deuil.

POTASSE. — Elle était veuve ?

BOUBOUROCHE. — De six mois. Elle me plut, mais elle me plut !... Mille fois plus que je ne saurais dire !... Sa distinction surtout me charmait ; tu sais, cette allure d'honnête femme à laquelle un homme ne se trompe pas ?

POTASSE, *qui se fait du bon sang, mais se garde d'en laisser rien voir.* — Oui ; tu as l'œil américain.

BOUBOUROCHE. — Et je songeais mélancolique : « Ne te frappe pas, Boubouroche ; ce fruit n'est pas pour ton assiette. » — Un soir, elle me pria de lui donner le bras et de la déposer à sa porte. Nous partîmes. Le silence des rues et le clair de lune qu'il faisait m'inspirèrent des témérités. Sous l'ombre de sa porte cochère, comme elle me donnait le bonsoir, je pris ses petites mains dans les miennes, comme ceci (*Il prend les deux mains de Potasse*), je fixai mes yeux en les siens, comme cela (*Il fixe Potasse dans les yeux*), et, d'une voix tremblante d'émotion : « Madame, lui dis-je, je vous aime. Vous êtes un parfum, une perle, une fleur et un oiseau. »

POTASSE. — Parfaitement. Et huit jours après tu la mettais dans ses meubles.

BOUBOUROCHE, *blessé du terme et rectifiant.* — Huit jours après, Adèle et moi associons nos deux existences, ce qui n'est pas la même chose.

POTASSE. — Peuh !... Tu lui donnes de l'argent.

BOUBOUROCHE. — Il ne manquerait plus que je lui en demande ! Je lui donne, en effet, trois cents francs par mois et je lui paye son loyer, mais enfin je ne l'entretiens pas. (*Rires de Potasse.*) On n'entretient pas une femme parce qu'on fait son devoir d'honnête homme en lui simplifiant, dans une certaine mesure, les complications de l'existence. (*Rires de Potasse.*) Mais, mon cher, je l'en-

tretiens si peu, que nous ne vivons pas ensemble ! (*Rires énormes de Potasse.*) Bien mieux !... je n'ai même pas la clé de l'appartement !

POTASSE, *étonné.* — Pourquoi ça ?

BOUBOUROCHE. — Parce qu'une honnête femme ne doit pas avoir d'amant, et qu'on n'est pas « amant » tant qu'on n'a pas la clé.

POTASSE, *ahuri.* — Qu'est-ce qu'on est, alors ?

BOUBOUROCHE, *embarrassé.* — Dame, on est... euh... mon Dieu... Je ne trouve pas le mot.

POTASSE. — Je le trouve, moi. On est une poire.

BOUBOUROCHE. — Eh ! tu m'assommes avec ta poire !... Adèle n'est pas une grisette ; c'est une femme très bien élevée ; elle a sa famille, ses relations ; elle tient à ne pas se compromettre, et je trouve ça très légitime.

POTASSE. — En résumé, une de ces femmes qui veulent bien faire comme les autres, à la condition que les autres n'en sachent rien ? — Je connais. Elles sont comme ça quelques milliers sur le pavé de la capitale.

BOUBOUROCHE. — Où est l'utilité, pour une femme, de déshabiller sa conduite et de la mettre toute nue devant le monde.

POTASSE, *qui ne discute plus.* — Tu as raison, je ne connais rien de plus oiseux que les théories sur la vie. (*Se levant.*) Tu es heureux ?

BOUBOUROCHE. — Infiniment. Que me manquerait-il pour l'être ? Je suis un homme sans appétits ; je puis me lever à mon heure et me coucher quand ça me convient ; mes moyens me permettent de manger à ma faim, de me désaltérer à ma soif, de fumer à ma suffisance et de prêter cent sous, quand l'occasion s'en présente, à un camarade gêné. J'ai, en plus, la liaison bourgeoise qui convenait à un homme comme moi : une petite compagne sensée et économe, que j'aime, qui me le rend bien, et dont la fidélité ne saurait faire question une seule minute. Alors quoi ? Oui, je suis heureux autant qu'il est possible à un homme de l'être ; et c'est ce qui me permet, vois-tu, vieux, d'être indulgent aux pauvres diables qui aiment mieux gagner que perdre au noble jeu de la

manille et préfèrent mon tabac au leur, parce qu'il est meilleur marché.

Potasse, pendant cette tirade, est allé à la patère et y a décroché son chapeau, son paletot et sa canne.

POTASSE. — Bonne pâte !

BOUBOUROCHE. — Te voilà parti ?

POTASSE. — A demain.

BOUBOUROCHE. — Encore un bock ?

POTASSE. — Non. Trop tard. Je n'ai pas ta veine, Boubouroche. Il faut que je sois debout à huit heures du matin.

BOUBOUROCHE. — Pauvre Potasse ! (*Poignée de mains.*) Eh bien, à demain ?

POTASSE. — A demain.

Sortie de Potasse.

BOUBOUROCHE, *seul, tirant sa montre.* — Neuf heures dix... — Monterai-je un instant chez Adèle ?... Achevons d'abord ce distingué. La bière est bonne conseillère.

Il boit.

SCÈNE III

BOUBOUROCHE, UN VIEUX MONSIEUR

Sitôt la disparition de Potasse, le monsieur qui lisait le Temps *à l'extrême gauche s'est levé sans bruit de sa place. Il a déposé sur la table les huit sous de sa consommation, et s'approchant, le chapeau à la main, de Boubouroche qui bourre une pipe :*

LE MONSIEUR, *avec une extrême politesse.* — Je vous demande pardon, monsieur ; vous êtes bien M. Boubouroche ?

BOUBOUROCHE, *surpris.* — Oui, monsieur.

LE MONSIEUR. — Ernest Boubouroche ?

BOUBOUROCHE. — Ernest Boubouroche, parfaitement.

LE MONSIEUR. — C'est bien vous qui avez pour maîtresse, boulevard Magenta, 111 *bis,* au quatrième sur la rue, une personne appelée Adèle ?

BOUBOUROCHE, *surpris de plus en plus.* — Mais...

LE MONSIEUR. — Répondez franchement, oui ou non. Je vous dirai pourquoi après.

BOUBOUROCHE, *vaguement inquiet.* — Soit ! — Il est en effet exact que cette dame est... mon amie.

LE MONSIEUR. — C'est tout ce que je voulais savoir. (*Très aimable.*) Eh bien ! monsieur, elle vous trompe.

BOUBOUROCHE, *sursautant.* — Elle me... — Asseyez-vous donc, monsieur... Voulez-vous prendre un distingué ? (*Mimique discrète du monsieur.*) Si fait ! Si fait ! (*Au garçon :*) Deux distingués, Amédée. — Expliquez-vous, monsieur, je vous prie.

Boubouroche est fiévreux. Le monsieur, lui, très calme, a pris la chaise de Potasse.

LE MONSIEUR. — Combien je suis fâché, monsieur, d'avoir à vous gâter aussi complètement que je vais avoir l'honneur de le faire les illusions où vous vous complaisez ! La sympathie que vous m'inspirez me rend singulièrement pénible, la mission — vile en apparence, en réalité profondément charitable, philanthropique et fraternelle, — dont j'ai fait dessein de m'acquitter. Mais quoi, je suis ainsi bâti ! j'estime qu'on ne saurait sans crime sacrifier la dignité d'un honnête homme à la fourberie d'une petite farceuse qui lui carotte son argent, lui gâche en injustes querelles le peu de jeunesse qui lui reste, et se fiche outrageusement de lui, si j'ose parler un tel langage.

BOUBOUROCHE, *anxieux.* — Cette histoire ?...

LE MONSIEUR. — Cette histoire, qui est, hélas ! celle de tant d'autres, est la vôtre, mon cher monsieur. Vous êtes cocu. — A votre santé.

Les deux hommes trinquent et boivent.

LE MONSIEUR, *après avoir bu.* — Elle est fraîche.

BOUBOUROCHE, *très ému.* — Monsieur, votre air respectable et la solennité de votre langage me font un devoir de penser que je ne me trouve pas en présence d'un vulgaire mystificateur. (*Dénégation énergique du monsieur.*) Vous venez de porter contre une femme qui m'est chère la plus grave des accusations ; il vous reste à la justifier.

LE MONSIEUR. — Monsieur, nous ne vivons plus aux temps qu'a illustrés la Tour de Nesles, où les murs étouffaient les cris. Les siècles ont marché, les hommes ont produit. A cette heure, nous habitons des immeubles bâtis de plâtre et de papier mâché. L'écho des petits scandales d'au-dessous, d'au-dessus, d'à-côté, en suinte à travers les murailles ni plus ni moins qu'à travers de simples gilets de flanelle. — Depuis huit ans, j'ai pour voisine de palier cette personne que, naïvement, vous ne craignez pas d'appeler votre « amie » ; depuis huit ans, invisible auditeur, je prends, à travers la cloison qui sépare nos deux logements, ma part de vos vicissitudes amoureuses ; depuis huit ans, je vous entends aller et venir, rire, causer, chanter *le Forgeron de la Paix* avec cette belle fausseté de voix qui est l'indice des consciences calmes, cirer le parquet, remonter la pendule, et vous plaindre (non sans aigreur) de la cherté du poisson : car vous êtes homme de ménage et volontiers vous faites votre marché vous-même. C'est exact ?

BOUBOUROCHE. — Rigoureusement.

LE MONSIEUR. — Depuis huit ans, je m'associe à vos joies et à vos misères, compatissant à celles-ci et applaudissant à celles-là, admirant votre humeur égale dans la bonne comme dans la mauvaise fortune et l'infinie grandeur d'âme qui vous porte à ne pas calotter votre « amie » chaque fois qu'elle l'a mérité. Eh bien ! monsieur... — Ici, je réclame de vous un redoublement d'attention... — de ces huit ans, pas un jour ne s'est écoulé qui n'ait été pour votre « amie » l'occasion d'une petite canaillerie nouvelle ; pas un soir, vous ne vous êtes couché qu'excellemment jobardé et cocufié comme il convient ; pas une fois, vous ne franchîtes le seuil du modeste logement payé de vos écus où s'abritent vos plus chers espoirs, qu'un homme — vous entendez bien ? — n'y fût caché.

BOUBOUROCHE, *qui bondit.* — Un homme !

LE MONSIEUR. — Oui, un homme.

BOUBOUROCHE. — Quel homme ?

LE MONSIEUR. — Un homme dont j'entends la voix quand vous n'êtes pas arrivé, et les rires quand vous êtes parti.

Un temps, puis :

LE MONSIEUR, *qui sourit.* — Ça vous coupe le manillon, hein ?

Ahurissement de Boubouroche. Une minute il réfléchit ; mais tout à coup, avec ce geste ample du bras qui fait bonne et prompte justice :

BOUBOUROCHE. — Ah ouat !

LE MONSIEUR. — Ah ouat ?

BOUBOUROCHE. — Oui, ah ouat. Vous ne savez pas ce que vous dites et je connais Adèle mieux que vous. (*Très affirmatif.*) Elle est incapable de me trahir.

LE MONSIEUR. — Voulez-vous me permettre de vous dire que c'est vous-même qui parlez sans savoir ? Vous n'avez même pas la clé de l'appartement.

BOUBOUROCHE. — Non, je n'ai pas la clé, mais qu'est-ce que ça prouve ? Je suis tombé plus de mille fois chez Adèle, à n'importe quelle heure du jour ; du diable, si, au grand jamais, elle a mis plus de six secondes à venir ouvrir la porte ! Vous êtes une poire, mon cher ; voilà mon opinion. Qu'Adèle ait ses côtés embêtants, je ne dis pas ; mais quant à être une honnête femme, ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

LE MONSIEUR, *le sourire sur les lèvres.* — C'est une petite gueuse.

Suffocation de Boubouroche, qui se contient, balbutie et finit par commander d'une voix retentissante :

BOUBOUROCHE. — Deux distingués, Amédée !

AMÉDÉE. — Boum !

BOUBOUROCHE, *après un temps.* — Me tromper !... Adèle !... Ah ! la ! la ! Je voudrais bien savoir pourquoi elle me tromperait... Pour de l'argent ? Elle se moque de l'argent comme de sa première

chemise ; elle vivrait de pain et de lait, et elle paye ses jarretelles trente-neuf sous au Louvre. Pour le plaisir ? (*Grande ironie.*) La pauvre enfant !... Elle n'a pas plus de sens qu'un panier à bouteilles.

LE MONSIEUR, *apitoyé et les yeux levés vers le ciel.* — O homme !... enfant aveugle et quatorze fois sourd !... — Pas de sens ? Mais, mon cher monsieur, c'est vous qui n'en avez pas ! Vous me faites l'effet de ces gens atteints de rhume de cerveau qui refusent tranquillement aux roses un parfum qu'ils ne perçoivent plus. Pas de sens ? Ecoutez, monsieur, je sais bien que nous sommes entre hommes, mais il est de ces questions brûlantes que l'on ne saurait effleurer avec trop de délicatesse... Je vous disais, il y a une minute, que nous ne vivions plus au temps où les murs étouffaient les cris... Qu'il me soit permis de le redire ; et à bon entendeur salut ! — Au surplus, n'eût-elle pas, ainsi que vous l'affirmez, plus de sens qu'un panier à bouteilles, en eût-elle cent fois moins encore, elle vous tromperait cependant.

BOUBOUROCHE. — Pourquoi donc ?

LE MONSIEUR. — Parce que, « tromper », toute la femme, monsieur, est là. Croyez-en un vieux philosophe qui sait les choses dont il parle et a fait la rude expérience des apophtegmes qu'il émet. Les hommes trahissent les femmes dans la proportion modeste d'un sur deux ; les femmes, elles, trahissent les hommes dans la proportion effroyable de 97 % !... Parfaitement !... 97 !... Et ça, ce n'est pas une blague ; c'est prouvé par la statistique et ratifié par la plus élémentaire clairvoyance. Bref, que ce soit pour une raison ou pour une autre, ou pour pas de raison du tout : à cette même minute où je vous parle, un intrus est sous votre toit ; il est assis en votre fauteuil familier, il chauffe les semelles de ses bottes au foyer habitué à rissoler les vôtres, et il sifflote entre ses dents l'air du *Forgeron de la Paix*, qu'il a appris de vous à la longue. Que vous n'en croyiez pas un mot, c'est votre droit. Pour moi, ma mission est remplie et je me retire le cœur léger, en homme qui a fait son devoir, sans faiblesse, sans haine, et sans crainte. Si les hommes apportaient dans la vie cet esprit de solidarité que savent si bien y apporter les femmes et faisaient les uns pour les autres ce que je viens de faire pour vous, le nombre des cocus n'en serait pas amoindri : mais combien serait simplifiée (et

c'est là que j'en voulais venir) la question, toujours compliquée et pénible, des ruptures dont le besoin s'impose. — Monsieur, à l'honneur de vous revoir. Je vous laisse les consommations.

Il salue et sort. — Longue rêverie de Boubouroche.

BOUBOUROCHE, *abattant brusquement sur la table un coup de poing.* — Nom d'un tonneau !...

AMÉDÉE, *qui s'est mépris et qui accourt.* — Monsieur désire ?

BOUBOUROCHE. — Vous m'embêtez. Rien du tout. (*A la réflexion :*) Au fait, si ! Qu'est-ce que je vous dois ?

AMÉDÉE, *son compte fait.* — Neuf francs vingt.

BOUBOUROCHE, *jetant dix francs sur la table.* — Voilà. Gardez.

AMÉDÉE, *stupéfait.* — Merci, monsieur Boubouroche. (*Suivant de l'œil la sortie étrange de Boubouroche :*) Qu'est-ce qu'il a donc ?

BOUBOUROCHE, *au seuil du café.* — Nom d'un tonneau !...

Il sort.

ACTE DEUXIÈME

Un salon modeste. Au fond, un peu sur la droite, une porte à deux battants. A droite, une porte latérale ; à gauche, une croisée, distinguée à travers la mousseline du rideau qui la masque.

Au fond aussi, face au public, une armoire de chêne.

A gauche, Adèle qui travaille, et, près d'elle, un guéridon supportant une corbeille à ouvrage et une lampe à vaste abat-jour.

A droite, assis sur une chaise longue, André, en culotte et veston, astique à l'aide d'une peau de daim la trompe de sa bicyclette.

SCÈNE PREMIÈRE

ADÈLE, ANDRÉ

D'abord long silence. C'est le calme recueilli de l'intimité. Pas une parole. Grincements légers des ciseaux. Une minute s'écoule ainsi. Soudain, André chantonne entre ses dents, sans interrompre son petit travail, d'ailleurs :

C'est pour la paix que mon marteau travaille,
Loin des combats je vis en liberté ;
Je façonne l'acier qui sert pour la semaille
Et ne forge le fer que pour l'humanité.

ADÈLE, *d'un ton de reproche.* — André !

ANDRÉ, *rappelé à l'ordre.* — Pardon.

Reprise de silence ; puis, coup de sonnette. André bondit sur ses pieds, et en un clin d'œil va se blottir dans l'armoire dont il ramène sur lui les battants ; ceci, sans avoir dit un mot. Adèle, elle, est venue à la porte du fond, puis à une autre porte, qui est celle du palier, et que laisse voir l'encadrement de la première. — Elle ouvre.

UN MONSIEUR, *sur le carré.* — Mademoiselle Tambour ?

ADÈLE. — C'est au-dessus.

LE MONSIEUR. — Merci.

Adèle redescend en scène et vient ouvrir à André.

ADÈLE. — Quelqu'un qui se trompe.

C'est tout. Toujours sans ouvrir la bouche, André vient reprendre sur sa chaise longue sa position et son ouvrage, tandis qu'Adèle, près du guéridon, reprend sa chaise et ses ciseaux. — La scène redevient exactement ce qu'elle était au lever de la toile. — Nouveau silence suivi d'une nouvelle œillade exaspérée jetée par Adèle à André, qui s'est remis à fredonner le refrain du Forgeron de la Paix.

ANDRÉ, *rappelé à l'ordre.* — Pardon.

Il se tait. Nouveau temps, nouveau grincement de ciseaux dans des froufrous d'étoffe, etc., etc. — Coup de sonnette.

ANDRÉ. — Zut !

Recommencé de la scène déjà vue, nouvelle retraite précipitée d'André en son sous-sol de bahut, et nouvelle passade d'Adèle qui retourne ouvrir la porte du palier.

UN MONSIEUR, *sur le carré.* — Monsieur Trouille ?

ADÈLE. — C'est au-dessous.

LE MONSIEUR. — Merci.

Rentrée en scène d'Adèle.

ADÈLE, *écartant les panneaux du bahut.* — Quelqu'un qui se trompe.

ANDRÉ, *agacé.* — Encore !... Ça va durer longtemps ?

ADÈLE. — Non, mais prends-t'en à moi, pendant que tu y es.

ANDRÉ, *en scène.* — Je ne m'en prends pas à toi.

ADÈLE. — Si... Je dirai même que depuis quelque temps tu as une fâcheuse tendance à m'imputer des responsabilités dans lesquelles je n'ai rien à voir, et à me faire payer les erreurs des personnes qui se trompent d'étage.

ANDRÉ. — Tu trouves ?

ADÈLE. — Oui je trouve.

ANDRÉ. — Eh bien, sache-le : cet état de choses ne m'est plus supportable. Ce buffet, m'aigrit !

ADÈLE. — D'abord, c'est un bahut.

ANDRÉ. — C'est juste. Je te fais mes excuses.

ADÈLE. — Et puis, toi aussi, sache-le : tu es profondément injuste ; et avec moi, qui fais des miracles, tu le sais bien, pour écourter autant que possible tes heures de captivité, et (*Montrant le bahut*) avec lui, qui te donne une hospitalité... relativement confortable. En somme, quoi ? Tu y as de la lumière, dans ce bahut ; une chaise pour t'y asseoir, une table pour y lire. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ? Une pièce d'eau ? Ah ! que voilà donc bien les exigences des hommes !

ANDRÉ. — Et que voilà donc bien, surtout, les exagérations des femmes !... Il ne s'agit pas de pièce d'eau ; il s'agit que mes parents ne m'ont pas donné la vie pour que je la passe dans un bahut. Sois sincère, voyons ; est-ce vrai ?... Autre chose : s'il est déplorable au point de vue de la commodité, ce meuble est excellent au point de vue de l'acoustique...

ADÈLE, *intriguée.* — Si bien ?

ANDRÉ. — Si bien que le silence de ma solitude y est de temps en temps troublé... par des échos fort importuns, dont je me priverais, je te prie de le croire, le plus facilement du monde. — Je t'aime, après tout.

ADÈLE, *émue.* — Pauvre chat !... (*Un temps.*) Le buffet de la salle à manger n'avait pas cet inconvénient.

ANDRÉ. — Non, mais il en avait un autre : j'en sortais imprégné d'odeurs de nourriture qui se cramponnaient à ma personne avec une ténacité au-dessus de tout éloge... ; au point que je ne pouvais plus mettre le pied dehors sans me buter à des gens de connaissance qui me humaient comme un plat et finissaient par s'écrier : « C'est curieux, depuis quelque temps, comme vous sentez la poire cuite ! »

Adèle rit.

ANDRÉ, *vexé.* — Je sais que cela est fort plaisant. Seulement, je te le répète : je commence à avoir plein le dos de cette existence de lapin perpétuellement aux aguets et qui ne sort de son terrier que pour s'y reprécipiter à la première alerte. Ma dignité y reste... et ma confiance aussi.

ADÈLE. — Ta confiance en qui ?

ANDRÉ. — En toi.

ADÈLE. — Conclusion aussi flatteuse qu'inattendue.

ANDRÉ. — Elle est logique. Raisonnons. Voilà huit ans que cette plaisanterie dure ; huit ans que tu bernes grossièrement...

ADÈLE. — A ton profit, je te ferai observer.

ANDRÉ. — ... un brave garçon qui, après tout, ne t'avait pas prise de force. Et, à l'accomplissement de cette tâche, tu as déployé, chère enfant, une telle intelligence, que tu m'en vois épouvanté !...

ADÈLE. — Tu vas peut-être me reprocher de sacrifier à notre amour cet imbécile de Boubouroche ?

ANDRÉ. — Non, mais quand j'envisage les trésors de rouerie, d'audace tranquille, de sournoiserie ingénieuse, que tu as dû jeter par les fenêtres pour mener à bonne fin une mauvaise action, j'en arrive à me demander si je ne suis pas, moi aussi, le Boubouroche de quelqu'un, et si une femme assez adroite pour cacher un second

PURDUE
UNIVERSITY
LIBR

amant à un premier en le logeant dans un bahut, n'en cache pas au second un troisième, en le fourrant dans un coffre à bois.

ADÈLE. — André !

ANDRÉ. — Tu n'empêcheras jamais les gens qui aiment d'être jaloux.

ADÈLE. — Tu n'as pas à être jaloux de moi.

ANDRÉ. — Je ne t'accuse pas.

ADÈLE. — Tu me soupçonnes.

ANDRÉ, *très sincère*. — A peine, ma parole d'honneur !

ADÈLE. — C'est encore mille fois trop. Qu'ai-je fait ? Où est mon crime ? Je t'ai préféré à un autre. Après ? Or, cet autre, je le connais, tu ne pèserais pas lourd dans ses doigts, et si j'ai eu assez d'adresse pour empêcher que tu y tombes, tu devrais t'en féliciter au lieu de marchander bêtement, comme tu le fais, les moyens dont j'ai dû me servir.

ANDRÉ. — Je n'ai pas peur de lui, un homme en vaut un autre.

ADÈLE. — Oui ? Eh bien ! qu'il nous pince !...

ANDRÉ. — Il nous pincera.

ADÈLE. — Jamais !...

ANDRÉ. — Tais-toi donc ; je te dis que nous serons pincés ; c'est sûr. (*Adèle hausse l'épaule.*) Bon !... Tu verras. (*Tirant sa montre.*) Du reste, ce ne sera pas aujourd'hui. Neuf heures et demie dans un instant ; Boubouroche ne viendra plus. — Nous nous couchons ?

ADÈLE. — Ce ne serait peut-être pas prudent. Attendons encore dix minutes.

ANDRÉ. — Si tu veux. (*Il regagne sa chaise longue. Adèle reprend son ouvrage et la scène, une fois de plus, retrouve son aspect primitif. Silence. — Violent coup de sonnette.*) Cette fois, c'est lui !...

Disparition dans le bahut. — Adèle va ouvrir.

SCÈNE II

ADÈLE, BOUBOUROCHE, ANDRÉ (caché)

Boubouroche entre comme un fou, descend en scène, se rend à la porte de droite, qu'il ouvre, plonge anxieusement ses regards dans l'obscurité de la pièce à laquelle elle donne accès ; va, de là, à la fenêtre de gauche, dont il écarte violemment les rideaux.

ADÈLE, *qui l'a suivi des yeux avec une stupéfaction croissante.* — Regarde-moi donc un peu. (*Boubouroche, les poings fermés, marche sur elle. Adèle, qui, elle, vient sur lui avec une grande tranquillité.*) En voilà une figure !... Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qu'il y a ?

BOUBOUROCHE. — Il y a que tu me trompes.

ADÈLE. — Je te trompe !... Comment, je te trompe ?... Qu'est-ce que tu veux dire, par là ?

BOUBOUROCHE. — Je veux dire que tu te moques de moi ; que tu es la dernière des coquines et qu'il y a quelqu'un ici.

ADÈLE. — Quelqu'un !

BOUBOUROCHE. — Oui, quelqu'un !

ADÈLE. — Qui ?

BOUBOUROCHE. — Quelqu'un !

Un temps.

ADÈLE, *éclatant de rire.* — Voilà du nouveau.

BOUBOUROCHE, *la main haute.* — Ah ! ne ris pas !... Et ne nie pas ! Tu y perdrais ton temps et ta peine : je sais tout !... C'est cela, hausse les épaules ; efforce-toi de me faire croire qu'on a mystifié ma bonne foi. (*Geste large.*) Le ciel m'est témoin que j'ai

commencé par le croire et que je suis resté dix minutes les pieds sur le bord du trottoir, les yeux rivés à cette croisée, m'accusant d'être fou, me reprochant d'être ingrat !... J'allais m'en retourner, je te le jure, quand tout à coup, deux ombres — la tienne et une autre !... — ont passé en se poursuivant sur la tache éclairée de la fenêtre. A cette heure, tu n'as plus qu'à me livrer ton complice ; nous avons à causer tous deux de choses qui ne te regardent pas. Va donc me chercher cet homme, Adèle. C'est à cette condition seulement, que je te pardonnerai peut-être, car (*Très ému*) ma tendresse pour toi, sans bornes, me rendrait capable de tout, même de perdre un jour le souvenir de l'inexprimable douleur sous laquelle sombre toute ma vie.

ADÈLE. — Tu es bête !

BOUBOUROCHE. — Je l'ai été. Oui, j'ai été huit ans ta dupe ; inexplicablement aveugle en présence de telles évidences qu'elles auraient dû me crever les yeux !... N'importe, ces temps sont finis ; la canaille peut triompher, une minute vient toujours où le bon Dieu, qui est un brave homme, se met avec les honnêtes gens.

ADÈLE. — Assez !

BOUBOUROCHE, *abasourdi*. — Tu m'imposes le silence, je crois ?

ADÈLE. — Tu peux même en être certain !... (*Hors d'elle.*) En voilà un énergumène, qui entre ici comme un boulet, pousse les portes, tire les rideaux, emplit la maison de ses cris, me traite comme la dernière des filles, va jusqu'à lever la main sur moi !...

BOUBOUROCHE. — Adèle...

ADÈLE. — ... tout cela parce que, soi-disant, il aurait vu passer deux ombres sur la transparence d'un rideau ! D'abord tu es ivre.

BOUBOUROCHE. — Ce n'est pas vrai.

ADÈLE. — Alors tu mens.

BOUBOUROCHE. — Je ne mens pas.

ADÈLE. — Donc, tu es gris ; c'est bien ce que je disais !... (*Effarement ahuri de Boubouroche.*) De deux choses l'une : tu as vu double ou tu me cherches querelle.

BOUBOUROCHE, *troublé et qui commence à perdre sa belle assu-*

rance. — Enfin, ma chère amie, voilà ! Moi..., on m'a raconté des choses.

ADÈLE, *ironique.* — Et tu les as tenues pour paroles d'Evangile ? Et l'idée ne t'est pas venue un seul instant d'en appeler à la vraisemblance ? aux huit années de liaison que nous avons derrière nous ? (*Silence embarrassé de Boubouroche.*) C'est délicieux ! En sorte que je suis à la merci du premier chien coiffé venu... Un monsieur passera, qui dira : « Votre femme vous est infidèle », moi je paierai les pots cassés ; je tiendrai la queue de la poêle ?

BOUBOUROCHE. — Mais...

ADÈLE. — Détrompe-toi.

BOUBOUROCHE, *à part.* — J'ai fait une gaffe.

ADÈLE. — Celle-là est trop forte, par exemple. (*Tout en parlant, elle est revenue au guéridon et elle y a pris la lampe, qu'elle apporte à Boubouroche.*) Voici de la lumière.

BOUBOUROCHE. — Pourquoi faire ?

ADÈLE. — Pour que tu ailles voir toi-même. Ne fais donc pas l'étonné.

BOUBOUROCHE, *se dérobant.* — Tu n'empêcheras jamais les gens qui aiment d'être jaloux.

ADÈLE. — Tu l'as déjà dit.

BOUBOUROCHE. — Moi ?... Quand ça ?

ADÈLE, *à part.* — Oh ! (*Haut.*) Tu m'ennuies !... Je te dis de prendre cette lampe... (*Boubouroche prend la lampe*)... et d'aller voir. Tu connais l'appartement, hein ? Je n'ai pas besoin de t'accompagner ?

BOUBOUROCHE, *convaincu.* — Ne sois donc pas méchante, Adèle. Est-ce que c'est ma faute, à moi, si on m'a collé une blague ? Pardonne-moi, et n'en parlons plus.

ADÈLE, *moqueuse.* — Tu sollicites mon pardon ?... C'est bizarre !... Ce n'est donc plus à moi de mériter le tien par mon repentir et par ma bonne conduite ?... (*Changement de ton.*) Va toujours, nous verrons plus tard. Comme, au fond, tu es plus naïf que méchant, il est possible — pas sûr, pourtant — que je perde,

— moi — un jour, le souvenir de l'odieuse injure que tu m'as faite. Mais j'exige... tu entends ? j'exige ! que tu ne quittes cet appartement qu'après en avoir scruté, fouillé, l'une après l'autre chaque pièce. — Il y a un homme ici, c'est vrai.

BOUBOUROCHE, *goguenard.* — Mais non.

ADÈLE. — Ma parole d'honneur. (*Indiquant de son doigt le bahut où est renfermé André.*) Tiens, il est là-dedans ! (*Bouboubouroche rigole.*) Viens donc voir.

BOUBOUROCHE, *au comble de la joie.* — Tu me prendrais pour une poire !...

ADÈLE. — Voici la clé de la cave.

BOUBOUROCHE, *les yeux au ciel.* — La cave !...

ADÈLE. — Tu me feras le plaisir d'y descendre...

BOUBOUROCHE. — Tu es dure avec moi, tu sais.

ADÈLE. — ... et de regarder entre les tonneaux et les murs. Ah ! je te fais des infidélités ?... Ah ! je cache des amants chez moi ?... Eh bien cherche, mon cher, et trouve !

BOUBOUROCHE. — Allons ! Je n'ai que ce que je mérite.

La lampe au poing, il va lentement, non sans se retourner de temps en temps pour diriger vers Adèle, qui demeure impitoyable et muette, des regards suppliants de chien battu, jusqu'à la petite porte de droite, qu'il atteint enfin et qu'il pousse. — Coup d'air. La lampe s'éteint.

BOUBOUROCHE. — Bon !

Mais à la seconde précise où l'ombre a envahi le théâtre, la lumière de la bougie qui éclaire la cachette d'André est apparue très visible.

ADÈLE, *étouffant un cri.* — Ah !

BOUBOUROCHE, *à tâtons.* — Voilà une autre histoire. — Tu as des allumettes, Adèle ? (*Brusquement.*) Tiens !... Qu'est-ce que c'est que ça ?... de la lumière !

Précipitamment, il dépose sa lampe ; court au bahut, l'ouvre tout grand et se recule en poussant un cri terrible.

SCÈNE III

ADÈLE, BOUBOUROCHE, ANDRÉ

Découvert, André ne s'émeut point. Il sort de son bahut, emportant sa bougie qu'il dépose sur le guéridon. — Lumière à la rampe. — Ceci fait, il va à Adèle, et souriant, avec le geste content de soi, d'un monsieur à qui l'événement a fini par donner raison :

ANDRÉ. — C'était sûr ! Je l'avais prédit. (*Philosophe.*) Enfin !... Un peu plus tôt ou un peu plus tard ! (*Il tire de sa poche sa carte et la présente à Boubouroche.*) Je me tiens à vos ordres, monsieur.

Mais Boubouroche, idiotisé, regarde sans le voir.

ANDRÉ, *après un instant.* — C'est ma carte. Veuillez me faire l'honneur de la prendre.

BOUBOUROCHE, *qui replie la carte et la jette au fond de sa poche.* — C'est bien. Je vous ferai savoir mes intentions. Allez-vous-en.

ANDRÉ. — Excusez-moi. Je serais naturellement bien aise de savoir ce que vous comptez faire. Oh ! je ne vous interroge pas !... Une telle familiarité ne serait sans doute pas de saison ! Cependant... En un mot, monsieur, je ne suis pas sans inquiétude. Vous êtes violent, et je ne sais jusqu'à tel point j'ai le droit de vous laisser seul avec une femme... qui..., que...

BOUBOUROCHE. — Vous, vous allez commencer par vous taire. Un mot encore. — Je dis : un ! un ! un seul ! C'est clair, n'est-ce pas ? un seul mot ! —... je vous empoigne par le fond de la culotte, et je vous envoie par cette croisée voir les poules !...

ANDRÉ, *très calme.* — Permettez.

BOUBOUROCHE. — Silence !... Taisez-vous !... — Si, un instant, vous pouviez deviner ce qui se passe en moi à cette heure ; si vous

pouviez supposer à quelle force de volonté je me retiens et je me cramponne, ah ! je vous le certifie, je vous le jure, vous verdiriez ! à la pensée de seulement entr'ouvrir la bouche !... Oui, vous seriez terriblement imprudent de vous obstiner à parler après que je vous en ai fait la défense, et c'est un bonheur pour nous deux, un grand bonheur, que je me connaisse !... Allez-vous-en, voilà tout ce que j'ai à vous dire. Je suis un homme très malheureux et dont il ne faut pas exaspérer le chagrin. Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

ANDRÉ, *très chic.* — Un galant homme est toujours un galant homme, même le jour où certaines circonstances de la vie l'ont mis dans la nécessité de se cacher dans un bahut. Il arrivera ce qui arrivera, mais je quitterai cette maison quand j'aurai reçu de vous l'assurance que vous ne toucherez pas à un seul cheveu de la personne qui est là. Je vous en demande votre parole d'honneur, et c'est le moindre de mes devoirs. Vous êtes extraordinaire, vous me permettrez de vous le dire, avec vos airs de me mettre à la porte d'une maison qui n'est pas la vôtre ; et si je veux bien me rendre à vos ordres, eu égard à votre état d'exaltation, vous ne sauriez moins faire, convenez-en, que de céder à ma prière.

BOUBOUROCHE, *le sang à la tête.* — Je vais faire un malheur !

ANDRÉ, *très simple.* — Faites-le.

Les deux hommes se regardent dans les yeux. Lutte intérieure de Boubouroche, qui finit par se dominer.

BOUBOUROCHE, *d'une voix sourde.* — Partez.

ANDRÉ. — J'ai votre parole ?

BOUBOUROCHE, *du même ton.* — Oui.

ANDRÉ. — J'en prends acte.

Long jeu de scène.

André revient à son armoire, prendre ce qui lui appartient : ses livres, ses journaux, sa trompe et sa peau de daim.

Une boîte d'allumettes se trouve là. Scrupuleux, il la restitue à sa légitime propriétaire,

laquelle le regarde faire sans un mot tandis qu'il dépose la boîte sur la petite table à ouvrage en murmurant : « Les allumettes. » Revenu au meuble, il prend son peigne, dont il se peigne, puis sa brosse dont il se brosse ; plante le peigne dans les crins de la brosse, se loge la brosse sous le coude gauche ; après quoi, saluant Boubouroche et Adèle avec le plus grand respect :

ANDRÉ. — Madame... Monsieur.

Il sort.

BOUBOUROCHE, *à Adèle.* — Qui est cet homme ?

ADÈLE. — Est-ce que je sais, moi !

SCÈNE IV

BOUBOUROCHE, ADÈLE

BOUBOUROCHE, *étourdi au brusque révélé de tant de fausseté et de perfidie.* — Scélérate !... Tu vas mourir !

Il bondit sur elle ; de ses deux mains, il lui emprisonne le cou.

ADÈLE, *terrifiée.* — Ah !

Boubouroche l'a renversée sur la chaise longue, le meurtre va s'accomplir. Mais au moment de serrer les doigts, le pauvre homme manque de courage ; il se redresse, il prend ses tempes dans ses mains, finit par éclater en larmes, et, tombé aux genoux de sa maîtresse, il sanglote, la tête dans ses jupes.

BOUBOUROCHE. — Je ne peux pas, mon Dieu !... Je ne peux pas !... Mais quelles fibres me lient donc à toi, que toutes mes énergies d'homme ne puissent suffire à les briser ; que ma soif de vengeance désarme devant la peur de te faire du mal et que je ne

trouve que des pleurs où je devrais ne trouver que des colères ?... Voyons, (*Il lui prend les mains.*) pourquoi as-tu fait ça ?... Je sais bien que je ne suis ni bien beau ni bien riche, mais j'avais tant fait, tant fait, pour faire oublier ces petits torts !... Tu étais dans mon cœur comme dans un nid !... J'étais dans tes petites mains un jouet ! Tu avais l'air d'être contente... Alors quoi ? Car je ne comprends plus. Pourquoi ? Parle ! Pourquoi ? Pourquoi ?

ADÈLE, *qui s'est peu à peu rassurée et dont le visage n'exprime plus à cette heure que le plus profond étonnement.* — Ah ! çà ! c'est sérieux ?

BOUBOUROCHE. — Sérieux !

ADÈLE. — C'est qu'en vérité tu me fais peur ! Je me demande si tu deviens fou... Qu'est-ce qui te prend ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

BOUBOUROCHE. — Eh ! ne le savons-nous pas que trop ?... Tu m'a trompé !

ADÈLE, *hochant de droite à gauche la tête.* — Pas du tout.

BOUBOUROCHE. — Tu ne m'as pas trompé ?

ADÈLE, *simplement.* — Jamais.

BOUBOUROCHE. — Mais cet homme, misérable menteuse ; cet homme ?

ADÈLE. — Je ne puis te répondre.

BOUBOUROCHE. — Pourquoi donc ?

ADÈLE. — Parce que c'est un secret de famille et que je ne puis pas le révéler.

BOUBOUROCHE, *suffoqué.* — Ça, par exemple !...

ADÈLE, *résignée.* — Tu ne me crois pas ? Tu as raison. J'en ferais autant à ta place. — Adieu.

BOUBOUROCHE. — Où vas-tu ?

ADÈLE. — Nulle part. Il faut nous quitter ; voilà tout.

BOUBOUROCHE. — Tu n'espères cependant pas que sur la foi d'une simple assurance...

ADÈLE. — Je ne l'espère pas, en effet, — encore que je pourrais te trouver d'un scepticisme un peu outré à l'égard d'une femme qui a été huit ans la compagne de ton existence et ne croit pas avoir jamais rien fait qui puisse te donner le droit de suspecter sa parole. Ça ne fait rien ; les apparences sont contre moi et je ne saurais t'en vouloir de la faiblesse d'âme qui te pousse à t'en remettre à elles, en aveugle. Si tu ne l'avais, tu ne serais pas homme.

BOUBOUROCHE. — C'est possible, mais moi je dis une chose ; c'est que cacher un homme chez soi n'est pas le fait d'une honnête femme.

ADÈLE. — Si je n'étais une honnête femme, je ne ferais pas ce que je suis en train de faire ; je ne sacrifierais pas ma vie au respect de la parole donnée, à un secret d'où dépend, seulement, l'honneur d'une autre !!! — Inutile de discuter ; nous ne nous entendrons jamais ; — ce sont là de ces sentiments féminins que les hommes ne peuvent pas comprendre. Séparons-nous ; nous n'avons plus que cela à faire. (*Sa voix se mouille.*) Je ne te demande pas de m'embrasser, mais je voudrais que tu me donnes la main. (*Boubouroche lui donne la main.*) Sois heureux, voilà tout le mal que je te souhaite ; pardonne-moi celui que j'ai pu te faire, car je ne l'ai jamais fait exprès.

BOUBOUROCHE, *que commence à gagner l'émotion.* — Oh ! je sais bien. Tu n'es ni vicieuse, ni méchante.

ADÈLE, *dont la voix se trempe de plus en plus.* — Nous aurons goûté de grandes joies ! Laisse-moi croire que tu n'en perdras pas tout souvenir en franchissant le seuil de cette porte, et que quelquefois, plus tard, quand tout ce qui est le présent sera devenu un lointain passé, tu te rappelleras avec un peu d'attendrissement la vieille amie que tu auras laissée seule et la petite maison que tu auras laissée vide... (*Eclatant en sanglots.*) Ah ! elle peut s'en vanter, la vie, quand elle se met à être lâche, elle l'est bien !...

BOUBOUROCHE, *les larmes aux yeux.* — Adèle...

ADÈLE. — Ne pleure pas, je t'en prie. Je n'ai déjà pas trop de courage !... Car enfin, je ne me faisais pas d'illusions et je savais bien que notre liaison ne pouvait pas être éternelle... mais je croyais pouvoir compter encore sur quelques années de bonheur.

BOUBOUROCHE. — Jure de ne plus recommencer, au moins. Je t'ai dit que ma tendresse pour toi pouvait aller jusqu'au pardon.

ADÈLE. — Je sais à quel point tu es bon et je te sais gré de ton indulgence ; mais je n'ai pas à accepter le pardon d'une faute que je n'ai pas commise. — Et puis, à quoi bon ? Pourquoi faire ? Tu ne peux plus avoir pour moi qu'une affection sans confiance, et dans ces conditions j'aime mieux y renoncer. Je tiens à ton amour, mais plus encore à ton estime ; le ver est dans le fruit, jetons-le.

BOUBOUROCHE. — Je ne peux pas te quitter. C'est plus fort que moi.

ADÈLE. — Il le faut cependant. (*Energique.*) Allons !... (*Bouboubouroche pleure.*) Grand bébé !... (*Elle a tiré son mouchoir de sa poche et elle lui essuie les yeux.*)... Voilà, maintenant, qu'il faut que ce soit moi qui te console !... Sois homme !... C'est le deuil éternel de la vie, ça !

BOUBOUROCHE, *qui larmoie.* — Je veux rester.

ADÈLE. — C'est impossible.

BOUBOUROCHE. — Je t'aime trop... Je ne peux pas me passer de toi.

ADÈLE. — Ce sont des choses que l'on dit. — Et si j'étais venue à mourir ?

BOUBOUROCHE, *éclatant en sanglots.* — Oh ! alors...

ADÈLE. — Tenons-nous-en là. Les forces me manqueraient, à la fin. Pour la dernière fois, adieu.

BOUBOUROCHE. — Ce n'est pas la peine, je ne m'en irai pas.

ADÈLE. — Tu n'es pas raisonnable.

BOUBOUROCHE. — Je m'en fiche.

ADÈLE, *résignée.* — C'est bien. Reste.

Un temps. Boubouroche, sur sa chaise longue, continue à pleurer, la figure dans le mouchoir. Enfin :

ADÈLE. — Alors, tu me pardonnes ?

Boubouroche, de la tête, dit : « Oui ».

ADÈLE. — Réponds mieux que ça. Tu me pardonnes ?

BOUBOUROCHE, *d'une voix étranglée.* — Oui.

ADÈLE. — Tu me pardonnes de tout ton cœur ?

BOUBOUROCHE. — Je te pardonne de tout mon cœur.

ADÈLE. — Et tu ne reparleras jamais de cette abominable soirée ?

BOUBOUROCHE. — Jamais.

ADÈLE. — Tu me le jures ?

BOUBOUROCHE. — Je te le jure.

ADÈLE. — Bon. — Eh bien ! je ne t'ai pas trompé. Tu me croiras peut-être, à présent que je n'ai plus d'intérêt à mentir. (*S'emparant de ses deux mains.*) Regarde-moi dans les yeux. Ai-je l'air, oui ou non, d'une femme qui dit la vérité ?... Ah ! le nigaud, qui gâche sa vie pour le seul plaisir de le faire et ne songe pas à se dire : « C'est trop bête ! Voilà huit ans que cette maison est la mienne, et que cette femme vit au grand jour ! » Franchement, quand as-tu eu à te plaindre de moi ?... N'ai-je pas été pour toi la plus douce des maîtresses ? la plus patiente et... — il faut bien le dire ! — ... la plus désintéressée ?

BOUBOUROCHE. — Si.

ADÈLE. — Et un tel passé s'écroulerait ? et des heures vécues en commun, et des caresses échangées, et de tout ce qui fut notre amour, rien ne subsisterait en ta mémoire, parce qu'une fatalité imbécile te fait trouver (*Méprisante*) dans un bahut, un homme... que tu ne connais même pas ?... — Un doute reste en ton esprit !

BOUBOUROCHE. — Non.

ADÈLE. — Ne dis pas « non », je le sens. Eh bien ! je ne veux plus de toi à moi le plus petit équivoque, la moindre arrière-pensée. Je sais de quel prix je puis payer ta tranquillité définitive : c'est cher, mais je suis disposée à tout, même à te livrer, si tu l'exiges, un secret qui n'est pas le mien. Dois-je commettre cette infamie ? Un mot, c'est fait.

BOUBOUROCHE. — Pour qui me prends-tu ? Je suis un honnête homme, les affaires des autres ne me regardent pas.

ADÈLE. — Embrasse-moi. Je pourrais te faire des reproches,

mais tu as eu assez de chagrin comme ça. Seulement, conviens que tu as été absurde.

Elle offre sa joue au baiser de la réconciliation. A ce moment :

BOUBOUROCHE, *d'une voix de tonnerre.* — Ah ! chameau ! !

ADÈLE, *terrifiée.* — Moi ?

BOUBOUROCHE, *tendrement ému.* — Mon chat ! Comment peux-tu croire ?... Non, je pense à un vieil imbécile auquel, d'ailleurs, je vais aller dire deux mots.

Il se lève, va prendre son chapeau, s'en coiffe et se dirige vers le fond.

ADÈLE, *étonnée.* — Qu'est-ce que tu fais ?

BOUBOUROCHE. — Un compte à régler. Ne t'inquiète pas. Je ne fais qu'aller et revenir.

Il sort, laissant ouverte la porte qui donne accès sur le vestibule, en sorte qu'on le voit ouvrir la porte de l'escalier. A cet instant, passe, regagnant son domicile, le vieux monsieur du premier acte.

BOUBOUROCHE. — Ça tombe bien ; j'allais chez vous.

Il dit, l'empoigne à la cravate, et l'amène rude-rudement en scène.

LE MONSIEUR, *ahuri.* — Hein ! Quoi ! Qu'est-ce qu'il y a ?

BOUBOUROCHE. — Et si je vous cassais la figure, maintenant ?... Si je vous la cassais, la figure ?

LE MONSIEUR. — Voulez-vous me lâcher !

BOUBOUROCHE. — Ah ! Adèle est une petite gueuse ! Ah ! Adèle est une petite gueuse ! — Vous êtes un vieux daim et une poire.

Colletage, tumulte, rideau.

LA PEUR DES COUPS

Théâtre d'Application, 14 décembre 1894

PERSONNAGES

LUI	HENRI KRAUSS.
ELLE	SUZANNE BERTY.

Une chambre à coucher sans grand luxe. Un lit de milieu, qui s'avance face au public. Près du lit, un petit chiffonnier. A gauche, une cheminée surmontée d'une glace et supportant une lampe qui brûle à ras de bec. Au milieu, un guéridon, avec buvard et écritoire. Chaises et fauteuils. — Il est sept heures du matin, l'aube naissante blémit mélancoliquement dans les ajours des persiennes closes.

Entrent, par la droite, l'un suivant l'autre :

Elle, enveloppée jusqu'aux chevilles d'une sicilienne lilas doublée en chèvre du Tibet. Nouée avec soin sous son menton, une capuche de Malines emprisonne son jeune visage, confisquant son front et ses cheveux ;

Lui, enfermé dans sa pelisse comme un burgrave dans son serment. Un chapeau à bords plats le coiffe. Il tient une allumette bougie dont le courant d'air de la porte écrase la flamme, puis l'éteint.

LUI. — Flûte !

ELLE. — Ne te gêne pas pour moi. Ça me contrarierait.

LUI, *qui depuis une demi-heure attendait le moment d'éclater.* — Toi, tu vas nous fiche la paix.

Un temps.

ELLE. — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

LUI. — Tu m'embêtes.

ELLE. — On t'a vendu des pois qui ne voulaient pas cuire ?

LUI. — C'est bien. En voilà assez. Je te prie de me fiche la paix.

ELLE, *à part.* — Retour de bal. La petite scène obligée de chaque fois. Ah ! Dieu !...

Lui, enflamme une allumette, va à la lampe dont il soulève le verre. Puis :

LUI, *à mi-voix.* — Ce n'est pas la peine. Il fait jour.

ELLE, *qui enlève sa mantille et sa pelisse et qui s'étonne de le voir rouler une cigarette.* — Eh bien, tu ne te couches pas ?

LUI. — Non.

ELLE. — Pourquoi ?

LUI. — Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien.

ELLE. — Comme tu voudras. (*A part.*) Prends garde que je commence. Prends bien garde.

Lui va et vient par la pièce, les mains aux reins, ruminant de sombres pensées. Des grondements rôdent dans le silence. Rencontre avec une chaise. Il l'empoigne, vient la planter à l'avant-scène, et l'enfourche, toujours sans un mot. Enfin :

LUI, *qui se décide a mettre le feu aux poudres.* — Eh bien, tu es satisfaite.

ELLE. — A propos de quoi ?

LUI. — Dame, tu serais difficile... Tu t'es assez...

ELLE. — N'use pas ta salive, je sais ce que tu vas me dire. (*Très simple.*) Je me suis fait peloter.

LUI. — Oui, tu t'es fait peloter !

ELLE, *assise près du lit et commençant à se dévêtir.* — Là ! — Oh ! je connais l'ordre et la marche. Dans un instant je me serai conduite comme une fille, dans deux minutes tu m'appelleras sale bête ; dans cinq tu casseras quelque chose. C'est réglé comme un protocole. — Et pendant que j'y pense... (*Elle va à la cheminée, y prend une poterie ébréchée qu'elle dépose sur un guéridon, à portée du bras de monsieur*)... je te recommande ce petit vase. Tu

l'as entamé il y a six semaines en revenant de la soirée de l'Instruction Publique, mais il est encore bon pour faire des castagnettes.

Monsieur, furieux, envoie l'objet à la volée à l'autre extrémité de la pièce.

ELLE. — Tu commences par la fin ? Tant mieux ! Ça modifiera un peu la monotonie du programme.

LUI, *se levant comme mû par un ressort.* — Ah ! assez ! Ne m'exaspère pas ! (*Un temps.*) T'es-tu assez compromise !...

ELLE, *à part.* — Sale bête, vous allez voir.

LUI, *les dents serrées.* — Sale bête !

ELLE, *à part.* — Ça y est.

LUI. — Tu t'es conduite...

ELLE. — Comme une fille.

LUI. — Parfaitement. Ose un peu dire que ce n'est pas vrai ? Ose-le donc un peu pour voir ?... Il n'y a pas de danger parbleu ! Tu t'es couverte d'opprobre.

ELLE. — Oui.

LUI. — Tu as traîné dans le ridicule le nom honorable que je porte !

ELLE. — Navrante histoire ! A ta place, j'en ferais une complainte.

LUI. — Tu t'es compromise de la façon la plus révoltante !

ELLE. — Oui, je te dis !

Elle va se poster devant la cheminée, et là, d'une main qui prend des précautions, elle cueille une large rose épanouie en la nuit de ses cheveux.

LUI. — Et avec un soldat, encore. Car à cette heure tu donnes dans le pantalon rouge. Ah ! c'est du joli ! c'est du propre ! A quand le tour de la livrée ?

ELLE, *debout devant la cheminée, en jupon et en corset.* — Toi, tu as une certaine chance que je t'aie épousé.

LUI. — Pourquoi ?

ELLE. — Parce que si c'était à refaire...

LUI. — Penses-tu que je n'en aie pas autant à ton service ? Je te conseille de parler ! Une femme dans ta position... (*Long regard ironique de madame.*) Oh ne joue donc pas sur les mots. — ... se galvauder avec un pousse-cailloux !...

ELLE. — D'abord, c'est un officier...

LUI. — C'est un drôle, voilà ce que c'est !... Et un polisson !... Et un sot !... Et un goujat de la pire espèce !... Son attitude à ton égard a été de la dernière inconvenance. Il t'a fait une cour scandaleuse !

ELLE, *l'ongle aux dents.* — Pas ça !

LUI. — Tu mens !

ELLE. — Charmante éducation.

LUI. — Tu mens !

ELLE, *agacée.* — Et quand je mentirais ? Quand il me l'aurait faite la cour, ce brin de cour autorisé d'homme du monde à honnête femme ? Le grand malheur ! La belle affaire !

LUI. — Pardon...

ELLE. — D'ailleurs, quoi ? Je te l'ai présenté. Il fallait te plaindre à lui-même, au lieu de te lancer comme tu l'as fait dans un déploiement ridicule de courbettes et de salamalecs. Et « Mon capitaine » par-ci, et « Mon capitaine » par là, et « Enchanté, mon capitaine, de faire votre connaissance ». Ma parole, c'était écœurant de te voir ainsi faire des grâces et arrondir la bouche en derrière de poule, avec une figure d'assassin. Tu étais vert comme un sous-bois.

Elle passe et revient vers le lit.

LUI. — Je...

ELLE. — Seulement voilà... ce n'est pas la bravoure qui t'étouffe...

LUI. — Je...

ELLE. — Alors tu n'as pas osé...

LUI. — Je...

ELLE. — Comme le soir où nous étions sur l'Esplanade des Invalides à voir tirer le feu d'artifice, et où tu affectais de compter les fusées et de crier : « Sept !... Huit !... Neuf !... Dix !... Onze ! » pendant que je te disais tout bas : « Il y a derrière moi un homme qui essaie de passer sa main par la fente de mon jupon. Fais-le donc finir. Il m'ennuie. »

LUI, *jouant dans la perfection la comédie de l'homme qui ne comprend pas.* — Je ne sais pas ce que tu me chantes avec ton histoire d'esplanade ; mais pour en revenir à ce monsieur, si je ne lui ai pas dit ma façon de penser, c'est que j'ai cédé à des considérations d'un ordre spécial : l'horreur des scandales publics, le sentiment de ma dignité...

ELLE. — ... la peur bien naturelle des coups, et cætera, et cætera.

LUI, *brûlé comme au fer rouge.* — Tu es plus bête qu'un troupeau d'oies ! (*Rires de Madame.*) Ah ! et puis ne ris pas comme ça. Je sens que je ferais un malheur !... La peur des coups ! La peur des coups !

ELLE. — Bien sûr oui, la peur des coups. Tu n'as pas de sang dans les veines.

LUI. — C'est de moi que tu parles ?

ELLE. — Non. Du frotteur.

LUI. — Par exemple ; celle-là est raide ! Moi, moi, je n'ai pas de sang dans les veines ? En six mois de temps, j'ai flanqué onze bonnes à la porte, et je n'ai pas de sang dans les veines ? ... D'ailleurs c'est bien simple. Où est l'encre ? (*Il s'installe devant le guéridon, attire à soi un petit buvard de dame et en tire un cahier de papier.*) Je ne voulais pas donner de suite à cette affaire...

ELLE. — Ça, je m'en doute.

LUI. — ... me réservant de dire son fait à ce monsieur le jour où je le rencontrerais. Mais puisque tu le prends comme ça, c'est une autre paire de manches. Je vais vous faire voir à tous les deux, à cet imbécile et à toi, si j'ai du sang dans les veines oui ou non et si je suis un monsieur qui a peur des coups. (*Il écrit.*) « Mon-
« sieur, votre attitude à l'égard de ma femme a été celle du der-
« nier des goujats et du dernier des paltoquets. »

ELLE. — Ne fais donc pas l'intéressant. Tu sais très bien que tu n'as pas son adresse.

LUI, *qui continue à écrire.* — J'ai son nom et le numéro de son régiment. C'est suffisant et au-delà. (*Il paraphe sa lettre d'une arabesque imposante.*) Pas de sang ! Pas de sang !... Ah ! Ah ! c'est du sang, qu'il te faut ? Eh bien, ma fille, tu en auras, et plus que tu ne le penses peut-être. Voilà un petit mot de billet dont je ne suis pas mécontent et qui n'est pas, j'ose le prétendre, dans un étui à lunettes. (*Il ricane.*) Qu'est-ce que tu attends ?

ELLE, *qui est demeurée silencieuse, la main tendue.* — La lettre, pour la faire mettre à la poste. Il est huit heures, la bonne est levée.

LUI, *après avoir clos l'enveloppe.* — Voici. (*Il lui tend la lettre, mais à l'instant où elle va la prendre, il la retire d'un brusque recul de la main et l'enfouit en la poche de son habit.*) Et puis, au fait, non. Je la mettrai moi-même à la boîte. Je serai plus sûr qu'elle arrivera.

ELLE. — A Pâques.

LUI, *étonné.* — A Pâques ?...

ELLE. — Ou à la Trinité. Le jour où M. Malbrough rentrera dans le château de ses pères.

LUI. — De l'esprit ? Le temps va changer. (*Geste de madame.*) Il suffit. Tes insinuations en demi-teintes font ce qu'elles peuvent pour être blessantes, heureusement la sottise n'a pas de crocs. Ta perfidie me fait lever le cœur et ta niaiserie me fait lever les épaules ; voilà tout le fruit de tes peines. Là-dessus, tu vas me faire le plaisir de te taire, ou alors ça va se gâter. Je veux bien me borner, en principe, à remettre un goujat à sa place par une lettre plus qu'explicite, mais c'est à la condition, à la condition expresse, que la question sera tranchée et que je n'entendrai plus parler de lui. (*Indigné, les bras jetés sur la poitrine.*) Comment ! voilà un galapiat, un traîneur de rapière en chambre, qui non seulement manquerait de respect à ma femme, mais viendrait par-dessus le marché mettre la zizanie chez moi ? troubler la paix de mon ménage ? Oh ! mais non ! Oh ! mais n'en crois rien ! Donc, tu peux te le tenir pour dit : la moindre allusion à ce monsieur, la moindre ! c'est clair, n'est-ce pas ? et ce n'est plus une lettre qu'il recevrait de moi.

ELLE. — Qu'est-ce qu'il recevrait ?

LUI, *très catégorique.* — Mon pied.

ELLE. — Ton pied ?

LUI. — Mon pied en personne, si j'ose m'exprimer ainsi.

ELLE, *pouffant de rire.* — Pfff.

LUI, *qui saute sur son pardessus et l'endosse.* — Veux-tu que j'y aille tout de suite ?

ELLE, *froidement.* — Je t'en défie.

LUI, *son chapeau sur la tête.* — Ne le répète pas.

ELLE. — Je t'en défie.

LUI. — Fais attention.

ELLE. — Je t'en défie !

LUI. — Pour la dernière fois, réfléchis bien à tes paroles. (*Solennel, la main sur son cœur.*) Devant Dieu qui me voit et m'entend, nous nagerons dans la tragédie si je passe le seuil de cette porte.

ELLE, *courant à la porte qu'elle ouvre.* — Le seuil ? Le voilà, le seuil ! Et voici la porte grande ouverte.

LUI. — Aglaé...

ELLE. — Passe-le donc, un peu ! Passe-le donc, le seuil de la porte ! Non, mais passe-le donc, que je voie, et va donc lui donner de ton pied, à ce monsieur.

LUI. — Aglaé...

ELLE. — Mais va donc, voyons ! Qu'est-ce qui te retient ? Qu'est-ce qui t'arrête ? Va donc ! Va donc ! Va donc ! Va donc !

LUI, *jouant la stupéfaction.* — Tu me donnes des ordres, Dieu me pardonne ! « Va donc ! » dit madame, « Va donc ! » (*Retirant son paletot qu'il jette au dossier d'un siège.*) C'est étonnant comme j'obéis ! (*Haussement apitoyé de l'épaule.*) En vérité, tu aurais seulement dix ans de moins, je t'administrerais une fessée pour te rappeler au sentiment des convenances. Qui est-ce qui m'a bâti

une morveuse pareille !... une gamine, on lui presserait le nez il en sortirait du lait, qui se permet de donner des ordres et de dire « Va donc » à son mari !

ELLE, *installée près du lit et attaquant son pantalon.* — Le fait est qu'en parlant ainsi, j'ai perdu une belle occasion de garder pour moi des paroles inutiles.

LUI. — Et tu en perds une seconde en émettant cette vérité d'une ambiguïté si piquante. Car tu la juges telle, j'imagine.

ELLE. — Trop polie pour te démentir.

LUI. — Oui ? Eh bien, j'ai le regret de t'apprendre que le jour où l'esprit et toi vous passerez par la même porte, nous n'attraperons pas d'engelures.

ELLE. — Ce qui veut dire qu'il fera singulièrement chaud ?

LUI. — Singulièrement chaud, oui, ma fille. (*Goguenard.*) Tu as cru que c'était arrivé ?

ELLE. — Comment ?

Elle est revenue à la cheminée. En chemise, les pieds nus dans des mules, elle se prépare un verre d'eau sucrée.

LUI. — Tu ne t'en es pas aperçue que je me moquais de toi ?

ELLE. — Je l'avoue.

LUI. — Tu ne t'es pas rendu compte que je mystifiais ta candeur ?

ELLE. — Ma foi non.

LUI. — Jour de Dieu ! comme dit Mme Pernelle, tu as de la naïveté de reste. Je t'en prie, laisse-moi rire ; c'est trop drôle. (*Il se pâme.*) Me voyez-vous ? Non, mais me voyez-vous, tombant à huit heures du matin dans un quartier de cavalerie, le camélia à la boutonnière, et tirant les oreilles à ce monsieur devant un escadron rangé en bataille ?...

ELLE. — Ça ne manquerait pas de chic.

LUI. — Comment donc !...

ELLE. — Qu'est-ce qui t'empêche de le faire ?

LUI. — Rien !... une niaiserie ! la moindre des choses !

ELLE, *qui se met au lit.* — Enfin, quoi ?

LUI. — Moins que rien, je te dis. Le sentiment du plus élémentaire devoir : le respect de l'uniforme français. Tu vois que ça ne valait pas la peine d'en parler.

ELLE, *couchée.* — Comprends pas.

LUI. — Bien entendu. Un morveux d'officier m'outrage. Je ne lui casse pas les reins ; pourquoi ? Parce que mon patriotisme parlant plus haut que ma violence me crie : « Ne fais pas ça, ce serait mal. Songe à la France qui est ta mère, et n'attente pas, par un châtiment public, au prestige de l'épaulette. » Je m'incline. Tu ne comprends pas. Si tu te figures que ça m'étonne !

ELLE. — Cœur magnanime !

LUI. — Tais-toi donc, vous êtes toutes les mêmes, fermées comme des portes de cachot à tout ce qui est grandeur d'âme, générosité naturelle et noblesse de sentiments. Quelle race !... Oh ! tu peux rigoler. Je suis au-dessus de tes appréciations. J'ai ma propre estime, qui me suffit, et toi du moins tu ne te plaindras pas de moi, Patrie : je fais passer tes affaires avant les miennes.

ELLE, *accoudée dans l'oreiller.* — Tu as raté ta vocation. Tu aurais dû te faire cabotin.

LUI. — Blague, pendant que tu en as le temps. Tu ne triompheras pas toujours, car entre ce monsieur et moi, ce n'est que partie remise.

ELLE. — Ah ! aouat !

LUI. — Que je le repince, ce monsieur ; qu'il me retombe jamais sous la main... Je lui flanquerai une petite leçon de savoir-vivre qui lui ôtera l'envie d'en recevoir une seconde.

ELLE. — Tu dis des bêtises.

LUI. — Je lui referai une éducation, moi, à ce monsieur.

ELLE. — Mais oui, mais oui.

LUI. — Avec mon pied dans le derrière.

ELLE. — C'est convenu.

LUI. — Tu ne me crois pas ?

ELLE. — Je ne fais que ça.

LUI. — Tu ne fais que ça, seulement tu n'en penses pas un mot. Eh bien ! que je dégotte son adresse, j'irai lui dire comment je m'appelle, tu verras si ça fait un pli.

ELLE. — C'est au point que si on te la donnait, tu irais le gifler de ce pas.

LUI. — De ce pas.

ELLE. — Homme intrépide !... — La veux-tu ?

LUI. — Quoi ?

ELLE. — Son adresse.

LUI. — Tu as l'adresse de ce monsieur ?

ELLE, *qui enfin éclate.* — Oui je l'ai ! et puis tu m'assommes ! (*Elle saute du lit, s'empare de son carnet de bal, qu'elle a déposé sur le chiffonnier, près du lit, et en feuillette les pages d'une main fiévreuse.*) Et puis, oui, il ne me déplaît pas ! et puis, oui, il m'a fait la cour ! et puis oui, il m'a dit de toi que tu avais une bonne tête de...

LUI. — Une bonne tête de quoi ?

ELLE. — Une bonne tête..., une bonne tête..., tu sais parfaitement ce que je veux dire...

LUI. — Pardon !...

ELLE. — Et puis oui, je suis une honnête femme ! et puis oui, tu ne seras satisfait que quand je serai devenue autre chose ! et puis oui, il m'a remis sa carte ! et cette carte la voici ! et tu sais maintenant où le trouver et tu peux y aller tout de suite, lui casser les reins à ce monsieur !

LUI, *formidable.* — Sa carte ! sa carte ! Je me fous de sa carte comme de lui-même, ce qui n'est pas peu dire. Tiens, voilà ce que j'en fais, de sa carte : des confetti ! — Polisson ! Drôle !... qui a le toupet de donner son adresse à une femme mariée...

ELLE, *très sèche.* — Mais...

LUI. — ... et qui se permet de dire de moi que j'ai une bonne tête de !

ELLE, *qui se recouche.* — Si c'est son opinion.

LUI. — Je l'en ferai changer avant qu'il soit l'âge d'un cochon de lait, et pas plus tard qu'à l'instant même. (*Même jeu de scène que précédemment. Il a couru à son pardessus qu'il a enfilé précipitamment. Il se coiffe de son chapeau.*) Qu'est-ce que j'en ai fait de cette carte ?

Il fouille ses poches.

ELLE. — Rue Grange-Batelière, 17.

LUI, *sourd comme un pot.* — Nom d'un chien, je l'ai égarée ! ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

ELLE. — Rue Grange-Batelière, 17.

LUI, *de plus en plus sourd.* — Il n'y a de la veine que pour la canaille, on a bien raison de le dire.

ELLE. — Rue Grange-Batelière, 17.

LUI. — Quoi, rue Grange-Batelière ? Quoi, rue Grange-Batelière ? Est-ce que tu vas me raser longtemps avec ta rue Grange-Batelière ? (*Enlevant violemment son pardessus et son chapeau.*) D'abord qu'est-ce que c'est que ces façons d'élever la voix lorsque je parle et de causer en même temps que moi ?

ELLE. — Ce monsieur...

LUI, *qui bondit vers le lit.* — Ah ! je t'y pince ! (*Stupéfaction de madame.*) Tu voudrais détourner la question, fine mouche.

ELLE. — Moi ?

LUI. — Je te prends la main dans le sac, flagrant délit d'impertinence ; alors toi, tout de suite : « Ce monsieur ». Tu es rouée comme une potence ; seulement voilà, ça ne prend pas avec moi, ces malices cousues de corde à puits.

ELLE, *au comble de l'énervement.* — Oh ! Oh ! Oh !

LUI. — Pas une minute ! Fais-toi bien à cette idée-là. D'ailleurs, tout ça, je sais de qui ça vient.

ELLE. — Ça vient de quelqu'un ?

LUI. — Ça vient de ta mère.

ELLE, *abasourdie.* — Ça c'est un comble, par exemple !... Qu'est-ce que maman a à voir là-dedans ?

LUI. — Elle a à voir que si jamais elle remet les pieds ici, je la prends par le bras et je la flanque à la porte.

ELLE, *qui fond en larmes.* — Hi ! hi ! hi !

LUI. — Absolument. Et quant à toi, je te défends de retourner chez elle, ou c'est à moi que tu auras affaire.

Crise de sanglots de madame qui s'effondre dans son oreiller.

LUI, *allant et venant par la chambre.* — C'est comme la bonne. En voilà une qui ne moisira pas ici. Je vais lui octroyer ses huit jours, le temps de compter jusqu'à cinq. Ah ! et puis y a le chat que j'oubliais ! une saloperie qui passe sa vie à aller faire ses ordures dans le porte-parapluies de l'antichambre. Il aura de mes nouvelles, le chat : je vas le foutre par la fenêtre et nous verrons un peu s'il retombera sur ses pattes ! (*Se jetant les bras sur la poitrine.*) Non, mais enfin je vous le demande ; qu'est-ce que c'est qu'un monde pareil ? Tout ceci va changer. La mère, la fille, la bonne, le chat, je vais vous faire valser tous les quatre, ah là ! là ! Ah ! je suis un monsieur qui a peur des coups ! Ah ! je suis un monsieur qui a peur des coups !...

Grêle de coups de canne en travers du guéridon. Hurlements désolés de madame.

LES GAÎTÉS DE L'ESCADRON [1]

Ambigu, 18 février 1895.
Théâtre Antoine, 18 mai 1899.

(1) Edouard Norès, collaborateur.

PERSONNAGES

	Ambigu	Théatre Antoine
	—	—
	MM.	MM.
LE GÉNÉRAL.....	Gémier.	Gémier.
Capitaine HURLURET.	Chelles.	Arquillière. — Armand Bour.
L'adjudant FLICK.....	J. Renot.	Saverne.
S.-Lieut. MOUSSERET.	Chimène.	Séruzier. — Chimène.
POTIRON	Degeorge.	Degeorge.
LAPLOTTE	Yves Martel.	Tervil.
FRICOT	Charpentier.	Verse. — Tunc.
PÉPLAT	Walter.	Grandjean. — Judicis.
JOBERLIN	Depas.	Jarrier.
VANDERAGUE	Aussourd.	Noizeux. — Kerny.
FAVRET	Garraud.	Desfontaines.
BERNOT	Vallières.	Jelmo.
LEDRU		
LAIGREPIN	Picard.	
BOURRE	Bouvet.	
M[l] des Logis ROSETTE.	Chevalier.	
M[l] des Logis DUPONT.	Denesle.	
Brigadier BOUVET....		
Brigadier MISTOQUE.		
VERGISSON		
LEDOUX		
	Mme	Mme
MADAME BIJOU.....	d'Escorval.	Ellen Andrée.

PREMIER TABLEAU

Le bureau du Chef : une grande pièce aux murs blanchis à la chaux sur lesquels se lisent de place en place des pancartes calligraphiées : ETAT DES HOMMES ; CONTROLE DE CHEVAUX, *etc., etc... Porte d'entrée à droite, premier plan. Face à la porte, la table du scribe à laquelle fait pendant, à gauche, une autre table. Au fond, au milieu, un poêle encadré de deux bancs. Dans l'angle de gauche, la couchette du sous-officier, que surmonte la planche à paquetage. A gauche, adossée au mur, une table à toilette avec pot à eau, cuvette, petite glace au mur,* et cætera.

SCÈNE PREMIÈRE

HURLURET, FAVRET, PÉPLAT, BERNOT, VANDERAGUE, MOUSSERET

Au lever du rideau, le bureau du Chef est occupé par Favret et le scribe. Favret est couché sur son lit et Péplat travaille à la table de droite. Sonnerie du demi-appel dans la coulisse. La porte s'ouvre, entre le capitaine Hurluret.

PÉPLAT. — Fixe !

HURLURET. — Repos !... Rien de nouveau ?

FAVRET. — Non, mon capitaine.

HURLURET. — Les deux lascars ?

FAVRET. — Toujours manquants.

HURLURET. — Chameaux !

Il sort.

FAVRET. — Merci pour eux ! Et de quatre. Et ce n'est pas fini !

Entre le fourrier Bernot, suivi d'un homme de corvée portant deux pains.

BERNOT. — Là, mettez ça dans le coin. (*L'homme obéit.*) Vous pouvez disposer.

L'homme sort.

FAVRET. — C'est tout ce qu'il y a de rabiot ?

BERNOT. — Bien sûr.

FAVRET. — C'est pas bésef.

BERNOT. — Quand on a des hommes en bordée, les autres sont privés de permission. Or, plus il y a d'hommes, plus il y a de bouches, et plus il y a de bouches, moins y a de rabiot.

FAVRET. — Vous parlez d'or. Donnez-moi donc un peu de feu... Merci... (*Enveloppant le tas de pains d'un regard navré.*) Ah ! y a pas gras pour les sous-offs... ici ! (*On frappe.*) Entrez ! ... Qu'est-ce que vous voulez, vous ?

VANDERAGUE, *qui apparaît sur le seuil de la porte.* — Chef, c'est pour avoir un balai.

BERNOT. — Encore !... Je vous en ai donné un avant-hier. Est-ce que vous les mangez sur du pain, vos balais ?

VANDERAGUE. — On m'a barboté le mien.

BERNOT. — Je m'en fous.

VANDERAGUE, *plaintif.* — Donnez-moi un balai, fourrier !

FAVRET. — Pardon ! Voulez-vous me fiche le camp ?

VANDERAGUE. — Avec quoi je balayerai, alors ?

FAVRET. — Avec mon nez... Calletez, et au trot !

VANDERAGUE, *qui se retire.* — Y a du bon.

FAVRET, *à Bernot.* — Puis, comment voulez-vous que ça marche, avec un chef comme le capitaine Hurluret, un gars sorti du rang, dont toute la vie s'est écoulée entre les quatre murs du quartier et qui a les soldats dans le sang comme on a une femme dans la peau.

PÉPLAT. — Qu'est-ce que ça fait ?

FAVRET. — Ça fait qu'un gradé n'est pas un simple bleu comme vous, ou alors, ça cesse d'être sérieux.

BERNOT. — Et ça lui coûte son avancement.

FAVRET. — Parfaitement, et ce n'est que justice ! Eh ! mon cher, il tient tout entier dans l'histoire de Croquebol et de La Guillaumette ! Voyons, est-ce qu'il y a du bon sens d'envoyer en permission deux rossards qui, en trois ans, n'ont pas, je parie, couché vingt fois dans leurs pieux ?

BERNOT, *écœuré.* — Ah ! là ! là !

FAVRET. — Bon. Une fois partis, qu'est-ce qu'ils font ?

BERNOT. — Ils ne reviennent plus.

FAVRET. — Bien entendu. Vous croyez que ça le touche ? Ah ! ouiche ! c'est-à-dire qu'il en crève de joie ! Je suis là en train de travailler, comme maintenant. La porte s'ouvre ; entre le capitaine Hurluret :

— Rien de nouveau ?

— Non, mon capitaine.

— Les deux lascars ?

— Toujours manquants...

Alors, il soupire longuement, lève vers le ciel un regard navré, les traite de chameaux pour la frime et se retire avec une face comme un soleil. Et cela, cinq, six fois par jour. Demandez à Péplat, si je mens. Est-ce vrai, Péplat ?

PÉPLAT. — Oui, c'est vrai.

Entre le sous-lieutenant Mousseret.

MOUSSERET. — Repos !... Repos !... Où est donc le cahier de punitions, que je porte deux jours à Vanderague ; sa chambre est tenue comme une écurie.

BERNOT, *à Favret.* — Dites donc, chef, et les vingt-huit jours, au fait ?

FAVRET. — Eh bien ?...

BERNOT. — Il faut songer à leurs fournitures... Quand arrivent-ils ?

FAVRET. — Moi non plus... J'attends la dépêche du maréchal des logis Dupont qui est parti les chercher à Paris.

PÉPLAT, *à part.* — Zut !... Je parie que c'est celle que le vaguemestre m'a remise ce matin pour l'officier de semaine et que j'ai oublié de lui donner.

Il fouille précipitamment à sa poche, et en tire nombre de paperasses, parmi lesquelles le papier bleu d'un télégramme.

BERNOT. — Ils n'arriveront plus aujourd'hui.

FAVRET. — On le saurait maintenant.

PÉPLAT, *à part.* — Ça y est... Ah ! il est trop tard, tant pis !

MOUSSERET. — Tenez, voilà.

Il sort.

BERNOT. — Je m'occuperai d'eux demain matin.

FAVRET. — N'y manquez pas. (*Tirant sa montre.*) Trois heures moins cinq, il est temps de filer au fourrage. Allez-moi faire un tour dans les chambrées, Bernot ; vous me commanderez huit hommes de corvée.

Vanderague apparaît sur le seuil de la porte.

FAVRET. — Vous voilà revenu ! Ah çà ! on ne voit que vous.

VANDERAGUE. — C'est l'officier de semaine qui m'a porté quatre jours en disant que j'étais qu'un cochon.

BERNOT. — Il n'a dit que la vérité.

VANDERAGUE. — C'est rapport à ma chambre qui est pleine d'épluchures de pommes !... Donnez-moi un balai, voyons !

FAVRET. — Ça recommence, l'histoire du balai ?

VANDERAGUE. — J'ai écopé quat'jours parce que j'en ai pas.

FAVRET. — Vous en écoperez quatre autres parce que vous en demandez un.

VANDERAGUE. — Ah ! y a du bon.

FAVRET. — Et puis faites-moi le plaisir d'aller vous habiller. Vous allez filer au fourrage.

VANDERAGUE. — Quelle tenue ?

BERNOT. — Pantalon de cheval et blouse !

VANDERAGUE. — Pantalon de cheval et blouse ?

BERNOT. — Oui ! pantalon de cheval et blouse. Est-ce que vous êtes sourd...

Sortie de Vanderague.

FAVRET. — Est-il bête, cet animal-là !... — Il faut vous presser, Bernot. Passez au corps de garde, dire qu'on sonne la distribution.

BERNOT. — Compris.

FAVRET. — Par la même occasion vous ferez atteler la prolonge.

BERNOT. — Boum !... La feuille est prête ?

PÉPLAT. — La voici.

Sortie de Bernot.

FAVRET, *qui était demeuré silencieux, installé à sa table, noyé dans ses paperasses.* — Ah çà ! mais... (*Etonné, le scribe lève le nez.*) Nous sommes sous le coup de l'inspection trimestrielle. Le Général va nous tomber sur le poil, ça ne va pas traîner.

PÉPLAT. — Ça, ça nous pend au nez comme un sifflet de quatre sous.

FAVRET. — Et il va sûrement me demander de lui faire voir mes topos. (*Mutisme du scribe qui commence à se méfier et qui se replonge dans son travail.*) Je n'ai pas eu le temps d'en préparer !

SCÈNE II

FAVRET, PÉPLAT, FRICOT, LAPLOTTE *et* FLICK, *puis* VANDERAGUE

Entrée de Fricot, de Laplotte et de l'adjudant, parlant tous les trois à la fois. Fricot porte un seau de coke, Laplotte un seau d'eau, qu'ils vont vider l'un dans le poêle, l'autre dans le broc du chef.

(Ensemble). FLICK. — Nom de Dieu, voulez-vous entrer, bougres de saligauds ! Rossards ! Allez-moi fout' du coke dans le poêle, et vous de l'eau dans le pot à eau ! Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? D'abord, je ne vous demande rien. Taisez-

(Ensemble).

vous ! Taisez-vous, je vous dis, ou je vas vous fourrer au chose ! Vous n'y couperez pas de Biribi ! Vous n'y couperez pas de Biribi !

LAPLOTTE. — Eh bien, c'est bon, quoi, on entre ! Pas la peine de brailler comme un cochon de lait qui s'est pris la queue dans une porte. Et puis d'abord, j'ai pas été créé et mis au monde pour fout' de l'eau dans le pot à eau ! Vrai alors, c'est pas la peine d'avoir été à l'école jusqu'à ma première communion pour fout' de l'eau dans le pot à eau !

FRICOT. — Eh ! ne gueulez donc pas comme ça ; on n'est pas sourd ! Y a pas de bon sens, vous allez attraper une extinction de voix. Et puis je vous dirai une chose : que ma mère m'a pas mis au monde pour que je foute du coke dans le poêle. Vous n'en avez pas le droit, vous n'en avez pas le droit, de me faire fout' du coke dans le poêle ! Je vas écrire au ministre, moi !

Sortie des deux prisonniers.

FLICK. — Hein ! chef ! Vous croyez que c'est pas à tomber dessus ? Ah ! les propariens ! Ah ! les bougres ! Y a pas moyen d'en venir à bout, et ça se comprend. Ils sont libérables dans trois mois... Alors ils se fichent un peu des punitions nouvelles qu'on peut leur infliger, puisque, matériellement, ils n'auront pas le temps de les faire... Mais je les choperai... Ils ne l'emporteront pas en paradis, allez ! Ils n'y couperont pas du conseil. (*Il va pour sortir et se bute dans Vanderague qui entrait.*) En voilà une espèce d'enflé qui a failli me flanquer les quatre fers en l'air ! Où courez-vous donc comme ça ?

VANDERAGUE. — A la corvée de fourrage, mon lieutenant.

FLICK. — Dans cette tenue ?

VANDERAGUE. — Bédame ! Pantalon de cheval et blouse.

FLICK. — Allez mettre votre veste. Vous coucherez au chose, ce soir.

VANDERAGUE. — Mais c'est le fourrier...

FLICK. — Le fourrier ne sait pas ce qu'il dit. On ne va pas au

fourrage en tenue de prison. Vous en aurez quatre jours de plus.

Il sort.

VANDERAGUE. — Y a du bon.

Il sort.

SCÈNE III

FAVRET, PÉPLAT, *puis* HURLURET

FAVRET, *négligemment.* — Vous savez les faire, vous, les topos ?

PÉPLAT. — J'ai su, mais j'ai oublié. Je n'ai pas la mémoire solide.

FAVRET. — Ça peut arriver à tout le monde. Ainsi moi, j'allais oublier de vous porter quatre jours de boîte.

PÉPLAT. — Qu'est-ce que j'ai fait ?

FAVRET. — Vous avez sauté le mur cette nuit.

PÉPLAT. — Mais...

FAVRET. — Vous allez mentir, peut-être ? Passez-moi le cahier de punitions, vous l'avez à la portée de la main.

PÉPLAT, *qui cherche sans le trouver le cahier de punitions.* — Je sais les faire, les topos.

FAVRET, *amusé.* — Tiens, tiens, tiens ! Vous êtes bête de me coller des blagues, vous savez bien que ça ne prend pas. (*Changeant de ton.*) Vous serez bien gentil de me faire un petit tracé... (*Il lui développe sous les yeux la carte d'état-major.*) de Bar-sur-Loire à Savigny, par le bourg de Savonnières et le moulin du Petit Trailloir ; pas trop soigné, autant que possible ; le général est une fine mouche, il flairerait le coup tout de suite.

PÉPLAT. — Bon. Et mes quatre jours ! Pas de blague, hein ?

FAVRET. — Je ne vous les porterai pas ce coup-ci ; seulement, la prochaine fois que vous sauterez le mur, attendez qu'il n'y ait

plus de lune. On vous voyait d'une demi-lieue. Si l'adjudant était venu à passer, vous n'y coupiez pas de quinze jours de prison. — Ah ! marquez bien les altitudes !

LA VOIX DE BERNOT, *à la cantonade.* — Ah çà, il manque quelqu'un ici. — Eh bien, ne vous pressez pas, nous sommes là pour vous attendre ! Comment ! Vous voilà en veste ?

VANDERAGUE, *à la cantonade.* — Quoi ? en veste ?

BERNOT, *à la cantonade.* — Quatre jours.

VANDERAGUE, *à la cantonade.* — Y a du bon ! Mais c'est l'adjudant...

BERNOT, *à la cantonade.* — Je me fiche un peu de l'adjudant. On ne va pas au fourrage en tenue de classe. Allez-moi mettre votre blouse.

La porte s'ouvre.

PÉPLAT. — Fixe !

HURLURET, *entrant.* — Repos !... Rien de nouveau ?

FAVRET. — Non, mon capitaine.

HURLURET. — Les deux lascars ?

FAVRET. — Toujours manquants !...

HURLURET. — Chameaux !

CHANGEMENT

DEUXIÈME TABLEAU

La cour du quartier. Au fond, portant l'inscription « Magasin », un bâtiment percé de deux portes accotées, surmontées l'une du mot « Entrée », l'autre du mot « Sortie ». A gauche, au premier plan, la porte, praticable, du bureau ; au deuxième plan, une fenêtre praticable, donnant sur une chambrée. De chaque côté de la scène, bâtiments séparés par des rues.

SCÈNE PREMIÈRE

L'ESCADRON RANGÉ AU FOND DU THÉATRE, HURLURET, MOUSSERET, BERNOT, LE SOUS-OFFICIER DE SEMAINE BARQUETTI.

HURLURET, *à Mousseret.* — Oui, c'est une affaire entendue. Vous savez mieux que moi ce que je dis.

MOUSSERET. — Excusez-moi, mon capitaine. Je me borne à vous faire remarquer que le passage du général à Bar-le-Roi a été signalé hier. Il est donc permis d'affirmer qu'avant de débarquer ici, il s'arrêtera aux postes intermédiaires compris dans sa tournée d'inspection : à Saint-Blaise et à Passy-sur-Loire.

HURLURET. — Vraiment... Et s'il ne s'y arrête pas ?

MOUSSERET. — Pourquoi ne pas s'y arrêter ?

HURLURET. — Parce que la logique des choses exigerait qu'il s'y arrêtât. Vous ne connaissez pas le personnage. C'est le monsieur exaspérant qui ne vient pas quand on l'attend, et qui vous tombe

sur le poil aussitôt qu'on ne l'attend plus, histoire de pincer son monde au saut du lit. C'est un malin : je l'ai vu cent fois à l'œuvre ! Avec ça, un flair de limier pour dégotter la pie au nid, mettre le doigt sur le pot aux roses. — Qu'un homme n'ait pas de bretelles ; c'est à celui-là qu'il ira, tout de suite, inévitablement, et qu'il dira : « Ouvrez votre veste ! » Qu'il y ait au râtelier d'armes une carabine gravée de rouille à l'intérieur de la culasse, c'est celle-là qu'il désignera pour qu'on lui en démonte la batterie sous les yeux. Je vous dis que c'est un flair, un don. Il n'y a pas à discuter, il n'y a qu'à s'incliner sans comprendre.

MOUSSERET. — Un vilain monsieur, quoi !

HURLURET. — Ne parlez pas ainsi de vos chefs. C'est un monsieur à qui on ne la fait pas, et c'est d'ailleurs un officier dans l'acception la plus large et la plus noble du terme. Je l'ai eu pour lieutenant aux hussards, moi maréchal des logis-chef, et nous avons été portés ensemble à l'ordre du jour pour faits de guerre. Nous promettions !... Il a mieux marché que moi. Le voici avec les étoiles, tandis que moi, son cadet de dix-huit mois à peine, je marque le pas dans mon grade depuis quelque chose comme onze ans. Si jamais j'en sors, je veux être changé en moulin à poivre ! Voilà ce que c'est que de se montrer trop bon avec des propariens qui n'en fichent pas une secousse et se foutent de vous par-dessus le marché. (*Aux soldats qui demeurent immobiles.*) Vous entendez, hein ? Chenapans !

MOUSSERET, *bas à Bernot.* — Toujours le même.

HURLURET. — Enfin !... Lisez la décision, fourrier.

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — A droite et à gauche, formez le cercle.

BERNOT, *lisant.* — « Décision. (*Les hommes, du même mouvement automatique, portent la main à leurs calots.*) Par ordre du capitaine commandant le 2e escadron (*Salut.*) en détachement à Vannes-sur-Loire, les permissions de dix heures et de théâtre, demandées au rapport, sont accordées. Celles de vingt-quatre heures et au-dessus sont ajournées jusqu'au retour des cavaliers La Guillaumette et Croquebol. Il n'y aura demain ni exercices ni manœuvres. Après le pansage du matin, les hommes se livreront, dans leurs chambres et dans les divers locaux du quartier, à des travaux de propreté collective et individuelle, en vue de l'inspec-

tion imminente. Les cavaliers La Guillaumette et Croquebol seront portés déserteurs et déférés au conseil de guerre s'ils n'ont pas rejoint l'escadron pour l'appel de neuf heures du soir. »

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — Sur le centre, alignement !

HURLURET. — Vous avez entendu : l'inspection imminente ! Tâchez d'ouvrir l'œil et le bon, ou c'est à moi que vous aurez à faire... A vos écuries, mauvais bougres !

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — Rompez vos rangs. Marche.

Les hommes exécutent le mouvement.

HURLURET, *au sous-officier qui se dirige vers les écuries.* — Marchis.

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — Mon capitaine ?

HURLURET. — Un mot. Vous avez saisi la consigne, pour La Guillaumette et Croquebol ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — Certainement, mon capitaine.

HURLURET. — Enfin, voyons, je vous le demande, ces pierrots-là se paient-ils ma tête, oui ou non ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — Mon Dieu... mon capitaine...

HURLURET. — Oui ! n'est-ce pas ? D'ailleurs, c'était forcé. Je suis trop bon et on en abuse. Eh bien ! c'est fini. A partir d'aujourd'hui, les bons paieront pour les mauvais. En attendant nous en tenons deux mauvais, ils paieront pour tous les autres.

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — Soyez tranquille, mon capitaine. Si à neuf heures ils n'ont pas rejoint, portés déserteurs.

HURLURET. — C'est cela même. — Seulement, il ne faut pas non plus pousser les choses à l'extrême, confondre autour avec alentour, vitesse avec célérité, et corde à puits avec corde à fourrage. Nous ne sommes pas à un quart d'heure près, ni à une demi-heure non plus. Le tout, c'est qu'ils rejoignent, n'est-ce pas ?... que ce soit à une heure du matin, ou à deux... ou demain au réveil... la question est sans importance. Enfin, voilà, nous verrons

ça demain au rapport. Ne faites rien sans m'en parler. Compris, hein ?

Il sort.

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — Compris... compris... Un coup à me faire casser, quoi ! Toi, t'as de la veine d'être un brave homme.

Il sort. Entrent au premier plan à droite Fricot et Laplotte en tenue de prison avec une brouette. Laplotte porte une pelle et un balai. Ils arrivent en scène.

SCÈNE II

LAPLOTTE, FRICOT, FLICK, HURLURET

LAPLOTTE, *à Fricot qui le précède.* — Tends voir une minute que je souffle ! (*Fricot fait halte.*) T'as du trèfle ?

FRICOT. — Ça se pourrait encore.

LAPLOTTE. — Montre un peu, je te dirai pourquoi.

FRICOT, *qui a tiré de sa poche un paquet de scaferlati.* — Astique !

LAPLOTTE. — Du tabac fin ! Où c'est que t'as eu ça ?

FRICOT. — Je l'ai acheté.

LAPLOTTE. — A la foire d'empoigne, au moins. (*Ils rient.*) Va-t'en voir jeter un coup d'œil, des fois que l'adjudant rappliquerait.

FRICOT, *qui est remonté au fond et qui inspecte à droite et à gauche.* — Rien de nouveau. (*Il redescend, et, comme Laplotte a déjà vidé aux deux tiers le paquet de scaferlati :*) Après toi s'il en reste, mon vieux ! (*Laplotte restitue le tabac.*) Dis donc, as-tu une opinion sur le fromage de cochon ?

LAPLOTTE. — T'as des tuyaux sur un fromage de tête ?

FRICOT. — Sérieux ! Un coup de barbotage épatant !

LAPLOTTE. — Où ça, que j'y coure ?

FRICOT. — A la cantine. Un fromegi gros comme une gamelle.

LAPLOTTE. — Bon sang !

FRICOT. — Hein ! faudra voir à voir !

LAPLOTTE. — Et à se méfier. Y a de l'acrès. C'est le cas de conseil.

FRICOT, *le revers de la main au menton.* — Et çui-là ? Tu nous a jamais regardés !

LAPLOTTE. — Paix !... V'là « Au Chose ».

Tout en bavardant, ils ont exécuté, de l'air le plus simple du monde, le jeu de scène que voici : tandis que Laplotte roulait sa cigarette, Fricot a violemment attiré une des trois planches qui forment le fond de la brouette, laquelle planche, préparée de longue date, joue maintenant comme un tiroir. Un vide s'est naturellement produit par où s'est écoulée une partie des ordures contenues dans la brouette. Entre l'adjudant Flick qui met les pieds dedans.

FLICK. — Encore !... Encore un tas d'ordures !... On ne peut plus faire un pas sans buter dans le fumier. Voulez-vous m'enlever ça tout de suite !

FRICOT. — Voilà ! Voilà !

FLICK. — Ah çà ! mais vous fumez !

FRICOT, *la cigarette aux lèvres.* — Comment, nous fumons ?

FLICK. — Silence !... Jetez-moi ces cigarettes tout de suite.

FRICOT, *à Laplotte.* — Je fume, moi ?

LAPLOTTE. — Non.

FRICOT. — Et toi ?

LAPLOTTE. — Moi non plus.

FRICOT. — Nous ne fumons ni l'un ni l'autre.

FLICK. — Ah ! c'est comme ça ! Eh bien, vous verrez, rossards, vous n'y couperez pas du conseil.

LAPLOTTE. — Oh ! je sais bien, vous ne pensez qu'à ça.

Au même instant entre Hurluret.

HURLURET. — Qu'est-ce qu'il y a ? C'est vous, adjudant, qui fichez un chambard pareil ?

FLICK. — Mon capitaine, je suis bien aise que vous tombiez si à propos.

HURLURET. — Qu'est-ce qui se passe ?

FLICK. — Il se passe que ce n'est plus possible, que ça ne peut pas durer davantage avec ces deux pierrots-là. Ils se fichent ouvertement de moi !

HURLURET, *en belle humeur.* — Ah ! les gaillards !... Vous avez encore fait des blagues ?

FRICOT. — Mon capitaine, je vais vous dire tout comme c'est que c'est arrivé. C'est l'adjudant qui a soupé de notre fiole.

LAPLOTTE. — Mon capitaine, c'est la vérité même, vous pouvez demander à tout le monde.

FLICK. — Mon capitaine, ne les écoutez pas. Ils ne disent pas un mot qui ne soit un mensonge.

HURLURET. — Ah ! les gaillards !

FRICOT. — Mon capitaine, ce n'est pas vrai !

FLICK. — Vous voyez, mon capitaine, ils me donnent un démenti !

LAPLOTTE. — L'adjudant nous en veut.

FRICOT. — Tout le monde le sait.

LAPLOTTE. — Il veut nous faire passer au conseil.

HURLURET, *le sourire aux lèvres.* — Propariens !

LAPLOTTE, *à Flick.* — Vous ne l'avez pas dit tout à l'heure ? hein ?... hein ?... Vous ne l'avez pas dit, que vous nous feriez passer au conseil ?

FRICOT. — Si, vous l'avez dit ! Si, vous l'avez dit !

TOUS LES TROIS, *à la fois.*

(Ensemble).

FRICOT. — Bien mieux que ça, il y a longtemps que vous cherchez le moyen de nous faire fiche à Biribi, parce que vous vous en êtes vanté. Ce n'est pas fort, ça, non plus, d'être tout le temps à taper sur les mêmes et de vouloir à toute force nous faire passer au conseil quand on n'a rien fait pour ça.

LAPLOTTE. — Même, vous avez prétendu que nous fumions. Ah ! et ça, y a pas à crâner, vous ne pouvez pas dire le contraire. Nous fumons, nous ? nous, nous fumons ? Vrai, vous n'avez pas la trouille d'oser soutenir que nous fumons. Nous n'avons même pas de tabac, ainsi voyez !

FLICK. — J'ai dit que je vous ferais passer au conseil parce que vous refusiez d'obéir à un ordre que je vous donnais, et que vous aviez le toupet, ayant la cigarette aux lèvres, de me soutenir que vous ne fumiez pas. Vous êtes deux pratiques, deux chenapans ! Et je vous materai ! Taisez-vous.

HURLURET, *aux deux prisonniers.* — Voulez-vous vous taire, oui ou non ? Je vas vous imposer le silence avec mon pied dans le derrière, moi !

FLICK. — Mon capitaine, je vais vous expliquer en deux mots. Je sortais de chez moi pour aller au corps de garde faire sonner aux consignés ! Bon, je les pince en train de fumer. Et la preuve...

Il se penche, cherche les mégots en question. Mais déjà, Hurluret a mis le pied dessus. Un temps. Flick se dresse et regarde fixement l'officier.

HURLURET, *impassible.* — Vous cherchez quelque chose ?

FLICK. — Les bouts de cigarettes.

HURLURET, *feignant de chercher.* — Je ne vois rien.

FLICK, *embarrassé.* — Ça tient peut-être à ce que, sans l'avoir fait exprès, vous avez mis les pieds dessus.

HURLURET, *affectant de n'avoir pas compris.* — Vous entendez ? Vous avez mis les pieds dessus.

FRICOT et LAPLOTTE. — Nous ?

HURLURET. — Vous n'en êtes pas capables, peut-être ? Et puis, si vous vouliez bien vous mettre à la position militaire, quand je

vous fais l'honneur de vous adresser la parole. Voulez-vous rectifier, tout de suite ! Maintenant, écoutez-moi bien, je n'aime pas répéter trente-six fois la même chose. J'ai la prétention d'être un très honnête homme et un homme foncièrement juste ; j'ai le respect de mon métier et l'amour de mes soldats, qui sont mes amis et mes fils. En revanche, j'ai horreur des fortes têtes et des faiseurs de chiqué. La prochaine fois que je vous pince à fumer ou à mettre les pieds sur vos bouts de cigarettes, je veux être changé en pain de sucre, si je ne vous défère pas au conseil de guerre. J'ai dit. Repos. (*A part, gaiement.*) Ont-ils l'air de deux fripouilles.

Il sort.

FLICK, *vert d'humiliation.* — Et après ?... Qu'est-ce que vous faites là ?

FRICOT. — C'est bon, quoi... On se grouille.

Ils sortent, l'un suivant l'autre.

FLICK, *qui leur emboîte le pas.* — Vous y passerez au conseil.

FRICOT et LAPLOTTE, *dédaigneux.* — Ah ! là ! là !

LAPLOTTE. — Faudra voir.

FLICK. — Qu'est-ce que vous dites ? Voulez-vous bien filer et plus vite que ça.

Sortie des deux hommes.

FLICK. — Encore un tas de fumier.

En effet, profitant de l'effarement de Flick, pendant le discours de l'officier, ils ont fait jouer de nouveau la planche mobile de leur brouette.

FLICK. — Il n'était pas là tout à l'heure, celui-là. Il n'y a pas à dire, il n'était pas là tout à l'heure. Oh ! il y a quelque chose, il y a quelque chose.

Bruit dans la coulisse. Entrée des réservistes, conduits par le maréchal des logis Dupont.

SCÈNE III

LES RÉSERVISTES, FLICK, FAVRET, BERNOT, HURLURET, MOUSSERET, MARÉCHAUX DES LOGIS, BRIGADIERS ET CAVALIERS, *puis* CHANTAVOINE, JOBERLIN, LEDRU.

FLICK. — Qu'est-ce qui nous arrive donc là ? Les vingt-huit jours ! Eh bien, elle est plutôt pommée. (*Il court vers le corps de garde.*) Trompette ! Sonnez au chef ! Au trot !

Sortie.

LE MARÉCHAL DES LOGIS DUPONT. — Colonne, halte ! Cavaliers à gauche... gauche. A droite, alignement. Fixe.

FAVRET, *qui entre.* — Qu'est-ce que se passe ? On me sonne ! Bon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI, *entrant.* — C'est les réservoirs, parbleu !

FAVRET, *suffoqué.* — Les réservoirs ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS DUPONT. — Tas d'andouilles, à droite, je vous dis ! Voulez-vous appuyer, à droite ?

FAVRET, *qui n'en revient pas.* — Les réservoirs ! Les réservoirs ! (*Au fourrier qui entre à son tour.*) Dites donc, Bernot, les réservistes !

BERNOT. — Comment, les réservistes ?

FAVRET. — Oui. (*A Dupont.*) Et cette brute qui s'amène sans rien dire. C'est trop fort ! Vous serez consigné quatre jours. Pourquoi n'avez-vous pas télégraphié l'heure de votre arrivée comme vous en aviez reçu l'ordre ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS DUPONT. — Je l'ai fait.

FAVRET. — Vous avez télégraphié ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS DUPONT. — Oui.

FAVRET. — Quand ça ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS DUPONT. — Ce matin.

FAVRET. — A qui ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS DUPONT. — A l'officier de semaine.

FAVRET. — Fourneau ! C'est moi que vous deviez avertir. Le diable vous emporte, allez ! Ah ! nous voilà jolis garçons ! Où allons-nous coucher tout ça ?

BERNOT. — Je n'en sais rien.

FAVRET. — Ni moi non plus.

BERNOT. — Il faut prendre un parti.

FAVRET. — Lequel ? Je n'ai pas un lit, pas une fourniture, rien du tout.

BERNOT. — Le marchand de punaises ?

FAVRET. — A cinq heures du soir ? Vous n'êtes pas un peu maboul ?... Ah ! et puis je m'en fous, je suis de la classe. C'est Mousseret qui a fait la gaffe, c'est Mousseret qui se débrouillera. Qui casse les verres les paye !

MOUSSERET, *qui entre.* — Ah ! ah ! voilà nos pensionnaires !

FAVRET. — Comme vous voyez. Et n'ayant pas été prévenu, je veux être pendu si je sais où les mettre.

MOUSSERET, *loustic.* — Mettez-les autour de votre cou, ça vous servira de cache-nez.

FAVRET. — Je n'ai pas l'intention, mon lieutenant, de vous faire des représentations...

MOUSSERET, *ironique.* — Ne vous gênez donc pas pour moi.

FAVRET. — ... Seulement, vous êtes là à me blaguer ; vous auriez mieux fait de me prévenir.

MOUSSERET. — Est-ce que je savais ?

FAVRET. — On vous a prévenu par dépêche.

MOUSSERET. — Moi ?

FAVRET. — Dupont ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS DUPONT. — C'est vrai, mon lieutenant. Je vous ai télégraphié ce matin.

MOUSSERET. — Je n'ai rien reçu.

LE MARÉCHAL DES LOGIS DUPONT. — Pourtant...

MOUSSERET. — Je vous dis que je n'ai rien reçu. (*Un temps.*) Et je n'ai rien reçu pour l'excellente raison que vous n'avez rien envoyé.

LE MARÉCHAL DES LOGIS DUPONT. — Je vous jure...

MOUSSERET. — Taisez-vous donc ! Est-ce que vous n'êtes pas tous les mêmes ! Occupez-vous un peu moins de vos amours et un peu plus de votre service, et ces choses-là n'arriveront pas. Il suffit. Nous allons commencer par équiper tout ce monde-là, nous verrons ensuite pour le reste. Faites l'appel.

LE MARÉCHAL DES LOGIS DUPONT. — Bien, mon lieutenant. (*Le sous-officier vient se placer face aux réservistes et commence l'appel.*) Garde à vous ! Fixe !... Le Cordonnec ?... Pied ?... Vidalenc ?... Van der Straat ?... Laboulbène ?... Mayeux ?... Simon ?... Boutique ?... de la Valmombrée ?... Faubourgade ?... Sinoquet ?... Potiron ?... (*Un temps.*) Potiron ?....

Rires dans les rangs.

MOUSSERET. — Hé bé ! Il n'est pas ici, Potiron ?... Non ? Potiron ?... (*A Dupont.*) Qu'est-ce qu'il fait dans le civil, votre curcubitacé ?...

LE MARÉCHAL DES LOGIS DUPONT. — C'est un garçon boucher, mon lieutenant.

MOUSSERET. — Pas de garçon boucher ici ? Pas de Potiron ?... C'est bien vu ? bien entendu ? — Adjugé !... (*A Dupont.*) Portez manquant le légume avec quatre jours de prison à la clef... Continuons...

LE MARÉCHAL DES LOGIS DUPONT, *faisant l'appel.* — Vermigeon ?... Labrique ?... Marotin ?... Ducosta ?... Magnien ?... Ledru ?...

MOUSSERET. — C'est tout ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS DUPONT. — Oui, mon lieutenant.

MOUSSERET. — Eh bien ! conduisez-moi ces hommes au magasin d'habillement où je vous rejoindrai tout à l'heure.

LE MARÉCHAL DES LOGIS DUPONT. — Cavaliers à gauche, gauche !

HURLURET, *entrant.* — Au temps !... Les réservistes !... C'est une

plaisanterie ! Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu qu'ils arrivaient aujourd'hui ?

MOUSSERET. — Ne m'en parlez pas, mon capitaine, nous sommes dans le plus grand embarras. Le sous-officier Dupont prétend m'avoir avisé par dépêche ; j'affirme, moi, n'avoir rien reçu. Bref, nous voici avec tous ces hommes sur les bras et pas une paillasse disponible.

HURLURET. — Charmant.

MOUSSERET. — Il est trop tard pour obtenir du préposé aux literies les fournitures nécessaires.

HURLURET. — Et alors ?

MOUSSERET. — Alors, si vous y consentez, on les couchera dans les écuries cette nuit.

HURLURET, *très net.* — Non.

MOUSSERET. — Non ?

HURLURET. — Jamais de la vie.

MOUSSERET. — Pourquoi ?

HURLURET. — Parce que je suis responsable de la santé des hommes confiés à mes soins et non de l'incapacité des gradés placés sous mes ordres. Vous êtes de semaine ?

MOUSSERET. — Je suis de semaine.

HURLURET. — C'est donc à vous que je m'en prends, car c'était à vous à prévoir ; arrangez-vous comme vous voudrez : si ce soir, à huit heures sonnant, tous ces gars-là ne sont pas au chaud dans leurs lits, — vous entendez bien ? — dans leurs lits ! — vous prendrez les arrêts huit jours.

MOUSSERET. — Bien.

HURLURET. — C'est insensé, ça aussi !... Aux magasins, vous autres !

LE MARÉCHAL DES LOGIS DUPONT. — En avant, marche !

Sortie des vingt-huit jours, de Dupont et de Hurluret.

MOUSSERET. — Favret !

FAVRET. — Mon lieutenant ?

MOUSSERET. — Je viens de causer avec le capitaine pour le couchage des réservistes.

FAVRET. — Ah ! Eh bien !

MOUSSERET. — Eh bien ! voilà. Si ce soir, à l'appel, ils ne sont pas tous couchés, vous serez consigné huit jours.

FAVRET, *qui bondit.* — Consigné huit jours !

MOUSSERET. — Parfaitement. (*Goguenard.*) Vous pensiez que je les emmènerais coucher chez moi ?

Il sort.

FAVRET. — Huit jours !... Elle est forte, celle-là ! (*Brusquement.*) D'ailleurs, c'est bien simple. Bernot ! (*Le fourrier s'approche.*) C'est arrangé, l'affaire des lits.

BERNOT, *qui se frotte les mains.* — Tant mieux ! Comment ?

FAVRET. — Il faut m'en trouver trente et un avant la tombée de la nuit, ou vous n'y coupez pas de quatre jours.

BERNOT, *suffoqué.* — Trente et un lits ! Vous vous payez ma fiole !... Où voulez-vous que je les prenne ?

FAVRET. — Eh bien, et moi ?

BERNOT. — C'est votre affaire. Vous êtes chef, c'est vous que ça regarde.

FAVRET. — Mon vieux, j'ai autre chose à faire qu'à chercher des lits où il n'y en a pas.

BERNOT. — J'en ai autant à votre service.

FAVRET. — Oh ! vous, c'est une autre histoire !

BERNOT. — Oui ! oh ! je sais.

Sortie de Favret.

BERNOT, *seul.* — Trente et un lits ! — Voyons. (*Il rêve.*) Une fourniture complète du départ de la classe, que je n'ai pas réservée ; reste à trente. La Guillaumette et Croquebol en bordée, Fricot et Laplotte en prison, deux et deux quatre... reste à vingt-six. Six hommes de garde et quatre à l'infirmerie, ça fait encore dix... reste à seize ; total : quatre lits par peloton. Nous allons voir

à trouver ça. (*Sonnerie du demi-appel.*) Voilà le pansage fini : la question va être vite tranchée. (*Passent quatre brigadiers.*) Mistoque ! Bourre ! Brigadiers ! (*Les quatre brigadiers s'approchent.*) Est-ce que vous aimez coucher à la salle de police ?

LES BRIGADIERS. — Non !

BERNOT. — Parce qu'alors faudra voir à vous débrouiller ; vous y coucherez tous les quatre si vous ne m'avez pas trouvé seize lits dans un quart d'heure.

PREMIER BRIGADIER BOURRE, *effaré.* — Pour vous tout seul ?

BERNOT. — Mais non, hé gourde ! c'est pour pieuter les réservistes.

DEUXIÈME BRIGADIER MISTOQUE. — Et alors, c'est seize lits chacun ?

BERNOT. — Non ! En tout, quatre par chambrée.

PREMIER BRIGADIER BOURRE. — Oh ! ben, si c'est que ça !... (*Avisant Laigrepin qui balaye la cour.*) Hein ! quoi ! Vous ne manquez pas de toupet, voilà que vous balayez la cour avec le balai de l'écurie ?

LAIGREPIN. — Qué qu'ça peut faire ?

LE BRIGADIER BOURRE. — Ça fait que vous coucherez à la boîte ce soir.

LAIGREPIN. — C'est un peu bleu !

LE BRIGADIER BOURRE. — C'est comme ça... Et puis tâchez voir à vous taire ou je vous mets deux jours avec le motif.

LE DEUXIÈME BRIGADIER MISTOQUE *au cavalier Faës qui s'est arrêté à regarder.* — Et vous, qu'est-ce que vous faites là ?

FAES. — Je fais rien.

MISTOQUE. — Vous aurez deux jours. Ça vous apprendra à me répondre d'une façon impertinente. En voilà encore un client !

TROISIÈME BRIGADIER, *à un homme qui passe.* — Hé, Bernard ! J'ai oublié de te dire ce matin que je t'ai mis un jour de boîte pour m'avoir envoyé le soleil dans l'œil avec une glace.

BOURRE, *appelant.* — Vanderague.

VANDERAGUE. — Brigadier ?

BOURRE. — Il faudra vous mettre en tenue pour descendre à la boîte ce soir.

VANDERAGUE. — Moi ?... Pourquoi ça ?

BOURRE. — Pour avoir, étant de faction, présenté les armes à l'Evêque en imitant le cri du corbeau.

Sonnerie de la soupe.

VANDERAGUE. — Quand ça donc ?

BOURRE. — Y a un mois.

VANDERAGUE. — Je me rappelle pas.

BOURRE. — Je me rappelle, moi : c'est le principal. Vous étiez de garde à la poudrière : l'Evêque étant venu à passer, vous avez présenté les armes en faisant : « Couin ! Couin ! Couin ! » Assez.

VANDERAGUE. — Y a du bon.

Il s'en va. Entre Favret suivi du troupeau des réservistes équipés.

FAVRET. — Eh bien ! dites donc, les brigadiers, voulez-vous me fiche le camp à vos chambrées respectives, recevoir vos invités. Et tâchez de vous organiser rapidement. Vous n'avez pas de temps de reste.

Par la droite, entrée d'hommes portant des gamelles. Sonnerie de la soupe.

VOIX DANS LA COULISSE. — A nous ! A nous !

D'autres soldats se précipitent vers les sorties. Nuit.

TROISIÈME TABLEAU

Lumière. Grand mouvement en scène. Des hommes portent des gamelles, traversant le théâtre de droite à gauche, revenant des cuisines et retournant à la chambre. D'autres disparaissent à l'intérieur de la cantine, premier plan à droite. Au loin, sonnerie de la soupe.

SCÈNE PREMIÈRE

PLUSIEURS VOIX, *puis* LE BRIGADIER BOURRE *et* LANTEBOUT

Par la fenêtre ouverte de la chambre, des voix montent et s'interpellent.

UNE VOIX. — Où qu'est mon quart ?

DEUXIÈME VOIX. — Eh ben ! et le mien ? On m'a encore chauffé mon quart.

TROISIÈME VOIX. — Si je connaissais l'enfant de salaud qui a touché à mon bricheton !...

DEUXIÈME VOIX. — Mon quart donc ! Mon quart ou la classe !

QUATRIÈME VOIX. — L'homme de chambre, la cruche est vide ! A l'eau ! à l'eau !

BOURRE, *debout sur le seuil de la cantine, son pain sous le bras.* — Qu'est-ce qu'il fabrique ? Qu'est-ce qu'il fabrique ? V'là près d'dix minutes que j'attends ! (*A Lantebout, l'homme de chambre qui apparaît la cruche à la main.*) Hé ! petit gas, passe donc aux

cuisines voir qu'est-ce que fait Bourbouilloux. V'là dix minutes que j'y ai dit de me rapporter ma gamelle. J'sais pas qu'est-ce qui fabrique, moi.

Reprise de la sonnerie et entrée de Fricot et de Laplotte, toujours l'un suivant l'autre. Fricot tire la brouette. Laplotte porte une boule de son et deux gamelles.

FRICOT. — Halte !

Ils s'arrêtent.

LAPLOTTE. — V'là ta gamelle.

FRICOT. — A nous le bon !

LAPLOTTE. — C'est bien not'tour.

FRICOT. — Tu parles.

LAPLOTTE. — Après toi, le surin.

Les cavaliers, la gamelle au poing, continuent à traverser le fond du théâtre.

UN CAVALIER, *chantant.*

C'est pas de la soupe, c'est du rata.
C'est pas de la soupe, c'est du rata !

BOURRE. — Qu'est-ce qu'y peut fiche ? Qu'est-ce qu'y peut fiche ? Je crève la faim, bonsoir de bonsoir.

FRICOT, *à Laplotte, à voix basse.* — Tiens !

Il lui passe un petit paquet.

LAPLOTTE, *à voix basse.* — Qu'est-ce que c'est que ça ?

FRICOT, *même jeu.* — Un acompte sur ta part dans le fromage de tête.

LAPLOTTE. — Et le reste ?

FRICOT. — Il est à l'ombre.

LAPLOTTE. — Où ça ?

FRICOT. — Gy ! A la chambre, caché sous le shako de Laigrepin qui est garde d'écurie ce soir. On n'ira pas le chercher là.

LAPLOTTE. — Et demain ?

FRICOT. — Demain y fera jour. Boulotte ton fromegi, vieux

lapin, ça graisse les parois de l'estomac et ça donne bon goût au pain sec.

Ils sont assis chacun d'une fesse sur les brancards de la brouette et soupent en un étroit et cordial tête-à-tête.

SCÈNE II

LES MÊMES, JOBERLIN, *puis* BERNOT *et* FAVRET

Joberlin entre par la droite en soulevant le couvercle de sa gamelle.

JOBERLIN. — Oh ! regarde voir un peu ce manger.

FRICOT. — Joberlin qui gueule !

Passe le fourrier.

JOBERLIN. — Fourrier ?

BERNOT. — Quoi ?

JOBERLIN. — Regardez voir un peu ce qu'on nous donne à manger !

Il tire de sa gamelle une sorte de lingot de graisse.

BERNOT. — Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? (*Apercevant Favret qui entre par la droite.*) Tenez, voici le chef ! adressez-lui votre réclamation !

FAVRET, *s'approchant.* — Qu'est-ce qu'il y a ?

JOBERLIN. — Il y a, chef, que la soupe n'est pas mangeable. Voyez.

FAVRET, *tournant le dos.* — Je m'en fous pas mal. Je suis de la classe.

Il sort avec Bernot.

JOBERLIN. — Si c'est pas une dégoûtation de ficher de la carne pareille à des hommes de la classe. Salaud de boucher qui se paye de la fiole du pauv' monde et qui vole la galette du gouvernement. (*Entre Potiron en boucher.*) Bon sang, le v'là. Ah ! tu tombes bien !

T'es pas honteux, sale louchébem, d'nous fourrer de la carne pareille ?

POTIRON. — Qu'est-ce qui lui prend, à çui-là ?

JOBERLIN. — C'est de la bidoche, ça, hein ? C'en est ? Dis-le un peu, que c'est de la bidoche, et je te la colle su' le museau, pour te préserver des crevasses.

POTIRON. — Tais-toi donc, hé, outil !

JOBERLIN. — Filou !

POTIRON. — Comment que tu m'as appelé ?

JOBERLIN. — Filou !

POTIRON. — Toi, je te vas aller peser le gîte à la noix, tu vas voir si ça va traîner.

JOBERLIN. — Voleur !

POTIRON, *qui le prend à la cravate.* — Ah ! çà, veux-tu te taire ! En voilà encore un loufoque ! Qu'est-ce que tu me veux ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

Des hommes attirés par le bruit se sont précipités de toutes parts. Ils se sont formés en demi-cercle et assistent égayés à la querelle.

JOBERLIN, *étranglé.* — Le gaviot ! Le gaviot !

POTIRON, *amusé.* — Ah ! Ah ! (*Il desserre les doigts.*) Pourquoi que tu m'insultes, aussi ?

JOBERLIN. — Tu nous vends de la sale bidoche.

POTIRON, *stupéfait.* — Moi ?

JOBERLIN. — Dame ! T'es le boucher de l'escadron ?

POTIRON. — T'es pas un petit peu maboul ? Je suis étalier à la Villetousse, et je viens tirer mes vingt-huit jours.

JOBERLIN. — Tu pouvais pas le dire tout de suite ?

POTIRON. — Quelle couche, messieurs les gendarmes ! (*Avisant Bourre.*) Hé ! brigadier ! où c'est-y que je compte ?

BOURRE. — Je l'sais-t-y, moi ? Qui que vous êtes, d'abord ?

POTIRON, *se nommant.* — Potiron !... qu'a le nez rond comme un marron.

Rire général auquel s'associe Potiron.

BOURRE. — Ah ! c'est vous qui êtes Potiron ? Eh ben, mon vieux, à c't'heure ici, faudrait qu'vous alliez voir le chef... Et vous savez, vous n'y couperez pas de vos quat'jours pour avoir manqué à l'appel.

POTIRON. — Quat'jours ?...

BOURRE. — Oui, à faire en rabiot.

POTIRON. — Ah ! là ! là ! Si y a jamais qu'ces quat'jours-là pour me tomber sur la mirette, je suis pas près d'attraper un compère-loriot.

BOURRE. — Allons donc ! De l'épate tout ça ! A quoi qu'ça sert de rouspéter ? L'officier d'semaine vous a mis quat'jours de prison, vous ferez vos quat'jours de prison et ça fera la rue Michel.

POTIRON. — Trente-deux jours à tirer au lieu de vingt-huit ? Des patates ! Salut ! y a rien de fait !... Je vas toujours causer au chef.

Il sort.

JOBERLIN. — Il est rigolo, le client !

FRICOT. — Pas déjeté. Je l'aurais plutôt à la bonne.

LAPLOTTE. — Gy ! moi itou.

BOURRE, *à Bourbouilloux qui arrive portant dans les mains deux gamelles.* — Tu y as mis le temps.

Ils entrent tous deux à la cantine.

LAPLOTTE, *apercevant Flick.* — Acrès !... Au chose !

Du même mouvement spontané, chacun d'eux se lance dans la bouche le restant du fromage de tête qu'il avait encore sur son pain.

FLICK. — Comment, vous êtes encore là ?

LAPLOTTE. — On a bien le droit de boulotter.

FLICK. — Voulez-vous me faire le plaisir d'aller reporter ces gamelles aux cuisines et plus vite que ça, ou je vais vous fourrer au chose.

FRICOT. — Pour ce que ça nous changera ! Nous n'en sortons pas ! et ça se comprend, vous êtes tout le temps sur not'dos. C'est de la blague ça aussi, de ne jamais foute la paix au monde. Je voudrais bien savoir ce que vous diriez, vous, si on était tout le temps sur le vôtre, de dos, à brailler : au chose ! au chose ! Tout ça pour arriver à nous faire passer au conseil. Eh bien, nous n'y passerons pas.

(Ensemble)

LAPLOTTE. — En tout cas, je vais vous dire une chose : vous n'avez pas le droit de nous empêcher de boulotter, non, vous n'en avez pas le droit ! Quand on travaille il faut manger, je ne connais que ça. Le gouvernement nous donne une gamelle, c'est pas pour qu'on nous la reprenne. C'est épatant, ça. A ce compte-là, avec quoi qu'on se les calerait, alors ? Avec des briques ?

FLICK. — Attendez, je vais vous faire pousser des soupirs, tout à l'heure !... Qu'est-ce qui m'a bâti deux rossards pareils ! Est-ce que vous croyez que vous êtes punis de prison pour faire les propriétaires ? Et puis d'abord je vous ai déjà dit de ne pas parler en même temps que moi. Je vous défends, entendez-vous bien, de parler en même temps que moi. Taisez-vous ! Taisez-vous ! Assez !... Allez-moi balayer les cabinets tout de suite !

FRICOT. — C'est bon. On y va ! Ah ! là ! là !

FLICK. — Vous n'y couperez pas, de Biribi ; vous n'y couperez pas, de Biribi.

LAPLOTTE. — Mais oui, mais oui, vous dites toujours la même chose.

FLICK. — Qu'est-ce que c'est ?

MOUSSERET, *entrant*. — Ah ! c'est vous, Flick... Il est arrivé, Potiron ?

FLICK. — Mon lieutenant, il y a deux minutes, je l'ai envoyé à sa chambre, 4e peloton.

MOUSSERET. — Merci... Que j'aille voir comment il a le nez fait.

Il sort à gauche.

FLICK, *aux deux personnes*. — Et après ? Avez-vous fini de bâiller comme des huîtres au soleil ?

LAPLOTTE et FRICOT, *ensemble.* — On bâille comme on peut.

(Ensemble)

FLICK. — Je ne vous demande pas de commentaires, je vous dis d'aller porter vos gamelles à la cuisine et de filer balayer les lieux, c'est clair, hein ?... Mais enfin, voulez-vous vous taire, nom de Dieu ! Est-ce que c'est un parti pris de couvrir ma voix chaque fois que je parle ? Rossards ! Rossards ! Taisez-vous ! mais taisez-vous donc ! Silence donc ! silence ! Vous verrez, allez, que vous y passerez au conseil. Voulez-vous vous taire, à la fin ?

LAPLOTTE. — Et puis vous n'avez pas de toupet, vous, encore. Vous nous empêchez de boulotter, et ensuite parce qu'on bâille de faim, vous dites que nous sommes des huîtres ? Je suis pas plus huître qu'un autre ! vous saurez ça ! D'ailleurs, je ne veux pas qu'on m'insulte. Si vous m'insultez encore, je me ferai porter au rapport par le maréchal des logis-chef et j'irai me plaindre au capitaine. Parfaitement ! on ne doit pas insulter les soldats, surtout quand ils n'ont rien fait !

FRICOT. — J'en ai plein le dos, moi, à la fin, de passer ma vie à être engueulé, c'est vrai, ça ! Y a de quoi en devenir idiot. Au chose ! au chose !... On n'entend que ça ! A quoi que ça sert d'être là à ahurir les personnes ! On ne peut seulement plus aller faire pipi : tout le temps on sonne aux consignés... Flûte ! Je ne veux plus rien savoir ! La classe ! La classe !

Sortie.

SCÈNE III

FAVRET *et* POTIRON, *puis* MOUSSERET, BOURRE, HURLURET, *etc., etc.*

POTIRON, *sortant du bureau.* — C'est bon, quoi ! Faut pas vous frapper !

FAVRET, *seul, sur le seuil de la porte.* — Ah ! faut pas me frapper ? Vous croyez ? Vous aurez quatre jours de plus !

POTIRON, *calme.* — Ça m'en fera huit.

FAVRET. — Ça vous en fera huit, parfaitement. Et, si vous ne vous dépêchez pas d'aller vous faire équiper, je vous en ajouterai quatre autres. Ça vous en fera douze.

POTIRON. — Je sais compter.

FAVRET. — Oh ! vous irez loin, de ce train-là, si les petits cochons ne vous mangent pas !

POTIRON, *seul, comptant sur ses doigts.* — Vingt-huit et huit de rabiot font trente-six. Trente-six jours au lieu de vingt-huit... Des patates !... Ces gens-là ne m'ont pas bien regardé... Si ça continue, je connais quelqu'un qui n'traînera pas ici ! Je vas faire un tour à l'habillement.

Il pousse la porte de gauche du magasin surmontée du mot : « Entrée » et disparaît.

MOUSSERET, *qui rentre en scène par la gauche.* — Qu'est-ce qu'on me chante ? Pas plus de Potiron que sur ma main. (*Au brigadier Bourre qui sort de la cantine.*) Pas vu Potiron, brigadier ?

BOURRE. — Mon lieutenant, il est chez le chef.

MOUSSERET. — Ah ! bon ! merci ! (*Il va à la porte du bureau et la pousse.*) Potiron est là ?

FAVRET, *sur le seuil.* — Mon lieutenant, il sort d'ici à l'instant même. Il est allé se faire équiper.

MOUSSERET. — Ça va bien.

HURLURET, *qui entre.* — Dites-moi, lieutenant : ils s'installent, nos réservistes ?

MOUSSERET. — Certainement, mon capitaine.

HURLURET. — Et pour les lits ?

MOUSSERET. — Nous les aurons !

HURLURET. — Tant mieux pour vous ! Pas de manquants ?

MOUSSERET. — Nous avions un retardataire, mais il a rejoint et je vais de ce pas le retrouver au magasin d'habillement où je me propose de lui inculquer, avec votre permission, quelques notions de cette exactitude qui est la politesse des rois !

HURLURET. — Faites ! Faites !

Mousseret pénètre dans le magasin par la même porte qui tout à l'heure s'est refermée sur Potiron. A la même seconde, l'autre porte, celle qui est surmontée du mot : « Sortie », s'entr'ouvre, livrant passage à Potiron, les bras encombrés de vêtements. Il est coiffé d'un shako, qui est ridiculement petit. A cette vue :

HURLURET. — Qu'est-ce que c'est que ça ? Un shako ?

POTIRON. — Je ne sais pas, mon capitaine. Ce n'est pas moi qui l'ai choisi.

HURLURET. — Vous ne voyez pas qu'on s'est fichu de vous, imbécile ? Voulez-vous bien aller me changer ça tout de suite !

POTIRON. — Avec plaisir.

Il rentre au magasin par la porte d'où il est sorti. Par l'autre porte, au même instant, réapparition de Mousseret.

MOUSSERET. — Potiron n'est pas là. Il doit être chez le barbier.

Il sort à droite.

HURLURET, *qui a poussé la porte du chef.* — Repos !... Rien de nouveau ?

VOIX DE FAVRET. — Non, mon capitaine !

HURLURET. — Les deux lascars ?...

VOIX DE FAVRET. — Toujours manquants...

HURLURET. — Chameaux ! Ils vont si bien faire, que je ne pourrai plus les repêcher !

Entrent par plusieurs côtés, Lantebout, Bourre, Vergisson, Joberlin, Lefourcher, Chantavoine, Laigrepin, Vachette, Vanderague, mêlés à des vingt-huit jours en tenue.

HURLURET, *venant se poster devant le réserviste Ledru.* — Eh bien, jeune homme ? (*Mutisme embarrassé du soldat.*) Vous êtes content ? Ça fait du bien, hein, de temps en temps, de se retrouver au régiment ?

LEDRU. — ... Oui.

HURLURET. — Vous dites ça comme en revenant de Pontoise. Pourquoi ? Vous êtes très bien ici. Bon air, bons camarades, existence tranquille, nourriture saine et abondante... Je ne vois pas ce qu'il vous faut de plus !

LEDRU. — Mon capitaine, c'est vrai... seulement, moi, j'ai ma femme...

HURLURET. — Vous avez peur qu'elle vous fasse cocu ?

LEDRU. — Oh ! je sais bien qu'y n'y a pas de danger !

HURLURET. — Comment, y n'y a pas de danger !... Avec une tête comme la vôtre ?... Vous êtes sûr de votre affaire...

LEDRU. — Mon capitaine, je vous assure...

HURLURET. — Ne dites donc pas des bêtises : vous n'y couperez pas, allez. Bah, qué qu'ça fait ? (*Réapparition de Potiron.*) Vous voilà revenu, vous ! A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle un képi... A-t-il l'air réjoui, ce gaillard-là !

POTIRON. — Je ne suis pas au monde pour m'embêter.

HURLURET. — Bien parlé ! Passez-moi un peu votre dolman. (*Potiron surpris obéit.*) Bon ! Très bien ! Belle étoffe ! Eh ! Eh ! vous allez être beau comme un astre, avec ça ! (*Aux soldats qui se sont approchés et qui écoutent en riant.*) Pas vrai, vous autres ?

JOBERLIN, *tâtant l'étoffe du vêtement.* — Le drap est un peu sec.

HURLURET. — Peut-être.

JOBERLIN. — Il gagnerait à être arrosé.

POTIRON. — Le malin, là ! (*Rire des hommes.*) Tenez, v'là là une thune ; tirez-vous à la cantine. Je vas déposer mon truc à la chambre, et je vous rejoins.

HURLURET. — Parbleu, voilà un bon garçon ! Comment t'appelles-tu ?

POTIRON. — Potiron... qu'a le nez rond comme un marron.

HURLURET. — Je m'en souviendrai dans mes prières. File, clampin !

POTIRON. — Mon capitaine !...

Il porte la main au shako et sort par le dernier plan gauche.

HURLURET, *aux hommes.* — Fichez le camp boire à ma santé.

Il sort. Sonnerie de la parade.

CHANTAVOINE. — Bon ! v'là qu'on sonne au changement de garde. Je coupe à la tournée. Déveine !

Mouvement de scène. Entrent cinq hommes de garde montante. Ils ont le manteau en cor de chasse et le plumet au shako.

LE BRIGADIER BOURRE *entre par la gauche, en grande tenue, lui aussi.* — Pressons-nous, pour la parade. (*A Chantavoine.*) Quoi, alors ? y a pus d'amour ?

CHANTAVOINE. — Une minute donc ! (*Il a couru à la fenêtre ouverte de la chambre.*) Eh ! Potiron !

POTIRON, *à l'intérieur de la chambre.* — ... Qu'a le nez rond comme un marron. Qu'est-ce qu'il a fait ?

CHANTAVOINE. — Passe-moi mon manteau, mon shako et ma carabine. C'est su' mon pieu... C'est ça ; merci !...

Potiron lui passe par la fenêtre les objets demandés. Chantavoine se coiffe du shako et passe sa tête dans l'enroulement du manteau.

BOURRE. — C'est-y pour aujourd'hui ?

CHANTAVOINE. — Présent !

Il vient se placer dans le rang. Le sous-officier de semaine est entré, et lentement il passe la revue des hommes.

MOUSSERET, *entre en coup de vent.* — Je viens de chez le barbier. Il n'y est pas... Potiron va me payer ça. (*Haut.*) Personne n'a vu Potiron ?

CHANTAVOINE, *l'arme au pied.* — Moi !

MOUSSERET. — Où est-il ?

CHANTAVOINE. — Il est à la chambre. Je viens de lui causer.

MOUSSERET. — Ah ! bon ! (*A Bourre.*) Rien de nouveau ?

BOURRE. — Non, mon lieutenant.

MOUSSERET. — Eh bien ! quand vous voudrez. Vous ne voyez pas que vous me barrez le chemin ?

BOURRE. — Cavaliers à gauche... gauche ! Cavaliers en avant, arche !...

Le peloton se met en marche et sort de scène par la droite, tandis que Mousseret sort par la gauche. — Aussitôt :

POTIRON, *paraissant à la fenêtre.* — Que j'aille briffer moi... Je crève de faim, bon Dieu !

Il enjambe, puis traverse la scène et pénètre à la cantine. Acclamations bruyantes. Un temps. Soudain, à la fenêtre de la chambre, apparition de Mousseret qui se penche avec précaution à droite et à gauche.

MOUSSERET. — Ah ! ouat !... Rien du tout... Elle est raide !... Est-ce que je vais passer ma journée à courir après cette brute ? Où peut-il être ? Où peut-il être ?

Il disparaît.

POTIRON, *à la cantonade.* — Du bœuf à l'oseille ? y a rien de fait !... (*Il sort de la cantine.*) C'est pas pour ma fiole, ces menus-là ! Je vas aller croûter en ville. Seulement, faudra voir à voir et à n'pas me coller l'nez dans l'officier de semaine. Avec mes huit jours de prison, y pourrait y avoir de l'erreur.

Mousseret, justement, vient de rentrer par la gauche. A la vue de Potiron :

MOUSSERET. — Ah ! chasseur.

POTIRON, *s'approche.* — Zut ! chauffé !

MOUSSERET. — Connaissez-vous un réserviste du nom de Potiron ?

POTIRON. — Un boucher ?

MOUSSERET. — Un boucher, c'est cela. Je le cherche depuis une heure, pas moyen de mettre la main dessus.

POTIRON. — Mon lieutenant, nous étions ensemble à la cantine, y a pas un quart de minute.

MOUSSERET. — Parfait ! merci !

Il file vers la cantine.

POTIRON. — Et maintenant, du vent !

Il sort.

MOUSSERET, *sur le seuil de la cantine.* — Potiron !

VOIX DE JOBERLIN. — Mon lieutenant, il sort d'ici !

MOUSSERET. — Tonnerre de Dieu ! ça va finir cette plaisanterie. (*Passe le maréchal des logis de semaine Barquetti.*) Maréchal des logis ?

LA MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI, *s'approchant.* — Mon lieutenant ?

MOUSSERET. — Vous allez me coffrer à l'instant même le réserviste Potiron.

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — Bien. Où est-il ?

MOUSSERET, *les yeux hors de la tête.* — Vous serez consigné deux jours pour vous apprendre à me poser des questions aussi bêtes que vous. A-t-on idée d'un emplâtre pareil ! qui vient me demander : « Où est-il ? » quand voilà une heure que je sue sang et eau à le chercher ! (*Mouvement du maréchal des logis.*) Assez ! Vous aurez deux jours, et vous en aurez quatre de plus, si Potiron n'est pas sous clé dans dix minutes ! Débrouillez-vous, cherchez-le ! moi, j'y renonce. — (*A madame Bijou, cantinière, qui vient de sortir de la cantine et qui lui touche le bras pour attirer son attention.*) Quoi ?

MADAME BIJOU. — J'ai à me plaindre.

MOUSSERET. — De qui ?

MADAME BIJOU. — Mon lieutenant, on m'a barboté un fromage de tête de cochon.

MOUSSERET. — Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

MADAME BIJOU. — Vous pourriez au moins être poli !

MOUSSERET. — Eh bien, et vous ?

MADAME BIJOU. — Mais...

MOUSSERET. — Vous vous fichez de moi, la mère ?... Dites encore un mot, un seul mot, je vous fais fermer votre baraque pour huit jours. C'est compris, hein ?... Qui est-ce qui m'a bâti une vieille chabraque comme ça ! (*A Barquetti qui est demeuré ahuri.*) On

vous a empaillé sur place ? (*Sortie du sous-officier.*) Regardez-moi un peu cette vieille folle, avec son fromage de tête.

Il sort.

SCÈNE IV

MADAME BIJOU, HURLURET

MADAME BIJOU, *seule.* — Va donc, hé bleu ! blanc-bec ! pierrot ! T'as d'la veine que j'sois pas ta mère. Je t'en ficherais une, de fessée !

HURLURET, *entrant par la gauche.* — Qu'est-ce qu'y a ? Vous causez toute seule ?

MADAME BIJOU. — Ah ! c'est vous ! Eh ben, c'est du propre !

HURLURET. — A cause ?

MADAME BIJOU. — A cause qu'à c't'heure-ci, il y a des voleurs à l'escadron.

HURLURET. — Pas possible !

MADAME BIJOU. — Telle que vous me voyez, on vient de me chiper un fromage.

HURLURET. — Un fromage !

MADAME BIJOU. — Un fromage de tête que j'avais acheté hier, aux Halles, pour l'arrivée des réservistes.

HURLURET. — Ça, c'est trop fort !... Et... vous êtes sûre ?

MADAME BIJOU. — Je vous crois ! Je trinque de douze francs.

HURLURET. — Si je savais qui a fait le coup !...

MADAME BIJOU. — Cherchez-le donc, je vous le conseille ; vous priez le bon Dieu de ne pas le trouver.

HURLURET. — Ne dites donc pas de bêtises, la mère !...

MADAME BIJOU, *qui s'emballe.* — Vous êtes de delà, comme une souche... Est-ce que vous ne feriez pas mieux de faire sonner les quat'appels, fouiller les hommes, visiter les paquetages ! Fichez-moi donc tout le monde au bloc, jusqu'à ce que le voleur se déclare !

Qué malheur d'être qu'une femme, bon Dieu ! Voulez-vous que je vous le dise, moi, celui qui a fait le coup ?

HURLURET. — Qui est-ce ?

MADAME BIJOU. — C'est Fricot.

HURLURET. — Non.

MADAME BIJOU. — Alors, c'est Laplotte.

HURLURET. — Pourquoi ça ?

MADAME BIJOU. — Parce que, si ce n'est pas l'un, c'est l'autre, à moins que ce soye tous les deux, c'est sûr comme deux et deux font quatre. Je connais bien leur marque de fabrique. Seulement, voilà, toucher aux Pierrots de monsieur, on pourrait leur zy faire du mal ; alors, monsieur ne veut rien savoir. C'est dégoûtant ! Eh bien, je vas faire du chichi, moi !

HURLURET. — Du chichi ?

MADAME BIJOU. — Oui, du chichi ! J'vas écrire au colonel ; j'vas lui dire les choses comme elles sont, qu'y a de la fripouille ici, et qui ne s'passe pas un jour sans qu'on barbote dans mon bien. C'est des chandelles, c'est du pain blanc, c'est du tabac ! Avant-hier c'était deux saucisses et à c't'heure je danse d'un fromage de tête ! J'en ai assez. Tout ça c'est Fricot et Laplotte. J'vas les faire passer au conseil, aussi vrai comme y a qu'un Dieu !

HURLURET. — Faites donc pas de blagues.

MADAME BIJOU. — J'vas me gêner !

HURLURET. — Cinq ans de travaux publics à deux pauv' rigolos, pour un fromage de cochon !

MADAME BIJOU. — Parfaitement !

HURLURET. — Vous ne ferez pas ça !

Un temps.

MADAME BIJOU. — Tiens, Edmond, veux-tu que je te dise ? T'es toujours le même imbécile. Tu ne vois pas que ces pratiques-là se payent ta physionomie, parce que t'es trop faible et trop bon !

HURLURET. — Eh ! tu m'embêtes !

MADAME BIJOU. — Je t'embête ? Tu ne disais pas ça, il y a vingt ans, quand t'étais simple chien de quartier à Lunéville.

HURLURET. — C'est bon, c'est de l'histoire ancienne !

MADAME BIJOU. — T'étais bien content de me trouver, et je ne t'embêtais pas, alors ! C'est pas vrai ce que je dis là ? Hein ? Est-ce que c'est vrai, oui ou non ?...

HURLURET. — C'est pas la peine de hurler. S'il y a eu des histoires entre nous, il y a vingt ans, ça ne regarde pas les autres.

MADAME BIJOU. — Non, mais quand les autres me barbotent, ça me regarde !

HURLURET. — Veux-tu te taire ?

MADAME BIJOU. — Non !

HURLURET. — Alors, combien veux-tu pour nous fiche la paix ?

MADAME BIJOU. — Mon fromage !... Ou mes douze francs !

HURLURET. — Tope !... Je prends les douze francs à mon compte.

Il met la main à sa poche.

MADAME BIJOU. — Vous croyez que c'est pas une pitié de voir un honnête homme comme ça, payer pour de la crapule et lâcher sa bonne galette comme s'il en avait de trop pour lui... — J'en veux pas, de c't'argent...

HURLURET. — Pourquoi ?

MADAME BIJOU. — C'est mon affaire.

HURLURET. — Vous croyez que c'est pas à tuer ?... Une vieille casquette qui me reproche d'être toujours le même imbécile, et qui est aussi bête que moi !

MADAME BIJOU. — Je ne dis pas non.

HURLURET. — A la bonne heure ! Coupons la poire en deux, en ce cas.

MADAME BIJOU. — Coupons-la !

HURLURET. — Et puis pas d'erreur : je veux pas de pétard au colonel.

MADAME BIJOU. — Eh ben, on n'en fera pas, de pétard !

HURLURET. — Eh ben ! voilà !

MADAME BIJOU. — Eh ben, c'est bon.

RIDEAU

QUATRIÈME TABLEAU

Le corridor de la prison. Le décor est fermé, à gauche, par un mur plein, à droite par un mur dans lequel est pratiquée une porte. Au fond, face au public, la porte du cachot, garnie d'une énorme serrure et d'un verrou formidable. Nuit au lever du rideau. Flick, une lanterne à la main, entre, suivi du maréchal des logis de semaine.

SCÈNE PREMIÈRE

FLICK, FRICOT, LAPLOTTE, MARÉCHAL DES LOGIS ROSETTE

FLICK. — Mes deux pierrots ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS ROSETTE. — Bouclés. Soyez tranquille.

FLICK. — Vous avez les clefs de la boîte ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS ROSETTE. — Les voilà, mon lieutenant.

FLICK. — Bon. Tenez-moi ma lanterne. (*Il ouvre la porte du cachot.*) Fricot !

VOIX DE FRICOT. — Présent !

FLICK. — Laplotte !

LA VOIX DE LAPLOTTE. — Il est dans le sciau, il trempe.

FLICK. — En voilà une réponse ! Attendez voir un peu ; je vas vous apprendre à faire l'homme d'esprit. Eclairez-moi donc, mar-

chis ! Ah çà ! mais, nom de Dieu ! ils dorment !... Voulez-vous bien vous lever tout de suite ? Est-ce que vous vous foutez de moi ?

VOIX DE LAPLOTTE. — Faut nous lever ?

FLICK. — Oui.

VOIX DE FRICOT. — Pourquoi ?

FLICK. — Parce que je vous le commande. Et pas d'observations, n'est-ce pas, ou c'est à moi que vous aurez affaire. Qu'est-ce qui m'a bâti deux rossards pareils, qui ne pensent qu'à se caler les gencives et à dormir comme des cochons ? (*Apparition des deux hommes.*) Allez ! Zou !

LAPLOTTE, *écœuré.* — Ah ! là ! là !

FLICK, *réjoui.* — Ça vous en bouche un coin ? — Dites donc, Fricot, si vous êtes fatigué, on peut faire atteler la prolonge. Voulez-vous vous presser, tonnerre ?

FRICOT. — Alors, on ne peut plus dormir ?

FLICK. — Non.

LAPLOTTE. — On a le droit pourtant.

FLICK. — Je m'en fous.

FRICOT. — D'abord, il est huit heures.

FLICK. — Quand même il en serait dix ! Y a pas d'heure pour la crapule. Non, mais ils sont rigolos, tous les deux : ils se prennent pour des propriétaires !

LAPLOTTE. — Des propriétaires ! Ah ! là ! là ! ils sont frais, les propriétaires !

FLICK. — Assez !

FRICOT. — Des propriétaires !... Vous en avez de bonnes, vous encore !

FLICK. — Ça suffit.

FRICOT et LAPLOTTE. — Pourquoi que vous venez dire comme ça, que nous sommes des propriétaires ?

FLICK. — Ils ne se tairont pas !... Hein ! marchis, ce n'est pas une calamité d'avoir affaire à des lascars pareils ? Laissez faire, allez, je les aurai.

FRICOT. — Faudra voir.

FLICK. — Faudra voir ?

LAPLOTTE. — Oui, faudra voir.

FLICK. — Combien voulez-vous parier que je vous fais passer au conseil avant le départ de la classe ?

FRICOT. — En bois.

FLICK. — En bois ?

LAPLOTTE. — Oui, en bois.

FLICK. — Nom de Dieu, je ne m'appelle plus Flick, si vous y coupez de Biribi !

FRICOT, *très calme.* — Nous y couperons de Biribi.

FLICK. — Vous y couperez de Biribi ?

LAPLOTTE. — Oui, nous y couperons de Biribi.

FLICK. — Eh bien, nous le verrons un peu, si vous y couperez de Biribi. En attendant, vous allez me jouer un petit duo de clarinettes, avant que j'aille me coucher. Allez-moi chercher vos flingots.

FRICOT, *ahuri.* — On va pas faire du maniement d'armes à c'te heure-ci ?

FLICK. — C'est ce qui vous trompe.

LAPLOTTE. — Le règlement le défend.

FLICK. — Le règlement, c'est moi.

FRICOT. — Ah ! ben ! c'est commode.

FLICK. — C'est comme ça. Foutez-moi le camp chercher vos flingots, et au trot.

LAPLOTTE. — Ça, c'est trop fort !

FLICK. — Je vous dis d'aller chercher vos armes ! Si vous dites un mot, un seul mot, je porte plainte contre vous au colon pour rébellion et refus formel d'obéissance. Il y a un témoin, prenez garde ! C'est dix ans de travaux publics, aussi vrai que vous êtes deux fripouilles !

LAPLOTTE, *se dirigeant vers la porte.* — Ah ! ça va bien !

FRICOT. — Ne m'en parle pas ! Il y a de quoi rire et s'amuser.

LAPLOTTE. — Où il y a de la gêne, y a pas de plaisir.

FLICK. — Mais, taisez-vous donc, nom de Dieu !

Sortie des deux hommes.

FLICK. — Ah ! gibier de bagne !

LE MARÉCHAL DES LOGIS ROSETTE. — Bah ! un peu de patience. Ils n'en ont plus que pour trois mois.

FLICK. — Pour trois mois ! Dites donc, mon garçon, est-ce que vous vous payez ma tête, vous aussi ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS ROSETTE. — Oh ! mon lieutenant !

FLICK. — Trois mois !... Trois mois !... Mais d'ici six semaines ils casseront le caillou sur la route, quand je devrais y laisser ma peau !

LE MARÉCHAL DES LOGIS ROSETTE. — Je n'en doute pas, mon lieutenant.

FLICK. — Et il y a beau temps qu'ils le casseraient, le caillou, s'il y avait une justice au ciel, et si tout le monde au quartier ne prenait pas parti pour eux, depuis le capitaine jusqu'à vous.

LE MARÉCHAL DES LOGIS ROSETTE. — Comment, jusqu'à moi ?

FLICK. — Parfaitement ! Et la preuve, c'est que vous serez consigné huit jours.

LE MARÉCHAL DES LOGIS ROSETTE. — Pourquoi ça ?

FLICK. — Pour vous apprendre à me regarder avec des yeux qui se foutent de moi.

Rentrée de Fricot et de Laplotte avec leurs carabines.

FLICK. — Vous voilà ? Vous y avez mis le temps.

LAPLOTTE. — Faut ce qu'il faut.

FRICOT. — Dame !

FLICK. — C'est bon, on ne vous demande rien, collez-vous le nez au mur et fichez-moi la paix !

Laplotte et Fricot obéissent.

LE MARÉCHAL DES LOGIS ROSETTE. — Mon lieutenant, voici l'heure de relever le factionnaire.

FLICK. — Eh bien ! Allez-vous-en. Est-ce que je vous retiens, moi ?

Sortie du sous-officier.

FRICOT, *le nez au mur.* — Vrai, alors ! C'est plus fort que de jouer au bouchon avec des pains à cacheter.

LAPLOTTE. — Le peloton, à huit heures du soir !... Elle est raide tout de même, celle-là !

FLICK. — Silence, ou je vous en fais bouffer jusqu'à deux heures du matin. (*Laplotte et Fricot demeurent muets.*) L'arme au pied ! (*Les deux hommes prennent la position.*) Vous allez m'exécuter un : « Portez armes » selon les principes. Ouvrez l'oreille et la bonne !... Au commandement : « Portez armes ! un temps ! trois mouvements ! », élever l'arme verticalement, la main droite à la hauteur du téton droit, le coude droit joint au corps. En décomposant. Garde à vous !... Portez armes ! Un ! (*Les deux hommes exécutent le mouvement.*) Et maintenant, que je vous pince à renifler, seulement ! Ah ! mes gaillards !... la plaisanterie n'est peut-être pas de votre goût ! Contempler le mur du lazaro, la giberne aux reins, au port d'arme, ça ne vaut pas les douceurs du coup de traversin. Mais enfin, il faut se faire une philosophie. Y a rien de bon comme le peloton de chasse après dîner ; ça facilite la digestion et ça prépare au sommeil. C'est pas une blague... Dites donc, Fricot, voulez-vous que j'aille vous chercher un fauteuil ? Les genoux tendus, s'il vous plaît ! et le corps bien d'aplomb sur les hanches !... Là ! — Quelle heure est-il ?... (*Il tire sa montre.*) Huit heures dix... Nous avons le temps de faire la causette... Vous êtes fatigués, peut-être ? Bah ! vous dormirez demain, ne vous faites donc pas de bile. (*Il rit.*) Allons, allons, c'est pour blaguer tout ça. Je ne suis pas si féroce que j'en ai l'air, au fond : la preuve, c'est que nous allons passer au deuxième mouvement. Attention ! Au commandement : « Deux ! », saisir l'arme de la main gauche au-dessous de la main droite et descendre aussitôt la main droite pour embrasser le chien et la sous-garde. Vous y êtes ?

FRICOT et LAPLOTTE. — Oui.

FLICK. — Eh bien ! moi, j'y suis pas encore. (*Murmures.*) Atten-

dez que je roule une sibiche. (*Murmures des deux prisonniers.*) Tiens ! il y a des mouches à viande, ici !

A ce moment, Fricot a, très simplement, posé son fusil à terre et s'assoit en tailleur auprès.

FLICK. — Hein ?... Qu'est-ce que c'est ?

FRICOT. — Je suis fatigué !

FLICK. — Est-ce que vous vous foutez de moi ? Relevez-vous et ramassez-moi votre fusil tout de suite.

FRICOT. — Ramassez-le vous-même.

FLICK, *stupéfait.* — Vous dites ?

FRICOT. — Je dis : « Ramassez-le vous-même. » J'en ai assez.

LAPLOTTE, *reproduisant exactement le jeu de scène de son camarade et s'asseyant de même auprès de son fusil.* — Et moi, je marche plus !

FLICK. — Nom de Dieu !

LAPLOTTE, *très calme.* — Il n'y a pas de « nom de Dieu » qui tienne... je marche plus et voilà tout.

FRICOT, *sans haine.* — Est-ce que vous nous prenez pour des bêtes de somme ?

FLICK, *à Fricot.* — Crapule !

FRICOT, *goguenard.* — Nous sommes deux.

FLICK, *à Laplotte.* — Saleté !

LAPLOTTE, *très aimable.* — Eh ben ! et vous ?

FLICK, *fou de rage.* — Vous aurez huit jours de salle de police avec un petit motif qui vous tiendra les pieds chauds.

LAPLOTTE. — Ça m'évitera d'avoir des engelures.

FRICOT. — Justement !

FLICK. — Taisez-vous !

FRICOT. — Si je veux.

LAPLOTTE. — Si ça me plaît.

FLICK. — Que ça vous plaise ou non, je vous ordonne de vous relever et de ramasser vos carabines !

FRICOT et LAPLOTTE, *toujours assis à terre.* — Nous ramasserons la peau !

FLICK. — Voilà un entretien qui va vous mener bougrement loin.

FRICOT. — Où ?

LAPLOTTE. — Au conseil de guerre ?

FRICOT. — Nous ne demandons que ça !

LAPLOTTE. — Oui, nous ne demandons que ça !

FRICOT. — Oui, nous ne demandons que ça !

LAPLOTTE. — Nous vous avons assez vu, à la fin !

FRICOT. — Toujours dans nos jambes.

LAPLOTTE. — Sur not' dos.

FRICOT. — On ne pouvait plus manger.

LAPLOTTE. — On ne peut plus dormir.

FRICOT. — Vous croyez que c'est une vie ?

LAPLOTTE. — Il y a de quoi en crever !

FRICOT. — Enfin, voyons...

LAPLOTTE. — On n'est pas des bœufs, nom de Dieu !

FLICK. — Fricot, Laplotte, écoutez bien. Pour la troisième et dernière fois, je vous donne l'ordre... l'ordre, vous entendez ? de vous relever et de ramasser vos carabines.

LAPLOTTE. — J'aimerais mieux claquer.

FLICK. — Prenez garde.

FRICOT. — A qui ?

LAPLOTTE. — A quoi ?

FRICOT. — Au conseil ?

LAPLOTTE. — Aux bat'd'Af ?

FRICOT. — Et après ?

LAPLOTTE, *se mouchant avec ses doigts.* — Nous nous en foutons.

FRICOT. — Ça ne sera pas pire qu'ici.

LAPLOTTE. — Vous n'y serez pas ?

FLICK. — Hein ?

LAPLOTTE. — Non ?

FRICOT. — En ce cas, c'est tout profit pour nous.

LAPLOTTE et FRICOT. — D'abord, pourquoi que vous avez dit que nous étions des propriétaires ?

FLICK. — Alors, c'est bien entendu, vous ne voulez pas ?

FRICOT et LAPLOTTE. — Non.

FLICK. — Vous refusez formellement ?

FRICOT et LAPLOTTE. — Oui !

FLICK. — Soit ! C'est vous qui l'aurez voulu. (*Il va à la porte qu'il ouvre.*) Maréchal des logis !

FRICOT et LAPLOTTE, *après s'être relevés vivement.* — Pet ! Pet !

Entre le maréchal des logis Rosette.

LE MARÉCHAL DES LOGIS ROSETTE. — Mon lieutenant.

FLICK. — Ces deux hommes m'ont manqué de respect. Ils m'ont gravement outragé et vous en témoignerez devant le conseil de guerre.

LE MARÉCHAL DES LOGIS ROSETTE. — Je vous demande pardon, mon lieutenant, mais je ne témoignerai pas sous la foi du serment d'un fait que je n'ai pas constaté par moi-même.

FLICK. — En tout cas, vous attesterez qu'ils m'ont refusé l'obéissance.

FRICOT. — Hein ?

LAPLOTTE. — Quoi ?

FRICOT. — Qu'est-ce que vous dites ?

LAPLOTTE. — Refusé l'obéissance ?

FRICOT. — Quand ?

LAPLOTTE. — Où ?

FRICOT. — A propos de quoi ?

LAPLOTTE, *à Fricot.* — T'as refusé d'obéir ?

FRICOT. — Jamais !

LAPLOTTE. — Moi non plus.

FRICOT. — Comprends pas.

FLICK. — Ah ! nom de Dieu de menteurs !

FRICOT. — Pardon !... Nous ne mentons pas, mon lieutenant, c'est vous qui faites erreur.

FLICK, *exaspéré, montrant les deux fusils.* — Mais ils sont encore là !

LAPLOTTE. — Quoi ?

FLICK. — Vos fusils !

FRICOT. — Naturellement !

LAPLOTTE. — C'est vous qui nous avez ordonné de les jeter.

FRICOT. — En nous commandant : « Armes à terre ! »

LAPLOTTE. — Même que nous ne savions pas ce que ça voulait dire.

FRICOT. — Ah ! vous voyez !

LAPLOTTE. — Vous savez, mon lieutenant, c'est pas fort ce que vous faites là.

FRICOT. — Pour sûr, c'est pas fort !

LAPLOTTE. — Des fourbis pour nous faire passer au conseil, quand nous n'avons rien fait pour ça !

FRICOT. — Des trucs pour nous faire envoyer aux bat' d'Af, quand nous ne l'avons pas mérité !

Flick veut placer un mot, mais déjà, de leurs voix larmoyantes, ils couvrent la voix de l'adjudant.

(Ensemble.)

LAPLOTTE. — C'est malheureux, ça aussi, qu'on ne puisse pas seulement dormir tranquilles. Et à c'te heure, voilà qu'on est menacé. On dit que vous avez fait des choses quand vous ne les avez pas faites. C'est pas la peine de se conduire bien et de donner le bon exemple aux autres.

FRICOT. — Non ! ce n'est pas de jeu ! Non ! ce n'est pas de jeu ! Vous devriez avoir honte, mon lieutenant. Des trucs pareils, ça ne se fait pas. On ne doit pas envoyer au conseil les personnes qui n'ont rien fait, ou alors c'est dégoûtant.

FLICK, *à Laplotte et à Fricot.* — C'est bon ! allez toujours ! vous vous êtes foutus de moi, mais ça vous coûtera cher. Je vous aurai, bougres de cochons ! je finirai bien par vous avoir. Et ce jour-là, allez, ce sera mon tour de rigoler. Et puis, c'est pas tout ça, vous allez me foutre le camp. En cellule, nom de Dieu ! en cellule !

Flick, se colletant presque avec les deux prisonniers qui regimbent, se plaignent, se lamentent, les repousse vers la porte du fond, puis à l'intérieur du cachot, dont enfin il referme la porte, cependant que retentit la sonnerie : « Aux consignés ! »

RIDEAU

CINQUIÈME TABLEAU

Une toile est tombée à l'avant-scène, dégageant juste le proscenium. Elle représente une des plus hautes murailles qui enferment le quartier de cavalerie. Une série de demi-lunes donnent jour sur les écuries. C'est la nuit. En scène, nuit complète. Dans la salle, demi-obscurité. La neige tombe. D'abord grand silence, puis tout à coup une horloge lointaine sonne huit heures... puis une seconde, puis une troisième, chacune dans un timbre différent, à l'horloge du lycée, de la cathédrale et de l'hôtel de ville. Très loin, en ville, la retraite de cavalerie. Tableau de pure impression qui se termine sur la sonnerie bruyante de l'appel dans les chambres.

SCÈNE UNIQUE

Après la sonnerie de l'appel, le capitaine Hurluret, l'air préoccupé, traverse lentement la scène de droite à gauche. Sur le point de sortir, il s'arrête, tendant l'oreille aux vagues bruits de la caserne ; puis, avec un geste découragé :

HURLURET. — Chameaux !

Et il passe.

RIDEAU

SIXIÈME TABLEAU

La cantine. — Des vingt-huit jours payent la bienvenue à des hommes de leur peloton ; ils sont groupés ceux-ci et ceux-là, assis ou debout, autour de lourdes tables de chêne flanquées de bancs. Les tables du fond sont également garnies de buveurs et deux ou trois cavaliers boivent debout devant le zinc de la cantine. La mère Bijou verse à boire, debout derrière ses brocs. Joussiaume, l'aide de cantine, va et vient, portant des bouteilles et des petits verres.

Au lever du rideau, tableau très animé. Beaucoup de bruit.

VANDERAGUE, *debout à une table.*

Chasseur, au quartier (*bis*)
S'appuie des verr's et des demi-stiers
A la santé des carottiers
Ah !

LE CHŒUR

Ah ! la belle vie que l'on mène,
Dans les chasseurs,
Dans les chasseurs.

VANDERAGUE

Chasseur au café, chasseur au café
Au lieu de prendre son bitter
Se rince la gueule dans tous les verres
Ah !

TOUTE LA TABLÉE

Ah ! la belle vie que l'on mène,
Dans les chasseurs,
Dans les chasseurs.

VANDERAGUE

Chasseur à l'hospice, chasseur à l'hospice
Au lieu de sucer d'la réglisse,
Se les cale avec des saucisses
Ah !

TOUTE LA TABLÉE

Ah ! la belle vie que l'on mène,
Dans les chasseurs,
Dans les chasseurs.

Braillements enthousiastes, cris, vociférations.

MADAME BIJOU. — Assez ! assez ! C'est t'y qu'vous voulez nous rendre sourds ?

LEDOUX. — On ne peut plus rigoler, alors ?

MADAME BIJOU. — Vous pouvez rigoler sans faire une vie pareille. Y a pas de bon sens, d'brailler comme ça.

VERGISSON. — Elle a raison. Ta gueule !

LEDOUX. — La tienne ! qui est-ce qui te demande ton avis ? T'as pas d'ordre à donner, peut-être ben !

VERGISSON. — Ça, c'est à voir.

LEDOUX, *menaçant.* — C'est tout vu ! J'suis de la classe et puis je t'enquiquine ; et allez donc, ça fait le compte.

MADAME BIJOU. — Emportez-vous moins, là-bas ; vous vous en porterez mieux. J'veux pas de batterie à la cantine.

LEDOUX. — Des batteries ? Est-ce qu'on se bat ?

VERGISSON. — Des plumes !... Faudrait d'abord qu'on soye pas pays ! Pas, pays ?

LEDOUX. — Bien sûr ! Allez, mère Bijou, un saladier de vin chaud, et que ça ne traîne pas.

LE MARÉCHAL DES LOGIS ROSETTE, *entrant.* — Crebleu, voilà l'hiver qui vient. On gèle sur place au corps de garde. Un verre de punch, madame Bijou.

LEDRU, *à madame Bijou.* — Hein, madame, c'est pas malheureux qu'on ne peut pas me trouver un lit ?

LA MÈRE BIJOU. — Vous n'avez pas de lit ?

LEDRU, *plaintif.* — Non, madame. On ne sait pas à quel peloton je compte. C'est plus fort que de jouer au bouchon. (*A Sinoquet.*) Vous en avez un, vous, de lit ?

SINOQUET. — Oui, j'en ai un.

LEDRU. — Vous avez de la veine, vrai, alors. Et vous, maréchal des logis, vous ne pourriez pas me le dire, à quel peloton je compte ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS ROSETTE. — Est-ce que je sais, moi ? En voilà un paquet !

LEDRU. — Mande pardon.

VANDERAGUE, *chantant, le verre haut.*

A la santé des bons bougres
Qui nous régalent aujourd'hui.

DES VOIX. — Aux réservoirs !

D'AUTRES VOIX. — A la classe !

TOUS. — Vive la classe !

On trinque.

UN SOLDAT, *assis au fond.* — Fixe !

Tout le monde se lève.

MOUSSERET, *entré par le fond.* — Le maréchal des logis Rosette ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS ROSETTE. — Présent !

MOUSSERET. — Qu'est-ce que vous faites là ? Vous venez boire étant de garde, maintenant ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS ROSETTE. — Mon lieutenant, j'étais venu acheter une chandelle.

MOUSSERET. — Je vous dis. C'est bon, taisez-vous. — Est-ce que Potiron est rentré ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS ROSETTE. — Non, mon lieutenant.

MOUSSERET. — Bien entendu. Eh bien, je m'en vais, moi, et vous savez ce que je vous ai dit : vous allez me coffrer Potiron sitôt son retour au quartier ; illico, de pied ferme, à l'œil ! Si demain, à mon arrivée, il n'est pas sous les verrous, c'est à moi que vous aurez affaire. J'ai vu des gens avoir du culot, mais pas dans ces proportions-là.

LE MARÉCHAL DES LOGIS ROSETTE. — Bien, mon lieutenant.

MOUSSERET. — Et puis, vous m'avez l'air chandelle, vous, encore. Pressez-vous, hein...

Fausse sortie.

LEDRU. — Mon lieutenant...

MOUSSERET, *s'arrêtant.* — Hé ?

LEDRU. — C'est vous qui êtes de semaine ?

MOUSSERET. — De quoi vous mêlez-vous ? Est-ce que ça vous regarde ? Je ne vous demande pas la couleur de vos bas, moi.

LEDRU. — C'est parce que voilà... j'ai pas de lit.

MOUSSERET. — Voulez-vous le mien ?... Quelle pochetée !

Rires. Il sort.

JOBERLIN. — Eh ben, mon vieux, tu te fais salement tutoyer.

On s'est rassis.

LEDRU, *navré.* — C'est dégoûtant, ça aussi.

Rires. Le brouhaha général des conversations a repris.

VANDERAGUE, *de sa table.* — Deux sous de saucisson et un demi-setier.

MADAME BIJOU. — T'as de l'argent ?

VANDERAGUE. — J'attends un mandat. Je ne sais pas comment ça se fait qu'il n'est pas encore arrivé. Pour sûr je l'aurai demain.

MADAME BIJOU. — Regarde donc mon œil. T'auras rien. D'abord, tu me dois déjà douze sous.

VANDERAGUE. — Eh ben, vrai !

MADAME BIJOU. — Eh ben, c'est comme ça. Et puis ôte-toi de là. Tu nous gênes.

VANDERAGUE. — Vous savez, mère Bijou, je vous retiens. C'est pas chouette ce que vous faites là. (*Apercevant Ledru qui siffle tranquillement son petit verre.*) Eh ben, mon salaud.

LEDRU. — Qu'est-ce qu'y a ?

VANDERAGUE. — Si des fois t'aimes pas l'eau d'aff, tu peux te faire servir autre chose. Un verre pour moi ?

LEDRU. — La peau !

VANDERAGUE. — La peau ?...

LEDRU. — Est-ce que je te connais ?

VANDERAGUE, *à haute voix.* — Hé ! là-bas, la coterie ! V'là un client qui fait suisse.

JOBERLIN. — Où ça donc ?

VANDERAGUE. — C'est çui-là !

JOBERLIN. — C'est pourtant vrai ! Y boit tout seul.

TOUT LE MONDE. — Y fait suisse ! Y fait suisse !

LEDRU, *épouvanté.* — Quoi, je fais suisse ?

JOBERLIN. — Parfaitement !... En couverte !

LEDRU, *qui hurle.* — J'aime mieux payer une tournée !

DES VOIX. — Non ! Non ! En couverte ! En couverte !

VANDERAGUE. — Silence, donc !

LAIGREPIN. — Fermez vos boîtes !

LEDOUX. — Y a la goutte à boire, v'là le plus clair.

LE CHŒUR. — Des litrons !... Des litrons !... Des litrons !...

LEDRU. — Qu'est-ce que vous prenez ?

LAIGREPIN. — De la vinasse, vous, là-bas ?

MADAME BIJOU. — Tout le monde aura la même chose, comme ça y aura pas de jaloux.

DES VOIX. — Mais oui ! Mais oui !

Madame Bijou aligne sur son comptoir un régiment de petits verres.

BOURRE, *à Ledru.* — Eh ben, qu'est-ce que t'as toi ?

LEDRU. — Je m'embête... à cause de mon lit.

LAIGREPIN. — Ah ! Enlevez-le... ! Il nous canule avec son poussier.

JOBERLIN. — Ferme ça, hein !...

LEDRU. — Vous croyez que c'est drôle ?

On entend : Assez ! Assez !

VANDERAGUE. — Ta gueule !

LEDRU, *après avoir bu.* — Tout de même, ça vous recale l'estomac. J'avais besoin de ça.

JOBERLIN, *au comptoir.* — Ben, et moi ? Qu'est-ce que je dirai donc ?

PÉPLAT, *assis sur un coin de table.* — Ah ! toi, t'es tout le temps à chialer.

JOBERLIN. — Comment ! J'ai pas raison, p't-êt'ben, de me plaindre de la gamelle ?

LEDOUX. — Si ! Pour ce qui est de ça, t'as raison ; la soupe ne vaut pas un clou !

JOBERLIN. — Enfin, voyons ?

VANDERAGUE. — C'est un fait. J'sais pas qu'est-ce qu'y fourrent là-dedans ; les vieilles basanes de brig-four, j'cré ben ?

LAIGREPIN. — Le fourrier est un fricoteur.

JOBERLIN. — Non ! C'est pas le voleur d'étiquettes.

LEDOUX. — Qui que c'est alors ?

JOBERLIN. — Le cuisinier.

PÉPLAT. — Comment le sais-tu ?

JOBERLIN. — Je l'ai su en ville. Y fricote avec el'boucher.

LEDOUX. — Non ?

JOBERLIN. — Y fricote avec el'boucher, que je vous dis.

VANDERAGUE. — Au fait, ça se pourrait.

JOBERLIN. — Y rabiote sur tout : su' el'sel, su' les pommes de terre, su' el'cahoua !

VANDERAGUE. — C'est-y Dieu possible !

JOBERLIN, *solennel.* — Tiens !

Il lève la main devant Dieu et crache.

LEDOUX. — Bon sang !

VANDERAGUE. — Quat'z hommes de bonne volonté pour y casser la figure ?

LAIGREPIN. — Je marche !

TOUS. — Moi aussi !

PÉPLAT. — Barca ! On va y dégrader le portrait.

MADAME BIJOU. — Faites donc pas de foin. Joberlin a raison. Seulement, le chiqué, ça ne vaut rien... Faut vous plaindre.

LEDOUX. — A qui ? Au fourrier ? Si vous croyez que ça le touche !...

MADAME BIJOU. — Plaignez-vous au général : y va venir passer l'inspection, v'là le coup ou jamais !

LAIGREPIN, *séduit.* — Ah, bon Dieu !

VERGISSON, *railleur.* — Hein, Joberlin ? Y serait pas ordinaire, ce coup-là ?

JOBERLIN. — Non, mais voilà, faudrait qu'on soye plus crâne qu'on ne l'est. Le malin qui commencera ?

VERGISSON. — Commence, toi.

JOBERLIN. — Pourquoi moi ?

VERGISSON. — Dame ? quand on chine les autres, faut savoir donner le bon exemple.

JOBERLIN, *la main tendue.* — Chiche que je fais du boniment ?

VERGISSON, *incrédule.* — Ah ouat !

JOBERLIN. — Combien que tu paries ?

VERGISSON. — Macache, que je te dis. T'oserais pas.

JOBERLIN. — A cause ? Quoi, le général, c'est pas le bon Dieu, après tout !

BOURRE. — Ça, c'est sûr !

JOBERLIN. — Et quand même qu'y le serait, c'est pas ça qui me fermerait ma boîte.

VERGISSON. — Cause toujours. Tu m'intéresses.

JOBERLIN. — Ah ! je t'intéresse ?... Eh bien, j'y dirai, justement.

VERGISSON. — Au général ?

JOBERLIN. — Au général.

VERGISSON. — Tu diras peau de zébie, v'là tout !

JOBERLIN. — Qui qu'y me soutient ?

VANDERAGUE. — Moi !

LAIGREPIN. — Moi !

SINOQUET. — Moi !

DES VOIX. — Moi !

VERGISSON. — Moi aussi, parbleu, c'te malice !

JOBERLIN, *très net.* — Allez ! zou ! j'y dis !

PÉPLAT, *bouleversé.* — Non ?

JOBERLIN. — J'y dis, que je vous dis ! Et si je manque à ma parole, aussi vrai comme y n'y a qu'un Dieu, j'suis plus digne d'êt' cavalier de première classe !...

PÉPLAT. — Ah ! c'est comme ça ! Eh ben, mon salaud, on sera deux !

BOURRE. — Eh ben, mon salaud, on sera trois !

VERGISSON. — Parles-y le premier, au général ; comme j'y dirai : « Mon général, c'est la vérité en personne : le cuisinier est un rabioteur, de nourrir des pauvres soldats comme c'est qu'on est nourri ici. C'est une pitié et une dégoûtation. »

TOUS. — Oui...

LAIGREPIN. — Et puis, moi, j'y dirai que c'est vrai.

VANDERAGUE. — Et moi aussi.

TOUS. — Joberlin a raison.

VANDERAGUE. — Il a raison.

DES VOIX. — Il a raison !

POTIRON, *sur le seuil de la porte.* — Certainement, il a raison. Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais il a raison tout de même.

TOUS. — Potiron !

POTIRON. — Qu'a le nez rond comme un marron !

Rires.

LAIGREPIN. — Eh ben, mon colon, t'as pas le trac. T'as manqué l'appel du soir.

POTIRON. — Qu'ça peut te fiche ? Est-ce que ça te regarde ?

LAIGREPIN. — Comment qu'ça se fait que t'es pas à la boîte ?

POTIRON. — J'y ai coupé.

LAIGREPIN. — En quoi f'sant ?

POTIRON. — Je radine au quartier, le logis me chauffe au corps de garde : « A la boîte », qu'y dit. « A la boîte ! Regardez-moi donc voir un peu. Je me porte nouveau malade. » Voilà.

LAIGREPIN. — Tu seras pas reconnu à la visite, demain.

POTIRON. — Allez !... Marré !... qui qui me rince ?... (*A Ledru.*) Ote-toi donc de là, toi, nez sale !

BOURRE. — Y marronne parce qu'il n'a pas de lit.

POTIRON. — Comment, pas de lit ?

LEDRU. — Non.

POTIRON. — A cause ?

LEDRU. — Ils sont tous occupés...

POTIRON. — Pas vrai ! J'en connais un...

LEDRU. — Où ça ?

POTIRON, *le pouce en l'air.* — Le v'là !... Grimpe dessus, tu verras la butte ! (*Rires.*) Ah ! et puis, zut, je me fends d'une tournée générale.

Acclamations.

VERGISSON. — Y a pas à dire, pour une bienvenue, v'là une chouette bienvenue !

VANDERAGUE. — Vive Potiron !

LE CHŒUR. — Vive Potiron !

POTIRON. — V'là comme on est à La Villetouse. Et puis, c'est pas tout ça ! Si on en poussait une ?... C'est moi qui fais le chef d'orchestre.

VANDERAGUE. — Su' la table !

LE CHŒUR. — Oui, oui !

POTIRON. — Ça y est... Rangez les glass, ou je casse tout !

Il escalade une table. Tumulte. Cris. Acclamations.

POTIRON, *debout sur la table.*

La mèr' dit à sa fille : « Ne les fais pas payer,
Ces cavaliers.
Il en reviendra d'autr's pour trinquer avec nous
Des pousse-cailloux,
Des pisse-tout-d'bout.
La mère Letrou,
Servez-nous bien.
Quand à d'l'argent, la vieille,
J't'en donnerai
Quand j'en aurai.

Fanfare générale. Au dehors, sonnerie de la fermeture des cantines.

FLICK, *qui entre brusquement.* — Ah çà ! vous vous fichez du monde ? On vous entend de l'hôtel de ville ! Bon ! En v'là un qui fait le comédien, à c'heure ! Voulez-vous descendre de là !... Tonnerre, mais c'est Potiron !... Pourquoi donc n'êtes-vous pas au chose ?

POTIRON. — J'suis malade !

FLICK. — Malade ?

POTIRON. — Certainement !

FLICK. — Au chose ! Au chose !

POTIRON. — Demain !... si je suis pas reconnu !

FLICK. — Oui ? Eh ben, tâchez à ne pas l'être, vous n'y couperez pas de huit et sept. Au lit !... Au lit !... Et vous autres aussi !... Ah ! les rosses ! (*A Ledru.*) Qu'est-ce que vous faites là ? Vous êtes sourd ? Je vous dis d'aller vous coucher !

LEDRU. — Mais j'ai pas de lit, mon lieutenant.

FLICK. — Pas de lit ? Attendez, mon garçon, je vais vous en trouvez un tout de suite... Vous y serez un peu à la dure, mais vous n'aurez pas la peine de le reborder demain matin. (*Obscurité.*) Tonnerre ! Qu'est-ce qui a fait ça !

Brusquement, en effet, le gaz s'éteint. C'est Potiron qui, profitant de ce que Flick lui tournait le dos, en a tourné la clef d'une main rapide. Nuit noire dans la salle et sur le théâtre. Potin assourdissant au cœur des ténèbres. Des voix hurlent, on entend Flick crier : « Au chose. » Des gamelles lancées à la volée rebondissent par le plancher. — Au dehors, la trompette de garde sonne la fermeture des cantines.

RIDEAU

SEPTIÈME TABLEAU

Le bureau du chef. — Au lever du rideau Fricot et Laplotte sont occupés à balayer la pièce. Ils ont introduit leur brouette. A la table du scribe, Mousseret, assis, couvre de lignes tracées d'une main rageuse une feuille du cahier de punitions. Le scribe, qui lui a abandonné sa place, attend en silence, debout auprès de lui.

SCÈNE PREMIÈRE

FRICOT, LAPLOTTE, MOUSSERET, *puis* POTIRON

FRICOT, *à part, ramassant un bout de cigarette sur le plancher.* — Une femelle ! C'est bon à garder.

MOUSSERET, *s'interrompant d'écrire.* — Pas tant de zèle, vous là-bas, hé !

FRICOT. — C'est pas de notre faute, mon lieutenant. L'adjudant nous a dit de venir balayer le bureau, alors nous balayons le bureau.

MOUSSERET. — C'est bon ; contentez-vous de faire semblant. Avec ça on gèle, sacristi ! Fermez donc la porte, Péplat. (*Péplat obéit et repousse la porte. Fricot et Laplotte se mettent à balayer dans le vide, le balai régulièrement promené de droite à gauche, à quelques centimètres au-dessus du plancher.*) Là !... Voilà un petit motif de punition qui n'est pas dans une musette !... Rossard

de Potiron !... S'il y coupe de ses huit jours de prison, je veux être changé en chaufferette, comme dirait notre capitaine.

PÉPLAT. — Potiron ?

MOUSSERET. — Oui, Potiron !... un gaillard qui se figure que j'ai fait deux ans de Saint-Cyr à seule fin de lui courir après comme un rat empoisonné, sans pouvoir mettre la main dessus.

PÉPLAT, *qui a consulté le livre de l'infirmerie.* — Il s'est porté malade.

MOUSSERET. — Je sais. J'ai appris cette heureuse nouvelle en débarquant au quartier ce matin. Je me suis immédiatement rendu à sa chambre, qu'il venait de quitter, comme de bien entendu, pour se rendre Dieu sait où.

PÉPLAT. — Il est peut-être à la cantine.

MOUSSERET. — Il est possible qu'il y soit, mais comme il suffirait que j'y fusse, moi, pour qu'aussitôt il n'y fût plus, lui, j'aime mieux le croire que d'aller y voir. Vous comprenez que j'en ai assez. Si un jour, plus tard, dans l'avenir, la Providence m'admet enfin à l'honneur de contempler les traits de Potiron, je lui dirai deux mots touchant son affaire.

Il sort.

FRICOT. — Y me dégoûte, moi, ce pierrot-là, avec son képi en gamelle et sa culotte en flanc de soufflet.

LAPLOTTE. — C'est gros comme deux liards de beurre et ça fait du pet comme trente-six. Qué pitié !

PÉPLAT. — Dites donc, quand vous aurez fini de faire les rentiers ?

FRICOT. — Ça te gêne ?

PÉPLAT. — Bien sûr, ça me gêne. Vous m'encombrez. Et puis c'est pas tout ça ; le chef va revenir et il va en faire un, de chambard, s'il vous trouve encore ici. (*A Potiron qui entre.*) Tiens, vous v'là, vous ?

LAPLOTTE. — Ah ! Potiron !

POTIRON. — Qu'a le nez rond comme un marron.

PÉPLAT. — Vous tombez bien. L'officier de semaine sort d'ici, il a à vous parler.

POTIRON. — Je sais ce qu'il a à me dire. Ça peut attendre. Dis donc, toi, gratte-papier, t'as pensé à me porter sur le cahier de l'infirmerie ?

PÉPLAT. — Mais oui, mais oui.

Potiron, en effet, s'est improvisé une petite silhouette de malade qui ne manque pas de pittoresque. Il est chaussé de sabots, couvert d'un vaste manteau à pèlerine, coiffé d'un calot d'écurie qui lui descend jusqu'aux sourcils.

FRICOT. — T'es malade ?

POTIRON. — Qu'ça peut te foute, à toi ? Est-ce que t'es mouchard ? Oui, je suis malade.

FRICOT. — Qu'est-ce que t'as ?

POTIRON. — J'ai le sang qui m'a descendu, à force d'avoir les pieds par terre.

LAPLOTTE. — Eh ben, mon vieux !...

POTIRON. — C'est pas une blague ! Avec ça j'ai la peau trop courte. Je ne peux pas fermer un œil sans ouvrir l'autre. Vous croyez que c'est pas malheureux !

Ils rient tous trois.

FRICOT. — Tire voir ta menteuse.

Potiron tire la langue.

LAPLOTTE. — All est bath.

POTIRON. — J'ai fumé une pipe de paille.

LAPLOTTE. — Fumes-en une autre. T'auras la langue comme une couenne de cochon. C'est ce qu'il faut. Et puis un conseil. Quand c'est qu't'arriveras devant le major, tape dans le mur avec ton coude. Y a rien de bon comme ça pour la fièvre. D'ailleurs tu seras pas reconnu.

FRICOT. — Pour ça, mon vieux plein de vent, tu peux te gratter.

POTIRON. — Croyez ?

LAPLOTTE. — Y a des chances.

PÉPLAT. — Sérieuses. Bah ! vous aurez quatre jours de plus ; vous n'en mourrez pas pour ça.

POTIRON. — Quat' jours de plus ? oh ! mais, macache ! Je commence à en avoir soupé, d'écoper tout le temps quat' jours. Je me connais ; je ferai pas de vieux os ici, moi... — Prendre un verre ?

LAPLOTTE. — Des fois.

POTIRON. — En route, en ce cas !

FRICOT. — Allez ! allez ! Ramasse ton truc.

PÉPLAT. — C'est ça !... fichez-moi le camp, je vous ai assez vus.

Au loin la sonnerie du chef.

LAPLOTTE et FRICOT, *chantant.*

T'en auras quat'jours de plus,
T'en auras quat'jours de plus.

LAPLOTTE, *sur le pas de la porte.* — Attends ! c'est trop lourd. (*Il fait jouer le fond de la brouette. Une partie du fumier qu'elle contenait tombe sur le seuil.*) Là !

Il sort.

T'en auras quat'jours de plus,
T'en auras quat'jours de plus.

SCÈNE II

PÉPLAT, *puis* FAVRET, FLICK *et* LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI, *puis* HURLURET, *puis* VERGISSON.

PÉPLAT, *seul, assis à la table et consultant la carte d'état-major.* — Voyons, nous disons... Lunéville... 432... Lunéville... quatre cent trente-deux.

Entrent Favret, Flick et le sous-officier de semaine. L'adjudant est botté, il porte autour du corps la gibecière de vaguemestre.

FAVRET, *entrant le premier.* — Eh ben, à la bonne heure ; c'est propre !

FLICK. — Encore un tas d'ordures !... Péplat !

PÉPLAT. — Mon lieutenant ?

FLICK. — Qui est-ce qui a apporté ça ici ?

PÉPLAT, *stupéfait.* — Mais ! mon lieutenant, je n'en sais rien. Ça n'y était pas tout à l'heure.

FLICK. — Bizarre ! bizarre ! ces éternels tas d'ordures ! (*Il va à la table du chef.*) Un instant, chef, je vais vous envoyer un homme de corvée. — La semaine !

LE MARÉCHAL DES LOGIS. — Mon lieutenant ?

FLICK. — Vous avez les mandats ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS. — Voici.

FAVRET, *qui dépose son shako sur le haut de sa charge.* — Sale temps ! Il a neigé toute la nuit ! (*A Péplat.*) Eh bien, ce topo ; ça avance ?

PÉPLAT. — Il est presque fini.

FAVRET. — Voyons... Oh ! mais il est très bien !... Vous êtes un chic type, Péplat ; je vous embrasserai au jour de l'an.

PÉPLAT. — Ça ne presse pas.

FAVRET. — Passez-moi la plume.

PÉPLAT. — Vous voyez quelque chose à refaire ?

FAVRET. — Du tout !... c'est pour le signer.

Il signe.

FLICK, *tirant de sa gibecière des lettres.* — Le courrier.

FAVRET. — Pas de lettre pour moi ?

FLICK. — Non.

La porte s'ouvre. Hurluret apparaît.

HURLURET. — Rien de nouveau ?

FAVRET. — Non, mon capitaine.

HURLURET. — Les deux lascars ?

FAVRET. — Toujours manquants.

HURLURET. — Chameaux !

Il sort.

FAVRET. — Ce que je l'aurai entendue de fois, cette phrase-là !

FLICK, *au maréchal des logis en lui remettant les lettres par paquets.* — 1er peloton, 2e peloton, 3e peloton, 4e peloton.

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — Merci.

HURLURET, *qui entre.* — Dites-moi, chef... (*Au maréchal des logis.*) Ah ! maréchal des logis, passez donc à la cantine dire qu'on m'apporte trois absinthes.

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — Bien, mon capitaine !

Il sort.

HURLURET, *à Favret.* — Je pense à une chose. Ils ne vont pas tarder à être déserteurs.

FAVRET. — Qui ça ?

HURLURET. — Les deux lascars.

FAVRET. — Il y a longtemps que c'est fait.

HURLURET. — Comment !

FLICK. — Sans doute, mon capitaine. Ils sont déserteurs d'hier soir. Oh ! vous pouvez être tranquille ; ils n'y couperont pas de leurs deux ans.

HURLURET. — Vous êtes bien pressé, monsieur. Quand sont-ils partis ?

FLICK. — Mercredi. Il y a donc aujourd'hui neuf jours.

HURLURET. — Eh bien ! neuf moins quatre, reste à cinq ; et il n'y a désertion qu'au bout de six jours pleins.

FLICK. — Je vous demande pardon, mon capitaine. De quels quatre jours parlez-vous ?

HURLURET. — Des quatre jours de permission que je leur avais accordés.

FLICK. — Deux !

HURLURET. — Quatre !

FAVRET, *à part.* — Bon ! v'là les comptes d'apothicaires qui commencent.

FLICK. — Vous faites erreur, mon capitaine, vous avez accordé à chacun deux jours seulement de permission régulière.

HURLURET. — C'est donc sans l'avoir fait exprès, car ils m'en avaient demandé quatre.

FLICK. — Pourtant, la décision d'hier dit en propres termes ceci.

Il ouvre le cahier de décisions qui se trouvait à portée de sa main et en tourne avidement les pages. Un silence. Hurluret ne bronche pas. Flick commence à se décontenancer. La feuille compromettante a été couverte d'encre.

HURLURET. — Qu'est-ce qu'elle dit, la décision ?

FLICK. — Mais...

HURLURET. — Qu'est-ce qu'elle dit ?

FLICK. — Elle ne dit rien. On ne peut pas lire. On a répandu de l'encre dessus.

FAVRET, *à part.* — Naturellement.

HURLURET. — Ce n'est pas moi.

PÉPLAT, *à part.* — Au contraire.

Un temps.

HURLURET, *à Flick qui le regarde fixement.* — Je vous rappelle quelqu'un ?

FLICK. — Non. Pourquoi ?

HURLURET. — Je ne sais pas, vous êtes là à me dévisager avec des yeux de poule qui a trouvé un couteau.

FLICK. — Pourtant...

HURLURET. — Et puis, je voulais vous dire : asseyez-vous donc, je vous en prie ; vous allez vous fatiguer à rester comme ça sur vos

jambes. (*Flick se lève précipitamment. Il esquisse un geste.*) Assez ! Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai à me plaindre de votre impolitesse.

FLICK. — Mon capitaine...

HURLURET. — Vous prenez avec moi des familiarités un tant soit peu déplacées, et vos façons de me jeter des coups d'œil de biais pour des mégots qu'on ne retrouve plus, ou pour des pages maculées d'encre au cahier de décisions, me déplaisent singulièrement. Rappelez-vous donc devant qui vous êtes et faites trois pas en avant !... Un ! deux ! trois ! — Bien. L'honneur de vous saluer, monsieur.

Sortie effarée de l'adjudant.

HURLURET. — En voilà un client qui me dégoûte !

FAVRET. — Ça se voit.

HURLURET. — Vilain oiseau !... Du reste, il n'est pas le seul.

FAVRET, *qui s'installe à sa table le dos au mur.* — Qu'est-ce qu'il y a donc, mon capitaine ?

HURLURET. — Y a que je commence à en avoir plein le dos, que tout le monde se fout de moi ici, et que ça ne peut plus durer. (*Avisant des cigarettes qui traînent sur la table du chef.*) C'est à vous, ces cigarettes-là ?

FAVRET. — Prenez donc, mon capitaine.

HURLURET. — Y a que j'aurai passé ma vie à la gâcher au profit d'un tas de propariens ! des Croquebol, des La Guillaumette !... gredins, chenapans, malfaiteurs, qui me traitent comme un bleu de leur classe et me font faire des choses contraires à mon devoir. (*A Péplat.*) Donnez-moi du feu, vous !... (*Il s'allume.*) Chameaux ! Voyons, chef, je vous le demande ; est-ce mon rôle d'aller faire le Jacques et de répandre de l'encre sur le cahier de décisions pour sauver la mise à deux gouapes ?

FAVRET. — Tiens ! c'est donc vous ?

HURLURET. — Oui, c'est moi ; et je ne sais ce qui me retient de me flanquer moi-même aux arrêts.

FAVRET. — Entre nous, mon capitaine, vous ne l'auriez pas volé.

HURLURET. — Ah ! j'accorde des permissions, et voilà l'usage qu'on en fait ? Eh bien, on peut y revenir ! Des permissions ? Mon pied au derrière, voilà !... et ma cravache par le nez ! Vingt-quatre, seulement vingt-quatre heures, et je veux être changé en pendule ! (*On frappe.*) Entrez ! (*Entre Vergisson.*) Qu'est-ce que tu veux, toi ?

VERGISSON. — Mon capitaine, je viens de recevoir une lettre. Y a mon frère qui se marie lundi.

HURLURET. — Un cocu de plus... Et alors ?

VERGISSON. — Alors, mon capitaine, je viens vous demander si des fois ça serait un effet de votre bonté de m'accorder une permission de huit jours.

HURLURET, *qui marche sur lui.* — Tu dis ?

VERGISSON, *qui recule.* — Mon capitaine...

HURLURET. — Tu dis ? Ah ! bien, non, celle-là est trop forte... Huit jours de permission ! Huit jours de permission !... Le frère de cet idiot se marie et il faut... Tourne-toi ! tourne-toi tout de suite que je t'envoie mon pied dans le derrière.

VERGISSON. — Mais, mon capitaine, je n'ai rien fait.

HURLURET. — Huit jours de permission ?... En veux-tu quinze, andouille ? Mais file donc que je n'entende plus parler de toi... Quel débarras, cré nom de Dieu !... Chef, portez-moi cette brute au rapport pour une permission de quinze jours.

VERGISSON. — Merci beaucoup, mon capitaine. Vous êtes bien bon.

HURLURET. — Ah ! je suis bon ! Eh bien ! tâche de manquer à l'appel à l'expiration de ton congé ou de me revenir le nez sale, je t'apprendrai comment je m'appelle, moi. Tu verras un peu si je suis bon. Allez ! psst... Rompez !

VERGISSON. — Quand est-ce que je pourrai partir ?

HURLURET. — Tout de suite ! bon voyage, bon vent, la paille au derrière et le feu dedans... (*Il lui pousse la porte dans le dos.*) Un de moins, autant de gagné !... Ah ! j'en ai chaud. Je vous dis, chef, que ces gaillards-là me feront crever à la peine ! Vous ne me croyez pas ?

FAVRET, *qui s'amuse.* — Je ne fais que ça.

HURLURET. — Vous ne faites que ça, avec cette différence que vous vous payez ma figure.

FAVRET. — Oh ! je ne me permettrais pas...

HURLURET. — Comment donc ? D'ailleurs, j'y suis fait. Seulement, mon cher, vous faites l'absinthe comme un pied, et quand on fait l'absinthe comme un pied, on prend un parti énergique. On attend le retour de l'averse, on met les verres sous une gouttière et la question est tranchée. Ah ! là ! là ! Enfin !... A la vôtre, chef !

FAVRET. — A votre santé, mon capitaine.

HURLURET, *à Péplat.* — Eh ben, petit gars ?

PÉPLAT. — Mon capitaine ?

HURLURET. — Prenez pas un verre avec nous ?

PÉPLAT. — Avec plaisir, mon capitaine.

Ils trinquent tous trois. Chacun d'eux porte son verre à sa bouche. A ce moment la porte s'ouvre et le général apparaît.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, *entrant.* — Bonjour, messieurs.

PÉPLAT, *se levant.* — A vos rangs.

FAVRET, *à part.* — Oh !

HURLURET, *à part.* — Le général !

LE GÉNÉRAL, *très paternel.* — Repos ! Repos !

HURLURET. — Mon général...

Il a précipitamment déposé son verre sur la table, puis s'est élancé vers une chaise qu'il a empoignée au dossier et qu'il apporte au général.

Malheureusement il a avalé de travers sous l'émotion de la surprise, et il demeure suffoquant, toussant, crachant.

LE GÉNÉRAL. — Eh là ! Eh là ! (*Il lui tape doucement dans le dos.*) Tâchons de ne pas nous étrangler.

HURLURET. — Mon général, je suis confus...

LE GÉNÉRAL, *qui plaisante.* — De quoi, mon Dieu ? C'est ma vue qui vous fait avaler de travers ? Que diable, mon cher capitaine, nous sommes de vieux camarades. (*A Péplat et à Favret qui sont demeurés immobiles à la position militaire.*) Asseyez-vous, chef, je vous prie ; et vous aussi, mon enfant ; j'entends ne déranger personne.

HURLURET. — La pièce est un peu en désordre... vous voudrez bien fermer les yeux.

LE GÉNÉRAL. — Comment donc !... Du reste, ce serait plutôt à moi de m'excuser. Je vous trouble. Vous étiez en train de prendre votre apéritif.

HURLURET. — Mon Dieu !...

LE GÉNÉRAL. — C'est tout naturel. (*Il se penche sur les verres.*) Je vous demande pardon, je suis un peu myope. (*Ni chair, ni poisson.*) C'est de l'absinthe.

HURLURET. — Oh ! un rien ! une goutte ! un soupçon ! Juste ce qu'il faut pour dire qu'on ne boit pas de l'eau claire.

LE GÉNÉRAL. — Très bien, très bien. L'absinthe n'a rien de malfaisant.

HURLURET. — Rien du tout !

LE GÉNÉRAL. — ... A la condition, cependant, qu'on en use avec discrétion.

HURLURET. — Bien entendu.

LE GÉNÉRAL. — Parce que, prise en abondance, elle tape sur le système nerveux et occasionne des troubles cérébraux.

HURLURET. — Mon général, vous pouvez être tranquille. J'en prends une larme par-ci par-là, mais enfin c'est l'exception.

LE GÉNÉRAL. — C'est cela. (*Bas.*) Et puis autant que possible, ne buvez pas avec des sous-officiers. Ça n'a aucune importance, mais des hommes pourraient entrer ; ce serait d'un effet déplorable.

HURLURET. — Croyez bien, mon général, que ce n'est pas dans mes habitudes... Un fâcheux hasard a voulu...

LE GÉNÉRAL. — J'en suis persuadé !... Laissons cela...

HURLURET, *à part.* — Pincé ! Cré tonnerre de Dieu ! (*Haut.*) Mon général, je vous demanderai la permission de m'absenter une minute... quelques instructions à donner à l'officier et au sous-officier de semaine, relativement à la visite dans les chambres.

Fausse sortie.

LE GÉNÉRAL. — C'est inutile. D'ailleurs, je suis un peu pressé, il faut que je sois à Saint-Blaise à quatre heures. Nous allons donc nous conformer tout simplement au programme de la journée. Donnez-moi le cahier de décisions.

PÉPLAT. — Voici, mon général.

LE GÉNÉRAL. — Il est gentil, ce garçon. C'est votre scribe ?

FAVRET. — Oui, mon général.

LE GÉNÉRAL. — Parfait, parfait ! A-t-il une belle écriture ?

FAVRET. — Pas mauvaise.

PÉPLAT, *souriant et respectueux.* — On fait de son mieux.

LE GÉNÉRAL. — C'est évident. Voyons cela ! (*Il prend sur la table et élève jusqu'à ses yeux la feuille de papier sur laquelle le jeune homme était penché au moment de son arrivée.*) Je vous demande pardon ; ma sacrée myopie...

FAVRET, *à part.* — Zut ! mon topo !

Un temps.

LE GÉNÉRAL. — C'est un tracé topographique, ça ?

PÉPLAT. — ... Oui... mon général.

LE GÉNÉRAL. — Il est net... clair... les altitudes y sont très bien indiquées. C'est vous qui faites ça ?

PÉPLAT. — Euh... oui, mon général.

LE GÉNÉRAL. — Je vous fais mes compliments... — Dites-moi, pourquoi est-il signé : « Favret, maréchal des logis-chef » ?

FAVRET, *intervenant.* — Mon général, je vais vous dire : en principe, c'est moi qui l'ai fait.

LE GÉNÉRAL. — Ah ! très bien.

FAVRET. — ... et je le lui avais repassé pour qu'il fît les ombres.

LE GÉNÉRAL. — Quelles ombres ?

FAVRET. — Les hachures, si vous préférez... ; le cadre..., des bêtises, quoi ! quelques petits enjolivements... afin que ça ait plus d'œil.

LE GÉNÉRAL. — Parfaitement ! Il est excellent, ce topo. Un simple conseil : à l'avenir, ne confiez donc à personne le soin de terminer vos tracés.

FAVRET. — Mon général...

LE GÉNÉRAL. — Ça n'a aucune importance, mais ça pourrait créer de fâcheuses équivoques, ce qui est tout à fait inutile. Voici.

Il lui tend le papier.

FAVRET. — Merci, mon général.

LE GÉNÉRAL. — Et puis, quand vous aurez une minute à vous, faites-vous donc couper les cheveux ; ce sera plus réglementaire.

HURLURET. — Mon général, je suis désespéré.

LE GÉNÉRAL. — De rien ! de rien !

HURLURET. — Un charmant garçon !...

LE GÉNÉRAL. — Je n'en doute pas.

HURLURET. — Un sous-officier d'élite.

LE GÉNÉRAL. — Mais oui, mais oui.

HURLURET. — J'espère, mon général, que vous ne resterez pas sous cette mauvaise impression.

LE GÉNÉRAL. — Puisque je vous dis, mon cher capitaine, que cela n'a aucune importance. Voyons ! (*Il s'installe à la table du chef et commence à feuilleter le cahier.*) Nous disons... Décision...

Décision... Décision... Mardi 16, mercredi 17, jeudi 18, samedi 20... — Où est donc le vendredi 19 ?

HURLURET. — Il doit être porté.

LE GÉNÉRAL. — Je ne vois rien... (*Il se penche sur le cahier.*) Je vous demande pardon, mais mes mauvais yeux... Ah ! si fait... si fait ; j'aperçois. Diable ! On a renversé dessus tout le contenu d'un encrier !

HURLURET. — Pas possible !

FAVRET, *à part.* — Aïe !

LE GÉNÉRAL. — Voyez vous-même.

HURLURET. — C'est exact. (*A Favret.*) Qu'est-ce qui a fait ça ?

FAVRET. — Je n'en sais rien, mon capitaine.

HURLURET, *à Péplat.* — Personne n'est entré ici ?

PÉPLAT. — Non, mon capitaine, personne.

HURLURET. — Cré nom d'un chien de nom d'un chien !... Mon général, je ne sais comment vous expliquer... Ça a l'air d'une fatalité !

LE GÉNÉRAL. — Oh ! ça n'a aucune importance. Je vous demanderai seulement de veiller à ce que ça ne se renouvelle plus.

HURLURET. — Soyez sûr...

LE GÉNÉRAL. — Cela vaudra mieux. Vous comprenez ?

HURLURET. — Oui, mon général.

LE GÉNÉRAL. — A merveille ! D'ailleurs la décision d'aujourd'hui va me donner ce que je cherchais... Voyons... heu... heu... « Samedi, midi, revue des hommes dans la cour. » Euh... Euh...

MOUSSERET, *entrant en coup de vent.* — Cochon de Potiron ! Est-ce qu'il ne s'est pas donné de l'air !

Mimique désespérée d'Hurluret et de Favret qui s'efforcent de le faire taire.

MOUSSERET, *qui ne voit pas le général.* — Parfaitement ! Recalé à la visite, on l'avait envoyé balayer la cour du rapport. J'y cours

dans le fol espoir de le rejoindre. Ah ! ouat, j'ai trouvé une brouette et une pelle, mais de Potiron, aucunement ! Le gaillard avait sauté le mur, et avec ses effets de prisonnier, qui plus est.

LE GÉNÉRAL *l'a laissé dire sans broncher. A la fin, il se retourne et dit.* — Voilà qui est plus grave.

MOUSSERET. — Oh !

HURLURET, *bas à Mousseret.* — Andouille, va ! (*Au général.*) Mon général, soyez tranquille ; ça n'a aucune importance. (*A part.*) Tiens ! moi aussi ! (*Haut.*) Nous allons repincer ce gaillard-là, vous allez voir si ça va traîner.

LE GÉNÉRAL. — Je le souhaite... Ce n'est pas pour la valeur des effets détournés, mais enfin, que vous ne le repinciez pas ? Vous voilà obligé à un tas de petits tripotages, à des écritures plus ou moins catholiques... vous me comprenez... Puis, supposez que tous les prisonniers en fassent autant ? — Et à ce propos, vous avez des prisonniers, ici ?

HURLURET. — Quelques-uns, oui, mon général ; des carottiers, des fricoteurs... Mon général n'ignore pas qu'il y a dans tous les régiments un certain nombre de farceurs avec lesquels on est forcé d'avoir quelquefois la dent un peu dure.

LE GÉNÉRAL. — Certainement... Eh bien, si nous allions les voir ? Vous avez revue des hommes, dans la cour à midi. Il est onze heures et demie à peine, nous avons une demi-heure à tuer.

HURLURET. — Mon général, tout à vos ordres. Péplat, courez devant prévenir l'adjudant.

PÉPLAT. — Bien, mon capitaine.

La porte s'ouvre, apparaît l'adjudant Flick.

HURLURET. — Voici justement notre homme. — Adjudant !

FLICK. — Mon capitaine ?

HURLURET. — M. le général inspecteur désire voir nos prisonniers.

FLICK. — Quand il plaira à mon général. Ils ont réintégré leur cachot voilà un quart d'heure, vingt minutes, après s'être acquittés des corvées de quartier.

HURLURET, *se rangeant.* — Mon général, si vous voulez bien me faire l'honneur...

LE GÉNÉRAL. — Pardon !... (*Au moment où il va passer, il aperçoit le tas de fumier tombé de la brouette de Laplotte.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?... des ordures !

HURLURET, *à part.* — Autre histoire ! (*Haut.*) Mais, mon général, je ne sais pas... — Favret ?

FAVRET. — Mon capitaine, je ne sais pas non plus.

LE GÉNÉRAL. — Il faut faire enlever ça, ce n'est pas propre. Si on prend le bureau du chef pour une écurie !... (*D'un geste large, il complète sa pensée.*) Ça n'a aucune importance, d'ailleurs.

Les trois hommes sortent derrière lui.

MOUSSERET. — Dites donc, Flick, rien ne cloche là-bas ?

FLICK. — A la prison ? Oh ! vous pouvez être tranquille ! C'est tenu, je ne vous dis que ça ! Si le général n'est pas content, c'est qu'il sera bien difficile. La prison, voyez-vous, mon lieutenant, c'est à moi ! c'est mon bien ! aussi, je le surveille !

MOUSSERET. — A la bonne heure ! En route !

Ils sortent.

CHANGEMENT

HUITIÈME TABLEAU

Le théâtre représente le corridor de la prison, décor du quatrième tableau. Au changement la scène est vide. Derrière le décor qui en étouffe le bruit, chœur général des prisonniers.

HURLURET, LE GÉNÉRAL, FLICK, MOUSSERET,
puis LES PRISONNIERS

LES PRISONNIERS, *à la cantonade.*

Père Barbanson,
Son, son,
Payez-vous l'eau-d'vie ?
Oui, oui !
Aux sous-officiers
De la Gar...
De la Gar...
Aux sous-officiers de la Garnison

Bruit de serrure. La porte de droite s'ouvre.

HURLURET, *qu'on ne voit pas.* — C'est ici, mon général.

LE GÉNÉRAL, *qui pénètre.* — Diable !... on ne voit goutte !

LA VOIX DE MOUSSERET. — Passez donc, mon capitaine.

Entre Hurluret, suivi du général, de Mousseret et de Flick.

LES PRISONNIERS, *à la cantonade.*

C'est l'emp'reur du Dan'mark
Mark ! mark !
Mark ! mark !
Qui dit au roi des Belges :
Depuis qué qu'temps je r'marque,
Marque, marque !
Que tu sens le barège !...
Père Barbanson, etc...

LE GÉNÉRAL. — Il fait noir comme dans un tombeau... En revanche... ce sont vos prisonniers qui chantent comme ça ?

HURLURET. — Ce sont eux, oui, mon général, ils s'embêtent tellement !...

LE GÉNÉRAL. — Ça se voit. Voulez-vous avoir la complaisance de m'introduire auprès de cette bruyante jeunesse ?

HURLURET. — A l'instant même ! La clef, adjudant.

FLICK. — La voici.

Il lui passe un trousseau de clefs, en ayant soin de mettre en évidence une clef de proportions gigantesques.

LES PRISONNIERS, *à la cantonade.* — Vive la classe !

Hurluret fait tourner la clef dans la serrure. Grincements du verrou. La porte s'ouvre.

HURLURET, *sur le seuil de la porte.* — A vos rangs ! Fixe !... (*A part.*) Cré nom d'un chien de nom d'un chien !

Par la porte ouverte du cachot, un nuage de fumée est sorti, qui a envahi le corridor.

LE GÉNÉRAL, *pris d'une quinte de toux.* — Oh ! sacrebleu ! Oh ! sacrebleu !

HURLURET, *affectant de ne s'être aperçu de rien.* — Mon général, si vous voulez bien prendre la peine...

Le général et Hurluret pénètrent dans le cachot.

MOUSSERET, *bas à Flick.* — Dites donc, vous vous fichez de moi !

FLICK. — Mon lieutenant ?

MOUSSERET. — En voilà des prisonniers !... On arrive, ils gueulent comme des ânes !... on entre, ils fument comme des suisses !... Ah ! il va être satisfait, le général, et il va nous coller un petit cochon de rapport qui ne sera pas dans une musette.

FLICK. — Mon lieutenant...

MOUSSERET. — Taisez-vous ! vous ne faites que des bêtises !

LE GÉNÉRAL, *qui reparaît.* — Je vous demande pardon, mon cher capitaine, mais on ne peut vraiment y tenir... Mes pauvres yeux me font un mal !... Vos prisonniers ont donc la permission de fumer ?

HURLURET. — Ils ne l'ont pas ; seulement, ils la prennent. C'est la même histoire dans tous les régiments.

LE GÉNÉRAL, *pas très convaincu.* — ... Oui.

HURLURET. — Du reste nous les tenons à l'œil !

Il se baise le bout du doigt.

LE GÉNÉRAL, *un pli d'ironie aux lèvres.* — Oh ! je m'en rapporte à vous !

HURLURET. — Attendez un petit peu. Vous allez voir comment je les mène ! (*Aux prisonniers.*) Avancez à l'ordre, mauvais drôles ! (*Les prisonniers entrent.*) M. le général inspecteur vous fait l'honneur de venir vous voir. Allons, sortez !... Ah ! vous êtes beaux ! Oui, vous êtes frais ! Voilà un joli spectacle !... Regardez-moi ces têtes à couper ! Prenez l'alignement, hein ! et plus vite que ça ! ou je vais vous faire voir de quel bois je me chauffe.

MOUSSERET, *à part.* — Fais donc le malin !... C'est étonnant comme ça prend !

FLICK, *à part.* — Tas de rossards !

LE GÉNÉRAL. — Ah ! ah ! voici nos mauvaises têtes.

HURLURET. — Brebis galeuses !... L'écume de l'armée ! Chenapans !

LE GÉNÉRAL, *à un des prisonniers.* — Pourquoi êtes-vous là, mon ami ?

L'HOMME. — Mon général, parce que j'ai tiré une bordée.

LE GÉNÉRAL. — Ah ! ah !

HURLURET. — Vous n'avez pas honte ?... Et puis d'abord, qu'est-ce que c'est que cette façon de parler ? « J'ai tiré une bordée !... » Il me semble que vous pourriez vous exprimer dans un langage plus convenable ! Est-ce que vous vous croyez avec des camarades ?

LE GÉNÉRAL, *qui a effleuré de la main le bourgeron dont est vêtu le prisonnier.* — Dites-moi, vous avez votre veste là-dessous ?

L'HOMME. — Non, mon général.

HURLURET. — Il ne manquerait plus que ça !

LE GÉNÉRAL. — Soulevez votre blouse, je vous prie. (*L'homme obéit. Il est emmailloté, des aisselles au ventre, dans une couverture d'ordonnance.*) Qu'est-ce que c'est que ça ? (*Il se penche vers l'homme.*) Ah ! parfaitement, c'est une couverture pour la nuit.

HURLURET. — Comment, une couverture !... Comment, une couverture ! Eh bien, vous ne manquez pas de toupet, d'introduire des couvertures dans la prison !

LE GÉNÉRAL. — Ce n'est pas très réglementaire, en effet. Aux termes du manuel sur le service intérieur, les hommes punis de prison doivent subir leur peine, vêtus seulement de leurs blouses et de leurs pantalons de treillis. Le règlement est formel sur ce point.

HURLURET. — Mon général...

LE GÉNÉRAL. — Il est peut-être d'une sévérité excessive, mais ce n'est pas moi qui l'ai fait, et nous sommes officiers, mon cher capitaine, nous n'avons donc qu'à en appliquer les rigueurs, sans en discuter le bien-fondé. (*Tout en parlant, il a palpé de la main les hanches d'un deuxième prisonnier placé à côté du premier.*) De même, voilà un gaillard qui a une bouteille dans sa poche. Soulevez votre blouse, mon garçon ! (*Le soldat obéit. De sa poche gonflée émerge le goulot d'une bouteille.*) Là ! (*Mouvement de Hurluret.*) Mon Dieu, je sais bien, ça n'a aucune importance ; il

n'y en a pas moins ici une infraction évidente. (*A un troisième prisonnier, Laplotte, qui a tout l'avant-bras caché derrière le dos.*) C'est comme celui-ci... l'amputé... ce gros garçon qui n'a qu'un bras !... Que cache-t-il derrière son dos ? Montrez votre main, mon ami. Montrez donc votre main, que diable ! Je ne suis pas un croquemitaine. (*L'homme obéit.*) Du fromage de cochon !

HURLURET, *à part.* — C'est moi qui l'ai payé.

LE GÉNÉRAL, *à Hurluret.* — C'était sûr ! — Je vous en prie, mon cher ami... L'observation des règlements, tout le secret d'une puissance est là !

HURLURET, *qui commence à perdre pied.* — Mon général !... Mon général !...

Cependant le général est venu se poster devant Fricot et Laplotte, lesquels, l'un près de l'autre, demeurent immobiles, à la position militaire.

LE GÉNÉRAL. — Laissons cela. (*A Fricot.*) Et vous, mon brave, pourquoi êtes-vous puni de prison ?

FLICK, *qui intervient.* — Oh ! celui-ci, mon général, c'est la crapulerie en personne, et celui-là... (*Il montre Laplotte*) ne vaut pas mieux que l'autre. (*A ces mots Fricot et Laplotte prennent la parole, et tous trois à l'unisson :*)

(Ensemble).

FLICK. — Tout ce que vous pouvez imaginer comme chenapans, comme propariens, n'est que de la Saint-Jean auprès d'eux ! voilà la vérité, mon général. On ne peut pas en venir à bout et vous allez comprendre pourquoi...

FRICOT. — Comment, la crapulerie en personne ! Ça, c'est un peu fort, par exemple, de profiter de ce que le général est là pour nous traiter de crapules ! Mon général, ne croyez pas qu'est-ce que vous dit l'adjudant...

LAPLOTTE. — Mon général, ne croyez pas qu'est-ce que vous raconte l'adjudant. Il nous en veut, tout le monde le sait. Est-ce vrai, Fricot, qu'il nous en veut ? Ah ! vous voyez, mon général, il passe sa vie à nous embêter...

LE GÉNÉRAL, *conciliant.* — Chut !... Chut !... Chut !... (*Au loin sonnerie des quatre appels. A Hurluret.*) Je vous demanderai, mon cher capitaine, de pardonner à ces coupables et de les renvoyer à

leur service. A tout péché miséricorde ! Très curieuse, cette prison, je vous fais tous mes compliments !...

HURLURET, *qui se confond.* — Mon général... (*Aux prisonniers.*) Vous avez entendu, vous autres ?... A vos chambrées, mauvais bougres !... Le général a pitié de vous. Par file à gauche, gauche ! En avant !

Les prisonniers, qui ont exécuté le mouvement, disparaissent l'un après l'autre par la porte de droite du décor.

LAPLOTTE, *au moment de franchir le seuil.* — Imbécile, qui nous fait grâce !... On était très bien ici.

CHANGEMENT

NEUVIÈME TABLEAU

Au moment où la lumière reparaît, le théâtre, qui s'est transformé, représente la cour du quartier. Au fond, la grille ouverte, et, de chaque côté, se faisant pendants, le corps de garde et la salle de police. Toute la droite du théâtre est occupée par un triple rang de cavaliers à pied en grande tenue, présentant les armes. Le lieutenant Mousseret les commande. Au milieu de la scène, un groupe d'officiers, massés derrière le général : Hurluret, le capitaine en second, le capitaine d'habillement, un lieutenant et l'adjudant Flick.

MOUSSERET, *d'une voix retentissante.* — Reposez-vous sur vos armes !... Reposez armes !

Les hommes exécutent le mouvement.

LE GÉNÉRAL. — Très bien...

HURLURET. — Maintenant, mon général, nous allons passer à des exercices plus sérieux.

LE GÉNÉRAL. — Inutile, je suis édifié. C'est très bien, mes enfants, très bien ! Je vous fais tous mes compliments. Et à vous aussi, messieurs. Excellente réunion d'hommes, satisfaisante à tous les points de vue.

HURLURET, *confus.* — Mon général...

LE GÉNÉRAL. — Du tout, du tout. Ces jeunes gens méritent des éloges, il ne faut pas les leur marchander.

Tout en parlant, il passe lentement devant la ligne des soldats, les passe en revue l'un après l'autre et donne du menton des petits signes approbateurs.

HURLURET, *bas aux officiers.* — Il a l'air plutôt...

FLICK, *bas.* — Plutôt... oui !

HURLURET, *bas.* — Ça ne fait rien, je ne suis pas tranquille. Il a un œil... avec ses mauvais yeux... Non, je vous dis, c'est un monsieur à qui on ne peut pas la faire... Si d'ici deux minutes il ne met pas la main sur quelque chose, je veux être changé en cloche à fromage.

LE GÉNÉRAL, *qui fait halte devant Vanderague.* — Eh bien ?

VANDERAGUE, *troublé.* — Bonjour, mon général.

LE GÉNÉRAL. — Bonjour, mon ami, bonjour. La santé est florissante ?

VANDERAGUE. — Oui, mon général !

LE GÉNÉRAL. — Bon, cela ! Vous plaisez-vous au régiment ?

VANDERAGUE. — Oui, mon général.

LE GÉNÉRAL. — A merveille. Vos officiers sont bons pour vous ?

VANDERAGUE. — Oui, mon général.

LE GÉNÉRAL. — Pas de réclamations à m'adresser ?

VANDERAGUE. — Non, mon général.

LE GÉNÉRAL. — C'est parfait !

A ce moment :

JOBERLIN, *l'arme au pied.* — J'en ai une, moi, de réclamation.

HURLURET. — Ça y est !

MOUSSERET, *qui bondit.* — Qu'est-ce qui se permet ?...

LE GÉNÉRAL. — Pardon, pardon... laissez parler cet homme, lieutenant. Je suis ici pour recevoir les plaintes, des petits aussi bien que des gros, et pour y faire droit s'il y a lieu. — Celui qui vient d'élever la voix ?

JOBERLIN. — C'est moi, mon général.

LE GÉNÉRAL. — Ah ! (*Il vient à Joberlin.*) Eh bien, parlez, je vous écoute. Sortez du rang... Qu'est-ce que vous avez à me dire ?

JOBERLIN. — Mon général, j'ai à dire que la soupe ne vaut pas un clou.

HURLURET. — Comment ?

LE GÉNÉRAL. — Tout à l'heure... tout à l'heure... Ah ! la soupe n'est pas bonne ?

JOBERLIN. — Non, mon général, a n'vaut rien. Y a que du déchet, du suif et de l'os. Le cuisinier est un fricoteur : voilà qu'est-ce que j'ai à dire.

Un temps. Stupeur des officiers.

LE GÉNÉRAL. — Eh bien ! vous entendez, mon cher capitaine ?

HURLURET, *abasourdi.* — Mon général, en vérité, ça a l'air d'un fait exprès... voilà la première nouvelle... (*Aux officiers.*) Enfin, messieurs, je vous le demande, est-ce que jamais...

MOUSSERET. — Jamais ! C'est à n'y rien comprendre ! Cet homme est fou !

HURLURET. — Ça me tombe sur la tête comme une cheminée !... (*A Joberlin.*) Vous maintenez ce que vous venez de dire ?

JOBERLIN. — Oui, mon capitaine, je le maintiens.

LE GÉNÉRAL. — Vous entendez ?

HURLURET, *éperdu.* — Enfin, voyons, si vous n'étiez pas satisfait de la qualité de la soupe, il fallait vous plaindre, il y a longtemps.

JOBERLIN. — Je me suis plaint.

HURLURET. — A qui ?

JOBERLIN. — Au fourrier. Il m'a dit de m'adresser au chef. Je me suis donc adressé au chef.

HURLURET. — Et qu'est-ce qu'il vous a dit, le chef ?

JOBERLIN. — Il m'a dit : « Je m'en fous pas mal, je suis de la classe. »

FAVRET. — Moi, je vous ai dit ça ?

JOBERLIN. — Parfaitement.

FAVRET. — Vous mentez !

JOBERLIN. — Vous savez bien que non.

FAVRET. — Mon général, cet homme est un imposteur !

LE GÉNÉRAL. — Chut ! chut ! pas de gros mots, je vous prie. Il faudra, mon cher capitaine, tirer cette question au clair...

HURLURET. — Dès aujourd'hui !... soyez certain !...

LE GÉNÉRAL. — Obligez-moi de n'y pas manquer. Il est de toute nécessité que le soldat mange à sa faim. Le grand tort des officiers est de mettre trop souvent en pratique le principe « va comme je te pousse ». Ainsi... (*Il s'est arrêté devant Vergisson et lui a retroussé le bas de son dolman*), voilà un homme qui n'a pas de bretelles...

HURLURET, *bas à Mousseret.* — Qu'est-ce que je vous ai dit hier ? Qu'est-ce que je vous ai dit hier ?

LE GÉNÉRAL. — Vous entendez, capitaine, voilà un homme qui n'a pas de bretelles.

HURLURET, *qui accourt.* — J'entends, mon général, j'entends !

LE GÉNÉRAL. — Vous allez me dire : « Qu'est-ce que ça fait ? » Ça ne fait pas grand-chose, je le sais bien, mais enfin, le règlement est là et il ne faut pas aller contre.

HURLURET. — Evidemment.

LE GÉNÉRAL, *à Vergisson.* — Et alors la soupe ne vaut rien ?

VERGISSON, *défaillant d'émotion.* — ... Si, mon général !

LE GÉNÉRAL. — Comment, si ? Mais voilà votre camarade qui prétend justement le contraire.

FAVRET, *qui triomphe.* — Ah !

LE GÉNÉRAL. — Laissez, laissez... Ne vous troublez pas, mon ami, répondez avec confiance. Qu'est-ce que vous pensez de la gamelle ?

VERGISSON. — Mais... mon général... elle est... bonne.

LE GÉNÉRAL. — Vous la trouvez bonne, réellement ?

VERGISSON. — Oui... mon général.

LE GÉNÉRAL. — Ah ! (*A Laigrepin.*) Et vous ?

LAIGREPIN. — Mon général... moi aussi.

LE GÉNÉRAL. — Tiens ! (*A Hurluret.*) Voilà qui devient singulier ! (*A Ledoux.*) Et ce gros rouge, qui a une figure si honnête, quel est son avis sur la soupe ?

HURLURET. — Parlez ! Vous entendez bien que le général vous interroge !

LEDOUX. — Mon général, la soupe est excellente.

LE GÉNÉRAL. — Voilà qui est net ! (*A Ledoux.*) Je vous remercie ! (*A Joberlin.*) Ah ! çà, qu'est-ce que vous me chantez, vous ?

JOBERLIN. — Mon général, ne les écoutez pas. C'est tous des menteurs, des capons ! Y a que moi qui ai dit la vérité... C'est dégoûtant ! c'est dégoûtant !

LE GÉNÉRAL. — Oui, enfin, tranchons le mot, vous êtes une forte tête.

JOBERLIN. — Mon général, je vous jure !... C'est tous des menteurs, que je vous dis ! Ils avaient promis de me soutenir.

LE GÉNÉRAL. — Et allez donc !... Un petit complot ! — Plus un mot !... (*A Hurluret.*) L'événement me donne raison, et voici la confirmation de ce que je vous disais tout à l'heure. Tandis que vous dormiez en paix, toute une conjuration s'ourdissait dans l'ombre. Je n'entends pas donner à ce petit incident plus d'importance qu'il n'en mérite, mais quelle que soit ma répugnance à marquer mon passage par des punitions, je vous demanderai de porter huit jours de prison... (*Montrant Joberlin*) à cet homme.

HURLURET. — Adjudant !

FLICK. — Parfaitement, mon capitaine !

LE GÉNÉRAL. — De cette façon, la gamelle qui ne vaut rien lui aura valu quelque chose. (*A Hurluret.*) C'est là tout votre monde ?

HURLURET. — Oui, mon général, plus les hommes de garde, les gardes d'écurie, et, je crois, deux ou trois malades. Puis, voici nos réservistes, qui nous sont arrivés d'hier...

LE GÉNÉRAL. — Ah ! très bien ! Vous n'avez pas de permissionnaires ?

HURLURET. — Non, mon général.

LE GÉNÉRAL. — Ni d'hommes en bordée ?

HURLURET, *qui se récrie.* — Oh ! mon général !

LE GÉNÉRAL. — C'est que souvent les officiers répugnent à un aveu pénible, en ce sens qu'il trahit chez eux une absence de surveillance, et, chez leurs hommes, un fâcheux esprit d'indiscipline.

HURLURET. — Ce n'est le cas ni de mes hommes ni de mes officiers.

LE GÉNÉRAL. — Je vous en félicite sincèrement, mais alors, qui sont ces gens-là ?

Derrière le dos de Hurluret viennent d'entrer La Guillaumette et Croquebol, flanqués de deux gendarmes.

MOUSSERET, *à part.* — La Guillaumette et Croquebol ! Ça manquait !

FLICK, *à part.* — Ah ! les rossards ! Ah ! les rossards !

HURLURET, *abasourdi.* — Mon général, mon général... je ne sais comment vous exprimer... une pudeur bien naturelle, un sentiment de... de... comment dirais-je ? Une sorte de... solidarité... si je puis me servir de ce mot... Enfin, mon général, que voulez-vous que je vous dise, moi ? Je vous présente toutes mes excuses.

LE GÉNÉRAL. — Et je les accepte de grand cœur. Cependant ces rentrées sensationnelles, avec menottes, gendarmes, tout le diable et son train, sont d'un effet détestable sur l'esprit des populations provinciales.

HURLURET. — Mon Dieu, je sais bien, mais enfin, quoi ? Les soldats ne sont pas des hannetons qu'on emprisonne dans un bas de laine et je vous déclare qu'avec la meilleure volonté du monde, il m'est matériellement impossible de leur fiche un fil à la patte !

LE GÉNÉRAL. — Ne vous emportez pas.

HURLURET. — Je vous demande pardon.

LE GÉNÉRAL. — Vous ferez ce que vous voudrez : ce que je vous en dit, c'est dans votre intérêt.

HURLURET. — Ne prenez pas cette peine, mon général ; si c'est de mon avancement que vous voulez parler, il y a longtemps que j'en ai fait mon deuil.

LE GÉNÉRAL. — Pourquoi donc ?

HURLURET. — Oh !

Geste vague.

LE GÉNÉRAL. — A vrai dire... je professe pour votre personne, pour vos capacités et pour votre bravoure, une estime toute particulière, mais le commandement des hommes exige chez celui qui s'y applique un souci constant et jaloux de l'autorité qu'il exerce. De vous à moi, vous n'êtes pas sans savoir que ces gaillards-là ne vous craignent guère.

HURLURET. — Je me fais une gloire d'en être convaincu.

LE GÉNÉRAL. — C'est faire bon marché, vous me permettrez de vous le dire, du respect dû à vos galons.

HURLURET. — Je confesse volontiers mes torts, mon général. Enfant de la balle, né des amours d'une cantinière et d'un maréchal-ferrant, tour à tour enfant de troupe, soldat puis officier, je me soucie peu de n'occuper qu'une mince place dans le respect... (*Il montre ses soldats*) de mes camarades, si j'ai su me faire un petit coin dans leurs cœurs et dans leur souvenir. J'ai cinquante ans ; j'ai depuis longtemps, je vous le répète, renoncé à toute ambition ; je ne vois donc pas sans épouvante venir la minute prochaine, où ma vie, déjà sur son déclin, s'en ira sombrer je ne sais où, dans la tristesse et dans la solitude, loin des chambrées qui me furent si familières, et des soldats que j'ai tant aimés ! Eh bien un rayon de soleil m'éclairera pourtant dans ma nuit : la pensée que peut-être un de ceux qui n'ont pas aujourd'hui pour mon âge et pour mes galons tout le respect qui leur est dû, dira de moi, ému et souriant et remuant avec mélancolie les pages du lointain passé : « Quand j'étais simple cavalier de seconde classe au 51e chasseurs, nous avions pour capitaine une vieille bête, nommé Hurluret. C'était un braillard, un brouillon, mais ce n'était pas un méchant homme. »

LE GÉNÉRAL. — Vous avez une âme de grisette, et vous parlez, mon cher capitaine, avec beaucoup d'éloquence ; malheureusement, ce n'est pas avec ce système-là qu'un officier mène ses hommes.

HURLURET. — Je mènerai les miens à la mort quand je voudrai ; ils y marcheront derrière moi comme à une partie de plaisir, et c'est déjà quelque chose.

LE GÉNÉRAL. — Comme vous voudrez. — Diable, voici l'heure de mon train. Je suis très satisfait, messieurs, très satisfait, et je vous prie de transmettre aux sous-officiers et brigadiers l'expression de mon contentement.

HURLURET. — Ce sera fait.

LE GÉNÉRAL. — Si vous avez à l'escadron des hommes punis de consigne ou de salle de police, veuillez lever leur punition.

HURLURET. — C'est entendu.

LE GÉNÉRAL, *la main offerte*. — Mon cher capitaine...

HURLURET. — Mon général, je suis votre humble serviteur.

LE GÉNÉRAL, *la main au képi*. — Messieurs...

MOUSSERET. — Présentez armes !

Les trompettes sonnent les quatre appels. Le général sort lentement.

RIDEAU

LA CINQUANTAINE

SCÈNE POPULAIRE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois au Carillon, le 22 novembre 1895.

PERSONNAGES

	Mmes
LA FEMME (Elodie).....	LÉONIE LAPORTE. LOUISE FRANCE.
	M.
L'HOMME (Benjamin).....	TERVIL.

La partition, piano et chant, est en vente chez les éditeurs, MM. Enoch et Cie, 27, boulevard des Italiens, et chez M. Ernest Flammarion.

La musique de *La Cinquantaine* est de Paul Delmet.

D'abord, tumulte au fond de la salle. On entend : « Vous n'entrerez pas ! — Si ! — Non ! — Si ! — Je vous dis que vous n'entrerez pas ! »

UNE VOIX DE FEMME. — Nous entrerons si nous voudrons.

LA VOIX DU CONTROLEUR. — C'est trop fort.

Brouhaha. Bruit de gifles.

LE RÉGISSEUR, *entrant en scène.* — Qu'est-ce qui se passe ?

LE CONTROLEUR. — C'est des mendiants qui veulent à toute force entrer.

LE RÉGISSEUR. — Comment, des mendiants !... Dites donc, vous, voulez-vous bien filer et plus vite que ça !

Apparition d'un couple de mendiants dans l'allée centrale de l'orchestre.

L'homme (soixante ans, barbe en broussaille couleur de cendres) est vêtu de loques misérables, cravaté d'un cordon de soulier, chaussé de bottes dont s'entrebâillent les bouts sur les ongles de ses orteils nus. Un épais bandage de toile emmaillote son index droit, affligé d'un panaris. La femme est à l'avenant, aucun âge présumable : quarante ans ou soixante-cinq. Un désolant jersey qu'achèvent des basques en créneaux emprisonne sa poitrine plus plate qu'une ardoise.

Lui, porte une guitare en sautoir ; elle, tient une mandoline. Ils ont au bras, l'un et l'autre, le brassard blanc à croix rouge.

L'HOMME, *s'avançant.* — Monsieur...

LE RÉGISSEUR, *au contrôleur.* — Allez chercher le patron.

LE CONTROLEUR. — Il est couché. Faut-il que j'aille chercher la police ?

LE RÉGISSEUR. — Une minute ! — Oui ou non, voulez-vous fiche le camp ? — On ne chante pas ici.

LA FEMME. — On ne chante pas !... Vous ne faites que ça toute la soirée.

L'HOMME, *qui intervient.* — Espère un peu ! Tu vois pas que monsieur se fait des idées sur notre compte ? (*Au régisseur.*) Monsieur, nous ne sommes pas des mendiants.

LE RÉGISSEUR. — Bah !

LA FEMME, *avec dignité.* — Nous sommes des humanitaires.

LE RÉGISSEUR. — Allons donc !

L'HOMME. — Parole d'honneur !... Nous chantons, mais c'est pour les pauvres.

LE RÉGISSEUR. — Pour les pauvres ?

LA FEMME. — Oui.

LE RÉGISSEUR, *stupéfait.* — Pour quels pauvres ?

L'HOMME. — Moi, pour ma femme, qu'a censément plus rien à se mettre sur la peau.

LA FEMME. — Moi, pour mon homme, qu'a le derrière tout nu, autant dire. — Benjamin, fais voir si je mens.

Protestations du régisseur et du contrôleur.

LE RÉGISSEUR. — Non ! Non !...

LE CONTROLEUR. — On s'en rapporte à vous.

LE RÉGISSEUR. — Pardon ! Et pourquoi ces brassards ?

LA FEMME. — Parce que nous chantons aussi pour les blessés.

LE RÉGISSEUR. — Pour quels blessés ?

LA FEMME. — Moi, pour mon homme, qu'est affligé d'un panaris.

L'HOMME. — Moi, pour ma femme, qui s'est enlevé un morceau

dans le gras long comme ça, en se flanquant les quatre fers en l'air l'autre matin. — Elodie, montre un peu ton gras.

Nouvelles protestations.

LE RÉGISSEUR. — Eh non ! encore une fois !... Non ! Non !... — Ils sont enragés ma parole !... Allons bon !... les voilà partis !

En effet, les deux mendiants ont profité de l'esclandre pour accorder leurs instruments et ils se mettent en devoir de chanter :

DUO

I

L'HOMME

Ames tendres, cœurs secourables,

LA FEMME

Ames douces, cœurs généreux,

L'HOMME

Nous chantons pour les misérables.

LA FEMME

Nous chantons pour les malheureux.

L'HOMME

Ah ! plaignez la pauvre Elodie !

LA FEMME

Plaignez le pauvre Benjamin !

L'HOMME

C'est pour elle que je mendie ;

LA FEMME

C'est pour lui que je tends la main.

ENSEMBLE

Aimons-nous les uns les autres !
Précepte de charité !
Nous sommes les bons apôtres
Du Dieu qui nous l'a dicté.

II

L'HOMME

J'en ai l'âme, hélas ! déchirée,

LA FEMME

J'en ai le cœur lourd de chagrin,

L'HOMME

Elodie est dans la purée !

LA FEMME

Benjamin est dans le pétrin !

L'HOMME, *tendrement, à la femme.*

Mon tourtereau !...

LA FEMME, *tendrement, à l'homme.*

Ma tourterelle !

ENSEMBLE

Si nous mendions aujourd'hui,

L'HOMME

Ce n'est pas pour moi, c'est pour elle !

LA FEMME

Ce n'est pas pour moi, c'est pour lui !

ENSEMBLE

Aimons-nous les uns les autres !
Précepte de charité !
Nous sommes les bons apôtres
Du Dieu qui nous l'a dicté.

LE RÉGISSEUR. — Allons, arrivez, galvaudeux !... Mais, vous savez, deux minutes !

Les deux chanteurs escaladent la scène.

LE RÉGISSEUR, *au public.* — Vous voudrez bien, mesdames et messieurs, excuser un incident dont la direction n'est pas responsable. Un peu d'attention, s'il vous plaît ; et surtout beaucoup

d'indulgence ! ... N'oubliez pas que c'est pour une bonne œuvre. — Allez, vous autres ! Et puis ne faites pas trop de potin.

LA FEMME. — Soyez tranquille.

A l'unisson à tue-tête :

L'HOMME

Ayez pitié, messieurs et dames, d'une pauvre mère de famille atteinte d'une lésion dans le gras et qui en est réduite à demander son pain à la charité publique. Elle se recommande à votre bon cœur, ayant neuf enfants au berceau...

LA FEMME

Ayez pitié, messieurs et dames, d'un pauvre ouvrier sans travail atteint du panaris asiatique et qui en est réduit à demander son pain à la charité publique. Il se recommande à votre bon cœur, ayant neuf enfants au berceau...

L'HOMME, *seul.* — ... sans compter son propriétaire...

LA FEMME, *bas.* — Comment, mon propriétaire ?

L'HOMME, *bas.* — Ta gueule.

LA FEMME, *bas.* — T'es saoul, au moins.

L'HOMME, *bas.* — Ta gueule, que j'te dis ; c'est bon, (*Haut...*) sans compter son propriétaire qui menace de la mettre à la porte. Vous voyez, mesdames et messieurs. (*Il attache sur la femme le regard chargé de haine d'un homme injustement outragé et que les circonstances mettent dans l'impossibilité de venger son honneur flétri*), comme la situation est digne d'intérêt... C'est à en pleurer !

LA FEMME. — A chaudes larmes !

L'HOMME. — C'est pourquoi nous allons chanter...

LA FEMME. — ... *La Cinquantaine...*

L'HOMME. — ... Romance...

LA FEMME. — ... En vers...

L'HOMME. — ... Paroles de Victor Hugo...

LA FEMME. — ... Musique de Richard Wagner !

Ils se placent en face du public et accordent leurs instruments.

L'HOMME, *les doigts à la guitare.* — Sol ! Sol ! Sol ! (*A part, haussant les épaules.*) Saoul !...

LA FEMME, *les doigts à la mandoline.* — Do ! Do ! Do ! (*A part, à l'adresse de l'homme.*) Mon propriétaire.

ENSEMBLE. — *Premier couplet !*

LA FEMME

Voici venue enfin cette semaine,
Fête du cœur comme du souvenir,
Qui voit ici fleurir la cinquantaine
D'une union que rien n'a pu flétrir.

L'HOMME

Hélas ! le temps fuit avec les années !...
Mais si l'hiver poudre nos cheveux blancs,
Baisons pourtant nos lèvres embaumées !...
Nos cœurs, ma Jeanne, ont toujours leurs vingt ans.

ENSEMBLE

Viens ma chérie,
(L'instant charmant !)
Dans la prairie
Courir gaîment.
Viens, ah ! viens vite !
L'air parfumé,
Tout nous invite
A nous aimer.

Ritournelle sur la guitare et la mandoline, au cours de laquelle les deux mendiants, impassibles et le visage tourné vers le public, échangent, sans se regarder, le colloque suivant.

L'HOMME, *bas.* — Vrai alors, t'en as du culot, d'oser dire que j'ai le nez sale.

LA FEMME, *bas.* — Bien sûr, t'as le nez sale.

L'HOMME, *bas.* — J'ai le nez sale ?

LA FEMME, *bas.* — Oui, t'as le nez sale.

L'HOMME, *bas.* — Ah ! j'ai le nez sale ! Espère un peu qu'on

soye chez nous, je t'ferai voir, moi, si j'ai le nez sale. — Proparienne !

LA FEMME, *bas.* — ... Gros dégoûtant.

L'HOMME, *bas.* — ... Avec ma main sur la figure...

LA FEMME, *bas.* — Je t'emmène à la campagne.

L'HOMME, *bas.* — ... Et mon pied dans le derrière.

LA FEMME, *bas.* — Cause toujours, tu m'intéresses.

L'HOMME, *bas.* — Volaille !

LA FEMME, *bas.* — Turbot !

L'HOMME, *bas.* — Panier !

LA FEMME, *bas.* — Ragoût !

L'HOMME, *bas.* — C'est bon ! Ferme ta malle !...

LA FEMME. — Gueule d'empeigne.

L'HOMME, *bas.* — Figure de porc frais !

ENSEMBLE. — *Deuxième couplet !*

LA FEMME

En vain les ans fuyant à tire-d'ailes
Sur nos baisers luirent cinquante fois,
Le même feu qui darde en mes prunelles
Garde à mon front ses pudeurs d'autrefois.

L'HOMME

Viens donc encore, étrange magicienne,
Griser mon œil de tes charmes troublants,
En rougissant, mets ta main dans la mienne !...
Nos cœurs, ma Jeanne, ont toujours leurs vingt ans.

Refrain à l'unisson.

Viens, ma sirène,
Comme autrefois,
Courir, ma reine,
Au fond des bois.

Viens, de ma vie
Astre pâmé !
Tout nous convie
A nous aimer.

Ritournelle sur la guitare et reprise du jeu de scène déjà vu.

L'HOMME. — Et le plus chouette, c'est que c'est toi qu'es saoule, justement.

LA FEMME. — Moi ? Eh bien, t'en as une santé !

L'HOMME. — Tu parles, si faut que j'en aye une, pour rester de là, collé depuis plus de vingt berges avec une vieille peau pareille.

LA FEMME. — Ma peau vaut bien la tienne, casserole !

L'HOMME. — Comment que t'as dit ?

LA FEMME. — Casserole.

L'HOMME. — Répète-le un petit peu. Je te refile un marron par le blair, tu verras si c'est de l'eau de savon.

LA FEMME. — Casserole ! Casserole !

L'HOMME. — Tu crânes à cause qu'on est dans la bonne société. Espère un peu ; on n'y sera pas toujours. C'est malheureux, ça aussi, de se faire moucher par une pouffiasse qui vous achète devant le monde et qui dit comme ça qu'on est saoul.

LA FEMME. — Ferme ta malle ! On voit Gouffé.

L'HOMME. — Zut !

LA FEMME. — Va donc, eh, paquet !

L'HOMME. — Poison !

LA FEMME. — Plein de puces !

L'HOMME. — Tête à poux ! — Et puis (*En pantomime.*) m...

ENSEMBLE. — *Troisième couplet !*

LA FEMME

Toc, toc ! Qui frappe à cette heure à la porte ?
Ciel ! c'est la mort !

L'HOMME

Jeanne, ne tremble pas.
La mort n'est rien, si notre amour plus forte
Survit encore au plus prochain trépas.

LA FEMME

Dans le cercueil, où nos cendres glacées
Sommeilleront en l'horreur des néants,

L'HOMME

Pour nous chérir au bout de mille années,
Nos cœurs, ma Jeanne, auront encore vingt ans.

ENSEMBLE

Refrain.

Viens sous la nue !
Entends vraiment
La voix émue
De ton amant.
L'instant suprême
Prêt à sonner
Veut que l'on s'aime !...
Viens nous aimer.

Ils descendent de la scène et ils traversent la salle pour sortir, la femme la première, l'homme ensuite.

ENSEMBLE.

Aimons-nous les uns les autres !...

L'HOMME, *bas, à sa femme qui le précède.* — Vieille carne !

ENSEMBLE.

Précepte de charité !...

LA FEMME, *se retournant.* — Vieux pignouf !

ENSEMBLE.

Nous sommes les bons apôtres...

L'HOMME, *même jeu que plus haut.* — Planche à repasser.

ENSEMBLE.

Du Dieu qui nous l'a dicté.

LA FEMME, *se retournant.* — Poivrot !

Ils sortent sur une reprise de l'ensemble.
En cas de rappel, les deux artistes interprétant « la Cinquantaine » reviennent en scène, où ayant de nouveau accordé leurs instruments :

LA FEMME. — Merci bien, messieurs et dames.

L'HOMME. — On va vous chanter *Dors en Paix.*

LA FEMME. — Romance patriotique et sentimentale.

L'HOMME. — Paroles de Lamartine.

LA FEMME. — Musique d'Albert de Musset.

L'HOMME, *à la femme.* — Allons-y hein ! Et de l'ensemble au refrain.

Il chante.

I

Dans son berceau de fine mousseline,
Un jeune enfant d'environ quelques mois
Sous le regard de sa mère mutine
Dormait ainsi qu'il faisait quelquefois.

LA FEMME

Il souriait, car dans un rêve étrange,
Il distinguait un crapaud déployé !...

L'HOMME, *à mi-voix.*

Drapeau !

LA FEMME, *qui se reprend.*

... drapeau déployé !...
Ah ! dit la mère à son cher petit ange...
Dors, mon enfant, dors sans te réveiller.

ENSEMBLE

Dors en paix, mon doux être,
Sous mon œil ingénu,
Bientôt... demain peut-être,
Le moment du réveil pour tous sera venu.

LA FEMME

Mais le bébé dont un rêve morose
Semblait troubler le sommeil enfantin,
Pâlit soudain et sa lèvre de rose
Dit : « C'est par *eux* que je suis orphelin !

L'HOMME

» V'là vingt-huit ans qu'ils ont tué mon père :
» Je veux venger son cadavre béni !... »
En se perchant...

LA FEMME, *à mi-voix.*

Penchant !

L'HOMME, *qui se reprend.*

... penchant sur le berceau, la mère,
Les yeux en pleurs, à l'enfant répondit.

ENSEMBLE

Dors en paix, mon doux être,
Sous mon œil ingénu,
Bientôt... demain peut-être,
Le moment du réveil pour tous sera venu.

L'HOMME

Trois mois après, au bord de la couchette,
Où le bébé dormait, dormait toujours,
La pauvre mère, affligée et muette,
Cédait au poids de ses destins trop courts.

LA FEMME

Et tout à coup, de sa lèvre mourante,
Baisant un front qui rugit de plaisir,

L'HOMME, *à mi-voix.*

Rougit !

LA FEMME, *qui se reprend.*

... rougit de plaisir,
Elle gémit, d'une voix expirante,
Ces mots noyés dans un dernier soupir :

ENSEMBLE

Dors en paix, mon doux être,
Sous mon œil qui s'éteint,
Dors en paix, car peut-être
Le moment du réveil sera demain matin.

LE DROIT AUX ÉTRENNES

Grand Guignol, 13 mai 1896.

PERSONNAGES

	MM.
LANDHOUILLE	Jules Mondos.
UN COCHER DE L' « URBAINE »	Tervil.
UN SOLDAT	Frère.
UN MONSIEUR BIEN MIS	Rouyer.
LOUISON	Louise France.

Une petite pièce modestement meublée. — Au fond, une porte, et, à gauche, en pan coupé, une fenêtre praticable. A droite, une porte. Un casier laissant voir les dos de deux grands livres, reliés en vert, avec montures de cuivre.

SCÈNE PREMIÈRE

LANDHOUILLE, *seul.*

Au lever du rideau, Landhouille, à la porte du fond, le dos présenté au public, hurle, à une personne qu'on ne voit pas, des recommandations que couvrent des roulements de tambour.

LANDHOUILLE. — Tu feras mes amitiés à ma tante Virginie, et tu l'embrasseras pour moi. Tu diras à mon oncle Auguste... — Vas-tu te taire, avec ton tambour ? Quelle diable d'idée ai-je eue de donner un tambour à cet enfant ! Tape encore un peu, que je t'entende ; je te le reprendrai, moi, ton tambour. (*Le tambour se tait.*) Tu diras à mon oncle Auguste que j'ai été forcé d'aller à la réception du ministre. Ce n'est pas vrai, mais ça ne fait rien. Tu as l'abat-jour de ma tante ? Oui ? Bon. Adieu, Sidonie ; n'oublie pas les fruits confits de Mme de Pont-à-Mousson. (*Répondant à une question que le public n'entend pas.*)... Bien entendu, chez l'épicier. Et pense aux crottes de chocolat de Mme de Saint-Jean-Pied-de-Port. Et puis, toi, Toto, tâche d'être sage. Embête-la un

peu, ta mère ; embête-la, avec ton tambour ; je t'apprendrai comment je m'appelle, moi. (*Il referme la porte, descend en scène et tire sa montre.*) Trois heures dix. Sidonie ne sera pas rentrée avant sept heures ; mettons à profit nos loisirs pour établir le bilan de l'infâme Premier Janvier, en procédant à la récapitulation des étrennes que j'ai données et des étrennes que j'ai reçues. (*Il va au casier, en tire un des grands livres et le transporte dans ses bras jusqu'à une table chargée de papiers et de journaux, placée à droite, à l'avant-scène. Ceci fait, il s'installe, se plante son binocle sur le nez, et, rabattant le couvercle du volume :*) Récapitulation des étrennes que j'ai reçues. (*Il tourne la page.*) Total : zéro. A la bonne heure, c'est vite compté, et ça dispense de faire la preuve par neuf. (*Il reporte le grand livre à la place qu'il occupait dans le casier et revient, chargé de l'autre in-folio. — Recommencé du jeu de scène ci-dessus.*) Récapitulation des étrennes données ! (*Il tourne une page, puis une autre, puis une troisième, puis une autre encore. — Les pages sont noires d'écritures.*) Ça, c'est une autre histoire.

(*Il lit.*)

« A ma femme... des boucles d'oreilles ;
« A ma belle-mère... un chauffe-assiettes ;
« A mon petit garçon... un tambour ;
« Au concierge... vingt francs.

(*Parlé.*) Vingt francs ! En voilà de l'argent que je regrette. Ponchon a rudement raison. Comme il dit, je ne sais plus dans quoi :

« Encore un an qui s'amène,
Un autre qui s'tir' des pieds.
Moi qui ne r'çois pas d'étrennes,
Faut qu'j'en foute à mon portier.

(*Haussement d'épaules mélancolique.*)

Où en étais-je ?

(*Il se replonge dans ses calculs.*)

« A mon cousin Lenflé... une pipe ;
« A ma cousine Lenflé... une cuiller à soupe ;
« Au petit Lenflé... une trompette.

(*Parlé.*)

Ces Lenflé me mettent sur la paille ! Heureusement, la trompette de leur gosse fait encore plus de boucan que le tambour du mien. Les parents auront de l'agrément, c'est toujours ça de rattrapé.

(*Il poursuit.*)

« A mon beau-frère... mon portrait.

(*Satisfait de lui.*)

Très bien !

(*Il tourne la page.*)

« A ma tante Louise... un abat-jour ;
« A ces mufles de Dubourg... un pétunia en pot ;
« Au petit garçon des Durand... un abonnement à la Jaunisse.

(*Surpris.*)

Un abonnement à la Jaunisse ?...

(*Il se penche sur la feuille, s'efforce de déchiffrer une écriture illisible. Enfin :*)

Ah ! non !... à la « JEUNESSE ! », au journal la « JEUNESSE ».

(*Il reprend :*)

« Au petit garçon des Durand... un abonnement à la « JEUNESSE ».
« A mon filleul... ma vieille montre ;
« A mon garçon de bureau... ma vieille redingote ;
« A mon oncle Albert... mon portrait.

(*Parlé.*)

Très bien !
« A la bonne des Lenflé.....

(*Parlé.*)

Encore ! Ça devient de l'extravagance ! Ce n'est pas une trompette que j'aurais dû donner au petit ; c'est un canon.
« A la bonne des Lenflé... cent sous ;
« A Mme de Pont-à-Mousson... une livre de fruits confits ;
« A Mme de Saint-Jean-Pied-de-Port... une livre de crottes de chocolat ;
« A la veuve Plumeau... une botte de mouron ;

(*Se reprenant :*)

« Une boîte de marrons », pardon. Jolie écriture !...

(*Il poursuit :*)

« A la veuve Plumeau... une boîte de marrons ;
« A mon oncle Edouard... mon portrait.

(*Parlé.*)

Très bien.

« A ma bonne... dix francs ;
« A la porteuse de pain... un franc ;
« Au facteur des postes... quarante sous ;
« Au petit télégraphiste... vingt sous ;
« Aux vidangeurs... cinquante centimes.

(*Parlé.*)

Si j'avais su, je leur aurais donné mon portrait, aux vidangeurs. Les bonnes idées viennent toujours trop tard. (*Il sonne.*) Que je fasse mettre une bûche au feu ; je gèle sur place, moi... Voyons, est-ce bien tout ? (*Longue rêverie.*) C'est bien tout. C'est plus que suffisant, d'ailleurs. L'année a été si brillante !... (*Nouveau coup de timbre.*) Plus de vingt mille balles que j'ai perdues dans l'affaire des mines du Transvaal par la faute de cette saleté de coulissier !... Que je le rechoppe, le coulissier ! non, mais, que je le repince, pour voir. Je lui paierai un petit rigolo de dividende qui ne lui coûtera pas cher d'impôt. Farceur, va !... Ah çà, mais je sonne dans le désert ! Je suis le gentilhomme le plus mal servi de France. Célestine ! Célestine ! Célestine !

La porte de droite s'ouvre lentement. Apparition d'un soldat. — Landhouille se lève effaré.

SCÈNE II

LANDHOUILLE, UN SOLDAT

LANDHOUILLE. — Un soldat dans la cuisine ! Qu'est-ce que vous faites là ?

Un temps. Le soldat va à lui, et, lui tendant sa main ouverte :

LE SOLDAT.

Voici ma main, elle est par le hâle tannée.
Agréez mes souhaits pour la nouvelle année.
Je suis soldat, monsieur, et sauf votre respect,
J'ai nom Léonidas Agathocle Lepet,
Caserné, bâtiment H, à la Pépinière.

LANDHOUILLE, *étonné.* — Asseyez-vous donc, je vous prie.

Les deux hommes s'assoient l'un en face de l'autre, puis, chez Landhouille, le geste qui veut dire : « Vous avez la parole, j'écoute. »

LE SOLDAT, *souriant.*

Je suis le bon ami de votre cuisinière.
C'est moi qui l'aide à laisser brûler le rôti,
En lui faisant l'amour quand vous êtes sorti.
Oui, bien des fois je mis à profit votre absence
Pour cueillir les trésors de sa magnificence
Et remplir, sur l'azur de votre couvre-pied,
Mes devoirs de vaillant et de galant troupier.
Je l'aide également à casser la vaisselle,
A cracher dans la sauce ou dans le vermicelle,
A très bien démantibuler les robinets
De la fontaine, et le machin des cabinets.
J'ajoute que je suis apte à vider les litres,
Que je sais prolonger les fêlures des vitres,
Et, sur l'or des parquets nouvellement frottés,
Faire grincer les clous de mes souliers crottés.
De mes talents, tel est l'énuméré rapide.

LANDHOUILLE. — Je ne sais pas à quoi ça tient, je ne saisis pas très clairement le but de votre démarche.

LE SOLDAT.

Je m'explique. Certain d'avoir été stupide
Avec ampleur, et fourbe avec tranquillité,
D'avoir enfreint les lois de la pudicité
Et consterné les plus grands ivrognes de France
Du spectacle émouvant de mon intempérance,

D'avoir enfin, — de quoi j'atteste ici les dieux ! —
Tout fait au monde afin de me rendre odieux,
Je viens avec la paix des consciences sereines,
Solliciter de vous mes petites étrennes.

LANDHOUILLE. — Parce que vous avez bu mon vin, fait des horreurs dans ma chambre à coucher et démantibulé les lieux, il faut que je vous donne des étrennes ? Vous avez une certaine santé. (*Il tire vingt sous de sa poche.*) Voici vingt sous. C'est bien pour encourager le vice. (*Lui ouvrant la porte du fond.*) Et maintenant, du vent, s'il vous plaît !

LE SOLDAT.

Il n'est pas de petite offrande ;
De petite obole il n'est pas ;
Quant aux vingt sous, je vais les boire de ce pas,
En priant Dieu qu'il vous les rende.

LANDHOUILLE. — Serviteur aux carottiers. Bonjour, mon ami. Bonjour.

Le soldat sort.

SCÈNE III

LANDHOUILLE, *seul ; puis* UN COCHER DE L' « URBAINE »

LANDHOUILLE. — J'ai vu des gens avoir du culot, mais pas dans ces proportions-là. Ah ! si on n'avait pas le trac de passer pour un crasseux !... (*Il revient à la table et s'y installe.*) Voyons, nous disons... nous disons... : « à l'amant de Célestine... » (*On sonne.*) Qui est-ce qui vient me raser ?

*Il va ouvrir. Apparition d'un cocher de l'*Urbaine. *Ce vieillard congestionné est vêtu d'un manteau à quadruple pèlerine. D'une main, il tient son fouet, de l'autre son chapeau blanc.*

LANDHOUILLE. — Un cocher, à présent ? Je n'ai pas pris de voiture. Vous devez vous tromper d'étage.

LE COCHER.

Homme qui survenez et m'écoutez ici,
J'entre...
(*Il entre.*)
Je vous salue,
(*Il salue.*)
Et je vous dis ceci :
Recevez tous mes vœux pour la nouvelle année
Et touchez là ; voilà ma main parcheminée.

Ahurissement de Landhouille qui garde sa main dans sa poche.

LE COCHER.

Eh quoi ! vous dérober à mon embrassement ?
Cet excès de froideur me peine énormément.

A lentes et larges enjambées il marche sur Landhouille, lequel recule d'autant. Ils arrivent ainsi au trou du souffleur. Là :

LANDHOUILLE, *qui commence à être très inquiet, à part.* — Je ne donnerais pas cinq sous de ma peau.

LE COCHER, *avec éclat.*

Rappelez-vous !

Landhouille rassemble ses souvenirs et ne se rappelle rien du tout.

LE COCHER.

Je suis Luc !

Landhouille exprime par sa mimique que cette révélation le laisse froid.

LE COCHER.

... cocher de l' « Urbaine !!! »

Mutisme prolongé de Landhouille qui se rappelle de moins en moins.

LE COCHER.

C'est moi qui, l'autre jour, eus cette bonne aubaine
De vous catastropher dans une flaque d'eau,
En doublant le tournant du Cirque Fernando.

Je fendais l'air. D'une allure non moins pressée,
Vous allâtes baiser le sol de la chaussée,
Lequel, dès lors, porta de gueule sur fond blanc.
Quand on vous releva, vous étiez ruisselant
Comme une éponge et maculé comme un grimoire...
Combien ce temps encore est cher à ma mémoire !

LANDHOUILLE. — Vous pensez à moi, c'est gentil. — Et alors !

A ces mots :

LE COCHER, *de qui le visage s'empourpre.*

Alors !... Alors, dis-tu !

(*Eclatant :*)

Donc, tu n'as pas saisi ?
Et je n'ai pas assez mis les points sur les *i* ?
Tu ne vois pas que je viens chercher mes étrennes ?

(*Formidable :*)

Faut-il te le hurler, pour que tu le comprennes ?
Outil ! Fourneau ! Paquet ! Tête à poux !... Marié !...
Echantillon pourri d'un siècle carié !
Monstre à l'âme de boue, et de fange, et de lie,
Qui n'échappa que par miracle — et qui l'oublie ! —
Aux sabots meurtriers

(*Emu jusqu'aux larmes.*)

de mes propres chevaux !

LANDHOUILLE. — Ecoutez, je ne veux pas de scandale...

LE COCHER.

Zut !

LANDHOUILLE. — Je suis un homme rangé, paisible.

LE COCHER.

Tais-toi !

LANDHOUILLE. — Je jouis de la considération du voisinage, et...

LE COCHER.

Je te tiens pour le dernier des veaux !

LANDHOUILLE. — Mais ne criez donc pas comme ça, encore une fois !... Voyons, voulez-vous vingt sous ?

LE COCHER.

Voyez le cancre, avec sa gueule peinte en jaune.
Ai-je l'air d'un monsieur qui demande l'aumône ?
Vingt sous !... Vingt sous !...

(*Il prend la pièce de monnaie.*)

Je les prends pour t'humilier.
Passe un jour, à proximité de mon soulier...
Je me comprends. Adieu, que le diable t'emporte !

(*En sortant :*)

Je crache mon mépris sur le seuil de ta porte.

SCÈNE IV

LANDHOUILLE, *seul.*

Je ne suis pas à vingt sous près, mais enfin, il eût dû me les demander poliment ; je les lui aurais refusés. L'homme est un être délicieux ; c'est le roi des animaux. On le dit bouché et féroce ; c'est de l'exagération. Il ne montre de férocité qu'aux gens hors d'état de se défendre, et il n'est point de question si obscure qu'elle lui demeure impénétrable : la simple menace d'un coup de pied au derrière ou d'un coup de poing en pleine figure, il comprend à l'instant même ! (*Tout en parlant, il est revenu encore une fois à sa table de travail.*) Si je mettais mes comptes à jour, avec tout ça. (*Il s'installe de nouveau, jette sa plume dans l'encre.*) J'en suis resté... Ah ! voilà ! (*On frappe à la vitre.*) Entrez ! — C'est Célestine qui rentre. Je vais l'arranger, Célestine.

(*Il écrit.*)

« A l'amant de Célestine... un franc.
« Au cocher...

(*On refrappe.*)

Entrez !
« ... Au cocher qui m'a renversé devant le Cirque Fernando... Un franc.

(*On refrappe.*)

Eh bien, entrez ! — Ah çà, mais, Dieu me pardonne, est-ce qu'on ne tape pas aux carreaux ?

Il va à la fenêtre qu'il ouvre. Apparition de Louison perchée au faîte d'une échelle dont on aperçoit les montants. C'est une petite vieille ignoble, sale comme un peigne, et — oh horreur ! — souriante.

SCÈNE V

LANDHOUILLE, LOUISON

LOUISON, *poétique.* — Comme à vingt ans !

LANDHOUILLE. — Miséricorde ! Qu'est-ce que c'est encore que celle-là ?

LOUISON. — Tu ne me reconnais pas ?

LANDHOUILLE. — Non.

LOUISON. — Ingrat ! Je suis ta jeunesse embaumée !

LANDHOUILLE. — Je pense que les fous sont lâchés et qu'ils ont choisi ma maison pour s'y donner rendez-vous. Voulez-vous bien descendre de votre perchoir, tout de suite ! Qui est-ce qui m'a bâti une vieille perruche pareille !

LOUISON. — Comme tu me parles durement !

LANDHOUILLE. — Oui ou non, voulez-vous descendre de là ?

LOUISON. — Tends-moi du moins les bras !

LANDHOUILLE, *qui l'aide à escalader la balustrade de la fenêtre.* — Misère !...

LOUISON, *aux bras de Landhouille, pâmée.* — On est bien !... Ah ! on est bien !... Berce-moi, dis ?

LANDHOUILLE. — Je ne vais faire que ça. (*Il la pose à terre.*)

Ecoutez, le contentieux me réclame. Abordons la question de front. Vous venez chercher vos étrennes ?

LOUISON. — Oui.

LANDHOUILLE. — Je n'attendais pas moins de vous. A quel titre ? N'est-ce pas vous qui, il y a deux mois, vous êtes assise sur mon chapeau dans le tramway de la gare de l'Est ?

LOUISON. — Non.

LANDHOUILLE. — J'aurais cru. Cherchons ailleurs. Depuis quelque temps déjà, les locataires de cette maison et les fournisseurs du quartier sont infestés de cartes postales anonymes, où je leur suis représenté comme le dernier des gredins. (*Souriant.*) Vous en êtes peut-être l'auteur ?

LOUISON. — Non.

LANDHOUILLE. — C'est surprenant. Mais j'y songe ! Le feu a pris hier au soir dans le cabinet de toilette, pendant que je me lavais les pieds. Il s'en est fallu d'un cheveu que je grillasse comme un bout de boudin. (*Très régence, lui prenant les doigts.*) Me serait-il donné de presser la petite main qui alluma l'incendie ?

LOUISON. — Non.

LANDHOUILLE. — Même pas ? Vous me désespérez. Je vous croyais ma bienfaitrice.

LOUISON, *mélancolique.* — Et voilà ceux auxquels nous sacrifions tout : nos pudeurs de jeunes filles, la fleur de nos baisers, les illusions de nos vingt ans ! (*Long soupir.*) Alors, non ? tu ne me reconnais pas ?

LANDHOUILLE. — Aucun souvenir.

LOUISON, *ironique.* — C'est gai. (*Avec transports.*) Tu m'as aimée, pourtant !

LANDHOUILLE. — Jamais de la vie.

LOUISON. — Ne mens donc pas. Si tu ne m'avais aimée de l'amour le plus pur, le plus tendre, le plus délicat, tu n'aurais pas supporté quinze jours l'existence abominable que je t'ai faite pendant cinq ans.

LANDHOUILLE. — Louison !...

LOUISON. — Enfin !... Embrasse-moi sur la bouche.

LANDHOUILLE. — Je ne peux pas. Je suis marié.

LOUISON. — A qui la faute ? J'en ai assez mis des bâtons dans les roues de ce mariage-là ! J'en ai assez poussé, des cris ! je t'en ai assez fait des menaces ! Jusqu'à un gosse emprunté à une concierge de mes amies, que je suis venue déposer sur les genoux de la mariée au milieu de la cérémonie, en criant : « Du pain, madame ! par pitié, du pain pour l'enfant, puisque vous me ravissez le père ! » Va ! je dors sur mes deux oreilles. Que des femmes t'aient chéri plus que moi, je ne dis pas ; je te défie de m'en citer une qui t'ait embêté davantage.

LANDHOUILLE. — Je m'en défie aussi.

LOUISON. — Enfin, voyons, est-ce vrai ? (*Pensive.*) Des fois... — Tu sais, nous autres femmes, nous sommes des êtres de sentiment ; nous aimons regarder en arrière et patauger dans le passé — ... des fois, comme ça, au coin de mon feu, je me laisse aller à la rêverie, je revis toute notre liaison. Eh bien, crois-moi si tu veux : quand je songe à quel point je t'ai rendu malheureux, mais malheureux, mais malheureux, (*Doucement égayée.*) je ne peux m'empêcher de rire.

LANDHOUILLE. — Ça tient à ce que tu as bon cœur.

LOUISON, *très simplement, lui passant la main dans les cheveux.* — Aussi, ces cheveux blancs-là, qui c'est qui te les a faits ?

LANDHOUILLE. — C'est Louison.

LOUISON. — Et ces belles grosses rides, qui c'est qui te les a creusées ?

LANDHOUILLE. — C'est Louison.

LOUISON. — Bien sûr, c'est Louison. Ah ! ah ! elle est mignonne, Louison ! Dis, mon chéri, elle est mignonne ?

LANDHOUILLE, *pas très convaincu.* — ... Oui.

LOUISON. — Causons un peu, tous les deux. Tiens, assieds-toi là, près de moi. Te rappelles-tu la fois où je t'ai tant *ostiné !*

LANDHOUILLE. — Oh ! A ciel constellé, on ne compte pas les étoiles. Précise. De quoi veux-tu parler ?

LOUISON. — De cette soirée inoubliable où je faillis te rendre fou à force de te tenir tête. Y avait deux heures que ça durait, si bien que tu en étais venu à pleurer des larmes de rage, les poings aux tempes, trépignant, criant : « Mais tais-toi donc, bon Dieu ! C'est donc un parti pris de me mettre hors de moi ? Ah ! la scélérate ! Ah ! la gueuse ! C'est à ma cervelle qu'elle en veut ! C'est à ma pauvre cervelle ! » A la fin, comme je ne cédais pas, tellement je prenais plaisir à te faire écumer...

LANDHOUILLE. — Attends !... ça me revient, parbleu ! Je m'en allai à la cuisine...

LOUISON. — Oui.

LANDHOUILLE. — J'en revins avec un seau d'eau...

LOUISON. — Avec un seau d'eau, parfaitement !

LANDHOUILLE. — ... et l'ayant balancé lentement : « Une ! Deux ! Trois ! »...

LOUISON. — ... tu en lanças tout le contenu à travers la chambre à coucher ! Ce fut un joli spectacle ! Projetée par le vide des espaces, la trombe se déploya en forme d'éventail, puis s'abattit comme un pan de mur !

LANDHOUILLE. — Comme un pan de mur ! C'est cela même !

LOUISON. — Tu te souviens ?

LANDHOUILLE. — Comme si c'était d'hier... Non, ce lit !... une porte d'écluse.

LOUISON. — Et la cheminée !... une cataracte !

LANDHOUILLE. — Et les angles de l'armoire à glace vomissant l'eau comme des gargouilles !

LOUISON. — Et le chat fuyant éperdu à travers l'inondation avec une queue longue comme ça ! Parce que tu sais, les queues des chats...

LANDHOUILLE. — ... quand on les mouille, ça s'allonge.

LOUISON, *qui s'attendrit.* — Y a aussi le jour où je t'ai avalé sous le nez un petit flacon de belladone ? C'est du coup que t'en as fait une tête ! Cent ans, je vivrais cent ans : toujours je te

verrais, mon chéri, vert d'émotion, avec des pauvres grosses pattes qui tremblaient comme du pied de veau et des yeux comme des œufs pas cuits... C'était de l'eau filtrée, d'ailleurs.

LANDHOUILLE. — Je m'en étais toujours douté !

LOUISON. — Et la fois, où, vexée d'avoir dit je ne sais plus quelle sottise, je me suis couchée, pour me venger, sur la place de l'Opéra ? T'as encore eu assez d'agrément, ce jour-là.

LANDHOUILLE. — Assez ; oui. Tu es bien aimable. Il pleuvait !... Une bénédiction. Avant que j'eusse le temps de comprendre à quelle fête tu m'allais convier, tu t'étendis sur le macadam ruisselant d'eau, et tu demeuras là, Louison, immobile, les bras au corps, avec un visage doucement triste de pauvre victime résignée.

LOUISON, *enchantée d'elle.* — Je suis une bonne fille ! Je suis une bonne fille !

LANDHOUILLE. — Je te crois, que tu es une bonne fille ! Cependant du haut de leurs sièges, les cochers de « Bastille-Madeleine » immobilisés à la file, criaient : « Eh bien quoi ? On ne passe plus ? »

LOUISON. — La foule, accourue de toute part, faisait cercle autour de nous.

LANDHOUILLE. — Et tandis que je suppliais : « Louison, au nom du ciel, lève-toi ! Tu nous couvres de ridicule. »

LOUISON. — ... des hommes graves disaient : « C'est ignoble ! Est-il permis de pousser une femme à de pareilles extrémités ? »

LANDHOUILLE. — Je fus traité de lâche,

LOUISON. — de canaille,

LANDHOUILLE. — de prop' à rien,

LOUISON. — de saligaud ;

LANDHOUILLE. — battu comme plâtre par des personnes qui avaient le cœur bien placé,

LOUISON. — ... et finalement emmené au poste par de vertueux gardiens de la paix...

LANDHOUILLE. — ... cependant que des étrangers compatissants

t'emmenaient, toi, chez le pharmacien, prendre un verre de vulnéraire.

LOUISON, *attendrie.* — Ah ! la jeunesse n'a qu'un temps.

LANDHOUILLE. — C'est une justice à lui rendre.

LOUISON, *minaudant.* — Avec tout ça, la bonne année, tu ne me la souhaites pas souvent.

LANDHOUILLE. — Au fait !... La bonne année, Louison ! Que le Seigneur te tienne en santé et en joie !

LOUISON. — Et mes étrennes ?

LANDHOUILLE. — Si je n'écoutais que mon cœur, je te ferais présent d'un hôtel avenue des Champs-Elysées ; mais je connais ta délicatesse ; j'aurais peur de te faire du chagrin. Je me bornerai donc à t'offrir mon portrait... Un mot, pourtant. Qui t'a procuré mon adresse ?

LOUISON. — Un monsieur.

LANDHOUILLE. — Quel monsieur, Louison ? Je voudrais lui envoyer ma carte avec un mot.

LOUISON. — Tu le connais.

LANDHOUILLE. — Je le connais ?

LOUISON. — Beaucoup ! C'est ce monsieur, tu sais...

LANDHOUILLE. — Quel monsieur ?

LOUISON. — Ce monsieur qui est à la Bourse ; qui te donne des conseils... tu sais bien...

LANDHOUILLE, *visité d'un soupçon.* — Le coulissier ?

LOUISON. — Parfaitement !

LANDHOUILLE. — Celui qui m'a fait perdre trente et quelques mille balles dans l'affaire des mines du Transvaal ?

LOUISON. — Lui-même.

LANDHOUILLE, *avec éclat.* — Et tu ne l'as pas amené ? Et il n'est pas déjà ici ? Quoi ! nous sommes le premier janvier, il est près de cinq heures du soir et cet homme de bien n'est pas encore dans

mes bras ? Qu'attend-il pour venir s'y jeter en réclamant, lui aussi, ses étrennes ?

LOUISON. — Allons donc ! Je le savais bien, moi, que ton cœur finirait par parler ?

LANDHOUILLE. — Qu'est-ce que tu dis ?

LOUISON, *les bras au ciel.* — Et l'autre serin, qui faisait des cérémonies ! J'avais beau lui hurler : « Venez donc ? Je le connais ! Ça lui fera plaisir. » — « Mais non, qu'il disait ; mais non. J'aurais peur d'être indiscret. » Indiscret !... Je l'aurais plutôt amené sous mes jupes !

LANDHOUILLE, *qui commence à devenir fou pour de bon.* — Où est-il ? Où est le coulissier ? Je veux voir le coulissier ! Est-ce qu'il se fiche de moi, à la fin, de se dérober comme ça à ma reconnaissance !

LOUISON, *de la voix du sombre Roderick dans* « La Chute de la Maison Usher ». — Insensé !... Je te dis qu'il est derrière la porte ! — Tiens !

Elle va à la porte du fond, l'ouvre précipitamment, et, dans l'encadrement, on voit un monsieur très bien mis, au visage qu'encadrent des favoris d'agent de change. — C'est le coulissier. Il salue jusqu'à terre ; puis il fait trois pas en avant, et venant se placer devant Landhouille, il annonce :

LE CROTTIN ET LA ROSE

FABLE

Un crottin, auprès d'une rose, avait poussé.
« O fleur, ne crains-tu pas, dit ce jeune insensé,
« Que ma présence t'obscurcisse ?
« Gras à souhait, rond comme un œuf,
« Eblouissant comme un louis neuf,
« Je suis aussi beau que Narcisse.
« Auprès de moi, vraiment, rose aux pâles couleurs,
« Jupiter t'a bien mal lotie. »

Mais la rose, avec modestie :
« — Je suis reine, dit-elle, au royaume des fleurs,
« Et mes couleurs, aux candeurs virginales,
« Font l'orgueil du jardin, la gloire du salon ».
« — Et moi, je fais l'orgueil des routes nationales ! »
Repartit l'autre avec aplomb.
« La vanité t'égare, ma commère,
« Je suis fils du noble étalon,
« L'auguste jument est ma mère.
« Baisse la voix, de grâce, et le prends de moins haut ;
« A mes sages discours, cesse d'être rebelle ;
« Conviens que je suis beau bien plus que tu n'es belle,
« Et qu'en tout cas, je suis beaucoup plus comme il faut. »
Comme il disait ces mots, voici qu'une nichée
De moineaux francs, peuple avide et mutin,
Surgit à l'horizon lointain.
La question fut tôt tranchée.
En vain : « Grâce ! Pitié ! » suppliait le crottin.
La gent ailée en fit une bouchée.

MORALE

Tel vantard qui n'est qu'un oison,
De son nom croit emplir l'espace !
Il suffit d'un oiseau qui passe
Pour le remettre à la raison (1).

(1) *A la représentation, cette fable ne doit pas être dite en entier. Le rideau doit être tombé au moment où l'acteur achève le sixième vers.*

UN CLIENT SÉRIEUX

Carillon, 24 août 1896 — Théâtre Antoine, 1901

PERSONNAGES

	Carillon	Th. Antoine
BARBEMOLLE	B. Millanvoye.	Matrat.
LAGOUPILLE	Tervil.	Tervil.
LE PRÉSIDENT.....	Hugues Delorme.	Degeorge.
LE SUBSTITUT.....	Jelmo.	Desfontaines.
M. ALFRED.....	R. Lagrange.	
L'HUISSIER	Nardeau.	
MAPIPE		Tuno.
1er ASSESSEUR.		
2e ASSESSEUR.		

Une salle d'audience au Palais de Justice.

SCÈNE PREMIÈRE

L'HUISSIER, LE SUBSTITUT

L'HUISSIER. — Monsieur le substitut, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages.

LE SUBSTITUT. — Bonjour, Loyal. Vous avez *l'Officiel.*

L'HUISSIER. — Non, monsieur le substitut.

LE SUBSTITUT. — Depuis ce matin, je bats tous les kiosques de Paris ; pas moyen de mettre la main dessus.

L'HUISSIER. — Ça ne m'étonne pas ; il ne sera mis en vente qu'à midi. C'est dans *Le Matin,* en dernière heure.

LE SUBSTITUT. — Il est arrivé quelque chose ?

L'HUISSIER. — Un accident comme on allait mettre sous presse. Toute une forme en pâte.

LE SUBSTITUT. — Charmant !... Ces choses-là sont faites pour moi. Enfin !... Pensez à me l'envoyer acheter aussitôt qu'il sera mis en vente.

L'HUISSIER. — Comptez sur moi.

LE SUBSTITUT. — J'ai hâte de voir les nouvelles.

L'HUISSIER. — Vous êtes décoré ?

LE SUBSTITUT. — Décoré ?... C'est-à-dire que je suis sacqué, probablement.

L'HUISSIER, *abasourdi.* — Non ?

LE SUBSTITUT. — Je vous dis qu'à moins d'un hasard, mon arrêté de révocation a dû être soumis ce matin à la signature présidentielle.

L'HUISSIER. — Qu'est-ce qui se passe ?

LE SUBSTITUT. — Il se passe que, depuis huit jours, *l'Intransigeant* mène contre moi une campagne.

L'HUISSIER. — A cause ?

LE SUBSTITUT. — A cause que le cousin du gendre du beau-frère de ma belle-sœur a décidé sa tante à mettre son filleul aux Jésuites de Vaugirard.

L'HUISSIER. — Zut !...

LE SUBSTITUT. — J'en suis comme un fou, je vous dis... D'ailleurs, je sais de qui vient le coup.

L'HUISSIER. — De qui ?

LE SUBSTITUT. — De Barbemolle, parbleu ! Misérable plaidaillon, avocat sans cause, canaille ! Voilà des mois que je le surveille, que j'assiste, sans souffler mot, à son petit travail de termite. Pistonné par les radicaux au Ministère de la Justice, il a obtenu du Garde des Sceaux la promesse d'être nommé substitut à Paris dès que se produira une vacance. Alors, il fait tout ce qu'il peut pour faire un trou au Parquet !

L'HUISSIER, *qui a mal compris.* — Il veut faire un trou au parquet ?

LE SUBSTITUT. — Oui.

L'HUISSIER. — Pour regarder ce qui se passe ?

LE SUBSTITUT. — J'ai de la peine à me faire comprendre. Je ne vous dis pas au parquet ; je vous dis au Parquet ! Le Parquet !... Vous ne savez pas ce qu'on appelle Le Parquet ?

L'HUISSIER. — Ah ! pardon !

LE SUBSTITUT, *très nerveux.* — Polisson ! Mendiant ! Non, mais qu'il l'ait jamais, ma place ! J'ai des amis au *Figaro,* je lui ferai savoir comment je m'appelle, vous verrez si ça traînera.

L'HUISSIER. — Vous aurez rudement raison. Silence, le voici.

LE SUBSTITUT, *entre ses dents.* — Pied plat ! Drôle ! Ah ! et puis j'aime mieux m'en aller. Je serais fichu de faire des bêtises. (*Il descend de l'estrade et se dirige vers la droite. Barbemolle, en robe et en toque, vient justement du même côté. Les deux hommes se croisent et se saluent avec une extrême froideur.*) Monsieur !... Monsieur !...

Sortie du substitut.

SCÈNE II

BARBEMOLLE, L'HUISSIER

BARBEMOLLE, *serrant la main à l'huissier.* — Ça va bien ?

L'HUISSIER. — Eh ! Eh ! mon gaillard.

BARBEMOLLE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

L'HUISSIER. — On sait de vos histoires.

BARBEMOLLE. — Quelles histoires ?

L'HUISSIER. — On veut donc chiper sa petite place à ce brave monsieur de Saint-Paul-Mépié ?

BARBEMOLLE. — Mais non, mais non !

L'HUISSIER. — Sournois !... On dit que le décret a été soumis ce matin au Président de la République.

BARBEMOLLE. — Des blagues, tout ça ; des potins !... Tenez, passez-moi donc la feuille. (*L'huissier lui donne la feuille d'audience qu'il est allé chercher sur le bureau du tribunal.*) — Comment, deux affaires au rôle ?

L'HUISSIER. — Mon Dieu, oui.

BARBEMOLLE. — Ah çà ! on n'arrête plus personne ! C'est le krach des prévenus, ma parole d'honneur.

L'HUISSIER. — Peut-être que le monde s'améliore.

BARBEMOLLE. — Ne dites donc pas de choses pareilles. Qu'est-ce que nous deviendrions, nous autres ?

L'HUISSIER. — C'est vrai, je ne pensais pas à ça.

BARBEMOLLE. — Encore vous, les huissiers...

L'HUISSIER. — Oh ! nous, nous sommes tranquilles ; tant que le monde sera monde, il y aura des honnêtes gens et nous trouverons à gagner notre vie en instrumentant contre eux.

BARBEMOLLE, *égayé*. — Gredin !

L'HUISSIER, *même jeu*. — Canaille !

BARBEMOLLE, *lui tapant sur le ventre*. — Voleur !

L'HUISSIER, *même jeu*. — Fripouille !

Ils rient.

LAGOUPILLE. — Pour être jugé ?

SCÈNE III

LES MÊMES, LAGOUPILLE

L'HUISSIER. — C'est ici. Qu'est-ce que vous voulez ?

LAGOUPILLE. — Je suis cité.

Il montre sa citation.

L'HUISSIER. — Approchez un peu que je voie !

BARBEMOLLE, *bas à l'huissier*. — Tâchez de me faire avoir l'affaire ?

L'HUISSIER, *bas*. — Laissez ! Je vas vous enlever ça.

LAGOUPILLE. — V'là mon petit papier.

L'HUISSIER, *lisant*. — Euh ! Euh ! Euh ! « Lagoupille, Oscar,

Ildefonse ». C'est bien ! Allez vous asseoir ! Ah ! Lagoupille !... (*Lagoupille, qui avait fait volte-face, se retourne.*) Vous avez un avocat ?

LAGOUPILLE. — Non. Je n'en ai pas.

L'HUISSIER. — Il faut vous en procurer un.

LAGOUPILLE. — Vous croyez ?

L'HUISSIER. — C'est indispensable.

LAGOUPILLE. — Où que ça s'vend ?

L'HUISSIER. — Vous avez de la chance. Voici maître Barbemolle, une des lumières du barreau !

LAGOUPILLE, *qui s'incline devant Barbemolle.* — Monsieur !

BARBEMOLLE, *assis au banc de la défense et plongé dans la lecture de dossiers fantaisistes.* — Bonjour.

L'HUISSIER. — Maître Barbemolle, je vous présente un client.

BARBEMOLLE, *très net.* — Impossible ! mille regrets !

L'HUISSIER. — Pourquoi ?

BARBEMOLLE. — Je suis trop occupé. J'ai de la besogne par-dessus la tête.

L'HUISSIER. — Un bon mouvement, sacristi.

BARBEMOLLE. — Non.

L'HUISSIER, *suppliant.* — Faites-le pour moi !

BARBEMOLLE. — Le diable vous emporte, mon cher ! C'est bien pour vous être agréable ! (*A Lagoupille.*) De quoi s'agit-il, mon garçon ?

LAGOUPILLE. — Monsieur, je vais vous expliquer. C'est un bonhomme à qui j'ai mis un marron. Alors, il me fait un procès.

L'HUISSIER. — C'est intéressant à plaider.

BARBEMOLLE, *rêveur.* — Oui !... Le cas est assez nouveau ; ça me décide. C'est entendu, je me charge de votre affaire.

LAGOUPILLE. — Parfait ! Qu'est-ce que ça va me coûter ?

BARBEMOLLE. — En principe, je ne plaide pas à moins de cinq cents francs ; mais vous avez une figure qui me revient, vous me faites l'effet d'un brave homme ; pour vous ce sera un louis.

LAGOUPILLE. — Un louis ! (*Montrant son chapeau de paille.*) Mais, monsieur, voilà un chapeau qui ne me coûte que trente-neuf sous.

BARBEMOLLE. — Quel rapport ça a-t-il ?

LAGOUPILLE. — Le rapport que je n'irai pas payer un louis pour avoir un avocat, quand je peux avoir un chapeau pour un franc quatre-vingt-quinze.

BARBEMOLLE. — Enfin, combien offrez-vous ?

LAGOUPILLE. — Six francs. Pas un liard de plus.

BARBEMOLLE. — Mettez-en dix.

LAGOUPILLE. — Nib !

BARBEMOLLE. — Mettez-les, et je vous arrange votre bonhomme, vous m'en direz des nouvelles.

LAGOUPILLE, *séduit, à l'huissier.* — Sans blague ?

L'HUISSIER. — Marchez donc, eh ! farceur ! Puisque je vous dis que Me Barbemolle est une des lumières du barreau.

LAGOUPILLE, *décidé.* — Allez ! Rossard qui s'en dédit.

BARBEMOLLE. — Faites passer la galette !... (*Lagoupille s'exécute.*) Merci !

Coup de sonnette.

L'HUISSIER. — Le tribunal entre en séance ! (*A Lagoupille.*) Filez ! filez !

LAGOUPILLE. — Où faut-il que j'aille ?

L'HUISSIER. — Là-bas ! Il y a une place vacante. Je vais vous appeler dans une minute.

Entrée du tribunal et sortie de Lagoupille.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LES MAGISTRATS

L'HUISSIER. — Le tribunal !

Les magistrats, solennellement, se rendent à leurs places respectives.

LE PRÉSIDENT. — L'audience est ouverte. (*A ce moment, le juge de droite se penche vers lui et lui parle à l'oreille.*) Très bien, mon cher, c'est entendu. — Messieurs, notre collègue Tirmouche, appelé à Pithiviers par d'impérieux devoirs et esclave de l'heure du train, sollicite la remise à huitaine de la première des deux affaires soumises à notre juridiction.

Le juge de gauche opine de la tête.

LE SUBSTITUT, *que le président a interrogé du regard.* — Ça fera la quatrième remise.

LE PRÉSIDENT. — Je le regrette infiniment, mais que voulez-vous que j'y fasse ? De quoi s'agit-il au juste ?

LE SUBSTITUT, *consultant le dossier.* — C'est une espèce de farceur qui a été arrêté le dimanche des Rameaux devant Notre-Dame-de-Lorette, vendant du cresson pour du buis.

LE PRÉSIDENT. — Ça peut attendre. — Appelez, huissier !

L'HUISSIER, *appelant.* — Le ministère public contre Jean-Paul Mapipe. Mapipe !

Entre Mapipe.

SCÈNE V

LES MÊMES, MAPIPE

MAPIPE. — Un avocat ! Un avocat !

LE PRÉSIDENT. — Eh ! là ! Eh ! là ! Pas tant de bruit, s'il vous plaît !

MAPIPE. — Trois remises, messieurs et dames !... Trois remises !... Un mois que je suis en prévention !

LE PRÉSIDENT. — Taisez-vous ! Quant à un avocat...

MAPIPE. — Et remarquez que je l'avais fait bénir !... C'était du cresson bénit.

LE PRÉSIDENT. — Quant à un avocat !...

MAPIPE. — Du cresson bénit, c'est pus comme de la salade.

LE PRÉSIDENT. — Quant à un avocat, dis-je, le tribunal va vous en désigner un d'office. — Maître Barbemolle !

BARBEMOLLE, *se levant.* — Monsieur le Président ?

LE PRÉSIDENT. — Le tribunal, rendant hommage à vos mérites ainsi qu'à votre éloquence, vous charge des intérêts et de la défense du prévenu.

Barbemolle salue.

LE PRÉSIDENT. — Le renvoi à plus tard qu'a sollicité de nous l'honorable M. Tirmouche vous mettra en mesure d'étudier l'affaire avec tout le soin qu'elle mérite. — Mapipe !

MAPIPE. — Qu'est-ce qu'il a fait, Mapipe ?

LE PRÉSIDENT. — J'ai une nouvelle à vous apprendre. Des circonstances indépendantes de sa volonté ont déterminé le tribunal à ne pas vous entendre aujourd'hui. L'affaire est remise à huitaine.

MAPIPE. — Encore !... Une quatrième remise ! Ah çà ! vous vous payez ma gueule !

LE PRÉSIDENT, *à Barbemolle.* — Maître, dans son intérêt même, engagez donc votre client à s'exprimer d'une façon plus convenable.

BARBEMOLLE. — Je sollicite l'indulgence en faveur de ce pauvre diable. Voilà un mois qu'il est sous...

Il laisse échapper sa serviette et se baisse pour la ramasser.

MAPIPE, *prenant l'auditoire à témoin.* — Moi ? Je suis saoul ?...

BARBEMOLLE, *achevant sa phrase.* — ... sous les verrous, et son impatience légitime en dit plus long pour sa défense que tous les arguments du monde. Au surplus, nous sommes, lui et moi, aux ordres du tribunal. Je me bornerai à faire remarquer qu'il me sera

impossible de prendre la parole d'aujourd'hui en huit ; je pars lundi pour Carcassonne où je plaide le procès Baloche.

LE PRÉSIDENT. — Fort bien, maître. A quinzaine, alors.

L'HUISSIER, *dans l'auditoire, sa toque à la main.* — Je ferai remarquer à mon tour, que, dans quinze jours, ce sera la semaine de la Pentecôte, pendant laquelle les tribunaux ne siègent pas.

LE PRÉSIDENT. — Ah ! Diable !... (*Courte réflexion.*) Ma foi, messieurs, nous n'y pouvons rien. A trois semaines !

LE JUGE FOY DE VAUX, *avec douceur.* — Non !

LE PRÉSIDENT, *surpris.* — Pourquoi ?

LE JUGE FOY DE VAUX. — J'ai sollicité et obtenu du Garde des Sceaux un congé de deux mois pour raisons de santé. Or, la loi frappe de nullité tout jugement rendu par un tribunal composé d'autres magistrats que ceux ayant siégé à la première audience.

LE PRÉSIDENT. — C'est rigoureusement exact. Eh bien, mon cher collègue, nous attendrons votre retour pour statuer sur l'affaire Mapipe.

MAPIPE. — Ce qui nous renvoie en août.

LE PRÉSIDENT. — Oui !... Et encore non ; je me trompe. Août, c'est l'époque des vacances.

BARBEMOLLE. — Renvoyons après vacations.

LE SUBSTITUT. — Il n'y a que ça à faire.

LE PRÉSIDENT. — Mon Dieu, oui ! (*Consultant ses assesseurs.*) Hé ? Hé ? (*Haut.*) Après vacation !... Emmenez, gardes !

MAPIPE, *emmené par les municipaux.* — Cré bon Dieu de bonsoir de bon Dieu de vingt dieu de bon Dieu de sacré nom de Dieu du tonnerre de Dieu de bon Dieu !

Sa voix se perd.

BARBEMOLLE. — Voyons, Mapipe ! Voyons, Mapipe ! Ne vous faites donc pas de bile comme ça... Est-ce que je m'en fais, moi ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, *moins* MAPIPE

LE PRÉSIDENT. — Terrible braillard !

LE SUBSTITUT. — En effet !

LE PRÉSIDENT. — Ça ne fait rien, voilà une question tranchée. Nous allons passer sans plus de délai à l'examen de la seconde affaire.

LE SUBSTITUT. — Avant d'en commencer les débats, je prierai monsieur le Président de vouloir bien demander à l'huissier s'il m'a envoyé acheter *l'Officiel !*

LE PRÉSIDENT, *à l'huissier.* — Vous avez entendu la question ?

L'HUISSIER, *au substitut.* — Pas encore, monsieur le substitut ; je vais y envoyer à l'instant même le municipal de garde.

LE SUBSTITUT. — Je vous serai obligé.

LE PRÉSIDENT, *au substitut.* — Vous n'avez pas besoin d'autre chose ?

LE SUBSTITUT. — Non, monsieur le Président, merci !

LE PRÉSIDENT. — Alors nous pouvons commencer. Huissier, appelez.

L'HUISSIER. — Lagoupille !

LAGOUPILLE, *dans l'auditoire.* — Lagoupille ? Présent !

L'HUISSIER. — Alfred !

ALFRED, *dans l'auditoire.* — C'est moi !

L'HUISSIER. — Approchez ! (*A Lagoupille.*) Passez devant !

LAGOUPILLE. — Merci bien, monsieur l'huissier ; je me souviendrai comme vous avez été poli avec moi. Quant à vous, monsieur Alfred, vous vous conduisez comme un cochon. Et ça, il n'y a pas d'erreur. C'est un galant homme qui vous le dit.

LE PRÉSIDENT. — Qu'est-ce qu'il y a donc, là-bas ?

LAGOUPILLE. — Il y a que monsieur Alfred se conduit comme un cochon.

LE PRÉSIDENT. — Vous, vous allez commencer par vous taire. Vous répondrez quand on vous questionnera.

ALFRED. — Bravo ! C'est trop fort ça, aussi, d'être insulté par une canaille.

LAGOUPILLE. — Une canaille !

LE SUBSTITUT. — Je vais être obligé de sévir.

ALFRED, *à Lagoupille.* — Ah ! vous entendez !

LE SUBSTITUT. — Contre vous !

LAGOUPILLE. — Ça, c'est tapé.

LE PRÉSIDENT. — On ne vous demande pas votre avis.

ALFRED. — On a rudement raison.

LE SUBSTITUT. — Ni le vôtre non plus.

LAGOUPILLE. — Très bien.

LE PRÉSIDENT. — Silence, Lagoupille !

LAGOUPILLE. — Je ne dis rien.

ALFRED. — On n'entend que lui.

LE PRÉSIDENT. — Alfred, voulez-vous vous taire ?

ALFRED. — C'est ce que je fais.

LAGOUPILLE. — On ne le dirait pas.

LE PRÉSIDENT. — Huissier !

L'HUISSIER. — Monsieur le Président ?

LE PRÉSIDENT. — Le premier de ces deux hommes qui ouvre encore la bouche, flanquez-le-moi à la porte.

LAGOUPILLE *et* ALFRED. — Ça sera rudement bien fait.

LE SUBSTITUT. — Nous n'en sortirons pas.

ALFRED. — Est-ce que ça me regarde, moi ? Il ne manquerait plus que cela qu'on me flanque à la porte parce que M. Lagoupille s'obstine à vouloir parler quand on lui a dit de se taire.

LAGOUPILLE. — Mais, monsieur, ça n'est pas moi ; on me dit de me taire, je me tais. C'est M. Alfred qui dit comme ça que l'huissier fera bien de me flanquer à la porte, si je ne veux pas fermer mon seau de propreté.

A ce moment.

(Ensemble.)

ALFRED. — Tenez, l'entendez-vous ? Et patati et patata. Et je t'en dis et je t'en raconte ! Quelle pie borgne, bon Dieu ! une vraie pipelette !

L'HUISSIER. — Vous avez entendu ce que vient de dire M. le Président. Si vous ne vous taisez pas, je vais vous faire sortir !

LAGOUPILLE. — C'est un peu raide, ça, aussi, et le plus chouette, c'est que c'est lui qui ne veut pas fermer le sien.

Puis.

ALFRED. — Vrai, alors, celui qui lui a coupé le filet ne lui a pas volé ses quatre sous. Ça, on peut le dire, ce n'est pas pour me vanter, mais j'ai connu dans ma vie bien des moulins à paroles ; je veux devenir saucisse plate si j'ai jamais vu le pareil. Il ne se taira pas, je vous dis qu'il ne se taira pas ! Il parlera comme ça jusqu'à demain.

LAGOUPILLE. — Vous direz ce que vous voudrez, mais on n'a pas idée de ça en province. Un homme qui se conduit avec moi comme le dernier des cochons, et qui me fait engueuler par-dessus le marché ! Comment trouvez-vous le bouillon ? Zut, alors ! C'est épatant ! A c't'heure, c'est moi qu'on engueule, et c'est lui qui parle tout le temps.

(Ensemble.)

LE SUBSTITUT. — J'invite le défenseur à faire taire son client. Nous ne pouvons pas juger sainement, si les parties adverses s'obstinent à vouloir s'expliquer toutes les deux à la fois. Qu'est-ce que vous dites ?... La partie civile ?... Je vous demande pardon, ce n'est pas la partie civile. Quoi ?... Pas du tout ! c'est votre client ! Je vous dis que c'est votre client ! Je sais ce que je dis, peut-être,

(Ensemble.)

BARBEMOLLE. — J'en demande bien pardon à mon honorable contradicteur, mais ce n'est pas mon client, c'est la partie civile qui fait tout ce scandale. Parfaitement, c'est M. Alfred. Il ne faut pas non plus faire prendre aux gens des vessies pour des lanternes, et mettre tout sur le dos du même. Je vous demande pardon aussi, c'est vous qui êtes dans l'erreur.

LE PRÉSIDENT. — Ah çà ! est-ce que ça va durer longtemps ? A-t-on jamais rien vu de pareil ? Bon. Voilà le substitut qui s'en mêle à présent, et l'avocat qui se met de la partie ! Monsieur le substitut, je vous invite à vous taire ; et vous aussi, maître Barbemolle ; vous n'avez pas la parole. Assez ! assez !... Ma parole d'honneur, c'est une maison de fous ici !

Toute cette scène, qui demande à être réglée avec soin, est tenue dans le tohu-bohu, tout le monde parlant en même temps, chacun des acteurs s'obstinant à vouloir, de sa voix, dominer la voix des autres. — Enfin, silence.

LE PRÉSIDENT, *à Alfred.* — Oui ou non, voulez-vous vous taire ?

ALFRED. — Oui.

LAGOUPILLE. — Eh bien ! il n'est que temps !

LE PRÉSIDENT, *à Lagoupille.* — Et vous ?

LAGOUPILLE. — Je le ferme.

LE PRÉSIDENT. — Quoi ?

LAGOUPILLE. — Mon seau de propreté. Contre la force, il n'y a pas de résistance... C'est égal, un client comme moi, un vieil habitué en justice ! Elle est un peu raide tout de même !

L'HUISSIER. — Silence, donc !

LE PRÉSIDENT, *à Alfred.* — Je vous écoute. De quoi vous plaignez-vous, monsieur ?

ALFRED. — Monsieur ! je suis limonadier rue Notre-Dame-de-Lorette, où je tiens un petit café à l'enseigne du *Pied qui remue.* Maison bien notée, j'ose le dire : rien que des habitués, de braves gens qui viennent faire le soir leur petite partie en prenant leur demi-tasse.

LAGOUPILLE. — Vous devriez être honteux, monsieur Alfred, de parler de vos habitués après que vous vous êtes conduit comme un cochon avec votre plus ancien client. Et encore... comme un cochon !... c'est comme deux cochons que je devrais dire !... comme trois cochons !... comme quatre cochons !... comme cinq cochons !... comme...

LE PRÉSIDENT. — Ça va durer longtemps, ce défilé de cochons ? Je vous ai déjà dit de vous taire !

LAGOUPILLE. — C'est bon, je le referme !

LE PRÉSIDENT. — Quoi ?

LAGOUPILLE. — Mon seau de propreté.

LE PRÉSIDENT. — Continuez, monsieur Alfred.

ALFRED. — M. Lagoupille, en effet, est un de mes plus anciens clients.

LAGOUPILLE. — Cinq ans que je fréquente la maison ! Plus de cent mille francs que j'y ai laissés !

ALFRED. — Mais Dieu sait depuis combien de temps je l'aurais flanqué à la porte, sans la crainte de faire de l'esclandre !... Figurez-vous que cette espèce de sans-le-sou, qui n'a jamais pris plus d'une consommation...

LAGOUPILLE. — Une consommation !

L'HUISSIER. — Silence !

LAGOUPILLE. — J'en prends sept.

BARBEMOLLE. — Nous le prouverons.

LE PRÉSIDENT. — C'est bien, maître ; tout à l'heure !

ALFRED. — Figurez-vous, dis-je, que cette espèce de sans-le-sou qui n'a jamais pris plus d'une consommation... — je jure que c'est la vérité ! — est d'une exigence révoltante ! Il arrive, et, tout de suite, voilà la comédie qui commence : « Garçon ! un café ! »

LAGOUPILLE. — Un café ! Naturellement, un café !... Si je vais au café, c'est pour prendre un café... Ce n'est pas pour prendre un lavement !

Il hausse les épaules.

BARBEMOLLE. — C'est évident !

ALFRED. — Bon ! On lui apporte un café. « Garçon, les journaux ! »

LAGOUPILLE. — Et après ? J'ai le droit de lire les journaux, peut-être !

BARBEMOLLE. — Ça crève les yeux !

ALFRED. — Bon ! On lui apporte les journaux ! Tous ! notez bien ; il les lui faut tous, à ce monsieur ! Une fois qu'il a les journaux : « Garçon, les cartes ! »

LE PRÉSIDENT. — Pour quoi faire ?

ALFRED. — Pour se faire des réussites.

LAGOUPILLE. — Si ça m'amuse, moi ? C'est mon droit, de me tirer la bonne aventure.

BARBEMOLLE. — Parbleu !

ALFRED. — Bon ! On lui apporte des cartes. « Garçon, le jacquet ! »

LE PRÉSIDENT. — Le jacquet !... Pour jouer tout seul ?

LAGOUPILLE. — Non, pour m'asseoir dessus.

ALFRED. — Il trouve que mes banquettes sont trop basses.

LAGOUPILLE. — Et trop molles. On est assis comme dans de la pommade, ça me dégoûte.

LE PRÉSIDENT. — En supposant, il me semble que le Bottin...

LAGOUPILLE. — Impossible ! Je m'en sers pour chercher des adresses.

LE PRÉSIDENT. — Il fallait le dire tout de suite. Vous vous en emparez aussi ?

BARBEMOLLE. — Dame ! mon client en a besoin pour faire sa correspondance.

LAGOUPILLE. — C'est sûr !

LE PRÉSIDENT. — Très bien, très bien. Achevez, monsieur Alfred.

ALFRED. — Naturellement, privés de journaux...

LE PRÉSIDENT. — ... privés de Bottin...

ALFRED. — ... privés de jacquet...

LE SUBSTITUT. — ... privés de cartes...

ALFRED. — ... mes habitués les uns après les autres avaient déserté le *Pied qui remue*. Quelques-uns s'étaient bien rejetés, faute de mieux, sur le domino à quatre ; malheureusement, le raclement de l'os sur le marbre exaspère M. Lagoupille, en sorte que ces pauvres gens, ahuris des rappels à l'ordre et des réclamations continuelles de ce personnage, s'étaient vus rapidement contraints de renoncer à leur suprême distraction. Je les perdis à leur tour !

LE PRÉSIDENT. — Je vous crois sans peine.

ALFRED. — M. Lagoupille demeura donc le seul client d'une maison jadis florissante. Or, est-ce que l'autre soir, après avoir comme à son ordinaire accaparé tout mon matériel, il n'émit pas la prétention de me faire éteindre le gaz, disant qu'il voulait désormais être éclairé à la bougie ?

LAGOUPILLE. — J'ai mal aux yeux !...

ALFRED. — Ceci mit le comble à la mesure. Je déclarai à M. Lagoupille que j'en avais par-dessus les épaules et que je le priais d'aller voir ailleurs et si j'y étais. Il me répondit...

BARBEMOLLE, *se levant*. — Je demande la parole, j'ai une question à poser.

LE PRÉSIDENT, *au substitut*. — Monsieur le substitut ?...

LE SUBSTITUT. — Je n'y vois aucun inconvénient.

LE PRÉSIDENT. — Parlez, maître !

BARBEMOLLE. — Je désirerais savoir si le plaignant n'a pas passé en cour d'assises, il y a une quinzaine d'années, pour attentat à la pudeur...

ALFRED, *stupéfait*. — Moi...

LE PRÉSIDENT. — Maître !

ALFRED, *hors de lui*. — C'est une infamie ! C'est une abomination ! C'est de la pure scélératesse !

LE SUBSTITUT. — J'invite la partie civile à user de termes plus modérés.

ALFRED, *les larmes aux yeux*. — Mais enfin, monsieur, c'est odieux ! Je suis un honnête homme, moi ! Je suis un bon père de famille ! On peut prendre des renseignements dans mon quar-

tier !... Et voilà, à cette heure, qu'on essaye de me déshonorer devant tout le monde, en répandant des bruits sur moi !

LE PRÉSIDENT. — Calmez-vous !

ALFRED. — Monsieur, c'est ignoble !

BARBEMOLLE. — Je ferai remarquer que le plaignant ne répond pas à ma question. Il préfère se retrancher prudemment derrière des invectives grossières.

ALFRED. — A de pareilles insinuations, on ne répond que par le mépris !

BARBEMOLLE. — Oui, enfin, tranchons le mot, vous niez ?...

ALFRED. — Certes, je nie !

BARBEMOLLE. — C'est ce que je voulais vous faire dire. Je n'insiste pas. Le tribunal appréciera.

Il se rassoit.

LE PRÉSIDENT. — L'incident est clos ! Continuez !... Eh bien, parlez, monsieur Alfred !

ALFRED. — Parlez !... Parlez !... Je ne sais plus où j'en étais, moi. On me coupe la chique avec des histoires pareilles.

LE SUBSTITUT. — Il faudrait en finir, cependant.

LE PRÉSIDENT. — C'est mon avis.

BARBEMOLLE. — Et le mien.

LE PRÉSIDENT. — Où voulez-vous en venir ?

LE SUBSTITUT. — Aux termes de la citation, Lagoupille vous aurait frappé ?

ALFRED. — D'un coup de poing, oui, monsieur, sur l'œil.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez des témoins ?

ALFRED. — Non ! (*Rires de Barbemolle.*) Qu'est-ce que vous avez à rire ? Je n'ai pas de témoins ? Naturellement ! Où voulez-vous que j'en aie pris, des témoins ? puisqu'il avait fait le vide chez moi ?

LE PRÉSIDENT. — N'interpellez pas la défense. Vous demandez des dommages-intérêts ?

ALFRED. — Je demande cinq cents francs.

BARBEMOLLE. — De rente ?

LE PRÉSIDENT, *à Alfred.* — Vous pouvez vous asseoir ! Levez-vous, Lagoupille. Qu'est-ce que vous avez à dire ?

LAGOUPILLE. — J'ai à dire que M. Alfred se conduit comme un cochon.

LE PRÉSIDENT. — Vous l'avez déjà dit. Ensuite ?

LAGOUPILLE. — Ensuite, c'est un sale menteur ! Comment, qu'y dit, je prends une consommation ?... J'en prends sept !

ALFRED. — Sept ?

LAGOUPILLE. — Oui, sept !

ALFRED. — Par semaine ?

LAGOUPILLE. — Par jour.

ALFRED. — Vous vous fichez du monde. Citez-les donc un peu, vos sept consommations. Non, mais citez-les donc, qu'on voie !

LE PRÉSIDENT. — Répondez.

LAGOUPILLE. — Monsieur, c'est bien simple. J'arrive et je demande un café. Bon, on me sert un verre de café, trois morceaux de sucre, une carafe d'eau et un carafon de cognac.

LE PRÉSIDENT. — Ça fait une consommation.

LAGOUPILLE. — Ça fait une consommation.

ALFRED. — Jusqu'ici nous sommes d'accord !

LAGOUPILLE. — Bon ! je bois la moitié de mon café et je comble le vide avec de l'eau. Ça me fait un mazagran. Deuxième consommation.

ALFRED. — Quoi ? Quoi ?

LE PRÉSIDENT. — Laissez parler le prévenu.

LAGOUPILLE. — Dans mon mazagran, je mets de l'eau-de-vie : ça me fait un gloria.

ALFRED. — Ah çà ! mais...

BARBEMOLLE. — Ces interruptions continuelles sont insupportables. Je supplie la partie civile de laisser mon client s'expliquer.

LAGOUPILLE. — Bon ! je prends un deuxième morceau de sucre et je le mets à fondre dans l'eau, ça me fait un verre d'eau sucrée. Dans mon verre d'eau sucrée, je reverse du cognac ; ça me fait

un grog. Mon grog bu, je m'appuie un peu de cognac pur, ça me fait une fine champagne.

LE PRÉSIDENT. — Et enfin ?

LAGOUPILLE. — Enfin, sur mon dernier bout de sucre, je verse le restant de mon carafon. J'y mets le feu, ça me fait un punch. Total : un café, un mazagran, un gloria, un verre d'eau sucrée, un grog, une fine et un brûlot. Sept consommations.

LE PRÉSIDENT. — C'est exact !

ALFRED. — Charmant ! Et à la fin du compte, combien est-ce que je touche, moi ? Six sous ! Et vous croyez que ça m'amuse, après que vous m'avez rasé toute la soirée, d'inscrire six sous à mon livre de caisse ?

LAGOUPILLE. — Ça vous embête ? Eh bien, prenez une caissière.

LE PRÉSIDENT. — Vous reconnaissez avoir frappé le plaignant ?

LAGOUPILLE. — Non, m'sieu. Je lui ai mis un marron, voilà tout.

LE PRÉSIDENT. — A propos de quoi ?

LAGOUPILLE. — Il m'avait pris par le bras pour me faire sortir de force, alors je lui ai mis un marron !

LE PRÉSIDENT. — Vous ne nous aviez pas dit ça, monsieur Alfred.

BARBEMOLLE. — En effet.

ALFRED. — Mais, monsieur le Président, il fallait bien que je l'expulse, il ne voulait pas s'en aller.

LE PRÉSIDENT. — Il fallait envoyer chercher les agents de la force publique. Vous n'aviez pas le droit de vous faire justice vous-même.

BARBEMOLLE. — C'est clair comme le jour.

Alfred tente de placer un mot.

LE PRÉSIDENT. — Taisez-vous. Maître, vous avez la parole.

BARBEMOLLE, *se levant.* — Plaise au tribunal adopter mes conclusions, renvoyer mon client des fins de la poursuite et condamner la partie civile aux dépens.

Messieurs,

S'il en était de la véritable vertu comme il en est de la femme de César, elle ne serait pas soupçonnée, et je ne connaîtrais pas l'honneur, compliqué de tant d'amertume, d'avoir à la défendre

aujourd'hui devant vous. Certes, depuis bientôt vingt ans, qu'apôtre du Dieu de vérité, je combats pour la bonne cause et emprunte mon éloquence, si j'ose user d'un pareil terme, aux seuls élans de mes convictions, j'ai pénétré plus d'une fois les méandres de l'âme humaine. A cette heure (*Fixant du regard M. Alfred*) j'en touche du doigt les marécages. Je n'abuserai pas de vos instants. Nul plus que moi n'en connaît le prix ; puis j'ai hâte de frapper le caillou (*Alfred épouvanté met son chapeau sur sa tête*) d'où va jaillir l'étincelle !

L'HUISSIER, *à Alfred.* — Votre chapeau !

BARBEMOLLE. — M. Lagoupille est employé de l'Etat.

LAGOUPILLE. — Moi ? Je suis lampiste !

L'HUISSIER. — Chut ! chut !

BARBEMOLLE. — Il appartient à l'une de ces grandes administrations que l'Europe entière nous envie ; au Ministère des Affaires Etrangères, où il doit d'occuper un poste de confiance, non à de misérables intrigues, mais à ses mérites personnels ! Ah ! c'est que, resté veuf après quinze mois de mariage, avec cinq enfants au berceau, il s'est imposé la mission, non seulement de donner la becquée quotidienne à ces petites bouches affamées, mais encore de prêcher d'exemple, à ces défenseurs de demain, l'amour du bien, le culte du travail, la fidélité au devoir et aux institutions libérales qui nous régissent !

Ce qu'est la vie de cet honnête homme ? Demandez-le donc à l'aurore, demandez-le au pesant soleil de midi, demandez-le au crépuscule du soir, qui, depuis tant d'années, chaque jour, voient perler la sueur à ce front éternellement courbé sur la tâche !

« Mais, direz-vous, quel couronnement à des journées si noblement remplies ? Sans doute, ce chevalier du devoir, les yeux gorgés de volupté, puise dans les obscénités du vaudeville et de l'opérette la détente qu'implore à grands cris la lassitude de son cerveau ? Les glaces du pandémonium, où règne en souveraine Terpsichore, — j'ai nommé le Moulin de la Galette, — se renvoient de reflets en reflets les chorégraphiques ébats de cet inlassable travailleur ? »

Point !

Il se rend au café ; à ce café du *Pied qui remue* si humble en sa tranquillité, qu'on le croirait échappé à un dizain de l'auteur du *Passant* et de *Severo Torelli.*

LAGOUPILLE, *à mi-voix.* — Victor Hugo.

BARBEMOLLE. — Rappelez-vous la définition touchante que vous en a donnée, il y a un instant (*désignant Alfred du doigt*), ce sous-gargotier, empoisonneur public. « Maison bien notée ! rien que des habitués ! de braves gens, qui viennent le soir y faire leur petite partie !... » Là ! saturé d'alcool et de bière, demande-t-il aux fumées de l'ivresse l'oubli des misères de la veille et des soucis du lendemain ? Non ! Il prend une tasse de café. Une ! Vous entendez bien ?... Une seule ! Et ça, monsieur Alfred, vous le ne nierez pas ; c'est vous-même qui l'avez dit ! N'importe. « Votre client est un pilier de brasserie ! » m'objectait tout à l'heure avec une partialité que je suis le premier à excuser comme il sera le premier à la reconnaître, l'honorable organe du Ministère public.

LE SUBSTITUT, *étonné.* — Je n'ai pas soufflé mot de cela. Je ne sais pas ce que vous voulez me dire.

BARBEMOLLE. — Le tribunal me saura gré de ne relever que d'un sourire cette dénégation imprévue.

LE SUBSTITUT. — Je vous somme de vous expliquer.

BARBEMOLLE. — Je continue.

LE SUBSTITUT. — Pas avant d'être entré dans les explications que je suis en droit d'exiger de vous.

BARBEMOLLE. — Le président m'a donné la parole ; ce n'est pas vous, monsieur le substitut, qui m'empêcherez de m'en servir.

LE PRÉSIDENT. — Voyons, messieurs !... Je suis désolé ! Monsieur le substitut, je vous en prie ! Maître, de grâce !

LE SUBSTITUT. — L'incident...

LE PRÉSIDENT, *qui en a assez.* — L'incident est clos !

BARBEMOLLE. — Il aura éclairé du moins la religion du tribunal. A lui de distinguer entre l'acharnement dont l'accusation fait preuve et l'esprit de conciliation dont la défense est animée. — Je poursuis. — Mon client, dites-vous, est un pilier de brasserie ? (*Muette exaspération du substitut.*) J'y consens. Mais à qui la faute ? Au Gouvernement, messieurs, je ne crains pas de le proclamer ! Nous avons des salles de travail, Dieu merci ! Nous avons des bibliothèques ! Or, vous en défendez l'entrée, vous en interdisez l'accès, aux heures où le pauvre, précisément, serait à même

d'en franchir le seuil ! Et vous reprochez à Lagoupille d'aller chercher, pour y assouvir son amour passionné de l'étude, l'atmosphère pestiférée d'un estaminet de quinzième ordre !... Dérision !... Dérision amère ! A ce café du *Pied qui remue* où il ne vient pas pour boire, il ne vient pas non plus pour jouer : il vient pour faire ses études.

LE SUBSTITUT. — Comment, pour faire ses études !

BARBEMOLLE. — Parfaitement ! Il vient pour s'instruire puisqu'il vient pour lire les journaux ! Tous les journaux, sans exception !... Les débats l'ont établi, et cela encore, monsieur Alfred, vous qui niez tout, vous qui niez toujours, vous, la négation faite homme, est-ce que vous le nierez aussi ? Non ? Hein ?... Ah !!! J'ai fini ! Et voilà l'homme qu'on fait asseoir sur ce banc d'ignominie qui a vu rougir tant de visages, l'homme que de misérables rancunes voudraient livrer à vos rigueurs !... Je livre, moi, à vos dégoûts, la bassesse de tels calculs ! Je persiste avec confiance dans mes conclusions.

Il se rassoit.

LE PRÉSIDENT. — La parole est au ministère public.

LE SUBSTITUT, *qui depuis un instant déjà était plongé dans la lecture de l'*Officiel, *que lui avait apporté l'huissier, vers la fin de la plaidoirie.* — Ça y est !

LE PRÉSIDENT. — Quoi ?

LE SUBSTITUT. — Je suis révoqué.

LE PRÉSIDENT. — Révoqué.

LE SUBSTITUT. — Lisez vous-même.

LE PRÉSIDENT, *après avoir lu.* — C'est ma foi vrai ! Cher ami... (*Il lui serre la main.*) Recevez mes condoléances !

BARBEMOLLE. — J'y joins les miennes.

LE SUBSTITUT, *aigre-doux.* — Je vous en remercie d'autant plus que vous êtes nommé à ma place.

L'AVOCAT. — Moi ?

LE SUBSTITUT. — Parfaitement !

LE PRÉSIDENT. — C'est exact, tenez.

Il passe l'Officiel *à l'avocat.*

BARBEMOLLE, *lisant.* — « Décret Présidentiel : Me Barbemolle, avocat au barreau de Paris, est nommé substitut du Procureur de la République de la Seine, en remplacement de M. de Saint-Paul-Mépié, révoqué. »

LE PRÉSIDENT. — Tous mes compliments.

LAGOUPILLE. — Et les miens.

BARBEMOLLE, *au substitut.* — Mon cher prédécesseur, voici votre journal.

LE SUBSTITUT. — Voici ma toque.

LE PRÉSIDENT. — Comment, vous nous quittez déjà ?

LE SUBSTITUT. — Je serais le dernier des idiots, si je continuais à servir, fût-ce une minute, un gouvernement qui se conduit avec moi...

LAGOUPILLE. — Comme un cochon.

LE SUBSTITUT. — J'allais le dire. Adieu ! je vais traduire Horace. Que le Seigneur vous tienne en santé et en joie !

Il sort.

SCÈNE VII

LES MÊMES, *moins* LE SUBSTITUT

LE PRÉSIDENT. — Bonjour, mon ami, bonjour. Il a l'air vexé.

L'HUISSIER. — Plutôt.

LE PRÉSIDENT. — Tout de même, il n'est pas gentil. Me voilà obligé de renvoyer à plus tard les débats de l'affaire Lagoupille.

BARBEMOLLE. — Pourquoi ?

LE PRÉSIDENT. — Je ne puis rendre un jugement qui serait certainement infirmé par la Cour de Cassation, le tribunal n'étant plus au complet.

BARBEMOLLE. — Je suis là.

LE PRÉSIDENT. — Je le vois bien.

BARBEMOLLE. — Eh bien ?

LE PRÉSIDENT. — Je n'ose comprendre... Vous consentiriez ?

BARBEMOLLE. — Je croirais manquer à tous mes devoirs si je ne répondais, dès son premier appel, à la confiance qu'a daigné me témoigner le gouvernement de la République.

LE PRÉSIDENT, *après avoir salué.* — Puisqu'il en est ainsi... (*Lui indiquant du doigt le siège du ministère public.*) La place est encore chaude... J'ajoute qu'elle m'est heureuse à vous y rencontrer.

BARBEMOLLE. — Monsieur le Président...

Il lui serre la main, puis va occuper la place que le départ du substitut a laissée vide.

LE PRÉSIDENT. — Vous êtes prêt à requérir ?

BARBEMOLLE, *la toque à la main.* — Je suis aux ordres du tribunal.

LE PRÉSIDENT. — Dont acte. L'audience continue. Monsieur le substitut, vous avez la parole.

BARBEMOLLE. — Après la plaidoirie si éloquente et si persuasive que vous venez d'entendre, je ne saurais m'illusionner sur la difficulté de la tâche qui m'incombe. Si loin de la main qu'il m'apparaisse, j'atteindrai cependant, je l'espère, au but que je poursuis ici, avec l'aide du Dieu de Justice dont je suis l'indigne interprète. « J'emprunte mon éloquence à ma seule conviction » vous a déclaré le défenseur ; j'emprunterai la mienne, je le jure, à ma seule sincérité. J'arrive sans plus de préambule à la discussion des faits.

A l'aide d'habiletés oratoires, que je proclame et réprouve à la fois, mon honorable contradicteur vous a tracé, de Lagoupille, une silhouette quelque peu flatteuse, j'oserai dire quelque peu flattée... Homme de bien ! Chevalier du devoir ! Père de cinq enfants en bas âge... Voici, je l'avoue, des titres peu communs à la clémence du juge éclairé et intègre chargé de présider ces débats. Quel homme serait-il, en effet, s'il tenait sa porte fermée à la Vertu venant lui demander droit d'asile, ses lettres de créance à la main ?

Malheureusement, entre le portrait et le modèle, il y a place pour une lamentable, pour une écœurante vérité ! Nous avons assez ri, passons aux choses sérieuses ! Les feux d'artifice sont éteints, faisons, à présent, la lumière !

Je n'irai pas par quatre chemins. Lagoupille, l'honnête Lagoupille, est ce qu'on appelle une gouape dans les meilleures sociétés. Lampiste par profession (car il n'est pas plus fonctionnaire qu'il n'est père de cinq enfants), lampiste, dis-je, par profession, mais ivrogne par caractère, il est, mon Dieu, comme Grégoire : il passe tout son temps à boire. Et ce n'est pas lui, j'imagine, qui m'en donnera le démenti ! Avec ce tranquille cynisme propre aux alcooliques invétérés, il vous l'a déclaré lui-même : au seul café du *Pied qui remue* (*ab uno disce omnes*), depuis des années, chaque soir, il absorbe sept consommations ! Vous avez bien entendu ? Sept consommations par soirée ! Soit quarante-neuf consommations par semaine. Deux cent dix par mois ! Deux mille cinq cent cinquante-cinq par an et deux mille cinq cent soixante-deux quand l'année est bissextile.

Encore, si la conscience des turpitudes dont il s'abreuve — je chercherais vainement un terme plus adéquat à la nature de mon sujet — lui criait de les aller cacher, comme on cache une plaie fétide, en les ténèbres d'un bouge ! Ah ! je vous crierais, moi : Pitié ! car toute étincelle n'est pas morte ! Grâce ! car en cette pudeur suprême il nous est permis de saluer un espoir de rédemption !

Mais non !

Portant fièrement la honte d'être abject, c'est sous le regard des honnêtes gens qu'il prétend étaler son vice, en ce café du *Pied qui remue* dont la défense, si éloquemment, tout à l'heure, évoquait la vision charmante, j'oserai presque dire familiale ! Car il faut à la corruption cette triste volupté : corrompre ! (*Désignant Lagoupille du doigt.*) Il faut le lit chaste de la vierge à l'opprobre de cette fille publique ! Il faut le calice de la rose à la bave de cet escargot !

Bien mieux ! fleur de débauche et de fainéantise, incarnation du pâle voyou dont jadis le poète des *Iambes* marqua la hideur au fer rouge, en un vers qui ne périra pas, cet homme méprisable, taré, essaie d'arracher par surprise à l'ignorance de la foule un peu de cette considération dont est affamée l'infamie. Tel un porc qui aurait volé pour s'en revêtir la robe auguste du lion, il ne craint

pas de se faire passer pour fonctionnaire de l'Etat ! souillant ainsi — ah ! songez-y ! songez-y, je vous en conjure ! — l'antique prestige de notre administration nationale, et sapant, d'une main meurtrière, les bases mêmes de la société.

J'ai dit !

Le prévenu spontanément a reconnu les faits qui lui sont reprochés. Je n'ai donc pas à en discuter l'évidence. Je me bornerai à appeler sur lui les sévérités de la loi, et à revendiquer, de votre esprit de justice, un châtiment exemplaire, au nom des intérêts majeurs qui en dépendent.

LE PRÉSIDENT, *à Alfred.* — Vous n'avez rien à ajouter ?

ALFRED. — Non, monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT, *à Lagoupille.* — Et vous ?

LAGOUPILLE. — Je réclame mes dix francs...

BARBEMOLLE, *plein de dignité.* — Louis XII ne paye pas les dettes du duc d'Orléans.

LAGOUPILLE. — Eh bien ! il se conduit comme un cochon.

LE PRÉSIDENT, *sévère mais juste.* — Vous n'êtes pas ici pour apprécier l'histoire.

Il se couvre et prononce :

Le tribunal, après en avoir délibéré conformément à loi :

Attendu qu'Alfred, limonadier à Paris, a introduit une plainte contre Lagoupille, comme ayant reçu de celui-ci...

LAGOUPILLE, *à mi-voix.* — Un marron...

LE PRÉSIDENT. — ... *Un marron...* Euh... Taisez-vous donc, Lagoupille !... *un coup de poing en plein visage ; qu'il s'est porté partie civile et qu'il réclame cinq cents francs à titre de dommages-intérêts ;*

Attendu qu'il appert clairement des débats que Lagoupille, par le désagrément de son commerce et ses exigences sans nom, a réussi à mettre en fuite la clientèle habituelle du café du « Pied qui remue », et contribué ainsi, dans une large mesure, à la déconfiture de cet établissement ; que, dans ces conditions, les prétentions d'Alfred ne paraissent nullement excessives...

ALFRED, *à part.* — Si j'avais su, j'aurais demandé dix mille francs.

LE PRÉSIDENT. — *Attendu enfin que Lagoupille ne nie point s'être livré sur la personne du limonadier Alfred à la voie de fait qui est l'objet de la poursuite ; qu'il semble venir, de lui-même, se placer sous le coup de la loi, et qu'il y aurait lieu dès lors de lui faire application de l'article 311 du Code pénal, ainsi conçu : « Lorsque les coups et violences exercés n'auront occasionné « aucune maladie, le coupable sera puni d'un emprisonnement de « six jours à deux ans. »*

ALFRED, *au comble de la joie.* — Deux ans de prison ! Deux ans de prison !

LE PRÉSIDENT. — *Mais d'autre part :*

Considérant qu'Alfred ne justifie de l'acte de brutalité dont il aurait été victime, ni par un témoignage, ni par un procès-verbal, ni par un certificat de médecin ; que le juge ne saurait, sans contrevenir gravement à la procédure en usage, et notamment aux articles 154, 155 et 189 du Code d'instruction criminelle, accueillir une réclamation dont le bien fondé n'est établi que par les affirmations de l'intéressé ;

Considérant d'ailleurs que si, en réalité, Alfred a reçu...

LAGOUPILLE, *à mi-voix.* — Un marron !

LE PRÉSIDENT. — *Un marron...* Euh !... Je vais vous faire sortir, Lagoupille !... *un coup de poing dans la figure, il n'a eu que ce qu'il méritait, ayant par des provocations, ainsi qu'il l'a reconnu lui-même, contraint et forcé Lagoupille à user de son droit de légitime défense ;*

LAGOUPILLE, *à mi-voix.* — Très bien !

LE PRÉSIDENT. — *Attendu qu'il argue en vain du refus opposé par Lagoupille à ses invitations d'avoir à quitter sur l'heure le café du « Pied qui remue » ; qu'en effet, aux termes de nombreux jugements confirmés par autant d'arrêts de cours d'appel, un café étant un lieu public, pleine et entière liberté est laissée à tout un chacun, non seulement d'y pénétrer, mais encore d'y séjourner aussi longuement qu'il juge à propos, à charge par lui, bien entendu, de n'y faire aucun scandale ;*

LAGOUPILLE, *à mi-voix.* — Très bien !

LE PRÉSIDENT. — *Considérant qu'en l'espèce, Lagoupille, en aucune circonstance, ne semble avoir scandalisé la moralité des clients du café du « Pied qui remue », soit par l'inconvenance de ses gestes, soit par la licence de ses propos, soit par l'exhibition publique des intimités de son individu ; que par conséquent, en tentant de l'expulser de force, Alfred a outrepassé les pouvoirs que lui confèrent la jurisprudence et les règlements de police ;*

Pour ces motifs :

Acquitte Lagoupille ;

LAGOUPILLE. — Très bien !

LE PRÉSIDENT. — *Déclare Alfred mal fondé en sa plainte, l'en déboute, et le condamne aux dépens.*

L'audience est levée.

PETIN, MOUILLARBOURG ET CONSORTS

FANTAISIE JUDICIAIRE EN UN ACTE

Carillon, le 5 mai 1896.

PERSONNAGES

	MM.
LE PRÉSIDENT	B. Millanvoye.
MOUILLARBOURG ET MAPIPE	Tervil.
L'AVOCAT	Mévisto.
LE SUBSTITUT	Paul Daubry.
BOUGNASSE	Numa Blés.
L'HUISSIER	Nardeau.
PETIN	Robert Lagrange.
	Mme
MADAME MOUILLARBOURG	L. Delmary.

SCÈNE PREMIÈRE

L'HUISSIER

Au lever du rideau, l'Huissier, en scène, range des dossiers sur la table du Tribunal. Ceci fait, il s'avance à la rampe et interpelle en ces termes des acteurs assis à l'orchestre et mêlés au public.

L'HUISSIER. — Les personnes que je vais appeler répondront : « Présent ! » (*Il consulte sa feuille, puis appelle :*) « Petin ! »

PETIN, *dans la salle.* — Présent !

L'HUISSIER. — Approchez ! (*Il appelle.*) Bougnasse !

BOUGNASSE, *dans la salle.* — Présent !

L'HUISSIER. — Approchez ! Vous avez votre citation ?

BOUGNASSE, *qui lui tend un papier.* — Voilà !

L'HUISSIER. — Bien. Allez vous asseoir. (*A Petin.*) Et vous ?

PETIN. — Quoi ?

L'HUISSIER. — Votre citation ?

PETIN. — Ah ! pardon !

Il fouille ses poches.

L'HUISSIER, *après un instant.* — Mouillarbourg !

Silence dans la salle.

L'HUISSIER. — Mouillarbourg !... Pas ici, Mouillarbourg ?... Non ?...

Même silence.

L'HUISSIER, *appelant.* — Femme Mouillarbourg !

UNE DAME, *dans la salle.* — C'est moi.

L'HUISSIER. — Votre citation, je vous prie.

La Dame s'approche et lui passe sa citation par-dessus la rampe.

L'HUISSIER, *saluant.* — Belle dame !...

La Dame retourne vers sa place.

L'HUISSIER, *la rappelant.* — Ah ! un mot !... (*La Dame s'arrête.*) Venez donc me parler après l'audience, je vous dirai quelque chose.

LA DAME. — Il a plutôt du culot, celui-là !

Elle va se rasseoir.

L'HUISSIER, *à Petin qui, pendant tout ce temps, a continué à chercher dans toutes ses poches sa citation égarée.* — Eh bien ? cette citation ?

PETIN. — C'est extraordinaire, je ne sais pas où je l'ai fourrée.

L'HUISSIER, *brusquement.* — Ah ! çà, mais qu'est-ce que vous avez donc à votre chapeau ?

PETIN. — A mon chapeau ?... (*Il se découvre et aperçoit sa citation qu'il y avait glissée sous le ruban, en cocarde.*) Ah ! la voilà !

L'HUISSIER. — Vous me faites encore l'effet d'un malin, vous...

PETIN. — Mais...

L'HUISSIER. — C'est bon. Allez vous asseoir. (*On sonne.*) Le Tribunal va entrer en séance. Vous reviendrez quand on vous appellera.

Entrée du Tribunal.

L'HUISSIER. — Le Tribunal, messieurs, levez-vous !

SCÈNE II

Les Mêmes, LE PRÉSIDENT, LE SUBSTITUT

LE PRÉSIDENT, *s'asseyant.* — L'audience est ouverte ! Avant de passer à l'examen des causes soumises à ma juridiction, je prendrai la liberté d'inviter M. le Substitut à modérer, du moins pour aujourd'hui, le flot de l'éloquence qui le caractérise. (*Le Substitut salue.*) Il est tard, je suis convié au souper de centième de la pièce des Folies-Comiques et je ne consentirais sous aucun prétexte à faire languir de jolies femmes.

LE SUBSTITUT. — C'est trop juste.

LE PRÉSIDENT. — N'est-il pas vrai ? Nous allons donc, si vous le voulez bien, entrer tout de go dans la question. Huissier !

L'HUISSIER. — Monsieur le président ?

LE PRÉSIDENT. — Le rôle est-il chargé ?

L'HUISSIER. — Deux causes.

LE PRÉSIDENT. — Nous allons enlever cela en deux temps, trois mouvements... (*A la Dame, qui vient de grimper sur sa chaise et qui regarde autour d'elle à travers son face-à-main.*) Eh bien, à la bonne heure ! Où y a de la gêne y a pas de plaisir. Madame ! Madame !

LA DAME. — Bonjour, monsieur !

LE PRÉSIDENT. — Je suis votre serviteur, voulez-vous descendre de là !...

LA DAME. — Je regarde si mon mari n'est pas encore arrivé.

LE PRÉSIDENT. — Votre mari ?

LA DAME. — Oui, un bonhomme qui a une tête de cocu. (*Montrant l'huissier.*) Il ressemble un peu à monsieur. Je plaide contre lui en divorce et je suis citée pour aujourd'hui.

LE SUBSTITUT, *qui a consulté le dossier.* — Vous êtes la dame Mouillarbourg ?

LA DAME. — J'ai ce regret.

LE PRÉSIDENT. — Votre prénom, je vous prie ?

LA DAME. — Antoinette.

LE PRÉSIDENT, *à part.* — Antoinette !... Où sont mes vingt ans ? (*Haut, avec une courtoisie souriante.*) Veuillez vous asseoir, mon enfant. On vous appellera tout à l'heure... (*Il se penche vers le Substitut.*) Dites donc...

Le Substitut se penche vers lui, et, souriant, les regards fixés sur la Dame, il écoute avec des hochements de tête approbatifs.

LA DAME. — Qu'est-ce qu'ils ont à me dévisager ?... J'ai quelque chose sur la figure ?...

Elle tire son mouchoir et s'en frotte le bout du nez.

LE SUBSTITUT, *au Président.* — Je vous crois, parbleu ! Moi aussi.

Ils rient.

LE PRÉSIDENT, *à la Dame.* — Antoinette, voyons, soyez sage. Asseyez-vous. (*La Dame s'assied.*) Là !... Elle est mignonne, cette enfant !... Huissier, appelez !

L'HUISSIER. — Petin contre Bougnasse ! — Petin !

SCÈNE III

Les Mêmes, PETIN, BOUGNASSE

PETIN, *qui s'avance.* — Présent !

L'HUISSIER. — Bougnasse !

BOUGNASSE. — Présent !

L'HUISSIER. — Approchez ! Placez-vous ici... Et vous, là. Vous pouvez vous asseoir.

Les deux hommes s'assoient.

LE PRÉSIDENT, *qui consulte le dossier, à Petin.* — Levez-vous.

Les deux hommes se lèvent.

LE PRÉSIDENT, *toujours plongé dans ses paperasses, à Bougnasse.* — Restez assis !

Les deux hommes se rassoient.

LE PRÉSIDENT, *à Petin.* — Je vous dis de vous lever.

BOUGNASSE, *qui croit qu'il s'agit de lui.* — Ah ! pardon !

Il se lève.

LE PRÉSIDENT. — Pas vous ! Ils sont idiots !

LE SUBSTITUT. — Ça me fait cet effet-là !

LE PRÉSIDENT, *à Petin qui s'est levé.* — Vous avez compris ? C'est heureux ! (*Mouvement de Petin.*) Taisez-vous. — Vous vous appelez Petin ?

PETIN. — Marc, Hippolyte, Oscar.

LE PRÉSIDENT. — Comment ?

PETIN. — Marc, Hippolyte, Oscar.

LE PRÉSIDENT, *qui a mal entendu.* — Marquis ?... Vous êtes marquis ?

LE SUBSTITUT. — Marc, Hippolyte, Oscar. Ce sont ses prénoms.

LE PRÉSIDENT. — Ah ! fort bien ! Vous ne pouvez pas ouvrir la bouche !... Votre âge ?

PETIN. — Cinquante ans.

LE PRÉSIDENT. — Votre demeure ?

PETIN. — Boulevard Picpus, numéro 100.

LE PRÉSIDENT, *très sec.* — Est-ce que vous vous croyez dans une écurie ?...

PETIN, *étonné.* — Non, monsieur.

LE PRÉSIDENT. — On pourrait s'y tromper. (*Effarement de Petin.*) Il y a ici des femmes charmantes, des femmes tout à fait charmantes !...

PETIN. — Eh bien ?

LE PRÉSIDENT. — Eh ! bien, vous devriez avoir la discrétion de demeurer au 101 ou au 99. Il suffit ! Vous êtes un goujat. (*Un temps.*) Vous vous plaignez d'avoir été frappé. Bougnasse que voici...

LA DAME, *avec éclat.* — Ah ! le voilà !

LE PRÉSIDENT, *sursautant.* — Qui ça ?

LA DAME, *désignant un monsieur qui vient de faire son apparition et qui cherche un coin pour se caser.* — Mon mari !

LE PRÉSIDENT, *frappant sur son bureau avec son couteau à papier.* — Voyons ! Voyons ! Voyons !

LA DAME, *qui triomphe.* — Hein ? L'a-t-il, la tête de l'emploi ? Croyez-vous qu'il l'a, le physique ?... Va donc, eh cocu !

SCÈNE IV

Les Mêmes, MOUILLARBOURG

MOUILLARBOURG, *s'avançant.* — Monsieur le président, vous voyez...

LE PRÉSIDENT. — Huissier, expulsez cet homme.

MOUILLARBOURG. — Comment, expulsez cet homme ?

L'HUISSIER. — Allez, sortez !

MOUILLARBOURG. — Pourquoi ?

LE PRÉSIDENT. — Vous troublez l'audience...

LE MONSIEUR. — Moi ?... C'est ma femme !

LE PRÉSIDENT. — Précisément ! Comme mari, vous êtes civilement responsable.

MADAME MOUILLARBOURG. — Très bien ! Très bien !

MOUILLARBOURG, *jeté à la porte.* — Cornes du diable !

LE PRÉSIDENT. — Le diable ne s'occupe pas des vôtres. Laissez donc les siennes tranquilles.

SCÈNE V

Les Mêmes, moins MOUILLARBOURG

MADAME MOUILLARBOURG. — Ça, par exemple, c'est tapé !... Il est épatant, le président !

LE PRÉSIDENT, *avec un petit geste de la main.* — Antoinette ! Je vous en prie... (*Au Substitut.*) Elle est exquise.

LE SUBSTITUT. — Exquise.

LE PRÉSIDENT, *dans un rugissement amoureux.* — Ah ! ! ! (*A part.*) Modérons-nous ! (*Haut, à Petin.*) Nous disions donc que Bougnasse vous aurait donné un soufflet ?

PETIN. — Oui, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT. — Où ça ?

PETIN. — En pleine figure.

LE PRÉSIDENT, *agacé.* — Tâchez donc de comprendre ce qu'on vous dit.

LE SUBSTITUT. — On vous demande en quel lieu et non à quelle place.

PETIN. — Pardon !... A la « Nouvelle-Athènes » !

LE PRÉSIDENT. — Place Pigalle ?

PETIN. — Place Pigalle.

LE PRÉSIDENT. — Quelle heure était-il donc ?

PETIN. — Dans les une heure, une heure et demie.

LE PRÉSIDENT. — Du matin ?

PETIN. — Bien sûr, du matin.

LE PRÉSIDENT. — Vous étiez à une heure du matin place Pigalle, vous qui *dites* habiter boulevard Picpus ?

PETIN. — Comment, je *dis ?*

LE PRÉSIDENT. — Oui, vous le dites.

PETIN. — Je le dis pour une bonne raison...

LE PRÉSIDENT. — Assez !... (*Au Substitut.*) Voilà un citoyen qui me fait l'effet de mener une singulière existence... Enfin !... Racontez-nous comment le fait s'est passé.

PETIN. — Monsieur, je vous dirai une bonne chose : que c'est M. Bougnasse qui m'a provoqué. Il faut vous dire que nous nous connaissons depuis les temps les plus reculés, que je l'ai eu pour témoin à ma noce, et qu'il venait dîner chez nous tous les jeudis ; à preuve qu'on faisait du veau, du navarin, des côtelettes à la casserole, des pieds de mouton, du petit salé aux choux, des...

LE PRÉSIDENT. — C'est bien, c'est bien. Et après ?

PETIN. — Bon ! Un beau jour, qu'est-ce qu'il fait ? Il se tire des pieds avec ma femme. Vous voyez d'ici ma tête !

LA DAME. — Oui ; ah ! elle est bath !... On peut voir.

LE PRÉSIDENT, *avec douceur.* — Chut ! Chut ! Chut !

PETIN. — Je me dis : « Toi, mon vieux, que je te choppe ; tu verras un peu si tu y coupes ! » — Et en effet, l'autre soir (*Le Président prend une feuille de papier et écrit*), voilà-t'y pas que je le rencontre au coin de la place Pigalle et du boulevard Rochechouart. « Ah ! te voilà ! que j'y fais. — Oui, qu'y me fait, me voilà. — Eh ben, t'es un joli coco, que je lui fais. — A cause de quoi ? — A cause que tu t'es conduit comme le dernier des derniers. (*Le Président prend une enveloppe et y glisse la feuille de papier.*) Tu m'as barboté ma femme, c'est des choses qui ne se font pas, ou alors qu'est-ce qu'on est ? un mufle ! — Eh ben, qu'y me fait, allons au café, qu'y me fait, nous causerons en prenant un verre. » (*Le Président fait signe à l'Huissier de s'approcher, lui dit un mot à l'oreille et lui remet l'enveloppe qu'il vient de fermer. L'Huissier prend le papier, salue, et va le porter à la Dame, qui se hâte d'en prendre connaissance.*) C'est très bien, nous entrons à la « Nouvelle-

Athènes ». Et là, voilà M. Bougnasse qui commence à biberonner : un bock, deux bocks, trois bocks, quatre bocks ! une fine pour faire passer la bière, un rhum pour faire passer la fine, un kirsch pour faire passer le rhum, et si bien qu'y se met à devenir insolent, je ne sais pas à propos de quoi, disant que les femmes étaient toutes les mêmes vadrouilles, volailles et compagnie, que la mienne valait pas les quat'fers d'un chien et que tout ça c'était de ma faute... Epaté...

A ce moment

LA DAME, *au Président, après avoir lu.* — Oui, mais pas à quatre heures.

LE PRÉSIDENT. — Pas à quatre heures ?

LA DAME. — Non. A quatre heures, il faut que j'aille au Louvre.

LE PRÉSIDENT. — A cinq heures, alors ?

LA DAME. — Ou à trois.

LE PRÉSIDENT. — A trois ?

LA DAME. — A trois.

LE PRÉSIDENT. — Entendu. (*A Petin, qui est demeuré effaré, la bouche en jeu de tonneau.*) Eh bien, continuez, qu'est-ce que vous attendez ?

PETIN. — Epaté, je veux placer un mot. « En voilà assez ! » qu'il me fait. Et là-dessus, cette brute...

BOUGNASSE, *indigné.* — Cette brute !

LE SUBSTITUT. — J'invite la partie civile à ne pas invectiver le prévenu, ou je me verrai forcé d'attirer sur sa tête les justes sévérités de la loi.

LE PRÉSIDENT. — Vous entendez ?

PETIN. — J'entends, j'entends !... Je retire « brute ». Ce galant homme, cet homme du monde, ce dernier représentant de la bonne éducation et de la saine courtoisie française, m'envoya donc une paire de gifles qu'on dut entendre de Vaugirard.

LE PRÉSIDENT. — Et c'est tout ?

PETIN. — Mon Dieu, oui, c'est tout.

LE PRÉSIDENT. — Ce n'est pas bien grave. Monsieur le Substitut ?

LE SUBSTITUT. — Je m'en rapporte à la sagesse du Tribunal.

LE PRÉSIDENT, *à Petin.* — Vous pouvez vous asseoir. — Bougnasse ! (*Bougnasse se lève.*) Vous avez un avocat ?

BOUGNASSE. — Oui, monsieur le président. J'en ai arrêté un pour trois francs cinquante, tout à l'heure, à la buvette, Me Legaffeur.

LE SUBSTITUT. — C'est cet ex-substitut de province qui a été révoqué au dernier changement de ministère et qui s'est depuis fait inscrire au barreau.

LE PRÉSIDENT. — Il devrait être ici, c'est insupportable.

L'HUISSIER. — Le voici, monsieur le président.

SCÈNE VI

Les Mêmes, LEGAFFEUR

Il s'avance tranquillement, la serviette sous le bras.

LE PRÉSIDENT, *à Legaffeur.* — Allons, maître Legaffeur, allons !

LEGAFFEUR. — C'est à moi de jouer ?... euh ! de parler ?

LE PRÉSIDENT. — Sans doute ! Le Tribunal vous attend.

LEGAFFEUR. — Je suis prêt.

LE PRÉSIDENT. — Vous savez de quoi il s'agit ?

LEGAFFEUR, *à qui le Substitut vient de communiquer le dossier.* — Petin contre Bougnasse... euh ! euh... Ne vous inquiétez pas, monsieur le président. (*Il vient se placer derrière la petite tribune réservée à la défense et il commence à plaider.*) Messieurs, si jamais prévention n'eut pas besoin d'être soutenue, c'est bien celle qui me vaut l'honneur de prendre aujourd'hui la parole devant vous. A peine au sortir de l'enfance, l'homme que vous avez à juger et que vous jugerez, j'en suis sûr, avec toute la sévérité que votre intégrité

comporte, donna les signes les moins équivoques d'une nature réfractaire à tout bon sentiment. A cinq ans, il rouait de coups sa pauvre mère et lui dérobait ses économies qu'il gaspillait en acquisitions de sucres d'orge et de cigares de cacao !... Vous dépeindrai-je, messieurs, la poignante douleur qui étreignait à ces cruels instants le cœur de cette excellente femme ? Hélas ! l'indignation m'étrangle, et...

LE PRÉSIDENT, *l'interrompant.* — Un mot, maître. Je ne me trompe pas ? Vous requérez bien l'application de la peine ?

LEGAFFEUR. — Avec la dernière énergie !

LE PRÉSIDENT, *stupéfait.* — Mais vous êtes avocat ?

LEGAFFEUR, *plus stupéfait encore.* — Moi ?

LE PRÉSIDENT. — Dam !

LEGAFFEUR, *se frappant le front.* — Eh ! c'est pardieu vrai ! Ce que c'est que l'habitude !... Je me croyais encore Substitut. (*Souriant.*) Simple distraction. (*Avec volubilité.*) Plaise au Tribunal adopter mes conclusions, déclarer mon client recevable en sa plainte et condamner la partie adverse à cinquante mille francs de dommages et intérêts. (*Il plaide.*) Messieurs, si jamais le bon droit d'un homme odieusement dépouillé sauta aux yeux de magistrats intègres, c'est bien, j'ose le dire, en l'espèce ! Petit-fils d'un lieutenant-colonel de l'Empire qui laissa ses os à Iéna, fils d'un grenadier de la garde qui, sous les murs de Sébastopol, conquit l'étoile de l'honneur à la pointe de sa baïonnette, Petin, messieurs, est l'honnête homme dans l'acception la plus large du mot. Dès l'âge le plus tendre, il montra un penchant irrésistible pour la vertu, et par son application, par son amour du travail, il sut conquérir l'estime de ses professeurs et la tendresse de ses parents. L'heureuse famille, messieurs !... Qu'il me soit permis d'attarder un instant mes yeux sur le riant tableau que leur offrent monsieur et madame Petin père et mère, étreignant de leurs bras, les yeux baignés de douces larmes, le fils, espoir de leurs vieux ans...

LE PRÉSIDENT. — Un mot encore, maître Legaffeur. C'est bien pour Petin que vous plaidez ?

LEGAFFEUR. — Certainement.

LE PRÉSIDENT. — Mais vous êtes l'avocat de Bougnasse.

LEGAFFEUR. — Bah ? C'est bien possible, après tout. (*Souriant.*) Une simple erreur ! Je m'étais trompé de client. Plaise au Tribunal adopter mes conclusions, renvoyer mon client des fins de la poursuite et condamner la partie civile aux dépens ! (*Il plaide.*) Messieurs, un *lapsus linguæ*, dont votre clairvoyance a déjà fait justice, me faisait dire tout à l'heure de Petin ce que la plus stricte bonne foi me fait dire à présent de Bougnasse. Si jamais...

LE PRÉSIDENT. — Maître, l'heure s'avance, je dois me rendre chez Marguery où m'appellent d'impérieux devoirs. Si vous voulez, nous allons traiter à forfait ; pas de plaidoirie, pas de prison.

LEGAFFEUR. — Parfaitement, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT, *à Bougnasse.* — Seize francs d'amende. Vous pouvez vous retirer.

BOUGNASSE, *qui s'en va.* — Messieurs...

PETIN, *au Président.* — Combien ?

LE PRÉSIDENT. — Seize francs.

PETIN, *abasourdi.* — Seize francs !... seize francs !... Voilà un drôle qui me tombe dessus sans motif, me soufflette en plein café, et il en est quitte pour seize francs !

LE PRÉSIDENT. — Ah ! vous allez vous taire, n'est-ce pas ?

PETIN. — En Angleterre...

LE PRÉSIDENT. — L'Angleterre n'a rien à voir là-dedans. Laissez-nous tranquille ; c'est jugé.

PETIN. — Il est joli, le jugement !

LE PRÉSIDENT. — Plaît-il ?

PETIN, *qui se dirige vers la porte.* — Des mufles, ces gens-là !... Des mufles !

LE PRÉSIDENT. — Huissier, emparez-vous de cet homme.

Petin, empoigné au collet, est amené devant le Tribunal.

LE PRÉSIDENT. — Maintenez-vous vos paroles ?

PETIN. — Certes ! Etant donné le prix d'une gifle, un gros mot

doit coûter dans les deux francs cinquante, je serais donc bien bête de faire des platitudes.

LE PRÉSIDENT. — Monsieur le Substitut ?

LE SUBSTITUT. — Je requiers l'application de la loi.

LE PRÉSIDENT, *le Code aux doigts. — Le Tribunal, après en avoir délibéré, — Attendu que le présent jour Petin a qualifié de mufles les magistrats siégeant en audience publique ; — que ce propos tenu à haute et intelligible voix, puis maintenu, constitue un grave attentat au caractère et à la dignité de ces personnages ; — qu'il constitue le délit, prévu et puni par la loi, d'outrage à des magistrats dans l'exercice de leurs fonctions ; — Par ces motifs, — Faisant application de l'article 222 du Code pénal, ainsi conçu : « Lorsque des magistrats auront reçu quelque outrage, celui qui les aura outragés sera puni d'un emprisonnement d'un mois à deux ans ; si l'outrage a eu lieu à l'audience, l'emprisonnement sera de deux à cinq ans ». Condamne Petin à deux ans de prison.*

PETIN. — J'ai deux ans de prison à c't'heure ?

LE PRÉSIDENT, *à l'Huissier.* — Emmenez !

Le Substitut tend un papier à l'Huissier.

PETIN. — On m'a fichu une gifle, et, par-dessus le marché, on me flanque deux ans de prison !

L'HUISSIER. — C'est bon ! c'est bon ! Vous causerez demain.

PETIN, *emmené.* — Si j'avais supposé qu'une gifle coûtât seize francs à donner et deux ans de prison à recevoir...

La voix se perd dans l'éloignement.

SCÈNE VII

LE PRÉSIDENT, LE SUBSTITUT, L'HUISSIER, MONSIEUR ET MADAME MOUILLARBOURG

LE PRÉSIDENT. — Et d'une ! Ça se tire !... Antoinette !

LA DAME. — Qu'est-ce qu'elle a fait ?

LE PRÉSIDENT. — Ça va être à vous, mon enfant. Approchez avec confiance. (*La Dame s'approche.*) Sans vouloir anticiper sur les événements à venir et préjuger en quoi que ce soit des décisions de la Justice, je crois pouvoir vous affirmer que le Tribunal est animé à votre égard des meilleures dispositions.

LA DAME. — Chouette !

LE PRÉSIDENT. — Je me plais à espérer que par votre excellente attitude...

LA DAME. — Oui, mon gros.

LE PRÉSIDENT. — ... Votre réserve...

LA DAME. — Oui, mon chat.

LE PRÉSIDENT. — ... La tenue de votre langage...

LA DAME. — Oui, mon coco.

LE PRÉSIDENT. — Vous saurez vous élever à la hauteur des circonstances et vous montrer digne des bontés avec lesquelles j'ai l'honneur d'être (*Il se lève et retire sa toque.*) votre très humble, très obéissant et très affectueux serviteur : Tirmouche. (*A l'huissier.*) A vous, la pose.

L'HUISSIER. — La femme Mouillarbourg contre Mouillarbourg, son mari. (*Il va au fond ouvrir la porte.*) Mouillarbourg !

MOUILLARBOURG, *qui se précipite.* — Présent ! — Monsieur le président, pour vous donner une idée comme ma femme est une sale bête...

LE PRÉSIDENT. — Qui est-ce qui vous demande la couleur de vos bas ?

MOUILLARBOURG, *interloqué.* — Personne !

LE PRÉSIDENT. — Eh bien, fermez donc votre placard. Vous répondrez quand on vous questionnera.

LA DAME, *enchantée.* — Toc !

Mouillarbourg salue et vient prendre sur l'estrade du Tribunal la place qui lui est réservée.

LE PRÉSIDENT. — Antoinette ! veuillez vous lever !

MOUILLARBOURG, *surpris.* — Antoinette !

LE PRÉSIDENT. — Levez-vous aussi, Mouillarbourg.

MOUILLARBOURG, *se levant.* — Honoré.

LE PRÉSIDENT. — Quoi, Honoré ?

MOUILLARBOURG, *souriant.* — Je m'appelle Honoré.

LE PRÉSIDENT. — Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

MOUILLARBOURG. — Excusez. Je croyais que vous alliez m'appeler par mon petit nom.

LE PRÉSIDENT, *à la Dame.* — Madame, au nombre des griefs dont vous incriminez monsieur, vous alléguez — les pièces du dossier en font foi — de sa réserve à votre endroit... A quel endroit ?

Un temps.

LA DAME. — Vous en avez une santé, vous !

LE PRÉSIDENT, *la main sur le sein.* — Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur. Si je vous invite à entrer dans quelques éclaircissements, c'est que j'y suis contraint et forcé par mes devoirs de magistrat.

LA DAME. — Parfaitement, je la connais celle-là.

LE PRÉSIDENT. — Vous la connaissez ?

LA DAME. — Quelque peu.

LE PRÉSIDENT. — En ce cas, je n'insiste plus.

LA DAME. — L'affaire est simple comme bonjour. J'ai épousé cette espèce d'idiot il y a un an. J'apportais trente mille francs de dot. Le soir de mes noces, maman me dit en me faisant ma couverture : « Antoinette, l'instant est proche. Tout à l'heure, tu vas rigoler. »

LE PRÉSIDENT. — Ah ! Ah !

LA DAME. — Bon ! Je me prépare à rigoler, maman s'en va ; il arrive.

MOUILLARBOURG, *blessé.* — Il arrive !

LE PRÉSIDENT. — Silence ! Tout à l'heure...

LA DAME. — Il s'approche...

LE PRÉSIDENT. — Vous étiez au lit ?

LA DAME. — Au lit. Il me prend dans ses bras et saisit...

Elle se tait.

LE PRÉSIDENT, *à l'auditoire.* — J'invite l'auditoire à garder le plus profond silence. Le premier qui trouble les débats, je le fais emballer en vertu de mon pouvoir discrétionnaire. Ce récit est d'un intérêt !... Continuez... Il saisit, dites-vous ?...

LA DAME. — Il saisit... Je dois tout dire ?

LE PRÉSIDENT. — Oui...

LA DAME. — Il saisit...

LE PRÉSIDENT. — Achevez, de grâce !

LA DAME. — Il saisit... cette occasion...

LE PRÉSIDENT ET LE SUBSTITUT, *désolés.* — Ah !...

LA DAME. — ... pour m'avouer qu'il avait eu une jeunesse dévastatrice.

MOUILLARBOURG. — Je jure que c'est la vérité.

LA DAME. — Il fallait le dire avant.

MOUILLARBOURG. — Tiens ! tu n'aurais plus voulu de moi. Et ta dot ! les trente mille francs ? Ça m'aurait passé sous le nez !

LE PRÉSIDENT, *à la Dame.* — Si bien qu'en fait de rigolade...

LA DAME. — Ça c'est borné là !

LE PRÉSIDENT. — C'est peu... Vous avez entendu, Mouillarbourg ? A vous de répondre.

MOUILLARBOURG. — Monsieur, je répondrai ceci : que ma femme est une sale bête. Et maniaque ! c'est rien de le dire ! Ainsi, elle a deux habitudes que le diable y userait sa queue à essayer de les lui faire perdre.

LE PRÉSIDENT. — Quelles habitudes ?

MOUILLARBOURG. — De lire les journaux au lit et de faire pipi à huit heures du matin.

LE SUBSTITUT. — Au lit aussi ?

MOUILLARBOURG. — Non.

LE SUBSTITUT. — C'est heureux.

MOUILLARBOURG. — Laissez donc, c'est pour vous montrer à quel point c'est une sale bête. Tenez nous recevons deux journaux : *le Petit Journal* et *le Petit Parisien*. Eh bien, pendant qu'elle en lit un, vous croyez peut-être que je lis l'autre ?... Et ta sœur ?... Elle le met sous son derrière, monsieur !... Oui, monsieur, sous son derrière, afin que je ne puisse pas l'avoir et que je sois de là à m'embêter comme un rat mort ! Hein ? c'est épatant ? Bien mieux que ça : quand elle se lève pour aller faire pipi, vous croyez que je les ai, les journaux ?... Ouat ! Elle les emporte, monsieur, elle les emporte sur le pot, où elle reste des fois une heure pendant que je suis de là à me taper !... Tout ça pour me faire rager et m'empêcher de lire *la Marchande de moules*, par M. Emile Richebourg ! — Quelle sale bête ! Mon Dieu, quelle sale bête !

LE PRÉSIDENT. — C'est tout ce que vous avez à dire ?

LA DAME. — Certainement. Monsieur n'en dit jamais plus long.

LE PRÉSIDENT, *à la Dame*. — Un mot encore. Vous êtes bien sûre de n'avoir rien négligé pour rendre la parole à ce... muet ?

LA DAME, *les bras au ciel*. — Ah ! Dieu... j'ai essayé de tout !

LE PRÉSIDENT. — Sans effet ?

LA DAME. — Sans effet sur lui... Sur moi, c'est une autre histoire.

LE PRÉSIDENT. — Compris. La cause est entendue. La parole est au ministère public pour donner ses conclusions.

LE SUBSTITUT. — Je m'en rapporte à vous.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez bien raison. (*Il prononce.*) « *Le Tribunal, après en avoir délibéré conformément à la loi... Attendu que la dame Mouillarbourg* (*Antoinette*) *a introduit une instance en divorce contre Mouillarbourg, son mari, arguant notamment de la réserve de celui-ci à un endroit de celle-là, qu'elle se refuse à spé-*

cifier par un sentiment de convenance que je déplore, mais auquel je rends hommage ; attendu que Mouillarbourg allègue de son côté le parti pris systématique de sa femme à s'asseoir sur le Petit Journal *et à rester quelquefois une heure sur le pot, dans le but de le priver du plaisir de lire* la Marchande de moules ; *que les torts des deux conjoints paraissent avoir été réciproques ; que, dans ces conditions, la religion du juge est insuffisamment éclairée ; qu'il y a lieu de surseoir au prononcé du jugement et de procéder dans le plus bref délai à un complément d'enquête. — Par ces motifs, ordonne l'arrestation provisoire de Mouillarbourg et son incarcération immédiate. Fait commandement à la dame Mouillarbourg (Antoinette) de se rendre demain à l'Hôtel Terminus, à trois heures précises de relevée, pour y être entendue, par le Président, en audience particulière. L'audience est levée.*

RIDEAU

HORTENSE, COUCHE-TOI!

Grand Guignol, 15 mars 1897.

PERSONNAGES

	MM.
LA BRIGE	ALBERT MAYER.
SAUMÂTRE	R. LAGRANGE.
	Mme
HORTENSE	LOLA NOYR.

Un salon que le désordre des déménagements encombre de paille et de paniers aux larges gueules béantes.

SCÈNE PREMIÈRE

LES DÉMÉNAGEURS, *puis* LA BRIGE, *puis* HORTENSE

LES DÉMÉNAGEURS.

Le temps passe, que rien ne saurait prolonger.
Le nouveau locataire est là, qui veut la place.
Commençons par déménager
Ce seau, cette pendule et cette armoire à glace.
Sur nos nuques et sur nos dos
Chargeons, messieurs, chargeons les lourds fardeaux.

LA BRIGE, *entrant.* — Une petite minute, s'il vous plaît, messieurs les déménageurs. Je dois vider les lieux aujourd'hui, mais il importe qu'au préalable je paye à M. Saumâtre, propriétaire de cette maison, le montant du trimestre échu. N'ayant pas les fonds nécessaires, j'ai écrit à M. Saumâtre de venir s'entendre avec moi touchant son règlement de compte ; nul doute que nous nous entendions. — Mais voici la charmante Hortense.

Entre Hortense enceinte de neuf mois.

LES DÉMÉNAGEURS.

Ciel ! quel spectacle ! Ah ! qu'elle est belle à voir !
Quelle aimable pudeur ! Quels feux en sa prunelle !
(*A part.*)

L'espiègle enfant en son tiroir
Dissimule un Polichinelle !...
Affectons de ne pas nous en apercevoir.
(*Haut.*)
Sur nos nuques et sur nos dos
Chargeons, messieurs, chargeons les lourds fardeaux.

HORTENSE, *après avoir salué.* — Est-ce que M. Saumâtre est venu ?

LA BRIGE. — Je l'attends d'une minute à l'autre, car il est midi tout à l'heure et il ne peut tarder maintenant.

Au même instant, M. Saumâtre entre par le fond.

MONSIEUR SAUMATRE. — Me voici, monsieur.

SCÈNE II

LES MÊMES, M. SAUMATRE

LA BRIGE. — C'est ma foi vrai ! C'est M. Saumâtre en personne ! Eh ! bonjour, monsieur Saumâtre !

MONSIEUR SAUMATRE, *sur une grande réserve.* — Monsieur, mes civilités !

HORTENSE. — Monsieur Saumâtre, votre servante !

MONSIEUR SAUMATRE. — Madame, je vous présente mes devoirs.

LA BRIGE. — Mais donnez-vous la peine d'entrer, et prenez un siège, je vous prie !

MONSIEUR SAUMATRE. — C'est inutile.

LA BRIGE. — Si fait ! Si fait ! — Voyons, Hortense ma fille, grouille-toi. Apporte un siège à monsieur. Donnez-moi votre chapeau.

MONSIEUR SAUMATRE, *débarrassé de son chapeau.* — Pardon.

HORTENSE, *le forçant à s'asseoir.* — Votre parapluie.

MONSIEUR SAUMATRE, *débarrassé de son parapluie.* — Excusez.

HORTENSE. — Désirez-vous vous rafraîchir ?

MONSIEUR SAUMATRE. — Je vous remercie.

HORTENSE. — Un verre de bière !... (*A La Brige.*) Tu es là comme un soliveau !... Va donc chercher une canette.

LA BRIGE. — J'y cours.

MONSIEUR SAUMATRE. — Je vous prie de n'en rien faire. Je ne bois jamais entre mes repas, d'abord ; puis, je ne fais qu'entrer et sortir. — Donc, causons peu, mais causons bien. (*Mettant la main à la poche intérieure de sa redingote.*) Je vous apporte votre quittance.

LA BRIGE, *qui se méprend.* — Ah ! monsieur !... Une telle grandeur d'âme ! une pareille générosité !...

HORTENSE. — Quand je te disais que M. Saumâtre est un homme plein de délicatesse !

LA BRIGE. — Croyez bien que vous ne perdrez rien. Nous ne sommes ni des ingrats ni des malhonnêtes gens ! Hortense est là, qui peut vous le dire, et...

MONSIEUR SAUMATRE. — Pardon ! Vous avez les fonds ?

LA BRIGE, *interloqué.* — Non.

MONSIEUR SAUMATRE. — En ce cas...

Il remet sa quittance dans sa poche.

LA BRIGE. — Comment !

MONSIEUR SAUMATRE, *se levant.* — Veuillez me rendre mon chapeau.

LA BRIGE. — M. Saumâtre, écoutez-moi.

MONSIEUR SAUMATRE. — Monsieur, je n'ai rien à écouter.

HORTENSE. — Pourtant...

MONSIEUR SAUMATRE. — Je n'ai que faire de vos paroles.

LA BRIGE. — Un mot, monsieur Saumâtre ; un seul ! — Voilà exactement cinq ans que je suis votre locataire. Ne vous ai-je pas toujours, à la minute précise, payé l'argent que je vous devais ?

MONSIEUR SAUMATRE. — Il ne s'agit pas de l'argent que vous avez pu me devoir, mais bien de l'argent que vous me devez !

LA BRIGE. — Mon Dieu, je sais.

MONSIEUR SAUMATRE. — Il ne s'agit pas de l'argent que vous me donnâtes autrefois, mais de l'argent qu'il faut me donner aujourd'hui.

LA BRIGE. — Mais, monsieur, je ne puis vous le donner ; je ne l'ai pas.

MONSIEUR SAUMATRE. — Je garderai donc votre mobilier.

HORTENSE, *aux cent coups*. — Notre mobilier !

MONSIEUR SAUMATRE. — C'est mon droit. — Mon parapluie, s'il vous plaît.

LA BRIGE. — Monsieur Saumâtre...

MONSIEUR SAUMATRE. — Monsieur, vous perdez votre temps et vous me faites perdre le mien. Vous me devez ; vous ne me payez pas ; c'est bien, je me paierai moi-même, ainsi que la loi m'y autorise. Je n'ai pas à vous faire de cadeaux. En aurais-je le désir, que je n'en ai pas le moyen. Voilà qui est clair, je pense ? Faites donc enlever au plus vite, votre lit et vos instruments de travail. Le nouveau locataire attend que vous lui cédiez la place. J'ai dit. Rendez-moi, je vous prie, mon parapluie et mon chapeau.

LES DÉMÉNAGEURS.

Vit-on jamais férocité pareille ?
Monsieur Saumâtre en lui porte un cœur de rocher.
Quoi ! rien ne le saurait toucher ?
Mais prêtons à la suite une attentive oreille.
Sur nos nuques et sur nos dos
Chargeons, messieurs, chargeons les lourds fardeaux.

LA BRIGE. — J'imagine, monsieur Saumâtre, que vous n'avez pas bien compris. Nous ne vous demandons pas un cadeau, nous vous demandons un délai : quarante-huit heures, pas une de plus.

HORTENSE. — Nous aurons de l'argent après-demain.

LA BRIGE. — Ma famille va m'en envoyer. Voici la lettre qui l'atteste.

Il présente la lettre en question, que M. Saumâtre se refuse à lire.

LA BRIGE. — Dieu merci, nous sommes d'honnêtes gens. Demandez plutôt à Hortense si nous devons un sou dans le quartier.

HORTENSE, *l'ongle aux dents*. — Pas ça.

LA BRIGE. — Nous nous trouvons gênés. Ces choses-là arrivent à tout le monde. La vérité est qu'Hortense ayant eu une grossesse pénible, j'ai dû donner au médecin les quelques louis qu'un à un j'avais mis de côté pour vous. (*Câlin.*) Allons, monsieur Saumâtre, allons !

HORTENSE, *chatte.* — Ne vous faites pas plus méchant que vous ne l'êtes.

LA BRIGE. — Je vous jure que vous serez payé.

HORTENSE. — Jusqu'au dernier sou.

LA BRIGE. — Dans deux jours. — Laissez-nous partir.

MONSIEUR SAUMATRE. — Eh ! partez !... Je ne vous demande pas autre chose.

LA BRIGE. — Avec mon mobilier ?

MONSIEUR SAUMATRE. — Ah ! non.

LA BRIGE. — Monsieur, nous ne sommes pas des bohèmes. Nous ne voulons pas emménager avec un lit et une paillasse.

HORTENSE. — De quoi aurions-nous l'air ?

LA BRIGE, *les bras élargis du désir de persuader.* — Voyons !

Mutisme de M. Saumâtre.

LA BRIGE. — Causons chiffre. Je vous dois deux cent cinquante francs.

MONSIEUR SAUMATRE. — Je ne le sais que trop.

LA BRIGE. — Or, j'ai ici pour cinq mille francs au moins de meubles. Laissez-m'en enlever une moitié et gardez l'autre en garantie.

MONSIEUR SAUMATRE. — Non.

LA BRIGE. — Remarquez que je vais vous signer des billets, payables après-demain matin.

MONSIEUR SAUMATRE. — Je n'accepte pas cette monnaie.

LA BRIGE. — Pourquoi ? Elle en vaut une autre. Des meubles sont toujours des meubles, et des billets sont toujours des billets. Si les billets que je vous offre ne sont pas payés à l'heure dite, eh bien ! vous ferez saisir mes meubles à mon nouvel appartement.

Mutisme de M. Saumâtre.

LA BRIGE. — Nous vous laisserions, par exemple, le buffet de

la salle à manger, qui vaut vingt-cinq louis comme un liard, et tout le mobilier du salon.

HORTENSE. — Y compris le piano.

LA BRIGE. — La garniture de cheminée.

HORTENSE. — Le baromètre.

LA BRIGE. — Et le bronze de chez Barbedienne que nous avons gagné à la loterie de l'Exposition. Le diable y serait, voilà une proposition acceptable !... doublement avantageuse, puisqu'elle sauvegarde votre créance, et, du coup, nous permet, à nous, de sauvegarder notre dignité, en emménageant comme tout le monde, dans des conditions décentes.

MONSIEUR SAUMATRE, *dans un pâle sourire.* — On se fait bien des illusions sur l'état de propriétaire.

LA BRIGE, *qui commence à rager.* — L'état de locataire sans argent est bien plus enviable sans doute, et je vous plains de tout mon cœur.

MONSIEUR SAUMATRE. — Il suffit. Vos impertinences ne parviendront pas à me convaincre.

LA BRIGE. — Je ne suis pas impertinent. Je constate simplement que dans toute cette affaire vous faites preuve d'une étrange mauvaise volonté.

MONSIEUR SAUMATRE. — Je fus échaudé trop souvent.

LA BRIGE. — Encore une fois...

MONSIEUR SAUMATRE. — Encore une fois, veuillez me rendre mon chapeau... Et vous, madame, mon parapluie.

LES DÉMÉNAGEURS.

Conspuez, ô nos cœurs, cet homme opiniâtre,
Contenez vos élans justement indignés.
Et vous, nos yeux, de pleurs baignés,
Flétrissez le cruel Saumâtre !
Sur nos nuques et sur nos dos
Chargeons, messieurs, chargeons les lourds fardeaux.

LA BRIGE, *aux déménageurs.* — Je vous demande pardon, mes enfants, mais je suis dans l'obligation de renoncer à vos services. Toutefois, il ne sera pas dit que de braves garçons comme vous se seront dérangés pour rien. J'entends que vous buviez un coup à ma santé. — Tu as de la monnaie, Hortense ?

LES DÉMÉNAGEURS.

De votre front chargé d'ennui
Ecartez toute âpre pensée ;
Le déménageur porte en lui
Une âme désintéressée.
Puisque ce monsieur nous accorde
Une équitable indemnité,
Salut à lui ! Paix et concorde
Aux gens de bonne volonté.

LA BRIGE. — Je suis pauvre. Voilà cent sous. Allez vous désaltérer et laissez là vos paniers que vous reprendrez tout à l'heure.

LES DÉMÉNAGEURS, *enthousiasmés.*

Cent sous !... Il nous offre une thune !...
Ventre Saint-Gris, c'est la fortune !
Or, voici qu'il est midi vingt,
Précipitons nos pas vers le marchand de vin.
Sur nos nuques et sur nos dos
Chargeons, messieurs, chargeons les lourds fardeaux.

Ils sortent.

SCÈNE III

LES MÊMES, *moins* LES DÉMÉNAGEURS

LA BRIGE, *rapportant à M. Saumâtre son parapluie et son chapeau.* — Le Christ a dit : « Rends à César ce qui appartient à César. » — Voici votre pépin et votre tube. — Et maintenant, toi, Hortense, couche-toi !

HORTENSE, *ahurie.* — Que je me couche ?

LA BRIGE. — A l'instant même. — Monsieur Saumâtre... serviteur !

MONSIEUR SAUMATRE, *abasourdi.* — Comment !...

LA BRIGE. — Veuillez vous retirer.

MONSIEUR SAUMATRE. — Ah çà ! mais, qu'est-ce que cela veut dire ?

LA BRIGE. — Cela veut dire, monsieur Saumâtre, que madame, enceinte, est à terme, et que la loi lui donne neuf jours pour accoucher.

MONSIEUR SAUMATRE. — Neuf jours !

LA BRIGE. — Oui, neuf jours.

MONSIEUR SAUMATRE. — Ce n'est pas vrai.

LA BRIGE. — Oh ! mais pardon !... Soyez poli, ou je vais avoir le regret de vous mettre à la porte.

MONSIEUR SAUMATRE. — Monsieur, j'ai pour habitude d'être poli avec tout le monde. Seulement vous me permettrez de vous le dire : vous me faites rire avec vos neuf jours. Et mon nouveau locataire ?

LA BRIGE. — Vous n'avez pas la prétention de le coucher dans le lit d'Hortense ?

MONSIEUR SAUMATRE. — Non ! Mais encore faut-il qu'il couche quelque part.

LA BRIGE. — Il couchera où il voudra.

MONSIEUR SAUMATRE, *avec finesse*. — A vos frais.

LA BRIGE. — Pourquoi à mes frais ? Je ne connais pas cet homme, comme disait saint Pierre ; c'est avec vous, non avec moi qu'il a passé un contrat, c'est donc, non à moi, mais à vous qu'il intentera un procès, gagné d'avance, bien entendu.

MONSIEUR SAUMATRE. — Possible ! Seulement, moi, malin, je vous poursuivrai à mon tour.

LA BRIGE. — Deuxième procès !

MONSIEUR SAUMATRE. — Deuxième procès !

LA BRIGE. — Que vous perdrez comme le premier.

MONSIEUR SAUMATRE. — Parce que ?

LA BRIGE. — Parce que des trois personnes en cause vous êtes la seule qui n'ait pas raison jusqu'au cou. Comment ! vous ne comprenez pas que votre nouveau locataire a précisément les mêmes droits à venir occuper ce logement, que moi à ne pas en sortir ?... lui, en vertu de la loi commune qui régit les contrats entre particuliers, moi, en vertu de la loi d'exception que crée le cas de force majeure ?

MONSIEUR SAUMATRE. — D'où je conclus qu'étant donné une maison dont je suis seul propriétaire, tout le monde y est maître, excepté moi ?...

LA BRIGE. — Naturellement.

MONSIEUR SAUMATRE. — Dans tous les cas, il est tout à fait inutile d'élever la voix comme vous le faites. Discutons et tombons d'accord. Nous ne sommes des bêtes féroces ni vous ni moi. Voyons... vous me laisseriez, vous dites ?

LA BRIGE. — Je vous laisserai peau de balle.

MONSIEUR SAUMATRE. — Comment ?

LA BRIGE. — Et balai de crin... J'emporterai jusqu'aux verres de lampes.

MONSIEUR SAUMATRE. — Tout à l'heure...

LA BRIGE. — Tout à l'heure n'est pas à présent... Il fallait accepter quand je vous ai offert.

MONSIEUR SAUMATRE. — J'ai changé d'avis.

LA BRIGE. — Moi aussi.

MONSIEUR SAUMATRE. — Soit, je ne veux pas de discussion avec un bon locataire. Vous me signeriez donc des billets payables à quarante-huit heures ?

LA BRIGE. — Je vous signerai peau de zébie.

MONSIEUR SAUMATRE. — Elle est trop forte ! Pourquoi me l'avez-vous offert, puisque vous aviez l'intention de revenir sur votre parole ?...

LA BRIGE. — Pourquoi avez-vous refusé, puisque vous deviez revenir sur votre décision ?

MONSIEUR SAUMATRE. — Permettez !

LA BRIGE. — Permettez vous-même. J'étais, il y a un instant, un pauvre diable au désespoir de ne pouvoir payer ses dettes et qui en appelait humblement au bon vouloir de son semblable. La loi me menaçait donc de ses foudres. A cette heure, passé à d'autres exercices, je vous expulse d'une maison qui a cessé d'être la mienne. J'ai donc la loi avec moi. Car c'est aussi simple que cela, et il suffit neuf fois sur dix à un honnête homme échoué dans les toiles d'araignée du Code de se conduire comme un malfaiteur, pour être immédiatement dans la légalité. Eh bien, monsieur, j'y suis, j'y reste. Vous m'avez contraint à m'y mettre, vous trouverez

bon que j'y demeure. Sur ce, mon cher propriétaire, faites-moi le plaisir de filer, que j'aille chercher la sage-femme. — Eh bien, Hortense ?... Au lit !... Couche-toi !

MONSIEUR SAUMATRE. — Hortense, ne vous couchez pas ! (*A La Brige.*) Fichez-moi le camp, vous, elle, votre bronze de chez Barbedienne, votre buffet et votre baromètre ! Débarrassez-moi le plancher et que je n'entende plus parler de vous.

HORTENSE. — Pardon. Et les cent sous que nous avons donnés à messieurs les déménageurs ?

MONSIEUR SAUMATRE, *goguenard.* — Il faut que je vous les rende, peut-être !

LA BRIGE. — Vous ne les rendrez pas ?

MONSIEUR SAUMATRE. — Non !

LA BRIGE. — Hortense...

MONSIEUR SAUMATRE, *exaspéré.* — Assez !... Les voilà ! — Est-ce tout ? Voulez-vous ma montre ?... Voulez-vous mon parapluie ?

LA BRIGE. — Mille remerciements, cher monsieur. Respectueux du bien d'autrui, je vous laisserai l'une et l'autre. J'ajoute que vous ne perdrez rien. Je vous dois deux cent cinquante francs, je vous les paierai à un centime près !... par acomptes !... vingt sous par semaine !... sur lesquels vous pouvez compter comme s'ils étaient déjà à la Caisse d'Epargne. C'est l'affaire de quelques années, mais que sont quelques années, comparées à l'Eternité ? — Or, voici les déménageurs qui viennent reprendre leurs paniers et qui arrivent fort à propos pour terminer la comédie. (*Aux déménageurs.*) Tout est bien qui finit bien, nous sommes d'accord, monsieur et moi, et vous pouvez enfin, messieurs, sur vos nuques et sur vos dos, charger, charger les lourds fardeaux.

LES DÉMÉNAGEURS.

Bénissons l'heureuse journée
Qui voit triompher la vertu.
(*A M. Saumâtre.*)
Et toi, monstre avide et têtu,
Fuis vers une autre destinée.
Sur nos nuques et sur nos dos
Chargeons, messieurs, chargeons les lourds fardeaux.

MONSIEUR BADIN

Grand Guignol, 13 avril 1897.

PERSONNAGES

	MM.
MONSIEUR BADIN.....	Albert Mayer.
OVIDE	Robert Lagrange.
LE DIRECTEUR.....	Jovenet.

Le cabinet du directeur. Celui-ci, installé à sa table de travail, donne des signatures qu'il éponge aussitôt. — Brusquement, il s'interrompt, allonge la main vers un cordon de sonnette. — Sonnerie à la cantonade. — La porte s'ouvre. Le garçon de bureau apparaît.

LE DIRECTEUR. — C'est vous, Ovide ?

OVIDE. — Oui, monsieur le Directeur.

LE DIRECTEUR. — Est-ce que M. Badin est venu ?

OVIDE. — Oui, monsieur le Directeur.

LE DIRECTEUR, *stupéfait.* — M. Badin est là ?

OVIDE. — Parfaitement.

LE DIRECTEUR. — Réfléchissez à ce que vous dites. Je vous demande si monsieur Badin, l'expéditionnaire du troisième bureau, est à son poste, oui ou non.

OVIDE. — Monsieur le Directeur, il y est !

LE DIRECTEUR, *soupçonneux.* — Ovide, vous avez bu.

OVIDE, *désespéré.* — Moi !...

LE DIRECTEUR. — Allons ! avouez la vérité ; je ne vous dirai rien pour cette fois.

OVIDE, *des larmes dans la voix.* — Monsieur le Directeur, je vous jure !... J'ai bu qu'un verre de coco.

LE DIRECTEUR, *à lui-même.* — La présence de monsieur Badin au ministère constitue un tel phénomène, une telle anomalie !... Enfin, nous allons bien voir. Allez me chercher monsieur Badin.

OVIDE. — Bien, monsieur le Directeur.

Il sort. Le directeur s'est remis à la besogne. Long silence. Enfin, à la porte trois petits coups.

LE DIRECTEUR. — Entrez !

Apparition de M. Badin.

MONSIEUR BADIN, *saluant jusqu'à terre.* — Monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR, *toujours plongé dans ses signatures.* — Bonjour, monsieur Badin. Entrez donc, monsieur Badin, et prenez un siège, je vous prie.

MONSIEUR BADIN. — Je suis confus...

LE DIRECTEUR. — Du tout, du tout. — Dites-moi, monsieur Badin, voilà près de quinze jours que vous n'avez mis le pied à l'Administration.

MONSIEUR BADIN, *humble.* — Ne m'en parlez pas !...

LE DIRECTEUR. — Permettez ! C'est justement pour vous en parler, que je vous ai fait prier de passer à mon cabinet. — Voilà, dis-je, près de quinze jours que vous n'avez mis le pied à l'Administration. Tenu au courant de votre absence par votre chef de bureau, et inquiet pour votre santé, j'ai envoyé six fois le médecin du ministère prendre chez vous de vos nouvelles. On lui a répondu six fois que vous étiez à la brasserie.

MONSIEUR BADIN. — Monsieur, on lui a menti. Mon concierge est un imposteur que je ferai mettre à la porte par le propriétaire.

LE DIRECTEUR. — Fort bien, monsieur Badin, fort bien : ne vous excitez pas ainsi.

MONSIEUR BADIN. — Monsieur, je vais vous expliquer. J'ai été retenu chez moi par des affaires de famille. J'ai perdu mon beau-frère...

LE DIRECTEUR. — Encore !

MONSIEUR BADIN. — Monsieur...

LE DIRECTEUR. — Ah çà ! monsieur Badin, est-ce que vous vous fichez de moi ?

MONSIEUR BADIN. — Oh !...

LE DIRECTEUR. — A cette heure, vous avez perdu votre beau-frère, comme déjà, il y a trois semaines, vous aviez perdu votre tante, comme vous aviez perdu votre oncle le mois dernier, votre père à la Trinité, votre mère à Pâques ! Sans préjudice, naturellement, de tous les cousins, cousines, et autres parents éloignés que vous n'avez cessé de mettre en terre à raison d'un au moins la semaine. Quel massacre ! non, mais quel massacre ! A-t-on idée d'une boucherie pareille !... Et je ne parle ici, notez bien, ni de la petite sœur qui se marie deux fois l'an, ni de la grande qui accouche tous les trois mois. Eh bien, monsieur, en voilà assez. Que vous vous moquiez du monde, soit ! mais il y a des limites à tout, et si vous supposez que l'Administration vous donne deux mille quatre cents francs pour que vous passiez votre vie à marier les uns, à enterrer les autres, ou à tenir sur les fonts baptismaux, vous vous mettez le doigt dans l'œil !

MONSIEUR BADIN. — Monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR. — Taisez-vous ! Vous parlerez quand j'aurai fini ! — Vous êtes ici trois employés attachés à l'expédition : vous, M. Soupe et M. Fairbatu. M. Soupe en est aujourd'hui à sa trente-septième année de service et il n'y a plus à attendre de lui que les preuves de sa vaine bonne volonté. Quant à M. Fairbatu, c'est bien simple : il place des huiles en province !... Alors quoi ? Car voilà pourtant où nous en sommes, il est inouï de penser que sur trois expéditionnaires, l'un soit gâteux, le second voyageur de commerce et le troisième à l'enterrement depuis le jour de l'An jusqu'à la Saint-Sylvestre !... Et naïvement vous vous êtes fait à l'idée que les choses pouvaient continuer de ce train ?... Non, monsieur Badin ; cent fois non ! J'en suis las, moi, des enterrements, et des mariages, et des baptêmes !... Désormais, c'est de deux choses l'une : la présence ou la démission ! Choisissez ! Si c'est la démission, je l'accepte ! Je l'accepte à l'instant même. Est-ce clair ? Si c'est le contraire, vous me ferez le plaisir d'être ici chaque jour sur le coup de dix heures, et ceci à partir de demain. Est-ce clair ? J'ajoute que le jour où la fatalité, cette fatalité odieuse qui vous poursuit, semble se faire un jeu de vous persécuter, viendra vous frapper de nouveau dans vos affections de famille, je vous balancerai, moi ! Est-ce clair ?

MONSIEUR BADIN. — Ah ! vous me faites bien de la peine, monsieur le Directeur ! A la façon dont vous me parlez, je vois bien que vous n'êtes pas content.

LE DIRECTEUR. — Allons donc ! Mais vous vous trompez ; je suis fort satisfait au contraire !

MONSIEUR BADIN. — Vous raillez.

LE DIRECTEUR. — Moi !... monsieur Badin ?... que j'eusse une âme si traîtresse !... qu'un si lâche dessein...

MONSIEUR BADIN. — Si, monsieur ; vous raillez. Vous êtes comme tous ces imbéciles qui trouvent plaisant de me taper sur le ventre et de m'appeler employé pour rire. Pour rire !... Dieu, vous garde, monsieur, de vivre jamais un quart d'heure de ma vie d'employé pour rire !

LE DIRECTEUR, *étonné*. — Pourquoi cela !

MONSIEUR BADIN. — Ecoutez, monsieur. Avez-vous jamais réfléchi au sort du pauvre fonctionnaire qui, systématiquement, opiniâtrement, ne veut pas aller au bureau, et que la peur d'être mis à la porte hante, poursuit, torture, martyrise, d'un bout de la journée à l'autre ?

LE DIRECTEUR. — Ma foi non.

MONSIEUR BADIN. — Eh bien, monsieur, c'est une chose épouvantable, et c'est là ma vie, cependant. Tous les matins, je me raisonne, je me dis : « Va au bureau, Badin ; voilà plus de huit jours que tu n'y es allé ! » Je m'habille, alors, et je pars ; je me dirige vers le bureau. Mais ouitche ! j'entre à la brasserie ; je prends un bock..., deux bocks..., trois bocks ! Je regarde marcher l'horloge, pensant : « Quand elle marquera l'heure, je me rendrai à mon ministère. » Malheureusement, quand elle a marqué l'heure, j'attends qu'elle marque le quart ; quand elle a marqué le quart, j'attends qu'elle marque la demie...

LE DIRECTEUR. — Quand elle a marqué la demie, vous vous donnez le quart d'heure de grâce...

MONSIEUR BADIN. — Parfaitement ! Après quoi je me dis : « Il est trop tard. J'aurais l'air de me moquer du monde. Ce sera pour

une autre fois ! » Quelle existence ! Quelle existence ! Moi qui avais un si bon estomac, un si bon sommeil, une si belle gaieté, je ne prends plus plaisir à rien, tout ce que je mange me semble amer comme du fiel ! Si je sors, je longe les murs comme un voleur, l'œil aux aguets, avec la peur incessante de rencontrer un de mes chefs ! Si je rentre, c'est avec l'idée que je vais trouver chez le concierge mon arrêté de révocation ! Je vis sous la crainte du renvoi comme un patient sous le couperet !... Ah ! Dieu !...

LE DIRECTEUR. — Une question, monsieur Badin. Est-ce que vous parlez sérieusement ?

MONSIEUR BADIN. — J'ai bien le cœur à la plaisanterie !... Mais réfléchissez donc, monsieur le Directeur. Les trois mille francs qu'on me donne ici, je n'ai que cela pour vivre, moi ! que deviendrai-je, le jour, inévitable, hélas ! où on ne me les donnera plus ? Car, enfin, je ne me fais aucune illusion : j'ai trente-cinq ans, âge terrible où le malheureux qui a laissé échapper son pain doit renoncer à l'espoir de le retrouver jamais !... Oui, ah ! ce n'est pas gai, tout cela ! Aussi, je me fais un sang ! — Monsieur, j'ai maigri de vingt livres, depuis *que je ne suis jamais* au ministère ! (*Il relève son pantalon.*) Regardez plutôt mes mollets, si on ne dirait pas des bougies. Et si vous pouviez voir mes reins ! des vrais reins de chat écorché ; c'est lamentable. Tenez, monsieur (nous sommes entre hommes, nous pouvons bien nous dire cela), ce matin, j'ai eu la curiosité de regarder mon derrière dans la glace. Eh bien ! j'en suis encore malade, rien que d'y penser. Quel spectacle ! Un pauvre petit derrière de rien du tout, gros à peine comme les deux poings !... Je n'ai plus de fesses, elles ont fondu ! Le chagrin, naturellement ; les angoisses continuelles, les affres !... Avec ça, je tousse la nuit, j'ai des transpirations ; je me lève des cinq et six fois pour aller boire au pot à eau !... (*Hochant la tête.*) Ah ! ça finira mal, tout cela ; ça me jouera un mauvais tour.

LE DIRECTEUR, *ému.* — Eh bien ! mais, venez au bureau, monsieur Badin.

MONSIEUR BADIN. — Impossible, monsieur le Directeur.

LE DIRECTEUR. — Pourquoi ?

MONSIEUR BADIN. — Je ne peux pas... Ça m'embête.

LE DIRECTEUR. — Si tous vos collègues tenaient ce langage...

MONSIEUR BADIN, *un peu sec.* — Je vous ferai remarquer, monsieur le Directeur, avec tout le respect que je vous dois qu'il n'y a pas de comparaison à établir entre moi et mes collègues. Mes collègues ne donnent au bureau que leur zèle, leur activité, leur intelligence et leur temps : moi, c'est ma vie que je lui sacrifie ! (*Désespéré.*) Ah ! tenez, monsieur, ce n'est plus tenable !

LE DIRECTEUR, *se levant.* — C'est assez mon avis.

MONSIEUR BADIN, *se levant également.* — N'est-ce pas ?

LE DIRECTEUR. — Absolument. Remettez-moi votre démission ; je la transmettrai au ministre.

MONSIEUR BADIN, *étonné.* — Ma démission ? Mais, monsieur, je ne songe pas à démissionner ! je demande seulement une augmentation.

LE DIRECTEUR. — Comment, une augmentation !

MONSIEUR BADIN, *sur le seuil de la porte.* — Dame, monsieur, il faut être juste. Je ne peux pourtant pas me tuer pour deux cents francs par mois.

L'EXTRA-LUCIDE

SAYNÈTE EN UN ACTE

Carillon, le 17 mai 1897.

PERSONNAGES

MADAME PRUDENCE..... LOUISE FRANCE.
MONSIEUR LEDAIM..... M. TERVIL.

Le cabinet de consultations de Madame Prudence, somnambule. Ameublement d'un rococo à tirer les larmes des yeux. Sièges de velours sang-de-bœuf passé, aux dossiers d'acajou hérissés de tête de sphinx. Sur la cheminée, une pendule Empire, dont le cadran d'acier bruni marque l'heure, entre quatre colonnettes d'albâtre qui ont l'air de vouloir le mener au poteau d'exécution. Sur la commode, de chaque côté d'un petit coffret caparaçonné de coquillages, deux hauts bouquets s'épanouissent en des vases de porcelaine cerclés d'or. Au mur, des diplômes encadrés.

Près de la fenêtre que masquent d'épaisses mousselines, Madame Prudence, au sein d'un fauteuil Voltaire, sirote un petit verre de cognac. Ses mains potelées de matrone bien portante reposent sur ses vastes cuisses. Elle a les pieds sur une chaufferette. Soudain, coup de sonnette. Précipitamment, Madame Prudence cache son petit verre et feint d'être plongée en un profond sommeil.

SCÈNE PREMIÈRE ET UNIQUE

MONSIEUR LEDAIM, *que vient d'introduire une bonne au service de Madame Prudence.* — C'est ici le sanctuaire !... (*Il ôte son chapeau.*) Certes, je ne suis pas poltron ; ça ne fait rien ; je ne sais quelle émotion étrange... Allons, pas d'enfantillage ! Soyons homme, tonnerre de bleu ! (*Il s'approche de Madame Prudence.*) Madame ! Madame !

MADAME PRUDENCE, *endormie.* — Qui m'appelle ?

MONSIEUR LEDAIM. — Madame, c'est pour avoir une consultation.

MADAME PRUDENCE. — Une consultation !

MONSIEUR LEDAIM. — Oui, Madame.

MADAME PRUDENCE, *d'une voix profonde.* — Oh !... que je suis donc fatiguée !...

M. LEDAIM, *révolutionné.* — Cette voix ! ! ! (*Haut.*) Un peu de courage, Madame : nous en avons pour une minute.

Un temps. Madame Prudence soupire.

MONSIEUR LEDAIM. — Vous m'entendez ?

MADAME PRUDENCE. — Oui... Je vous entends.

Nouveau silence, puis :

MADAME PRUDENCE, *d'une voix caverneuse.* — Tournez-vous à droite.

M. Ledaim, un peu étonné, obéit.

MADAME PRUDENCE, *d'une voix sépulcrale.* — Sur la commode...

M. LEDAIM, *de plus en plus surpris.* — Sur la commode ?

MADAME PRUDENCE. — Oui... Voyez-vous un petit coffret ?...

MONSIEUR LEDAIM. — Un coffret de coquilles ? Parfaitement.

MADAME PRUDENCE. — Ouvrez-le.

Monsieur Ledaim pâle d'émotion, lève le couvercle du petit coffret.

MADAME PRUDENCE, *d'une voix véritablement surnaturelle.* — Mettez-y vingt francs.

MONSIEUR LEDAIM. — Ah ! pardon ! (*A part.*) Non, mais c'est cette voix ! c'est cette voix !... Ah ! nous vivons dans l'inconnu ! La nature détient des secrets que notre pauvre espèce humaine tenterait en vain d'approfondir.

Il dépose vingt francs dans le coffret.

MADAME PRUDENCE. — ... Approchez-vous... (*M. Ledaim s'approche.*) Prenez-moi la main... (*M. Ledaim lui prend la main.*) Questionnez.

MONSIEUR LEDAIM. — Mon Dieu, Madame, c'est bien simple. Je revenais de mon bureau ; il était six heures et demie. Au moment de me mettre à table, ma femme, qui tournait un roux dans la

cuisine, me cria : « Surveille donc mon roux, qu'il ne brûle pas. Je descends acheter des oignons. » Elle me passa la cuiller à pot, s'en alla... et ne reparut plus. Y a de ça huit jours ! (*Il lève les bras au ciel.*) Huit jours, Seigneur !... Et ne pas seulement savoir si elle est morte ou vivante ! Avec ça, elle était sortie sans chapeau ; le froid de la rue l'aura saisie. Pour moi, elle est à l'hôpital avec une fluxion de poitrine... Enfin, voilà, je voudrais bien être fixé, savoir un peu à quoi m'en tenir...

MADAME PRUDENCE. — Pourriez-vous me confier... un objet... ayant appartenu à cette personne ?

MONSIEUR LEDAIM. — J'ai apporté ça.

Il tire de son portefeuille un de ces petits peignes de poche dont se servent les femmes pour se lisser les tempes, rétablir sur leurs fronts le bel arrangement de leurs frisettes, et le livre à Madame Prudence qui y laisse errer ses doigts.

Deux minutes s'écoulent. Grand silence. On entend distinctement battre le cœur de Monsieur Ledaim.

MADAME PRUDENCE. — ... Je suis fatiguée... Je vois mal... Aidez-moi.

MONSIEUR LEDAIM. — Comment faut-il faire ?

MADAME PRUDENCE. — ... Condensez votre volonté... Amenez-en sur moi tout l'effort...

Monsieur Ledaim condense sa volonté. Il pince les lèvres. Sur ses yeux en boules de jardin, ses sourcils s'abaissent pesamment, comme des devantures de boutiques. Son visage tendu et dur évoque le masque d'une personne atteinte de constipation, qui se consume en efforts stériles.

MADAME PRUDENCE. — Ordonnez-moi de voir.

MONSIEUR LEDAIM. — Je vous l'ordonne !

MADAME PRUDENCE. — Dites : « Voyez ! »

MONSIEUR LEDAIM. — Voyez ! ! !

MADAME PRUDENCE. — ... Bien... Assez... (*Eprouvant du bout de*

son index, d'un délicat toucher d'aveugle, chacune des dents du petit peigne :) ... Je vois... C'est un petit démêloir...

M. LEDAIM, *émerveillé.* — En effet !

MADAME PRUDENCE. — ... Il a servi à une femme...

MONSIEUR LEDAIM, *confondu.* — C'est exact ! (*A part.*) Elle est extraordinaire ; il n'y a pas à dire. (*Haut.*) Cette femme, la voyez-vous ?

MADAME PRUDENCE. — ... Oui... (*Un temps.*) Elle est au lit.

MONSIEUR LEDAIM. — Au lit ?

MADAME PRUDENCE. — Au lit.

MONSIEUR LEDAIM, *qui défaille d'anxiété.* — Avec une fluxion de poitrine ?

MADAME PRUDENCE. — Non ; avec un homme qui la pelote.

MONSIEUR LEDAIM, *éclatant comme un siphon d'eau de seltz.* — Ça y est !... J'aurais dû m'en douter ! Ah ! sang du Christ ! ventre du pape ! faut-il que les femmes soient canailles et que les hommes soient idiots !... Et quand on pense que depuis huit jours je passe ma vie à la Morgue !...

L'indignation le prend à la gorge. Il défait le nœud de sa cravate, entrebâille le col de sa chemise. Nouveau silence. Au souffle haletant de M. Ledaim, se mêle la respiration régulière de Madame Prudence endormie.

Enfin :

MONSIEUR LEDAIM, *en proie à une violente émotion, mais qui s'efforce d'être calme.* — Et cet homme, vous le voyez aussi ?

Madame Prudence reste muette.

MONSIEUR LEDAIM. — Répondez !

MADAME PRUDENCE. — ... Oui..., non... Je ne sais pas...

MONSIEUR LEDAIM, *d'un ton de commandement.* — Voyez-le.

Il recondense sa volonté et accable Madame Prudence d'un geste à la Balsamo.

MADAME PRUDENCE. — Assez !... Ah ! assez !... je vous en prie !... Vous allez me faire avoir une attaque de nerfs...

MONSIEUR LEDAIM, *impitoyable.* — Je vous ordonne de voir cet homme ! je VEUX que vous le voyiez !

MADAME PRUDENCE, *dominée.* — ... Je le vois.

MONSIEUR LEDAIM. — Ah ! — Veuillez me le dépeindre, en ce cas.

MADAME PRUDENCE. — ... C'est un homme... entre deux âges.

MONSIEUR LEDAIM, *très attentif.* — Entre deux âges. Parfaitement.

MADAME PRUDENCE. — ... Visage... ovale.

MONSIEUR LEDAIM. — Bon.

MADAME PRUDENCE. — ... Menton rond... ; nez... ordinaire... ; bouche... moyenne... ; yeux... quelconques...

MONSIEUR LEDAIM, *après avoir longuement rêvé.* — J'interroge en vain mes souvenirs ; je ne vois personne dans mes relations qui réponde à ce signalement. Il est un peu vague, d'ailleurs. Ne pourriez-vous le compléter par quelques détails plus précis ?

MADAME PRUDENCE. — ... Je puis vous dire... le nom... de l'homme...

MONSIEUR LEDAIM, *qui bondit.* — Son nom ?... Vous pouvez me dire son nom ?

MADAME PRUDENCE. — ... Oui...

MONSIEUR LEDAIM. — Et cela n'est pas encore fait ! ! !

MADAME PRUDENCE. — ... C'est que... je suis si lasse !... si lasse !... Il faudrait... redonner... vingt francs.

MONSIEUR LEDAIM. — Je ne regarde pas à l'argent lorsque mon honneur est en jeu. — Voici un louis. — Le nom de cet homme ?

MADAME PRUDENCE, *enfouissant les vingt francs en les profondeurs de sa poche.* — Merci ! (*Un temps.*) Il s'appelle Joseph.

UNE LETTRE CHARGÉE

SAYNÈTE

Carillon, le 10 juin 1897.

PERSONNAGES

	MM.
LA BRIGE	B. Millanvoye.
L'EMPLOYÉ	Tervil.

La scène se passe à la Poste.

LA BRIGE, *le nez à un guichet.* — Monsieur, un de mes amis qui me devait cent francs vient de me renvoyer cette somme. Il me l'a expédiée par lettre chargée, à mon nom bien entendu, mais adressée au Ministère de l'Intérieur où je suis comme principal. Le facteur chargé de me la remettre s'est présenté à mon bureau avant que j'y fusse arrivé...

L'EMPLOYÉ. — ... et il l'a remportée, comme c'était son devoir.

LA BRIGE. — Vous l'avez dit. Elle a donc fait retour à la poste.

L'EMPLOYÉ. — ... et, à cette heure, c'est moi qui l'ai.

LA BRIGE. — Ah !... Voulez-vous me la donner, s'il vous plaît ? Je suis monsieur...

L'EMPLOYÉ. — ... monsieur La Brige.

LA BRIGE, *un peu étonné.* — Il est vrai. Mais comment...

L'EMPLOYÉ. — Vous ne me remettez pas ?

LA BRIGE. — Mon Dieu...

L'EMPLOYÉ. — J'ai eu l'avantage, autrefois, de me trouver souvent avec vous aux vendredis des Crottemouillaud.

LA BRIGE. — Chez les Crottemouillaud ?

L'EMPLOYÉ. — Oui.

LA BRIGE, *le fixant.* — Eh mais... (*Frappé d'une idée.*) Est-ce que je ne vous dois pas cent sous ?

L'EMPLOYÉ, *souriant.* — C'est possible.

LA BRIGE. — C'est même certain ! Je me souviens parfaitement. C'était un soir qu'il pleuvait ; j'étais sorti sans argent ; je vous ai emprunté cinq francs pour prendre un fiacre. Excusez-moi d'être encore votre débiteur.

L'EMPLOYÉ. — Mon Dieu ; ce n'est rien.

LA BRIGE. — Vous savez ce que c'est, n'est-ce pas ? On se rencontre ; on s'emprunte cent sous un jour qu'il pleut, après quoi on se perd de vue, les années passent...

L'EMPLOYÉ. — Mais oui, mais oui.

LA BRIGE. — Rappelez-moi donc votre nom... Ratbouilli, je crois ; Ratcrevé ?

L'EMPLOYÉ. — Ratcuit.

LA BRIGE. — C'est ce que je voulais dire. — Vous avez une sœur ?

L'EMPLOYÉ. — Oui, monsieur.

LA BRIGE. — Fort blonde ?

L'EMPLOYÉ. — Fort blonde.

LA BRIGE. — C'est bien ça. La délicieuse jeune fille !... Je la fis valser bien des fois ! Je vous prie de m'excuser si je ne vous ai pas reconnu : je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir, puis vous êtes à contre-jour. Enchanté de vous retrouver en bonne santé. Votre sœur va bien ?

L'EMPLOYÉ. — A merveille.

LA BRIGE. — Veuillez me rappeler à son souvenir et lui faire tous mes compliments.

L'EMPLOYÉ. — Je n'y manquerai pas.

LA BRIGE. — Mille grâces. — Donc, vous avez une lettre pour moi, une lettre chargée contenant cent francs ?

L'EMPLOYÉ. — La voici.

Il la lui fait voir.

LA BRIGE. — Bon !

Il avance la main par l'ouverture du guichet.

L'EMPLOYÉ, *qui recule la sienne.* — Pardon.

LA BRIGE. — Qu'est-ce qu'il y a, monsieur ? Vous ne voulez pas me donner ma lettre ?

L'EMPLOYÉ. — Je veux bien vous donner votre lettre, mais il vous faut, au préalable, justifier de votre identité.

LA BRIGE. — A qui ?

L'EMPLOYÉ. — A moi.

LA BRIGE. — A vous ?

L'EMPLOYÉ. — Sans doute.

Un temps.

LA BRIGE, *stupéfait.* — Elle est bien bonne !... Il faut que je vous établisse comme quoi je suis M. La Brige, alors que vous avez été le premier à me reconnaître, pour m'avoir vu vingt fois, naguère, chez nos amis les Crottemouillaud ?

L'EMPLOYÉ. — Je vous ai reconnu en tant qu'homme du monde ; mais j'ignore qui vous êtes, en tant que fonctionnaire.

LA BRIGE. — Certes, j'avais entendu parler des chinoiseries administratives ; mais celle-ci...

L'EMPLOYÉ. — Je suis employé de l'Etat ; les règlements sont les règlements et je ne saurais les enfreindre sans risque.

La Brige veut parler.

L'EMPLOYÉ. — Eh ! monsieur, il y va de ma responsabilité. Supposez que vous ne soyez pas le destinataire de cette lettre et que je vous la remette cependant. Qu'arriverait-il ? Il arriverait : primo, que je serais engueulé comme du poisson pourri ; secundo, que j'aurais à rembourser de ma poche les cent francs, valeur déclarée, accusés à sa suscription.

LA BRIGE. — Que diable allez-vous chercher là ! Suis-je, oui ou non, M. La Brige ? De votre propre aveu, le suis-je ?

L'EMPLOYÉ. — Vous êtes M. La Brige, c'est vrai.

LA BRIGE. — Eh bien, alors ?

L'EMPLOYÉ. — Eh bien, justifiez, preuves en main, que vous êtes bien cette personne, et je vous remettrai ce qui est à vous.

LA BRIGE, *les yeux au ciel.* — La fooorme !... Enfin ! (*Il tire son portefeuille.*) Voici des enveloppes de lettres.

L'EMPLOYÉ. — Ça ne suffit pas. Avez-vous votre carte d'électeur ?

LA BRIGE. — Non, mais je peux vous montrer ma quittance de loyer et mon contrat d'assurance.

L'EMPLOYÉ. — Je m'en contenterai.

LA BRIGE. — C'est heureux. Voici ces deux pièces.

L'EMPLOYÉ, *qui les prend.* — Merci.

Long silence. L'employé examine les papiers de tout près. De l'autre côté du grillage auquel il repose son front, La Brige attend une décision en grinçant des maxillaires. A la fin :

L'EMPLOYÉ. — Je reconnais l'authenticité de ces documents. Seulement, ils ne prouvent rien.

LA BRIGE. — Pourquoi ?

L'EMPLOYÉ. — Parce qu'ils concernent un nommé Jean-Philippe La Brige, domicilié 41 *bis*, rue de Douai, alors que la lettre chargée, objet de votre démarche, intéresse un nommé La Brige, prénommé aussi Jean-Philippe, mais domicilié place Beauveau, au Ministère de l'Intérieur.

LA BRIGE. — Si bien que voilà le ministre obligé de me louer un bureau ou de m'assurer contre le feu, faute de quoi ce sera comme des pommes pour rentrer dans mes cent francs.

L'EMPLOYÉ. — Rassurez-vous. La lettre vous sera représentée.

LA BRIGE. — Quand ?

L'EMPLOYÉ. — Demain matin, à huit heures.

LA BRIGE. — Bon ! les bureaux n'ouvrent qu'à dix.

L'EMPLOYÉ. — Puis à midi.

LA BRIGE. — De mieux en mieux. C'est le moment où je pars déjeuner.

L'EMPLOYÉ. — Puis à dix heures.

LA BRIGE. — Du soir ?... Parfait ! Les ministères ferment à cinq.

L'EMPLOYÉ. — Monsieur, j'en suis désolé ; mais avec la meilleure volonté du monde il n'est pas possible à la poste de modifier les heures du courrier à seule fin de les faire concorder avec vos heures de présence au ministère de l'Intérieur.

LA BRIGE. — Alors ?

L'EMPLOYÉ. — Alors...

Geste vague.

LA BRIGE. — Alors, c'est bien ce que je pensais ; nous passerons, le facteur et moi, la moitié de notre existence à tenter de nous rencontrer, et l'autre moitié à flétrir la fatalité exécrable qui nous isolera, moi et lui, trois fois chaque jour, à heures fixes, sur des points différents du globe. Cependant sciemment et de sang-froid, vous persisterez à détenir entre vos mains une somme d'argent dont j'ai besoin et que vous savez être à moi au point de n'en pouvoir douter ?

L'EMPLOYÉ. — Monsieur ?

LA BRIGE. — Monsieur, cela est trop absurde. Si je connais bien le règlement, le destinataire d'une lettre chargée entre en possession de son dû moyennant décharge au facteur par lui donnée sur un petit livre à cet effet ?

L'EMPLOYÉ. — Oui.

LA BRIGE. — Ceci sans le concours d'aucun contrat d'assurance, d'aucune quittance de loyer, en un mot, d'aucune sorte de papier authentique répondant de l'identité du signataire ?

L'EMPLOYÉ. — Non.

LA BRIGE. — C'est tout ce que je voulais savoir, vous trouverez donc bon, monsieur, que je donne la somme de vingt sous au concierge de mon Ministère afin qu'il réponde : « C'est moi » quand le facteur, ma lettre à la main, viendra lui demander : « M. La Brige ? »

L'EMPLOYÉ. — Je n'y vois pas d'inconvénient.

LA BRIGE. — Vous voudrez bien tenir pour excellente la griffe :

« Jean Philippe La Brige » qu'apposera sur registre officiel ce personnage appelé Pépin ?

L'EMPLOYÉ. — Pourquoi pas ?

LA BRIGE. — Ce sera un faux.

L'EMPLOYÉ. — Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

LA BRIGE. — Rien du tout. Nous voici d'accord et vous m'en voyez plein de joie. Monsieur, à l'honneur de vous revoir ! Mes amitiés à votre sœur.

L'EMPLOYÉ. — Serviteur de tout mon cœur ! Quant aux cent sous, ça ne presse pas.

LA BRIGE. — Où avais-je la tête ? (*Tirant les cinq francs de sa poche.*) Les voici.

L'EMPLOYÉ. — Merci mille fois.

LA BRIGE, *retirant sa main.* — Pardon !

L'EMPLOYÉ. — Quoi ?

LA BRIGE. — Un instant... Vous êtes bien monsieur Ratbouilli ?

L'EMPLOYÉ. — Ratcuit.

LA BRIGE. — Ratcuit, je veux dire.

L'EMPLOYÉ. — Parbleu !

LA BRIGE. — Bon !... Vous pouvez me l'établir ?

L'EMPLOYÉ. — Etablir quoi ?

LA BRIGE. — Que vous êtes bien cette personne.

L'EMPLOYÉ. — Moi ?

LA BRIGE. — Vous avez des parchemins ?

L'EMPLOYÉ. — Monsieur...

LA BRIGE. — Des lettres de noblesse ?

L'EMPLOYÉ. — Ah çà...

LA BRIGE. — Vous êtes au Gotha, j'imagine ?

L'EMPLOYÉ. — Mais...

LA BRIGE. — A l'annuaire des châteaux ?

L'EMPLOYÉ. — Non !

LA BRIGE. — Non ? Eh bien, mon cher monsieur, allez vous y faire inscrire.

Il remet son argent dans sa poche.

L'EMPLOYÉ. — Dites donc, vous vous fichez de moi.

LA BRIGE. — J'en suis tout à fait incapable. Seulement, vous savez le proverbe : les bons comptes font les bons amis. J'ai emprunté cent sous à un homme du monde ; je n'ai aucune espèce de raison pour les rendre à un rond de cuir. — Au revoir, monsieur Ratbouilli.

RATCUIT, *exaspéré.* — Ratcuit !

RIDEAU

THÉODORE CHERCHE DES ALLUMETTES

Grand-Guignol, 10 octobre 1897.

PERSONNAGES

	MM.
THÉODORE	Robert Lagrange.
M. COUIQUE	Homerville.

Une salle à manger, trois portes dont une, au fond, donnant sur l'escalier ; une à gauche, ouvrant sur la chambre de Théodore ; la troisième, à droite, ouvrant sur l'appartement de M. Couique. A droite, un buffet à deux corps, dont la partie supérieure est praticable. En face, à gauche, une cheminée dont le tablier est levé.

SCÈNE PREMIÈRE

LA VOIX DE THÉODORE, *à la cantonade.* — Ah çà ; mais quel étage que je suis ?... Bon sang de sort, en v'là une affaire !... j'sais pus quel étage que je suis !... Va falloir que je redescende !... Soupé... Je vas demander au concierge... (*Hurlant.*) Concierge ! ! Concierge ! ! ! Concierge ! ! ! ! ! Rien de fait. (*A tue-tête.*) Concierge !... Il ne répond pas. (*Bruit de fer-blanc heurté.*) Une boîte au lait ?... Une idée !... je vas compter les paliers au passage !... Un... deux... trois... je suis chez nous.

UNE LOCATAIRE, *à la cantonade.* — Cela ne va pas finir cette vie-là ? On ne peut pas dormir ici ! Je vais vous faire fiche congé par le propriétaire. C'est insupportable, à la fin.

La porte se referme brusquement. Un temps, puis :

LA VOIX DE THÉODORE, *toujours invisible.* — Va donc, hé ! (*Bruit d'une clef qu'on essaie de mettre dans une serrure, la clef tombe.*) Zut ! (*Même jeu.*) Zut !

A ce moment :

LA VOIX D'UN DEUXIÈME VOISIN. — Allez-vous nous foutre la paix ? On ne peut pas dormir, nom de Dieu !

LA VOIX DE THÉODORE. — J'dis rien !

LE VOISIN. — Encore soûl ; naturellement ! Vous croyez que c'est pas malheureux ! Un crapaud de c't' âge-là, rentrer dans des états pareils !

LA VOIX DE THÉODORE. — ... ma clef qui tombe.

LE VOISIN. — Votre clef !

LA VOIX DE THÉODORE. — Oui, ma clef.

LE VOISIN. — Ça suffit !

LA VOIX DE THÉODORE. — C'est-y de ma faute à moi, si j'ai pas d'allumettes ?

DEUXIÈME VOISIN. — Je vous dis que vous êtes soûl ! Propre-à-rien ! Saligaud ! Vous allez voir, demain matin, si je ne le dis pas à votre père.

LA VOIX DE THÉODORE. — ... bien égal !

DEUXIÈME VOISIN. — Sans cœur ! Galopin ! Et puis qu'elle tombe encore, vot' clef ! qu'elle tombe encore ! C'est à moi que vous aurez affaire ! — Quelle sale génération, bon Dieu !

Bruit d'une porte violemment refermée.

LA VOIX DE THÉODORE, *après un silence.* — Va donc, eh !

Nouveaux grincements de clé dans la serrure, puis apparition de Théodore par la porte entre-poussée. C'est un collégien de dix-sept à dix-huit ans, au visage blême de crétin éreinté. Il porte le képi de Saint-Louis. Sa tunique pincée sur les hanches, d'un bouton, lui fait une taille d'abeille.

Où sont les allumettes ? C'est rigolo c't' oss...ination à me cacher les allumettes. — Dirait-on pas que je vas mettre le feu ? J'ai une tête à mettre le feu ?... J'suis pas un enfant ; le diable y serait !... Je sais me conduire dans l'existence. — (*Il dit et s'étale bruyamment. Sur quoi, avec le plus grand calme :*) Pas moi qui glisse... c'est le parquet. (*Se redressant péniblement.*) Oh ! c'est que moi j'ai ça d'agréable ; je peux avoir mon compte bien pesé, pas moyen

qu'on s'en aperçoive. Bon œil, bon pied ; et pas le moindre embarras dans la langue !... sauf pour certains mots difficiles, comme, par exemple, l'oss...ination. — C'est pas que je ne puisse pas les dire ! Non ! c'est que, véritablement, on ne peut pas les prononcer. La langue française est pleine de difficultés. Tous les étrangers vous le diront. (*Cependant de ses mains hésitantes d'aveugle, il heurte le bord de la table. Alors, satisfait :*) La cheminée ! Le porte-allumettes n'est pas loin. — Ah ! le voilà ! (*Il plonge ses doigts dans l'encrier. Surpris :*) Non ! (*Il goûte.*) C'est un œuf. Si je connaissais l'imbécile qui m'a fichu un œuf sur ma cheminée, je lui apprendrais mon nom de baptême. Y a pas de bon sens. Une cheminée, c'est pas une place à mett' des œufs. (*Un temps.*) J'ai rudement rigolé, cré nom ! Trouduc a été époilant !... sauf quand il a voulu entrer dans un fiacre en passant par la lanterne !... (*Egayé.*) Croyez-vous, non, mais croyez-vous, cette idée d'entrer dans un fiacre en passant par la lanterne ! (*Ses doigts, qui errent à l'aventure, rencontrent les panneaux supérieurs du buffet.*) La fenêtre !... Si je donnais un peu d'air. (*Il ouvre tout grand le buffet, et demeure planté, s'éventant, aspirant avec délice l'haleine d'une nuit embaumée. A la fin :*) Drôle de printemps ! Il fait noir comme dans un four et ça sent le gruyère à plein nez... Jamais vu un mois de mai pareil !...

SCÈNE II

THÉODORE, M. COUIQUE

MONSIEUR COUIQUE, *apparaissant par la porte de droite.* — Je crois que j'ai entendu du bruit.

Il est en chemise et en savates. Il tient une bougie à la main.

THÉODORE, *à part.* — Oh ! papa !

MONSIEUR COUIQUE, *stupéfait.* — Mais c'est Théodore...

THÉODORE, *avide de ne pas se compromettre.* — ... soir...

MONSIEUR COUIQUE. — Qu'est-ce que tu fais là ?

THÉODORE. — ... cherche des allumettes.

MONSIEUR COUIQUE. — C'est trop fort !... Tu te fiches du monde, de rentrer à des heures pareilles ?

THÉODORE. — ... pas tard.

MONSIEUR COUIQUE. — Pas tard ! Il est trois heures.

THÉODORE, *qui se méprend.* — S'il était trois heures, il ferait jour.

MONSIEUR COUIQUE. — Il est trois heures du matin, je te dis !... C'est la cinquième fois que je te pince à rentrer à des heures indues ; je te préviens que j'en ai assez. La prochaine fois qu'il t'arrivera de rentrer plus tard que minuit, je te refourrerai à Saint-Louis ; tu y finiras tes vacances !... Bougre de polisson !... Chenapan !... D'abord, d'où viens-tu ?

THÉODORE. — Tu dis ?

MONSIEUR COUIQUE. — D'où viens-tu ?

THÉODORE. — J'ai dîné en ville.

MONSIEUR COUIQUE. — Où ça ?

THÉODORE, *haut.* — Rue... (*A part.*) Un mot difficile !... (*Haut.*) Rue...

MONSIEUR COUIQUE. — Rue quoi ?

THÉODORE, *lassé de se débattre contre un mot qui ne veut rien savoir.* — As-tu remarqué comme la langue française est bête ?

MONSIEUR COUIQUE. — Qu'est-ce qui te prend ?

THÉODORE. — Je constate un fait.

MONSIEUR COUIQUE, *exaspéré.* — Je vais te flanquer mon pied au derrière. Qui est-ce qui m'a bâti un ostrogoth pareil ? Je lui demande où il a dîné, il me répond : « Je constate un fait !... » Me prends-tu pour un Cassandre ?

THÉODORE, *protestant.* — Oh !

MONSIEUR COUIQUE. — Où as-tu dîné, à la fin ?

THÉODORE. — Rue de ... iroénil.

MONSIEUR COUIQUE. — Comment ?

THÉODORE. — Rue de... iroénil.

MONSIEUR COUIQUE. — Rue de Miroménil ? (*Théodore souriant approuve de la tête.*) Tu ne peux pas ouvrir la bouche ? Et ensuite, qu'est-ce que tu as fait ? — car tu n'es pas resté à table jusqu'à trois heures du matin, je pense ?

THÉODORE. — ... été avec des camarades, entendre de la grande musique.

MONSIEUR COUIQUE. — Où ?

THÉODORE. — A Montmartre.

MONSIEUR COUIQUE. — Quelle rue ?

THÉODORE, *qui s'applique en vain à prononcer ces mots : Rue de La Tour-d'Auvergne.* — Rue de La Tour-d'Au... rue de La Tour-d'Au... rue de la Tour-d'Au... Dis donc ?

MONSIEUR COUIQUE. — Quoi ?

THÉODORE. — Y a pas des moments où tu regrettes de ne pas être Espagnol ?

MONSIEUR COUIQUE. — A cause ?

THÉODORE. — A cause de cette saleté.

MONSIEUR COUIQUE. — Quelle saleté ?

THÉODORE. — Saleté de langue française.

MONSIEUR COUIQUE. — Ça recommence !

Soudain :

THÉODORE, *tombant en arrêt devant un portrait de M. Couique, dont le cadre ovale pare le mur du salon.* — Ah !

MONSIEUR COUIQUE. — Quoi ?

THÉODORE. — Ton portrait !

MONSIEUR COUIQUE. — Mon portrait ?

THÉODORE. — Oui, ton portrait.

MONSIEUR COUIQUE. — Eh bien, quoi ? mon portrait.

THÉODORE. — Quelle drôle d'idée que t'as eue de l'accrocher la tête en bas ?

MONSIEUR COUIQUE. — Comment, la tête en bas ?

THÉODORE, *qui craint de s'être coupé et qui veut se raccrocher*

aux branches. — C'est une façon de parler. Pour dire qu'il a la tête en bas, il n'a pas la tête en bas ; ... il est seulement un peu de travers.

MONSIEUR COUIQUE, *effleuré d'un soupçon.* — Regarde-moi donc un peu. Ah çà ! le diable m'emporte, tu es soûl comme une bourrique !

THÉODORE. — Moi ?

MONSIEUR COUIQUE. — Tu sens le bouchon à en tomber asphyxié. Ça, par exemple, c'est le bouquet... Ma canne !

THÉODORE. — J'ai bu qu'une gomme.

MONSIEUR COUIQUE. — Vaurien !... Un cancre pour lequel je m'impose des sacrifices, qui n'a même pas trouvé le moyen de décrocher un accessit à la distribution des prix, et qui, par-dessus le marché, vient traîner son intempérance jusque sous les lambris de la maison paternelle !

THÉODORE. — Si je trouve pas les allumettes ?

MONSIEUR COUIQUE. — Au lit !...

THÉODORE. — ... pas bien, ce que tu fais là !

MONSIEUR COUIQUE. — Au lit !...

THÉODORE. — ... profites de ce que tu es mon père pour m'abreuver d'hum... d'hum... d'hum...

Lutte valeureuse de Théodore avec le mot « humiliation ».

MONSIEUR COUIQUE. — D'hum... d'hum... Tiens !...

THÉODORE, *les fesses sonnées d'un coup de savate retentissant.* — L'enfant martyr !

Il disparaît par la porte de gauche.

MONSIEUR COUIQUE, *seul.* — Soixante ans de vertu !... Toute une vie de probité, d'abnégation et de devoir !... Voilà ta récompense, vieux ! Voilà ton œuvre !... Voilà ton fils ! (*Long soupir.*) Ton fils !... (*Il élève vers le ciel des regards de douleur, après quoi :*) Heureusement, on n'est jamais sûr !

Il sort par la droite. La scène demeure vide.

SCÈNE III

THÉODORE

THÉODORE *reparaît. De ses deux mains, il frotte son fessier meurtri.* — Ce vieillard m'a maudit ! (*Il pleure.*) J'ai rudement rigolé... (*Il rit.*) Personne ne peut se faire une idée à quel point j'ai rigolé !... J'ai rigolé comme pas un client au monde ne peut dire qu'il a rigolé. Je le jure... (*Il étend le bras et rencontre la lampe qu'il culbute.*) — Zut !... j'ai cassé le pot-à-eau !... — sur la tombe de ma grand'mère ; et le premier qui n'est pas de mon avis n'a qu'à venir me le dire en face. Je lui apprendrai mon nom de baptême ! — Ah çà ! mais je vois rien du tout, moi ! Est-ce que je vas passer la nuit à chercher des allumettes ?... Rosse de femme de ménage qui me les a cachées exprès pour me faire des blagues. Elle aura de mes nouvelles, la femme de ménage... C'est le jour de l'an dans onze mois... tu parles si j'y fous des étrennes !... la peau, oui ! et mon nom de baptême, avec les trente-deux manières de s'en servir. Où qu'c'est qu'elle a pu les fourrer ?... Où qu'c'est qu'elle a pu les fourrer ?

Il s'accroupit, et, à quatre pattes, il rôde autour des pieds de la table. Chantant :

Pour boire à notre belle France,
Amis, versez-moi du veau froid.

S'interrompant brusquement :

Avec ça, j'ai comme une idée que j'ai reçu un coup de pied dans le cul... seulement où ?... (*Il rêve longuement.*) Ah ! dans la table de nuit !... La v'là, la table de nuit !... (*Il entre dans la cheminée et secoue la plaque avec son dos.*) L'orage !... Drôle de table de nuit !... Il y fait autant de courants d'air que dessus la porte Saint-Martin.

Entrée en scène de M. Couique, toujours en bannière et le bougeoir à la main.

SCÈNE IV

THÉODORE, MONSIEUR COUIQUE

MONSIEUR COUIQUE. — Qu'est-ce qu'il fabrique ? Qu'est-ce qu'il fabrique ?... Personne ! J'aurais pourtant bien cru...

Il dépose son bougeoir sur le marbre de la cheminée et passe dans la chambre de Théodore. Au même instant, Théodore émerge de l'âtre, le derrière le premier, arc-bouté sur les paumes.

MONSIEUR COUIQUE, *dans la chambre voisine.* — Pas de Théodore ! — Théodore !

THÉODORE, *effaré.* — Hé !

Il se dresse de son mieux en s'aidant de sa main au marbre de la cheminée. Malheureusement, il a mal calculé son coup, en sorte qu'il éteint la bougie, de ses doigts en quête d'un appui.

THÉODORE, *les doigts grillés.* — Oh ! (*Stupéfait.*) C'est épatant, ça !... Qui est-ce qui a allumé une bougie ?

MONSIEUR COUIQUE, *reparaissant.* — Qui est-ce qui a éteint la lumière ?

THÉODORE. — On a parlé !

MONSIEUR COUIQUE. — Hé là ?

THÉODORE, *très inquiet.* — Je parie que c'est un voleur.

MONSIEUR COUIQUE. — Gredin de Théodore, tu vas me payer ça. Que je trouve seulement les allumettes !... (*Il effleure l'encrier de ses doigts.*) Ah !... les voilà ! (*Il plonge son doigt dans l'encrier.*) Non !... Où diable ai-je mis mon doigt ? Tu vas voir, va, Théodore !... Tu vas voir, gredin de Théodore !... Des allumettes, j'en ai sur ma table de nuit...

THÉODORE, *sur le seuil de la chambre paternelle.* — L'escalier ! Je vas chercher les flics !...

MONSIEUR COUIQUE, *heurtant, puis entr'ouvrant la porte de l'escalier.* — Bon ! Voici ma chambre à coucher. (*Il sort sur le palier. Par la porte restée ouverte on le voit tâtonner la rampe.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?... mon pied de lit ?

THÉODORE, *à la cantonade, dans la chambre paternelle.* — C'est curieux ! Je trouve pas la rampe ! Faut croire qu'on l'aura chipée. Je vas prévenir le concierge. (*Hurlant.*) Concierge !...

MONSIEUR COUIQUE, *sursautant.* — Eh !... Gredin de Théodore !... (*La face tournée vers l'escalier.*) Vas-tu te taire, animal !...

LA VOIX DE THÉODORE. — Concierge !...

MONSIEUR COUIQUE. — Vas-tu te taire ?

LA VOIX DE THÉODORE. — Concierge !... Concierge !...

MONSIEUR COUIQUE, *la main furieusement tapée à la rampe de l'escalier.* — Les allumettes, donc ! bon Dieu !

A ce moment la porte du palier se rouvre, et, de nouveau, la voix du locataire grincheux emplit la cage de l'escalier.

LE LOCATAIRE, *exaspéré.* — Encore !... Ah çà ! est-ce que vous croyez que ça va durer toute la nuit ?

MONSIEUR COUIQUE, *stupéfait.* — Qu'est-ce que c'est ça ?

LE LOCATAIRE. — Ça, c'est un monsieur qui va vous foutre des gifles.

Bruit d'une gifle.

MONSIEUR COUIQUE. — Ah ! crebleu !

LE LOCATAIRE. — Je vous avais prévenu. *Toute la fin de l'acte est jouée dans un brouhaha confus de portes ouvertes puis refermées. A la voix de M. Couique hurlant :* « A l'assassin ! » *d'autres voix se mêlent, confondues. On entend :* « C'est bien fait ! Tapez dessus ! Il ne l'a pas volé ! » *cependant que le locataire répète :* « Proparien ! Chenapan ! Débauché ! » *tandis que, du bas de l'escalier, la concierge vocifère :* « Faut-y que j'aille vous aider, là-haut ? » *et que Théodore, rentré en scène, continue à demander :* « Où diable que la femme de ménage a pu fourrer les allumettes ?... »

Au loin, une horloge sonne quatre heures.

GROS CHAGRINS

Carillon, 2 décembre 1897.

PERSONNAGES

	Mmes
GABRIELLE	LOUISE DELMARY.
CAROLINE	L. BERTY.

Au lever du rideau, Caroline fait de la tapisserie à la clarté d'une lampe posée sur un guéridon.

Un silence. — Brusquement, violent coup de sonnette. Caroline dépose son ouvrage, quitte la scène et va ouvrir. A la cantonade on entend : « Gabrielle ! » et aussitôt les sanglots bruyants de Gabrielle.

Réapparition des deux jeunes femmes.

CAROLINE. — Ah çà ! mais, tu pleures !

GABRIELLE, *éclatant en sanglots.* — Ah ! ma chère ! ma chère !

CAROLINE. — Mon Dieu, que se passe-t-il ?

GABRIELLE. — Une chaise !... donne-moi une chaise !

CAROLINE, *la faisant asseoir.* — Tiens !

GABRIELLE. — Merci !... Un verre d'eau, veux-tu ?

CAROLINE. — Tout de suite !... Mon pauvre chat ! Mon pauvre chat !... Pour Dieu, qu'est-ce qui t'est arrivé ?... Tiens, bois !

GABRIELLE, *prenant le verre.* — Merci ! — Aide-moi à dégrafer mon boa. Tâte mes mains !

CAROLINE. — Tu as une fièvre !...

GABRIELLE. — Je suis comme une folle !

CAROLINE. — Calme-toi ; je t'en supplie ! Tu me tournes les sangs !

GABRIELLE. — Je suis comme une folle, je te dis.

CAROLINE. — Bois encore un peu. Là !... Voilà !... Te sens-tu un peu mieux ?

GABRIELLE. — Oui... non... oui... Je ne sais pas !... Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! Soyez donc une honnête femme !

CAROLINE. — Enfin que se passe-t-il ?

GABRIELLE, *avec éclat.* — Ce qui se passe ?... Il se passe que mon mari me trompe !

CAROLINE, *incrédule.* — Non ?

GABRIELLE. — Si !

CAROLINE, *les bras cassés.* — Qu'est-ce que tu me dis là !

GABRIELLE. — La vérité.

CAROLINE. — Fernand ?

GABRIELLE. — Fernand !

CAROLINE. — Qu'est-ce qui aurait pu croire ça de lui ?

GABRIELLE. — Crois-tu, hein ? Après neuf ans de mariage ! En pleine lune de miel !

CAROLINE, *atterrée.* — Eh bien, nous sommes propres, toutes les deux !

GABRIELLE, *avec espoir.* — Ah bah !... Est-ce que toi aussi ?...

CAROLINE. — Non ; moi, ce n'est pas cela. Seulement, imagine-toi que j'ai tous les ennuis : ma belle-mère est à l'agonie et je suis sans bonne.

GABRIELLE. — Allons donc !

CAROLINE. — C'est comme je te le dis.

GABRIELLE. — Tu as renvoyé Euphrasie ?

CAROLINE. — Ce matin !

GABRIELLE. — En voilà une histoire !

CAROLINE. — Ne m'en parle pas ; j'en suis malade. D'autant plus que c'était une perle, cette fille !

GABRIELLE. — C'est vrai ?

CAROLINE. — Une perle ! Un diamant ! Elle avait toutes les perfections ! — Mais voleuse !...

GABRIELLE. — Qu'est-ce que tu veux ! Quand ce n'est pas ça, c'est autre chose. Ainsi moi, ... tu te rappelles Adèle, ma femme de chambre ?

CAROLINE. — Parfaitement. Une grande bringue qui avait une tête de brochet ?

GABRIELLE. — Précisément !

CAROLINE. — Eh bien ?

GABRIELLE. — Est-ce qu'un jour... — non, mais écoute ça, — ... je ne l'ai pas pincée en train de se débarbouiller avec mon éponge de... toilette ?

CAROLINE, *suffoquée.* — Pas possible ?

GABRIELLE. — Ma parole d'honneur !

CAROLINE. — Ah ! la sale bête ! Je l'aurais tuée !

GABRIELLE. — Tu es bonne ! On n'a pas le droit. — Qu'est-ce que je disais donc ? (*Eclatant.*) Ah oui ! Alors voilà, ma chère ; il me trompe !

CAROLINE, *la consolant.* — Eh là ! Eh là !

GABRIELLE, *hurlant.* — Hi ! Hi ! Hi !

CAROLINE. — Es-tu sûre, au moins !

GABRIELLE, *les mains au ciel.* — Ah ! Dieu !

CAROLINE. — Mon pauvre chou ! Mon pauvre chat !

GABRIELLE, *toujours sanglotante.* — Ah ! oui, va, tu peux me plaindre ! Je suis assez malheureuse.

CAROLINE. — Mais je te plains de tout mon cœur ! Ah ! bien sûr non, tu n'avais pas mérité ça !

GABRIELLE. — Enfin, est-ce vrai ?

CAROLINE. — Voyons, conte-moi ça en détail. Dis-moi tes peines, ma chérie ; cela te soulagera toujours un peu.

GABRIELLE. — Eh bien voilà. (*Elle se mouche, se tamponne les*

yeux, etc.) Tu sais que Fernand va à la Bourse tous les jours ? Moi, je reste seule, et je m'ennuie. Alors, qu'est-ce que je fais ?

CAROLINE. — Tu retournes ses poches, je connais ça.

GABRIELLE. — Parfaitement. Et je fouille dans son secrétaire.

CAROLINE. — Tu as la clé ?

GABRIELLE. — J'en ai fait faire une.

CAROLINE. — Ce que tu as bien fait !

GABRIELLE. — N'est-ce pas ?

CAROLINE. — Tiens !...

GABRIELLE. — Oh ! ce n'est pas par curiosité !

CAROLINE. — Bien sûr, non !

GABRIELLE. — C'est par prévoyance !

CAROLINE. — Sans doute !

GABRIELLLE. — Mieux vaut avoir deux clés qu'une seule. Au moins si on perd la première...

CAROLINE. — On a la seconde.

GABRIELLE. — Voilà tout. — Et à propos ; que je te fasse rire ! Est-ce que je t'ai conté que l'autre jour, j'avais perdu la clé de chez nous ?

CAROLINE, *très intéressée.* — Ta clé ! Non ! Quand ?

GABRIELLE. — La semaine dernière ! Comment, je ne t'ai pas dit cela ?

CAROLINE. — En voilà la première nouvelle !

GABRIELLE, *se tordant de rire.* — Ah ! ma chère !... Ça a été toute une histoire ! J'avais passé la soirée chez maman, figure-toi. Tu sais que maman, le jeudi soir, donne du thé et des petits fours ? Bon ! Minuit sonnant, je saute en fiacre ; j'arrive chez nous, je grimpe mes trois étages quatre à quatre. Une fois à ma porte, pas de clé !

CAROLINE. — Pas de clé ?

GABRIELLE. — Pas l'ombre !

CAROLINE. — Ça, c'est drôle ! Et ton mari ?

GABRIELLE. — Au cercle !

CAROLINE. — Un vrai guignon !

GABRIELLE. — Crois-tu ! Avec ça, pas de lumière ! Je n'ai jamais tant ri. Je suis restée sur le palier jusqu'à deux heures du matin à attendre le retour de Fernand ! (*Fondant brusquement en larmes.*) Fernand !... Ah ! le gredin ! Ah ! le monstre !... Il me trompe !... — Où donc en étais-je ?

CAROLINE. — Aux poches retournées.

GABRIELLE. — C'est juste. — Eh bien, j'y ai trouvé une lettre, dans sa poche.

CAROLINE. — Une lettre oubliée ?

GABRIELLE. — Parfaitement !

CAROLINE. — Mon Dieu, que les hommes sont bêtes ! Ce n'est pas à nous que ces oublis-là arriveraient !

GABRIELLE. — Oh ! non !

CAROLINE. — De qui, la lettre ?

GABRIELLE. — Devine !

CAROLINE. — Ma foi...

GABRIELLE. — Ne cherche pas, va ! C'est tellement monstrueux, tellement abject, tellement ignoble ! — Rose Mousseron ?

CAROLINE. — De Parisiana ?

GABRIELLE. — Oui, ma chère ; de Parisiana ! Cette fille qui chante :

CAROLINE. — Ce n'est pas l'air.

GABRIELLE. — Si.

CAROLINE. — Non.

GABRIELLE. — Si.

CAROLINE. — Tu te trompes.

GABRIELLE. — Tu es sûre ?

CAROLINE. — Je te jure ! Tiens, c'est comme ça.

Elle chante.

GABRIELLE, *qui a battu la mesure.* — Tu as raison. Je confondais avec *l'Almée de la rue du Caire.* Recommence un petit peu, pour voir.

Caroline reprend, Gabrielle l'accompagne, en souriant d'abord, puis à toute voix.

LES DEUX FEMMES, *à tue-tête.*

J'ai z'une petite maison
A Barbe
A Barbe
J'ai z'une petite maison
A Barbizon !

CAROLINE. — Tu y es.

GABRIELLE. — Ça ne doit pas être bien malin, d'avoir du succès au café-concert.

CAROLINE. — Parbleu ! — Et alors ?

GABRIELLE. — Quoi, alors ?

CAROLINE. — Pour m'en finir avec ton histoire ?

GABRIELLE. — Quelle histoire ?

CAROLINE. — L'histoire de la lettre.

GABRIELLE. — Quelle lettre ?

CAROLINE. — La lettre de Rose Mousseron ?

GABRIELLE. — La lettre de Rose Mousseron ?... Ah oui ! Une lettre immonde, ma chère ! pleine de saletés et d'horreurs ! Une véritable dégoûtation !

CAROLINE. — Tu l'as sur toi, mon cœur ?

GABRIELLE. — Non.

CAROLINE. — Tant pis.

GABRIELLE. — Ah ! les lâches ! Ah ! les misérables, les infâmes ! Voilà pourtant à qui nous sacrifions tout, notre jeunesse, nos illusions, nos pudeurs ! (*Elle sanglote.*) Jamais, tu entends bien, jamais je ne pardonnerai ça à Fernand ! Mon Dieu, que je souffre ! Pour sûr, je vais avoir une attaque de nerfs !

CAROLINE, *désolée.* — Je t'en prie, Gabrielle, pas d'attaque ! Puisque je te dis que je suis sans bonne !

GABRIELLE. — Donne-moi un peu d'eau de mélisse !

CAROLINE. — Tout à l'heure. — Tiens, mon petit chat, tu ne sais pas ce que tu vas faire ?

GABRIELLE. — Si ! Je vais me suicider.

CAROLINE. — Mais non. Tu vas rester à dîner avec moi. Ça te changera le cours des idées.

GABRIELLE. — A dîner ?... Je ne peux pas !

CAROLINE. — Pourquoi ?

GABRIELLE. — Nous dînons chez les Brossarbourg. (*Au comble de la joie.*) Il paraît que ce sera charmant. On dansera ! — Et pendant que j'y pense : tu connais le pas de quatre, Caroline ?

CAROLINE. — Oui.

GABRIELLE. — Veux-tu être bien mimi avec ta pauvre affligée ?

CAROLINE. — Certainement.

GABRIELLE. — Apprends-le-moi, dis ?

CAROLINE. — Comment donc !

Les deux femmes se placent en vis-à-vis, l'une à la cour, l'autre au jardin. L'orchestre joue LE PAS DE QUATRE.

CAROLINE. — Trois pas en avant et un petit coup de pied. (*Exécutant le mouvement.*) Tra la la la, tra la la la !

GABRIELLE, *l'imitant.* — Comme ça ?... Tra la la la, tra la la la !

CAROLINE. — Tu y es !...

GABRIELLE. — Ce n'est pas difficile !

CAROLINE. — Pas pour deux sous !... Tra la la la ! Tra la la la ! — Bien balancé... et en mesure !

GABRIELLE, *chantant et dansant à la fois.* — Tra la la la ! Tra la la la !

RIDEAU

LA VOITURE VERSÉE

Carillon, le 2 décembre 1897.

PERSONNAGES

	MM.
UN MONSIEUR	MILLANVOYE.
M. LEDAIM	PHILIPPON.
BERNARD	ARNOULT.
	Mlle
UNE DAME	LISE BERTY.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR LEDAIM, UNE DAME, BERNARD

Entrent : monsieur Ledaim ; tenue plus que correcte, de jeune homme très dans le train, et, appuyée sur son bras, qui la guide, une jeune femme de la plus grande beauté et de la plus grande distinction. La dame paraît fort émue.

MONSIEUR LEDAIM, *très empressé.* — Là ! Plus qu'un pas !... Un siège, valet de chambre ! Faites vite !

BERNARD, *avançant un fauteuil.* — Madame est souffrante ?

LA DAME, *s'affaissant dans le fauteuil.* — Ce n'est rien !

MONSIEUR LEDAIM. — Un accident de voiture !

BERNARD, *aux cent coups.* — Mon Dieu !... Madame a été renversée ?

MONSIEUR LEDAIM. — Versée seulement.

BERNARD, *même jeu.* — Où donc ?

MONSIEUR LEDAIM. — Au Bois ; par la voiture qui la promenait.

BERNARD. — Madame n'est pas blessée, au moins ?

LA DAME. — Non.

BERNARD. — Dois-je courir chez le docteur ?

LA DAME. — Inutile.

MONSIEUR LEDAIM. — Cependant...

LA DAME. — Rien, vous dis-je ! Je vous jure que ce n'est rien.

Une grosse émotion ; voilà tout ! A peine une petite courbature... Laissez-nous, Bernard.

MONSIEUR LEDAIM. — Laissez-nous.

Bernard salue et sort.

MONSIEUR LEDAIM. — Tout de bon, comment vous sentez-vous, madame ?

LA DAME. — Tout à fait bien.

MONSIEUR LEDAIM. — Prenez garde ! Les gros mensonges vont mal aux jeunes bouches.

LA DAME, *à demi souriante, lui tend une main dont il s'empare ; puis, reconnaissante.* — Que de mal je vous ai donné !

MONSIEUR LEDAIM. — A moi ?... C'est pour rire, je pense.

LA DAME. — Rire ?... Ah ! je n'ai guère le cœur à rire !...

Elle soupire longuement.

MONSIEUR LEDAIM, *étonné.* — Pourquoi ?

LA DAME. — Pour rien... Je me comprends... Recevez tous mes remerciements et reprenez votre liberté.

MONSIEUR LEDAIM. — Vous me chassez ?

LA DAME. — Pouvez-vous le croire ? Je ne vous chasse pas ; je vous renvoie, car à la fin je serais indiscrète et on n'abuse pas à ce point de la courtoisie d'un galant homme.

MONSIEUR LEDAIM. — En vérité ? (*Enlevant son pardessus.*) Voilà qui tranche la question !

LA DAME. — Mais...

MONSIEUR LEDAIM. — Vous dites des enfantillages. Vous êtes encore toute bouleversée. Je ne vous laisserai pas ainsi, seule, sans une main pour tenir la vôtre. (*S'asseyant à côté d'elle.*) Sans un bras pour vous y endormir. Vous avez besoin de repos.

LA DAME, *l'écartant doucement.* — Vous êtes un enfant. Tenez-vous.

MONSIEUR LEDAIM. — J'étais si bien...

LA DAME. — Vous allez me fâcher ; prenez garde.

MONSIEUR LEDAIM. — Madame...

LA DAME. — Soyez sage, je le veux ; et ayez la complaisance de sonner pour avoir du thé. (*Monsieur Ledaim s'empresse d'obéir.*) J'ai les nerfs dans un état !

MONSIEUR LEDAIM, *à Bernard, qui apparaît.* — Du thé. (*A part.*) Ah çà mais... Ah çà mais... Voilà une aventure, ou je ne suis qu'un sot, et le diable s'en mêlera si je n'en sors paré des lauriers de la victoire. (*A Bernard qui rentre, portant un plateau et des tasses.*) Merci. (*Il verse le thé ; puis, une tasse pleine à la main, il s'approche de la dame.*) Buvez !

Jeu de scène muet. La dame a pris la tasse, et elle boit en le regardant. Monsieur Ledaim est maintenant si près d'elle que, presque, ses lèvres, à lui, effleurent l'autre bord de la tasse. Brusquement, il tombe à ses genoux.

MONSIEUR LEDAIM. — Je vous aime !

LA DAME. — Non.

MONSIEUR LEDAIM. — Je vous adore !

LA DAME. — Encore ?... Pensez-vous que je vous croie ?

MONSIEUR LEDAIM. — Le contraire me surprendrait. Les femmes passent leur vie à la gâcher en n'ajoutant foi qu'au mensonge.

LA DAME, *tristement.* — Vous me désirez !...

MONSIEUR LEDAIM. — Certes oui ! Qui serais-je et qui seriez-vous s'il en était autrement ? Madame, l'amour n'est fait que du désir d'avoir ou de la gratitude d'avoir eu.

LA DAME, *avec un demi-sourire.* — Le vôtre, du moins, n'est pas né de la reconnaissance.

MONSIEUR LEDAIM. — En êtes-vous bien sûre ?

LA DAME. — Comment cela ?

MONSIEUR LEDAIM. — Ah ! c'est que vous autres Parisiennes vous avez cet art bien à vous de vous livrer sans qu'il y semble, de vous éparpiller à l'infini et de demeurer entières, pourtant, dans tout ce qui vous a effleurées. En sorte que, vous avoir approchées, c'est vous avoir possédées, presque, que c'est — oh ! à un rien près ! — avoir baisé votre baiser qu'avoir souri à vos sourires et que vous ne tenez guère plus dans l'éperdu de votre abandon que dans la

caresse troublante de vos fourrures, de vos gants et de vos voilettes. Je vous ai eue et je vous en aime, je vous le jure !...

Il l'enlace.

LA DAME. — Cœur jeune !

Elle fond en larmes.

MONSIEUR LEDAIM. — Hein ?... Quoi ?... Qu'est-ce qu'il y a ?... Vous pleurez ?

Déjà il est à genoux, les mains aux hanches de la dame.

MONSIEUR LEDAIM. — Voyons, qu'avez-vous ? Parlez-moi ! Je vous ai fait de la peine ?

LA DAME, *qui sanglote.* — Vous savez bien que non !

MONSIEUR LEDAIM. — Alors quoi ? Vous me désespérez !

LA DAME. — Ne m'interrogez pas. Je ne puis vous répondre. Je n'ai rien ; je vous jure que ce n'est rien. J'ai les nerfs malades, voilà tout !

MONSIEUR LEDAIM. — Ah ! les bébés ! les bébés ! qui pleurent comme ils rient, sans savoir !

LA DAME. — Sans savoir !... Ah ! je ne sais pas, pourquoi je pleure ? Je ne le sais pas, ce qu'est la vie ?... ce qu'est la mienne, surtout !

MONSIEUR LEDAIM. — Voyons ! voyons !

LA DAME. — Si vous pouviez imaginer, deviner, supposer, concevoir, le vide lugubre de mon cœur, vous resteriez épouvanté !...

MONSIEUR LEDAIM. — Est-il possible !

LA DAME. — Toute seule dans la vie, mon Dieu ! Sans un espoir...

MONSIEUR LEDAIM. — Mais si, mais si !

LA DAME. — Sans une affection !

MONSIEUR LEDAIM. — Et la mienne ?

LA DAME, *se laissant tomber sur les genoux de M. Ledaim.* — Eh ! je suis mariée !

MONSIEUR LEDAIM. — Ça ne fait rien. Ne vous occupez pas de ça.

Redoublement de sanglots chez la dame. Peu à peu, elle s'est abandonnée aux bras qui l'étrei-

gnent, du jeune homme, et penchée sur son épaule, elle secoue énergiquement la tête, voulant dire que « si... que cela fait quelque chose tout de même !... » ses paroles n'arrivent plus que par lambeaux, mêlées à des sanglots bruyants.

LA DAME. — La vie est bête et cruelle !

MONSIEUR LEDAIM. — Abominablement ; c'est vrai ; mais enfin ce n'est pas une raison pour vous mettre dans cet état-là ! Je vais finir par fondre en larmes, moi aussi !

LA DAME. — Vous êtes bon, vous.

MONSIEUR LEDAIM, *modeste.* — Je ne suis pas méchant. Allons, je vous en prie, parlez-moi. Mal mariée, hein ? (*Mimique énergique de la dame.*) Un mari qui ne vous comprend pas, pauvre petit cœur méconnu !... Un ours pour qui vous n'êtes rien ?... pour qui vous n'avez jamais rien été ?... Enfin, il faut se faire une raison ; chacun a ses petites misères, et puisque je vous jure que je vous aime. (*Il cherche à lui baiser les yeux, mais la dame est coiffée d'un immense Gainsborough, et, aux bords fâcheusement avancés du chapeau, M. Ledaim se heurte le nez au point que cela en devient vraiment exaspérant. — A la fin, agacé et courtois à la fois*) : Ça ne vous serait pas égal de retirer votre chapeau ?

LA DAME, *minaudant.* — Déjà exigeant !...

MONSIEUR LEDAIM. — Mon Dieu non ; mais si vous saviez à quel point votre chapeau est insupportable. Je m'y use le nez comme sur une râpe à fromage.

LA DAME. — Alors, il faut vous obéir ?

MONSIEUR LEDAIM, *très tendre.* — Il le faut !

LA DAME. — Obéir... en tout ?

MONSIEUR LEDAIM, *d'une voix mourante.* — Oui.

LA DAME. — Tyran !

Elle avance ses lèvres. Long baiser.

LA DAME, *brusquement.* — Restez là ! Je reviens.

Elle sort.

SCÈNE II

MONSIEUR LEDAIM, *seul.*

PETITE PANTOMIME

M. Ledaim, resté seul, enlève ses gants, doigt par doigt, sur l'air, joué deux fois de suite à l'orchestre : « La Victoire est à nous. » *Puis, les pouces chevauchant les entournures du gilet, il promène le long de la rampe son sourire d'heureux coquin auquel nul cœur ne résiste, tandis que l'orchestre joue le motif* « Toutes les femmes sont à nous » de LA CHANSON DE FORTUNIO. *Cependant la bien-aimée commence à se faire un peu attendre. M. Ledaim consulte sa montre. Six heures. Diable ! M. Ledaim s'impatiente. Soudain, le doigt au front :*

— Une idée !

Sournoisement, sur la pointe du pied, il va à la porte de la chambre où la dame s'est enfermée, et, l'œil au trou de la serrure, il se met en devoir... de prendre l'apéritif. Ah ! l'admirable spectacle !... L'orchestre en donne une idée, du rappel d'un motif célèbre de MISS HELIETT, *puis d'une scie de café-concert bien connu :* « *Adèle, t'es belle.* » *M. Ledaim exprime son enthousiasme, par une mimique vive et animée ; qu'interrompt comme par enchantement le* « *Hum !* » *discret d'un monsieur entré depuis une minute, et qui le regarde en souriant.*

SCÈNE III

MONSIEUR LEDAIM, UN MONSIEUR

LE MONSIEUR, *saluant.* — Monsieur !

MONSIEUR LEDAIM, *à part.* — D'où sort-il, celui-là ?

LE MONSIEUR. — Ne vous gênez pas pour moi ; je suis de la maison.

Il dépose son parapluie.

MONSIEUR LEDAIM, *à part.* — Est-ce qu'il est entré par une trappe ? (*Haut.*) Je vous demande pardon, monsieur ; oserais-je vous demander...

LE MONSIEUR, *souriant.* — Qui je suis ? La question est au moins bizarre, à moi faite par un inconnu que je trouve dans mon appartement.

MONSIEUR LEDAIM. — Dans votre appartement ?

LE MONSIEUR, *gaiement.* — Eh ! oui !

MONSIEUR LEDAIM. — Vous êtes ici chez vous ?

LE MONSIEUR. — Chez moi.

Un temps.

MONSIEUR LEDAIM. — Mais alors, vous êtes...

LE MONSIEUR. — Le mari.

MONSIEUR LEDAIM, *à part.* — Le diable emporte cet imbécile !

LE MONSIEUR, *très grave.* — J'ajouterai que je suis fort jaloux, d'une jalousie chatouilleuse, qui prend mal certaines plaisanteries.

MONSIEUR LEDAIM. — Croyez bien...

LE MONSIEUR. — Ne vous émotionnez pas, je vous en prie. Je serais vraiment au désespoir que vous vous émotionnassiez.

MONSIEUR LEDAIM. — Mais...

LE MONSIEUR. — C'est un homme du monde qui vous parle, monsieur.

MONSIEUR LEDAIM. — Je n'en doute pas.

LE MONSIEUR. — Un homme du monde, vous dis-je !

MONSIEUR LEDAIM. — Tout l'honneur...

LE MONSIEUR. — Tout l'honneur est pour moi, croyez-le !

MONSIEUR LEDAIM. — Je suis confus...

LE MONSIEUR. — Du tout, du tout ! — Vous vous disposiez à prendre une tasse de thé ? Voulez-vous me faire le plaisir de la prendre en ma compagnie ?

MONSIEUR LEDAIM. — Comment donc ! (*A part.*) En effet, il est très bien, ce monsieur.

LE MONSIEUR, *lui avançant une chaise.* — Asseyez-vous donc, je vous prie... (*M. Ledaim salue et s'asseoit.*) et me contez à quelle circonstance, aussi fortunée qu'imprévue, je dois l'avantage de votre visite.

MONSIEUR LEDAIM. — Ma foi, monsieur, je serai franc. J'étais au bois de Boulogne, à voir passer le monde, quand tout à coup... (*Le monsieur lui verse du thé.*) — Merci, monsieur !... — des cris de femme attirèrent mon attention. J'accourus...

LE MONSIEUR. — Quel drôle de quartier !

MONSIEUR LEDAIM. — Qu'est-ce que vous dites ?

LE MONSIEUR. — Je dis : « Quel drôle de quartier ! »

MONSIEUR LEDAIM. — Vous dites : « Quel drôle de quartier ! » ?

LE MONSIEUR. — Oui, je dis : « Quel drôle de quartier ! »

MONSIEUR LEDAIM. — A propos de quoi dites-vous : « Quel drôle de quartier ! » ?

LE MONSIEUR. — A propos de quoi je dis : « Quel drôle de quartier ? » Je dis : « Quel drôle de quartier » parce que c'est un drôle de quartier.

MONSIEUR LEDAIM, *très étonné.* — Ah ?

LE MONSIEUR. — Vous n'êtes pas d'ici, peut-être ?

MONSIEUR LEDAIM. — Non, monsieur ; je suis de Cancale.

LE MONSIEUR, *très courtois.* — Il n'y a pas de sotte patrie.

M. Ledaim sourit et salue.

LE MONSIEUR. — Eh bien, monsieur, vous ne sauriez croire combien Paris est fertile en inattendus. Ainsi, voilà un appartement situé au cœur même de la ville, admirablement exposé : quatre fenêtres au midi, l'eau et le gaz à tous les étages. Devinez combien je paye ?... Treize cents !... Hein ? c'est donné !

MONSIEUR LEDAIM. — J'avoue...

LE MONSIEUR. — Et notez que les denrées sont d'un bon marché exceptionnel ! Prenez, par exemple, les pruneaux ; trente-cinq sous la livre !... Et le vermicelle !... Soixante-dix centimes le kilo ! — En revanche, le sucre est hors de prix.

MONSIEUR LEDAIM, *abasourdi.* — Ah ?

LE MONSIEUR. — Hors de prix ? Tenez, vous voyez ce morceau ? Savez-vous à combien il me revient ?... A un louis !

MONSIEUR LEDAIM. — Non ?

LE MONSIEUR. — Ma parole !... Drôle de quartier ! — Vous m'excuserez donc si je vous sucre avec quelque parcimonie. (*Il lui met cinq morceaux de sucre. M. Ledaim, ahuri, le regarde faire.*) Mais continuez donc, de grâce ! Votre récit est du plus puissant intérêt.

MONSIEUR LEDAIM. — J'accourus aussitôt, et ce que je vis !... Par terre, oui, monsieur, par terre, au bas d'une voiture versée, gisait, éperdu et braillant, un inexprimable fouillis de lingeries fanfreluchées et de mousselines diaphanes. Et, de ces blancheurs délicates, teintées à peine, par-ci par-là, jaillissaient en se débattant comme de petites possédées, deux fines jambes noires, les plus fines et les plus adorables du monde ! Ah ! monsieur ! Le bas noir et la cigarette, voilà bien les deux seules choses vraiment neuves qu'ait imaginées l'homme depuis l'antiquité !

LE MONSIEUR. — Du rhum ?

MONSIEUR LEDAIM. — S'il vous plaît. — Je m'empressai de relever cette dame, et...

LE MONSIEUR. — C'est inexplicable.

MONSIEUR LEDAIM. — Plaît-il ?

LE MONSIEUR. — C'est inexplicable.

MONSIEUR LEDAIM. — Vous dites : « C'est inexplicable » ?

LE MONSIEUR. — Oui ; je dis : « C'est inexplicable. »

MONSIEUR LEDAIM. — Pardon. Pourquoi dites-vous que c'est inexplicable ?

LE MONSIEUR. — Pourquoi je dis que c'est inexplicable ? — Je dis que c'est inexplicable parce que c'est inexplicable.

MONSIEUR LEDAIM. — Quoi ?

LE MONSIEUR. — Le prix du rhum dans le quartier. — Monsieur, c'est à n'y pas croire. Voici du rhum dont on peut dire qu'il n'est ni bon ni mauvais. Rhum d'épicier ; ça se laisse boire. C'est fabriqué avec du cuir de savates et coloré avec des pastilles Rosière. Savez-vous combien je le paye ?

MONSIEUR LEDAIM. — Non.

LE MONSIEUR. — Vingt-cinq louis la bouteille ! Pas un sou de plus, pas un sou de moins. Hein, monsieur, on n'a pas idée de ça à Cancale ? Drôle de quartier ! — Vous m'excuserez donc si je vous sers avec quelque modération.

Il lui verse la moitié de la bouteille dans la tasse. La tasse déborde. Stupeur de M. Ledaim.

LE MONSIEUR, *très calme.* — Vous disiez ?

MONSIEUR LEDAIM, *de qui la figure commence à se compliquer d'une inquiétude légitime.* — Bref, ayant relevé cette dame et constaté avec satisfaction qu'elle en avait été quitte pour la peur, je lui offris mon bras, qu'elle daigna accepter, et je l'accompagnai jusqu'en cet appartement.

LE MONSIEUR. — Qui est le mien.

MONSIEUR LEDAIM. — Il paraît... Et ma surprise...

LE MONSIEUR. — Est excessive, en vérité. Car enfin, ces petites aventures sont fréquentes dans le courant de la vie fiévreuse qui nous emporte, et vous êtes la septième personne à laquelle pareille chose arrive depuis le commencement de la semaine.

MONSIEUR LEDAIM. — Mais nous ne sommes qu'au mercredi !...

LE MONSIEUR. — Ça ne fait rien. Nous avons un cocher fantastique. Croiriez-vous qu'il verse ma femme jusqu'à deux ou trois fois par jour ? — Drôle de cocher !

MONSIEUR LEDAIM. — Oui. Et drôle de ménage !

LE MONSIEUR. — Parce que ?

MONSIEUR LEDAIM, *avec éclat.* — Parce que je comprends, maintenant, pourquoi le sucre et le rhum sont si chers dans ce quartier-ci ?... Je suis dans un coupe-gorge, parbleu ! C'est le chantage au flagrant délit !

LE MONSIEUR. — Jeune homme, la douleur vous égare. Chantage !... Coupe-gorge !... Quels mots est-ce là ? Est-ce que j'ai l'air d'un assassin ? Je suis, je vous le répète, un homme du meilleur monde ; la preuve en est que je ne m'abaisserai pas jusqu'à relever vos insolences. Ah ! que voilà donc bien l'injustice des hommes et la jeunesse d'aujourd'hui ! Vous auriez pu tomber entre les mains d'un mari vulgaire ou brutal, qui, vous trouvant près de sa femme, — chez lui — eût pu, comme c'était son droit, aller prévenir le commissaire ou simplement vous rouer de coups puis vous jeter à la rue nu comme un petit saint Jean. Au lieu de ça, vous avez affaire à un gentleman délicat, qui s'en remet presque à votre discrétion, qui n'a pas trop sucré votre tasse de thé, qui ne vous a pas versé toute la bouteille de rhum, et vous vous plaignez ? Allons, vous êtes un ingrat.

MONSIEUR LEDAIM. — Il suffit ! — Voilà dix louis ! Vous êtes le dernier des drôles !

LE MONSIEUR, *un doigt en l'air.* — Une parole de trop.

MONSIEUR LEDAIM. — Vous dites ?

LE MONSIEUR, *se levant.* — Je dis que, depuis un quart d'heure, je pardonne à votre jeunesse l'incorrection de votre attitude dans une maison où vous vous présentez pour la première fois. Mais enfin, le moment est venu où ma dignité est en jeu. (*Mouvement de M. Ledaim.*) Plus un mot ! Vous trouverez bon que je ne vous retienne pas à dîner.

Long temps. Les deux hommes se regardent, dans les yeux. Puis, les épaules secouées d'un haussement dédaigneux, le monsieur se dirige vers un timbre et sonne. Entre Bernard.

LE MONSIEUR. — Bernard, remettez à monsieur son chapeau et son pardessus. (*Bernard obéit.*) Bien. Montrez-lui par où l'on sort. (*Bernard, du doigt, indique la sortie à M. Ledaim.*) C'est cela. S'il revient pour me voir, vous lui direz que je suis souffrant. (*Avec la plus grande noblesse.*) Je n'y serai jamais pour lui.

MONSIEUR LEDAIM, *sur le seuil de la porte.* — J'ai vu des gens avoir du culot, mais pas dans ces proportions-là !

Il sort, suivi de Bernard.

SCÈNE IV

LE MONSIEUR, LA DAME

LE MONSIEUR, *avec un soupir de soulagement.* — Ah !... — Bernard !... (*A Bernard qui reparaît.*) Mes pantoufles.

Bernard les lui apporte.

LA DAME, *montrant le bout de son nez par l'écartement des rideaux de la chambre.* — Parti ?

LE MONSIEUR, *qui se déchausse.* — Parti.

LA DAME. — Combien ?

LE MONSIEUR. — Dix louis.

LA DAME. — Ce n'est pas le Pérou.

LE MONSIEUR. — Tu es bonne, toi ! Ce n'est pas tant à dédaigner ! (*Il a tiré un cigare qu'il se dépêche d'allumer.*) Ah ! voilà mes pantoufles.

Assis d'un côté de la table, il se déchausse et met voluptueusement ses pantoufles. La dame s'assied en face de lui, de l'autre côté de la table, et se dispose à continuer un travail de tapisserie.

LE MONSIEUR. — Quel froid, hein !

LA DAME. — Six degrés au-dessous. Un bon temps pour le coin du feu.

LE MONSIEUR. — Nous allons en savoir quelque chose. (*Allumant son cigare.*) La conscience du devoir accompli et un bon cigare par là-dessus, voilà tout ce que le juste demande.

RIDEAU

LES BOULINGRIN

Grand Guignol, 7 février 1898.

PERSONNAGES

	MM.
DES RILLETTES	Robert Lagrange.
BOULINGRIN	Schœller.
	Mmes
MADAME BOULINGRIN.....	Ellen Andrée.
FÉLICIE	Berthe Le Brec.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

DES RILLETTES, FÉLICIE

DES RILLETTES, *que vient d'introduire Félicie.* — Ces Boulingrin que j'ai rencontrés l'autre jour à la table des Duclou et qui m'ont invité à venir de temps en temps prendre une tasse de thé chez eux, me paraissent de charmantes gens et je crois que je goûterai en leur compagnie infiniment de satisfaction.

FÉLICIE. — Si monsieur veut bien prendre la peine de s'asseoir ?... Je vais aller avertir mes maîtres.

DES RILLETTES. — Je vous remercie. — Ah !

FÉLICIE. — Monsieur ?

DES RILLETTES. — Comment vous appelez-vous, ma belle ?

FÉLICIE. — Je m'appelle Félicie, et vous ?... Oh ! ce n'est pas par indiscrétion, c'est pour savoir qui je dois annoncer.

DES RILLETTES. — Trop juste. Des Rillettes.

FÉLICIE, *égayée.* — Des Rillettes ?

DES RILLETTES. — Des Rillettes.

FÉLICIE. — Ma foi, j'ai connu pire que ça. Ainsi tenez, dans mon pays, à Saint-Casimir près Amboise, nous avions un voisin qui s'appelait Piédevache.

DES RILLETTES. — Oui ? Eh bien, allez donc informer de ma visite Mme et M. Boulingrin.

FÉLICIE. — J'y vais.

Fausse sortie.

DES RILLETTES. — Au fait, non. Un moment. Approchez un peu, que je vous parle. (*Lui prenant le menton.*) Vous n'êtes pas qu'une jolie fille, vous.

FÉLICIE, *modeste.* — Peuh...

DES RILLETTES. — Vous êtes aussi une fine mouche.

FÉLICIE. — Peuh...

DES RILLETTES. — De mon côté, j'ose prétendre que je ne suis pas un imbécile.

FÉLICIE. — Peuh... Pardon, je pensais à autre chose.

DES RILLETTES. — Je crois que nous pourrons nous entendre. Il y a longtemps que vous servez ici ?

FÉLICIE. — Bientôt deux ans.

DES RILLETTES. — A merveille ! Vous êtes la femme qu'il me faut.

FÉLICIE. — Vous voulez m'épouser ?

DES RILLETTES. — Ne faites pas la bête, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

FÉLICIE. — On peut se tromper. Excusez.

DES RILLETTES. — Félicie, écoutez-moi bien, et surtout répondez franchement. Si vous mentez, mon petit doigt me le dira. En revanche, si vous êtes sincère, je vous donnerai quarante sous.

FÉLICIE. — C'est trop.

DES RILLETTES. — Cela ne fait rien ; je vous les donnerai tout de même.

FÉLICIE. — En ce cas, allez-y. Questionnez.

DES RILLETTES. — Entre nous, Mme et M. Boulingrin sont de fort aimables personnes ?

FÉLICIE. — Je vous crois.

DES RILLETTES. — Je l'aurais parié ! — Gens simples, n'est-ce pas ?

FÉLICIE. — Tout ce qu'il y a de plus.

DES RILLETTES. — Un peu popote ?

FÉLICIE. — Un peu beaucoup.

DES RILLETTES. — Très bien ! Ménage très uni, au surplus ?

FÉLICIE. — Uni ? Uni ? Mais c'est au point que j'en suis quelquefois gênée ! Jamais une discussion, toujours du même avis ! Deux tourtereaux, monsieur ! deux ramiers !

DES RILLETTES. — Allons, je constate que mon flair aura fait des siennes une fois de plus. Je vais être ici comme dans un bain de sirop de sucre. Voilà vos deux francs, mon petit chat.

FÉLICIE. — Ça ne vous gêne pas ?

DES RILLETTES. — Non.

FÉLICIE. — Alors... merci, monsieur.

DES RILLETTES, *très grand seigneur.* — Laissez donc !... Jamais je n'ai moins regretté mon argent. Salut ! demeure calme et tranquille, asile de paix où je me propose de venir trois fois par semaine passer la soirée cet hiver, les pieds chauffés à des brasiers qui ne me coûteront que la fatigue de leur présenter mes semelles, et abreuvé de tasses de thé qui ne me coûteront que la peine de les boire. Oh ! agréable perspective ! rêve longtemps caressé ! vision cent fois douce à l'âme du pauvre pique-assiette qui, sentant la vieillesse prochaine et pensant avec Racan que l'instant est venu de faire la retraite, ne demande pas mieux que de la faire, à l'œil, sous le toit hospitalier d'autrui.

Cependant, depuis un instant, Félicie agacée mime le coup de rasoir, la joue caressée du revers de la main et le bout du nez pincé entre l'index et le pouce.

DES RILLETTES, *se tournant vers elle qui interrompt brusquement sa mimique.* — C'est que, voyez-vous, mon enfant, plus on avance dans la vie, plus on en voit l'inanité. Qu'est la volupté ? Un vain mot ! Qu'est le plaisir ? Une apparence ! Vous me direz que pour un vieux célibataire, la vie de café a bien ses charmes. C'est vrai, mais que d'inconvénients ! A la longue, ça devient monotone, onéreux, et puis il arrive un âge où...

FÉLICIE. — Oh !

DES RILLETTES. — Qu'est-ce qu'il y a ?

FÉLICIE. — J'ai oublié de refermer le robinet de la fontaine.

DES RILLETTES. — Petite bête ! Ça doit être du propre.

FÉLICIE. — Je me sauve. Je vous annoncerai en même temps.

Elle sort.

SCÈNE II

DES RILLETTES, *seul.*

Pas de cervelle, mais de l'esprit. Cette enfant ne me déplaît pas. L'appartement non plus, d'ailleurs. Ameublement bourgeois mais confortable, bourrelets aux fenêtres et sous les portes... La cheminée (*Il s'accroupit devant l'âtre*) ronfle comme un sonneur et tire comme un maître d'armes. (*Se laissant tomber dans un fauteuil.*) Non, mais voyez donc ce ressort !... Des Rillettes, mon petit lapin, tu me parais avoir trouvé tes invalides, et tu seras ici, je te le répète, ni plus ni moins que dans un bain de sirop de sucre. Je te fais bien mes compliments. Du bruit ! Ce sont probablement M. et Mme Boulingrin.

SCÈNE III

DES RILLETTES, LES BOULINGRIN

DES RILLETTES. — Madame et monsieur Boulingrin, je suis bien votre serviteur.

BOULINGRIN. — Eh ! bonjour, monsieur des Rillettes.

MADAME BOULINGRIN. — C'est fort aimable à vous d'être venu nous voir.

BOULINGRIN. — Vous tombez à propos.

DES RILLETTES. — Bah !

MADAME BOULINGRIN. — Comme marée en carême.

DES RILLETTES. — J'en suis bien aise.

MADAME BOULINGRIN. — Dites-moi, monsieur des Rillettes...

DES RILLETTES. — Madame ?...

BOULINGRIN, *le tirant par le bras gauche.* — Pardon ! moi d'abord.

MADAME BOULINGRIN, *le tirant par le bras droit.* — Non. Moi !

BOULINGRIN. — Non !

MADAME BOULINGRIN. — N'écoutez pas, monsieur des Rillettes. Mon mari ne dit que des bêtises.

BOULINGRIN. — Que des bêtises !...

MADAME BOULINGRIN. — Oui, que des bêtises.

BOULINGRIN. — Tu vas voir un peu, tout à l'heure, si je ne vais pas aller t'apprendre la politesse avec une bonne paire de claques. Espèce de grue !

MADAME BOULINGRIN. — Voyou !

BOULINGRIN. — Comment as-tu dit cela ?

MADAME BOULINGRIN. — J'ai dit : « Voyou ».

BOULINGRIN. — Tonnerre !... Et puis tu embêtes monsieur. Veux-tu bien le lâcher tout de suite !

MADAME BOULINGRIN. — Lâche-le toi-même.

BOULINGRIN. — Non. Toi !

MADAME BOULINGRIN. — Non !

DES RILLETTES, *écartelé.* — Oh !

MADAME BOULINGRIN. — Tu entends. Tu le fais crier.

DES RILLETTES. — Excusez-moi, madame et monsieur Boulingrin, mais je vois que vous êtes en affaires et je craindrais d'être importun.

BOULINGRIN. — Nullement.

MADAME BOULINGRIN. — Point du tout.

BOULINGRIN. — Au contraire.

DES RILLETTES. — Cependant...

BOULINGRIN. — Au contraire, vous dis-je. (*Lui avançant une chaise.*) Tenez !

MADAME BOULINGRIN, *même jeu.* — C'est cela. Prenez un siège.

DES RILLETTES. — Merci.

BOULINGRIN. — Non. Pas celui-ci ; celui-là !

DES RILLETTES. — Mille grâces.

MADAME BOULINGRIN. — Non. Pas celui-là ; celui-ci.

BOULINGRIN. — Non.

MADAME BOULINGRIN. — Si.

BOULINGRIN. — Non.

MADAME BOULINGRIN. — Si.

BOULINGRIN. — Est-ce que ça va durer longtemps ? Vas-tu ficher la paix à M. des Rillettes ?

DES RILLETTES. — En vérité, je suis désolé.

MADAME BOULINGRIN. — Pourquoi donc ?

BOULINGRIN. — Il n'y a pas de quoi.

MADAME BOULINGRIN et BOULINGRIN, *ensemble.* — Asseyez-vous.

MADAME BOULINGRIN, *qui a réussi à amener une chaise sous les fesses de des Rillettes.* — Là !

BOULINGRIN, *qui se précipite.* — Pas sur celle-là, je vous dis !

Il enlève, d'un tour de main, la chaise avancée par sa femme, en sorte que des Rillettes, qui allait justement s'y asseoir, tombe, le derrière sur le plancher.

MADAME BOULINGRIN, *triomphante.* — Tu vois ! (*Pendant tout le couplet qui suit, madame Boulingrin, calme et exaspérante, s'obstine à répéter* :) Imbécile ! Imbécile !

Tandis que :

BOULINGRIN, *légitimement indigné.* — Eh ! c'est de ta faute, aussi ! Pourquoi as-tu voulu le forcer à s'asseoir sur une chaise qui le répugnait ? Tu serais bien avancée, n'est-ce pas, s'il s'était cassé la figure ?... Imbécile ?... Imbécile toi-même ! Quel monstre de femme, mon Dieu ! Pourquoi faut-il que j'aie trouvé ça sur

mon chemin ? (*A des Rillettes.*) Vous ne vous êtes pas blessé, j'espère ?

DES RILLETTES, *qui se frotte mélancoliquement le fond de culotte.* — Oh ! si peu que ce n'est pas la peine d'en parler.

BOULINGRIN. — Vous m'en voyez ravi. Approchez-vous du feu.

DES RILLETTES, *à part.* — Je suis fâché d'être venu.

MADAME BOULINGRIN, *empressée.* — Prenez ce coussin sous vos pieds.

DES RILLETTES. — Merci beaucoup.

BOULINGRIN, *que la civilité de sa femme commence à agacer, et qui fourre un second coussin sous le premier.* — Prenez également celui-ci.

DES RILLETTES. — Bien obligé.

MADAME BOULINGRIN, *qui ne saurait, sans déchoir, accepter de son mari une leçon de courtoisie.* — Et celui-là.

Elle glisse un troisième coussin sous les deux autres.

DES RILLETTES. — En vérité...

BOULINGRIN, *armé d'un quatrième coussin.* — Cet autre encore.

DES RILLETTES. — Non.

MADAME BOULINGRIN. — Ce petit tabouret.

DES RILLETTES, *les genoux à la hauteur de l'œil.* — De grâce.

BOULINGRIN. — Eh ! laisse-nous tranquilles avec ton tabouret !

Exaspéré, il envoie un coup de pied dans la pile de coussins échafaudée sous les semelles de des Rillettes. Les coussins s'écroulent, entraînant naturellement, dans leur chute, la chaise de des Rillettes, et des Rillettes avec.

Tu assommes M. des Rillettes.

DES RILLETTES, *les quatre fers en l'air.* — Quelle idée !

MADAME BOULINGRIN. — C'est toi qui le rases.

BOULINGRIN, *avec autorité.* — Allons, tais-toi !

MADAME BOULINGRIN. — Je me tairai si je veux.

BOULINGRIN. — Si tu veux ?

MADAME BOULINGRIN. — Oui, si je veux.

BOULINGRIN. — ... de Dieu !

MADAME BOULINGRIN. — Et je ne veux pas, précisément.

BOULINGRIN. — C'est trop fort !... Coquine !

MADAME BOULINGRIN. — Cocu !

BOULINGRIN. — Gaupe !

MADAME BOULINGRIN. — Gouape !

BOULINGRIN. — Quelle existence !

MADAME BOULINGRIN. — Je te conseille de te plaindre. (*A des Rillettes.*) Un fainéant doublé d'un escroc, qui ne fait œuvre de ses dix doigts et se saoule avec l'argent de ma dot : les économies de mon vieux père !

BOULINGRIN, *au comble de la joie.* — Ton père !... (*A des Rillettes.*) Dix ans de travaux forcés pour faux en écritures de commerce.

MADAME BOULINGRIN. — En tout cas, on ne l'a pas fourré à Saint-Lazare pour excitation de mineure à la débauche, comme la mère d'un imbécile que je connais.

BOULINGRIN, *à des Rillettes.* — Vous l'entendez ?

DES RILLETTES. — Ne trouvez-vous pas que le temps s'est étrangement rafraîchi depuis une quinzaine de jours ?

BOULINGRIN, *à sa femme.* — Ne me force pas à révéler en l'infection de quel cloaque je t'ai pêchée de mes propres mains.

MADAME BOULINGRIN. — Pêchée !... Tu ne manques pas d'audace et je serais curieuse de savoir lequel de nous a pêché l'autre !

BOULINGRIN. — Ernestine !

MADAME BOULINGRIN, *formidable.* — Silence, ou je dis tout !!!

BOULINGRIN, *trépignant.* — Ah !... Ah !... Ah !...

DES RILLETTES, *avide de concilier.* — Du calme !... Madame a raison.

BOULINGRIN, *qui bondit.* — Raison ?

DES RILLETTES, *doux et souriant.* — Oui.

BOULINGRIN. — Raison !

DES RILLETTES. — Mais...

BOULINGRIN. — Raison !... Ah çà ! monsieur des Rillettes, vous voulez donc que je vous extermine ?

DES RILLETTES. — En aucune façon, monsieur. Je vous prie même de n'en rien faire.

BOULINGRIN. — Certes, je puis le dire à voix haute : au cours de ma longue carrière, j'ai entendu bien des crétins proférer des extravagances. Ça ne fait rien, je veux que mon visage se couvre de pommes de terre si j'ai jamais, au grand jamais, ouï la pareille insanité !

DES RILLETTES. — Ah ! mais pardon !

BOULINGRIN. — Raison !

DES RILLETTES. — Voulez-vous me permettre ?

BOULINGRIN. — Raison !

DES RILLETTES. — Ecoutez-moi.

BOULINGRIN, *hors de lui.* — Une trique ! Qu'on m'apporte une trique ! Je veux casser les reins à M. des Rillettes, car la patience a des limites et, à la fin, ceci passe la permission. Comment ! Voilà une bougresse, fille de voleurs, voleuse elle-même, qui me fait tourner en bourrique, m'écorche, me larde, me fait cuire à petit feu, et c'est elle qui a raison !... une gueuse qui me suce le sang, me ronge le cerveau, le poumon, les reins, les pieds, le foie, la rate, l'œsophage, le pancréas, le péritoine et l'intestin, et c'est elle qui a raison !

DES RILLETTES. — Voyons...

MADAME BOULINGRIN. — Ne faites pas attention, il est fou.

BOULINGRIN. — Raison !... Vous dites qu'elle a raison parce que vous parlez sans savoir, comme une vieille bête que vous êtes.

DES RILLETTES, *assez sec.* — Trop aimable.

BOULINGRIN. — ... Mais si vous étiez à ma place, vous changeriez d'opinion. Oui, ah ! je voudrais bien vous y voir ! Vous en feriez une, de bouillotte, si on vous mettait à la broche avec une gousse d'ail dans le derrière, et qu'on vous foute ensuite à roter devant le feu, depuis le premier janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre.

DES RILLETTES. — Comment ! à roter devant le feu !...

BOULINGRIN, *se reprenant.* — A rôtir... Je ne sais plus ce que je dis.

MADAME BOULINGRIN. — Il est fou à lier.

BOULINGRIN. — Fou à lier ?... Gueuse ! Scélérate ! Plaie de ma vie ! (*Saisissant des Rillettes par un bouton de sa redingote et le secouant comme un prunier.*) Mais monsieur, jusqu'à mon manger !... où elle fourre de la mort aux rats, histoire de me ficher la colique !

Le bouton saute.

MADAME BOULINGRIN. — Quel toupet ! (*Saisissant des Rillettes par un second bouton, qui saute comme le premier.*) C'est lui, au contraire, qui met des bouchons dans le vin, afin de le rendre imbuvable !

BOULINGRIN. — Menteuse !

MADAME BOULINGRIN. — Je mens ? C'est bien simple.

Elle sort.

SCÈNE IV

BOULINGRIN, DES RILLETTES

BOULINGRIN. — C'est ça ! File, que je ne te revoie plus !... que je n'entende plus parler de toi !

DES RILLETTES, *à part.* — Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?... Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? Fuyons avec célérité.

BOULINGRIN, *s'approchant de lui.* — Monsieur des Rillettes ?

DES RILLETTES. — Monsieur ?

BOULINGRIN. — J'ai des excuses à vous faire. Je crains de m'être laissé aller à un fâcheux emportement et de ne pas vous avoir traité avec les égards voulus.

DES RILLETTES, *jouant la surprise.* — Quand cela ? Où ?

BOULINGRIN. — Tout à l'heure. Ici.

DES RILLETTES. — Je ne sais ce que vous voulez dire. Vous avez été, au contraire, d'une correction irréprochable, et je suis touché au plus haut point de votre excellent accueil. (*Boulingrin, souriant et confus, lui serre chaleureusement la main.*) Adieu.

BOULINGRIN. — Quoi ! déjà ?

DES RILLETTES. — Hélas, oui. Je suis appelé au dehors par une affaire des plus pressantes, et je dois prendre congé de vous.

BOULINGRIN. — Vous plaisantez.

DES RILLETTES. — Du tout.

BOULINGRIN. — Allons, vous allez accepter un rafraîchissement.

DES RILLETTES. — N'en croyez rien.

BOULINGRIN. — Si fait, si fait, nous ne nous quitterons pas sans avoir bu un coup et choqué le verre à notre bonne amitié. (*Geste de des Rillettes.*) N'insistez pas, vous me blesseriez. (*Il sonne.*) Je croirais que vous avez de la rancune contre moi. (*A la bonne qui apparaît.*) Allez me chercher une bouteille de champagne.

FÉLICIE. — Bien, m'sieu.

Elle sort.

DES RILLETTES, *consentant à capituler.* — Enfin !...

BOULINGRIN, *ravi.* — Ah !

DES RILLETTES. — J'accepte votre invitation pour ne pas vous désobliger, mais j'entends ne plus être mêlé à vos dissensions intestines. Elles sont sans intérêt pour moi et me mettent dans des positions fausses, — sans parler des boutons de mon habit qui y restent, et de mes fesses, qui s'en ressentent.

BOULINGRIN. — Marché conclu.

DES RILLETTES, *la main tendue.* — Tope ?

BOULINGRIN, *tapant.* — Tope !

DES RILLETTES. — En ce cas, asseyons-nous.

Ils prennent chacun une chaise, s'installant l'un près de l'autre, et, souriants, se contemplent un instant en silence. A la fin :

BOULINGRIN, *avec enjouement.* — J'ai idée, monsieur des Rillettes, que nous allons faire, à nous deux, une solide paire d'amis.

DES RILLETTES. — C'est aussi mon avis.

BOULINGRIN. — Vous m'êtes fort sympathique. (*Geste discret de des Rillettes.*) Je vous le dis comme je le pense. Sans doute, j'apprécie vivement l'agrément de votre causerie, pleine d'aperçus ingénieux, fertile en piquantes anecdotes et en mots à l'emporte-pièce, mais une chose surtout me plaît en vous : le parfum de franchise, de droiture, qui émane de votre personne. Gageons que la sincérité est votre vertu dominante ?

DES RILLETTES, *modeste, mais juste.* — Forcé d'en convenir.

BOULINGRIN. — A merveille ! Nous allons l'établir sur l'heure. Donnez-moi votre parole d'honneur de répondre sans ambages, sans détours et sans faux-fuyants, à la question que je vais vous poser.

DES RILLETTES. — Je vous la donne.

BOULINGRIN. — Bien. Dites-moi. Tout de bon, là, le cœur sur la main, croyez-vous que depuis la naissance du monde on vit jamais rien de comparable, comme ignominie, comme horreur, comme infamie, comme abjection, à la figure de ma femme ?

DES RILLETTES, *se levant.* — Ça recommence !

BOULINGRIN, *le forçant à se rasseoir.* — Ah ! vous en convenez !

DES RILLETTES. — Permettez.

BOULINGRIN. — Et encore, si ce n'était que sa figure ! Mais il y a pis que cela, monsieur, il y a sa mauvaise foi sans nom, sa bassesse d'âme sans exemple. Tenez, un détail dans le tas. Nous faisons lit commun, n'est-ce pas !

DES RILLETTES, *impatienté.* — Eh ! que diable !...

BOULINGRIN. — Sapristi, laissez-moi donc parler. Vous vous expliquerez tout à l'heure. Donc, nous faisons lit commun. Moi, je couche au bord, elle dans le fond. Ça l'embête. Très bien ; qu'est-ce qu'elle fait ? Elle m'envoie des coups de pied dans les jambes toute la nuit ! Comme ceci.

Il lance un coup de pied dans le tibia de des Rillettes.

DES RILLETTES, *hurlant.* — Oh !

BOULINGRIN. — Hein ? Quelle sale bête !... Ou alors, elle me tire les cheveux ! Comme cela.

DES RILLETTES, *rugissant.* — Ah !

BOULINGRIN. — N'est-ce pas, monsieur, que ça fait mal ?... Bien mieux ! Quelquefois, le matin, est-ce qu'elle ne m'envoie pas des gifles à tour de bras, sous prétexte de s'étirer ? Parfaitement ! Tenez, voilà comment elle fait. (*Il bâille bruyamment, et, dans le même temps, jouant la comédie d'une personne qui s'étire les membres au réveil, il envoie une gifle énorme à des Rillettes.*) Vous croyez que c'est agréable ?

DES RILLETTES. — Non ! Non ! Et, en voilà assez ! Et je ne suis pas venu dans le monde pour qu'on m'y fasse subir des mauvais traitements ! Et si, au grand jamais, je remets les pieds chez vous...

A ce moment :

MADAME BOULINGRIN, *qui est entrée en coup de vent, un verre de vin à la main.* — Buvez.

SCÈNE V

DES RILLETTES, LES BOULINGRIN

DES RILLETTES, *sursautant.* — Qu'est-ce que c'est que ça ?

MADAME BOULINGRIN. — Buvez !

BOULINGRIN. — Comment ! Tu n'es pas encore morte !

MADAME BOULINGRIN. — Zut, toi ! Mais buvez donc, monsieur. Je vous dis que ça sent le bouchon !

BOULINGRIN. — Mauvaise gale ! Tu ne l'emporteras pas en paradis !

Il sort.

SCÈNE VI

DES RILLETTES, MADAME BOULINGRIN

MADAME BOULINGRIN. — Bonjour ! Quel débarras !

DES RILLETTES, *à part.* — Quel monde !

MADAME BOULINGRIN. — A la fin, allez-vous boire, vous ?

DES RILLETTES. — Sérieusement, j'aime autant pas.

MADAME BOULINGRIN, *étonnée.* — Ce n'est pas sale ; c'est mon verre.

DES RILLETTES. — Je ne vous dis pas le contraire, mais je suis forcé de me retirer.

MADAME BOULINGRIN. — Comme ça ? Tout de suite ?

DES RILLETTES. — A l'instant même. — Qu'est-ce que j'ai fait de mon chapeau ? (*Il se coiffe, puis saluant jusqu'à terre.*) Madame...

MADAME BOULINGRIN. — Ecoutez, monsieur des Rillettes, voulez-vous me rendre un service ?

DES RILLETTES. — Très volontiers.

MADAME BOULINGRIN. — Bien. Enlevez-moi.

DES RILLETTES. — Vous dites ?

MADAME BOULINGRIN. — Je dis : « Enlevez-moi. »

DES RILLETTES, *suffoqué.* — Ça, par exemple, c'est le bouquet ! Vous voulez que je vous enlève ?

MADAME BOULINGRIN. — Je vous en prie.

DES RILLETTES. — Eh ! Je ne peux pas !

MADAME BOULINGRIN. — Pourquoi donc ?

DES RILLETTES. — J'ai un vieux collage, ça me ferait avoir des histoires.

MADAME BOULINGRIN. — Vous refusez ?

DES RILLETTES. — A mon grand regret ; mais enfin soyez raisonnable...

MADAME BOULINGRIN. — Vous refusez ?

DES RILLETTES. — Puisque je vous dis...

MADAME BOULINGRIN. — Eh bien ! je vous préviens d'une chose : c'est que vous allez être la cause de grands malheurs.

DES RILLETTES. — Moi ?

MADAME BOULINGRIN. — Vous. Oh ! inutile de faire les grands bras. Avant — vous entendez ? — avant qu'il soit l'âge d'un petit

cochon, il y aura, à cette place, un cadavre !!! Puisque le sang qui aura coulé par votre faute ne pas retomber sur votre tête !

DES RILLETTES, *les poings aux tempes.* — Mais c'est à devenir fou ! Mais qu'est-ce que je vous ai fait ? Mais ça devient odieux, à la fin ?

MADAME BOULINGRIN. — Ah ! c'est qu'il ne faut pas, non plus, tirer trop fort sur la ficelle, ou alors tout casse, tant pis ! Voilà dix ans que j'y mets de la bonne volonté ; ça ne peut pas durer toute la vie. Vous comprenez que j'en ai assez.

DES RILLETTES. — Sans doute ; mais... ça m'est égal.

MADAME BOULINGRIN, *non sans quelque ironie.* — C'est tout naturel, parbleu ! Qu'est-ce que ça peut vous faire à vous ? Ce n'est pas vous qui tenez la queue de la poêle et qui payez les pots cassés. Alors vous tranchez la question avec le désintéressement d'un bon gros diable de pourceau confit dans son égoïsme. Trop commode ! Il est probable que vous changeriez de langage si vous étiez, pieds et poings liés, livré à la fureur d'une brute sanguinaire qui vous traiterait en esclave et vous battrait comme un tapis. Car il me bat. Vous ne le croyez pas ?

DES RILLETTES, *battant prudemment en retraite.* — Si ! si ! si !

MADAME BOULINGRIN, *marchant lentement sur lui.* — Non seulement, entendez-vous bien, il me meurtrit de bourrades au point de m'en défoncer les côtes, mais il me pince, qui plus est !... à m'en faire hurler, le misérable !... et (*Pinçant des Rillettes qui proteste*) pas comme ceci, ce ne serait rien... non ; entre l'os de l'index et la deuxième phalange du pouce ! Comme ça. (*Elle joint l'exemple à la démonstration, en sorte que des Rillettes, le bras comme dans un engrenage, se répand en clameurs douloureuses.*) Vous voyez ; ça forme l'étau.

DES RILLETTES. — Ah ! Eh ! Oh ! Hi !

A ce moment, rentre Boulingrin, une assiette de soupe à la main.

SCÈNE VII

DES RILLETTES, LES BOULINGRIN

BOULINGRIN, *à des Rillettes.* — Goûtez !

DES RILLETTES, *sursautant.* — Qu'est-ce que c'est que ça, encore ?

BOULINGRIN. — C'est de la mort aux rats. Goûtez ! Goûtez donc, tonnerre de Dieu ! Ça va vous fiche la colique.

DES RILLETTES. — Je m'en rapporte à vous.

MADAME BOULINGRIN, *à son mari.* — Canaille !... Je n'en aurai pas le démenti ! — Buvez !

DES RILLETTES, *menacé du verre de vin.* — Non !

BOULINGRIN. — Goûtez ça !

DES RILLETTES, *menacé d'une cuillerée de soupe.* — Jamais.

MADAME BOULINGRIN. — Je vous promets que ça empeste !

BOULINGRIN. — Je vous jure que c'est du poison !

Ils se sont emparé de des Rillettes, et, de force, chacun d'eux, avide d'avoir raison, ils lui ingurgitent du potage mélangé avec du vin, cependant que l'infortuné, les dents obstinément serrées, oppose une héroïque défense.

MADAME BOULINGRIN. — Est-il bête !

BOULINGRIN. — C'est curieux, cette obstination ! Puisque je vous dis que vous êtes fichu d'en claquer !

MADAME BOULINGRIN, *à son mari.* — Dis donc, quand tu auras fini de gaver M. des Rillettes !... Est-ce que tu le prends pour une volaille ?

BOULINGRIN. — Et toi, le prends-tu pour une éponge ?

MADAME BOULINGRIN. — Saleté !

BOULINGRIN. — Gueuse !

MADAME BOULINGRIN. — Peste !

BOULINGRIN. — Choléra !... Et puis, tiens !

De sa main lancée avec violence, il envoie à madame Boulingrin le contenu de son assiette.

DES RILLETTES, *qui a tout reçu.* — Oh !

BOULINGRIN, *s'excusant.* — Pardon ! simple inadvertance.

MADAME BOULINGRIN, *folle de rage.* — Goujat ! Ignoble personnage ! Tiens !

DES RILLETTES, *ruisselant d'eau rougie.* — Ah !

MADAME BOULINGRIN. — Excusez. C'est bien sans l'avoir fait exprès. Là-dessus, nous allons en finir. C'est toi qui l'auras voulu.

Elle tire de sa poche un revolver.

BOULINGRIN, *terrifié.* — A moi ! Au secours !

Il se réfugie derrière des Rillettes.

MADAME BOULINGRIN. — Tu vas mourir !

DES RILLETTES, *à Boulingrin qui s'est fait de lui un paravent.* — Ah non, eh !... Lâchez-moi ! Pas de blagues !

BOULINGRIN, *au comble de l'effroi.* — Ne bougez pas, bon sang de bonsoir !

MADAME BOULINGRIN, *ajustant.* — Otez-vous, monsieur des Rillettes !

BOULINGRIN. — Non ! Non !

MADAME BOULINGRIN. — Otez-vous de là ! Je tire.

BOULINGRIN. — Restez ! Je suis un homme perdu. Je la connais, elle est capable de tout ! Protégez-moi, monsieur des Rillettes ! C'est à ma vie qu'elle en a !... Ah ! la misérable ! la gueuse ! Au secours ! Au secours !

MADAME BOULINGRIN. — Ah ! c'est comme ça ? Vous ne voulez

pas vous retirer ? Eh bien ! tant pis pour vous si vous y laissez votre peau ! Il faut que ça finisse ! Il faut que ça finisse ! La mesure est comble ! Gare l'obus !

DES RILLETTES. — Monsieur Boulingrin, par pitié !... Madame Boulingrin, je vous en prie !... je ne veux pas mourir encore !... Quelle sale inspiration j'ai eue de venir passer la soirée !...

Tumulte. Les trois personnages hurlent à l'unisson.

BOULINGRIN, *brusquement.* — Oh ! Quelle idée !... (*Il souffle la lampe.*) Vise-moi donc, maintenant !...

Nuit complète sur la scène, de même que dans la salle, et, du sein de ces ténèbres profondes, surgissent, en hurlements, les phrases suivantes :

LA VOIX DE BOULINGRIN. — Ah ! tu voulais m'assassiner ?... Pif !

Bruit d'une gifle.

LA VOIX DE DES RILLETTES. — Oh !

LA VOIX DE MADAME BOULINGRIN. — A mon tour... Paf !

LA VOIX DE DES RILLETTES. — Ah !

Tumulte nocturne. On entend : « Canaille ! Crapule ! Poison ! Escroc ! » et le bruit de quatre nouvelles gifles, que l'infortuné des Rillettes reçoit, non sans protestation, les unes après les autres.

LA VOIX DE MADAME BOULINGRIN. — Et puis, feu !

Coup de pistolet.

LA VOIX DE DES RILLETTES, *éploré.* — Une balle dans le gras !!!

LA VOIX DE BOULINGRIN. — Ah ! tu tires ? Eh bien, je casse la glace !

LA VOIX DE MADAME BOULINGRIN. — Ah ! tu casses la glace ? Eh bien ! je casse la pendule !

LA VOIX DE BOULINGRIN. — Ah ! tu casses la pendule ? Eh bien ! je casse tout.

Des meubles culbutés s'écroulent.

LA VOIX DE MADAME BOULINGRIN. — Ah ! tu casses tout ? Eh bien je mets le feu !

Galopades, hurlements.

LA VOIX DE DES RILLETTES. — Faites donc attention, nom de Dieu ! Vous me marchez sur la figure !

LA VOIX DE BOULINGRIN. — Chamelle !

LA VOIX DE MADAME BOULINGRIN. — Enfant de coquine !

LA VOIX DE BOULINGRIN. — Fille de voleur !

LA VOIX DE MADAME BOULINGRIN. — Gredin !

Des Rillettes soupire douloureusement et geint. Soudain, par les portes ouvertes, du fond et des côtés, c'est la lueur rouge de l'incendie. La scène s'éclaire d'une teinte de sang.

DES RILLETTES, *affolé.* — L'incendie !!! Au feu ! Au feu !

Il se précipite vers le fond ; mais, juste comme il va sortir, survient Félicie, un seau d'eau à la main, accourue pour porter secours.

FÉLICIE. — Le feu ?... Voilà !

Elle lance le contenu de son seau à toute volée.

DES RILLETTES, *inondé des pieds à la tête.* — Charmante soirée !

La scène s'achève dans le vacarme assourdissant d'une maison livrée à des fous, cependant qu'au dehors la pompe, qui se rapproche au grand galop de son attelage, meugle lugubrement deux notes, toujours les mêmes.

Puis :

BOULINGRIN, *brusquement apparu sur le seuil de la pièce et qui se détache en noir sur la clarté d'un feu de bengale.* — Ne vous en allez pas, monsieur des Rillettes. Vous allez boire un verre de Champagne.

LE GENDARME EST SANS PITIÉ [1]

Théâtre Antoine, 18 mai 1899.

(1) Edouard Norès, collaborateur.

PERSONNAGES

	MM.
LE GENDARME LABOURBOURAX.....	Arquillière.
LE BARON LARADE.....	Gémier.
BOISSONNADE, procureur de la République...	Chartol.
UN HUISSIER.....	Verse.

La scène se passe à Ecoute-s'il-Pleut, de nos jours.

A Alexandre ARQUILLIÈRE

Au fond, porte à deux battants. Un grand bureau-ministre surchargé de paperasses. Une bibliothèque et un cartonnier constituent avec deux ou trois fauteuils de bureau le reste de l'ameublement que complètent au point de vue décoratif un buste de la République (modèle officiel) et un portrait du chef de l'Etat.

SCÈNE PREMIÈRE

BOISSONNADE, *seul, puis* L'HUISSIER *puis* LE GENDARME

Boissonnade est assis à son bureau, devant un monceau de pièces qu'il signe après les avoir rapidement parcourues, et range ensuite en tas dans un coin du bureau. De temps en temps un geste d'impatience témoigne de l'intérêt qu'il prend à cette besogne. — Enfin la lecture d'un papier lui arrache une exclamation désolée.

BOISSONNADE. — Le gendarme est sans pitié ! (*Il sonne, puis, à l'huissier qui entre :*) Le gendarme Labourbourax.

L'huissier remonte vers la porte, qu'il ouvre et, après avoir fait un signe vers la coulisse, s'efface et sort, tandis que le gendarme paraît sur le seuil. Après avoir salué militairement, il fait

trois pas, s'arrête, ramène la main dans le rang, rectifie la position selon l'ordonnance, et s'immobilise, muet.

BOISSONNADE. — Vous êtes sans pitié, gendarme ! Encore un attentat à votre caractère !... Savez-vous que je vois venir l'instant où le tribunal d'Ecoute-s'il-Pleut, exclusivement occupé à venger vos petits griefs, ne pourra plus suffire à tant d'obligations ? Ne dites pas non. La chambre correctionnelle n'entend parler que de vos malheurs ! Hier, c'était, à votre requête, douze condamnations pour outrages à un agent de la force publique dans l'exercice de ses fonctions. Avant-hier, c'en était dix-neuf !... En tout, et en quarante-huit heures, cent quarante-sept jours de prison à l'actif d'une cité de trois mille habitants ! C'est coquet ! Et ce n'est pas fini. A cette heure, voici, de vous, en date de ce jour, un procès-verbal contre l'épicier Nivoire, inculpé du double délit d'insulte à la maréchaussée et d'affichage séditieux. (*Le gendarme opine du képi.*) Qu'est-ce qu'il a fait, l'épicier Nivoire ?

LE GENDARME. — Il a apposé à la devanture de son établissement une pancarte portant, en lettres conséquentes d'une hauteur de 20 à 22 centimètres, une inscription de nature à jeter la déconsidération sur l'arme à laquelle j'appartiens.

BOISSONNADE. — Quelle inscription ?

LE GENDARME. — La suivante : « Avis à la population. Occasion exceptionnelle. Gendarmes à deux pour trois sous. »

BOISSONNADE, *très simplement.* — Des harengs saurs.

LE GENDARME. — Précisément.

BOISSONNADE, *effaré.* — Et voilà tout ?

LE GENDARME. — J'eusse cru...

BOISSONNADE. — Celle-là est trop raide ! Alors, c'est gravement, tout de bon, que vous vous prétendez atteint dans vos fiertés de vieux soldat ? C'est de sang-froid que vous en appelez à la sévérité des juges, d'une plaisanterie inoffensive, bête comme une oie, vieille comme les rues, et dont, seuls, s'égayeraient encore — en supposant qu'ils s'en égayent — les enfants et les imbéciles ?

LE GENDARME. — Il est regrettable que les débordements de notre ironie nationale s'épanchent en trivialités aux dépens d'insti-

tutions consacrées de temps immémoriaux et dont l'éloge n'est plus à faire.

BOISSONNADE. — Que de paroles perdues, mon Dieu ! et quel besoin d'importance ! Je vous demande un peu, gendarme, en quoi la blague de la rue peut atteindre... — que dis-je ! — effleurer le prestige de l'arme d'élite que vous représentez si dignement ! Allons, c'est une plaisanterie, et, vous me permettrez de vous le dire, sans vouloir ravaler en rien la gravité de votre mission, la dignité de votre rôle, vous montrez une fâcheuse tendance à céder aux élans d'une susceptibilité qui tourne à la monomanie. Que diable ! nous avons affaire à une population d'un excellent esprit, respectueuse des pouvoirs publics, et votant bien. Ménageons donc, autant que possible, les bonnes dispositions de nos administrés ; et, fermant l'œil quand il le faut, nous bouchant les oreilles quand il est nécessaire, évitons de semer en eux, par des abus d'autorité, le germe toujours dangereux du mécontentement et de la rébellion. Vous avez compris ?

LE GENDARME. — Oui, monsieur le procureur.

BOISSONNADE. — Bien. Vous pouvez vous retirer.

Le gendarme sort.

Resté seul, Boissonnade s'est remis à l'étude des dossiers accumulés sur sa table. — Un temps. — Soudain :

BOISSONNADE, *avec un geste désespéré.* — Encore ! (*Il lit.*) « Procès-verbal. — Outrage à des représentants de la force publique dans l'exercice de leurs fonctions. — Dans la nuit du 17 au 18 courant, étant de service, mon collègue Soufflure et moi, notre attention a été éveillée par le tumulte d'une dispute. Nous étant rendus sur les lieux, nous y avons trouvé le menuisier Lacaussade occupé à interpréter sa propriétaire à travers la porte cochère, sous prétexte que cette dernière refusait à la lui ouvrir. Aussitôt qu'il nous aperçut, le délinquant se porta au-devant de nous et nous harangua en ces termes : « Vous pouvez constater que cette vieille charogne refuse de m'ouvrir la porte ; vous pouvez le constater vous-mêmes. » Il dit, puis d'une voix où le mépris le disputait à l'arrogance, il nous jeta ce mot : « des visus », voulant exprimer par là, non seulement que mon collègue et moi étions des visus — ce qui n'était pas vrai — mais encore que nous en étions de

l'espèce la plus inférieure, relégués au plus bas degré de l'échelle sociale, et de tout point incompatibles avec la magistrature dont nous sommes les assimilés. » (*Consterné.*) Mais qu'est-ce que c'est que ça ?... Mais qu'est-ce que ça veut dire ?... Mais cet homme irréconciliable va devenir un danger public ! (*Il sonne. Apparition de l'huissier.*) Le gendarme ! (*Sortie de l'huissier et entrée du gendarme.*) Entrez donc, gendarme ! Eh bien, gendarme, que vous disais-je ? La plaisanterie continue. Il paraît que le sieur Lacaussade vous a qualifiés de visus, vous et votre collègue Soufflure ?

LE GENDARME. — Oui, monsieur le procureur.

BOISSONNADE. — Savez-vous bien, mon brave, que je commence à me demander si vous jouissez de vos facultés, ou si vous vous bornez à vous moquer du monde ?

LE GENDARME. — Moi ?

BOISSONNADE. — Des visus ! ! ! Pardieu ! Voilà qui est comique, et si le Moniteur de la localité venait à être mis au courant de l'anecdote, vous prendriez, j'ose le prétendre, quelque chose pour votre rhume. (*Mouvement du gendarme.*) Je vous dis que c'est une idée fixe ! Pas plus que l'épicier Nivoire, le menuisier Lacaussade n'a songé à vous faire injure. Simplement, sa propriétaire lui refusant l'accès d'une demeure qui est sienne, il vous a invités, comme c'était son droit, à constater le flagrant délit, à le constater *de visu,* autrement dit : de vos propres yeux, par vous-mêmes ! Et parce que le sens vous échappe, d'un lieu commun, d'un terme usuel, d'une locution tombée dans le domaine public, un pauvre diable passe la nuit sur la paille humide du cachot !... Voilà l'action publique saisie et la justice en mouvement !... En vérité, les bras m'en tombent et, du train dont vous allez, je me demande où nous allons ! Et ce sont les harengs qu'on traite de gendarmes ! Et ce sont les gendarmes qu'on traite de visus !... Encore une fois, modérez-vous ; apportez à l'avenir moins de raideur militaire dans vos relations avec nos justiciables, un peu plus de circonspection dans votre empressement à sévir et rappelez-vous qu'un brave soldat peut, sans déchoir, être un brave homme. L'un vaut l'autre après tout. — Allez !

LE GENDARME, *sortant.* — Il est tout de même dur, à mon âge, de m'entendre traiter de visu par un particulier qui l'est peut-être plus que moi.

Il sort.

Une fois encore, Boissonnade s'attelle à l'examen du courrier du jour. Mais presque aussitôt :

BOISSONNADE. — A la fin, mon malheur passe mon espérance !... (*Il lit.*) « Le gendarme Labourbourax contre le baron Larade. Outrage à un agent de la force publique dans l'exercice de ses fonctions... » (*Rapide coup d'œil jeté sur le procès-verbal.*) Le pis est que ça a l'air sérieux ! (*Il sonne. L'huissier apparaît.*) Courez de suite au cercle, huissier, Place d'Armes, à deux pas d'ici. Vous demanderez le baron Larade et vous l'inviterez de ma part à passer à mon cabinet toute affaire cessante. Faites vite. (*Fausse sortie de l'huissier.*) Ah ! Envoyez-moi le gendarme.

L'huissier sort. Entre le gendarme.

BOISSONNADE. — Je vois, gendarme, par ce procès-verbal, que vous auriez eu à vous plaindre de M. le baron Larade.

LE GENDARME. — Oui, monsieur le procureur.

BOISSONNADE. — Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

LE GENDARME. — Il a usé vis-à-vis de moi, d'un terme non adéquat à l'uniforme dont je suis revêtu.

BOISSONNADE, *qui consulte le procès-verbal.* — Oui, enfin, tranchons le mot : il vous a appelé moule.

LE GENDARME, *saluant.* — Sauf votre respect.

BOISSONNADE. — Vous êtes bien sûr ?

LE GENDARME. — C'est consigné à mon rapport.

BOISSONNADE, *feuilletant le dossier.* — Je vois, je vois ; seulement, de l'humeur dont je vous sais, pouvant, d'une part, suspecter à bon droit une susceptibilité toujours prête à prendre la mouche, d'autre part connaissant le baron comme je le connais, j'en arrive à me demander quel concours de circonstances a pu pousser à un tort aussi grave un homme si paisible et si doux, l'expression même du savoir-vivre, de la courtoisie et de l'aménité. — Moule ?

LE GENDARME. — Moule.

BOISSONNADE. — Le diable m'emporte si j'y comprends un mot.

L'HUISSIER, *entr'ouvrant la porte.* — M. le baron Larade est là.

BOISSONNADE. — Ah ! — qu'il entre. — C'est bien, gendarme. Je vous rappellerai tout à l'heure.

SCÈNE II

LE BARON, BOISSONNADE

BOISSONNADE, *qui va au baron, la main tendue.* — Bonjour, baron. Entrez donc, je vous prie.

Le baron entre. La porte se referme derrière le dos du gendarme qui sort.

LE BARON, *piteux.* — Vous allez bien ?

BOISSONNADE. — Moins bien que vous. En voilà une aventure ! Vous insultez la gendarmerie, à présent !

LE BARON. — Ne m'en parlez pas !

BOISSONNADE. — C'est vrai, alors ?

LE BARON. — Ce ne l'est que trop !

BOISSONNADE. — Vous avez qualifié de moule le gendarme Labourbourax ?

LE BARON, *d'une voix morte.* — Oui, monsieur le procureur.

BOISSONNADE. — Le bon Dieu vous bénisse ! Une jolie affaire, baron, que vous vous êtes mise sur les bras !

LE BARON. — C'est grave, hein ?

BOISSONNADE. — Comment, si c'est grave ! Six jours à trois mois, tout bonnement.

LE BARON, *effaré.* — Trois mois... de prison ?

BOISSONNADE. — Mais dame !

LE BARON. — Je suis déshonoré !

BOISONNADE. — Pas encore. Attendez un peu. Vous aurez toujours le temps de vous faire sauter la cervelle. Nous allons procéder

par ordre (*lui avançant une chaise*), et tout d'abord, assis sur ce siège d'infamie...

LE BARON, *soupirant longuement.* — La vérité qui rit !

BOISSONNADE, *le faisant asseoir.* — ... vous allez, mon cher baron, me faire le récit détaillé de votre exécrable forfait. Il convient que je sache si le monstre a la vie dure, pour le cas où ... (on ne sait jamais)... je concevrais le lâche dessein de l'étouffer dans ses langes !

LE BARON, *lui prenant les mains.* — Cher et excellent ami !

BOISSONNADE, *qui s'est assis à sa table.* — Je vous écoute.

LE BARON. — Mon Dieu, c'est simple comme bonjour. J'habite, vous le savez, le château de Beaux-Chênes, près cette charmante ville d'Ecoute-s'il-Pleut, où j'ai la prétention d'être connu assez avantageusement.

BOISSONNADE. — Pour cette excellente raison que vous en êtes le bienfaiteur, ainsi que personne n'en ignore.

LE BARON. — Oh ! bienfaiteur ! c'est beaucoup dire. Je dote une rosière chaque année ; j'ai fait remettre à neuf le clocher de l'église, donné des pompes aux pompiers...

BOISSONNADE. — Pourvu d'une magnifique grosse caisse la fanfare municipale, et cætera, et cætera.

LE BARON, *modeste.* — Tout cela est de peu d'importance, et si j'invoque le souvenir de ces petites libéralités, c'est à titre de simples circonstances atténuantes. Dans le même ordre d'idées et avant d'aborder la narration de mes malheurs, qu'il me soit permis de rappeler mon inébranlable attachement aux principes qui nous régissent.

BOISSONNADE. — Au fait, baron ; au fait !

LE BARON. — J'y arrive. Il y a une huitaine de jours, j'étais allé, comme à mon habitude, demander un peu d'appétit à la promenade et au grand air. Toujours comme à mon habitude, j'avais emmené Anatole.

BOISSONNADE. — Qui ? Anatole ?

LE BARON. — Mon chien.

BOISSONNADE. — Le petit ratier anglais qui ressemble à un radis noir ?

LE BARON. — C'est cela même.

BOISSONNADE. — Charmant animal. J'ai l'avantage de le voir quelquefois avec vous, à la musique, le dimanche.

LE BARON. — Trop aimable. Il n'a rien que de très ordinaire. J'y suis, toutefois, fort attaché, et cela, pour plusieurs raisons : d'abord, nous ne sommes plus jeunes, lui ni moi, puis nous sommes veufs tous les deux, également intelligents — je le dis sans fausse modestie — et de commerce plutôt agréable... En outre, comme tous ses pareils, cette petite bête... mon Dieu ! comment dirai-je ?... stationne volontiers le long des murs, et moi-même ayant une cystite, nous pouvons, au cours de nos promenades, stationner aussi fréquemment que le besoin s'en fait sentir, sans crainte de paraître ridicules l'un à l'autre... Ça n'a l'air de rien, c'est énorme : c'est sur ces petites simplifications de la vie que reposent les vraies et solides affections. Ne le pensez-vous pas ?

BOISSONNADE. — Pardon, je le pense tout à fait, au contraire.

LE BARON. — Il était huit heures environ, il faisait un temps magnifique. J'allais au hasard de la marche, buvant à pleins poumons l'air pur de la campagne, bénissant le Seigneur notre Dieu d'avoir fait la nature si belle, et moi si digne de la comprendre. Dans mon dos, Anatole trottait, goûtant, lui aussi, la douceur de cette ineffable matinée. J'entendais derrière moi le tintin du grelot pendu à son collier, un tintin qui s'accélérait et se ralentissait alternativement, selon que moi-même, plus ou moins, je hâtais le pas ou le modérais. De temps en temps, pour souffler, je prenais une seconde de repos ; alors je n'entendais plus rien que le chant des alouettes invisibles, car Anatole, dans le même instant, avait fait halte sur mes pas.

BOISSONNADE. — Une églogue, quoi !

LE BARON. — Soudain, au loin, par-dessus l'océan de blé mûr qui moutonnait à l'infini, je distinguai le tricorne en bataille du gendarme Labourbourax ; je devinai que le hasard allait nous mettre face à face, et je me félicitai de cette bonne fortune. Je suis un homme simple, monsieur le procureur, je suis un homme sans méchanceté : l'uniforme n'a rien qui m'effraye, et la vue des gens de bien me fait toujours plaisir. Je me préparais donc à jeter au gendarme un souhait affectueux de bonne santé, quand, jugez

de mon étonnement ! ce militaire, qui m'avait joint, rectifia la position, et, tirant un calepin de sa poche : « Ordonnance de police, dit-il, les chiens doivent être tenus en laisse. Le vôtre étant en liberté, je vous dresse procès-verbal. »

BOISSONNADE. — Procès-verbal !

LE BARON. — Je vous demande un peu !... Un petit chien gros comme le poing ! et gentil, et doux, et sociable, victime d'une mesure...

BOISSONNADE. — Une mesure de sécurité générale, sans doute, mais qui demandait à être appliquée avec quelque discernement. Il est clair qu'un chien comme le vôtre, bien tenu, bien portant, gras à souhait, ne saurait être assimilé aux chiens malheureux et errants que vise l'ordonnance de police.

LE BARON. — C'est mot pour mot le discours que me tint le maire, homme charmant, à qui je m'empressai d'aller conter ma mésaventure, et qui s'en montra fort marri. Il reconnut que le gendarme avait, dans la circonstance, manqué du tact le plus élémentaire, et me renvoya rassuré, m'engageant cependant, pour éviter de nouveaux ennuis, à tenir Anatole en laisse jusqu'à plus ample informé : l'affaire de deux jours tout au plus, le temps, pour lui, de mander le gendarme et de lui glisser à l'oreille quelques mots touchant mon affaire.

BOISSONNADE. — Et vous vous conformâtes, je pense, à cet avis plein de sagesse ?

LE BARON. — N'en doutez pas.

BOISSONNADE. — A la bonne heure.

LE BARON. — J'achetai donc une laisse de vingt sous et j'y attachai Anatole. Il en parut surpris, disons plus...

Il hésite.

BOISSONNADE. — ... Mortifié ?

LE BARON. — Je cherchais le mot ! Mortifié. — Comme j'ai eu l'honneur de vous l'exposer, il n'est plus jeune, à beaucoup près. Il jouit, le ciel en soit loué ! d'une santé de tous points florissante, mais enfin, il a atteint l'âge où l'on supporte malaisément un changement dans les habitudes, et c'était, cette laisse, tout un bouleversement dans sa petite existence de chien. De l'instant, oui, de l'ins-

tant même où il cessa de se sentir libre, il se refusa systématiquement à me suivre, rivé des quatre pattes au sol. En vain je tâchai de le raisonner, m'excusant, invoquant le cas de force majeure, en appelant à son bon cœur et faisant surgir à ses yeux l'inquiétante silhouette du gendarme : peine perdue ! il demeurait sourd, il secouait furieusement la tête, voulant dire par là, sans doute, qu'il était de mœurs insoupçonnables et n'avait rien à démêler avec la gendarmerie.

BOISSONNADE. — O candeur ineffable des consciences tranquilles !

LE BARON. — Ainsi deux jours, nous nous promenâmes par les champs et par les bois, moi à l'avant, lui à l'arrière, tirant chacun sur une extrémité de la laisse, à ce point qu'on n'eût pu savoir lequel de nous deux tenait l'autre ; et cette vie, en vérité, devenait insoutenable et odieuse, quand brusquement, à un détour de sentier, je me retrouvai en présence du gendarme Labourbourax. « Le maire m'a parlé, me dit cet homme. Votre chien a le droit d'être libre. — Bon ! » m'écriai-je. Et je me baissais pour détacher le mousqueton fixé au collier d'Anatole, lorsque le gendarme reprit : « Vous le tenez en laisse cependant. Pourquoi le tenez-vous en laisse ? Je vous dresse procès-verbal. »

BOISSONNADE, *les bras cassés.* — Non ! ! !

LE BARON, *après avoir, d'un mouvement de tête, confirmé l'authenticité de son récit.* — A cette déclaration inattendue, une douce gaieté s'empara de moi. Le gendarme, fronçant le sourcil, dit que je raillais l'autorité.

BOISSONNADE. — Hé ! hé !

LE BARON. — Je haussai les épaules...

BOISSONNADE. — Oh ! Oh !

LE BARON. — Le gendarme s'emporta.

BOISSONNADE. — Ah ! ah !

LE BARON. — Je répliquai. Il m'imposa silence d'un ton que je jugeai inconvenant. C'est alors que, perdant la mesure, je tournai le dos à ce militaire en lui jetant de biais cette parole qui m'amène aujourd'hui devant vous et qui demeurera à tout jamais le remords de mon existence : « Gendarme, vous êtes une moule ! »

BOISSONNADE, *après un silence.* — A vrai dire, si grand soit-il, votre crime perd tout intérêt, comparé à l'affaire Fualdès.

LE BARON, *souriant.* — Je m'en doutais un peu. Alors ?

BOISSONNADE. — Alors... alors... — Le diable soit de vous, cher ami ! Pour une fois que vous manquez de respect à un gendarme, vous n'avez pas la main heureuse. Je donnerais de bon cœur cinq cents francs de ma poche pour que vous ayez injurié le gendarme Petit-Grignolle ou le brigadier Monpétaze ! Avec ces gens de sens rassis, on pourrait discuter, s'entendre !... Mais le gendarme Labourbourax dont le nom seul évoque une idée de catastrophe !...

LE BARON. — Il ne peut rien sans vous !

BOISSONNADE. — Je ne peux rien sans lui ! Nous sommes, vous et moi, dans ses mains ! Qu'il n'y mette pas de complaisance, comme le gendarme de la chanson, et c'est...

LE BARON. — C'est la correctionnelle !

BOISSONNADE. — Hélas !

LE BARON. — La flétrissure d'une condamnation !

BOISSONNADE. — J'en ai plus peur qu'envie ! Enfin !... prenons toujours le vent. Le diable s'en mêlera, ou je trouverai bien le moyen de vous enlever aux griffes de cette brute entêtée. (*Il va à la porte du fond et l'ouvrant.*) Gendarme !

LE BARON. — Je mets mon sort entre vos mains !

Entre le gendarme Labourbourax.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE GENDARME

BOISSONNADE. — Approchez-vous, gendarme, et causons en amis. Il est malheureusement établi que vos griefs sont fondés et que M. le baron Larade s'est rendu coupable, envers vous, d'une incontinence de langage.

LE GENDARME. — Il m'a appelé moule.

BOISSONNADE. — Il l'avoue, et il en est au désespoir. (*Le baron, d'un geste éloquent, prend le ciel à témoin de ses remords.*) Il me

charge donc de vous transmettre l'expression d'un repentir qui n'est pas équivoque, et c'est de grand cœur, n'en doutez pas, que je me fais auprès de vous l'avocat de sa cause. Laissez-moi croire qu'elle est à demi gagnée déjà.

Un temps. Le gendarme demeure muet.

BOISSONNADE. — Raisonnons. Vous n'ignorez pas que M. le baron Larade est une des notabilités les plus justement appréciées de notre petit coin provincial. Homme de tenue, respectueux de nos institutions, ami de l'ordre et de ses gardiens, il honore votre caractère à l'égal de votre personne...

LE BARON, *éloquent et concis.* — Dieu ! ! !

BOISSONNADE. — ... et il vous serait reconnaissant...

LE BARON. — Jusque dans la nuit du tombeau !

BOISSONNADE. — ... si, usant de la miséricorde et du droit d'indulgence acquis à tout passé irréprochable, vous consentiez à oublier la faute en faveur du remords qui l'expie.

Nouveau temps. Le gendarme se taît.

BOISSONNADE. — Je m'associe pleinement, pour mon compte, au vœu de ce parfait galant homme.

Même jeu.

BOISSONNADE, *une impatience dans la voix.* — Un peu de charité, sacrebleu ! Dieu ne veut pas la mort du pécheur. Vous-même, d'ailleurs, il faut bien le dire, avez rendu compréhensible l'écart de langage en question par votre double interprétation, d'abord excessive, puis absurde, d'une réglementation... tranchons le mot... élastique ! Je vous supplie d'y réfléchir. Retirez votre plainte, croyez-moi. Vous ferez ainsi œuvre de bonne grâce et vous épargnerez du même coup, à notre humble et chère petite ville, l'affront d'un scandale public, le deuil d'une inimitié entre deux personnalités également considérées : la vôtre, gendarme, (*désignant le baron.*) et la sienne.

Nouveau temps.

BOISSONNADE. — Mais répondez donc quelque chose. C'est exaspérant, à la fin !

LE GENDARME. — Soit. Je répondrai en ces termes. (*Au baron.*) Avez-vous dit que j'étais une moule, oui ou non ?

LE BARON, *effondré.* — Je l'ai dit.

LE GENDARME. — Bien. Le pensiez-vous ?

LE BARON. — Moi ? Mais pas un instant, gendarme ! pas une minute ! pas une seconde !

LE GENDARME. — Vous le jurez ?

LE BARON. — Sur mon honneur !

LE GENDARME. — Vous n'en êtes donc que plus coupable !

BOISSONNADE. — Homme sans pitié !

LE BARON. — Voyons, gendarme, ce n'est pas là votre dernier mot. Vous ne voudrez pas, pour une sottise qu'il est le premier à déplorer, infliger à un homme de soixante-cinq ans, justement orgueilleux d'une vie qu'il ose proclamer sans tache, une fin qui serait un écroulement et qu'empoisonnerait à jamais la honte d'un casier judiciaire !

BOISSONNADE. — Et vous demeurez indifférent à une douleur si ingénue ? Et l'acte de contrition où s'humilie ce pauvre homme ne vous apparaît pas comme la plus éclatante de toutes les réparations ? Quel appétit de vengeance !

LE GENDARME. — Pardon ! Une supposition que, moi, je l'aurais appelé visu ?

LE BARON. — Eh ! appelez-moi comme vous voudrez, pourvu que vous ne m'appeliez pas en police correctionnelle. Trois mois de prison, mon Dieu !... Voyons, vous êtes père de famille ; de lourdes charges vous incombent, et, sans vouloir me faire l'apôtre de certaines revendications sociales, j'oserai dire que l'Etat ne reconnaît pas toujours avec la générosité souhaitable le mérite de ses serviteurs... Le militaire n'est pas riche, comme le dit une chanson célèbre... Si je pensais qu'une indemnité raisonnable, de cent cinquante à deux cents francs...

BOISSONNADE. — Etes-vous fou, baron ?

LE GENDARME, *fronçant le sourcil.* — Vous dites ?

LE BARON. — Je dis que si une petite somme de vingt-cinq louis, par exemple...

LE GENDARME, *sévère, mais juste.* — Tentative de corruption envers un fonctionnaire public. Je porte plainte entre les mains du dépositaire des lois.

BOISSONNADE. — Ça y est !

LE BARON, *qui ne comprend pas.* — Quoi ?

BOISSONNADE. — Le délit est flagrant ! Article 179 ! Trois mois à six mois. C'est bien simple !

LE BARON, *qui devient fou.* — Six mois de prison... Six mois de prison... Gendarme, à la fin, prenez garde !

LE GENDARME. — Plaît-il ?

BOISSONNADE. — Baron !

LE BARON, *le sang aux yeux.* — La moutarde me monte, gendarme !... et je commence à me demander de quoi je ne serais pas capable !... à quelles extrémités fâcheuses...

LE GENDARME, *inexorable.* — Menaces à un agent de la force publique dans l'exercice et à l'occasion de ses fonctions. Je requiers contre le délinquant l'application de l'article 224.

LE BARON, *de qui la folie a tourné à la démence.* — C'en est trop !

Il va pour s'élancer.

BOISSONNADE, *qui, depuis un instant, s'absorbait dans une rêverie.* — Halte-là ! Du calme, je vous prie. Gendarme, vous avez raison et votre plainte est légitime ! Je la reçois donc en ses conséquences. (*Le gendarme salue et se dispose à sortir.*) Un mot pourtant. (*Le gendarme fait halte.*) Vous avez l'heure ?

LE GENDARME, *tirant sa montre.* — Midi seize minutes.

BOISSONNADE. — Vous avancez.

LE GENDARME. — Non.

BOISSONNADE. — Si.

LE GENDARME. — Faites excuse. J'ai réglé ma montre ce matin sur l'horloge de la caserne.

BOISSONNADE. — De la caserne ?

LE GENDARME. — De la caserne.

BOISSONNADE. — En ce cas, vous êtes impardonnable, car depuis seize minutes déjà, aux termes du manuel sur le service intérieur,

vous devriez être en chapeau, en tunique et en baudrier. Le fait de vous afficher à une heure aussi tardive, dans le... débraillé où je vous vois, constitue donc de votre part une violation systématique des règlements en usage, un manque d'égards volontaire à la majesté d'un lieu que j'ai charge de faire respecter. (*Le gendarme essaye de placer un mot.*) Taisez-vous. (*Il prend une plume et écrit.*) « Je crois devoir signaler à l'appréciation de Monsieur le Commandant de Place l'attitude du gendarme Labourbourax qui, dans un but évident de provocation, affecte d'étonner le Palais de Justice par l'inconvenance de sa tenue »... (*Il glisse le pli sous une enveloppe.*) Portez ce mot à son adresse.

Un temps.

LE GENDARME. — Je suis ici pour recevoir des ordres et pour les exécuter. La lettre sera remise à son destinataire.

BOISSONNADE. — Je l'espère bien.

LE GENDARME. — Je me permettrai pourtant de faire remarquer au juge qui m'interlocute, qu'avec un motif pareil, je n'y couperai pas de mes trente jours.

BOISSONNADE. — Tant pis !...

LE GENDARME. — Je lui ferai également observer avec tout le respect voulu que, depuis bientôt vingt-cinq ans, je sers fidèlement mon pays, que je m'honore d'avoir un livret militaire vierge de toute punition, et que celle qui m'atteint au déclin de ma carrière m'est plus cruelle qu'un soufflet, étant un démenti donné devant tout le monde à mon passé immaculé.

BOISSONNADE. — Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

LE GENDARME. — Je serais porté à penser qu'un acte de clémence, de générosité...

BOISSONNADE. — Où diable voulez-vous en venir !... Vous ne plaidez pas pour vous, je pense ?

LE GENDARME. — Mes torts ne sont pas tellement graves que je ne puisse les présenter sous de favorables auspices.

BOISSONNADE. — Je ne vous dis pas le contraire, mais qui donne la leçon doit l'exemple. Sévérité bien ordonnée commence par soi-même, et à gendarme sans pitié, magistrat sans mansuétude.

LE GENDARME. — J'ajouterai encore...

BOISSONNADE. — Rien du tout. Voici, complété par l'adjonction des deux flagrants délits nouveaux, le dossier de l'affaire Larade. Veuillez y jeter un coup d'œil et signer vos déclarations.

Très long temps, Boissonnade, debout, présente au gendarme une plume. Le gendarme, lui, demeure muet, mais d'un mutisme tourmenté et nerveux qui n'est plus celui de tout à l'heure. Il mâche furieusement sa moustache, tourne les papiers entre ses doigts, en proie à un violent combat intérieur. Soudain, enfin, il se décide, et d'une voix pleine de noblesse :

LE GENDARME. — Le gendarme est sans pitié, mais il n'est pas sans grandeur d'âme !

BOISSONNADE. — C'est à son éloge. (*Puis, voyant le gendarme déchirer les procès-verbaux.*) Que faites-vous ?

LE GENDARME. — J'abdique mes revendications par égard pour une tête chenue.

BOISSONNADE, *jouant l'indifférence.* — Comme vous voudrez. (*Bas au baron.*) La farce est jouée, baron. Vous pouvez retourner au cercle.

LE BARON, *fou de joie.* — Vous retirez votre plainte ?... Vous retirez votre plainte ?... Gendarme, vous êtes une moule !

LE GENDARME. — Hein ?

BOISSONNADE. — Quoi ?

LE BARON. — Une mère !... la langue m'a fourché... Gendarme, vous êtes une mère !

RIDEAU

PANTHÉON-COURCELLES

FANTAISIE MUSICALE EN UNE SCÈNE

Grand Guignol, le 2 novembre 1899.

PERSONNAGES

	MM.
PREMIER RÉCITANT	Garbagni.
DEUXIÈME RÉCITANT	Rémongin.
PREMIER VOYAGEUR (le Cuirassier)....	Séverin Mars.
DEUXIÈME VOYAGEUR.....	François.
TROISIÈME VOYAGEUR (le Garçon boucher)	Baudoin.
QUATRIÈME VOYAGEUR.....	Suarez.
	Mlle
PREMIÈRE VIERGE	Lola Noyr.
	Mme
DEUXIÈME VIERGE.....	Madeleine Guitty.
	M.
LE COCHER.....	Pons-Arles.

Une impériale d'omnibus à côté d'un bec de gaz, au fond deux nuages sur lesquels se tiennent deux vierges avec une harpe et une lyre.

PREMIER RÉCITANT. — Qu'est-ce qu'il y a un ?

LES VIERGES. — Il y a un Dieu, un seul Dieu, qui règne dans les cieux.

DEUXIÈME RÉCITANT. — Oui, il n'y a qu'un Dieu, qui règne dans les cieux, mais du Panthéon à Courcelles par la ligne Courcelles-Panthéon, il y a des stations plus nombreuses que ne le furent jamais les astres en un firmament constellé.

PREMIER RÉCITANT. — Des solitudes silencieuses de la place du Panthéon, l'omnibus Panthéon-Courcelles s'est mis en route pour Levallois. Au petit trot des deux coursiers qui le remorquent à leurs derrières, il dégringole la rue Soufflot, arrive au boulevard Saint-Michel... et y fait une première halte ! Halte brève, suffisante pourtant. L'omnibus Panthéon-Courcelles y a puisé de nouvelles forces. Tel un cerf, il traverse le boulevard Saint-Michel ; tel une flèche, il enfile la rue de Médicis, le long de la grille du Luxembourg ; et les voyageurs satisfaits, qui se voient déjà à Courcelles, se frottent les mains d'un air de jubilation. Or ils ne sont qu'à l'Odéon et l'omnibus, ô étonnement ! pleure de nouveau sur son frein et s'arrête.

DEUXIÈME RÉCITANT. — Qu'est-ce qu'il y a deux ?

LE CHŒUR. — Du Panthéon à l'Odéon, il y a deux stations : la station du boulevard Saint-Michel, la station de la rue de Vaugirard.

LES VIERGES. — Mais il n'y a qu'un Dieu, qui règne dans les cieux.

PREMIER RÉCITANT. — Cependant l'omnibus Panthéon-Courcelles descend la rue de l'Odéon. Il penche sur sa droite un peu, en sorte que les voyageurs de l'impériale, à la fois inquiets et charmés, voient venir la minute prochaine, où ils seront précipités entre les bras des petites blanchisseuses de fin aperçues au passage, blondes et dépeignées, au-dessus de la couche de craie embarbouillant à mi-hauteur les vitres des blanchisseries. Entre une haie de riches chasubles où des ors se relèvent en bosse et le remous sans fin du cortège qui mène à sa demeure dernière la dépouille mortelle du professeur Piton, membre de l'Académie française et de plusieurs autres sociétés, il gagne l'église Saint-Sulpice dont le portail ouvre un large bec sur le sanglot d'un *dies iræ*, atteint le centre du parvis et s'arrête.

DEUXIÈME RÉCITANT. — Qu'est-ce qu'il y a trois ?

LE CHŒUR. — Du Panthéon à Saint-Sulpice il y a trois stations : la station du boulevard Saint-Michel, la station de la rue de Vaugirard, la station du parvis Saint-Sulpice.

LES VIERGES. — Mais il n'y a qu'un Dieu, qui règne dans les cieux.

PREMIER RÉCITANT. — Le cocher de l'omnibus Panthéon-Courcelles est un précieux automédon. Habile à l'égal d'Hippolyte en l'art de conduire les chevaux, d'un coup de fouet il a enveloppé les siens ; et aussitôt les nobles bêtes ont tendu leurs cuisses d'acajou, toutes ridées de leur puissant effort. Hue ! Coupée de ruelles étroites où bat encore le cœur du Paris d'autrefois, la rue du Vieux-Colombier s'offre à leur valeur indomptable. Ils en dévorent la chaussée sur une longueur de vingt-cinq maisons dont treize à gauche et douze seulement à droite, après quoi, ô douceur des repos bien gagnés, ils s'arc-boutent du sabot au pavé et s'arrêtent.

DEUXIÈME RÉCITANT. — Qu'est-ce qu'il y a quatre ?

LE CHŒUR. — Du Panthéon à la rue du Vieux-Colombier il y a quatre stations : la station du boulevard Saint-Michel, la station de la rue de Vaugirard, la station de la place Saint-Sulpice et la station de la Croix-Rouge.

LES VIERGES. — Mais il n'y a qu'un Dieu, qui règne dans les cieux.

PREMIER RÉCITANT. — L'omnibus Panthéon-Courcelles a ceci de particulier qu'il ne saurait apercevoir une rue sans s'y précipiter tête basse, un kiosque ou un urinoir sans en faire immédiatement le tour. Il est imprévu et loufoque et rappelle par certains côtés cet étonnant chemin de fer de Sceaux qui se minait le tempérament à courir après sa queue dans l'espoir de la rattraper. Par bonheur il a de l'usage, il sent qu'on n'entre pas chez les gens sans frapper et c'est ainsi qu'ayant enfin atteint le boulevard Saint-Germain, une fois encore il s'arrête. Qu'est-ce qu'il y a cinq ?

DEUXIÈME RÉCITANT. — Il y a cinq stations.

PREMIER VOYAGEUR. — La station du boulevard Saint-Michel.

DEUXIÈME VOYAGEUR. — La station de la rue de Vaugirard.

TROISIÈME VOYAGEUR. — La station de la place Saint-Sulpice.

QUATRIÈME VOYAGEUR. — La station de la Croix-Rouge.

LE COCHER. — Et la station de la rue du Bac.

DEUXIÈME RÉCITANT. — Oui, mais comme de la rue du Bac, où il y a une station, au pont de la Concorde, où il y en a une autre, il y a au coin de la rue de Bellechasse une station intermédiaire...

LE CHŒUR. — Du Panthéon au pont de la Concorde, par l'omnibus Panthéon-Courcelles.

DEUXIÈME RÉCITANT. — Qu'est-ce qu'il y a sept ?

LE CHŒUR. — Il y a sept stations. La station du boulevard Saint-Michel, la station de la rue de Vaugirard, la station de la place Saint-Sulpice, la station de la Croix-Rouge, la station de la rue du Bac, la station de la rue Bellechasse et la station du quai d'Orsay.

LES VOYAGEURS, *à tour de rôle.* — Mais... mais... mais... mais...

LES VIERGES. — Mais il n'y a qu'un Dieu, qui règne dans les cieux.

PREMIER RÉCITANT. — Vert quant aux feux, vert quant aux flancs, l'omnibus Panthéon-Courcelles s'est payé le luxe d'une plate-forme, dont il dodeline par les chemins, semblable à ces vieilles rigolotes qui remuent pompeusement le derrière pour donner à entendre qu'elles ne sont pas déjà si mouche et que, mon Dieu, à l'occasion

elles joueraient encore des épinettes avec un certain agrément. Mais il n'y a pas un mot de vrai. Quarante-huit fois les roues de derrière ont évolué sur elles-mêmes, soixante-trois fois celles de devant, en raison de leur diamètre moindre, et déjà au bas de l'omnibus un contrôleur est apparu, questionnant un cuirassier sur l'important point de savoir si c'est lui « qui est le militaire ». Car la fatalité a placé une station à chaque extrémité du pont de la Concorde, l'un en amont, l'autre en aval, la rivière coulant entre elles deux.

DEUXIÈME RÉCITANT. — Car s'il n'y a qu'un Dieu qui règne dans les cieux, du Panthéon à la place de la Concorde il y a exactement huit stations.

PREMIÈRE VIERGE. — La station du boulevard Saint-Michel.

DEUXIÈME VIERGE. — La station de la rue de Vaugirard.

PREMIÈRE VIERGE. — La station de la place Saint-Sulpice.

DEUXIÈME VIERGE. — La station de la Croix-Rouge.

PREMIÈRE VIERGE. — La station de la rue du Bac.

DEUXIÈME VIERGE. — La station de la rue de Bellechasse.

PREMIÈRE VIERGE. — La station du quai d'Orsay.

DEUXIÈME VIERGE. — Et la station du cours la Reine.

LES VIERGES. — Mais il n'y a qu'un Dieu, un seul Dieu, un seul Dieu qui règne dans les cieux.

PREMIER RÉCITANT. — De même il n'y a qu'un Dieu qui règne dans les cieux, de même il n'y a qu'une station de la place de la Concorde à la place de la Madeleine ; la station de la rue Royale. Seulement, de la place de la Madeleine à la place Saint-Augustin il y en a une seconde ; la station du boulevard Malesherbes ! A cette heure, une morne tristesse est peinte sur le visage des pauvres voyageurs. Vous avez raison, pauvres gens, laissez s'éteindre au fond de vos âmes la fleur douce, la fleur parfumée des consolantes illusions ! Et toi, fils de Mars et de Bellone, cuirassier aux mains gantées de blanc, toi qui sous l'acier qui te sied, porte un cœur à l'abri des molles défaillances, croise avec résignation tes bras sur ta large poitrine, et, entendant sous ta culotte, gémir hélas ! une fois de plus, le frein d'arrêt de l'omnibus qui te portait à tes

amours, renonce à goûter les lèvres de Margot au coin du boulevard extérieur où il y a encore une station.

DEUXIÈME RÉCITANT. — Car du Panthéon à Courcelles, par la ligne Courcelles-Panthéon, qu'est-ce qu'il y a onze ?

LE CHŒUR. — Du Panthéon à Courcelles, par la ligne Courcelles-Panthéon, il y a onze stations : la station du boulevard Saint-Michel, la station de la rue de Vaugirard, la station de la place Saint-Sulpice, la station de la Croix-Rouge, la station de la rue du Bac, la station de la rue Bellechasse, la station du quai d'Orsay, la station du cours la Reine, la station de la rue Royale, la station du boulevard Malesherbes et la station du boulevard extérieur !

ENSEMBLE. — Mais il n'y a qu'un Dieu, qui règne dans les cieux.

LE COMMISSAIRE EST BON ENFANT [1]

Gymnase, 16 décembre 1899 ;
Théâtre Antoine, 9 février 1900.

(1) Jules Lévy, collaborateur.

PERSONNAGES

	Gymnase	Théatre Antoine
	MM.	MM.
LE COMMISSAIRE.....	Matrat.	Janvier.
FLOCHE	Munié.	Gémier.
BRELOC	G. Dubosc.	Antoine.
UN MONSIEUR.....	Frédal.	Jarrier.
L'agent LAGRENAILLE...	Boudier.	Saverne.
L'agent CARRIGOU.....	Lebégenski.	Noizeux.
M. PUNÈZ	Moreau.	Verse.
	Mme	Mme
MADAME FLOCHE.....	Marthe Allex.	Ellen Andrée.

La scène représente le cabinet d'un commissaire de police. A droite, une fenêtre praticable. A gauche, petite porte donnant sur un cabinet noir où sont les provisions de combustible pour l'hiver. Au fond, une porte à deux battants. Au fond aussi, mais un peu vers la gauche, une cheminée avec du feu.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMMISSAIRE, UN MONSIEUR

LE COMMISSAIRE, *assis à son bureau.* — N'insistez donc pas, sacrebleu ! Je n'ai pas que vous à entendre.

LE MONSIEUR. — Vous pouvez bien m'autoriser à porter une arme sur moi !

LE COMMISSAIRE. — Non.

LE MONSIEUR. — Qu'est-ce que ça vous fait ?

LE COMMISSAIRE. — Ça me fait que je ne le veux pas.

LE MONSIEUR. — Le quartier n'est pas sûr. Il est infesté de souteneurs qui bataillent entre eux toute la nuit et attaquent les passants pour les dévaliser. Or, la profession que j'exerce m'oblige à rentrer tard chez moi.

LE COMMISSAIRE. — Exercez-en une autre.

LE MONSIEUR. — Je veux bien. Trouvez-m'en une.

LE COMMISSAIRE. — Vous voulez rire, j'imagine. Est-ce que vous vous croyez dans un bureau de placement ?

LE MONSIEUR. — Et si on m'attaque, moi, cette nuit ?

LE COMMISSAIRE. — Vous viendrez me le dire demain.

LE MONSIEUR. — Et alors ?

LE COMMISSAIRE. — Alors, mais seulement alors, je vous autoriserai à sortir avec un revolver sur vous.

LE MONSIEUR. — En sorte que j'aurai le droit de défendre ma peau après qu'on me l'aura crevée ?

LE COMMISSAIRE. — Oui.

LE MONSIEUR. — Charmant !

LE COMMISSAIRE. — En voilà assez. Aux ordres du gouvernement que j'ai l'honneur de servir, je suis ici pour expliquer les lois et non, comme vous semblez le croire, pour en discuter la sagesse. Si vous n'êtes pas content de nos institutions, changez-les.

LE MONSIEUR. — Si ça tenait à moi !...

LE COMMISSAIRE. — Hein ? Quoi !... Un mot de plus, je vous fais empoigner ! A-t-on idée d'un ostrogoth pareil, qui vient semer la perturbation et faire le révolutionnaire jusque dans le commissariat !... Vous avez de la chance que je sois bon enfant. (*Le monsieur veut parler.*) En voilà assez, je vous dis ! Fichez-moi le camp, et que ça ne traîne pas, ou je vais vous faire voir de quel bois je me chauffe. Allez, allez !

Sortie hâtive et épouvantée du monsieur.

LE COMMISSAIRE, *seul.* — J'aurai l'œil sur cet anarchiste.

Le commissaire revient prendre, à sa table, la place qu'il y occupait au lever du rideau, attire à lui la pile de dossiers constituant le courrier du matin, et, rapidement, d'un coup d'œil, il se renseigne sur la nature des affaires soumises à son arbitrage. — A la fin, geste impatienté. Il sonne. Un agent apparaît.

LE COMMISSAIRE. — Priez M. Punèz de venir me parler.

Sortie du gardien de la paix, et, presque aussitôt, apparition de M. Punèz. Celui-ci est un homme d'une cinquantaine d'années, chétif, crain-

tif, d'une misère brossée lamentable. Il ôte la toque de drap qui lui protégeait le chef, et s'avance en multipliant de très humbles salutations.

SCÈNE II

LE COMMISSAIRE, M. PUNÈZ

LE COMMISSAIRE. — Bonjour, monsieur Punèz. Dites-moi, monsieur Punèz, savez-vous bien que votre service est fait comme par un cochon et que, si cela doit continuer, je me verrai contraint de demander au préfet votre révocation ou votre déplacement ? Cent fois, monsieur Punèz, cent fois, je vous ai ordonné de procéder le matin à un travail d'élimination de nature à simplifier le mien et à désencombrer, du coup, ma tâche, ma table et ma pensée. Mais ouat ! Je vous aurais chanté *Femme sensible* sur l'air de *M. Malbrough,* que le résultat serait le même. Voyez-moi plutôt ce courrier ! (*Il prend une pièce au hasard de la main.*) « Plainte d'une servante contre son maître qui aurait tenté d'abuser d'elle. » Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ? Pas de suite à donner. Enlevez ! (*Passant à une autre.*) Et ça !... « Plainte d'un particulier contre un cocher de fiacre qui l'aurait traité de pourriture ! » Je m'en bats l'œil ; est-ce que ça me regarde ?... Enlevez ! (*Passant à une autre.*) Bon ! voilà un concierge qui a l'oreille paresseuse et un locataire qui se plaint d'être resté deux heures à sa porte, sous la pluie !... Qu'il s'en prenne au propriétaire. Espère-t-il que j'irai lui tirer le cordon ?... Enlevez ! (*Passant à une autre.*) Et cette cuisinière qui réclame huit jours de gages ! Affaire de justice de paix. Enlevez encore ! Et cela aussi ! Et cela de même ! — En vérité, monsieur Punèz, je pense que vous êtes absorbé par l'amour ou que j'ai trop auguré de votre intelligence. Il faut en finir. Taisez-vous ! Je veux bien être bon enfant, mais j'entends ne pas être dupe. Que ce mot vous serve de leçon ! C'est d'ailleurs la dernière que vous recevrez de moi ; vous pouvez vous le tenir pour dit. Je vous salue, monsieur Punèz.

MONSIEUR PUNÈZ, *humble et souriant.* — Je suis d'origine espagnole. Mon nom se prononce Pougnèze.

Il salue jusqu'à terre et sort.

SCÈNE III

LE COMMISSAIRE, *puis* UN AGENT, *puis* UNE DAME

Le commissaire se remet au travail un instant, puis, de nouveau, fait jouer son timbre. Nouvelle apparition de l'agent déjà vu.

LE COMMISSAIRE. — Au suivant.

L'agent sort.

LE COMMISSAIRE, *se levant.* — Ce feu ne va pas ! C'est une Sibérie, ici !

Il se rend au placard de gauche, y prend une pelletée de charbon de terre dont il alimente son foyer. A ce moment, entrée d'une dame.

LA DAME. — Le commissaire ?

LE COMMISSAIRE, *sa pelle à la main.* — C'est moi.

LA DAME. — J'ai à me plaindre...

LE COMMISSAIRE, *très affirmatif.* — De votre mari.

LA DAME. — Précisément.

LE COMMISSAIRE. — Vous voyez que je suis tombé juste. Eh bien, madame, je ne puis rien pour vous. J'ai le regret de vous l'apprendre, mais j'en ai également le devoir.

LA DAME. — Monsieur...

Elle va pour prendre une chaise.

LE COMMISSAIRE. — Ne vous asseyez pas, madame ; c'est inutile. Vous allez perdre votre temps et me faire perdre le mien. C'est curieux, ce parti pris, chez les trois quarts des femmes, de consi-

dérer le commissaire pour un raccommodeur de ménages cassés ! Madame, les petites querelles d'intérieur ne sont pas de la compétence du commissaire de police. Sorti des flagrants délits d'adultère, le commissaire ne doit, ne peut intervenir qu'en cas d'entretien de concubine au domicile conjugal. Est-ce le cas de votre mari ?

LA DAME. — Monsieur...

LE COMMISSAIRE. — Oh ! pas de paroles inutiles, je vous en prie ! C'est oui ou non.

LA DAME. — Mais...

LE COMMISSAIRE. — Si c'est oui, déposez une plainte au parquet, qui me transmettra des instructions. Si c'est non, votre démarche est nulle et non avenue, et vous pouvez vous retirer.

LA DAME. — Mon mari ne me trompe pas.

LE COMMISSAIRE. — Alors, quoi ? Il vous bat ? En ce cas, madame, faites constater le fait par témoins, introduisez une instance en divorce, et les juges vous donneront gain de cause. Je vous répète que les femmes ont la rage de s'emparer du commissaire et de le mettre à toutes les sauces. Que diable, soyez raisonnable ! S'il me fallait intervenir, la branche d'olivier à la main, dans tous les salons où l'on se cogne, il me faudrait soixante jours au mois et quarante heures à la journée.

LA DAME. — Eh ! monsieur le commissaire, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mon mari ne me bat pas plus qu'il ne me trompe.

LE COMMISSAIRE. — Non ? Je parie qu'il est fou !

LA DAME. — C'est vrai.

LE COMMISSAIRE, *souriant.* — Vous me rendrez cette justice que j'ai plutôt l'air d'un monsieur connaissant les choses dont il parle.

LA DAME. — Comment avez-vous pu deviner ?...

LE COMMISSAIRE. — J'ai tellement l'habitude de ces sortes de choses !... Mais votre histoire, ma chère dame, je la connais depuis A jusqu'à Z, et, des visites comme la vôtre, j'en reçois jusqu'à dix par jour ! Voulez-vous un conseil ?... un bon ? (*La dame fait un*

signe de tête affirmatif et s'assied.) Rentrez donc tranquillement chez vous préparer votre déjeuner. Votre mari n'est pas plus fou que moi.

LA DAME. — Il est fou à lier.

LE COMMISSAIRE. — Non.

LA DAME. — Si.

LE COMMISSAIRE. — Non. Est-ce qu'il se saoule, votre mari ?

LA DAME. — Du tout.

LE COMMISSAIRE. — Avez-vous connaissance qu'il ait eu la fièvre typhoïde ou qu'il ait reçu un coup de soleil ?

LA DAME. — Aucun souvenir.

LE COMMISSAIRE. — Appartient-il à une famille d'alcooliques, d'épileptiques ou d'aliénés ?

LA DAME. — Je ne crois pas.

LE COMMISSAIRE. — Eh bien !

LA DAME. — Eh bien, quoi ? C'est une raison, parce qu'il n'y a pas de fou chez lui, pour qu'il n'y en ait pas un chez moi ?

LE COMMISSAIRE. — Permettez !

LA DAME. — Il ne boit pas !... Après ? Cela empêche-t-il qu'il ne fasse rien comme personne, qu'il ne tienne des discours auxquels on ne comprend goutte, et qu'il n'accomplisse des actions sans devant ni derrière, autant dire ?

LE COMMISSAIRE. — Quels discours ? Quelles actions ?

LA DAME. — Comment, quelles actions !... Et les nuits, les nuits blanches que je passe à l'écouter causer tout seul, combiner je ne sais quoi, menacer je ne sais qui, ruminer des heures entières !... sans parler des moments où il saute du lit, en chemise, le revolver au point, en criant : « Je brûle la figure au premier qui touche à ma femme ! » C'est naturel, ça, peut-être ?

LE COMMISSAIRE. — Il est jaloux.

LA DAME. — Jaloux.

LE COMMISSAIRE. — Oui.

LA DAME. — C'est facile à dire. Je voudrais bien savoir si c'est par jalousie qu'il s'enferme dans les cabinets pendant des fois deux et trois heures pour déclamer tout haut contre la société, hurler que l'univers entier a une araignée dans le plafond, une punaise dans le bois de lit, et un rat dans la contrebasse.

LE COMMISSAIRE, *amusé*. — Il dit que l'univers entier a un rat dans la contrebasse ?

LA DAME. — Parfaitement ! Il voit des fous partout, monsieur !... Et avec ça, notez qu'il ne fait plus un pas sans hurler : « Une, deux ! » à tue-tête sous prétexte de se développer les pectoraux. Au point qu'il est devenu la risée du quartier et que les enfants lui donnent la chasse en criant à la chie-en-lit !...

LE COMMISSAIRE. — Vous exagérez.

LA DAME, *l'ongle aux dents*. — Pas de cela.

LE COMMISSAIRE, *haussant les épaules*. — Allons donc ! Mais si c'était vrai, il y a longtemps que les agents lui auraient mis la main dessus et l'auraient amené à mon commissariat pour scandale sur la voie publique.

LA DAME. — Les agents ne sont occupés qu'à dresser des contraventions aux marchandes de quatre-saisons.

LE COMMISSAIRE. — Les agents sont de braves gens, qui se conforment de leur mieux aux obligations de leur charge. Si vous êtes venue ici pour y exercer votre esprit caustique, vous vous êtes trompée d'adresse. Je suis bon enfant d'écouter vos sornettes ! Ne croyez pas que par-dessus le marché j'encaisserai vos impertinences. Pour en revenir à votre mari, vous voulez qu'il soit fou ? Vous le voulez à toute force ? Eh bien, c'est une affaire entendue ; il est fou. Après ?

LA DAME. — Après ?

LE COMMISSAIRE. — Oui ; après ? Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

LA DAME. — Je supposais...

LE COMMISSAIRE. — Vous vous trompiez. Suis-je médecin-alié-

niste et puis-je le guérir ? Non. Alors ?... Car il faut pourtant se décider à dire des choses raisonnables et à présenter les faits sous leur véritable jour. (*Mouvement de la dame.*) Madame, le cas de votre mari — puisque cas il y a, dites-vous — n'est pas du ressort du commissaire, mais de celui de l'Assistance Publique ; c'est donc, non à moi, mais à elle que vous devez faire part de vos craintes et adresser votre requête. Je m'empresse d'ajouter d'ailleurs, qu'à moins d'un miracle... improbable, il n'y sera donné aucune suite.

LA DAME. — Parce que ?

LE COMMISSAIRE. — Il n'y a que les femmes pour poser des questions pareilles ! Parce que l'Assistance Publique n'est pas ce qu'un vain peuple pense et que les moyens dont elle dispose sont loin, bien loin d'être en rapport avec les charges qui lui incombent et sous lesquelles elle succombe.

LA DAME, *se levant.* — Eh bien, monsieur le commissaire, je dois vous avertir d'une chose : mon mari n'est encore dangereux que pour moi ; le moment n'est pas éloigné où il le deviendra pour tout le monde.

LE COMMISSAIRE. — Quand ce moment sera venu, madame, nous aviserons. En attendant, comme les asiles regorgent à la fois de pensionnaires et de demandes d'admission ; que je ne puis procéder d'office, sur la première requête venue, à la séquestration d'un homme dont l'exaltation cérébrale n'existe vraisemblablement que dans l'imagination de sa femme ; que je ne puis enfin, avec la meilleure volonté du monde, perdre une matinée tout entière à rabâcher les mêmes choses sans arriver à me faire comprendre, vous trouverez bon que nous en restions là.

Il se lève.

LA DAME. — Enfin, monsieur le commissaire...

LE COMMISSAIRE. — Vous avez une conversation charmante, pleine d'intérêt ; malheureusement, le devoir m'appelle, comme on dit dans les opéras. — Madame, au plaisir de vous revoir. Conseillez à votre mari le bromure, la marche et l'hydrothérapie. J'ai l'honneur de vous saluer.

SCÈNE IV

LE COMMISSAIRE, BRELOC

Au même moment où la dame disparaît.

UNE VOIX, *à la cantonade.* — Monsieur le commissaire !

LE COMMISSAIRE. — Vous demandez ?

LA VOIX. — Une audience, une courte audience.

LE COMMISSAIRE. — Si courte que cela ?

LA VOIX. — J'en ai pour une minute.

LE COMMISSAIRE. — Pas plus ?

LA VOIX. — A peine, monsieur.

LE COMMISSAIRE. — En ce cas...

Il s'efface. Apparition, sur le seuil de la porte, de Breloc, qui entre, se découvre et gagne le milieu du théâtre.

LE COMMISSAIRE. — Veuillez vous expliquer.

BRELOC. — Monsieur le commissaire, c'est bien simple. Je viens déposer entre vos mains une montre que j'ai trouvée cette nuit au coin du boulevard Saint-Michel et de la rue Monsieur-le-Prince.

LE COMMISSAIRE. — Une montre ?

BRELOC. — Une montre.

LE COMMISSAIRE. — Voyons.

BRELOC. — Voici.

Il tire de son gousset et remet au commissaire une montre que celui-ci examine longuement. A la fin :

LE COMMISSAIRE. — C'est une montre, en effet.

BRELOC. — Oh ! il n'y a pas d'erreur.

LE COMMISSAIRE. — Je vous remercie.

Il va à sa table, fait jouer un tiroir et y enfouit la montre de Breloc.

BRELOC. — Je puis me retirer ?

LE COMMISSAIRE, *l'arrêtant du geste.* — Pas encore.

BRELOC. — Je suis un peu pressé.

LE COMMISSAIRE. — Je le regrette.

BRELOC. — On m'attend.

LE COMMISSAIRE, *sec.* — On vous attendra.

BRELOC, *un peu étonné.* — Ah ?

LE COMMISSAIRE. — Oui.

BRELOC. — Mais...

LE COMMISSAIRE. — C'est bien. Un instant. Vous ne supposez pas, sans doute, que je vais recueillir cette montre de vos mains sans que vous m'ayez dit comment elle y est tombée.

BRELOC. — J'ai eu l'honneur de vous expliquer tout à l'heure que je l'avais trouvée cette nuit au coin de la rue Monsieur-le-Prince et du boulevard Saint-Michel.

LE COMMISSAIRE. — J'entends bien ; mais où ?

BRELOC. — Où ? Par terre.

LE COMMISSAIRE. — Sur le trottoir ?

BRELOC. — Sur le trottoir.

LE COMMISSAIRE. — Voilà qui est extraordinaire. Le trottoir, ce n'est pas une place où mettre une montre.

BRELOC. — Je vous ferai remarquer...

LE COMMISSAIRE. — Je vous dispense de toute remarque. J'ai la prétention de connaître mon métier. Au lieu de me donner des conseils, donnez-moi votre état civil.

BRELOC, *un commencement d'impatience dans la voix.* — Je m'appelle Breloc (Jean-Eustache). Je suis né à Pontoise, le 29 décembre 1861, de Pierre-Timoléon-Alphonse-Jean-Jacques-Alfred-Oscar Breloc et de Céleste Moucherol, son épouse.

LE COMMISSAIRE. — Où demeurez-vous ?

BRELOC. — Rue Pétrelle, 47, au premier au-dessus de l'entresol.

LE COMMISSAIRE, *après avoir pris note.* — Quelles sont vos ressources ?

BRELOC, *qui se monte peu à peu.* — J'ai vingt-cinq mille livres de rente, une ferme en Touraine, une chasse gardée en Beauce, six chiens, trois chats, une bourrique, onze lapins et un cochon d'Inde.

LE COMMISSAIRE. — Ça suffit ! — Quelle heure était-il quand vous avez trouvé cette montre ?

BRELOC. — Trois heures du matin.

LE COMMISSAIRE, *ironique.* — Pas plus ?

BRELOC. — Non.

LE COMMISSAIRE. — Vous me faites l'effet de mener une singulière existence.

BRELOC. — Je mène l'existence qui me plaît.

LE COMMISSAIRE. — Possible ; seulement, moi, j'ai le droit de me demander ce que vous pouviez fiche à trois heures du matin au coin de la rue Monsieur-le-Prince, vous qui *dites* habiter rue Pétrelle, 47.

BRELOC. — Comment, je *dis ?*

LE COMMISSAIRE. — Oui, vous le dites.

BRELOC. — Je le dis parce que cela est.

LE COMMISSAIRE. — C'est ce qu'il faudra établir. En attendant, faites-moi le plaisir de répondre avec courtoisie aux questions que mes devoirs m'obligent à vous poser. Je vous demande ce que vous faisiez, à une heure aussi avancée de la nuit, dans un quartier qui n'est pas le vôtre.

BRELOC. — Je revenais de chez ma maîtresse.

LE COMMISSAIRE. — Qu'est-ce qu'elle fait, votre maîtresse ?

BRELOC. — C'est une femme mariée.

LE COMMISSAIRE. — A qui ?

BRELOC. — A un pharmacien.

LE COMMISSAIRE. — Qui s'appelle ?

BRELOC. — Ça ne vous regarde pas.

LE COMMISSAIRE. — C'est à moi que vous parlez ?

BRELOC. — Je pense.

LE COMMISSAIRE. — Oh ! mais dites donc, mon garçon, vous allez changer de langage. Vous le prenez sur un ton qui ne me revient pas, contrairement à votre figure, qui me revient, elle !

BRELOC. — Ah bah !

LE COMMISSAIRE. — Oui ; comme un souvenir. Vous n'avez jamais eu de condamnations ?

BRELOC, *stupéfait.* — Et vous ?

LE COMMISSAIRE, *qui bondit.* — Vous êtes un insolent !

BRELOC. — Vous êtes une foutue bête.

LE COMMISSAIRE. — Retirez cette parole !

BRELOC. — Vous vous fichez de moi. Me prenez-vous pour un escroc ?

(Ensemble.)

BRELOC. — Et puis j'en ai plein le dos, à la fin ; vous m'embêtez avec votre interrogatoire. A-t-on idée d'une chose pareille ? Je trouve dans la rue une montre ; je me détourne de mon chemin pour vous la rapporter, et voilà comment je suis reçu ! D'ailleurs, c'est bien fait pour moi ; ça m'apprendra à rendre service et à me conduire en honnête homme.

LE COMMISSAIRE. — Ah ! c'est comme ça ? Eh bien attendez, mon gaillard, je vais vous apprendre à me parler avec les égards qui me sont dus ! En voilà encore, un voyou ! Est-ce que je vous connais, moi ? Est-ce que je sais qui vous êtes ? Vous dites habiter rue Pétrelle : rien ne me le prouve ! Vous dites vous nommer Breloc : je n'en sais rien. Et d'ailleurs, c'est bien simple, la question va être tranchée.

Le commissaire court à la porte qu'il ouvre.

LE COMMISSAIRE. — Emparez-vous de cet homme-là, et collez-le-moi au violon !

BRELOC. — Ça, par exemple, c'est un comble !

L'AGENT. — Allez ! Allez ! Au bloc ! Et pas de rouspétance !

BRELOC, *emmené presque de force.* — Eh bien, que j'en trouve encore une !... que j'en trouve encore une, de montre !

Il disparaît.

SCÈNE V

LE COMMISSAIRE, *puis* FLOCHE *et* DEUX AGENTS

LE COMMISSAIRE. — Breloc ! Breloc ! Est-ce que je sais, moi, si cet homme-là s'appelle Breloc ! A la rigueur, moi aussi, je pourrais m'appeler Breloc ! Si on les écoutait, ils s'appelleraient tous Breloc ! (*Allant à la fenêtre.*) Saperlipopette, il vient un vent par cette fenêtre !

A ce moment, bruit à la cantonade. La porte s'ouvre violemment, livrant passage à Floche, qui se débat entre deux gardiens de la paix.

FLOCHE. — Le commissaire ! Où est le commissaire ? Je veux parler au commissaire !

LE COMMISSAIRE, *aux agents.* — Qu'est-ce qu'il y a ?

FLOCHE. — C'est vous le commissaire ?

LE COMMISSAIRE. — Oh ! pas tant de bruit, s'il vous plaît. Vous parlerez quand je vous y inviterai. — De quoi s'agit-il, Lagrenaille ?

L'AGENT LAGRENAILLE. — C'est monsieur qui faisait de l'esclandre à l'angle de la rue de Dunkerque et du faubourg Poissonnière, en débinant la République. Comme les passants assemblés concouraient de toutes parts au désordre de la rue, nous avons hâté le pas, mon collègue et moi, et avons engagé monsieur à satisfaire de bonne grâce aux lois de la circulation. Sur le refus qu'il nous opposa, nous l'avons pris par le bras, sans violence, et l'avons mené au commissariat.

LE COMMISSAIRE. — A-t-il fait de la rébellion ?

L'AGENT LAGRENAILLE. — Non, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE. — Vous a-t-il injuriés ?

L'AGENT LAGRENAILLE. — Du tout.

FLOCHE. — Je n'avais pas de raison pour être malhonnête avec des agents comme il faut. Quant à de la rébellion, j'aime trop l'autorité pour n'en avoir pas le respect.

LE COMMISSAIRE. — Voilà un principe de conduite auquel vous auriez dû vous conformer plus tôt.

FLOCHE. — Par exemple ?

LE COMMISSAIRE. — Quand les agents vous ont prié de circuler.

FLOCHE, *discret, mais ironique.* — Oh çà !...

LE COMMISSAIRE. — Quoi, oh çà ?

FLOCHE. — Je dis : oh çà !... Dire : « oh çà ! », c'est le droit de tout le monde.

LE COMMISSAIRE. — Oui, mais ce qui n'est pas le droit de personne, c'est de se livrer, comme vous l'avez fait, à des démonstrations publiques et de tenir à haute voix des propos séditieux.

FLOCHE. — La République me dégoûte.

LE COMMISSAIRE. — Ce n'est pas une raison suffisante pour que vous essayiez d'en dégoûter les autres.

FLOCHE, *concis et éloquent.* — Ça encore !...

Il rit.

LE COMMISSAIRE. — Quoi, ça encore ?

FLOCHE. — Je dis : « Ça encore !... » Ça vous choque ?

LE COMMISSAIRE. — Oui, ça me choque ; et puisque vous le prenez comme ça, le paysage va changer d'aspect. (*Aux agents.*) Je vous remercie.

Sortie des agents. Un temps.

LE COMMISSAIRE, *entre ses dents.* — « Ça encore !... » (*Haussement d'épaules. — Il prend une feuille de papier, trempe sa plume dans l'encre et se dispose à écrire.*) Comment vous appelez-vous ?

FLOCHE. — Floche.

LE COMMISSAIRE. — Avec ou sans S ?

FLOCHE. — Sans S.

LE COMMISSAIRE. — Vos prénoms ?

FLOCHE. — Jean-Edouard. Domicile : rue des Vieilles-Haudriettes, 129.

LE COMMISSAIRE. — Et votre profession ?

FLOCHE. — Je n'en ai pas. J'ai un petit capital qui travaille pour moi.

LE COMMISSAIRE. — Vous êtes décoré ?

FLOCHE. — Qui ? Moi ? Non.

LE COMMISSAIRE. — Alors ça.

Il désigne le large ruban rouge qui pare la boutonnière de Floche.

FLOCHE. — Ça ? C'est un pense-bête. (*Il rit.*) J'ai la mémoire assez indocile, je vous dirai. Elle a tendance à faire l'école buissonnière, si bien que je suis contraint de lui mettre un licou. D'où ce ruban qui la rappelle, quand le besoin s'en fait sentir, au sentiment de sa mission. C'est nouveau et ingénieux, supérieur au mouchoir corné, qui perd toute efficacité si vous n'êtes affligé du rhume de cerveau, et à l'épingle sur la manche qui a le tort de vous signaler comme étourneau à la raillerie des imbéciles.

LE COMMISSAIRE. — Soit ! Mais si ce ruban ne vous signale pas à la raillerie des imbéciles, il peut vous signaler à l'attention des juges et vous valoir six mois de prison. Enlevez-moi ça ! hein. (*Floche retire le ruban.*) Votre âge ?

FLOCHE, *s'asseyant.* — Avez-vous idée d'un poète composant une tragédie dans un salon où un professeur de piano ferait des gammes du matin au soir ? (*Stupéfaction de commissaire.*) Non, n'est-ce pas ? Eh bien ma mémoire est à l'image de ce poète : elle est logée en un cerveau où le génie fait trop de musique.

LE COMMISSAIRE. — Vous êtes un faiseur d'embarras. Je vous invite à garder pour vous vos phrases à panache dont je n'ai que faire et à répondre à mes questions ? Je vous demande quel âge vous avez ?

FLOCHE. — Vingt-cinq ans.

LE COMMISSAIRE. — Plaît-il ?

FLOCHE. — Vingt-cinq ans.

LE COMMISSAIRE. — Comment, vingt-cinq ans !... Vous avez vingt-cinq ans ?

FLOCHE. — Oui.

LE COMMISSAIRE, *rectifiant.* — Vous les avez *eus.*

FLOCHE. — C'est bien pourquoi je les ai gardés.

LE COMMISSAIRE. — Drôle de raisonnement !

FLOCHE. — Drôle en quoi ? Il est logique comme une démonstration d'algèbre, lumineux comme un clair de lune et simple comme une âme d'enfant. J'ai *eu* vingt-cinq ans ! Oui, parbleu ! Seulement, le jour où je les eus, je me suis dit à moi-même : « Bel âge ! Tenons-nous-y ! » Je m'y suis donc tenu, je continue à m'y tenir, et je m'y tiendrai jusqu'à ce que mort s'ensuive, avec votre permission.

Un silence.

LE COMMISSAIRE. — Un mot. Il est bien entendu que vous ne vous moquez pas de moi ?

FLOCHE. — Je ne vois rien dans mes allures, dans ma tenue ni dans mon langage, qui puisse vous autoriser à une supposition semblable.

LE COMMISSAIRE. — C'est que, précisément...

FLOCHE. — J'attendais l'objection. Elle était fatale en un temps où la raison se promenant gravement par les rues, la tête en bas et les jambes en l'air, on en est venu petit à petit à ne plus distinguer nettement ce qui est le vrai de ce qui est le faux, puis à prendre le faux pour le vrai, l'ombre pour la lumière, le soleil pour la lune et le bon sens pour l'égarement. C'est ainsi que ma femme, qui est devenu folle au contact d'un air saturé de folie, tire des plans pour me faire fourrer à Charenton.

Il s'égaye.

LE COMMISSAIRE, *faussement étonné.* — Se peut-il !... Elle aurait une punaise dans le bois de lit ?

FLOCHE. — Et un rat dans la contrebasse !

LE COMMISSAIRE, *à part.* — Je suis fixé. (*Haut.*) Monsieur.

FLOCHE. — Le cas de cette malheureuse, qui est, à peu de chose près, celui de la foule tout entière, devait naturellement tenter l'esprit de logique et d'analyse d'un moraliste équilibré. Aussi ai-je conçu le projet de l'étudier tout au long, avec ses effets et ses causes, en un ouvrage intitulé : *le Daltonisme mental...*

LE COMMISSAIRE. — Monsieur...

FLOCHE. — ... ouvrage d'une haute portée philosophique...

LE COMMISSAIRE. — Sans doute, mais...

FLOCHE. — ... fruit de mes réflexions, filles elles-mêmes de mes longues veilles...

LE COMMISSAIRE. — Mon Dieu...

FLOCHE. — ... et dont je prendrai la liberté de vous développer les grandes lignes. Monsieur... (*Il s'interrompt.*) Pardon.

Il se lève et gagne le fond du théâtre.

LE COMMISSAIRE, *vaguement inquiet, à part.* — Oh ! mais il m'embête, cet homme-là ! — Ah çà ! il ferme la porte !

Il se précipite, mais déjà Floche est redescendu en scène, la lèvre fleurie d'un sourire.

FLOCHE. — Vous voyez : je fais comme chez moi.

LE COMMISSAIRE. — En effet, et c'est le tort que vous avez. — Ma clef.

FLOCHE. — Votre clef ?

LE COMMISSAIRE. — Oui ; ma clef.

FLOCHE. — Quelle clef ?

LE COMMISSAIRE. — La clef de cette serrure.

FLOCHE. — Eh bien ?

LE COMMISSAIRE. — Rendez-la-moi.

FLOCHE, *très doucement.* — Non.

LE COMMISSAIRE. — Non ?

FLOCHE. — Non.

LE COMMISSAIRE. — Pourquoi ?

FLOCHE. — Parce que j'aime mieux la garder dans ma poche. Vous n'avez aucun intérêt à ce que cette porte soit ouverte, et moi, j'en trouve un grand à ce qu'elle soit fermée. Je veux bien, vous, magistrat officiel, vous mettre dans le secret des dieux ; mais l'aller confier au hasard d'une porte qui peut s'entrebâiller sans bruit, l'aller jeter en pâture à l'oreille indiscrète du premier goussepin qui passe, c'est une autre paire de manches. — Monsieur, le vent de folie qui souffle de toutes parts prend naissance dans un quiproquo : dans le malentendu survenu entre la Nature qui commande, et l'Homme qui n'exécute pas ; entre les intentions bien arrêtées de l'une et l'interprétation à rebrousse-poil de l'autre.

LE COMMISSAIRE, *pris de la bravoure des poltrons qui se jettent à l'eau.* — Si vous ne me rendez pas ma clef à l'instant même, j'appelle à l'aide, j'enfonce la porte, et je vous fais expédier à l'infirmerie du Dépôt, ficelé comme un saucisson. Vous avez compris ?

FLOCHE. — A merveille. (*Il met la main à sa poche, tire un revolver et en braque le canon sur le commissaire.*) Si vous dites un mot, si vous faites un geste, si vous cessez un seul instant de me regarder dans le blanc de l'œil, je vous envoie six coups de revolver par le nez et je vous fais éclater la figure comme une groseille à maquereau !... Qui est-ce qui m'a bâti un fou furieux pareil ?

LE COMMISSAIRE. — Ah, c'est moi le... ?

FLOCHE. — Silence ! ou ça va mal tourner. Je suis bon enfant, mais je n'aime pas les fous !

LE COMMISSAIRE, *terrifié.* — Je comprends ça !

FLOCHE. — Le fou, c'est mon ennemi d'instinct, entendez-vous ?... c'est ma haine, c'est ma rancune ! La vue d'un fou suffit à me mettre hors de moi, et quand je tiens un fou à portée de ma main, je ne sais plus, non, je ne sais plus de quoi je ne serais pas capable !

LE COMMISSAIRE, *à part.* — C'est la crise ! Je suis dans de beaux draps.

Les deux hommes se regardent dans les yeux. Le commissaire, visiblement, ne donnerait pas

deux sous de sa peau. Mais, dans l'instant où il commence à recommander son âme à Dieu :

FLOCHE, *partant d'un grand éclat de rire.* — Savez-vous que pour un commissaire, vous êtes plutôt sujet au trac ?

LE COMMISSAIRE, *qui ne comprend plus.* — Moi ?

FLOCHE. — Vous en avez eu, une peur !

LE COMMISSAIRE. — Je vous assure...

FLOCHE. — Allons, ne faites pas le modeste. Vous en tremblez encore comme de la gelée de veau ! (*Un peu moqueur.*) Comment, vous n'avez pas compris que je vous faisais une farce ?... Ai-je donc la figure d'un homme qui caresse de mauvais desseins ?

LE COMMISSAIRE. — Non, certes ! Mais c'est ce...

FLOCHE. — Ce quoi ?

LE COMMISSAIRE. — Ce revolver. Un malheur est si vite arrivé, comme on dit !

FLOCHE. — Vous dites des enfantillages. Une arme n'est dangereuse qu'aux mains d'un maladroit, et je suis maître de la mienne comme un bon écrivain est maître de sa langue. Songez que je vous crève un as à vingt-cinq pas, ou que je vous guillotine une pipe, le temps de compter jusqu'à quatre !

LE COMMISSAIRE, *feignant le plus vif intérêt.* — Vraiment ?

FLOCHE. — Vraiment ! — D'ailleurs, vous allez en juger.

LE COMMISSAIRE. — Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que vous allez faire ?

FLOCHE. — Vous allez voir. Ne bougez pas.

Il rompt de quelques pas et braque son revolver sur le commissaire aux cent coups.

LE COMMISSAIRE, *qui ne veut rien savoir.* — Non ! Non !

FLOCHE. — Ne bougez donc pas, crebleu ! Je vous dis qu'il n'y a pas de danger. La balle va vous passer au ras de l'oreille gauche ; vous allez l'entendre siffler ; c'est très curieux. Attention !... Une !... Deux !...

LE COMMISSAIRE, *lancé dans des sauts de cabri.* — Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

FLOCHE, *retombant sans transition de l'accalmie à la fureur.* — Nom de Dieu d'imbécile ! Buse ! Brute ! Une seconde de plus, le coup partait ; je lui logeais une balle dans la peau ! (*Hors de lui.*) Et vous croyez que, des êtres pareils, la société ne ferait pas mieux de les détruire ? Tenez, (*Tirant la lame de sa canne à épée.*) je ne sais ce qui me retient de vous clouer au mur comme une chauve-souris avec vingt pouces de fer dans le ventre !

LE COMMISSAIRE, *réfugié derrière sa table.* — Ça recommence ? Après le feu, le fer ?... Zut ! à la fin ! C'est assommant ! On ne peut pas être tranquille une minute, avec vous !

FLOCHE, *laissant tomber son épée.* — Insensé !

LE COMMISSAIRE. — Eh non !

FLOCHE. — Grelot vide ! Timbre fêlé ! Tête sans cervelle !

LE COMMISSAIRE. — Je vous jure que vous êtes dans l'erreur. Vous vous faites, de mes facultés, une idée qui n'est pas la bonne.

FLOCHE. — Je sais ! Vous êtes le fou traditionnel, classique, celui qui prêche et qui vend la sagesse. Mais, pauvre idiot, tout, en vous, respire et trahit la démence !... depuis la bouffonnerie de votre accoutrement jusqu'à l'absurdité sans nom de votre visage !

LE COMMISSAIRE. — Trop aimable !

FLOCHE, *qui est venu à la table.* — Et puis, qu'est-ce que c'est que toute cette paperasserie ? Ça ne sert à rien !

LE COMMISSAIRE. — Mais si.

FLOCHE. — Mais non ! Erreur de vos sens abusés !

Il rafle le tas de procès-verbaux, pièces à légaliser, etc., etc., et sème le tout par les libres espaces.

LE COMMISSAIRE. — Oh ! cré nom !

FLOCHE, *qui est venu se poster devant le cartonnier.* — Et ces cartons !... Ça n'a aucune utilité.

LE COMMISSAIRE. — Permettez !

FLOCHE. — Illusions !... Chimères !...

Il dit, et les cartons violemment arrachés à l'étreinte de leurs alvéoles, voltigent, à leur tour, par les airs, en lâchant des torrents d'affaires à l'instruction.

LE COMMISSAIRE, *consterné.* — Ah ! c'est gai !

Soudain :

FLOCHE, *avisant le feu qui flambe en la cheminée.* — Et ça !

LE COMMISSAIRE. — Quoi ça ?

FLOCHE, *désignant l'âtre.* — Ça !

LE COMMISSAIRE. — C'est du feu.

FLOCHE, *les bras au ciel.* — Du feu ! (*Eclatant d'un rire épileptique.*) Du feu au mois de janvier !

LE COMMISSAIRE. — Eh bien ?

FLOCHE, *au public.* — Est-il bête ! Alors non ? Vous ne comprenez pas qu'à moins d'être un énergumène, on ne doit faire de feu que pendant les grandes chaleurs ?

LE COMMISSAIRE. — A cause ?

FLOCHE, *solennel.* — A cause que la Nature, — qui, seule et toujours, a raison — exige que l'homme ait chaud l'été, comme elle veut qu'il ait froid l'hiver ! Eteignez-moi ce brasier.

LE COMMISSAIRE. — Non.

FLOCHE, *d'un ton d'un monsieur qui ne plaisante pas.* — Vous ne voulez pas l'éteindre ?

LE COMMISSAIRE, *persuadé.* — Si !

Il se lève, se dirige lentement vers la cheminée. Un temps.

FLOCHE. — Et au trot !

Le commissaire se hâte. Une carafe est sur la cheminée. Il la prend, et de son contenu, il inonde les bûches du foyer. Sur quoi :

FLOCHE. — La nature ordonne que, l'hiver, l'homme soit exposé à mourir de congestion pulmonaire, phtisie galopante, pleurésie, pneumonie et autres. Ouvrez cette fenêtre.

LE COMMISSAIRE. — Non.

FLOCHE, *menaçant.* — Vous ne voulez pas l'ouvrir ?

LE COMMISSAIRE. — Si.

Il se dirige à petits pas vers la fenêtre.

FLOCHE. — Et que ça ne traîne pas !

Le commissaire, épouvanté, gagne la fenêtre, qu'il ouvre toute grande. Ceci fait :

FLOCHE. — Enfin, elle veut et commande que l'homme, l'hiver, ait les pieds gelés. Enlevez vos godillots.

LE COMMISSAIRE. — Ah ! non !

FLOCHE, *l'arme braquée.* — Vous ne voulez pas les enlever ?

LE COMMISSAIRE. — Si.

Scène muette. Le commissaire, résigné et navré, se décide à ôter ses chaussures. Mimique de Floche qui attend. A la fin, les souliers enlevés et déposés côte à côte près des pieds libérés de leur propriétaire, le fou s'en empare, et, à toute volée, les envoie par la fenêtre ouverte, voir au dehors si le printemps s'avance. Là-dessus :

FLOCHE, *avisant le placard où l'on a vu le commissaire puiser une pelletée de coke au commencement de l'acte.* — Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE COMMISSAIRE. — Le placard au charbon.

FLOCHE. — Bien. Entrez-y.

LE COMMISSAIRE. — Vous dites ?

FLOCHE. — Je dis : « Entrez-y ! »

LE COMMISSAIRE. — Mais...

FLOCHE, *formidable.* — Vous ne voulez pas ?

LE COMMISSAIRE, *vaincu, donc convaincu.* — Je ne fais que ça.

D'un pas de condamné à mort, le pauvre commissaire s'achemine vers le placard dont Floche lui tient la porte ouverte. Là, courte hésitation. Brusquement, d'une main agacée, Floche le saisit par le fond de sa culotte, l'envoie dans le noir, ramène la porte et la verrouille.

Puis il redescend la scène, va au bureau du commissaire, prend son chapeau haut de forme et en rétablit les huit reflets après avoir apposé dans le fond de la coiffe un coup du timbre à tampon. Il se coiffe. D'une pichenette il fait disparaître un grain de poussière égaré sur sa manche, puis, automatiquement, en faisant aller les bras, il manœuvre en criant : une, deux ; une, deux. *Il ouvre la porte, voit les deux agents de garde, les salue poliment et sort.*

SCÈNE VI

DEUX AGENTS, LE COMMISSAIRE

Un temps. — Soudain, la porte s'ouvre. Apparition d'un des agents qui avaient amené Floche.

L'AGENT, *après avoir regardé.* — Lagrenaille ! Lagrenaille !

LAGRENAILLE, *qui survient.* — Hé là ?

L'AGENT. — Où est donc le patron ?

LAGRENAILLE. — Je n'en sais rien.

L'AGENT. — Eh bien, elle est raide, celle-là !

LAGRENAILLE, *qui aperçoit le chapeau du commissaire.* — V'là son tube.

L'AGENT, *qui voit le pardessus.* — Sa pelure !

LAGRENAILLE, *désignant le parapluie.* — Son riflard.

Un silence.

L'AGENT, *les bras cassés de stupeur.* — Ah ! nom de Dieu !

Ils se précipitent, se penchent, regardent à droite et à gauche.

LAGRENAILLE, *brusquement.* — La fenêtre !

L'AGENT. — Rien !

LAGRENAILLE. — Rien !

L'AGENT. — Ça m'a donné un coup !

LA VOIX DU COMMISSAIRE. — Lagrenaille !

LAGRENAILLE. — Ecoute voir.

LA VOIX DU COMMISSAIRE. — Garrigou !

L'AGENT. — On m'appelle !

LA VOIX DU COMMISSAIRE. — A moi !

LAGRENAILLE. — C'est le patron !

L'AGENT. — Dieu me pardonne, est-ce qu'il n'est pas dans le charbon de terre !

Il va au placard, qu'il ouvre.

LE COMMISSAIRE, *qui jaillit, pareil à un diable à surprise, la figure noircie de charbon.* — Au fou !... Au fou ! Des cordes !... des courroies !... des chaînes !... Qu'on aille chercher le panier à salade !... Téléphonez au préfet de mobiliser les pompiers et la garde républicaine !... La ville est menacée !... Au fou !

L'ARTICLE 330

Théâtre Antoine, 12 décembre 1900

PERSONNAGES

	MM.
LA BRIGE	Dumény.
LE PRÉSIDENT	Antoine.
LE SUBSTITUT	Signoret.
L'HUISSIER	Tunc.

Une salle d'audience au Palais de Justice. — Au lever du rideau, mouvement de scène, brouhaha de conversations et, presque aussitôt, coup de sonnette. Le calme se fait à l'instant même. Un garçon de bureau se précipite et va ouvrir à deux battants la porte de la chambre de conseil.

L'HUISSIER. — Le tribunal ! Découvrez-vous, messieurs !

Les trois juges viennent prendre leurs places. Tout le monde s'assied.

LE PRÉSIDENT. — L'audience est reprise !... Appelez, huissier.

L'HUISSIER. — Le Ministère Public contre La Brige. Outrage public à la pudeur. — La Brige !

La Brige s'avance à la barre.

LE PRÉSIDENT. — Vos nom, prénoms et domicile.

LA BRIGE. — La Brige, Jean-Philippe, trente-six ans, 5 *bis*, avenue de La Motte-Piquet.

LE PRÉSIDENT. — Votre profession.

LA BRIGE. — Philosophe défensif.

LE PRÉSIDENT. — Comment ?

LA BRIGE. — Philosophe défensif.

LE PRÉSIDENT. — Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

LA BRIGE. — Je veux dire que, déterminé à vivre en parfait honnête homme, je m'applique à tourner la loi, partant à éviter

ses griffes. Car j'ai aussi peur de la loi qui menace les gens de bien dans leur droit au grand air, que des institutions en usage qui les lèsent dans leurs patrimoines, dans leur dû et dans leur repos.

LE PRÉSIDENT. — Voilà de singulières doctrines.

LA BRIGE. — Les doctrines, inspirées par la sagesse même, d'un homme qui, n'ayant de sa vie bu outre mesure, frappé ni injurié personne, fait tort d'un sou à qui que ce soit, ne s'est jamais levé le matin sans se demander avec inquiétude s'il coucherait le soir dans son lit.

LE PRÉSIDENT. — Vous êtes anarchiste ?

LA BRIGE, *haussant les épaules*. — Ah ! là ! là !... La République serait bien ce qu'il y a de plus bête au monde, si l'anarchie n'était plus bête qu'elle encore. Non, je suis pour Philippe Auguste, ou pour Louis X, dit le Hutin.

LE PRÉSIDENT. — Vous n'avez jamais eu de condamnations ?

LA BRIGE. — Jamais.

LE PRÉSIDENT. — Ça m'étonne.

LA BRIGE. — Je vous crois sans peine ; mais je suis un gaillard habile.

LE PRÉSIDENT, *ironique*. — Soit dit sans vous flatter.

LA BRIGE. — Sans me flatter, en effet, puisque j'ai résolu le difficile problème de pouvoir, à trente-six ans, justifier à la fois et d'un passé sans tache, et d'un casier judiciaire sans souillure.

LE SUBSTITUT. — Voilà de bien grands mots : mettons les choses au point. Vous n'avez jamais eu de condamnations, c'est vrai, mais les renseignements recueillis sur votre compte ne sont guère en votre faveur. Ils vous représentent comme un personnage de commerce presque impossible, comme une façon de Chicaneau, processif, astucieux, retors, éternellement en bisbille avec le compte courant de la vie. Les juges ne sont occupés qu'à trancher vos petits différends avec le commun des mortels, et les archives des commissariats regorgent de procès-verbaux dont votre nom fait les frais.

LA BRIGE. — Monsieur, chacun, en ce bas monde, étant maître

de sa vie, en dispose comme il l'entend. Pour moi, j'ai commencé par mettre la mienne au service de celle des autres, dans l'espérance que les autres s'en apercevraient un jour et me sauraient gré de mes bonnes intentions. Malheureusement, il est, pour l'homme, deux difficultés insolubles : savoir au juste l'heure qu'il est, et obliger son prochain. Dans ces conditions, écœuré d'avoir tout fait au monde pour être un bon garçon et d'avoir réussi à n'être qu'une poire, dupé, trompé, estampé, acculé, finalement, à cette conviction que le raisonnement de l'humanité tient tout entier dans cette bassesse : « Si je ne te crains pas, je me fous de toi », j'ai résolu de réfugier désormais mon égoïsme bien acquis sous l'abri du toit à cochons qui s'appelle la Légalité.

LE PRÉSIDENT. — Quand vous aurez fini de faire du paradoxe, le tribunal passera à l'examen de la cause.

LA BRIGE. — Je ne fais pas de paradoxe : je n'en ai fait de ma vie et ne suis pas près d'en faire, en ayant le dégoût, l'exécration et la crainte, comme d'une fille publique qu'il est. La vérité, c'est que nous vivons dans un pays d'où le bon sens a cavalé, au point que M. de La Palisse y passerait pour un énergumène, et qu'un homme de jugement rassis, d'esprit équilibré et sain, ne saurait prêcher l'évidence, la démontrer par A + B, sans se voir taxé d'extravagance et menacé, à l'instant même, de la camisole de force.

LE PRÉSIDENT. — Finissons-en.

LE SUBSTITUT. — J'allais le dire. Vous êtes ici pour répondre aux questions qui vous seront posées et non pour vous répandre en périodes oratoires qui n'ont rien à faire en cette enceinte.

LA BRIGE. — Qu'on me questionne.

LE PRÉSIDENT. — Vous savez de quoi vous êtes prévenu ?

LA BRIGE. — Du tout. De quoi ?

LE PRÉSIDENT. — D'avoir montré votre derrière.

LA BRIGE. — Moi ?

LE PRÉSIDENT. — Vous.

LA BRIGE. — A qui ?

LE PRÉSIDENT. — A treize mille six cent quatre-vingt-sept personnes dont les plaintes sont au dossier.

LA BRIGE. — J'invoque la pureté notoire de mes mœurs. Montrer mon derrière ! Pour quoi faire ?

LE PRÉSIDENT. — C'est ce qu'établiront les débats. En attendant, treize mille six cent quatre-vingt-sept personnes déclarent, je vous le répète, l'avoir vu.

LA BRIGE. — Trop poli pour les démentir, je consens à ce qu'elles l'aient vu, mais je nie formellement le leur avoir montré.

LE SUBSTITUT. — Vous jouez sur les mots.

LA BRIGE. — Pas si bête ! Je m'efforce, au contraire, de les emprisonner dans leur véritable sens, dès lors, de présenter les choses sous leur véritable jour.

LE PRÉSIDENT. — Bref, vous niez les faits qui vous sont reprochés ?

LA BRIGE. — Je nie tomber sous le coup de l'article 330 qui prévoit et punit le délit d'outrage public à la pudeur.

LE PRÉSIDENT. — Vous pouvez vous asseoir. (*La Brige se rassied.*) Il y a des témoins ?

LE SUBSTITUT. — Il y en aurait eu trop, monsieur le président. Le Ministère Public a donc pris le parti de n'en faire citer aucun. Aussi bien, le délit, hors de discussion, fait l'objet d'un constat de Me Legruyère, huissier à Paris, constat dressé en bonne et due forme dans les termes requis par la loi et dont je demanderai au tribunal la permission de lui donner lecture.

LE PRÉSIDENT. — Le tribunal vous écoute. Lisez, monsieur le substitut.

LE SUBSTITUT, *lisant.* — « L'an 1900, le 21 septembre, j'ai, Jean, « Alfred, Hyacinthe... »

LA BRIGE, *à mi-voix.* — Tous les huissiers s'appellent Hyacinthe ; on n'a jamais su pourquoi.

L'HUISSIER. — Silence !

LE SUBSTITUT. — « ... Jean, Alfred, Hyacinthe Legruyère, huis- « sier près le tribunal de première instance séant à Paris, été requis « par la Société des Transports Electriques de l'Exposition de

« 1900, aux fins de dresser dû et légal constat contre La Brige, « Jean-Philippe, comme contrevenant habituellement aux lois sur « la morale publique et scandalisant par l'exhibition constante de « sa nudité la pudeur des personnes véhiculées du Champ-de-Mars « aux Invalides, au moyen du Trottoir Roulant. En conséquence, « nous étant rendu sur ledit Trottoir Roulant, et étant parvenu « avenue de La Motte-Piquet, devant l'immeuble numéroté 5 *bis*, « nous avons nettement distingué, au fond d'un appartement révélé « à tout un chacun par l'écartement d'une croisée grande ouverte, « une sorte de sphère imparfaite, fendue dans le sens de la hau- « teur, offrant assez exactement l'aspect d'un trèfle à deux feuilles, « et que nous avons reconnue pour être la partie inférieure et pos- « térieure d'une personne courbée comme pour baiser la terre. »

LA BRIGE. — Je ne baisais pas la terre.

L'HUISSIER. — Silence, donc !

LE PRÉSIDENT. — Tout à l'heure.

LA BRIGE. — Je cherchais une pièce de deux sous.

LE SUBSTITUT, *lisant*. — « Trente-sept minutes après, le Trottoir « Roulant ayant achevé son parcours, nous nous trouvâmes ramené « à notre point de départ, où étant, nous pûmes constater que les « choses étaient toujours dans le même état. Une deuxième fois, « *item*. Une troisième fois, *item*. Une quatrième fois, *item*. »

LE PRÉSIDENT, *à La Brige*. — Vous cherchiez toujours vos deux sous ?

LA BRIGE. — Ils avaient glissé sous un meuble, je tâchais de les ramener à moi avec le bout de mon parapluie.

LE PRÉSIDENT, *haussant les épaules*. — En voilà des explications ! Achevez, monsieur le substitut.

LE SUBSTITUT, *lisant*. — « Nous avons également remarqué que « les faits relatés ci-dessus, loin de passer inaperçus aux yeux des « personnes placées sur la plate-forme électrique, paraissaient exci- « ter chez la plupart d'entre elles un mécontentement des plus « vifs, d'où des protestations nombreuses et de bruyantes excla- « mations, au nombre desquelles il convient de mentionner les « suivantes : « C'est dégoûtant ! — Goujat ! — Cochon ! —

« O Ciel ! — Qu'est-ce que je vois ! — C'est une infamie. — « Amélie, je te défends de regarder par là... » De tout quoi nous « avons dressé le présent constat pour la requérante en faire tel « usage que de droit, et lui en avons laissé la présente copie dont « le coût est de 11 fr. 25, plus une feuille de papier spécial du « prix de 60 centimes. »

LE PRÉSIDENT. — La Brige !

LA BRIGE, *qui se lève.* — Monsieur le Président ?

LE PRÉSIDENT. — Avez-vous des observations à présenter ?

LA BRIGE. — J'ai à présenter ma défense.

LE PRÉSIDENT. — Vous tâcherez d'être bref.

LA BRIGE. — Je tâcherai d'être clair. Je n'ai que faire de la parole, si le tribunal qui me la donne me marchande en même temps le droit de m'en servir.

LE SUBSTITUT. — Le tribunal vous a épargné des dépositions accablantes.

LA BRIGE, *souriant.* — Je lui fais grâce d'une plaidoirie d'avocat. Nous aurons donc rivalisé de générosité et de grandeur d'âme. Au reste, voici les faits dans toute leur simplicité. — Le 15 janvier 1898, muni d'un bail trois, six, neuf, je vins occuper au premier étage de la maison située 5 *bis* avenue de La Motte-Piquet, un appartement de 1.500 francs. J'aime ce coin que le voisinage des couvents et des quartiers de cavalerie emplit du bruit des sonneries et des cloches, où les dimanches de beau temps attablent les soldats et le peuple aux terrasses des cabarets, et qui trouve le moyen de n'être plus Paris tout en n'étant pas la province. Il est favorable à l'étude et propice à la rêverie. J'y rêvais donc en paix et y étudiais dans le calme, comme j'en avais acquis le droit, lorsque la Société des Transports Electriques, sous prétexte de concourir à la gloire de l'Exposition, vint contribuer de façon imprévue au pittoresque du quartier. Et, de cet instant, ce fut gai ! De huit heures du matin à onze heures du soir, prenant par conséquent sur mon sommeil du soir si j'entendais me coucher tôt et sur mon sommeil du matin si j'entendais me lever tard, le trottoir — le trottoir roulant ! — se mit à charrier devant mes fenêtres

des flots de multitude entassée : hommes, femmes, bonnes d'enfants et soldats ; tous gens d'esprit, d'humeur joviale, qui débinaient mon mobilier, crachaient chez moi et glissaient de tribord à bâbord en chantant à mon intention : « Oh ! là ! là ! c'te gueule, c'te binette ! », cependant qu'échappés à des doigts bienveillants, les noyaux de cerises pleuvaient dans ma chambre à coucher, alternés de cacahouètes, d'olives et de pépins de potirons. (*Rire des magistrats.*) Je demanderai au Tribunal la permission de ne pas m'associer à sa joie, que je comprends, mais que je ne saurais partager, pour des raisons qui me sont propres.

LE PRÉSIDENT. — Au fait ! Au fait !

LA BRIGE. — J'y arrive. — Légitimement stupéfait, fort de l'article 1382 du Code Civil ainsi conçu : « *Tout fait qui cause à autrui un dommage oblige celui qui l'a causé à en donner réparation* », j'assignai en référé la Société des Transports Electriques qui me dit : « Je ne vous connais pas ; je ne sais pas ce que vous voulez me dire. J'ai passé, moi, Société, avec la Commission de l'Exposition, un contrat m'autorisant à faire rouler mon trottoir du Champ-de-Mars aux Invalides en passant par l'avenue de La Motte-Piquet. Si, en me concédant ce pouvoir, l'Exposition a outrepassé le sien, prenez-vous-en à elle, et laissez-moi tranquille. »

LE PRÉSIDENT. — La Société avait raison.

LA BRIGE. — Cent fois ! Aussi, ayant, sans récriminations, payé les frais du procès, assignai-je en référé la Commission de l'Exposition qui me dit : « Je ne vous connais pas ; je ne sais pas ce que vous voulez me dire. J'ai passé moi, Exposition, des contrats synallagmatiques avec les concessionnaires de terrains, contenus, circonscrits, enfermés à l'intérieur de mes palissades. Est-ce votre cas ? Ai-je pris avec vous des engagements que je n'ai pas tenus ? — Non ? — Eh bien, qu'est-ce que vous me chantez ? Si la Ville de Paris a méconnu son devoir en me laissant le pouvoir de concéder un droit, prenez-vous-en à elle et laissez-moi tranquille. »

LE PRÉSIDENT. — L'Exposition avait raison.

LA BRIGE. — Tellement raison que, pas une minute, l'idée ne me vint de discuter. Ayant donc, pour la seconde fois, acquitté le montant de la carte, j'assignai en référé la Ville de Paris qui me dit... — car cette histoire, en vérité, a l'air d'un refrain de ballade,

d'une scie de café-concert ! — ... qui me dit : « Je ne vous connais pas ; je ne sais pas ce que vous voulez me dire. J'ai, moi, Ville de Paris, moyennant une somme de... cédé à Tailleboudin, votre propriétaire, un terrain que je possédais avenue de La Motte-Piquet, avec droit, pour lui, d'y bâtir un immeuble et d'en tirer des revenus. Vous appelez-vous Tailleboudin ! Avons-nous fait affaire ensemble ? Hein ? Non ? Alors, qu'est-ce que vous réclamez ? — Si votre appartement a cessé de vous plaire, allez demeurer ailleurs et laissez-moi tranquille. »

LE PRÉSIDENT. — La Ville avait raison.

LA BRIGE. — Parbleu ! — Aussi, beau d'opiniâtreté, assignai-je en référé Tailleboudin, mon propriétaire...

LE PRÉSIDENT. — ... Qui vous dit : « Je ne vous connais pas... »

LA BRIGE. — Au contraire !... qui me dit : « Je vous connais ! Vous êtes un joyeux farceur, et tout cela c'est des trucs pour ne pas payer le terme. Eh bien, mon garçon, ça ne prend pas. Des pépètes ou la saisie ; allez, allez ! » En vain j'objectai : « Permettez ! l'article 1719 qui régit les contrats de louage oblige le propriétaire à entretenir sa maison en parfait état de service. » — « Je me moque, répondit cet homme, de l'article 1719, car l'article 1725 dit que le propriétaire n'est nullement responsable du trouble apporté par des tiers dans la jouissance de la chose louée. L'avenue de La Motte-Piquet n'est pas à moi. Alors ?... C'est au Conseil d'Etat à trancher la question. Si vous n'êtes pas satisfait, allez vous plaindre à lui et laissez-moi tranquille. »

LE PRÉSIDENT. — Votre propriétaire est un homme de bon sens qui vous donnait un excellent conseil. Il fallait en effet constituer avoué, puis, devant le Conseil d'Etat, assigner la Ville de Paris qui aurait assigné à son tour la Société des Transports Electriques, sauf le recours de cette Société contre la Commission de l'Exposition, avec le Ministre du Commerce comme civilement responsable. C'était bien simple ! (*Au substitut.*) Les gens sont extraordinaires ; ils se noieraient dans un verre d'eau. (*A La Brige.*) Bref ?

LA BRIGE. — Bref, il résultait de l'anecdote, que tout le monde étant dans son droit, je me trouvais être dans mon tort sans avoir rien fait pour m'y mettre.

Ici le président exprime d'un geste vague le regret de l'homme qui n'y peut mais.

LA BRIGE. — C'est alors que j'imaginai de me plonger dans le faux jusqu'au cou afin d'être aussitôt dans le vrai, puisque neuf fois sur dix, la Loi, cette bonne fille, sourit à celui qui la viole.

LE PRÉSIDENT. — Au nom de la Justice, devant laquelle vous êtes, je vous rappelle au respect de la Loi.

LA BRIGE. — La Justice n'a rien à voir avec la Loi, qui n'en est que la déformation, la charge et la parodie. Ce sont là deux demi-sœurs, qui, sorties de deux pères, se crachent à la figure en se traitant de bâtardes et vivent à couteaux tirés, tandis que les honnêtes gens, menacés de gendarmes, se tournent les pouces et le sang en attendant qu'elles se mettent d'accord.

LE SUBSTITUT, *exaspéré*. — Un mot de plus et je requiers contre vous la juste application de la peine.

LA BRIGE. — De laquelle ?... Vous prenez les gens pour des enfants. L'article 222 ne prévoit et ne punit que l'outrage aux magistrats. Pour ce qui est de la Loi elle-même, j'ai le droit d'en penser ce que je veux et de dire tout haut ce que j'en pense.

LE PRÉSIDENT. — En tout cas, vous n'êtes pas ici à la Chambre des Députés. Vous vous moquez du monde ! L'article 330...

LA BRIGE. — L'article 330 punit de trois mois à deux ans quiconque s'est rendu coupable d'outrage public à la pudeur ; je le connais aussi bien que vous.

LE PRÉSIDENT. — A ce compte, aussi bien que moi, vous savez qu'il s'applique à vous comme à tout autre.

LA BRIGE. — En principe, oui ; en l'espèce, non.

LE PRÉSIDENT. — Comment non ? L'acte qui consiste à se mettre nu devant la foule ne constitue pas le délit d'outrage à la pudeur ?

LA BRIGE. — Oui, en principe ; non, en l'espèce.

LE PRÉSIDENT. — Parce que ?

LA BRIGE. — Parce que l'outrage n'est l'outrage que s'il est effectué, consommé, accompli, dans les conditions de publicité exigées par le législateur.

LE PRÉSIDENT. — Encore une fois, treize mille six cent quatre-vingt-sept personnes...

LA BRIGE. — ... ont vu mon derrière, c'est convenu. Et après ? Elles n'avaient qu'à ne pas le regarder.

LE SUBSTITUT. — C'est trop commode !

LA BRIGE. — Trop commode !... Est-ce que je l'ai mis à la fenêtre, mon derrière ?... exposé au soleil comme un melon pas mûr ?... « Nous avons distingué, dit l'huissier Legruyère, AU FOND D'UN APPARTEMENT... » — Ce qui est trop commode, monsieur, c'est de s'emparer du bien des autres et d'en user comme du sien ; c'est de leur carotter leur monnaie sous le prétexte mensonger d'assurer leur droit au sommeil, à l'intimité et au repos, en vertu d'un pouvoir dont on ne dispose pas ; délit prévu et puni par l'article 405.

LE PRÉSIDENT. — Ah çà, mais vous connaissez le Code...

LA BRIGE, *souriant.* — ... Comme un simple malfaiteur. Il est même inouï de penser que la connaissance du Code et la crainte de ses conséquences constituent le seul terrain commun aux gens de bien et à la crapule. (*Mouvement du président.*) Oh ! monsieur le Président, pardon ; il faudrait cependant s'entendre et régler à chacun son compte. (*Tirant un papier de sa poche :*) De l'exploit d'huissier que voici, — car si vous avez, vous, le constat qui me condamne, j'ai, moi, celui qui m'innocente, — il résulte que mon logement, situé cinq mètres au-dessus du niveau de la rue, en face d'un terrain non construit, échappe au regard des passants et, plus encore, à celui des voisins, par la raison qu'il n'y en a pas. Il faut donc que les mécontents qui se plaignent d'avoir vu mon derrière aient accompli des prodiges et payé dix sous pour le voir, et alors de quoi se plaignent-ils puisque je le leur ai montré ?

LE SUBSTITUT. — Vous compliquez la question à plaisir. Vous savez bien que la Justice et l'Administration font deux.

LA BRIGE. — Deux quoi ?... Je vous défie de le dire.

LE PRÉSIDENT. — Vos démêlés avec la Ville ne sont pas du ressort de la Correctionnelle. Si vous avez à vous plaindre des bureaux, prenez-vous-en à eux...

LA BRIGE. — ... et laissez-nous tranquilles ; je prévoyais l'objection. Il est malheureusement fâcheux que les bureaux, alliés comme

larrons en foire quand il s'agit de faire casquer le contribuable, excipent de leur incompétence et se cachent les uns derrière les autres, sitôt qu'il est question de lui régler son dû... En ce qui me concerne, voici : quitte avec les contributions, ayant, par conséquent, payé de mes deniers le droit de respirer — que Dieu me donna pour rien — puis-je, oui ou non, si j'ai trop chaud, tenir mes fenêtres ouvertes ?

LE PRÉSIDENT. — Oui.

LA BRIGE. — Dans un logement qui est le mien, puisque j'en acquitte les termes, puis-je, oui ou non, si je perds deux sous, me baisser pour les ramasser ?

LE PRÉSIDENT. — Oui.

LA BRIGE. — Dans ce même logement, puis-je oui ou non, si la fantaisie m'en prend, me déguiser en Mexicain ?

LE PRÉSIDENT. — Oui.

LA BRIGE. — En Turc ?

LE PRÉSIDENT. — Oui.

LA BRIGE. — Et en Ecossais ?

LE SUBSTITUT, *avec éclat.* — Non !

LA BRIGE. — Non ?

LE SUBSTITUT. — Non !

LA BRIGE. — Voilà du nouveau, et voici une drôle de Justice, qui, mise au pied du mur, forcée par la Logique, en arrive à se prononcer entre la Turquie et l'Ecosse, au risque d'amener des complications et de troubler sur ses assises l'équilibre européen.

LE SUBSTITUT. — C'est bon ! Assez ! Cela suffit ! Je vous vois venir avec vos gros sabots, vos histoires de deux sous et de jupe écossaise qui se soulève sous les courants d'air. M. le président a dit vrai : vous êtes venu ici pour vous moquer du monde.

LA BRIGE. — Du monde, non, mais de la Loi, qui a bien tort de crier au scandale quand un bon garçon comme moi se borne à

la châtier en riant. Gare, si un jour les gens nerveux s'en mêlent ! lassés de n'avoir pour les défendre contre les hommes sans justice qu'une Justice sans équité, éternellement préoccupée de ménager les vauriens, et toujours prête à immoler le bon droit en holocauste au droit légal dont elle est la servante à gages !

Cependant, depuis un instant, le président est entré en conférence avec ses deux assesseurs. La Brige ayant achevé, le substitut se lève, d'un mouvement exaspéré, mais le président, d'un geste pacificateur, le calme et l'invite à se rasseoir. Après quoi :

LE PRÉSIDENT. — La cause est entendue.

(*Il prononce.*)

Le Tribunal, après en avoir délibéré ;

Attendu qu'il résulte du constat de Legruyère, huissier, et de plaintes au nombre imposant de treize mille six cent quatre-vingt-sept, que La Brige, au mépris des lois sur la décence, a découvert, mis à jour et publiquement révélé une partie de son individu destinée à demeurer secrète ;

Attendu que le prévenu, tout en reconnaissant l'exactitude des faits qui font l'objet de la poursuite, objecte du droit absolu, dévolu à tout locataire, d'user à sa convenance d'un logis qui est le sien, et, notamment, de s'y dépouiller de tout voile si le caprice lui en vient, à condition, bien entendu, de n'être une cause de scandale pour les voisins ni les passants, ce qui est précisément son cas ;

Attendu que La Brige, contraint et forcé, par les exigences de l'été, de tenir ses fenêtres ouvertes, donc de livrer sa vie privée au contrôle d'une foule indiscrète et goguenarde, prétend que son domicile est devenu l'objet d'une violation de tous les instants : argument d'autant plus sérieux que si le premier venu est en droit de plonger chez les particuliers et de regarder ce qui s'y passe du haut d'un trottoir surélevé, il peut procéder logiquement à l'accomplissement de la même opération au moyen d'une échelle, d'une perche, d'une corde à nœuds ou de tout autre appareil gymnastique, et que, dès lors, l'intimité du chez-soi devient un mot vide de sens...

LA BRIGE. — C'est clair comme le jour.

L'HUISSIER. — Silence !

LE PRÉSIDENT, *prononçant. — Attendu qu'il n'est rien au monde de plus complètement sacré, de plus parfaitement inviolable, que la maison du prochain ; que Cicéron promulgue cette vérité première et qu'il y a lieu de tenir compte du sentiment de ce jurisconsulte...*

LA BRIGE. — Parfaitement !... C'est dans le PRO DOMO : « *Quid est sanctius, quid est omni religione...* »

LE PRÉSIDENT. — Je vais vous faire mettre à la porte.

LA BRIGE. — Mille pardons !

LE PRÉSIDENT, *prononçant. — Mais d'autre part :*

Considérant que la Loi, en dépit de ses lâchetés, traîtrises, perfidies, infamies, et autres imperfections, n'est cependant pas faite pour que le justiciable en démontre l'absurdité, attendu que s'il en est, lui, personnellement dégoûté, ce n'est pas une raison suffisante pour qu'il en dégoûte les autres ;

*Considérant qu'*a priori *un gredin qui tourne la Loi est moins à craindre en son action qu'un homme de bien qui la discute avec sagesse et clairvoyance ;*

Considérant qu'en France, comme, d'ailleurs, dans tous les pays où sévit le bienfait de la civilisation, il y a, en effet, deux espèces de « droit », le bon droit et le droit légal, et que ce modus vivendi *oblige les magistrats à avoir deux consciences, l'une au service de leur devoir, l'autre au service de leurs fonctions ;*

Considérant, enfin, que si les juges se mettent à donner gain de cause à tous les gens qui ont raison, on ne sait plus où l'on va, si ce n'est à la dislocation d'une société qui tient debout parce qu'elle en a pris l'habitude ;

Pour ces motifs :

Déclare La Brige bien fondé en son système de défense...

LA BRIGE. — Bravo !

LE PRÉSIDENT. — *... l'en déboute cependant...*

LE SUBSTITUT. — Très bien !

LE PRÉSIDENT. — *...et, lui faisant application de l'article 330 et du principe « tout cela durera bien autant que nous », le condamne*

à treize mois d'emprisonnement, à 25 francs d'amende et aux frais.

L'audience est levée.

Les juges se lèvent, tandis que l'œil au ciel, et de la voix de Daubenton au dernier acte du Courrier de Lyon :

LA BRIGE. — J'en appelle à la postérité !

RIDEAU

SIGISMOND

FANTAISIE EN UN ACTE AVEC CHŒURS

Tréteau de Tabarin, 10 février 1901

PERSONNAGES

	MM.
SIGISMOND	Mévisto Aîné.
LE VOISIN	Symonds.
	Mme
MADAME POISVERT	Louise France
	Mlle
LA RÉCITANTE	Launay.

Choristes.

LISTE DES ACCESSOIRES

Un pétunia, des spectateurs, une carte de visite, flammes de bengale pour l'apothéose finale.

Brusque apparition d'un jeune homme âgé de seize à dix-sept ans, sans barbe et sans moustache encore. Il porte une veste de communiant et un vaste col plat empesé, en forme de plat à barbe. Enorme cravate Lavallière. Il tient à la main un pétunia en pot. C'est Sigismond. Derrière lui, sa mère, l'imposante Madame Poisvert, large comme une tour et coiffée à la vierge. Type d'une caricature de Daumier.

SIGISMOND, *à part.* — Saleté de pétunia !

MADAME POISVERT. — Sigismond !

SIGISMOND. — Saleté de pétunia !

MADAME POISVERT. — Sigismond !

SIGISMOND. — Quoi ?

MADAME POISVERT. — Mouche ton nez !

Sigismond mouche son nez avec son bras.

MADAME POISVERT. — Remonte tes bas. (*Sigismond obéit.*) Tu as encore marché dans la crotte, dégoûtant ! (*Sigismond tire son mouchoir et en essuie ses souliers.*) Bon ! Va t'asseoir là-bas. Il y a une place vacante. Moi, je reste ici. Il ne faut pas nous placer à côté l'un de l'autre ; ça pourrait attirer l'attention de M. Fursy, et alors, adieu la surprise !...

SIGISMOND. — Compris ! (*Il va s'asseoir à l'autre extrémité de la salle. Là :*) Saleté de pétunia ! Saleté de pétunia !... (*A son voisin de droite.*) De quoi ai-je l'air, avec ce pétunia ?...

LA RÉCITANTE. —

Ce jeune homme au front revêtu
D'une auréole si pudique,
Marche fièrement, tout l'indique,
Dans le sentier de la vertu.

LE CHŒUR. —

La candeur luit sur son front blême.

LA RÉCITANTE. —

Qu'il soit un exemple pour nous.

LE CHŒUR. —

Qu'il soit un exemple pour nous.

LA RÉCITANTE. —

La fleur qu'il tient sur ses genoux (*bis*),
De son âme chaste est l'emblème.

SIGISMOND, *à son voisin de gauche.* — De quoi j'ai l'air ? J'ai l'air d'un idiot ; c'est bien simple. Mon Dieu, que c'est donc assommant, quand on serait si tranquille chez soi, de venir en soirée chez Fursy !

MADAME POISVERT. — Sigismond ! Sigismond !

SIGISMOND, *à son voisin.* — Ça y est.

LE VOISIN. — Quoi ?

SIGISMOND. — V'là maman qui va m'interviewer d'un bout à l'autre de la salle. Feignons n'avoir pas entendu.

MADAME POISVERT. — Sigismond ! Sigismond, mon fils !

LE CHŒUR. —

Celui dont l'invisible main
Gouverne les gens et les choses
Nous a placés comme des roses,
Vieille auguste, sur ton chemin.

LA RÉCITANTE. —

O femme à la face élargie
De noblesse et de majesté,
Parle haut, ton âge est lesté
D'une expérience assagie.

LE CHŒUR. —

Parle haut, ton âge est lesté
D'une expérience assagie.

MADAME POISVERT. — Sigismond !

SIGISMOND. — J'aime bien maman, mais cré nom, qu'elle est agaçante ! quel besoin, non mais quel besoin de crier à tue-tête que je m'appelle Sigismond ?

MADAME POISVERT. — Sigismond !

SIGISMOND, *agacé*. — Quoi ?

MADAME POISVERT. — Le pétunia !

SIGISMOND. — Le pétunia ?

MADAME POISVERT. — Oui, le pétunia.

SIGISMOND. — Eh bien, quoi, le pétunia ?

MADAME POISVERT. — Aies-en soin, Sigismond !

SIGISMOND. — Sois donc tranquille !

MADAME POISVERT. — Ne l'abîme pas !

SIGISMOND. — N'aie donc pas peur !

MADAME POISVERT. — N'oublie pas que c'est une surprise et que nous devons l'offrir tout à l'heure, pour sa fête, à notre ami, Monsieur Fursy.

SIGISMOND. — Mais oui, mais oui.

LA RÉCITANTE. — La délicate attention !

LE CHŒUR. — Pourquoi ne l'avons-nous point eue ?...

LA RÉCITANTE. — En un vers qui la perpétue,

LE CHŒUR. — En un vers qui la perpétue,

LA RÉCITANTE. — Exprimons notre émotion.

LE CHŒUR. —

Mais il suffit ; sachons nous taire !
Bouches closes sur un secret,
Bornons-nous au geste discret
Qui symbolise le mystère !

LA RÉCITANTE. — Le mystère.

LE CHŒUR. — Le mystère.

MADAME POISVERT. — Sigismond !

SIGISMOND, *à part.* — Ça recommence !

MADAME POISVERT. — Sigismond !

SIGISMOND. — Et après ?

MADAME POISVERT. — Fais une risette à ta mère !

SIGISMOND. — Une autre fois.

MADAME POISVERT. — Pourquoi une autre fois ?

SIGISMOND. — Parce que !

MADAME POISVERT. — Parce que quoi ?

SIGISMOND. — Parce qu'il y a du monde.

MADAME POISVERT. — Ça ne fait rien. (*Frappée d'un soupçon.*) Ah çà, Sigismond, aurais-tu honte d'avoir de la tendresse pour moi ?... Va, il n'est pas de plus beau spectacle, que celui d'une mère et d'un fils unis par les liens de l'affection la plus étroite. Fais-moi une risette, Sigismond !

SIGISMOND. — Voilà !

Il sourit.

MADAME POISVERT. — C'est ça. — Envoie-moi un bécot.

SIGISMOND. — Chez nous !

MADAME POISVERT. — Non, ici.

SIGISMOND. — Non !

MADAME POISVERT. — Si !

SIGISMOND. — Non !

MADAME POISVERT, *fondant en larmes.* — Sigismond, tu ne m'aimes plus !

SIGISMOND. — Mais si !

MADAME POISVERT. — Bien vrai ?

SIGISMOND. — Puisque je te le dis ?

MADAME POISVERT. — Alors, fais-moi encore une petite risette !

La mère et le fils se sourient.

LE CHŒUR. —

Le riant, l'aimable tableau !...
Qu'il a de douceurs et de charmes !

LA RÉCITANTE. —

N'arracherait-il pas des larmes
Aux rochers de Fontainebleau ? (*bis*)

LE CHŒUR. —

Fils cent fois tendre,

LA RÉCITANTE. —

Mère heureuse,
L'un de l'autre à ce point épris,

LE CHŒUR. —

Vous évoquez en nos esprits
L'Heureuse Famille de Greuze.

MADAME POISVERT. — Sigismond !

SIGISMOND, *douloureux*. — « Je voudrais être assis à l'ombre des forêts. »

MADAME POISVERT. — Sigismond !

SIGISMOND. — Quoi ?

MADAME POISVERT. — Tu vois ce monsieur ?

SIGISMOND. — Quel monsieur ?

MADAME POISVERT. — Le petit réjoui, là-bas, qui ressemble à un Japonais...

SIGISMOND. — Eh bien ?

MADAME POISVERT. — C'est M. Hyspa.

SIGISMOND. — Je m'en fous !

MADAME POISVERT. — Tout à l'heure, je demanderai à M. Fursy de te mettre en rapport avec lui. Tu lui parleras littérature, ça l'intéressera. Tiens, au fait, si tu lui lisais la pièce de vers que tu as composée l'autre jour pour l'anniversaire de ton oncle, dont ta tante a dit comme ça, que tu avais des dispositions. Hein, Sigismond, tu la lui liras, dis, ta pièce ?

SIGISMOND. — Ah ! non !

MADAME POISVERT. — Pourquoi ?

SIGISMOND. — Je me la rappelle plus.

MADAME POISVERT. — Je te la soufflerai. Ça commence comme ça... Heu...

Avec quelle impatience attendais-je le jour
Où je pourrais enfin t'exprimer mon amour...

SIGISMOND. — Ah ! non ! Voyons ?... Je t'en prie, maman !

MADAME POISVERT. — Sigismond, il faudra te lier avec M. Hyspa, avec M. Montoya et avec M. Paul Delmet. Dans la vie, il faut se faire des relations, ou alors on ne connaît personne. Aide-toi, le Ciel t'aidera ! La fin justifie les moyens ! Il faut mieux faire envie que pitié.

LA RÉCITANTE. —

Tel, sous l'azur des ciels limpides
Que parcourt le vol des ramiers,
Avril voit les fleurs des pommiers
S'écrouler en neiges rapides ;

LE CHŒUR. —

Tel nous voyons, émerveillés,
Couler à torrents des lumières,

LA RÉCITANTE. —

Il pleut des vérités premières

LE CHŒUR. —

Tendons nos rouges tabliers.

Un temps. — Sigismond commence à se rassurer. Mais brusquement :

MADAME POISVERT, *à tue-tête.* — Sigismond !

SIGISMOND, *désespéré.* — Quoi ?

MADAME POISVERT. — Est-ce que tu as pensé à changer de chaussettes ?

Du coup, Sigismond en a assez. Il se lève, et posant son pétunia en pot sur les genoux de son voisin.

SIGISMOND. —

C'en est trop ! Acceptez, de grâce,
Ce pot de fleurs qui m'embarrasse.
Quant à moi, j'en ai plein le dos ;
Je fuis par l'express de Bordeaux.

Il se dirige vers la porte, tandis que :

MADAME POISVERT ET LES SPECTATEURS. —

Courons, amis, courons employer toute chose
A rompre le dessein que son cœur se propose.

LES BALANCES

Théâtre Antoine, le 26 novembre 1901.

PERSONNAGES

	MM.
LA BRIGE	Dumény.
LONJUMEL	Leubas.

La scène se passe chez Lonjumel. — Ameublement sobre et sombre de petit avocat de province.

Au lever du rideau, Lonjumel est en scène, assis à sa table de travail et consultant ses dossiers.

UN DOMESTIQUE, *sur le seuil de la porte.* — M. La Brige demande si monsieur est visible.

LONJUMEL. — Faites entrer M. la Brige. (*Entre La Brige.*) Ah ! Ah ! te voilà, malfaiteur ?

LA BRIGE. — Comment va ?

LONJUMEL. — Sais-tu que je me demande si je dois te donner la main. Tu deviens très compromettant.

LA BRIGE. — Les rideaux sont baissés.

LONJUMEL, *souriant.* — C'est vrai.

LA BRIGE. — Et puis je viens te voir en client ; ça me donne droit à des égards.

LONJUMEL. — Bah ! Encore une délicatesse avec les juges de ton pays ?

LA BRIGE. — Ne m'en parle pas !

LONJUMEL. — Je me disais, aussi !... Car il y a bien six mois que je n'ai lu ton nom dans la *Gazette des Tribunaux ?*

LA BRIGE. — Il y en a sept tout rond puisque nous sommes en juin et que, pour la dernière fois, j'ai écopé en décembre. Oh ! un

rien, d'ailleurs, une misère : huit jours d'emprisonnement, vingt-cinq francs d'amende et deux cents francs de dommages-intérêts, comme coupable d'avoir été traité de filou par un voleur de grands chemins. (*Rires de Lonjumel.*) Tu ris ? Je ne dis rien que je ne prouve. C'était le 5 novembre dernier, je sortais...

LONJUMEL. — Assieds-toi.

LA BRIGE. — Merci. (*Il s'assied.*) Je sortais...

LONJUMEL, *lui présentant une boîte de cigarettes.* — Fumes-tu ?

LA BRIGE, *prenant une cigarette.* — Je ne fais que ça... Je sortais de Sainte-Pélagie, où j'étais demeuré un mois à l'abri des coups de soleil, rapport à un gredin qui, me devant cinq cents francs, avait été, par jugement rendu en bonne et due forme, condamné à me les rembourser.

LONJUMEL, *effaré.* — Quoi ?

LA BRIGE. — Quoi ? quoi.

LONJUMEL. — Qu'est-ce que tu me chantes ? Tu as été mis en prison parce qu'on te devait de l'argent ?

LA BRIGE. — Bien entendu.

LONJUMEL. — Pardonne à l'étonnement d'un avocat de province qui croyait connaître la Loi, pour lui avoir, pendant vingt ans, troussé les jupes et exploré les dessous.

LA BRIGE. — Les putains ont ceci de gentil qu'elles le sont toujours un peu plus qu'on ne pensait. Tel honnête homme acoquiné à une gueuse se croit à l'abri des surprises, qui demeure un beau jour stupéfait à voir son fumier embelli d'une turpitude nouvelle, et admirant par quel miracle la peste s'est faite choléra. (*Jetant sa cigarette.*) Ah çà, mais, c'est du cœur de chêne.

LONJUMEL. — Prends-en une autre.

LA BRIGE. — Pardon. Merci. — Donc Rambouille...

LONJUMEL. — Joli numéro !

LA BRIGE. — Oui ; le banditisme accepté dans toute sa putréfaction, et le marloutage légitime dans toute sa fétidité. — Donc,

Rambouille me devait cinq cents francs. Las de perdre mon temps à les lui réclamer, de me casser éternellement le nez à une porte éternellement close, et de m'acheminer vers la ruine, lentement, trois sous par trois sous, en inutiles frais de timbres-poste, je pris enfin le parti d'assigner devant les juges ce drôle qui ne s'attarda même pas à discuter, reconnaissant le bien-fondé de ma créance et excipant purement et simplement d'insolvabilité légale.

LONJUMEL. — Quelle fripouille !

LA BRIGE. — Ce honteux système de défense ne fut couronné de nul succès. — Je te demanderai une troisième cigarette ; celle-ci vient de se casser dans ma main comme du verre.

LONJUMEL. — Prends donc.

LA BRIGE. — Pardon. — Un jugement, dont les attendus tenaient le milieu entre le tutu et le simple caleçon de bain, le condamna au paiement, non seulement du principal, mais encore des frais du procès. Malheureusement, la loi voulant que dans les causes entre particuliers, le gagnant paie pour le perdant si le perdant est insolvable, je me vis invité par le Greffe à solder sans délai... non, mais écoute ça.

LONJUMEL. — J'écoute.

LA BRIGE. — ... Six cent soixante-dix-sept francs, montant du jugement qui m'allouait vingt-cinq louis sans d'ailleurs me les faire avoir, la contrainte par corps étant abolie depuis 1867. Que penses-tu que je fis ?

LONJUMEL. — Tu n'avais qu'à payer.

LA BRIGE. — Il le faut croire, puisque m'y étant refusé (mon petit bien prudemment garé et mon petit appartement mis au nom d'une tierce personne), je fus appréhendé au col et fourré à Sainte-Pélagie, en vertu de cette même contrainte par corps dont les citoyens ne bénéficient plus, mais dont l'Etat continue, lui, à recueillir les avantages. — Tu en as encore une ?

LONJUMEL. — Une quoi ?

LA BRIGE. — Une cigarette. La mienne m'a crevé dans les doigts comme une groseille à maquereau.

LONJUMEL. — Prends la boîte de ton côté.

LA BRIGE. — Je suis confus.

LONJUMEL. — Mais non, mais non.

LA BRIGE. — Ma peine purgée, la malchance voulut que j'eusse soif et qu'entré boire un bock dans un petit café, je m'emparasse d'un journal qui traînait sur la table à portée de ma main. A cette vue : « Ne vous gênez pas, me cria une espèce d'enflé qui prenait un mêlé-cassis, à côté de moi. Ce n'est pas à vous, ce journal-là ! Voulez-vous bien me rendre ça tout de suite. En voilà encore un filou ! »

LONJUMEL. — Un filou ?

LA BRIGE. — Un filou.

LONJUMEL. — Tu cognas ?

LA BRIGE. — J'eusse pu le faire. Mais la Loi, qui ne permet pas ce qu'autoriseraient les biceps, refuse aux gens le droit à se faire justice eux-mêmes. Je me bornai donc à hausser les épaules en disant : « Vous en êtes un autre. » Bon ! ne voilà t'y pas mon homme qui se dresse comme un ressort à boudin, se déclare insulté, requiert le témoignage de deux vieux imbéciles qui jouaient au jacquet, et m'assigne, deux jours après, en police correctionnelle ?

LONJUMEL. — Il fallait le poursuivre reconventionnellement.

LA BRIGE. — Je n'y manquai point.

LONJUMEL. — A la bonne heure.

LA BRIGE. — Malheureusement, il arriva que je me présentai à l'audience caparaçonné de probité, cependant que mon adversaire justifiait, lui, preuves en main, d'une condamnation à cinq ans de réclusion pour vol avec effraction dans une maison habitée. Le résultat, tu le prévois : le mot « filou », qui, de lui à moi, constituait une injure simple, de moi à lui devenait une diffamation ; d'où pénalités différentes, selon qu'au Code il est écrit, et comme tu n'en ignores pas. Je connus la satisfaction d'entendre condamner à seize francs d'amende le sympathique cambrioleur, tandis que je filai, moi, à Fresnes, méditer loin des courants d'air sur la différence qu'il y a entre « filou » et « filou », et rechercher en vertu de quelles lois mystérieuses un même corps peut peser deux onces

dans un des plateaux de la balance et trois kilos cinq cents dans l'autre. Du coup, ma foi, j'en eus assez.

LONJUMEL, *égayé*. — Pas possible !

LA BRIGE. — Depuis longtemps, une lassitude m'était venue ; une vague tristesse, le sourd chagrin de ne plus me sentir chez nous, chez moi ; ... comme si le pays qui me voit vieux, n'était plus celui qui me vit naître. — Mon cher, je nourris un soupçon, je porte en moi une pensée affreuse. (*Mouvement d'attention de Lonjumel.*) Je crois qu'un anarchiste, — non le stérile idiot qui surine au petit bonheur du coup de poignard les Chefs d'Etat et les Impératrices, mais un inspiré, entends-tu ?... un Paraclet du crime, doté à son berceau du génie de la malfaisance ! — ... je crois, dis-je, qu'un anarchiste, ayant soudoyé les concierges de Bicêtre, de Charenton, de Ville-Evrard et autres lieux, obtint d'eux qu'ils ouvrissent, une nuit, les portes des maisons de santé !

LONJUMEL. — Oh ! sacristi !

LA BRIGE. — Et aussitôt, les fous, lâchés, s'échappèrent de leurs cabanons.

LONJUMEL. — Oh ! sacrédié !

LA BRIGE. — Avec la complicité du gouvernement, qui sut tout mais n'osa rien dire, ils se répandirent par les routes, par les villes, par les campagnes, semant le trouble, étonnant les populations de leurs actes extravagants et de leurs discours insensés.

LONJUMEL. — Oh ! sacrebleu !

LA BRIGE. — Tout d'abord, les gens d'esprit sain les regardèrent passer en riant, comme on regarde passer les masques, mais le moment ne tarda pas où ils commencèrent à s'entre-regarder, eux, pris d'inquiétude, en proie au doute ; car si le propre de la raison est de se méfier d'elle-même, combien est persuasive l'éloquence des déments à prêcher qu'ils sont la sagesse !... Bientôt les carottes furent cuites : le mal dégringola dans le pire qui sombra dans l'irréparable. Insurgés contre le bon sens, les fous montèrent à l'assaut !... Ce fut un joli spectacle. Devant eux, les baguettes au poing, MM. les snobs battaient la charge, et leur soif d'inédit, de sensations nouvelles, d'horizons impénétrés, s'étanchait aux promesses de la vieille chanson de route rythmée aux peaux d'âne des

tambours : « Y a la goutte à boire, là-haut ; y a la goutte à boire ». En queue, boitait mais avançait tout de même, l'arrière-garde des timorés, les imbéciles qui craignent de passer pour des niais en ne marchant pas avec leur siècle, tandis que plus haut que les têtes, des camisoles de force, déployées au soleil, flottaient comme des étendards.

LONJUMEL. — Oh ! sacrebleu ! Oh ! sacrédié ! Oh ! sacristi !

LA BRIGE. — Enfin la citadelle fut prise, conquise avec l'aide de Dieu, — lequel, agacé, à la longue, d'être mis à la porte de partout, s'était cruellement vengé en donnant aux fous la victoire ; — et de cet instant : « Bonjour, Luc ! » ; pareillement le singe de la fable qui apercevait quelque chose mais ne distinguait pas très bien, on commença à ne plus comprendre nettement le pourquoi de ceci, le parce que de cela. Vue à travers le délire de la foule, la vie n'apparut plus aux rares survivants épargnés par la catastrophe, qu'avec le flou déformé d'une silhouette glissant sur un verre dépoli. Les mots perdirent leur valeur, les faits leur signification. On ne mit plus au point ni les hommes ni les choses, et tel, qui se coucha dieu un soir, s'éveilla cuvette le lendemain. En vérité, je te demande pardon ; tu dois me prendre pour le monsieur qui joue les Alceste en province. C'est une tartine du *Misanthrope* que je te sers là entre deux repas.

LONJUMEL, *souriant.* — J'allais dire : *Le Songe d'Athalie.*

LA BRIGE. — Il y a encore ça. (*A compter de cette réplique, La Brige ayant enfin trouvé une cigarette à son goût, tentera en vain de se procurer du feu ; ceci à l'aide d'allumettes placées à portée de sa main, et qui, frottées au bois de la table, aux rayures du porte-allumettes, au fond de culotte même de La Brige, refuseront de s'enflammer, avec une opiniâtreté touchante.*) Quoi qu'il en soit, trop de petits riens m'avaient, je te le répète, rendu la maison odieuse ; depuis le mal devenu propre à chacun de vouloir gouverner les autres, jusqu'aux cigarettes infumables et aux allumettes qui ne prennent pas. Je résolus de tirer mon chapeau à une élite dont la tournure d'esprit avait cessé de me faire rire, et, retiré aux champs, — loin du bal, si j'ose m'exprimer ainsi, — d'y vivre, les nerfs enfin calmes, en la société des cochons. Je dis : des vrais cochons ; et par de « vrais cochons », j'entends des cochons pour de bon ; non de ces cochons à deux pieds et sans plumes dont

Platon entretenait les philosophes d'Athènes, mais de ces délicieux compagnons aux oreilles en feuilles de choux, à la queue en mèche de vrille, aux yeux ruisselants d'intelligence, dont le seul aspect suffisait à réjouir le grand saint Antoine qui se montrait pourtant assez méticuleux dans le choix de ses relations. — Un de mes amis, qui était une crapule, possédait à deux pas d'ici une petite propriété dont il cherchait à se défaire : je lui offris de me la céder. Il m'en demanda cent mille francs ; je lui en proposai six mille ; nous tombâmes d'accord à sept mille cinq cents. Huit jours après, j'étais chez moi. — Tu me suis ?

LONJUMEL. — Pas à pas.

LA BRIGE. — La maison me plaisait fort... — Oh ! flûte !

LONJUMEL. — Qu'est-ce qui te prend ?

LA BRIGE, *la main secouée dans le vide.* — Est-ce bête !... un éclat d'allumette taillé en fer de lance, qui vient de m'entrer dans la peau comme un lardoir dans de l'escalope. C'est douloureux comme tout. — Où en étais-je ?... Ah ! oui : — La maison me plaisait fort ; pratique, salubre, aérée, irréprochable en un mot, à cela près que son toit d'ardoises appelait quelques réparations, et qu'elle-même empiétait un peu sur le trottoir.

LONJUMEL, *très simplement.* — Ah ah.

LA BRIGE. — Hein ?

LONJUMEL. — Ah ah.

LA BRIGE. — Quoi, ah ah ?

LONJUMEL. — Je dis : Ah ah.

LA BRIGE. — Pourquoi ?

LONJUMEL. — Pourquoi je dis : ah ah ?

LA BRIGE, *impatienté.* — Evidemment ! Tu dis : « Ah ah » ; eh bien, pourquoi dis-tu « Ah ah » ? On ne dit pas « Ah ah » comme ça, sans motif, à propos de rien.

LONJUMEL. — Aussi ai-je, pour dire « Ah ah », des raisons connues de moi seul, que je t'exposerai tout au long quand le moment en sera venu. — De quoi t'inquiètes-tu ? Continue.

LA BRIGE. — Une semaine ou deux s'écoulèrent. Un matin que je fumais une pipe devant ma porte en regardant fonctionner les couvreurs qui, à califourchon sur l'arête de mon toit, arrachaient comme des dents les ardoises gâtées pour en mettre des neuves à la place, le garde champêtre vint à passer. — Zut !

LONJUMEL. — Encore un éclat de bois ?

LA BRIGE, *l'ongle aux dents.* — ... Une goutte de soufre bouillant qui s'est faufilée sous mon ongle ; ... tu n'as pas idée comme ça me gêne !

LONJUMEL. — Veux-tu un peu d'huile ?

LA BRIGE. — Pas la peine. — Qu'est-ce que je disais donc ? Ah oui ! — Le garde champêtre vint à passer. Il leva le nez, et, à la même minute, parut frappé de folie furieuse. « En bas ! En bas, les couvreurs ! hurla-t-il. Descendez ! ... et plus vite que ça, ou vous allez voir, tout à l'heure, si je monte pas vous botter le derrière ! » Je m'étais approché souriant, croyant à un malentendu, mais je n'eus pas le temps d'ouvrir la bouche. « Qu'est-ce que vous venez m'embêter, vous ? poursuivit le garde champêtre qui avait reçu de l'éducation. Fermez donc votre garde-manger ; ça pourrait attirer les rats. » — « Mais, objectai-je, je fais réparer ma maison. » — « Justement, reprit-il ; vous n'en avez pas le droit. »

LONJUMEL, *triomphant.* — Ah ! ah !

LA BRIGE. — Hein ?

LONJUMEL. — Ah ! ah !

LA BRIGE. — Quoi, ah ! ah ?

LONJUMEL. — Je dis : Ah ! ah !

LA BRIGE. — Ça recommence ?

LONJUMEL. — Oui, mais en majeur, même chanson, autre mélodie. Entre le « Ah ! ah ! » d'à présent et le « Ah ah » de tout à l'heure, le sens-tu, le demi-ton ? L'apprécies-tu, la nuance ? (*Riant.*) Eh ! mon bon, je savais d'avance le dénouement de ton histoire qui tenait tout entière dans son commencement. Le garde champêtre, s'il avait tort dans la forme, avait raison dans le principe. Tu n'avais, en effet, pas le droit de faire réparer ta maison.

LA BRIGE. — A cause ?

LONJUMEL. — A cause qu'en termes techniques elle était frappée d'alignement ; autrement dit, qu'en empiétant sur le trottoir, elle prenait le pas sur les maisons voisines et détruisait ainsi l'harmonie de la rue, puisqu'elle en tuait la perspective.

LA BRIGE. — Je ne pouvais pourtant pas la repousser à coups de pied ou en trancher la partie avançante avec un fil à couper le beurre.

LONJUMEL. — Non ; mais des règlements sont là, qui, tout en reconnaissant à un propriétaire le droit de louer ou d'occuper une maison frappée d'alignement, lui refusent celui de la faire restaurer, de ralentir en quoi que ce soit l'action destructive du temps, sous les coups duquel, fatalement, elle s'écroulera un jour ou l'autre, d'usure et de vétusté. Soyons justes ; on ne peut exiger d'un état de choses anormal qu'il se prolonge à l'infini.

LA BRIGE. — Tu parles d'or. Il n'en est pas moins vrai que, depuis le passage des couvreurs, ma maison restait trépanée, portait au crâne une plaie ouverte par laquelle la pluie et la grêle entraient comme des nourrices dans le parc Montsouris. En même temps, la brise légère, folâtrant parmi mes ardoises, les mêlait comme des dominos : d'où un vacarme insupportable, compliqué des clameurs d'un mendiant matinal, qui, quotidiennement, dès l'aube, me venait arracher aux douceurs du sommeil en vociférant sous ma fenêtre :

Ah ! ne t'éveille pas encore !

Il y a une justice au ciel. Un jour, la brise s'étant faite ouragan, une ardoise se fit hirondelle. Oiselle partie sur l'aile des vents, elle plana d'abord dans ce sens-ci, puis s'abattit, dans ce sens-là, sur le visage du chanteur, lequel cessa immédiatement de chanter, rapport à ce que l'huis de sa bouche, prolongé jusqu'à son oreille, ne se prêtait plus à l'émission de l'*ut* dièze avec l'élasticité et la perfection voulue. C'était un homme rancunier. Armé de l'article 320, qui prévoit et punit le délit de blessure par imprudence, il m'assigna...

LONJUMEL, *la main aux yeux.* — Cré nom d'un chien !

LA BRIGE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

LONJUMEL. — ... du phosphore enflammé qui m'a sauté dans l'œil... Tu n'as pas idée comme ça me cuit.

LA BRIGE. — Veux-tu un peu d'eau ?

LONJUMEL. — Inutile. — Tu disais ?

LA BRIGE. — Je ne sais plus... Ah oui ! — Armé de l'article 320, il m'assigna devant les juges du canton auxquels j'exposai mon cas : l'interdiction à moi faite de consolider ma baraque, dès lors, pour moi, l'impossibilité de l'empêcher de tomber par morceaux sur la figure des passants. Je croyais l'argument sans réplique.

LONJUMEL. — Tu te trompais.

LA BRIGE. — Du tout au tout ! Comme il me fut très clairement expliqué : étranger à mes différends avec l'administration et payé pour juger en fait, le tribunal n'avait qu'à constater le délit et qu'à apprécier le dommage. Or, une ardoise à moi, enfuie d'un toit à moi, avait-elle ou n'avait-elle pas détérioré le faciès du plaignant ? Toute la question était là. Ainsi parla le président dont l'allocution aboutit à une condamnation en six jours de prison avec application de la loi Bérenger, et en 1.500 francs de dommages et intérêts.

LONJUMEL. — Ce n'était pas cher.

LA BRIGE. — Un cadeau !... C'est bien. L'incident clos, je regagne mes pénates, et qu'est-ce que je trouve sous ma porte ?... un avis de la Préfecture m'enjoignant de faire ravaler mon immeuble dans le plus bref délai possible, conformément à la circulaire sur le ravalement décennal. Je m'incline. Les maçons, mandés, arrivent le lendemain vêtus de blanc, coiffés d'auges, hérissés d'échelles qu'ils appliquent puis escaladent, tandis qu'accouru sur leurs traces, le garde champêtre, hors de lui, leur crie à tue-tête d'en descendre ! En vain je tente de placer un mot, j'invoque l'ordre auquel j'obéis ; cet homme bien élevé m'envoie paître, me dit de boucher mon sucrier crainte que les mouches n'entrent dedans, et passant outre au préfet, qu'il ignore, dresse contre moi procès verbal au nom du maire, qu'il représente. Le pis est que les maçons ayant battu en retraite, j'étais, six semaines après, poursuivi de nouveau à la requête de la Voirie, pour infraction aux ordonnances sur le ravalement des maisons. Les nerfs commencent à me faire mal. Lettres,

réponses, répliques, ripostes. Démarche auprès du maire qui ne connaît qu'une chose : l'intérêt de la localité ; puis auprès du préfet qui n'en connaît que deux : la salubrité et l'hygiène. Je m'emballe. Le préfet tire un cordon de sonnette et dit à son garçon de bureau : « Mettez monsieur à la porte. » Energiquement déterminé à n'en avoir pas le démenti, je rapplique d'une traite à la mairie où je tombe sur le garde champêtre qui m'accueille par ces mots : « Bandit !... Quand aurez-vous fini d'assassiner le peuple ? » J'apprends alors qu'en mon absence, une ardoise, une deuxième ardoise, échappée au toit paternel, s'était venue planter comme une bêche dans le cuir d'un marchand de quatre-saisons qui ahurissait le quartier en hurlant : « Les pommes de terre ! » sous prétexte de les crier ! — Et voilà, mon cher, où j'en suis. Retraîné en correctionnelle pour reblessure par imprudence (pius cette complication que la loi Bérenger va naturellement m'égorger de sa clémence à deux tranchants) ; deux fois en faute pour m'être deux fois incliné devant les institutions qui régissent le doux pays de France ; acculé à l'obligation de faire ravaler ma maison, sous peine de contravention, et de ne pas la faire ravaler, sous peine de procès-verbal ; conspué, haï, ridicule ; j'expie cruellement ma folle ambition, le sot rêve où je m'étais complu, de vivre en paix avec tout le monde en ne faisant de mal à personne, uniquement soucieux des poules de ma basse-cour, des cochons de ma porcherie et des iris de mon jardin.

LONJUMEL, *après avoir réfléchi.* — Sans vouloir donner à tes... crimes plus d'importance qu'ils n'en ont, je te dois pourtant la vérité. Tu t'es mis dans un mauvais cas.

LA BRIGE, *l'œil au ciel.* — Je me suis mis !!!... — Alors, c'est grave ?... sérieusement ?

LONJUMEL. — D'autant plus grave, cher ami, que je cherche vainement dans toute cette histoire d'une limpidité de cristal, le je-ne-sais-quoi, ce petit rien du tout d'eau bourbeuse où l'astuce d'un bon avocat trouve toujours à pêcher un argument de défense.

Mouvement de La Brige.

LONJUMEL, *avec éclat.* — On n'innocente pas un homme qui n'a rien fait !... ou alors c'est très difficile.

LA BRIGE. — Bref ?

LONJUMEL. — Laisse-moi réfléchir. Je cherche.

Un temps. Puis :

LONJUMEL. — Tu es assuré ?

LA BRIGE. — Certainement.

LONJUMEL. — Pour beaucoup ?

LA BRIGE. — Pour une forte somme.

LONJUMEL. — Ah. — Dis-moi ; tu parlais du bon Dieu, tout à l'heure. Est-ce que tu le connais ?

LA BRIGE, *étonné.* — Oui et non. Je le connais pour avoir entendu parler de lui ; mais notre intimité ne va pas jusqu'à jouer au billard ensemble.

LONJUMEL. — C'est regrettable.

LA BRIGE. — Tiens !

LONJUMEL. — Oui.

LA BRIGE. — Pourquoi ?

LONJUMEL. — Parce qu'il y a tout à attendre de la fréquentation des personnes haut placées... Le bon Dieu, en somme, c'est la foudre...

LA BRIGE. — Eh bien ?

LONJUMEL. — La foudre, c'est l'incendie...

LA BRIGE. — Et puis ?

LONJUMEL. — L'incendie, c'est l'indemnité ; et l'indemnité, c'est...

LA BRIGE. — C'est ?

LONJUMEL. — Dame !... C'est l'achat d'une seconde maison, cette fois à l'alignement des autres, et dont le toit, en bon état, ne menace plus les purotins ni les marchands de pommes de terre.

Long silence. Les deux hommes se regardent fixement.

LONJUMEL. — Pourquoi me regardes-tu ?

LA BRIGE. — Pour rien. — Pourquoi ris-tu ?

LONJUMEL. — Je ne ris pas.

Nouveau silence. Enfin :

LA BRIGE, *hochant la tête.* — Sais-tu que tu en as de bonnes et que tu me donnes là un beau conseil ?

LONJUMEL. — Penses-tu que je te l'aurais donné, si je te croyais homme à le suivre ?

LA BRIGE. — Tu es un bon garçon ; je t'aime de tout mon cœur. Tout de même, il est drôle de penser que des honnêtes gens comme nous puissent en venir, même par plaisanterie, à accepter l'idée de s'habiller en brigands pour obtenir leur juste dû, et à solliciter du crime ce que le bien-fondé de leur cause a inutilement imploré de l'imbécillité des choses et de la mauvaise grâce des hommes.

Lonjumel lui tend la main. Mais La Brige, qui n'a pas renoncé à l'espoir de fumer ! — enfin ! — une cigarette, vient de dépister une allumette dernière, oubliée sur un coin de meuble. Il s'en empare en hâte. Avec mille précautions, il la frotte au drap de sa culotte, à la semelle de sa bottine, aux lames du parquet, aux montants de la porte. Vains espoirs !... efforts superflus.

Alors, souriant et résigné :

LA BRIGE. — Et puis, vas donc mettre le feu avec des allumettes pareilles !

RIDEAU

LA PAIX CHEZ SOI

Théâtre Antoine, 25 novembre 1903 ;
Comédie-Française, 5 juillet 1906

PERSONNAGES

	Comédie-Française	Théâtre Antoine
	M.	MM.
TRIELLE, 36 ans.....	Signoret.	de Féraudy. Dessonne.
	Mlle	Mlles
VALENTINE, sa femme, 25 ans.....	Sandra Fortier.	Marie Lecomte. Dussanne.

Le cabinet d'un homme de lettres. Une porte au fond, une autre à droite. A gauche en pan coupé, une fenêtre praticable. Tableaux, estampes, etc. Face au souffleur, une table chargée de papiers. Au premier plan, adossé au mur de gauche, un de ces pupitres hauts sur pieds en usage chez les écrivains qui ont coutume de travailler debout.

SCÈNE PREMIÈRE

TRIELLE, *seul, debout devant son pupitre et comptant du bout de sa plume le nombre des lignes qu'il vient de pondre.* — 274, 276, 278, 280 et 285. — Encore trente lignes sensationnelles, dont une vingtaine d'alinéas, une décoction de points suspensifs et une coupure à effet pour finir ; si, avec cela, le lecteur ne se déclare pas satisfait, il pourra s'aller coucher. Quel métier ! (*Il trempe sa plume dans l'encre, se dispose à écrire, soupire, s'étire, bâille longuement.*) Ça t'ennuie, hein ?... Allons, vieux, du courage. Prends ton huile de foie de morue !

Il se décide et se met à la besogne, se dictant à lui-même à haute voix :

« *Cependant, bien que l'antique horloge de Saint-Séverin eût depuis longtemps, dans le silence de la nuit, sonné les trois coups de trois heures...* »

S'interrompant.

Les trois coups de trois heures !... Quel métier !

Il ricane, hausse les épaules, puis poursuit :

« *... le vieillard continuait sa lente allée et venue. Un manteau de couleur foncée l'enveloppait des pieds à la tête, et des larmes échappées de ses yeux roulaient sur sa barbe de neige.* »

S'interrompant :

C'est vertigineux d'ânerie...

Il poursuit :

« *O honte ! murmurait-il, ô cruel attentat dont mon honneur, après vingt ans, garde encore la brûlure ardente !* »

S'interrompant :

... et troublant d'imbécillité.

Il poursuit :

« *Quoi, je porterai éternellement le fardeau de mon humiliation ! Quoi, jusqu'aux portes du tombeau, je sentirai le sang de ma blessure couler lentement, goutte à goutte !* »

S'interrompant :

Ce petit ouvrage est tellement bête que rien ne l'égale en bêtise, sauf le lecteur qui s'en délecte.

Il poursuit :

« *La neige s'était mise à tomber...* ».

Coups violents frappés dans la porte de droite.

Bon ! ma femme, à présent.

Il dépose sa plume. Nouvelle grêle de coups dans la porte.

Eh ! une minute, que diable !

Il va à la porte qu'il ouvre.

SCÈNE II

TRIELLE, VALENTINE

VALENTINE. — Eh bien, en voilà du mystère ! Tu fais donc de la fausse monnaie ?

TRIELLE. — Du tout. J'avais poussé le verrou, étant pressé par ma copie et craignant qu'on me dérange. Entre.

VALENTINE, *entrant.* — Ferme vite la porte, que l'inspiration ne se sauve pas.

TRIELLE. — Tu as toujours quelque chose d'aimable à me servir.

VALENTINE. — Eh ! on n'a pas idée, aussi, de se donner de l'importance au point de se mettre sous clé comme une bijouterie de luxe. Tu te prends au sérieux, ma parole.

TRIELLE. — Tu es bête.

VALENTINE. — En tout cas, je n'ai pas le ridicule de me confondre avec Lord Byron. Toc !

Clignement d'œil.

TRIELLE. — Ne sois donc pas méchante par système, Valentine. Où es-tu allée pêcher que je me confonde avec Lord Byron ? Je t'explique que mon travail... (*Au mot de travail, Valentine part d'un bruyant éclat de rire.*) Tu es mal venue à me le jeter au nez. Si tu crois que je le fais pour mon plaisir, tu te trompes.

VALENTINE. — Et si tu crois le faire pour le plaisir des autres, tu te trompes encore bien davantage.

TRIELLE. — Quel singulier agrément peux-tu prendre à ne me dire que des choses blessantes ou ayant l'intention de l'être ?... Bah ! nous verrons bien, de nous deux, celui qui rira le dernier. (*Valentine, étonnée, le regarde.*) Patience, mon petit loup, patience !

VALENTINE. — Quoi ?

TRIELLE. — Patience ! te dis-je ; l'heure est proche.

VALENTINE. — Sais-tu ce que tu me rappelles ?

TRIELLE. — Un daim.

VALENTINE. — C'est prodigieux ! Tu as le don de la divination.

TRIELLE. — N'est-ce pas ? Voilà comment nous sommes dans le feuilleton à trois sous la ligne. Mais peut-être ferions-nous bien de ne pas pousser plus avant dans le domaine du marivaudage, et d'aborder les choses sérieuses. Tu as à me parler ?

VALENTINE. — C'est probable. A moins que je ne sois venue exprès pour jouir de ta compagnie et recueillir comme une manne bienfaisante les paroles tombées de tes lèvres.

TRIELLE. — Je n'oserais l'espérer. Et alors, tu désires ?

VALENTINE. — De l'argent.

TRIELLE. — Tu n'en as donc plus ?

VALENTINE. — Belle question ! Non, je n'en ai plus. Nous sommes le 1er octobre.

TRIELLE. — C'est ma foi vrai.

VALENTINE. — Je n'en ai plus !... Je n'en ai plus !... Je serais bien aise, si j'en avais encore, de savoir où je l'aurais pris. Supposes-tu que je me lève la nuit pour te voler ?

TRIELLE. — Qui te parle de voler, bon Dieu, et quelle nouvelle querelle viens-tu me chercher là ? Je ne suppose rien du tout. Je te donne, le premier de chaque mois, l'argent nécessaire au ménage ; pendant que le mois court, l'argent file, et la bourse est à sec quand le mois est à bout, c'est aussi simple que cela.

VALENTINE. — Puisqu'il en est ainsi, paye-moi ce qui me revient et conserve tes belles phrases pour les mettre dans tes romans. Ils en ont plus besoin que moi. Toc !

Clignement d'œil.

TRIELLE. — Patience !

VALENTINE. — Tu dis ?

TRIELLE. — L'heure est proche !... plus proche, même, que je ne le pensais.

VALENTINE. — Sais-tu ce que tu me fais ?

TRIELLE. — Je te fais suer.

VALENTINE. — C'est décidément très curieux ! Tu devrais t'établir liseur d'âmes.

TRIELLE. — J'y songerai sur mes vieux jours. En attendant, nous allons régler nos petits comptes. (*Il va à sa table et en fait jouer le tiroir d'où il extrait des billets de banque.*) Nous disons ?

VALENTINE. — Huit cents ; tu le sais bien.

TRIELLE. — Huit cents. (*Feuilletant les billets.*) Un, deux, trois...

VALENTINE. — Il y a le terme.

TRIELLE. — Je le paierai à part... Quatre, cinq, six... Je vais te donner le reste en monnaie.

VALENTINE. — Si tu veux.

TRIELLE. — Ça te sera plus commode. (*Tirant de son gousset un peu d'or et d'argent qu'il aligne au bord de la table.*) Et cinquante, six cent cinquante. Voilà l'affaire.

VALENTINE, *surprise.* — Qu'est-ce que c'est que ça ?

TRIELLE. — Ton argent.

VALENTINE. — Quel argent ?

TRIELLE. — L'argent pour le mois.

VALENTINE. — Il n'y a pas le compte.

TRIELLE. — Comment, pas le compte ?

VALENTINE. — Non.

TRIELLE. — Si.

VALENTINE. — Non. Est-ce que tu deviens imbécile ? De huit cents francs ôtez six cent cinquante ?

TRIELLE. — Reste cent cinquante francs.

VALENTINE. — Eh bien ?

TRIELLE. — Eh bien quoi ?

VALENTINE. — Donne-les-moi.

TRIELLE. — Ah, non.

VALENTINE. — Pourquoi donc ?

TRIELLE. — Parce que tu me les dois.

VALENTINE. — Moi ?

TRIELLE. — Oui, toi.

VALENTINE. — Qu'est-ce que tu me chantes ? Tu ne m'as pas prêté d'argent. D'ailleurs, je n'ai pas l'habitude de te carotter des avances. Je suis bonne ménagère, peut-être ; j'ai de l'économie et de l'ordre, et tu as eu le temps de t'en apercevoir depuis cinq ans que nous sommes mariés.

TRIELLE. — Tu t'écartes de la question. Il ne s'agit pas de tes rares vertus, mais bien de tes imperfections, lesquelles, hélas ! sont sans nombre. Tu te moques de moi. Et tes cent cinquante francs d'amende ?

VALENTINE. — Décidément je parle à un fou. Quels cent cinquante francs d'amende ?

TRIELLE. — Les cent cinquante francs d'amende que j'ai eu le regret de t'infliger en punition de tes écarts de langage, impertinences diverses, rébellions en tout genre, et cætera et cætera. (*Mutisme ahuri de Valentine.*) Tu ne comprends pas ?

VALENTINE. — Pas une syllabe.

TRIELLE. — Je vais te lire le détail ; ça t'ouvrira les idées.

Il tire de sa poche un petit calepin qu'il ouvre, et il en commence la lecture.

Septembre. Du 1er : Pour avoir tranché une question sans en connaître le premier mot, puis, convaincue de son erreur, s'y être cramponnée de parti pris avec une insigne mauvaise foi, afin d'avoir raison quand même et d'exaspérer le sieur Trielle, homme modéré, patient et doux..... 3 fr. 95

VALENTINE. — Hein ? Qui ? Quoi ? Qu'est-ce ?

TRIELLE. — *Du 2 : Pour avoir, le sieur Trielle ayant exprimé le désir de dîner un quart d'heure plus tôt, fait servir un quart d'heure plus tard, et répondu audit Trielle qui se plaignait sans acrimonie : « Si tu n'es pas content, va-t'en dîner ailleurs. »*..... 6 fr. 70

VALENTINE. — Ah çà...

TRIELLE. — *Du 3 : Pour avoir traité le sieur Trielle de crasseux et de sale grigou parce qu'il se refusait à acheter, comme inutile et coûteuse, une lanterne à verres de couleur en imitation de fer forgé* ..... 2 fr. 50

Du 4 : Pour avoir dit au sieur Trielle qui regrettait l'absence d'abatis dans le bouillon : « Tu répètes toujours la même chose », — ce qui n'était que trop vrai !..... 1 fr. 45

Du 5 : Pour lui avoir dit : « Te rappelles-tu la fois où je t'ai pardonné d'être rentré à sept heures du matin ? »..... 71 fr.

VALENTINE, *suffoquée.* — Combien ?

TRIELLE. — 71 francs.

VALENTINE. — C'est pour rien.

TRIELLE. — Quand on a pardonné aux gens, on ne doit pas être tout le temps à le leur corner aux oreilles. Et, du reste, pardonné quoi ? Je t'ai expliqué cent fois que j'avais manqué le dernier train.

VALENTINE. — Et mon œil ? Je ne te crois pas.

TRIELLE. — Crois ce qu'il te plaira de croire ; mais si tu dois me poursuivre de ta miséricorde, me larder de ta grandeur d'âme et me persécuter, jusqu'à ce que mort s'ensuive, du souvenir de tes bienfaits, tu peux les garder pour toi : je leur préfère tes rancunes. Tant qu'à faire que d'être ta victime j'aime autant ne pas t'en avoir d'obligation. Toc ! (*Clignement d'œil.*) Je continue :

Du 6 : Pour avoir été surprise en train de démantibuler la lanterne de l'antichambre, ceci dans le but de forcer le sieur Trielle à en acheter une autre, à verres de couleur, en imitation de fer forgé ..... 4 fr. 90

Du 7 :...

VALENTINE. — Ça va durer longtemps ?

TRIELLE. — Quoi ? Le système des amendes ? Tant que tu ne seras pas revenue à un plus juste sentiment des égards auxquels j'ai droit et que j'exige désormais.

VALENTINE. — Des égards !

TRIELLE. — Oui.

VALENTINE. — C'est à mourir de rire.

TRIELLE. — Bien entendu. Voilà cinq ans que je m'ingénie à excuser ton injustice et que je me crée des devoirs tout exprès pour avoir le souci de les remplir. Aujourd'hui, je pousse la prétention jusqu'à supposer que, peut-être, un jour, une fois, par hasard, tu as pu t'en apercevoir et en avoir été touchée : c'est donc moi qui suis dans mon tort. Eh bien ! ma fille, j'y suis, j'y reste. J'en ai par-dessus les épaules et tu commences à m'embêter.

VALENTINE. — Nous ne sommes pas dans une écurie. Je n'ai pas l'habitude qu'on me parle sur ce ton-là.

TRIELLE. — Tu n'auras que la peine de la prendre.

VALENTINE. — C'est ce que nous verrons.

TRIELLE. — C'est tout vu.

VALENTINE. — Mon cher...

TRIELLE. — Tu veux entrer dans des explications ? Entrons ; ça nous promènera. Voilà, je te le répète, cinq années que ma bonne volonté crédite ta mauvaise grâce, et qu'obstiné à dépister ton cœur — ton cœur qui est là, car il y est ! — je pardonne chaque jour à la veille, dans l'espérance, toujours déçue, du lendemain. Les premiers temps de notre mariage, je tentai de la persuasion, et t'exaltant comme il convenait les avantages de la concorde, la joie des unions introublées, je te tins des discours dictés par la douceur et par la mansuétude mêmes... Peines perdues. Une fois que j'avais en vain, une heure, procédé par le raisonnement, la patience m'échappa. Je me levai, je te pris par le fond de tes jupes, puis, t'ayant étroitement logée sous mon bras gauche, de ma dextre agitée du geste familier aux lavandières à l'ouvrage, je t'administrai...

VALENTINE. — Voilà une belle action d'éclat ! Je te conseille de triompher ! Brute ! Lâche ! Goujat !

TRIELLE. — J'userai de ta permission et triompherai selon mon droit. Car cet acte d'autorité, que je n'accomplis pas en pure perte, t'inspira de saines réflexions. Oh ! il n'eût tenu qu'à moi d'en entretenir les fruits à l'aide de nouvelles fessées appliquées avec à-propos, mais une première épreuve dont je sortais bouleversé, malade de tristesse et de dégoût, m'enleva toute idée d'en tenter une seconde, en m'édifiant sur mon peu d'aptitude à jouer les Père-Fouettard. Je ne suis, en effet, ni un lâche, ni un goujat, ni une brute, ainsi qu'il te plaît à dire. Je suis tout simplement, mon Dieu ! un pauvre diable d'homme de lettres...

VALENTINE. — ... sans aucune espèce de talent...

TRIELLE. — ... sans aucune espèce de talent, mais qui aimerait bien, cependant, trouver dans son petit intérieur une paix qui, peut-être, à la longue, lui permettrait d'en acquérir. C'est alors que j'imaginai, passé à un autre genre d'exercice, de me venger sur le mobilier.

VALENTINE, *ironique*. — C'était malin.

TRIELLE. — Très malin même, puisque le jour où d'un coup de tabouret je fis voler en éclats le miroir de l'armoire à glace, tu restas muette d'ahurissement, de quoi j'éprouvai une joie telle qu'en moins de six semaines j'immolai sans regret, à mon ardente soif de silence, deux chaises, le pot à eau, le casier à musique, la lampe, la pendule, la soupière, le buste de ton oncle Arsène (orgueil de notre humble salon), et divers autres objets de première nécessité. Le fâcheux est, ô Valentine, qu'il n'en soit pas du mobilier comme du phénix qui renaît de ses cendres. La perspective d'avoir à en acheter d'autre me gâta vite l'âpre jouissance que je goûtais à casser les meubles ; une fois encore je dus chercher autre chose. Seulement quoi ? M'en aller ? Peut-être. Mais où aller ? Car tout est là pour un homme dont les goûts bourgeois répugnent au concubinage comme à la triste vie d'hôtel. Je commençais à désespérer quand le ciel me suggéra l'idée de te faire désormais, purement et simplement, payer de ta poche tes fautes ; solution heureuse, j'ose le croire, définitive en tout cas, et à laquelle je m'arrête. De cette heure donc, tu peux en toute tranquillité, forte du serment que je te fais de ne me plus mettre en colère sous quelque prétexte que ce soit, donner libre cours aux élans de ton infernal caractère. Quoi que tu dises, quoi que tu fasses, tu n'auras de moi

ni une chiquenaude, ni le moindre rappel à l'ordre : je mettrai cela sur la note, simplement. Tu paieras à la fin du mois. Hurle, braille, rugis, vocifère, fais du scandale tout ton soûl, trouble tant que tu voudras le repos des voisins ; tu n'as à t'occuper de rien : tu paieras à la fin du mois. Plus de querelles, j'en ai assez. Plus de pugilats, j'en suis las. Energiquement déterminé à avoir la paix chez moi et ne l'ayant pu obtenir ni par les bons procédés, ni par les moyens extrêmes, je prends le parti de l'acheter avec tes propres deniers, chose qui ne fût point arrivée si tu me l'avais donnée pour rien. J'ai dit. Je ne te retiens plus. Bonjour. Tu peux t'en retourner à tes occupations. Je suis au désespoir de te quitter si vite, mais le devoir m'appelle, l'heure me presse, et mon journal n'attend pas.

VALENTINE. — Quand tu auras assez causé, tu le diras.

TRIELLE. — J'ai assez causé.

VALENTINE. — C'est heureux. Mes cent cinquante francs.

TRIELLE. — Pas un sou.

VALENTINE. — Tu ne veux pas me les donner ?

TRIELLE. — Non.

VALENTINE. — C'est une idée fixe ?

TRIELLE. — Oui.

VALENTINE. — La maison est lourde.

TRIELLE. — Je le sais.

VALENTINE. — Nous avons des charges.

TRIELLE. — Je ne dis pas.

VALENTINE. — Je te préviens qu'avec 650 francs, il me sera impossible d'y faire face.

TRIELLE. — Tu leur tourneras le dos.

VALENTINE. — A ton aise. Nous en serons quittes pour vivre de pain et d'eau claire.

TRIELLE. — Jamais de la vie. N'en crois rien. Tu t'arrangeras comme tu pourras, mais si je ne trouve pas à mes repas la nourriture saine et copieuse que réclame mon bon appétit, indice de ma conscience calme, j'irai manger au café, — à tes frais, bien entendu. Il serait rigolo que je sois mis au pain sec chaque fois que tu auras été insupportable, ou que tu te seras fait pincer démantibulant une lanterne pour m'en faire acheter une autre en imitation de fer forgé.

VALENTINE. — C'est ton dernier mot ?

TRIELLE. — Le dernier.

VALENTINE. — Bien. (*Etendant le bras vers la croisée.*) Tu vas me donner mon argent ou je vais me jeter par la fenêtre.

TRIELLE. — Par la fenêtre ?

VALENTINE. — Par la fenêtre.

TRIELLE, *tranquillement, va à la fenêtre qu'il ouvre.* — Saute ! (*Un temps.*) Allons, saute !

Valentine demeure immobile, attachant sur Trielle des yeux chargés de haine. Enfin :

VALENTINE. — Tu serais trop content, assassin !

Trielle referme la fenêtre et redescend en scène.

VALENTINE, *le poursuivant.* — Assassin ! Assassin ! Assassin !

TRIELLE, *à sa table, courbé sur son calepin. — Octobre. Du 1er : pour avoir menacé le sieur Trielle de se suicider sous ses yeux, tentant ainsi d'exploiter la tendresse de cet excellent mari.* 4 fr. 95

VALENTINE. — Lâche ! Lâche ! Lâche !

TRIELLE. — *Pour ne l'avoir pas fait*..... 10 sous

VALENTINE. — Oh ! je le sais, va, ce que tu cherches !... Je le sais, où tu veux en venir ! Tu soupires après mon trépas !

TRIELLE. — Trépas ! (*Ecrivant.*) *Soixante-quinze centimes... pour*

s'être servie, au cours de la conversation, de locutions empruntées au lexique de Népomucène Lemercier.

VALENTINE. — Voilà trop longtemps que je souffre sans me plaindre, j'en ai assez ! Je retourne dans ma famille.

Elle sort en coup de vent.

SCÈNE III

TRIELLE, *seul.*

Comme si rien ne s'était passé, il est revenu à son pupitre. Là :

TRIELLE, *se dictant à lui-même.* — « *Mais le vieillard, tout à sa pensée, semblait ne pas s'en être aperçu. Soudain, élevant vers le ciel un regard de hautain défi : Eh bien, cria-t-il, sois maudit, Dieu d'inclémence, Dieu d'injustice ! Toi qui n'as pas écouté mes prières, demeure à jamais abhorré ! Je jette ton nom en pâture à l'exécration des générations à venir.* » Et allez donc, turlurette !

S'épongeant le front.

Quel métier !

Il poursuit :

« *Comme il achevait ces épouvantables blasphèmes...* »

S'interrompant :

Et le terrassier se plaint de son sort !

Il poursuit :

« *... un bruit de pas troubla le silence de la rue.* »

S'interrompant :

Et le mineur élève des revendications !

Il poursuit :

« *De blême qu'il était, le vieillard devint livide.* »

S'interrompant :

Et le cocher se met en grève !

Il poursuit :

« *Si c'était lui, murmura-t-il. Oh ! connaître enfin cet ennemi ! le tenir haletant sous mon genou ! arracher à son épouvante un aveu dans un dernier râle ! A ce moment, un étranger déboucha de la rue de La Harpe. Le vieillard bondit comme un tigre, mais aussitôt une étrange défaillance s'empara de tout son être : ses jambes fléchirent sous le poids de son corps, et, poussant un cri terrible, il s'évanouit !* » J'ai dit : trente lignes sensationnelles. Sensationnelles ; je suis tranquille. Reste à savoir si elles sont trente. Comptons.

Il additionne du bout de sa plume.

Réapparition de Valentine vêtue d'un manteau de voyage et tenant une valise à la main.

SCÈNE IV

VALENTINE, TRIELLE

Valentine traverse la scène et gagne la porte du fond.

VALENTINE. — Eh bien, adieu.

TRIELLE. — Ah ! c'est toi, tu t'en vas. Eh bien, adieu.

VALENTINE. — Tu n'as rien à me dire ?

TRIELLE. — Non. Pourquoi ?

VALENTINE. — Je ne sais pas. Je pensais que, peut-être...

TRIELLE. — Tu te trompais.

VALENTINE. — Je te fais mes excuses.

TRIELLE. — Il n'y a pas de quoi.

VALENTINE. — En somme on peut se quitter faute de pouvoir s'entendre, et conserver pourtant de l'estime l'un pour l'autre.

TRIELLE. — C'est évident.

VALENTINE. — N'est-ce pas ?

TRIELLE. — Sans doute.

VALENTINE. — Alors c'est bien entendu ?

TRIELLE. — Quoi ?

VALENTINE. — Tu n'as rien à me dire ?

TRIELLE. — Rien du tout.

VALENTINE. — Eh bien, adieu.

TRIELLE. — Eh bien, adieu.

Trielle se remet à la besogne.

VALENTINE. — C'est égal, on m'aurait rudement étonnée, si on était venu me dire hier que tu me flanquerais à la porte aujourd'hui.

TRIELLE. — Je ne te flanque pas à la porte.

VALENTINE. — C'est le chat. Qu'est-ce que tu fais alors ?

TRIELLE. — Je ne te retiens pas. C'est tout.

VALENTINE. — Mais...

TRIELLE. — Tu veux t'en aller, va-t'en. Tu ne penses pas que je vais te garder de force, m'imposer à ton aversion et te fixer au mur comme un gros papillon, avec un clou dans l'estomac.

Un temps.

VALENTINE. — ... Et comme ça... ça ne te fait rien ?

TRIELLE. — Qu'est-ce qui ne me fait rien ?

VALENTINE. — Que je m'en aille.

TRIELLE. — Ça ne te regarde pas. De quoi te mêles-tu ?

VALENTINE. — Il me semble pourtant qu'après cinq ans de ménage, tu pourrais, sans te compromettre, me quitter sur une bonne parole.

TRIELLE. — Je te souhaite de te bien porter et de trouver, là où tu vas, le bonheur que je n'ai pu réussir à te procurer sous mon toit. Je t'ai un peu battue, je t'en demande pardon, bien que les coups que je te donnai m'aient été certainement plus douloureux qu'à toi et qu'au fond je sois excusable de m'être conduit en dément le jour où tu m'as rendu fou. Ceci dit et le procès jugé de cette page d'histoire ancienne, je vis en paix avec moi-même. J'ai la conscience d'avoir été un tendre et fidèle mari. Patient à ton exigence, résigné à ta dureté, esclave aux petits soins de tes moindres caprices et travaillant dix heures par jour à écrire des romans ineptes mais qui me valaient la joie de te pouvoir donner un chez toi où tu avais chaud et des robes qui te faisaient belle, j'ai tout fait pour te rendre heureuse. Tu ne t'en es pas aperçue, n'en aie pas de remords, c'est dans l'ordre. La femme ne voit jamais ce que l'on fait pour elle, elle ne voit que ce qu'on ne fait pas.

VALENTINE. — En tout cas, tu pourrais m'embrasser.

TRIELLE. — Si tu veux.

Il va à elle, l'embrasse froidement, redescend ensuite à l'avant-scène.

VALENTINE, *dans un mouvement de sortie.* — Eh bien, adieu.

TRIELLE. — Eh bien, adieu.

Valentine, lentement, passe la porte, mais à peine a-t-elle disparu, qu'elle rentre, dépose sa valise, et revenant à son mari :

VALENTINE. — Donne-les-moi, mes cent cinquante francs.

TRIELLE, *avec douceur.* — Non.

VALENTINE. — Je t'en prie !

TRIELLE. — Je ne peux pas, je t'assure.

VALENTINE. — Pourquoi ?

TRIELLE. — Parce que j'ai eu la faiblesse de te pardonner trop de fois et que tu me l'as fait payer trop cher. Car avec vous, encore, il n'y a pas de milieu : si vous ne passez pas par nos mains, c'est nous qui passons par les vôtres. Alors flûte !... (*Valentine veut*

parler.) N'insiste donc pas, je te dis que tu perds ton temps. Et puis, que fais-tu là ? Tu ne t'en vas plus ? A cause ? Je croyais que tu souffrais trop. Allons va, ma petite fille, sauve-toi. Retourne auprès de tes parents. Cela vaudra mieux pour nous deux.

VALENTINE. — Je t'en supplie, je t'en conjure, donne-moi mes cent cinquante francs ! Si tu ne me les donne pas, je vais devenir folle !

TRIELLE. — Pour ce que ça te changera...

VALENTINE. — Ecoute.

TRIELLE, *un peu agacé, un peu amusé aussi.* — Oh !

VALENTINE, *se cramponnant à lui.* — Laisse-moi donc parler. Pour les cent cinquante francs...

TRIELLE. — Encore les cent cinquante francs !

VALENTINE. — ... Tu me les retiendras un autre jour... le mois prochain... quand tu voudras, mais pas aujourd'hui, mon Dieu ! pas aujourd'hui ! Aujourd'hui, vois-tu, je les veux !... il me les faut !... j'en ai besoin !

TRIELLE, *étonné de la façon dont le mot a été prononcé.* — A ce point-là ?... Regarde-moi un petit peu, Valentine. Tu as fait une bêtise ? (*Mutisme éloquent de Valentine.*) Naturellement. Laquelle ?

VALENTINE. — Tu ne crieras pas trop fort ?

TRIELLE. — Je tâcherai. Va toujours.

VALENTINE. — Eh bien, j'ai un effet à payer aujourd'hui.

TRIELLE. — Tu as souscrit un effet ?

VALENTINE. — Oui.

TRIELLE. — Cela ne m'étonne pas de toi. Ce qui me surprend, c'est que tu aies trouvé à le passer. La loi refusant à la femme le droit de signer des billets sans l'autorisation de l'époux, le tien est nul et sans valeur.

VALENTINE. — Pardon.

TRIELLE. — Comment pardon ?

VALENTINE. — Sans doute. (*Très simplement.*) J'ai imité ta signature pour faire croire qu'il était de toi.

TRIELLE, *abasourdi.* — Et tu viens me dire cela avec ton air tranquille ?... Mais c'est un faux !

VALENTINE. — Qu'est-ce que ça fait ?

A cette réponse inattendue, faite d'ailleurs sur le ton de la plus absolue bonne foi, Trielle demeure sans un mot. Il contemple longuement la jeune femme, comme frappé d'admiration.

TRIELLE. — Allez donc répondre à cela ! (*Il complète sa pensée, d'un large geste d'impuissance. Puis :*) De combien le billet ?

VALENTINE. — Cent cinquante.

TRIELLE. — Mazette ! Tu n'y vas pas avec le dos de la cuillère. (*Un temps.*) Une acquisition, peut-être ?

VALENTINE. — Une acquisition, en effet.

TRIELLE. — Indispensable ?

VALENTINE. — Si on veut.

TRIELLE. — Nécessaire, au moins ?

VALENTINE. — Cela dépend.

TRIELLE. — Enfin, utile ?

VALENTINE. — Oui et non.

TRIELLE, *effleuré d'une idée.* — Une lanterne à verres de couleur ?

VALENTINE, *baissant le nez.* — En imitation de fer forgé.

TRIELLE. — Elle y est arrivée ! Ça y est !... Sais-tu que des gamins reçoivent des calottes qui les ont méritées moins que toi ? A-t-on idée d'un tel appétit de lanterne !... (*Il garde le ton de la dispute, mais la conviction n'y est plus. Au fond, on sent qu'il perd pied devant cet excès d'enfantillage.*) Enfin !... Et où l'as-tu fourrée, cette œuvre d'art ? Va me la chercher, que je la contemple !... que j'en grise mes yeux extasiés ! (*Mais Valentine ne bouge pas.*) Allons ! Cours ! Vole ! Bondis ! — Non ? (*Valentine en effet, de la tête, a eu un* NON *embarrassé.*) Tu ne veux pas ? (*Même jeu de*

Valentine.) Tiens, tiens, tiens... Regarde-moi encore. (*Avec une grande douceur :*) Tu l'as cassée ?

VALENTINE. — En l'apportant. (*Et comme Trielle fixe sur elle un regard empli d'une immense allégresse :*) Ce n'est pas ma faute, à moi, si c'était de la camelote. Elle avait un œil ! mais un œil !... Tout le monde y aurait été pris. Alors, qu'est-ce que tu veux, je me suis laissée tenter... C'est donc de là que j'ai proposé au marchand, comme si j'étais venue de ta part, de nous faire crédit jusqu'à la fin du mois, moyennant un petit écrit. Alors, le marchand a dit oui. Alors, je lui ai remis l'écrit... que j'avais préparé d'avance. Alors il m'a remis la lanterne enveloppée dans un grand papier ; et une fois à la maison, quand j'ai défait le papier pour avoir la lanterne, le machin m'est resté dans une main, le chose dans l'autre. Voilà comment c'est arrivé.

Tout ce récit a été dit d'une voix larmoyante de petite pauvre, secouée de sanglots mal contenus. Trielle l'a écoutée gravement, se gardant bien d'interrompre, la tête agitée, par moments, de ces hochements approbatifs qui se moquent avec l'air d'apprécier. Mais Valentine ayant achevé :

TRIELLE, *la parodiant.* — Le machin t'est resté dans une main, le chose dans l'autre !... (*Changeant de ton.*) Tiens, tu es trop bête, tu me désarmes ! Les voilà tes cent cinquante francs. Et puis imite-la encore, ma signature ; tu verras un peu si, ce coup-là, je ne te fais pas mettre en prison. Tu n'as pas honte !

VALENTINE. — Merci, Edouard.

TRIELLE, *faussement indigné.* — Faussaire !... Canaille !... — Mouche ton nez !

VALENTINE. — Et les autres ?

TRIELLE. — Quels autres ?

VALENTINE. — Les autres cent cinquante francs.

TRIELLE. — Ah çà, par exemple, c'est le comble ! Il faut encore... ?

VALENTINE. — Dame ! Ce n'est que juste. Ceux-là, c'est pour payer ton billet.

TRIELLE, *l'œil au ciel.* — Mon billet ! — Allons file ! Que je ne te revoie plus, que je n'entende plus parler de toi !

VALENTINE. — Alors, tu ?...

TRIELLE. — Quand la Banque passera, je verrai ce que j'ai à faire.

Du coup, délivrée à la fois de la crainte d'une diminution et de la terreur du gendarme, Valentine se sent touchée. Elle va à Trielle, le fixe longuement dans les yeux. Puis d'une voix où se trahit la profonde surprise d'une personne qui fait tout à coup une découverte inattendue :

VALENTINE. — C'est pourtant vrai que tu es un bon mari.

TRIELLE. — Il est fâcheux que tu t'en aperçoives le jour, seulement, où je réussis à te faire peur.

Elle ne répond que d'un petit mouvement de corps, tendre et câlin ; un remords qui se fait caresse. Elle se glisse dans son bras dont ensuite, de force, elle se ceinture la taille, et elle demeure nichée, honteuse, le front reposé à l'épaule du jeune homme qui l'a laissée faire sans rien dire.

TRIELLE, *mélancoliquement.* — Οια κεφαλη, dit le renard d'Esope, και εγκεφαλον ουκ εκει (1).

VALENTINE. — Qu'est-ce que tu dis ?

TRIELLE. — Rien. C'est du grec.

VALENTINE, *vaguement flattée.* — Comme tu es gentil quand tu veux !

Elle sort lentement, son argent à la main. Trielle la suit du regard. Que de puérilité, mon Dieu !... Que d'inconscience ! ... Que de faiblesse !... — Elle disparaît enfin. Trielle reste seul. Alors, il hausse les épaules, et, d'une voix qu'on entend à peine, il murmure, le cœur plein de pitié, cette simple exclamation :

(1) *Prononcer :* oïa képhalè cail egkèphalone ouk ékeille. Belle tête, mais de cervelle, point !

TRIELLE. — Misère !...

Cependant le travail le réclame. De nouveau il revient à son pupitre, où achevant de contrôler l'importance de son feuilleton :

317, 319, 320. Le compte y est. (*Il dit, trempe sa plume dans l'encre, puis se dictant à lui-même.*) « *La suite au prochain numéro.* »

LA CONVERSION D'ALCESTE

Théâtre-Français, 15 janvier 1905.

PERSONNAGES

	MM.
ALCESTE	M. Mayer.
PHILINTE	Dessonnes.
ORONTE	André Brunot.
M. LOYAL	Croué.
CÉLIMÈNE	Mme Lara.

A Louise LARA

La pièce se passe chez Alceste, six mois environ après le Misanthrope *de Molière. Les personnages, Alceste, Philinte, Oronte et Célimène portent les mêmes costumes que dans le* Misanthrope. *Seul, Alceste a changé la couleur de ses rubans.*

SCÈNE PREMIÈRE

ALCESTE, PHILINTE

ALCESTE

Philinte, je vous sais bon gré de vos avis ;
Je les ai médités longuement, puis suivis,
Et, cet aveu peut-être a lieu de vous surprendre,
Je conviens que la vie est à qui sait la prendre.
Oui, c'est mal rendre hommage à la divinité
Que fixer sur son œuvre un œil trop irrité.
Au pardon qui sourit la sagesse commence ;
Il n'est pas d'équité sans un peu de clémence ;
Tel se casse les reins en tombant dans l'excès,
Qui fait du monde entier l'objet d'un seul procès.
Aussi, sans m'aveugler aux défauts qu'on lui treuve,
Je prétends désormais, d'une vision neuve,
Envisager ses torts, — mieux, ses petits travers, —
Et sortir de la peau de l'homme aux rubans verts.
Assez et trop longtemps ma folle turbulence,

Aux ailes des moulins butant ses fers de lance,
Vint faire la culbute en l'herbe des fossés,
Le nez en marmelade et les jupons troussés.
Ce n'est pas tout d'ailleurs. Ma loyauté robuste
En ses emportements ne fut pas toujours juste.
J'en garde le remords et suis mal satisfait
D'avoir gourmé des gens qui ne m'avaient rien fait.
C'est ainsi que jadis, j'en conviens et sans honte,
J'eus tort, Philinte, tort, grand tort avec Oronte.
Il est irréprochable à ce que j'en connais !
Il malmène la Muse et fait mal les sonnets,
Soit ! Mais me force-t-il à les signer ? En somme,
S'il est mauvais poète, il est fort honnête homme.
Donc, quel besoin pour moi, quelle nécessité,
De lui cracher son fait avec brutalité ?
La révolte est choquante où le dédain s'impose,
Et c'est le fait d'un fou que s'emporter sans cause.

PHILINTE

J'ai peine à retrouver l'Alceste d'autrefois
Dans celui qui pourtant me parle par sa voix.
Un cœur pacifié qu'on n'y soupçonnait guère
Bat-il sous le harnois du vieil homme de guerre,
Ou votre esprit chagrin veut-il plus simplement
Se donner ma surprise en divertissement ?
Qu'un langage aussi neuf me causerait de joie,
Si...

ALCESTE

Ma sincérité paye en bonne monnoie,
Philinte, et c'est l'excès de mon seul repentir
Que vous trahit ma bouche inhabile à mentir.
Oui, mon esprit baigné de nouvelle lumière
Se rouvre, grâce à vous, à sa candeur première.
Je renais au bonheur d'être indulgent et bon,
Et le calme en mon cœur rentre avec le pardon.
Plus d'une fois pourtant, bafouée, outragée,
Votre prudence, ami, fut mal encouragée ;
De vos sages conseils je méconnus le prix...
Je m'excuse humblement de n'avoir pas compris.
J'étais aveugle et sourd, et c'est là ma défense.

PHILINTE

Alceste, un mot de plus me serait une offense,
Brisons sur ce sujet.

ALCESTE

Qui fut dur pour autrui
Doit à sa probité de l'être aussi pour lui.
Ma conscience et moi ferions meilleur ménage
Si je n'avais joué d'un si sot personnage
Et si j'eusse rossé le pauvre genre humain
De moins de coups baillés au hasard de la main.
A mes yeux dessillés, chaque jour, se révèle
De quelque ancienne erreur quelque marque nouvelle.
En un second procès je m'étais engagé ;
Eh bien, depuis hier, le procès est jugé,
Et je dois confesser que, contre mon attente,
Ma cause a...

PHILINTE

Triomphé ?

ALCESTE

De manière éclatante !

PHILINTE

Fort bien !

ALCESTE

Ainsi riposte avec grandeur la Loi,
Naguère, injustement prise au collet par moi.
Et Célimène, encor !... Doux, et tendre, et jeune être !
Que je restai longtemps malpropre à la connaître,
Et que l'égarement de mes transports jaloux
Fut dur à ses vingt ans traqués comme des loups !
De longs jours, de longs mois, marquant d'effronterie
L'innocent enjouement de son espièglerie,
Hargneux à sa jeunesse, aveugle à sa pudeur,
De mon lâche soupçon j'insultai sa candeur !
Avouez qu'elle eût pu, de quelques représailles
Avec quelques raisons gâter nos épousailles !
Il n'en fut rien, pourtant. Depuis que sur nos mains
L'amour serra les nœuds du plus doux des hymens,

Célimène, à mes vœux, souple et conciliante,
Reflet, à s'y tromper, des grâces d'Eliante,
Egayant ma maison, rassurant mon honneur,
En toute occasion fait paraître un grand cœur.
Oui, Philinte, au butor qui l'avait mal jugée,
Elle sourit, pardonne, et pense être vengée ;
De sa seule vertu triomphant noblement,
Et laissant aux remords le soin du châtiment !
(*Soupirant.*)
Qu'il m'est cruel !

PHILINTE

Allons ! la vie est ainsi faite
Que chacun tranche un peu de son petit prophète,
Bloqué comme en les murs d'une étroite prison
Dans le besoin d'avoir seul et toujours raison.
Dieu l'ordonne et le veut ; que sa loi s'accomplisse !
Mais doit-on pour cela se couvrir d'un cilice
Et porter comme un deuil le tort d'avoir bronché
Où tant de fois déjà d'autres ont trébuché ?
Morbleu, non ! Le scrupule où votre humeur se bute
Ne vaut pas, croyez-moi, l'honneur qu'on le discute.
Condamnez donc vos torts d'un esprit plus rassis,
Et pour d'autres objets réservez vos soucis.
L'erreur où l'on vous vit, de l'humaine nature
Est l'antique, commune et banale aventure.
Des leçons de la vie éternel apprenti,
Le juste n'est jamais qu'un pécheur converti !

Alceste le regarde longuement, sans rien dire.

PHILINTE

Vous ne répondez point ?

ALCESTE

Que répondre ?... J'écoute.
(*Lui tendant les deux mains :*)
Et rends grâces au ciel qui vous mit sur ma route.

La porte s'ouvre. Flipotte paraît.

SCÈNE II

LES MÊMES, ORONTE

PHILINTE

Que veut Flipotte ?

FLIPOTTE

Oronte est là.

ALCESTE

Comment ?

ORONTE, *entrant.*

Il est

(*A Philinte.*)

Votre humble serviteur.

(*A Alceste.*)

Et votre plat valet.

Ne prenez pas à mal la façon dont j'en use,
Ma bonne intention me doit servir d'excuse.
Touchez là, s'il vous plaît. Je vous vois, Dieu merci,
Bien portant.

ALCESTE

Il est vrai.

ORONTE

Je m'en loue !... Enforci ;

ALCESTE

Peut-être.

ORONTE

Engraissé ;

ALCESTE

Mais...

ORONTE

J'admire en vous...

ALCESTE

De grâce !

ORONTE

... Ce soupçon d'embonpoint qui n'exclut point la grâce ;

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

... Ce regard vif...

ALCESTE

Laissons là...

ORONTE

Ce teint frais...

ALCESTE

Oh !

ORONTE

... Et l'air de jeunesse épandu sur vos traits !

ALCESTE

Vous me flattez.

ORONTE

Touchez encor là, je vous prie.
Flatter ?... Moi ?... Serviteur à la flagornerie.
Je dis ce que je pense et paye argent comptant.

ALCESTE

C'est fort bien.

ORONTE

Devant Dieu...

ALCESTE

Permettez...

ORONTE

... qui m'entend

ALCESTE

J'en conviens.

ORONTE

... me voit...

ALCESTE

Oui.

ORONTE

... lit dans mon cœur...

ALCESTE

Sans doute

ORONTE

Comme en un livre...

(*Alceste essaie de placer un mot.*)

... ouvert...

ALCESTE

Bien entendu.

ORONTE

... m'écoute

Donc, me juge...

ALCESTE

Il est vrai.

ORONTE

... je n'ai jamais menti !

Or, vous avez bon pied...

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

... bon appétit... (1)

ALCESTE

Je reconnais...

(1) Rime douteuse en apparence. Catulle Mendès me l'a sévèrement reprochée, au nom de la rigueur classique. J'objecte que Molière lui-même fait dire à Oronte ceci :

Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,

ORONTE

... bon œil...

ALCESTE

Souffrez que...

ORONTE

... bon visage !

Mon cœur, de tout ceci, tire un heureux présage.
Oui, j'exulte de joie à vous voir bien portant.
J'y prends plaisir.

ALCESTE

Tant mieux.

ORONTE

Vous m'en voyez content !

ALCESTE

Bien obligé.

ORONTE

Charmé !

ALCESTE

Merci.

ORONTE

... ravi !... tout aise !

ALCESTE, *bas à Philinte.*

Philinte, au nom du ciel, obtenez qu'il se taise.

ORONTE, *qui suit son idée.*

Enchanté !

PHILINTE

Voulons-nous nous asseoir ?

ORONTE

Grand merci.

(*Les trois hommes s'assoient.*)
(*A Alceste :*)

Or çà...

(*Brusquement, à Philinte :*)

Mais je vous trouve à souhait, vous aussi.

PHILINTE

Moi ?

ORONTE

Gros, gras, le teint frais, l'œil vif !

ALCESTE, *bas.*

Il recommence !
Au poids de l'or, Philinte, achetez son silence !

ORONTE

Vous ne me croyez pas ?... Je veux bien, si je mens,
Que la foudre...

PHILINTE

Il suffit. Laissez les compliments,
Et veuillez, sur le but où tend votre visite...

ORONTE

Je m'explique.

ALCESTE et PHILINTE, *satisfaits.*

Ah !

ORONTE

Messieurs, l'orgueil, ce parasite,
Fils du sot amour-propre et de la vanité,
Conseille mal les gens dont il est écouté ;
Car le fiel, son cousin, la haine, sa cousine,
Compliquent de poisons les venins qu'il cuisine.

(*Alceste et Philinte échangent un coup d'œil désespéré.*)

Ennemi des vains mots, des discours superflus,
Des exordes lassants qui n'en finissent plus,
Et des péroraisons que leur pédanterie
Allonge de Paris jusqu'à La Queue-en-Brie,
Je viens à vous tout franc, et je vous dis :

(*Lui tendant la main :*)

Voilà !
Pour la troisième fois, s'il vous plaît, touchez là.
Touchez !

PHILINTE, *à part.*

Touchant !

ALCESTE

Touchons ! Je touche ! Sans rancune ?

ORONTE, *très franc.*

Sans arrière-pensée et sans aigreur aucune !

ALCESTE

Vrai ?... Les griefs d'hier ?... L'histoire du sonnet ?...
Et les sévérités prises sous mon bonnet ?...
Et ma mauvaise foi de parti pris butée
A la sotte chanson que je vous ai chantée ?...

ORONTE, *l'interrompant.*

Point ! Elle est excellente et j'en ai beaucoup ri.
L'âme simple du peuple y parle au roi Henri !
Ah ! « Reprenez Paris ! » Ah ! « J'aime mieux ma mie ! »
Quant au sonnet, c'était une simple infamie,
Dont les tercets fâcheux et l'absurde huitain
Fleuraient à quinze pas leur petit Trissotin.
Ma verve, qui vous doit de s'être corrigée,
Reste donc, croyez-le, votre bien obligée.
Je fais d'ailleurs de vous un cas tel que j'entends
Vous en donner ici des gages éclatants.

(*Alceste veut parler, mais déjà Oronte a tiré un papier de sa poche.*)

Ce deuxième sonnet, par le fond, par la forme,
A votre poétique est de tous points conforme,
Et vos justes conseils dont j'ai su profiter
M'en ont dicté les vers faits pour vous contenter.
Comme il a trait aux yeux d'une mienne parente
Qui voulut bien pour moi se montrer tolérante,
J'ai cru de mon devoir d'y semer à foison
L'hyperbole, l'image et la comparaison.

(*Il annonce.*)

Sonnet composé à la gloire de deux jeunes yeux amoureux,
et dans lequel le poète,
avide de louanger comme il faut,
de célébrer comme il convient,

leur feu, leur mouvement, leur éclat, leur lumière
cherche vainement,
même dans le domaine du chimérique et de l'irréel,
une image digne de leur être opposée.

(*Il lit.*)

« *Ce ne sont pas des yeux, ce sont plutôt des dieux,*
« *Ayant dessus les rois la puissance absolue.*
« *Des dieux ?... Des cieux, plutôt, par leur couleur de nue*
« *Et leur mouvement prompt comme celui des cieux.*
« *Des cieux ?... Non !... Deux soleils nous offusquant la vue*
« *De leurs rayons brillants clairement radieux !...*
« *Soleils ?... Non !... mais éclairs de puissance inconnue,*
« *Des foudres de l'amour, signes présagieux...*
« *Car, s'ils étaient des dieux, feraient-ils tant de mal ?*
« *Si des cieux ? Ils auraient leur mouvement égal !*
« *Des soleils ?... Ne se peut ! Le soleil est unique.*
« *Des éclairs alors ?... Non !... Car ces yeux sont trop clairs !*
« *Toutefois je les nomme, afin que tout s'explique :*
« *Des yeux, des dieux, des cieux, des soleils, des éclairs !* » (1)

PHILINTE

C'est grand comme la mer.

ALCESTE, *à part.*

Et bête comme une oie.
Mais de ce malheureux pourquoi gâter la joie ?...
Qu'il soit grotesque en paix !

ORONTE

Eh bien, sur mon sonnet ?

ALCESTE

Franchement, il est bon à mettre au cabinet
De lecture (2).

ORONTE, *ivre d'orgueil.*

Non ?

ALCESTE

Si !

(1) Honorat Laugier de Porchères, *Sonnet à la duchesse de Beaufort.*
(2) Le mot est en avance d'un siècle, mais la parodie excuse l'anachronisme.

ORONTE

Cela vous plaît à dire.

(*Humblement.*)

Sans doute, il a charmé tous ceux qui l'ont pu lire,
Mais...

ALCESTE

Je suis du parti de tous ceux qui l'ont lu.
Et le ciel m'est témoin que le sonnet m'a plu.

PHILINTE

La langue en est hardie, et franche, et décidée !

ALCESTE

L'idée avec bonheur y succède à l'idée.

PHILINTE

Il est plein d'un aimable et tendre sentiment.

ALCESTE

J'en aime fort la fin... et le commencement.

PHILINTE

Puis, la rime au bon sens s'adapte et s'associe.

ALCESTE

C'est une qualité qu'il faut qu'on apprécie.

PHILINTE

Il est, assurément, meilleur que le premier.

ALCESTE

Par l'agrément surtout, de son ton familier.

PHILINTE

Et ce « présagieux » !

ALCESTE

Ah ! permettez, de grâce,
Que pour « présagieux », monsieur, on vous embrasse !

PHILINTE

Je suivrai, s'il vous plaît, l'exemple que voici,
Et pour « présagieux », je vous embrasse aussi.

ORONTE

Le plaisir de briller, propre aux gens du vulgaire,
Présente des douceurs qui ne me tentent guère ;
Mais quoi ! l'auteur toujours aime à voir imprimés
Et livrés au grand jour les vers qu'il a rimés.
Vous estimez les miens ?

ALCESTE

De façon singulière !

ORONTE

Le soin vous revient donc de les mettre en lumière !

ALCESTE

En lumière ?

CRONTE

Oui.

ALCESTE

Comment ?

ORONTE

Si j'en crois les on-dit,
Au *Mercure Galant* vous avez du crédit.

ALCESTE

Moi ?

ORONTE

Vous.

ALCESTE

Aucun !

ORONTE

Si !

ALCESTE

Non !

ORONTE

Visé, qui le rédige,
Prétend pourtant...

ALCESTE

Aucun !

ORONTE

Si vous...

ALCESTE

Aucun, vous dis-je.

ORONTE

Si vous vouliez...

ALCESTE

Aucun !

ORONTE

Monsieur, deux ou trois mots
Lancés avec chaleur et glissés à propos,
Et voici qu'aussitôt ma jeune renommée
Voit s'ouvrir devant elle une porte fermée ;
Le *Mercure Galant,* dont je vous dois l'accès,
S'offre comme un tremplin à mes premiers essais.
Et la gloire...

ALCESTE

Monsieur, trêve à tant d'insistance.
Mon intervention n'est point de circonstance,
Au *Mercure Galant* je suis fort peu prisé,
Et d'absurdes on-dit vous ont mal avisé.
Veuillez donc m'épargner d'inutiles harangues

Un temps.

ORONTE

Peste ! je vous vois apte à parler plusieurs langues ;
Vous êtes habile homme et pratiquez fort bien
L'art de risquer des mots qui n'engagent à rien.

ALCESTE

Moi ?

ORONTE

Votre bonne grâce étonne par son zèle,
Mais c'est perdre le temps que d'attendre après elle,
Et sur votre assistance on peut toujours compter...
A la condition de n'en point profiter.

(*Mouvement d'Alceste.*)

Ces manières d'agir, tout à fait mal reçues

Des gens qui n'aiment pas les cœurs à deux issues,
Ne sont point de mon goût, je vous le dis tout net.
Voilà qui vous renseigne. Et quant à mon sonnet,
— Dût mon opinion ne pas être la vôtre —
Il est mauvais ou bon, mais étant l'un ou l'autre,
Pourquoi le renier si vous l'avez goûté ?
Pourquoi, s'il vous déplaît, l'avez-vous tant vanté ?

ALCESTE, *qui commence à s'énerver.*

Rodrigue, dans le *Cid,* dit : « Ote-moi d'un doute... »
Voilà bien d'une attaque où je ne comprends goutte !

ORONTE

Monsieur...

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

Monsieur, il faut prendre parti :
Ou vous mentez...

ALCESTE, *bondissant.*

Je mens !

ORONTE

... Ou vous avez menti.

PHILINTE, *s'interposant.*

Oronte !

ALCESTE

Ah ! mais, pardon !... Ceci n'est plus de mise...

PHILINTE

Alceste !

ALCESTE

Vous passez la limite permise !
J'ai menti !

PHILINTE, *à Alceste.*

Calmez-vous.

ORONTE

Je...

PHILINTE, *à Oronte.*

Calmez-vous aussi.

ALCESTE, *exaspéré.*

Je vais vous mettre hors, des deux mains que voici !

PHILINTE

Oh !

ALCESTE

Quoi ! le plat rimeur d'un stupide poème...

ORONTE

Si stupide soit-il, il l'est moins que vous-même.

PHILINTE

Eh ! là !

ORONTE

Dois-je souffrir que cet âne bâté...

ALCESTE

Parbleu ! mon cas est neuf et vaut d'être conté.
On me lit un premier sonnet ; je le condamne.
Le poète entre en rage et je suis traité d'âne.
Il m'en lit un second ; j'y donne mon bravo.
L'auteur entre en fureur : je suis âne à nouveau !
Donc âne si je blâme, âne encor si j'encense !
Je voudrais pourtant bien qu'on me donnât licence
De trouver qu'un sonnet est bon ou ne l'est pas,
Sans être ânifié dans chacun des deux cas !

ORONTE

Mes vers sont bons au point que, si je ne me leurre,
Vous les avez trouvés merveilleux, tout à l'heure.

ALCESTE

J'eus tort ! Ils sont d'un bête à couper par morceaux !

ORONTE

Jetez donc à deux mains des perles aux pourceaux !

ALCESTE

Peste soit des grimauds et des vers imbéciles !

ORONTE

L'injure porte en soi des armes trop faciles.
Je vous laisse le pas...

ALCESTE

J'allais vous en presser.

ORONTE

... Tout en gardant pour moi ma façon de penser.
Il suffit. Je m'entends. Bonjour. Mes courtoisies
Tirent la révérence aux basses jalousies.

(*Il salue.*)

Mangez ! Buvez ! Dormez ! Et puissent mes lauriers
Ne pas être pour vous de trop durs oreillers.

Il sort.

SCÈNE III

ALCESTE, PHILINTE

ALCESTE

Voilà, je vous l'avoue, une brute plaisante !
Donc, il ne suffit pas que, lâche complaisante,
Mon ardeur à bien faire, en sa servilité,
Ait imposé silence à ma sincérité ?
Qu'un quart d'heure durant, souffrant mort et martyre,
Je me sois jusqu'au sang mordu pour ne pas rire,
Piétinant de sang-froid — et le sachant très bien —
Ma pauvre bonne foi qui n'y comprenait rien ?
Il faut encor que j'aide à tuer son libraire,
Ce maraud vaniteux qui chante au lieu de braire !
Un pied-plat de ses vers me vient assassiner :
Je ne condamne pas, donc je dois patronner ?
Ah ! mais non !

PHILINTE

Aristote...

ALCESTE

Ah ! non !

PHILINTE

... en un chapitre...

ALCESTE, *arpentant la scène.*

Et je me repentais !

PHILINTE

... de ses...

ALCESTE

Cuistre ! Belître !

PHILINTE

... En un chapitre de...

ALCESTE, *même jeu.*

Je mens !

PHILINTE

... de...

ALCESTE

J'ai menti !

PHILINTE

... De ses...

ALCESTE, *même jeu.*

Je me repens de m'être repenti !

PHILINTE

Voyons, puisqu'Aristote en ses ésotériques...

ALCESTE

Je me ris d'Aristote et de ses rhétoriques !

PHILINTE, *souriant.*

C'est aller loin, sans doute, et, véritablement,
Votre sagesse encore en est au bégaiement.
Je la vois, pour ma part, assez mal renseignée,
Jetant tout à la fois le manche et la cognée
Parce qu'un fat risible et de soi-même épris
Nous a gratifiés d'un spectacle sans prix.

Chez Molière, après tout, quoi qu'on fasse ou qu'on die,
On paye le plaisir de voir la comédie ;
Et vous vous gendarmez quand un homme de bien
Vient chez vous, à ses frais, vous la donner pour rien ?...
Morbleu ! Le diable soit d'une philosophie
Qui semble s'attacher à compliquer la vie.
Et qu'un fâcheux instinct pousse à vouloir tirer
De tout sujet de rire un prétexte à pleurer !

Un temps.

ALCESTE

Bah ! vous avez raison ! Ma rudesse farouche
Rend hommage au bon sens qui rit sur votre bouche,
Et...

(*A ce moment, bruit de voix à la cantonade.*)

Mais quel importun nous trouble de ses cris ?

Il va à la porte du fond, qu'il ouvre. On voit alors M. Loyal en discussion avec Flipotte qui veut l'empêcher d'entrer.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MONSIEUR LOYAL

ALCESTE

Monsieur Loyal !

MONSIEUR LOYAL, *entrant et saluant jusqu'à terre.*

Huissier près la Cour de Paris ;
Séant au susdit lieu, place Sainte-Opportune.
Plaise au ciel vous tenir en sa faveur commune !
Je vous baise les mains, monsieur, pour cent raisons ;
Et vous, monsieur, les pieds. De tout cœur.

(*Il tire de sa poche et déploie une immense feuille de papier.*)

Nous disons...

Euh...

(*Il lit.*)

« *J'ai, Jean, Paul, Gaspard, Loyal, à la requête...*
Suivent les noms. Je passe et vais au but.

(*Il lit.*)

« *Enquête,*
« *Ordonnance, constat, exploits, verbalisés ;*
« *Indemnité payée aux clercs mobilisés ;*
« *Fin de non recevoir du défendeur, dont acte*
« *Donné sur beau papier, d'écriture compacte,*
« *Paraphé de la main des témoins y présents ;*
« *Frais de vacation de messieurs les exempts,*
« *Gens courtois, comme on sait, et pleins de savoir-vivre :*
« *En tout soixante écus.* » C'est peu. Plus une livre
Et douze sous, pour frais de bureau. Nous disions ?
Ah ! pardon ! m'y voici.

(*Il lit.*)

« *Rapport, conclusions,*
« *Signification d'urgence à l'adversaire ;*
« *Pot-de-vin au greffier, au juge, au commissaire,*
« *Au procureur du roi ; pourboire au portier ; coût :*
« *Vingt pistoles tout rond.* » Ce qui n'est pas beaucoup.
Ah ! j'oubliais !... un rien, d'ailleurs, une bêtise :
« *Quatre simples écus... doubles, pour expertise*
« *Dressée en bonne forme, à toutes fins d'emploi,*
« *Dans les termes requis et voulus par la Loi ;*
« *A l'avocat parlant en séance publique ;*
« *Cent francs pour plaidoyer, cent autres pour réplique,*
« *Et cent sous pour avoir insulté des témoins*
« *Qui, s'ils restèrent cois, n'en pensèrent pas moins.*
« *Au juge, après arrêt et sentence propices,*
« *Avecque grand respect quarante écus d'épices.* »
Une obole autant dire.

(*Il lit.*)

« *Ouï le jugement,*
« *L'avoir levé...*

ALCESTE

Pardon !...

MONSIEUR LOYAL

... « *Six livres* »...

ALCESTE

Un moment.
Le goût qu'aux jeux d'esprit on me vit toujours prendre
Se double du plaisir que j'éprouve à comprendre.
Qu'est ceci, s'il vous plaît ?

MONSIEUR LOYAL, *surpris.*

Qu'entendez-vous par là ?

ALCESTE

Qu'est ceci ?

MONSIEUR LOYAL, *même jeu.*

Quoi ceci ?

ALCESTE

Ceci.

MONSIEUR LOYAL, *même jeu.*

Ceci ?

ALCESTE, *agacé.*

Cela !
Vous parlé-je une langue à ce point bredouillée ?...

MONSIEUR LOYAL, *très simplement.*

C'est la note, monsieur, exacte et détaillée...

Etonnement d'Alceste qui, à son tour, ne comprend plus.

MONSIEUR LOYAL, *poursuivant.*

... Le pour-acquit des frais... de moi-même signé.

ALCESTE, *à Philinte.*

Quel frais ?

PHILINTE

Ceux du procès que vous avez gagné.

Ahurissement d'Alceste. Il se retourne vers M. Loyal, lequel approuve de la tête, et lui sourit aimablement.

ALCESTE

Philinte, vous savez si ma mansuétude
Pour l'immolation montre peu d'aptitude ?
Il n'en est pas moins vrai, que, juge impartial,
Je vais assassiner le bon monsieur Loyal !

MONSIEUR LOYAL

Qu'entends-je ?

ALCESTE, *marchant lentement sur Monsieur Loyal.*

Ah ! c'est la note ?

PHILINTE

Eh ! là !

ALCESTE

Sur les épaules
Je lui vais galamment rompre deux ou trois gaules !
Ah, c'est le pour-acquit ?

MONSIEUR LOYAL, *rompant.*

Les frais y sont comptés
A vingt pour cent en plus des tarifs adoptés.
(*Se reprenant.*)
En moins !

ALCESTE

Fripon ! Pendard !

MONSIEUR LOYAL

L'existence est si dure !...
Il faut être indulgent aux gens de procédure !
Ne m'ouvrez pas, hélas ! la porte du tombeau,
Je suis encore jeune et je suis resté beau !...
(*A Philinte.*)
Dites-lui donc, monsieur, de m'être pitoyable.
Je ne veux pas mourir, c'est trop désagréable.
Je ne suis qu'un pauvre homme aux ordres de la Loi,
Et j'ai quatorze enfants, dont plusieurs sont de moi !

PHILINTE, *qui rit.*

Alceste !

ALCESTE, *lancé dans une récapitulation.*

Un gueux m'attaque au détour de la route,
Je saisis du grief la Cour qui me déboute.
Je perds. Je paye. Bien. C'est dans l'ordre. Aujourd'hui,
Il advient que mon drôle a la Cour contre lui.
La Loi rend un arrêt que la Justice approuve ;
(Le fait est à noter.) Je gagne, et je me trouve,
— Phénomène admirable autant qu'inattendu —
Plus perdre, ayant gagné, que si j'avais perdu !

PHILINTE

Mon Dieu...

ALCESTE

Mon Dieu, je sais ce que vous m'allez dire
Plus le cas est comique et plus il faut en rire ?

PHILINTE

Sans doute.

ALCESTE

Eh bien, je ris. Quant à m'exécuter,
C'est, ne vous en déplaise, un point à discuter,
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Qu'avec monsieur, chez lui, j'en cause au préalable.
(Il prend son chapeau, puis à M. Loyal :)
En route !

MONSIEUR LOYAL

Mais, monsieur...

ALCESTE

Vos comptes ont besoin
D'être vérifiés et revus avec soin.
En route !

MONSIEUR LOYAL, *à part.*

Diantre soit de la cérémonie !

Entre Célimène.

ALCESTE, *à Philinte.*

Célimène qui vient vous fera compagnie.

ALCESTE, *à Monsieur Loyal.*

Allons !

Il sort.

MONSIEUR LOYAL, *l'œil au ciel.*

Dieu qui veillez sur les pâles humains,
Je remets en tremblant mes os entre vos mains !

Il sort à la suite d'Alceste.

SCÈNE V

CÉLIMÈNE, PHILINTE

Célimène et Philinte restent seuls. Soudain Philinte remonte, va coller son oreille à la porte du fond. Il écoute, redescend en scène ; va à la fenêtre qu'il ouvre, se penche ; regarde au dehors ; puis, revenu à Célimène qui l'a regardé faire sans rien dire :

PHILINTE

Et maintenant, madame, à nous deux !

CÉLIMÈNE

Oh, Philinte,
Ne renouvelez point votre éternelle plainte.
J'en ai l'oreille lasse, à ne vous rien farder,
Et ne suis plus d'humeur à m'en accommoder.

PHILINTE

Vous souffrirez pourtant...

CÉLIMÈNE

Silence !

PHILINTE

Mais...

CÉLIMÈNE, *même jeu.*

Silence !

PHILINTE

Parbleu, c'est trop d'audace, et c'est trop d'insolence !
Le ton où tu le prends, que l'arrogance emplit...

CÉLIMÈNE

Ne me tutoyez pas. Nous croyez-vous au lit ?

PHILINTE

Madame, on se doit rendre aux rendez-vous qu'on donne.

CÉLIMÈNE

La paix !

PHILINTE

Je vous l'impose !

CÉLIMÈNE

Et moi, je vous l'ordonne !

PHILINTE, *exaspéré.*

Oh !

CÉLIMÈNE

Quel besoin, bon Dieu, de jeter les hauts cris ?
Un galant comme vous égale trois maris.

PHILINTE

La peste vous étouffe, et vous et vos pareilles !

CÉLIMÈNE

Mais parlez donc moins fort ; les murs ont des oreilles.
Si j'eus, pour mon malheur, le tort de vous aimer,
Il n'est pas à propos de les en informer.
Aussi bien, avec vous, je veux être sincère ;
Une explication qui devient nécessaire
Me contraint à vous dire en bonne vérité
Que vous marchez tout droit vers l'importunité.
Votre ombrageux amour, trop prompt à la querelle,
Change de plus en plus Clitandre en Sganarelle,
Philinte. Sur ce point, qu'il daigne ouvrir les yeux.
Le mien n'y risque rien, que de s'en porter mieux.
Tenez-vous-le pour dit.

PHILINTE

Alceste...

CÉLIMÈNE

En cette affaire
Je conçois assez mal ce qu'Alceste vient faire.
Je vous trouve plaisant, mon cher, quand vous venez
Me bailler froidement de ce nom par le nez.
Osez donc, s'il vous plaît, me regarder sans rire.
Et m'épargnez des mots inutiles à dire.

PHILINTE

Le pauvre homme !

CÉLIMÈNE

Plaît-il ?... Vous avez dit ? Comment ?
Le pauvre homme ?... Ouais ! le mot part d'un bon sentiment !
A « Pauvre homme », sans doute, il faut rendre les armes,
Et ce pauvre « Pauvre homme » attendrit jusqu'aux larmes.
Tout au plus, j'oserai vous demander pourquoi
Vous prenez, en parlant, l'air de parler pour moi.
Alceste, de vos soins, eut sa part, ce me semble,
Et nous l'avons un peu sacré « Pauvre homme » ensemble.
Modérez donc l'ardeur d'un si noble courroux
Est-ce que, par hasard, j'ai commencé sans vous ?
(*Mouvement de Philinte.*)
Eh ! quelle rage, aussi de me prendre pour cible ?
Qu'ai-je donc fait, mon Dieu, de si répréhensible ?
Pourquoi ces airs de dogue et ce ton irrité ?
Je ne vous comprends pas, Philinte, en vérité.
On croirait qu'avec vous en couchant côte à côte
J'aurais fait quelque mal et commis quelque faute.

PHILINTE, *stupéfait.*

Pourtant vos torts...

CÉLIMÈNE

Quels torts ?

PHILINTE, *avec grandeur d'âme.*

S'aveugler à tel point ?...
C'est les avoir deux fois, que ne les sentir point !
Que le cœur de la femme est fait d'étrange sorte,

Et que l'homme sur elle, en loyauté l'emporte !
Quoi donc ! Il faut qu'ici je me voie obligé
De prendre cause et fait pour l'époux outragé ?
C'est à moi, — triste effet de l'humaine faiblesse, —
(J'en conviens sans détour mais non pas sans noblesse),
Qu'il faut, d'Alceste... ?

CÉLIMÈNE

Au temps où me faisant sa cour
Alceste à mes genoux rugissait son amour,
Ce troubadour transi, doublé de belluaire,
Eut parfois l'art et l'heur de ne me pas déplaire.
Outre qu'à franc parler la peur qu'il m'inspirait
N'était pas à mes yeux sans charme et sans attrait,
A sentir sous mon pied cette bête matée
Se débattre à la fois soumise et révoltée
Et son regard chargé de haine et de poison
Du matin jusqu'au soir m'insulter sans raison,
Vainquant avec péril et dès lors avec gloire,
Je goûtais à son prix l'orgueil de la victoire.
D'accord. — Mais aujourd'hui qu'il montre, humanisé,
Les talents d'agrément d'un ours apprivoisé,
Apte à la contredanse et souple à la voltige,
Ce qu'il acquiert en grâce, il le perd en prestige.
Tel vainqueur de tournoi cesse de me toucher,
Qui, déposant l'armure avant de se coucher,
Désormais sans haubert, sans casque et sans cuirasse,
N'est plus qu'un crustacé veuf de sa carapace.
Dans l'emploi des Acaste et des Prince Charmant,
Notre homme à m'émouvoir tâche inutilement.
Il y marque une ardeur à nulle autre seconde,
Mais, n'étant plus quelqu'un, il devient tout le monde,
Et tournant au fâcheux, d'irritant qu'il était
Il ne garde plus rien du peu qui lui restait.
Alceste converti n'a plus de raison d'être.
Le mari n'est jamais qu'un laquais ou qu'un maître.
La femme a, sur ce point, des raisons qui font loi.
Le ciel, qui les voulut, en sait seul le pourquoi.

Cependant, depuis un instant, Alceste est ren-

tré sans que Célimène et Philinte s'en soient aperçus. Il demeure immobile, au fond du théâtre.

PHILINTE, *après un silence.*

Tout en ne voyant pas, lorsque je m'examine,
Que la malignité soit le but où j'incline,
Et bien que mon humeur se complaise fort peu
A jeter, comme on dit, de l'huile sur le feu,
Il me faut confesser de façon simple et nette
Que vous avez raison des pieds jusqu'à la tête.
Oui, mon cœur de droiture et de justice épris
Se rend à des griefs dont il sent tout le prix,
Madame ; et de regret mon âme tourmentée
Gémit de vous avoir un moment disputée.
L'amour est quelquefois prompt à l'emportement,
Mais on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant,
Et...

CÉLIMÈNE

Philinte, il suffit. Ces paroles sensées
Font l'honneur de celui qui les a prononcées.

(*En gage de réconciliation, elle lui présente sa main, que Philinte couvre de baisers.*)

Vous comprenez enfin ?

PHILINTE

Je vous comprends si bien
Que votre sentiment concorde avec le mien.
Je me serais gardé d'en rien mettre en lumière ;
Mais puisqu'il vous a plu de parler la première,
Je ne vous cache pas qu'Alceste, à mon avis,
Est vraiment ridicule autant qu'il est permis.

CÉLIMÈNE

Il eut toujours un peu la sottise en partage.

PHILINTE

Oui ; mais s'en croyant moins, il en a davantage.

CÉLIMÈNE

D'autant plus que ses airs d'amnistier les gens,
Pour ceux qui n'ont rien fait sont fort désobligeants.

PHILINTE

Je me disais aussi : « Ce donneur d'eau bénite
« A quelque chose en soi qui me blesse et m'irrite ! »

CÉLIMÈNE

L'ennuyeux animal !

PHILINTE

Le triste compagnon !

CÉLIMÈNE

Je l'aimais mieux bourru !
Je l'aimais mieux grognon !

CÉLIMÈNE, *s'éventant.*

Je goûte à le tromper des douceurs non pareilles !

PHILINTE, *avec noblesse.*

Ma conscience en paix dort sur ses deux oreilles.

CÉLIMÈNE

Il n'a, de vous à moi, que ce qu'il a cherché.

PHILINTE

On est toujours puni par où l'on a péché.

CÉLIMÈNE, *souriant à Philinte.*

Cœur généreux et pur !

PHILINTE, *attendri.*

Ame sincère et tendre !

CÉLIMÈNE

Que nous sommes bien faits, ami, pour nous comprendre !

PHILINTE

Pour être l'un à l'autre et, dans tout, de moitié !
Et...

A ce moment Alceste tousse légèrement. Du même mouvement Philinte et Célimène se tournent vers le fond du théâtre et l'aperçoivent.

CÉLIMÈNE et PHILINTE, *ensemble.*

Oh !

ALCESTE, *désignant successivement Célimène, puis Philinte.*

Mon seul amour, et ma seule amitié !

SCÈNE VI

ALCESTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE

ALCESTE, *qui est descendu en scène.*

Certes, en m'engageant sur la nouvelle route
Où m'obligea mon cœur hanté d'un dernier doute,
Je ne savais que trop où me portaient mes pas,
Et le fossé promis au chemin de Damas ;
Mais je n'aurais pas cru, quand j'ai risqué l'épreuve,
Que les pleurs de mes yeux me fourniraient ma preuve,
Et que le crime, au seuil de ma propre maison,
Me viendrait démontrer combien j'avais raison !...

(*L'indignation s'empare de lui. Célimène et Philinte échangent un coup d'œil inquiet. Mais non. Des larmes ont jailli de ses yeux, qu'il essuie silencieusement ; et sa raison recouvrée prend le dessus sur la fureur. Un grand temps. Il poursuit enfin.*)

N'importe, tout est bien, puisque je puis en somme,
Ayant fait jusqu'au bout mon devoir d'honnête homme,
N'ayant rien obtenu, mais ayant tout tenté,
De mon stérile effort invoquer la fierté !
Las de l'humain commerce et de sa turpitude
— Dont j'avais le soupçon, dont j'ai la certitude ! —
Dépouillé du bonheur qui fut un temps le mien,
Maître de l'affreux droit de n'espérer plus rien,
Il m'est permis d'aller... — Qu'on m'y vienne poursuivre ! —
Traîner au fond d'un bois la tristesse de vivre,
En tâchant à savoir, dans leur rivalité,
Qui, de l'homme ou du loup, l'emporte en cruauté.

Il sort.

RIDEAU

LA CRUCHE [1]

Théâtre de la Renaissance, 27 février 1909.
Théâtre Michel, 1913

(1) Pierre Wolff, collaborateur.

PERSONNAGES

	Renaissance	Théatre Michel
	MM.	MM.
LAVERNIÉ	Lucien Guitry.	Claude Garry.
LAURIANE	Félix Galipaux.	Galipaux.
MARVEJOL	Berthier.	Bélières.
UN GAMIN.....	X...	
	Mmes	Mmes
MARGOT	Jeanne Desclos.	Juliette Margel.
CAMILLE	Marguerite Caron.	Marie Marcilly.
URSULE	C. Delys.	

ACTE PREMIER

A Chennevières ; un jardin planté d'iris et de roses, qu'une haie, au fond, sépare d'une allée banale sur laquelle donnent de petites villas. A droite du théâtre, la maison. A gauche, la barrière d'entrée. Au lever du rideau, assise, Margot se livre à un travail de femme. Lauriane, en bras de chemise, le chef coiffé d'un panama, et un arrosoir à la main, fait fonctionner le bras d'une pompe placée à gauche du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE

LAURIANE, MARGOT

LAURIANE. — Certes, je peux le dire à voix haute : je me soucie des palmes académiques comme de mon premier caleçon de bain. Il n'en est pas moins vrai que le doute où je vis de savoir si je les ai ou si je ne les ai pas me crée un odieux état d'âme. Tu es sûre qu'on ne trouve pas l'*Officiel* à Chennevières ?

MARGOT. — Sûre. Je te l'ai déjà dit cent fois.

LAURIANE. — A Champigny ?

MARGOT. — Pas davantage.

LAURIANE. — Et à La Varenne ?

MARGOT. — Pas plus.

LAURIANE. — Drôle d'idée que j'ai eue d'avoir choisi ce patelin pour y venir passer mes vacances !... Je la retiens, la banlieue ! En tout cas, tu pourrais me laisser passer ; tu vois bien que je vais tirer de l'eau.

MARGOT, *qui se range.* — Oh ! pardon.

LAURIANE, *le bras en mouvement sur le levier de la pompe.* — C'est comme Lavernié. Si jamais ma chienne fait des petits, tu parles, ma fille, non mais tu parles si je lui en mets un de côté.

MARGOT. — Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

LAURIANE. — Il m'a fait que l'*Officiel* est mis en vente à six heures du matin, qu'il est près de cinq heures du soir, que ce grand imbécile me laisse sans nouvelles, et que quand on a dit aux gens : « Je t'enverrai une dépêche sitôt qu'il y aura du nouveau », on ne doit pas les laisser sur le gril comme de simples Saint-Laurent. C'est vrai, ça... Mais range-toi donc ! C'est curieux, ce besoin d'être toujours dans mes jambes !... (*Il passe devant Margot, les arrosoirs à la main, gagne la haie qui isole son petit jardin de l'allée banale de la ville. Là, brusquement :*) Tiens, Camille !...

MARGOT. — Qui, Camille ?

LAURIANE. — La femme de Marvejol.

MARGOT. — Eh bien, ne te gêne plus. Tu pourrais dire : « Madame ».

LAURIANE. — Tu n'as pas la prétention de me donner des leçons de savoir-vivre ?

MARGOT. — Je n'ai aucune prétention, tu le sais bien.

LAURIANE, *ironique.* — Tu as tort ; tu devrais en avoir, à la beauté, et même à l'intelligence.

MARGOT. — Pourquoi essayes-tu de m'humilier ? Je ne t'ai rien dit de blessant, moi. Simplement, je te fais remarquer que tu pousses un peu loin la familiarité avec des gens que tu connais à peine et auxquels nous ne sommes liés que par des relations de voisinage.

LAURIANE. — C'est ton avis ?

MARGOT. — C'est mon avis.

LAURIANE. — Eh bien, tu me rases, voilà le mien.

MARGOT. — N'en parlons plus.

LAURIANE, *les yeux sur Camille qui vient d'apparaître par la droite et dont on voit le haut du corps par-dessus la haie de séparation.* — Cette femme me ferait passer par un trou de souris... (*Haut.*) Belle dame...

SCÈNE II

LES MÊMES, CAMILLE

CAMILLE. — Bonjour, monsieur Lauriane ; bonjour, madame Lauriane.

MARGOT. — Bonjour, chère madame.

LAURIANE. — Madame Marvejol, je suis votre serviteur. Madame est allée à Paris ?

CAMILLE. — Oh ! un saut entre deux trains ! Juste le temps qu'il faut à une Parisienne pour dépenser vingt francs au Louvre en acquisitions inutiles.

LAURIANE. — Bah ! quelles acquisitions ?

MARGOT. — Tu es indiscret, Charles.

CAMILLE. — Ne m'en parlez pas ! Je n'ai rien trouvé à mon goût. Ces grands magasins sont d'un pauvre !... Où est mon mari ?

LAURIANE. — Marvejol ? Il est où vous l'avez mis. Ayant reçu de vous une consigne qu'il observe, ce modèle des époux taquine le goujon, les jambes dans l'eau et la tête au soleil. Ah ! le gaillard est bien dressé... (*Bas.*) Si vous saviez comme votre chapeau vous va bien.

CAMILLE, *à part.* — Qu'est-ce qui lui prend ?

Fausse sortie.

LAURIANE. — Dites-moi, chère madame...

CAMILLE, *redescendant.* — Cher monsieur ?

LAURIANE. — Vous n'auriez pas eu par hasard l'idée d'acheter l'*Officiel ?*

CAMILLE, *stupéfaite.* — Ma foi, non.

MARGOT. — Charles !

LAURIANE. — Et après ?... Au lieu de te mêler de ce qui ne te regarde pas, tu ferais mieux d'engager madame à venir se reposer chez nous, en attendant le retour de M. Marvejol.

CAMILLE. — Vous êtes trop aimables.

LAURIANE. — Allons donc ! Des cérémonies ! Vous prendrez bien un verre de bière.

CAMILLE, *hésitant.* — Merci.

MARGOT. — Merci oui ?

CAMILLE, *qui se décide.* — Merci oui.

MARGOT. — A la bonne heure.

CAMILLE. — J'enlève mon chapeau et je reviens.

LAURIANE, *à mi-voix, ému.* — Vous êtes bonne.

CAMILLE, *riant.* — Il fait chaud, et j'ai soif, voilà tout. A tout à l'heure.

MARGOT. — C'est cela.

CAMILLE, *à part, remarquant que Lauriane ne la perd pas des yeux.* — Il m'agace !

LAURIANE, *à part.* — Elle m'excite.

Camille sort.

SCÈNE III

LAURIANE, MARGOT

Lauriane reprend ses arrosoirs qu'il avait déposés à terre et commence à donner à boire à ses rosiers, tout en fredonnant un petit air.

LAURIANE. — Et, le plus joli de l'affaire, c'est qu'il en avait fait la sienne.

MARGOT. — Qui ?

LAURIANE. — Lavernié !... Tu as toujours l'air de ne pas savoir ce qu'on veut te dire. (*Il hausse les épaules.*) En a-t-il assez fait de l'esbroufe ! Et : « mes relations » par-ci... et « mon crédit » par-là... et je « vais t'enlever ça en cinq sec »... Vantard, va !... — Il crevait de soif...

MARGOT. — Lavernié ?

LAURIANE. — Le *Maréchal Niel !* Tu n'es jamais à la question... (*Tout en parlant, il a inondé d'un filet d'eau un rosier garni de magnifiques roses jaunes.*) Est-il assez beau, ce gaillard-là ? On jurerait du beurre salé... (*Poursuivi de son idée fixe.*) Heureusement que ça m'est égal. Je me connais, je sais ce que je vaux, j'ai ma propre considération et ça suffit à mon bonheur. Quant aux hochets de la vanité, serviteur de tout mon cœur !

Il chante.

Tu, tu, tu,
La y tou la la !

Dieu que t'as l'air bête !...

MARGOT. — Merci. Tu es plein d'attentions pour moi, et je mène à tes côtés une existence pleine de charmes.

LAURIANE. — Veux-tu en changer ? A ton aise ! la porte est là, et la gare n'est pas loin. Nous ne sommes pas mariés, ma fille.

MARGOT. — Crie-le donc plus haut. Les voisins pourraient ne pas avoir entendu.

LAURIANE. — Les voisins ? Je m'en fiche, des voisins... Et puis, d'abord, pourquoi n'es-tu pas à la cave ?

MARGOT. — A la cave ?

LAURIANE. — Naturellement ! Non seulement tu devrais y être ; tu devrais en être revenue... (*Camille réapparaît au fond.*) Tiens ! voilà notre invitée. Grouille-toi un peu, sacrebleu !... Va chercher une bouteille de bière ! Quel malheur, bon sang, d'être rivé à une empotée pareille !

MARGOT. — Plains-toi.

LAURIANE. — C'est bon !

CAMILLE, *de l'autre côté de la barrière.* — Je vous fais fuir ?

MARGOT. — Je reviens.

Elle sort.

SCÈNE IV

LAURIANE, CAMILLE

LAURIANE, *ouvrant à Camille la barrière qui donne accès à son jardin.* — Entrez donc !

CAMILLE. — Parions que je vous dérange.

LAURIANE, *très aimable.* — Vous plaisantez. Tenez, asseyez-vous là.

CAMILLE. — Merci.

Elle prend son ouvrage. Lauriane la regarde, l'air attendri.

LAURIANE. — Vous êtes bien ?

CAMILLE. — Je suis bien.

LAURIANE. — Très bien ?

CAMILLE. — Tout à fait bien. Mais vous étiez, je crois, en train

de faire boire vos rosiers. Je vois d'ici un *Maréchal Niel* qui réclame votre assistance et une *Gloire de Dijon* qui souffre de la pépie.

LAURIANE. — Le *Maréchal* a bu comme un chantre de village et la *Gloire de Dijon* a les pieds dans la vase, comme un simple Marvejol.

CAMILLE. — C'est bien, ce que vous dites là.

LAURIANE. — Moins bien que ce que vous faites.

CAMILLE. — Tout de bon ?

LAURIANE. — Qu'est-ce que ça représente ?

CAMILLE. — Une maison dans des arbres.

LAURIANE. — Le fait est qu'il n'y a pas d'erreur. Ça, c'est les arbres, et ça, c'est la maison... C'est rudement bien imité. Et quand on songe, Seigneur, qu'un travail comme celui-là a pu sortir de petites menottes comme celles-ci. Donnez un peu la patte.

CAMILLE, *lui donnant la main.* — Vous lisez dans les mains ?

LAURIANE. — Des fois.

CAMILLE. — Qu'y voyez-vous ?

LAURIANE. — Des choses.

CAMILLE. — Quelles choses ?

LAURIANE. — Des choses...

CAMILLE. — Enfin, expliquez-vous...

LAURIANE. — Soit, je m'explique... (*Il tombe à genoux.*) Camille, je vous aime.

CAMILLE. — Hein ? Quoi ? Qu'est-ce ?

LAURIANE. — Camille, je vous aime.

CAMILLE. — C'est une plaisanterie !... Voulez-vous bien vous relever ? Oh ! mais nous allons nous fâcher.

LAURIANE. — Camille, écoutez-moi.

CAMILLE. — Encore une fois, monsieur Lauriane.

LAURIANE. — Je vous jure que ce n'est pas l'air de la campagne...

CAMILLE. — Mais relevez-vous donc.

LAURIANE. — Jamais !

CAMILLE. — Vous allez être ridicule ; prenez garde...

LAURIANE. — Cœur de roche !

CAMILLE. — En voilà assez ! Cette petite bouffonnerie champêtre a plus que suffisamment duré : l'instant est proche où elle deviendrait fastidieuse. Une dernière fois, debout ! D'ailleurs, voici Mme Lauriane.

LAURIANE. — Naturellement.

SCÈNE V

LES MÊMES, MARGOT

MARGOT. — Tu es souffrant ?

LAURIANE. — Pourquoi ?

MARGOT. — Tu es rouge comme un coquelicot.

LAURIANE. — Tiens, j'en ai le droit, je suppose, depuis deux heures que j'use mon huile de bras à faire fonctionner la pompe !... Il n'y a pas de prise d'eau, ici. Si on m'y revoit, dans cette maison, j'ose dire que ce sera dans un songe.

MARGOT. — Tu as encore l'air de t'en prendre à moi !

LAURIANE. — Je sais ce que je dis.

MARGOT, *les larmes aux yeux.* — Oh ! Oh ! Oh ! Oh !

LAURIANE. — Et puis, pas de musique ! Je ne suis pas d'humeur à la supporter !... pas plus que tes airs de victime !... Aussi bien, je l'avais oublié, nous avons à causer.

CAMILLE. — Je vous gêne ?

LAURIANE. — En aucune façon, chère amie. Je vous prierai même de demeurer, car l'instant est venu pour moi d'ouvrir aux étrangers la porte de ma maison et de mettre ma vie au soleil.

MARGOT. — Vous allez voir que j'ai encore commis des crimes.

LAURIANE. — Pas de grands mots !... (*Se fouillant.*) Où l'ai-je fourré ?... Le voici... Qu'est-ce que c'est que ça ?

MARGOT. — Un pierrot.

LAURIANE. — Un pierrot... Je ne te l'ai pas fait dire !... l'espoir du printemps et l'amour d'une mère ! Au faîte de ce hêtre se balançait doucement un nid qui faisait mon attendrissement, où se battaient, s'ébattaient, se débattaient trois nouveau-nés, sans barbe et sans moustache encore !... Et c'était pour moi une fête de jeter en passant un sourire aux espièglerie de leur ingénuité. Total : l'appartement vide, et la mère en pleurs sur la branche !... Le chat de madame a passé par là !... Charmant animal !... Que je le chope au bout de mon fusil, et je lui colle deux balles dans la peau ; vous verrez si ça fera un pli. Pan ! Pan !

MARGOT, *souriant.* — Tu n'as pas de fusil.

LAURIANE. — C'est possible. Que je mette la main dessus alors ; et je lui fais sauter la queue d'un coup de hache. Bing !

MARGOT. — Tu n'as pas de hache.

LAURIANE. — Non ? Eh bien, je l'enverrai, la tête la première, voir au fond du puits si j'y suis.

MARGOT. — Il n'y a pas de puits.

LAURIANE. — Je me tue à le dire ! Encore un des avantages de cette extraordinaire maison. Ah ! je t'en aurai, des obligations !... Je t'en dois des actions de grâces !... Allons ! plus un mot ! Silence ! Ne m'oblige pas à te rappeler qu'il n'y a qu'un maître chez nous.

MARGOT. — Croyez-vous, hein ?

CAMILLE. — Il plaisante... Voyons, monsieur Lauriane...

LAURIANE. — Chère madame, je n'ai l'habitude d'exposer au grand jour ni mes pleurs ni mes plaies. Mettons que je plaisante et n'en parlons plus.

Il remonte.

CAMILLE, *bas, à Margot.* — Il n'est pas méchant, au fond.

MARGOT. — Je sais bien... Mais tout de même... C'est à en tomber malade, voyez-vous...

LAURIANE, *au fond, l'œil au loin parti à la découverte du facteur rural qui ne vient pas.* — Toujours pas de dépêche !... (*Un gamin entre en courant et hors d'haleine.*) Qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'es pas le facteur, toi ?

LE GAMIN. — Non, m'sieu.

LAURIANE. — Eh bien ?

LE GAMIN. — M'ame Marvejol, s'il vous plaît ?

CAMILLE. — C'est moi, petit. Que me veux-tu ?

LE GAMIN. — C'est un monsieur qu'est là-bas, au bord de la rivière, qui pêche et qui a les pieds dans l'eau. Alors, il m'a dit comme ça de dire comme ça à madame que chaque fois qu'il allait pêcher, madame lui emportait ses chaussures ; alors que madame les lui rende, rapport qui peut pas revenir sans.

Lauriane rit.

CAMILLE, *vexée.* — Pourquoi riez-vous ? Simple distraction... Va à côté, petit, la bonne t'en fera un paquet.

LAURIANE. — C'est tout de même extraordinaire ce télégramme qui n'arrive pas ! (*A Ursule qui est venue sur le seuil de la porte y secouer son panier à salade.*) Le télégraphiste n'est pas venu ?

URSULE. — Le télégraphiste ? Si, monsieur.

LAURIANE. — Le télégraphiste est venu ?

URSULE. — Y a au moins une heure.

LAURIANE. — Quoi faire ?

URSULE. — Apporter une dépêche.

LAURIANE. — Pour qui ?

URSULE. — Pour vous.

LAURIANE. — Eh bien, où est-elle ?

URSULE, *la tirant de sa poche.* — La voici. J'attendais que Monsieur me la demande.

LAURIANE. — Buse ! Brute !... A-t-on idée de ça !... et vous croyez que des êtres pareils, la Société ne ferait pas mieux de les détruire ?

URSULE, *épouvantée.* — Monsieur veut me détruire ?

LAURIANE. — Zut ! Silence ! Sortez de mes yeux, vous et votre panier à salade ! Vous m'exaspérez, tous les deux !

URSULE, *disparaissant.* — Eh bien, en voilà une affaire !

Lauriane, du doigt, fait éclater le pli ; il y jette un coup d'œil, pousse un cri et disparaît précipitamment à l'intérieur de l'habitation, laissant Margot et Camille stupéfaites.

CAMILLE. — Eh bien ?

MARGOT. — Comment ?

CAMILLE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

MARGOT. — Je ne comprends pas... Il attendait une dépêche... mais... je ne sais...

CAMILLE. — Une mauvaise nouvelle, peut-être !

MARGOT. — J'espère que non... D'ailleurs, le voici...

Lauriane, en effet, apparaît, transfiguré, rajeuni de vingt ans. Il a passé une redingote qu'il achève de refermer sur lui. Margot s'est élancée, mais lui, sans violence, l'écarte de la main droite, va droit à Camille et se penche pour l'embrasser.

LAURIANE. — Belle dame...

CAMILLE. — Ah çà !...

LAURIANE, *en l'embrassant.* — Permettez !

CAMILLE. — Il m'effraye.

LAURIANE, *en embrassant Margot sur les deux joues.* — Et toi aussi, ma fille, toi aussi !... Nous ne sommes pas toujours d'accord,

mais une minute comme celle-ci fait oublier bien des mauvaises journées ! Enfin, ne parlons plus de ces choses attristantes ! L'éponge est passée. Tout est dit.

MARGOT, *très étonnée.* — Mon Dieu...

LAURIANE, *lui tendant la dépêche.* — C'est fait. Lis.

MARGOT, *lisant.* — « Vu le ministre. L'affaire est dans le sac. J'arrive. »

CAMILLE. — Quelle affaire ?

LAURIANE, *badin.* — Curieuse...

CAMILLE. — Les palmes ! Dieu me pardonne !

LAURIANE, *modeste.* — Elles-mêmes !

CAMILLE, *à Margot.* — Vous ne pouviez pas le dire plus tôt, cachottière !

MARGOT. — Si je m'étais trompée...

LAURIANE, *de même.* — Le mal n'eût pas été si grand... Pour l'importance que ça a...

CAMILLE. — Vous êtes trop modeste.

LAURIANE. — Allons donc !

CAMILLE. — Mes compliments !

LAURIANE. — Vous plaisantez !

CAMILLE. — Du tout !

LAURIANE. — Vraiment ?

CAMILLE. — Vraiment !

LAURIANE, *désignant Margot.* — Alors, merci pour elle. (*A Margot.*) Tu entends, on te complimente. (*A Camille.*) Je vous ferai d'ailleurs remarquer qu'elle affecte un manque évident d'enthousiasme.

MARGOT. — Moi ?

LAURIANE. — Et que, sans se lancer dans des démonstrations

incompatibles avec sa nature de fer-blanc, elle pourrait accueillir d'un visage moins tragique la distinction dont je suis l'objet... (*Margot veut parler*)... distinction, en somme flatteuse, et dont tout l'honneur est pour elle.

MARGOT. — Mais c'est un parti pris !... Mais cela devient odieux !

LAURIANE. — Ça va bien.

MARGOT, *à Camille.* — Lui ai-je dit quelque chose ?

CAMILLE. — Tenez, vous êtes un monstre... ! Pauvre petite ! (*Elle l'embrasse.*) Courez donc l'embrasser, vous aussi.

LAURIANE, *bas.* — Devant vous ?

CAMILLE. — Pourquoi pas ?

LAURIANE. — Puisque vous l'ordonnez !... (*Il embrasse Margot du bout des lèvres.*) Sur ce, l'incident est clos... Fais voir la dépêche... (*La relisant.*) « Dans le sac ! » Sacré Lavernié ! Ça me fait plaisir aussi pour lui ! Nous allons nous faire du bon sang !

CAMILLE. — Quel Lavernié ?

LAURIANE, *étonné.* — Henri Lavernié.

CAMILLE. — Le peintre ?

LAURIANE. — Vous le connaissez ?

CAMILLE, *très hésitante.* — De nom... un peu.

Ursule entre.

SCÈNE VI

LES MÊMES, URSULE

LAURIANE, *vivement et à mi-voix.* — Chtt !... Ursule !... (*Désignant du doigt sa boutonnière.*) Nous allons rire ! (*A Ursule.*) Qu'est-ce qu'il y a, ma bonne Ursule ?

URSULE. — Je venais demander à madame...

LAURIANE, *familier.* — Approchez, Ursule ; approchez. Le dîner sera-t-il bon ce soir ?

URSULE. — Je l'espère, monsieur.

LAURIANE. — Elle l'espère ! Brave fille !... Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ! Aurais-je une tache sur mon vêtement ?

URSULE. — Je n'en vois point.

LAURIANE. — Regardez bien... Non ?... Rien ne vous frappe ?

URSULE. — Non, monsieur.

LAURIANE, *furieux.* — Rompez !... Assez causé comme ça !

URSULE. — Mais, monsieur...

LAURIANE. — Assez causé !... (*Ursule sort. A part.*) En voilà une que je ficherai à la porte à la première occasion... (*Mais il aperçoit Marvejol.*) Chtt !... Marvejol !... On va rigoler. Plus un mot !...

SCÈNE VII

LAURIANE, CAMILLE, MARGOT, MARVEJOL

Marvejol entre, les lignes sur l'épaule, le filet à la main.

MARVEJOL. — Mesdames, bonsoir !... Bonsoir, madame Lauriane... (*A Camille.*) Bonsoir, Coco !... (*A Lauriane qui l'attend de pied ferme à l'autre bout du théâtre, souriant, l'air futé et malin d'un monsieur qui en a fait une bien bonne.*) Bonjour, vous ! (*A Camille.*) Dis-moi, Coco ?... C'est très gentil à toi de m'accompagner jusqu'au bord de l'eau... mais dès que j'ai le dos tourné, tu me confisques mes souliers... (*S'interrompant, à Lauriane :*) Pourquoi sifflez-vous ?

LAURIANE. — Allez toujours, vous m'intéressez.

MARVEJOL. — ... tu me confisques mes souliers et on ne te revoit plus.

CAMILLE. — Coco !

MARVEJOL. — Je ne suis pas jaloux... (*A Lauriane qui siffle toujours.*) Ah çà !... (*A Camille*) mais c'est un système qui m'empêcherait de courir après toi, si jamais, un jour, je le devenais... (*En regardant Lauriane.*) Coco, tu m'as fait une farce !

LAURIANE. — Est-il bête !

CAMILLE. — Comment. Tu ne vois pas ?...

Elle désigne la boutonnière de Lauriane.

MARVEJOL *s'approche, se penche, et, très simplement, sans le moindre étonnement.* — C'est pour ça ?... Oh ! tout le monde les a, aujourd'hui.

LAURIANE, *hors de lui, se retourne brusquement vers Margot.* — Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

MARGOT. — Rien.

LAURIANE. — Ce n'est pas une occupation. Lavernié nous arrive. La chambre d'ami ?

MARGOT. — Elle est prête.

LAURIANE. — Ça m'étonne. Ton dîner ?

MARGOT. — J'ai mis le pot-au-feu.

LAURIANE. — Ça ne m'étonne pas. Tu sais pourtant bien que Lavernié ne peut pas le voir en peinture !

A ce moment.

LAVERNIÉ, *apparaissant par-dessus la haie, comme tout à l'heure.* — Pas un mot de vrai. J'adore la plate-côte, au contraire !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LAVERNIÉ

LAURIANE. — Lavernié !

LAVERNIÉ, *entrant.* — En personne !

MARGOT, *courant à lui.* — Henri !... Bonjour ! Bonjour ! Ah, bonjour !

LAVERNIÉ. — Bonjour, ma petite Margot ! Tournez-vous par ici, que je voie si vous êtes toujours la plus jolie, comme la Suzon de la chanson. — Bon ! Tout va bien. Montrez vos dents.

MARGOT, *gênée.* — Henri...

LAVERNIÉ. — Montrez vos dents, que diable ! puisque j'ai plaisir à les voir. — Est-ce que je ne vous ai pas, un jour, baptisée la princesse Quenottes ?

MARGOT. — Si !

Elle rit.

LAVERNIÉ, *ravi.* — Splendeur ! Magnificence ! Féerie ! — Mon Dieu, que j'ai d'amitié pour vous !

Il l'embrasse.

LAURIANE. — Ne t'épate pas.

LAVERNIÉ. — C'est ce que je fais.

Il embrasse Margot sur l'autre joue.

LAURIANE. — Grapille ! Grapille !

LAVERNIÉ. — Je cueille des pêches ; on a le droit. Et puis, laissez-nous tranquilles, hein. C'est mon amie, cette enfant-là ! c'est mon chou et ma préférée !... Pas, Margot ?

MARGOT. — Bien sûr.

LAVERNIÉ. — Tu entends ? (*Il rit, puis, revenant à Lauriane, il lui serre la main avec beaucoup d'affection.*) Qu'est-ce que tu deviens, autrement ?

LAURIANE. — Et toi ?

LAVERNIÉ. — Oh ! moi, mon bon, je suis comme beaucoup d'autres : je deviens vieux tout doucettement. Je m'éveille tous les matins avec un jour de plus que la veille, et j'en pleure de rage jusqu'au soir. A part cela, je relis les lettres des maîtresses qui m'ont trompé et des amis qui m'ont trahi ; je compte mes rides du bout de mon doigt en me regardant dans la glace, et quand

j'ai une minute à moi, je retouche mon testament, ou j'y ajoute un codicille. Enfin, je me distrais, quoi ! je m'amuse.

LAURIANE. — Farceur !... que je te présente, au fait ! Mon ami, mon vieil ami, Henri Lavernié. Madame et monsieur Marvejol, nos voisins et nos amis.

On se salue. Les hommes échangent des poignées de main.

LAURIANE. — Et maintenant, que la fête commence !... Ursule !

Apparition de la bonne.

URSULE. — Monsieur ?

LAURIANE. — Montez la valise de monsieur. Débarrasse-toi de ton chapeau. Veux-tu un panama ?

LAVERNIÉ. — Merci.

LAURIANE. — Une vieille casquette à moi ?

LAVERNIÉ. — Non.

LAURIANE. — Un verre de madère ?

LAVERNIÉ. — Rien du tout.

LAURIANE. — Lavernié, tu n'es pas gentil... J'aurais aimé, le verre en main, et une émotion dans la voix...

LAVERNIÉ, *apercevant la boutonnière de Lauriane.* — Qu'est-ce que tu as donc là ?... Ote ça !...

LAURIANE. — Quoi ?

LAVERNIÉ. — Ote ça !...

LAURIANE. — Mais...

LAVERNIÉ. — Ote ça, je te dis...

Il s'éloigne et va au couple Marvejol.

LAURIANE, *abasourdi.* — Qu'est-ce qui lui prend ?

MARVEJOL, *à Lavernié.* — N'avez-vous pas, cher monsieur, exposé au Salon dernier une vue de Venise ?... Exquise d'ailleurs, et d'un ton...

LAVERNIÉ. — Je ne fais que le portrait, cher monsieur...

MARVEJOL, *gêné.* — Ah ! Parfaitement !

MARGOT, *à Lauriane, étonnée de voir Ursule dresser le couvert dans le jardin.* — On dîne dans le jardin ?

LAURIANE, *en haussant les épaules.* — Dans la cave. Aimes-tu mieux que ce soit sur le toit ? (*A Lavernié.*) Nous dînons dehors, n'est-ce pas ?... Tu n'y vois pas d'inconvénient ?

LAVERNIÉ. — Au contraire. (*Regardant les palmes de Lauriane.*) Encore !... Ote donc ça !...

LAURIANE. — A cause ?

LAVERNIÉ. — A cause... Pas devant le monde. Tout à l'heure...

LAURIANE, *à part.* — Ah çà !... Ah çà !...

CAMILLE, *dans un coin, bas à Lavernié qui s'est approché d'elle.* — En voilà une surprise !

LAVERNIÉ, *bas.* — Si je m'attendais à cela !...

CAMILLE, *bas.* — Qu'est-ce que tu fais ici ?

LAVERNIÉ, *bas.* — Vous êtes donc à Chennevières ?

CAMILLE, *bas.* — Tu le sais bien ! Je te l'ai écrit.

LAVERNIÉ, *bas.* — Rien reçu.

CAMILLE, *bas.* — C'est extraordinaire.

LAVERNIÉ, *bas.* — D'ailleurs, j'étais en voyage. Je t'en ai informée.

CAMILLE, *bas.* — Rien reçu non plus ! — Où cela ?

LAVERNIÉ, *bas.* — Poste restante, comme toujours. Place Clichy. A. B. C.

CAMILLE, *bas.* — A. B. C. ! Imbécile ! (*Rectifiant.*) X. Y. Z... 555 !

LAVERNIÉ, *bas.* — Tout s'explique !

CAMILLE, *bas.* — Tu connais donc les Lauriane ?

LAVERNIÉ, *bas.* — Il faut croire.

CAMILLE, *bas.* — Tu ne me l'avais jamais dit.

LAVERNIÉ, *bas.* — Tu ne me l'avais jamais demandé.

CAMILLE, *haussant les épaules, bas.* — En voilà une réponse !... Quand te verrai-je ?

LAVERNIÉ, *bas.* — Un de ces jours.

CAMILLE, *bas.* — Je veux savoir tout de suite.

LAVERNIÉ, *bas.* — Eh bien... Chut ! On nous regarde !

Apparition d'Aurélie, la bonne des Marvejol. Elle passe la tête par-dessus la haie qui sépare les deux jardins.

AURÉLIE. — Madame est servie.

MARVEJOL. — Allons, Coco !

CAMILLE. — Vous venez tous prendre le café chez nous, hein ? (*A Lavernié.*) Monsieur nous fera bien le plaisir d'être des nôtres ?

LAVERNIÉ. — Avec joie, madame.

CAMILLE. — Alors à tout de suite.

LAURIANE, *impatient.* — Entendu.

MARVEJOL. — Et on fera un trente et un.

LAURIANE, *de même.* — Ça va !...

MARVEJOL. — Passe devant, Coco.

SCÈNE IX

LAURIANE, MARGOT, LAVERNIÉ

MARGOT. — Et, maintenant, à table.

LAURIANE, *intrigué.* — Eh bien ?

LAVERNIÉ. — Eh bien... (*Entre Ursule portant la soupière.*) Pas devant la bonne.

LAURIANE, *bas.* — Je vais l'expédier... (*Haut.*) Rompez ! on vous a assez vue. (*Sortie d'Ursule.*) Elle est partie. Qu'est-ce qu'il y a ?

LAVERNIÉ. — Il y a de l'erreur.

LAURIANE. — De l'erreur ?

LAVERNIÉ. — De l'erreur.

LAURIANE. — Rapport ?

LAVERNIÉ, *désignant le ruban.* — A ça !

LAURIANE. — A mes palmes ?

LAVERNIÉ. — A ces palmes.

LAURIANE. — Je ne comprends pas un mot.

LAVERNIÉ. — Tu les portes.

LAURIANE. — Sans doute.

LAVERNIÉ. — Pourquoi ?

LAURIANE. — Parce que c'est mon droit.

LAVERNIÉ. — Non !

LAURIANE. — Si !

LAVERNIÉ. — Non !

LAURIANE. — Tu te fiches du monde. On ne m'a pas donné les palmes pour que je les mette dans un placard.

LAVERNIÉ. — On ne t'a rien donné du tout.

LAURIANE. — Si !

LAVERNIÉ. — Non !

LAURIANE. — Si !

LAVERNIÉ. — Tu as reçu ma dépêche ?

LAURIANE. — Oui.

LAVERNIÉ. — Eh bien ?

LAURIANE. — Elle est limpide : « L'affaire est dans le sac. »

LAVERNIÉ, *rectifiant.* — Dans le lac.

LAURIANE. — Comment dans le lac ?

LAVERNIÉ. — Parfaitement, tu as mal lu.

LAURIANE. — Lis toi-même.

Il lui présente le bleu.

LAVERNIÉ, *après avoir lu.* — Un S pour un L ; une coquille !...

LAURIANE, *les poings serrés.* — Alors, il y a de l'erreur ?

LAVERNIÉ. — Je te le disais.

LAURIANE. — N... de D... ! (*Entre Ursule.*) Chut !... pas devant la bonne... (*Haut.*) Qu'est-ce que c'est ? Le bœuf ? Enlevez-le ! Monsieur Lavernié ne l'aime pas.

LAVERNIÉ. — Oh ! mais pardon !

LAURIANE. — Filez !

Coups de tonnerre. Quelques gouttes tombent.

MARGOT. — Faites des œufs sur le plat. — Tiens, la pluie. Nous devrions rentrer.

LAURIANE, *hors de lui.* — Fiche-nous la paix, avec ta pluie ! Nous sommes très bien ici !... Dans le lac !... Dans le lac !...

MARGOT, *qui s'est levée et qui a été prendre sur une chaise son ombrelle.* — Tu t'énerves ?...

Elle ouvre son ombrelle.

LAURIANE. — Laisse-moi tranquille ! Dans le lac !!! Tu devais voir le ministre ?

LAVERNIÉ. — Je l'ai vu. Il a été fort aimable.

LAURIANE. — Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

LAVERNIÉ, *il se couvre la tête avec son mouchoir.* — Des choses tout à ton éloge, d'abord ; puis, que tu passerais à ton tour de bête.

LAURIANE. — Eau bénite de cour !

LAVERNIÉ, *étendant la main.* — Eh ! ça tombe !

LAURIANE. — Et après ?

LAVERNIÉ, *en ouvrant son parapluie.* — « J'apprécie vivement, m'a-t-il déclaré, les mérites de M. Lauriane, fonctionnaire zélé autant qu'intelligent. Malheureusement la distinction flatteuse...

LAURIANE, *arrachant le ruban et le jetant à la volée.* — Voilà ce que j'en fais ! Continue.

LAVERNIÉ. — ... que vous sollicitez pour lui est l'objet de nombreuses convoitises. Songez donc qu'à lui seul, le ministère auquel appartient votre ami présente trente-sept candidatures dont six au moins sont justifiées. »

LAURIANE. — Et il n'a pas ajouté que j'avais une tache dans ma vie ?... Jouez donc l'étonnement, tous les deux ! (*A Margot.*) Tu sais bien ce que je veux dire.

MARGOT, *à Lavernié.* — Au fait ! vous allez voir, Henri, c'est encore à moi qu'il doit ça.

LAURIANE. — Oui, c'est à toi.

MARGOT. — Voilà ! Dois-je rire ou pleurer ?

LAURIANE, *en se levant.* — Tu dois te taire. (*Ursule entre avec des œufs sur le plat. Lauriane lui arrache le plat des mains.*) Ça va bien, allez ! (*Ursule sort.*) Il n'y en a qu'un qui a le droit d'élever la voix ici. C'est moi. Que tu brises ma carrière, passe encore !... Mais que tu me casses les oreilles, non.

MARGOT, *les larmes aux yeux.* — Je brise ta carrière, moi !

LAVERNIÉ. — Dieu ! que tu es embêtant !

LAURIANE. — Car plus je réfléchis, et plus je me souviens ! Avec ton air de ne pas y toucher, sais-tu bien que, grâce à toi, j'ai tout manqué, tout perdu, tout raté, tout gâché ! Un mariage superbe, inespéré ! Une place merveilleuse au Tonkin ! De l'avancement. De l'augmentation ! Ces palmes !... Ces palmes auxquelles je ne tenais pas... mais que je désirais avoir pour flatter ta vanité ! Autant de rêves envolés ! Eh bien, j'en ai ma claque, là ! Ce métier de forçat m'est devenu odieux... (*En frappant du poing sur la table.*) J'en ai assez ! J'en ai assez ! J'en ai assez !

MARGOT *se lève, sort tout en larmes et murmure entre deux sanglots.* — Oh ! moi aussi, j'en ai assez !

SCÈNE X

LAURIANE, LAVERNIÉ

LAURIANE. — Si tu veux du fromage ?

LAVERNIÉ. — Merci. (*Long silence, puis, allumant une cigarette :*) Toi, tu ne seras content que le jour où Margot aura fait des blagues.

LAURIANE. — Margot ? C'est une cruche, Margot !

LAVERNIÉ. — Une cruche ?

LAURIANE. — Oui.

LAVERNIÉ. — Eh bien, méfie-toi de la mener à l'eau un peu plus souvent qu'il ne faudrait ; tu pourrais te faire éclabousser. En vérité, c'est inimaginable. Voilà une enfant délicieuse, qui t'aime, te fait honneur, emplit cette maison de sa jeunesse qui l'embaume et de son rire qui l'égaye, et tu n'as d'autre ambition, tu n'entrevois d'autre dessein, tu ne poursuis d'autre but que le but idiot de la faire tourner en bourrique !... Gare !... Tu joues là un jeu dangereux. On a vu des femmes se venger quand on ne leur avait rien fait, et Margot aurait une excuse.

LAURIANE. — Tout de bon ?

LAVERNIÉ. — Tout de bon.

LAURIANE. — Sais-tu que tu la défends avec une certaine chaleur ?

LAVERNIÉ. — C'est tout naturel.

LAURIANE. — Comment donc !

LAVERNIÉ. — Tu dis cela avec un drôle d'air... (*Rires mystérieux de Lauriane.*) Oh ! cartes sur table, je t'en prie ; notre amitié est trop ancienne pour se pouvoir accommoder d'équivoques et de faux-fuyants. Si tu as une pensée de derrière la tête, tu vas lui

donner la volée ou je vais, moi, boucler ma valise, prendre mon chapeau et cavaler !

LAURIANE. — Tu t'emballes !...

LAVERNIÉ. — J'en ai le droit. Comme tous les gens qui n'ont rien à cacher, je suis pour les maisons de verre. Parle.

LAURIANE. — Les amoureux sont inouïs ! Ils crient leur secret sur les toits et ils s'étonnent que les couvreurs, qui ont des oreilles, les entendent !

LAVERNIÉ, *très surpris.* — Je suis amoureux ?

LAURIANE. — De Margot.

LAVERNIÉ. — Moi ?

LAURIANE. — Tu me prends pour un aveugle. Je ne m'aperçois pas de ton petit manège, peut-être ? et je ne te vois pas depuis longtemps tourner autour de ses jupes !... Allons, sois franc ! En as-tu envie ?

LAVERNIÉ. — Oui, parbleu ! Et c'est le moindre hommage que je puisse rendre à la beauté de cette charmante fille. Mais de là à lui faire la cour quand tu n'y es pas et à tourner autour de ses jupes, il y a une nuance. N'insiste pas, tu me blesserais. Je n'ai pas coutume d'abuser de la confiance des personnes pour leur dérober leur argent, leur montre ou leur bonne amie.

LAURIANE. — Aucun rapport.

LAVERNIÉ. — Je te demande pardon. La femme d'un ami est son bien au même titre que sa bourse.

LAURIANE, *spirituel.* — Ou que son parapluie.

LAVERNIÉ. — Parfaitement. Et pour moi, si jamais je pinçais un copain, fût-ce le plus ancien et le meilleur, à me chahuter ma maîtresse, je lui casserais les reins, tu m'entends ? et ceci, sans l'ombre d'un scrupule.

LAURIANE. — Moi pas.

LAVERNIÉ. — Ouat !

LAURIANE. — Fais-en l'expérience.

LAVERNIÉ. — Comment ?

LAURIANE. — Margot te plaît, prends-la.

LAVERNIÉ, *abasourdi.* — C'est pour rire, je pense.

LAURIANE. — Du tout. Mon cher, tu ne me connais pas.

LAVERNIÉ. — Je te connais à peine, en effet. Cela ne remonte guère qu'à trente-cinq ans, au temps où nos pans de chemises passaient par nos fonds de culotte. Tu as toujours été le même : épateur, bluffeur et faiseur d'embarras.

LAURIANE. — « Jeune homme, dit le proverbe, emporte-toi moins, tu ne t'en porteras que mieux. » Non, mais tu es extraordinaire avec tes allures de César. Suis-je obligé de partager tes petites manières de voir et dois-je être un reflet de ta vie ? Je suis un indépendant, moi !

LAVERNIÉ. — Ça y est ! Voilà ce que je craignais.

LAURIANE. — Et tu le sais très bien, d'ailleurs. Seulement, tu ne veux pas en convenir, étant un être compliqué, subtil et paradoxal.

LAVERNIÉ. — Paradoxal ! Paradoxal !... Eh ! je le hais, le paradoxe ! J'en ai l'exécration, le dégoût et la crainte, comme d'une fille publique qu'il est !

LAURIANE. — Et avec qui l'on couche.

LAVERNIÉ. — A l'occasion, pour rire, mais qu'on n'épouse pas, n... de D... !... Seigneur ! qu'il est donc difficile d'arriver à se faire comprendre !

LAURIANE. — Tu as raison. Restons-en là. Je ne discute pas avec les enfants.

LAVERNIÉ. — Pourquoi donc ? Je discute bien avec des andouilles, moi qui te parle.

LAURIANE. — Trop aimable !

LAVERNIÉ. — Mon cher Lauriane, j'ai horreur des phrases à

effet et des daims qui battent la caisse sur la peau d'âne des mots creux. Voilà une heure que tu sues sang et eau à essayer de m'intéresser, tu ne m'intéresses pas, c'est bien simple. Tu veux me la faire, tu ne me la feras pas, c'est bien simple. Fais ton profit de ces paroles et rends grâce à mon affection, si elle a sa rude franchise, d'avoir aussi sa probité. Car c'est vrai, elle me plaît, Margot ; et elle me plaît même beaucoup ! et cela ne date pas d'aujourd'hui ! et si on me la donnait, je sais bien ce que j'en ferais ! et il est inouï de penser que nous ayons pu en venir, moi à te faire de pareils aveux, et toi, Lauriane, à les entendre !

LAURIANE. — Puis-je te demander poliment, avec tous les égards voulus, la permission de placer un mot ? Tu me l'accordes ? Oui ? C'est heureux ! Sache donc, ceci pour ta gouverne, que j'ai plein le dos de Margot ; que ma liaison avec elle a plus que suffisamment duré, mes habitudes n'étant pas de m'éterniser dans le collage, et que, d'ailleurs, en fût-il autrement, jamais une femme, jamais — tu m'entends, à ton tour ? — ne me brouillera avec un ami. (*Lavernié hausse les épaules.*) Alors, là, raisonnablement, tu penses que je pourrais hésiter une seconde entre un vieux camarade d'enfance, comme voilà toi, et Margot dont je connais le passé, après tout, et qui n'est jamais qu'une...

LAVERNIÉ. — Tu vas dire une lâcheté.

LAURIANE. — Mais, mon cher, j'ai ramassé ça...

LAVERNIÉ. — Elle est dite. C'est la dernière. Tu finirais par me fâcher et je ne suis pas venu chez toi pour avoir le désagrément de te jeter au nez des choses désobligeantes. Je me résume. J'ai pour cette enfant autant de tendresse que d'estime et prétends qu'elle a plus à se plaindre de toi que tu n'as à te plaindre d'elle, un homme de ton âge, et du mien, demeurant toujours, quoi qu'il arrive, l'obligé du bras qui enlace, du regard qui sourit et de la bouche qui sent bon. Ceci soit dit pour elle. Quant à son honnêteté, je ne la discute même pas, et c'est un point de la question qui a sa petite importance, sans que tu aies l'air de t'en douter.

LAURIANE. — Son importance ? Quelle importance ? Je ne sais pas ce que tu veux me dire. Je te répète que chacun, en ce bas monde, pratique la vie à sa façon. Tu as tes idées, j'ai les miennes, et c'est mon droit, quand le diable y serait, de prendre la chose

gaiement, si les autres jouent de la musique sur le même instrument que moi.

LAVERNIÉ. — Tu me fais suer !

LAURIANE. — Transpire à ton aise ! (*Il se lève.*) Je vais prendre le café chez le voisin. En ce qui concerne Margot, ne te gêne pas, si le cœur t'en dit. Dans le cas contraire, allonge-toi à côté, comme ils disent en Normandie. (*Tirant sa montre.*) Neuf heures moins le quart. Ah ! diable !... Tu viens ?

LAVERNIÉ. — Je ne sais pas... Tout à l'heure...

LAURIANE. — Comme tu voudras. Je suis là, moi. (*Fausse sortie.*) Tu devrais mettre ton pardessus.

LAVERNIÉ. — Je n'ai pas froid.

LAURIANE. — Mets-le tout de même ; c'est prudent, par ces sales temps-là. C'est vrai, ça, on attrape la mort et puis, après, on est tout surpris d'être malade.

Il sort. Lavernié le suit du regard. Petite pantomime trahissant son incertitude d'esprit. Il prend une cigarette, l'allume, en tire une bouffée, puis la rejette. Claquement agacé de son pouce contre son index. Appel impatienté des lèvres. On le sent perplexe, hésitant, très troublé de ce qu'il vient d'entendre et ne sachant ce qu'il doit croire. Quelques instants s'écoulent. Enfin Margot paraît.

SCÈNE XI

LAVERNIÉ, MARGOT

MARGOT. — Je suis prête. Tiens, vous êtes seul ?

LAVERNIÉ. — Oui. Ah çà ! mais regardez-moi donc un peu. Vous pleurez ?

MARGOT. — C'est fini. Votre bras.

LAVERNIÉ. — Votre mouchoir.

MARGOT. — Pourquoi faire ?

LAVERNIÉ. — Donnez toujours. (*Elle obéit. Lavernié lui séchant les yeux :*) Beaux yeux mouillés, auxquels on a fait de la peine ! Si on ne dirait pas des pervenches, l'été, à quatre heures du matin ! Qu'est-ce qu'il y a ?

MARGOT. — Rien.

LAVERNIÉ. — Qu'est-ce qu'il y a ?... Un peu de franchise, sacrebleu ! Vous n'avez pas confiance en moi ?

MARGOT. — Oh ! que si !...

LAVERNIÉ, *amusé.* — Elle a bien dit ça !... Un bon point à la jeune Margot. Allons, venez vous asseoir là, près de moi, et causons tous les deux. Qu'est-ce qu'il y a, encore une fois ?

MARGOT, *à voix basse.* — Je veux retourner à l'atelier.

LAVERNIÉ, *étonné.* — A l'atelier ?... Où ça ?

MARGOT. — Chez Mme Thibaut.

LAVERNIÉ. — Qui, Mme Thibaut ?

MARGOT. — Mon ancienne patronne, la dame de la rue d'Aboukir : « Plumes et fleurs », près de la rue Montmartre. J'y étais encore mieux qu'ici. Je n'y gagnais pas des mille et des cent, cependant, et je peux me vanter d'en avoir boulotté, des cornets de pommes de terre frites et des moules à huit pour un sou ! sans compter qu'il y a des moments, l'hiver, après qu'on a veillé, où c'est rudement dur de se lever à sept heures pour être à huit à l'atelier. N'importe, c'est le métier d'honnête fille qui veut ça !

LAVERNIÉ. — Oui, il a quelques exigences.

MARGOT. — Oh ! s'il ne s'agissait que de se lever à la lampe, de déjeuner quand ça se trouve et de dîner quand ça se rencontre, on pourrait encore s'entendre. Seulement, voilà : il y a le cœur, l'imbécile, le stupide cœur !...

LAVERNIÉ. — Si c'est du vôtre que vous parlez, ne dites pas de mal de cet innocent. Il ne vous a jamais donné que de bons conseils.

MARGOT. — Il ne m'a fait faire que des sottises !

LAVERNIÉ. — Vous êtes jalouse, vous.

MARGOT. — Je voudrais bien.

LAVERNIÉ. — C'est fini de me prendre pour une bête ?

MARGOT, *protestant.* — Oh !

LAVERNIÉ. — C'est fini ?... Voyons, Margot, pourquoi manquer de sincérité ? Quel besoin de machiner son âme comme un théâtre, d'y adapter des trappes où on ne se prend pas le pied et des jeux de glace qui ne trompent personne, quand il serait si simple de dire : « J'ai du chagrin, Lavernié ; j'aime mon amant qui ne m'aime pas ; je lui suis fidèle et il me trompe. » Oui, mon mignon, voilà comment parle un bébé qui n'a pas honte de son cœur pur, de son cœur ingénu et tendre. Et Lavernié, qui est un bon garçon, en somme, prend dans ses mains les petites pattes de Margot...

MARGOT, *émue.* — Henri...

LAVERNIÉ. — ... la gronde, la sermonne, la raisonne, fait à ses grands yeux les gros yeux, et lui crie d'une voix courroucée : Qu'est-ce qui m'a bâti une toquée pareille ?... Voulez-vous bien ne plus pleurer ! Votre amant vous adore, nigaude ! (*Changeant de ton.*) Car la voilà, la vérité : il vous aime, je vous jure qu'il vous aime, et quant à sa fidélité, j'en répondrais comme de la vôtre. Mais regardez-moi donc en face, sapristoche ! Est-ce que j'ai l'air, oui ou non, d'un monsieur qui sait ce qu'il dit ?

MARGOT. — Vous ne savez surtout ce que vous faites... Votre amitié me gâte, comme toujours. Seulement, vous vous trompez... (*Muette interrogation de Lavernié. Poursuivant :*) en tout, ou à peu près. Je suis fidèle. Oh ! çà !... Quant au reste... Ecoutez : vous me demandiez tout à l'heure si j'avais confiance en vous ? Vous allez voir à quel point : Henri, je n'aime pas mon amant.

LAVERNIÉ, *ironique.* — Au contraire.

MARGOT. — Vous ne le croyez pas ?

LAVERNIÉ. — Non, mon gros. D'autant moins que, si je le croyais, je ne comprendrais pas, je l'avoue...

MARGOT. — ... Pourquoi je suis devenue sa maîtresse ?

LAVERNIÉ. — Dame !

MARGOT. — Je suis devenue sa maîtresse par la raison que je suis incapable d'être la mienne. Il voulait ; je ne voulais pas ; à la fin, j'ai bien voulu : voilà tout le roman de mes amours qui est, en même temps, toute l'histoire de ma vie. Je ne veux pas ; on veut ; à la fin, je veux bien : c'est aussi simple que cela et voilà, en deux coups de crayon, le portrait de votre petite amie. Ce n'est pas de chance, d'être ainsi bâtie. Que voulez-vous que j'y fasse ? On ne se refait pas. Du reste, la chance et moi...

Geste vague.

LAVERNIÉ, *se moquant.* — Ça, c'est pour faire l'intéressante.

MARGOT. — Je ne fais pas l'intéressante ; je dis seulement : « La chance et moi... », parce que, vraiment, la chance et moi... Jamais je n'ai eu de chance ; jamais. A la maison, maman me battait sous prétexte que je faisais la noce. A l'atelier, on se moquait de moi parce que, justement, je n'avais pas d'amoureux et que, par-dessus le marché, je ne trouve rien à répondre quand on me tourne en ridicule. Je ne sais que pleurer ! Ce n'est pas de ma faute !... Tout cela, inévitablement, devait me livrer, un jour ou l'autre, au premier passant venu qui me tendrait les bras. Ce fut Charles qui passa. J'étais à plaindre : il me plaignit. Il en eut l'air, du moins, mais je n'en demandais pas plus, car c'est le malheur de ma vie de m'en remettre aux apparences et de croire les gens sur parole. Tous les soirs, à la sortie du travail, je le trouvais qui m'attendait au coin de la rue Vide-Gousset et de la place des Victoires. Nous nous en revenions ensemble par le Métro, et, des fois, avant de se quitter, comme c'était dans la belle saison, on s'arrêtait à prendre un petit quinquina, chez un troquet de Ménil-montant, où il y a des tables sous les arbres. On était bien, on était seuls... La fraîcheur tombait, comme elle tombe ; la nuit venait, comme elle vient ; on entendait de temps en temps siffler au loin les trains de Ceinture, comme à présent ceux de Vincennes... (*Baissant la voix, comme honteuse.*) Ça fait qu'un soir je me suis laissé prendre la main, un autre soir la taille, un autre soir la bouche... comme, toute petite, je me laissais prendre mes joujoux, mes sous, mes images, mon dessert, faute de savoir me

défendre. Je n'ai jamais su me défendre. Je ne peux pas ; on me demande, je donne.

LAVERNIÉ, *apitoyé.* — Misère !...

MARGOT. — Ensuite, ma foi, je crois bien que le bon Dieu m'a punie, car ça n'a guère bien tourné, mon équipée !... Que voulez-vous, c'est l'ordre et la marche avec moi, je commence par avoir confiance, je prends bon espoir, j'y mets du mien... — si vous saviez comme j'ai peu d'exigence, je ne demande qu'à être heureuse, je suis contente avec un rien !... — et puis, un beau matin... clic ! c'est mon bonheur qui me casse dans les doigts, comme du verre. Est-ce bête, hein ? Enfin, c'est comme ça. Bref, au bout de six semaines, je savais à quoi m'en tenir : c'était la vie abominable.

LAVERNIÉ. — Ça n'a pas traîné !...

MARGOT, *avec douceur.* — Non...

LAVERNIÉ. — Pauvre enfant !... Alors ?

MARGOT. — Alors, j'ai tenu le coup de mon mieux, tendant le dos, espérant des lendemains meilleurs, comptant que ma douceur naturelle, ma bonne grâce, ma soumission, finiraient bien, un jour ou l'autre, par avoir le dernier mot. D'autant plus que j'étais toute prête à l'aimer en reconnaissance des choses gentilles qu'il avait d'abord faites pour moi, et que je me sentais toute bête, avec mon petit sentiment sur les bras, dont je ne savais plus quoi faire... A la fin, mes yeux se sont ouverts, j'ai compris que je perdrais mon temps et, du même coup, j'ai perdu mon courage. On se lasse, vous comprenez, des rebuffades continuelles et des mauvais procédés. Sans compter, n'est-ce pas, que si on est venu au monde avec une figure pas très belle et pas plus d'esprit qu'un petit chat, ce n'est pas une raison suffisante pour qu'on vous en fasse le reproche depuis le Jour de l'An jusqu'à la Saint-Sylvestre. Je vous le dis, Henri, croyez-moi : l'amour tenterait en vain de forcer une porte que gardent si jalousement l'injustice et la méchanceté. Il n'est pas ici chez lui ! Il n'habite pas cette maison, ou s'il y est...

LAVERNIÉ. — S'il y est ?

MARGOT. — ... il y est bien caché.

Elle se lève.

LAVERNIÉ, *de qui une pensée a traversé l'esprit.* — Qu'est-ce que vous voulez dire ?

MARGOT. — Rien de plus.

LAVERNIÉ. — Bien vrai ?

MARGOT. — Sans doute.

LAVERNIÉ. — Vous me cachez quelque chose.

MARGOT, *qui commence à se troubler.* — Non.

LAVERNIÉ. — Si.

MARGOT. — Non.

LAVERNIÉ. — Vous aimez quelqu'un.

MARGOT. — Moi ?

LAVERNIÉ. — Oui, vous.

MARGOT. — Quelle plaisanterie !

LAVERNIÉ, *pesant sur les mots.* — Vous aimez quelqu'un.

MARGOT. — Vous êtes fou.

LAVERNIÉ, *lui prenant les mains.* — Regardez-moi en face.

MARGOT. — Henri !

LAVERNIÉ, *avec autorité.* — Là ! Dans les yeux.

MARGOT. — Mais je vous regarde... mais je vous jure... mais quelle idée !... Je n'aime personne ! personne ! personne !

LAVERNIÉ. — Qui est-ce ?

MARGOT, *qui se débat.* — On nous attend, venez.

LAVERNIÉ. — Qui est-ce ?

MARGOT. — Lâchez mes mains...

LAVERNIÉ. — Qui est-ce ?

MARGOT. — Je ne vous le dirai pas. Vous ne le saurez jamais !

(*Eclatant en sanglots.*) Je veux retourner à l'atelier ! Je veux retourner à l'atelier !... Lâchez-moi, je vous en supplie !...

Brusquement, Lavernié comprend. Sa loyauté s'émeut, et, d'un mouvement rapide, il a lâché les mains de Margot. Celle-ci s'éloigne à pas lents, gagne la porte par où elle est venue.

LAVERNIÉ, *la regarde s'éloigner ; on le sent en proie à une lutte intérieure. Soudain la tentation l'emporte ; alors, à demi-voix.* — Margot !

Margot, qui allait disparaître, se retourne. La nuit est venue complètement, mais à la faveur d'un rayon de lune filtre à travers les verdures du jardin, elle l'aperçoit, immobile, qui lui tend les bras en silence.

MARGOT, *éperdue.* — Henri !

C'est tout. Un saut et elle est à son cou. Ils se baisent aux lèvres, passionnément. On entend, dans l'éloignement, des chants de canotiers attardés sur la Marne. Le rideau tombe.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente un atelier de peintre. Ameublement artistique. Aux murs, des toiles sans cadres, alternées de cadres sans toiles. Statues, moulages, panoplies, divans. Au fond, une porte à deux battants ; à droite, une porte plus petite donnant sur la chambre à coucher. A gauche, au premier plan, un chevalet soutenant une toile dont l'envers fait face au public. Au lever du rideau, Lavernié, seul en scène et debout devant son chevalet, est en train de copier un corsage de dentelle dont est revêtu un mannequin assis sur une chaise près de lui. Il a la cigarette aux lèvres et le pouce dans le trou de la palette. Scène muette. L'artiste couvre sa toile de larges coups de brosse, recule, cligne des yeux pour juger de l'effet. La porte de droite s'ouvre. Entre Margot. Elle a son chapeau à la main et ses gants.

SCÈNE PREMIÈRE

LAVERNIÉ, MARGOT

MARGOT. — C'est moi. Je me suis fait attendre, mais j'ai remis de l'ordre dans la pièce.

LAVERNIÉ. — Il ne fallait pas prendre cette peine. La concierge est là.

MARGOT. — Tu travailles ?

LAVERNIÉ. — Comme tu vois.

MARGOT. — Cela avance ?

LAVERNIÉ. — C'est fini. Quelques petites vigueurs dans le corsage, un vague nettoyage dans les fonds, et voilà la question tranchée.

MARGOT, *qui s'est approchée.* — Je peux dire mon petit mot ?

LAVERNIÉ. — Dis-le.

MARGOT. — J'ai une critique à faire.

LAVERNIÉ. — Fais-la.

MARGOT, *timidement.* — Les perles du collier me paraissent un peu grosses.

LAVERNIÉ. — Oh !... Des noyaux de pêches tout au plus. Ordre supérieur, mon enfant ! La clientèle féminine a comme ça de petites exigences où se trahissent ses instincts délicatement artistiques. Bah ! la route est belle, comme dit l'autre. Ces joyaux reprendront leurs justes proportions, vus à travers les yeux de sotte qui se proposent de s'en repaître.

MARGOT. — Tu as du talent !

LAVERNIÉ. — Tu m'ennuies.

MARGOT. — Tu serais le seul à l'ignorer. Quel étrange besoin éprouves-tu de te placer toujours au-dessous de ton rang et de déprécier ton mérite ? C'est un chef-d'œuvre ce portrait. (*Lavernié hausse les épaules.*) Tu ne trouves pas ?

LAVERNIÉ. — Le fait du véritable artiste n'est pas de se complaire en ce qu'il fit, mais de le comparer tristement à ce qu'il aurait voulu faire.

MARGOT. — Ah !

LAVERNIÉ. — Oui. Passe-moi mon tube de blanc. Merci.

MARGOT. — Allons, adieu.

LAVERNIÉ. — Te voilà partie ?

MARGOT. — Il faut bien. Charles quitte son bureau à cinq heures. S'il était rentré avant moi, cela ferait des histoires.

LAVERNIÉ. — Ah ! diable ! Sauve-toi donc !

MARGOT. — A demain ?

LAVERNIÉ. — Si tu veux.

MARGOT. — A après-demain ?

LAVERNIÉ. — Si tu préfères.

MARGOT, *une impatience dans la voix.* — Enfin, à quand ?

LAVERNIÉ, *étonné.* — Quel ton prends-tu pour me poser cette question ? Viens quand il te plaira, aux heures qui te plairont. Tu seras toujours la bienvenue.

MARGOT. — Tu m'aimes ?

LAVERNIÉ. — Laisse-moi travailler.

MARGOT. — Tu ne m'aimes pas ? (*Lavernié se tait.*) Avoue que c'est vrai ; je ne t'en garderai pas rancune. D'abord, je le sens ; puis, j'ai si peu, si peu de chance, que je commence à m'y habituer.

LAVERNIÉ. — Es-tu heureuse avec moi, oui ou non ?

MARGOT. — Infiniment. Tu le sais bien.

LAVERNIÉ. — Alors, dors en paix, laisse-toi vivre, et ne me tourmente plus de questions auxquelles je ne veux pas répondre.

MARGOT. — Pourquoi ?

LAVERNIÉ. — Parce qu'il est des mots qui restent jeunes et qu'il n'en est pas de même des bouches qui les prononcent.

MARGOT. — C'est pour toi que tu parles ?

LAVERNIÉ. — J'en ai peur.

MARGOT. — Quel âge as-tu ?

LAVERNIÉ. — Quarante-cinq ans.

MARGOT. — Tu n'es pas vieux.

LAVERNIÉ. — Non, mais je ne suis plus jeune. C'est exactement la même chose. Il n'y a pas de milieu dans la vie : dès qu'on n'est

plus jeune on est vieux, et au-dessus de cinquante ans on est tous du même âge.

MARGOT. — Si les hommes sont si vite finis, qu'est-ce que nous dirons, nous, les femmes ?

LAVERNIÉ. — Ne vous occupez pas de cela.

MARGOT. — Il me semble, pourtant...

LAVERNIÉ. — Tu te trompes. Comprends donc que le cœur des hommes ne change pas avec leurs traits, et que les femmes seront toujours jeunes pour eux, puisqu'ils auront toujours pour elles des âmes de collégiens et des yeux de vingt ans.

MARGOT, *très simplement.* — Ah !

LAVERNIÉ. — Cela t'échappe ?

MARGOT. — Un peu.

LAVERNIÉ. — Sois franche. Tu comprends toujours ce que je te dis ?

MARGOT. — A chaque instant, du moins. Je comprendrais plus souvent si je voulais faire un petit effort, mais je n'aime pas réfléchir, cela me fatigue. (*Lavernié la regarde longuement.*) Je suis bête, n'est-ce pas ? Oh ! je le sais. Charles est tout le temps à me le dire.

LAVERNIÉ. — Passer pour une bête aux yeux d'un crétin !... Joie !... Arrive ici, que je t'embrasse ; tu es un être délicieux, et je t'aime, moins que tu le mérites, mais plus peut-être que je le voudrais... Ne fais pas le procès de l'existence, tu en parlerais sans la connaître. Elle ne t'a pas gâtée jusqu'à présent, n'importe ! tu ne fais qu'en franchir le seuil, et le livre de la destinée ne se juge pas sur son prologue, comme un roman dont les premières pages ennuient. La vie ne vaut pas cher, la créature non plus, toute la question est de savoir laquelle des deux, de la créature ou de la vie, est le plus injuste pour l'autre. Nous la trancherons une autre fois. En attendant, ne t'occupe de rien que de rester ce que tu es, c'est-à-dire sincère, simple et bonne. Rappelle-toi que chaque jour, s'il amène sa peine, amène aussi son lendemain, et que de bons diables se rencontrent pour réparer, quand ils le peuvent, les petites maladresses du bon Dieu. Laisse donc mûrir des événe-

ments dont toi ni moi ne sommes les maîtres, et ne me regarde pas avec des yeux de mendiante : tu n'auras pas un sou de plus.

MARGOT. — Mon bien-aimé !

Ils se tiennent enlacés longuement. Coup de sonnette.

LAVERNIÉ. — Chtt ! Passe à côté une seconde.

SCÈNE II

LAVERNIÉ, LAURIANE, *puis* CAMILLE

LAVERNIÉ, *qui est allé ouvrir.* — Tiens, Lauriane !

LAURIANE. — Te voilà, toi ! Tu as de la veine que le hasard m'ait amené devant ta porte, autrement, je t'envoyais chercher avec une trique.

LAVERNIÉ. — Peste !

LAURIANE. — Est-ce que tu te moques du monde ? Comment, voilà trois semaines que nous sommes de retour... Ne dis pas que tu l'ignorais.

LAVERNIÉ. — Je ne l'ignorais pas, je le confesse !

LAURIANE. — Tu ne l'ignorais pas, tu le confesses ! et tu n'as pas, en trois semaines, trouvé le moyen, une toute petite fois par hasard, de venir nous souhaiter le bonjour ?
C'est honteux !

LAVERNIÉ. — Ne m'en parle pas ; j'ai de la besogne jusque par-dessus les épaules.

LAURIANE. — Pauvre trognon ! Tu peins la nuit ? A la lampe ou à la chandelle ?... Tu es un lâcheur, voilà mon opinion.

LAVERNIÉ. — Je la respecte.

LAURIANE. — A la bonne heure. Je te donne la main tout de

même, mais c'est bien pour montrer que je suis une riche nature. Comment vas-tu ?

LAVERNIÉ. — On se défend. Et toi ?

LAURIANE. — On se maintient.

LAVERNIÉ. — Un cigare ?

LAURIANE. — Jamais ! Ça attaque le cœur. Je ne fume que des cigarettes. (*Arrêté devant le chevalet.*) Joli, cela ! Qui est-ce ?

LAVERNIÉ. — Une dame.

LAURIANE. — Elle en a un œil. Quel œil !... Et un collier ! Oh ! ce collier !... Des perles, hein ?... Il n'y a pas d'erreur, c'est rudement bien imité... Qu'est-ce que je voulais donc dire ?... Ah ! oui. Tu ne fais rien ce soir ?

LAVERNIÉ. — Rien que je sache.

LAURIANE. — Alors, je vais faire une course. Prends-moi donc à six heures et demie à la terrasse du petit café. On boira un vermouth et on dînera ensemble.

LAVERNIÉ. — Où ça ?

LAURIANE. — A la maison.

LAVERNIÉ. — Chez toi ?

LAURIANE. — Oui.

LAVERNIÉ. — Non.

LAURIANE. — Non ?

LAVERNIÉ. — Non.

LAURIANE. — Voilà du nouveau. Qu'est-ce qui te prend ? Tu as peur de mal manger ?

LAVERNIÉ. — Etant facile à nourrir comme tous les gens qui n'aiment rien, je me soucie peu de la table. Non, j'ai, pour ne pas me rendre à ton invitation, dont je te suis fort obligé, des motifs d'un ordre spécial, que je te demanderai, mon cher Lauriane, la permission de garder pour moi.

LAURIANE, *très étonné.* — Ah ?

LAVERNIÉ. — Et j'ajoute, toujours avec ta permission, que tu ne gagnerais rien du tout à les connaître.

LAURIANE. — En ce cas, je te prie de me les dire.

LAVERNIÉ. — Laisse-moi n'en rien faire.

LAURIANE. — Pardon ! Je n'admets pas le droit que tu t'arroges de piquer ma curiosité et d'éveiller mon inquiétude. En voilà des façons !

LAVERNIÉ. — L'événement m'y contraint.

LAURIANE. — Je t'invite à parler.

LAVERNIÉ. — Tu as tort.

LAURIANE. — C'est possible. La suite le démontrera. En attendant, je m'installe ici, et n'en bougerai, je te le déclare, qu'après avoir reçu de ta bouche un éclaircissement qui m'est dû. (*Il prend place sur le sofa.*) J'ai dit. Je suis tout oreilles. Cause.

LAVERNIÉ. — Tu l'exiges ? Eh bien, allons-y ! Aussi bien, quelles que doivent en être les conséquences, mieux vaut une explication franche qu'une situation fausse.

LAURIANE. — C'est mon avis.

LAVERNIÉ. — Parfait. *Are you ready ?*

LAURIANE. — *Yes.*

LAVERNIÉ. — *Go !* Je couche avec Margot. Voilà.

Un temps, puis :

LAURIANE, *égayé.* — Tiens ! Tiens ! Tiens !

LAVERNIÉ. — Le procédé, à première vue, peut te paraître un peu cavalier et sans gêne, mais à la réflexion tu me rendras cette justice que j'aurais été bien naïf de ne pas suivre tes conseils et de ne pas mettre à profit les libertés auxquelles tu m'avais convié.

LAURIANE, *se levant.* — Elle est bonne.

LAVERNIÉ. — Comment, elle est bonne ?

LAURIANE. — Tu la fais bien.

LAVERNIÉ. — Quoi, je la fais bien ?... (*Lauriane rit.*) Ah çà ! tu ne me crois pas ?...

LAURIANE. — Quelle erreur ! Je ne fais que ça.

LAVERNIÉ. — Sabre et mitraille ! La vie est fertile en surprises et voilà bien la chose du monde à laquelle je m'attendais le moins... Ainsi, Margot et moi ?...

LAURIANE, *malin.* — Des dattes !

LAVERNIÉ. — Moi et Margot ?...

LAURIANE, *même jeu.* — Des navets !

LAVERNIÉ. — Et qui t'autorise, je te prie, à douter de mon affirmation ?

LAURIANE, *haussant les épaules.* — Ne te fais donc pas plus bête que tu n'es, Lavernié. (*Lavernié veut parler. Lauriane, l'interrompant :*) D'abord, si c'était vrai, tu ne viendrais pas me le dire, puis, le jour où Margot me trompera, ce ne sera pas avec toi, tu peux être tranquille. (*Nouvelle interrogation de Lavernié. Lauriane, discrètement goguenard :*) Tu ne t'es donc jamais regardé dans la glace ?

LAVERNIÉ, *au comble de la joie.* — Très bien ! Excellent ! Parfait ! Voilà une pierre dans mon jardin que je suis ravi d'y recevoir ; elle m'enlèverait mon dernier remords si j'en eusse conservé quelqu'un. Rien de tel comme un coup de fer rouge sur l'amour-propre des gens pour cicatriser leurs scrupules.

LAURIANE, *ironique.* — Oui, mon vieux.

LAVERNIÉ. — Décidément, tu as pour moi toutes les prévenances, et tu es le roi des amis. Sacré Lauriane, va !

LAURIANE, *ironique.* — Oui, mon vieux.

Ils se regardent et rient. Echange de bourrades amicales.
Après quoi :

LAVERNIÉ, *avec le plus grand sérieux.* — Eh bien, alors, c'est entendu. L'affaire s'étant élucidée à la satisfaction de tous deux,

je n'ai plus qu'à couronner tes vœux en choquant le verre avec toi à notre vieille amitié. Au petit café, tu dis ?...

LAURIANE. — A six heures et demie.

LAVERNIÉ. — Tu peux compter sur moi, j'y serai. Et pas de cérémonie, n'est-ce pas ?... La soupe et le bœuf...

LAURIANE. — ... les quatre mendiants.

LAVERNIÉ. — C'est bien cela. A tout à l'heure.

LAURIANE. — A tout à l'heure. Sacré Lavernié !

LAVERNIÉ. — Oui, mon vieux.

Lauriane va pour sortir. A ce moment, sur le seuil de la porte même qu'il vient d'ouvrir, Camille apparaît.

CAMILLE, *à Lavernié.* — Bonjour, maître.

LAURIANE. — Madame Marvejol, Dieu me damne !

CAMILLE. — Monsieur Lauriane, Dieu me pardonne ! Charmée de vous rencontrer.

LAURIANE. — Qu'est-ce que je dirai, alors ? Inutile de vous demander des nouvelles de votre santé. Jamais on ne vous vit plus charmante et plus jeune. J'ai cru, quand vous êtes apparue, que c'était le printemps qui revenait.

CAMILLE. — Je me suis souvent demandé où vous alliez chercher les belles choses que vous dites.

LAURIANE, *galant.* — Je les lis dans vos yeux.

CAMILLE. — L'image n'est pas très claire, mais l'intention est excellente... (*A Lavernié.*) Eh bien, maître, vous ne dites rien ?

LAVERNIÉ. — Je...

CAMILLE. — Je vous dérange ?...

LAVERNIÉ. — Aucunement.

CAMILLE. — J'en suis bien aise. Je viens pour le portrait.

LAURIANE, *curieux.* — Un portrait ?

LAVERNIÉ, *surpris.* — Quel portrait ?

CAMILLE. — Comment quel portrait ?... Mon portrait !

LAURIANE. — Tu devais faire le portrait de madame, et tu...

LAVERNIÉ, *feignant de se souvenir.* — Où avais-je la tête ?

LAURIANE, *sévère.* — Je me le demande. (*A Camille.*) Ce n'est pas à moi que ces choses-là arriveraient.

CAMILLE. — Il faut se montrer indulgent avec monsieur Lavernié. Il est si pris depuis quelque temps, si occupé, si absorbé, qu'on ne saurait prendre en mauvaise part l'infidélité de ses souvenirs. N'est-ce pas, maître ?

LAVERNIÉ. — Il est vrai, madame, que j'ai mille excuses à vous faire ; mais mes torts sont réparables, et si vous voulez bien me permettre de consulter mon agenda nous allons, dès à présent, fixer notre première séance.

CAMILLE. — Je vous en prie.

Lavernié remonte du fond.

LAURIANE, *bas à Camille.* — Camille !... ma chère Camille !... Vous savez que je vous aime toujours.

CAMILLE. — Vous êtes bien gentil, je vous remercie. Un simple conseil, mon ami ; au lieu de butiner dans le parterre des autres vous feriez mieux...

Elle s'interrompt.

LAURIANE. — Je ferais mieux... ?

CAMILLE. — Ne faites pas attention, je ne sais pas ce que je dis... Ecoutez, vous allez descendre...

LAURIANE. — Bien.

CAMILLE. — Et vous m'attendrez à l'étage au-dessous. J'aurai peut-être à vous parler.

LAURIANE. — Je vous ai comprise. Vous êtes bonne... Merci... Ah ! merci !

CAMILLE. — Allez !

LAURIANE, *haut à Lavernié.* — Dis donc, je file, moi.

LAVERNIÉ. — Bon voyage !

LAURIANE. — Et sois exact, hein ?

LAVERNIÉ. — Sois tranquille !

LAURIANE, *à la porte du fond et saluant Camille.* — Madame...

CAMILLE. — Bonjour, monsieur Lauriane.

Lauriane, avec un clignement d'yeux et un geste, indique à Camille l'étage au-dessous, puis sort.

SCÈNE III

LAVERNIÉ, CAMILLE

CAMILLE. — A présent, causons.

LAVERNIÉ. — J'allais le dire. Qu'est-ce que cette histoire de portrait ?

CAMILLE. — Tu le sais aussi bien que moi : un prétexte à me trouver chez toi le jour où je m'y rencontre en face d'un étranger qui peut s'étonner de ma présence. Ne te fais pas plus bête que tu n'es.

LAVERNIÉ. — Encore !

CAMILLE. — Quoi ?

LAVERNIÉ. — Ne t'inquiète pas. Une coïncidence qui me fait rire.

CAMILLE. — Ça doit être du propre.

LAVERNIÉ. — Allons bon !

CAMILLE. — Inutile de jeter les hauts cris, je sais ce que je dis et à qui je parle. Je suis lasse de tes allures louches et de tes airs

de mystère. Sept fois, je suis venue pour te voir, et sept fois je me suis cassé le nez au veto d'une brute de portier planté sur le seuil de sa loge comme un poteau du Touring-Club... Et « Monsieur ne reçoit personne ». Et « Monsieur a donné des ordres ». Et « Monsieur a modèle ». Modèle !... Je le connais ton modèle... Un modèle de vertu qui pose les ensembles.

LAVERNIÉ. — La quantité de bêtises qu'une femme pas bête peut accumuler en peu de temps est une chose déconcertante. C'était un modèle d'homme.

CAMILLE. — Compliments ! Tu tombes bien ! Je t'ai vu l'embrasser... à Chennevières..., aussi vrai que ça sent le foin coupé à en attraper la migraine... Ça ne sent pas le foin coupé, peut-être ?

LAVERNIÉ. — Et après ?... (*Montrant le portrait.*) Prends-t'en à celle-là ! Puis-je empêcher les gens dont je fais le portrait de se parfumer comme ils l'entendent ?

CAMILLE. — Je ne coupe pas dans tes défaites.

LAVERNIÉ. — Comme tu voudras.

CAMILLE. — Trompée, mais pas dupe.

LAVERNIÉ. — A ton aise.

CAMILLE. — Regarde-moi dans les yeux et ose le prétendre, que tu n'as pas une maîtresse !

LAVERNIÉ, *qui se moque.* — Plusieurs.

CAMILLE. — Tu en es bien capable.

LAVERNIÉ. — Ah ! Diable ! Non !

CAMILLE. — Des blagues, tout cela, des paroles ! Tiens, veux-tu que je te dise ?

LAVERNIÉ. — Dis.

CAMILLE. — Eh bien ! il y a une femme ici.

LAVERNIÉ. — Une femme ?

CAMILLE. — Parfaitement !

LAVERNIÉ, *haussant les épaules.* — Tais-toi donc !

CAMILLE. — Combien veux-tu parier ?

LAVERNIÉ. — Tu perdrais !

CAMILLE. — Cela me regarde. Cinq louis, cela va-t-il ?

LAVERNIÉ. — Tu es folle.

CAMILLE. — Oui ?

LAVERNIÉ. — A lier.

CAMILLE. — Nous allons bien voir.

Elle s'élance vers la pièce où est entrée Margot. Mais Lavernié l'a devancée, et maintenant il reste immobile, le dos tourné à la porte, qu'il vient de fermer à double tour.

LAVERNIÉ. — On ne passe pas.

CAMILLE. — Pourquoi ?

LAVERNIÉ. — La pièce est en désordre. Je ne veux pas qu'on entre chez moi quand l'appartement n'est pas fait.

Camille et Lavernié se regardent.

CAMILLE, *éclatant en sanglots.* — Elle est là ! Elle est là ! Je savais bien qu'elle était là !

LAVERNIÉ, *s'efforçant de la calmer.* — Camille !

CAMILLE. — Ah ! misérable traître ! Menteur ! Faiseur de faux serments ! qui vous traite de folle en haussant les épaules et vous regarde jusqu'au fond de l'âme avec des yeux d'imposture, où le ciel est pris à témoin !... Quel écœurement ! (*Tournée vers la chambre de Margot.*) Poison, va ! (*A Lavernié qui fait un geste.*) N'ouvre pas la bouche, ou je te saute à la figure ! Lâche ! Lâche ! Lâche ! Jamais tu ne m'as aimée, jamais... Aie donc la bravoure d'en convenir, sois sincère une fois dans ta vie !... (*Montrant la porte du fond.*) Et l'autre, là-bas, le mari !... qui ne dit rien, ne sait rien, ne voit rien, s'en vient dans cette cocufière, comme un pauvre idiot qu'il est, faire l'espiègle et le petit farceur, pendant

que sa femme rattache ses jupes de l'autre côté de la cloison !... Que les hommes sont bêtes, mon Dieu !... Donne-moi un verre d'eau, j'ai soif...

Lavernié va à un meuble placé dans un coin de l'atelier, prend une carafe, en verse le contenu dans un verre.

CAMILLE. — Quand je pense que j'ai cru en toi, que je me suis donnée à toi, que j'ai trompé pour toi le meilleur de tous les hommes ! (*Lavernié lui présente le verre.*) Car Dieu sait ce qu'il est avec moi, ce pauvre ami... Et bon ! (*Elle boit.*) et grand ! (*Elle boit.*) et généreux ! (*Elle boit.*) indulgent à mes injustices, patient à mon sale caractère, toujours un bon sourire aux yeux, une bonne parole à la bouche, un petit bouquet de fleurs à la main. Je l'ai trahi, pourtant. Faut-y que tu sois canaille ! Tiens, je m'en vais. Tout cela me dégoûte, bonjour ! Je vous méprise tous les trois, lui autant qu'elle, elle autant que lui, et toi autant que les deux autres. (*Camille se lève.*) Je ne me plains pas, d'ailleurs : je n'ai que ce que je mérite. Une honnête femme ne devrait jamais prendre qu'un amant digne de l'apprécier. C'est une leçon dont je paye les frais, mais dont je recueillerai les fruits. Et puis, inutile de m'écrire bureau restant, place Clichy, aux initiales X. Y. Z., numéro 555, je ne répondrais pas à tes lettres. Tu es mort pour moi ! Adieu ! (*Elle s'est dirigée vers la porte du fond, mais au moment de l'ouvrir, elle se retourne.*) Quoi ?

LAVERNIÉ. — Je n'ai rien dit. (*Camille attache sur Lavernié un regard chargé de haine, puis sort en refermant la porte avec violence. Lavernié, seul :*) Il est évidemment bien dur de ne plus être aimé quand on aime, mais cela n'est pas comparable à l'être encore quand on n'aime plus.

Il soupire longuement. Il prend le verre sur la table, le reporte où il l'avait pris, va à la porte de droite, se dispose à ouvrir, lorsqu'on entend sonner violemment et frapper de coups de pied la porte.

LAVERNIÉ, *sursautant.* — Qu'est-ce qui se permet ?...

Il va ouvrir. Lauriane paraît.

SCÈNE IV

LAVERNIÉ, LAURIANE, *puis* MARGOT

LAURIANE, *comme un fou.* — Margot ! Margot !

LAVERNIÉ. — Quoi ! Margot ?

LAURIANE. — Elle est ici ! Allons, ne mens pas !... Il est inutile de feindre. Je te répète qu'elle est ici !

LAVERNIÉ. — Qui est-ce qui te dit le contraire ?

LAURIANE. — Tu avoues !

LAVERNIÉ. — Permets !...

LAURIANE. — Avoues-tu, oui ou non ?

LAVERNIÉ. — On n'avoue qu'un crime ou qu'un tort.

LAURIANE. — Pas de grands mots ! Tu es son amant ?

LAVERNIÉ. — Il y a beau jour !

LAURIANE. — Canaille !

LAVERNIÉ. — Eh ! là !...

LAURIANE. — Misérable ! Polisson ! Drôle !

LAVERNIÉ, *très calme.* — S'il y a un drôle ici, c'est toi !

LAURIANE. — Moi ?

LAVERNIÉ. — Oui, toi ! Et puis, un peu de calme, ou nous allons nous fâcher. Qui est-ce qui m'a bâti un fou furieux pareil ?

LAURIANE. — Je te dis...

LAVERNIÉ. — Assez !

LAURIANE. — Mais...

LAVERNIÉ. — C'est bon ! Je ne veux pas de scandale chez moi ! Je tiens à la considération des concierges et du voisinage, et les faiseurs de chiqué feront bien de se tenir sur leurs gardes. Je suis homme à les empoigner par la boucle du pantalon et à les envoyer méditer dans la cage de l'escalier sur l'inconvénient qu'il y a à

jouer les épileptiques devant les gens de sens rassis. (*Il ferme la porte du fond.*) Là-dessus, mon vieux, tu peux entrer et faire comme Cinna, prendre un siège. De quoi s'agit-il ? Qu'est-ce qu'il y a ?

LAURIANE. — Il y a que tu es un faux ami !

LAVERNIÉ. — En voilà la première nouvelle.

LAURIANE. — Il y a que ta conduite à mon égard a été le dernier mot de la traîtrise et de la félonie ! Il y a que tu t'es joué de ma bonne foi, que tu as trompé ma confiance, et que tu as abusé de mon hospitalité.

LAVERNIÉ. — En quoi faisant ?

LAURIANE. — En me dérobant ma maîtresse.

LAVERNIÉ. — Tu me l'avais donnée.

LAURIANE. — Moi !... Quand ça ?

LAVERNIÉ. — Je précise : le 27 août dernier, rue de Sucy, au Bas-Chennevières, à huit heures quarante-cinq du soir ; — le même jour où je t'avertissais du danger que l'on court à mener les cruches à l'eau, rapport aux éclaboussures.

LAURIANE. — Aucun souvenir.

LAVERNIÉ. — Aucun souvenir ? Trop de cigarettes, Lauriane, ça attaque la mémoire. Alors, non... — Pardon, tout à l'heure... — tu ne me l'avais pas, ta maîtresse, fourrée de force entre les doigts, après avoir, pauvre petite, sacrifié sa dignité de femme et l'intimité d'un passé que tu entachais de gaieté de cœur à l'imbécile plaisir de te donner en spectacle et de jouer au casseur d'assiettes ! Tu ne m'y as pas convié peut-être, à en prendre à mon aise et à faire comme chez moi ?... Et : « J'en ai plein le dos, de Margot ! » et « Je n'ai pas pour habitude de m'éterniser dans le collage ! » et « Crois-tu que j'hésiterais jamais entre un camarade et une femme ?... » Mirages ? Illusions ? Chimères ? Tu ne m'as pas dit un mot de tout cela et c'est moi qui en ai menti ?

LAURIANE. — Si j'ai tenu un pareil langage, c'est que j'ai eu, pour le tenir, des raisons dont j'étais seul juge. Tu aurais dû le comprendre.

LAVERNIÉ. — Je ne l'ai pas compris.

LAURIANE. — Cela ne fait l'éloge ni de ta délicatesse ni de ta perspicacité.

LAVERNIÉ. — Veux-tu ma façon de penser ?

LAURIANE. — Que veux-tu que j'en fasse ?

LAVERNIÉ. — Ton profit. Tu es un grotesque.

LAURIANE. — Plaît-il ?

LAVERNIÉ. — Un grotesque ! Je te le dis entre quat' z'yeux, afin que tu n'en ignores pas, et c'est bien la moindre des choses, qu'ayant péché par vantardise, tu expies par humiliation. Abrégeons. Où veux-tu en venir ! Si c'est une affaire que tu me cherches, je suis à ta disposition.

LAURIANE. — J'avais fait mes preuves avant toi.

LAVERNIÉ. — N'en parlons plus. Alors ?

LAURIANE. — Alors ?... Alors, je suis bien aise de t'avoir dit ton fait. Voilà, mon bon. Quant à Margot, elle me payera cela, je te le déclare.

LAVERNIÉ. — Elle ne te payera rien du tout.

LAURIANE. — Parce que ?

LAVERNIÉ. — Parce que tu viens de dire un mot de trop ; parce que l'amour-propre vexé d'un jocrisse convaincu de sottise est capable des pires lâchetés pour en assouvir ses rancunes, parce qu'enfin, en un mot comme en cent, c'est à moi, tu entends, Lauriane, c'est à moi seul, que Marguerite rendra désormais des comptes, s'il me plaît de lui en demander.

LAURIANE. — Ce serait raide.

LAVERNIÉ. — Ce sera ainsi.

LAURIANE. — C'est ce que nous verrons.

LAVERNIÉ. — C'est tout vu !... Et, d'ailleurs, l'incident est clos ! et tu as dit assez de niaiseries pour une fois ! et tu m'agaces, et tu m'assommes, et c'est bien simple, et la question va être tranchée tout de suite. (*Il va à la porte de droite qu'il ouvre.*) Marguerite, un mot, je te prie.

Entre Margot.

MARGOT, *à la vue de Lauriane.* — Charles !

LAURIANE. — Malheureuse !

LAVERNIÉ. — Toi, silence !... Margot, voici de quoi il retourne : Monsieur, qui avait eu la chance fabuleuse de trouver à placer ses grâces relatives et le peu de jeunesse qui lui reste entre tes mains blanches et propres n'a eu de cesse que tu n'aies échoué entre les miennes.

MARGOT. — Je ne comprends pas.

LAVERNIÉ. — Si j'essayais de te faire comprendre à quels extravagants calculs le besoin de faire le malin et d'étonner la galerie peut amener un imbécile, nous serions encore ici demain.

LAURIANE, *à mi-voix.* — Goujat !

LAVERNIÉ. — Je suis un bon garçon, de commerce doux et facile. Devant les insistances réitérées de monsieur, j'ai envoyé mes scrupules voir ailleurs si j'y étais et je suis devenu ton amant, pour son plus grand bien, pour le mien, et pour le tien également, je l'espère. Bon ! A cette heure, autre musique. Monsieur, qui veut bien faire des libéralités à quiconque n'en usera pas, et se couvrir de gloire à bon compte, tombe ici comme un mascaret, m'accablant d'injures et de reproches et parlant de carte à payer. Tu m'aimes ?

MARGOT, *très gênée.* — Mon Dieu...

LAVERNIÉ. — Réponds. Tu m'aimes ?

MARGOT, *tout bas.* — Oui.

LAVERNIÉ. — Tu en es bien sûre ?

MARGOT, *de même.* — Bien sûre.

LAVERNIÉ. — Donne ta bouche. (*Il la baise aux lèvres.*) C'est signé, Margot. De cet instant, tu es ici chez toi et voici ta chambre à coucher. Quitte ton chapeau. Ote tes gants.

Un temps.

LAURIANE. — Ah ! çà... mais... et moi ?

LAVERNIÉ. — Toi ?

LAURIANE. — Oui, moi ?... Qu'est-ce que je deviens, moi, dans tout ça ? Et de quoi est-ce que j'ai l'air ? « Ote tes gants ! Voici ta chambre ! C'est signé ! » Tu aurais pu me consulter. J'avais le droit de placer un mot, je pense.

LAVERNIÉ. — Ton rôle est joué. Tu peux te retirer. Bonjour.

LAURIANE. — Je m'en irai quand ça me plaira.

Il quitte son pardessus.

LAVERNIÉ. — A moins que tu ne me mettes hors de moi.

LAURIANE. — Auquel cas ?

LAVERNIÉ. — Auquel cas, moi, je te mettrai hors d'ici.

LAURIANE. — Je me moque de tes menaces comme de toi-même. Je passerai le seuil de cette porte quand j'aurai parlé à madame.

LAVERNIÉ. — Qu'est-ce que tu veux lui dire ?

LAURIANE, *avec éclat.* — Cela ne te regarde pas. Si nous avons des secrets, je dois te les livrer ? Non, mais tu es extraordinaire ! Veux-tu lire ma correspondance ? (*Tirant de sa poche un trousseau de clefs.*) Tiens, voilà les clefs de chez moi !

LAVERNIÉ, *après une courte réflexion.* — Garde tes clefs. Je te demande pardon. J'oubliais que tu peux avoir, toi aussi, tes affaires à mettre en ordre et de petits comptes à régler. Règle-les donc en paix, et surtout en silence, si tu désires, comme je le crois, ne pas envenimer l'incident de complications fâcheuses, que je regretterais autant que toi. Au cours des discours qui vont suivre, tu vas avoir à prononcer mon nom et à t'occuper de ma personne ; à cet égard, tu as toute liberté de langage, je te prie même de ne pas te gêner. Tu m'as déjà appelé canaille, drôle, misérable et polisson, tu peux, dans cet ordre d'idées, aller de l'avant aussi longtemps et aussi loin qu'il te plaira : je n'y vois aucun inconvénient. Mais, en ce qui concerne celle-ci, c'est une autre paire de manches. Elle a droit à ma protection et, le cas échéant, à mon aide... Je la recommande à ta courtoisie... (*Il fixe Lauriane dans les yeux, puis le doigt en l'air.*) Ni menaces, ni gros mots, n'est-ce pas ? Je vous laisse causer. A tout à l'heure ! Tu as un quart d'heure, montre en main.

Il sort.

SCÈNE V

LAURIANE, MARGOT

LAURIANE, *à Lavernié sorti.* — Toi tu as une certaine chance que j'aie reçu de l'éducation. Si je n'étais pas sous ton toit, j'irais

t'apprendre les usages avec une bonne paire de claques ! Y a-t-il des mufles, Seigneur ! (*A Margot :*) Voilà pourtant ce que tu m'attires ! C'est à tes bons offices que je dois d'être traité comme la boue du paillasson par mon plus ancien camarade ! Mes félicitations sincères ! Tu as fait là de belle besogne ! Ah ! mauvaise race ! Allons, lève-toi ! partons ! Je ne resterai pas ici une minute de plus. (*Il endosse son pardessus.*) Tu es sourde ? Je te dis de te lever. Après ce que je viens d'apprendre, je n'ai plus qu'à affranchir ma vie d'une liaison qui la déshonore, mais il faut que les choses soient faites correctement. Notre logis — le mien, à partir d'aujourd'hui — est plein d'affaires qui t'appartiennent, de petits bibelots, d'objets de toilette ; tu vas venir enlever tout ça. Par la même occasion, nous arrêterons ensemble les conditions d'une séparation que tu as rendue inévitable. Je ne suis pas un cœur sec : je garde le souvenir des bonnes heures vécues en commun. J'entends donc, je ne dirai pas assurer ton existence, du moins parer à tes premiers besoins, dans la mesure de mes moyens, bien entendu. C'est de quoi nous ne pourrons causer que chez nous et entre nous. Viens !

MARGOT. — Non.

LAURIANE. — Tu refuses ? C'est un parti pris ? (*Silence et immobilité de Margot.*) Soit ! Je ferai les choses jusqu'au bout ! J'ai passé mon existence à être le valet de tes caprices ; une fois de plus une fois de moins, nous ne sommes pas à cela près. (*Il pose son chapeau sur un meuble, vient se poster ensuite près de Margot, et la regarde en silence. Brusquement :*) Eh bien, parle ! Qu'est-ce que tu attends ?

MARGOT, *étonnée.* — Que je parle ?

LAURIANE. — Oui.

MARGOT. — Je n'ai rien à te dire.

LAURIANE, *ironique.* — Naturellement ! J'attendais ça ! Comme toutes les femmes prises sur le fait, tu voudrais éviter une explication. Trop commode. Tu ne l'éviteras pas. A moins d'être une fille, et ce n'est pas ton cas, on ne trompe pas un homme sans motifs. Je veux savoir à quel malentendu je dois le coup de couteau qui me frappe aujourd'hui et dont je ne me remettrai jamais... en supposant que j'y survive. Oh ! je ne fais pas de mélodrame. Mais je ne suis plus à l'âge où l'on recommence sa vie, et tu as

brisé la mienne. Privé de l'unique rayon qui éclairât ma destinée, désormais seul, sans but, sans famille, sans espoir, je ne vois guère plus qu'une chose à faire : aller réfugier mon chagrin entre les bras de *celle* qui fait tout oublier. (*Un temps, il attend patiemment l'effet de son petit discours ; mais la jeune femme restant muette, il commence à se troubler. Des inquiétudes lui viennent. Il reprend enfin, d'une voix larmoyante qui cherche à apitoyer.*) Car enfin, te représentes-tu ce qu'elle va être, mon existence ?... la succession de mornes journées de bureau croulant sinistrement, les unes sur les autres, dans l'éternel recommencé des mêmes besognes imbéciles ?... les dimanches, les affreux dimanches, tués minute par minute, à coups de bâillements et de cigarettes, sur la molesquine défoncée des petits cafés d'habitués ?... et les retours, la journée finie, par la pluie, la neige, la tempête, vers un logement à jamais déserté... une salle à manger vide... une chambre à coucher vide ?... (*Il s'émeut, les larmes le gagnent. Silence et immobilité de Margot. Nouveau silence. Il soupire longuement, puis poursuit :*) Alors, non ? Tu ne veux pas venir ? C'est une idée bien arrêtée ?... Tu sais cependant où je vais si tu me laisses passer seul cette porte ?

Mutisme de Margot.

Je la passe ?...

Même jeu.

Je la franchis ?

Même jeu.

C'est bien !

Il va à la porte du fond, s'arrête net, et, quittant son pardessus qu'il pose au fond.

Et puis, non, toutes réflexions faites, je n'attenterai pas à mes jours. Ce n'est pas que je tienne à ma peau — je la vendrais cinq sous si je trouvais un acheteur — mais le même coup qui guérirait mon mal mettrait à jamais dans ta vie un remords qui l'empoisonnerait : cette considération me dicte ma conduite. Le nouveau gage de tendresse que je te donne ainsi aujourd'hui ne te trouvera pas insensible, je l'espère, surtout venant après tant d'autres dont je te laisse le soin d'évoquer le souvenir... J'ai cru pouvoir me permettre cette petite observation avant de prendre de toi le suprême congé auquel il faut bien que je me résigne (*après avoir espéré vainement une parole qui le retienne :*) puisque je vois que

tu me l'imposes... (*Mutisme de Margot.*) J'ajouterai, non sans amertume, que je croyais occuper plus de place dans ton cœur. (*Il gagne le fond du théâtre, met la main au bouton de la porte et, tout à coup :*) Voyons, nous n'allons pas nous quitter en ennemis ; ce serait bête et monstrueux. Nous avons eu des torts mutuels : c'est l'histoire de tous les ménages. Peu importe auquel de nous deux en revient la part la plus grosse. Que ce soit à toi, c'est probable ; mais je veux laisser ce point dans l'ombre. Un fait est : la fonction du sage est de prêcher la raison au fou, comme la mission du plus vieux est d'aller au devant du plus jeune. Eh bien, je vais au devant de toi... Je vois ta jeunesse menacée, j'ai le devoir de t'ouvrir les yeux. Réfléchis à ce que tu vas faire : prends bien garde à l'irréparable !... Ecoute ; rien n'est perdu encore ; mon âme n'est pas fermée à toute pitié et peut-être le pardon que je sens germer dans mon cœur monterait-il vite à mes lèvres si un bon mouvement de ta part... une parole de regret... un petit quelque chose, enfin. (*Silence de Margot.*) Je ne suis pourtant pas exigeant. Dis un mot !... (*Silence.*) Non ?... (*Silence.*) Veux-tu que je te pardonne pour rien ?... Non ?... (*Silence.*) Adieu donc et cette fois pour toujours. Je m'en vais la conscience tranquille. J'ai tout fait ! Advienne que pourra.

Il prend son chapeau et son pardessus et il sort. Marguerite a un regard à la porte qui se rouvre presque aussitôt. Lauriane rentre et, revenu une fois encore à la jeune femme :

Et si je t'épousais, Marguerite ?

MARGOT, *stupéfaite.* — Moi ?

LAURIANE. — Pourquoi pas ?

MARGOT. — Tu es fou !

LAURIANE. — Fou ?... A cause ? Ce qui est fou, c'est d'avoir tant tardé à faire une chose raisonnable. Vois-tu, j'ai un défaut ; je n'en ai qu'un, mais je l'ai bien : je ne suis pas un expansif ; j'ai horreur des démonstrations. Tout notre malheur vient de là. Pareil à beaucoup d'hommes — car c'est nous les grisettes, les romances et les petites fleurs bleues ! — j'ai la pudeur d'une sentimentalité que tu ne m'as jamais soupçonnée et que je dissimule comme une tare ! Eh bien, il est temps que tu me connaisses, je suis las de t'être étranger ! (*Tombant à ses pieds.*) Marguerite, tu m'es plus chère

que tout ! Marguerite, je n'ai que toi au monde ! Marguerite, si tu m'abandonnes, c'est le sol qui s'ouvre sous mes pieds ! Je te supplie d'être ma femme !

MARGOT, *avec un accent de douloureuse et profonde lassitude.* — Relève-toi et finissons-en. Toutes ces paroles m'étourdissent.

LAURIANE, *se levant.* — Ce sont des paroles sincères.

MARGOT. — Il est possible qu'elles le soient, possible qu'elles ne le soient pas, je n'en sais rien, toi non plus peut-être, et au fond, qu'est-ce que cela peut faire ? puisque fatalement, inévitablement, elles auront raison de ma faiblesse. Oh ! sur ce point, je n'ai aucun doute à avoir, aucune illusion à garder ; je ne tenterai même pas d'une lutte où je suis d'avance vaincue. Il y a des gens qui naissent vaincus, j'ai le malheur d'être de ceux-là ; je n'ai qu'à en prendre mon parti. Tu veux m'épouser ? Epouse-moi. Cela me laisse indifférente et ce n'est pas, sois-en convaincu, la perspective du mariage qui me ramène entre tes mains dont je me croyais libérée. J'y reviens, parce qu'une puissance plus forte que toutes mes forces me donne l'ordre d'y revenir, parce que la nature m'a refusé le pouvoir de répondre : « Je ne veux pas » à quiconque me dit : « Je veux », et parce que ma Résolution est pareille à ces pierres de grès qui s'émiettent sous le doigt et deviennent du sable. J'avais mon petit bien que je croyais à moi, bien conquis et bien acquis. Tu le veux ? Le voici, je te le donne. Comme avant cinq minutes tu me l'aurais repris, j'aime mieux t'en faire cadeau tout de suite et qu'il n'en soit plus question. Vois-tu, il n'y a pas à se débattre ; quand on ne peut pas on ne peut pas. (*Elle se lève.*) Et maintenant, allons-nous-en, car mon dernier écheveau de courage est à bout, et j'ai bien mal à la tête.

LAURIANE. — Marguerite !

SCÈNE VI

LAVERNIÉ, LAURIANE, MARGOT

LAVERNIÉ, *entrant.* — Le quart d'heure est écoulé. Rien ne te retient plus. Je te présente mes devoirs.

LAURIANE. — Et moi, je te présente ma femme !

LAVERNIÉ. — Comment, ta femme ?

LAURIANE. — Nous nous marions.

LAVERNIÉ. — Tu dis ?

LAURIANE. — Nous nous marions.

LAVERNIÉ, *abasourdi.* — Non ?

LAURIANE. — Pourquoi non ?

LAVERNIÉ, *à Margot.* — Margot ?

LAURIANE, *sec.* — Je n'ai pas l'habitude de raconter des blagues. Tu n'as que faire de l'interroger.

LAVERNIÉ. — C'est que...

LAURIANE. — Que quoi ? Et puis tu m'obligeras, quand tu t'adresseras à Marguerite, de ne plus la tutoyer et de l'appeler désormais « Madame ». C'est un rien que pourtant je crois devoir signaler, pour le cas où il t'échapperait, à ton sens, un peu... spécial, de la correction et des convenances. (*A part.*) Toc !

LAVERNIÉ. — Très bien, très bien, ne te fâche pas. (*Soufflant longuement.*) Ah !...

LAURIANE. — Tu te trouves mal ?

LAVERNIÉ. — Mal n'est pas le mot ! Je me trouve, je me trouve... Je ne trouve pas comment je me trouve. C'est égal pour une surprise, voilà ce qui s'appelle une surprise. Ah !... Ah !... Ah !...

LAURIANE. — Ça ne va pas mieux ?

LAVERNIÉ. — Ça va se passer, ne t'inquiète pas.

Il s'avance vers Margot et va pour lui parler, mais elle ne lui en laisse pas le temps.

MARGOT. — Ne me dites rien, je vous en prie ; je n'aurais rien à vous répondre. Je ne sais pas ;... je ne sais jamais... Et puis, je sens si bien que ça ne tiendrait pas !

LAVERNIÉ. — Qu'est-ce qui ne tiendrait pas ?

MARGOT. — Nous sommes trop loin l'un de l'autre !... Un homme comme vous, mon Dieu ! et une pauvre malheureuse de rien du tout, comme moi ;... un trottin ! une midinette ! Est-ce que c'est

possible, voyons ? Dans six mois je serais le boulet, dans un an je serais l'ennemie... Je ne veux pas.

LAVERNIÉ, *se récriant.* — Mais pas du tout ! Mais ce n'est pas vrai ! Mais quelle idée !

MARGOT. — J'ai raison, je vous jure que j'ai raison ; j'ai là quelque chose qui me le dit. Rentrons chez nous, retournons à nos petites affaires. Comme ça, chacun de nous gardera de l'autre un bon et gentil souvenir, et plus tard, quand je serai une vieille bonne femme qui regardera dans sa jeunesse, j'aurai le contentement de me dire : « S'il a été bon pour moi, je n'ai pas été méchante pour lui, et si je l'ai un peu ennuyé, ça n'a pas duré bien longtemps. »

LAVERNIÉ, *très ému.* — Marguerite...

MARGUERITE. — Ça vaut mieux, je vous assure : ça vaut bien mieux, bien mieux, bien mieux.

D'un geste vague, elle complète sa pensée. Elle veut sourire, mais les larmes la gagnent, elle essuie ses yeux et se tait. Lavernié, très ému, fait un grand effort sur lui-même, il tousse légèrement, passe la main sur son front. A la fin, il s'incline gravement, en homme qui accepte une sentence, et, revenu à Lauriane :

LAVERNIÉ, *d'une voix qu'il tâche de rendre enjouée.* — Et à quand la noce ?

LAURIANE. — Tu le sauras. On t'enverra un faire-part.

LAVERNIÉ. — J'y compte. En attendant, je te fais mes compliments.

LAURIANE. — Tu es bien aimable, je les accepte.

LAVERNIÉ, *à Margot.* — Pour vous, ma chère enfant, je vous demande la permission de vous embrasser sur les deux joues, avec la plus profonde tendresse, en vieil ami, et en ami vieux que je suis. Lauriane, comme chacun en ce bas monde, peut avoir ses petits travers, mais c'est un parfait honnête homme : il vous fait en vous épousant un honneur dont vous êtes digne. J'en suis infiniment heureux. Je vous souhaite tous les bonheurs.

MARGOT, *que les larmes étouffent.* — Je vous remercie.

LAURIANE. — Eh bien, nous filons ! (*A Margot.*) Tu y es ?

LAVERNIÉ, *tendant la main à Lauriane.* — A bientôt, hein ?

LAURIANE, *feignant de ne pas voir.* — A un de ces jours. (*Laissant passer Margot.*) Passe, mon chat.

Elle franchit le seuil de la porte. Lauriane la suit. A ce moment :

LAVERNIÉ. — Lauriane !

LAURIANE, *se retournant.* — Eh ?

LAVERNIÉ. — Donne-moi la main.

LAURIANE. — Si tu veux.

LAVERNIÉ. — Mieux que cela !... Allons !... Tu peux me la donner, je t'assure ; tu peux me la donner tout à fait. Lauriane, j'ai deux mots à te dire. Assez à la légère, sans voir où nous allions, nous nous sommes, cette enfant et moi, un peu divertis à tes frais et t'avons régalé d'une mystification dont je crains que ton honnête bonne foi se soit émue plus que de raison. La comédie que nous t'avons jouée — un peu trop bien, même, peut-être — c'est moi qui en ai conçu le plan, dans le double but d'infliger à ton mauvais caractère une salutaire leçon et de venger, en la faisant rire, la gentillesse méconnue de celle qui va être ta femme. Mais les meilleures plaisanteries sont celles qui se prolongent le moins : celle-ci a duré plus qu'assez. Tu me vois extrêmement troublé et malheureux. J'ai tué comme un imbécile, en voulant faire l'homme d'esprit, la tranquillité de mon ami : rien ne m'en consolera ; je te prie de me pardonner. Je sais qu'une parole dite est dite à tout jamais ; je n'espère donc pas effacer de ta mémoire les mensonges à dormir debout dont j'ai si bêtement berné ta crédulité confiante. Mais avant que tu quittes cette maison, tu me permettras bien, n'est-ce pas, pour le soulagement de ma conscience, ma main sur ton épaule et mes yeux dans tes yeux, de te jurer sur tout ce que je peux concevoir au monde de plus sacré et de plus cher, sur mon honneur, sur Dieu, sur tout, que jamais, tu m'entends ? jamais !... pas une fois, pas une minute, je n'ai été l'amant de Marguerite.

Un temps. Lauriane, rassuré, convaincu, le

regarde dans l'œil avec une fixité goguenarde, puis haussant les épaules :

LAURIANE. — Je le sais bien.

Il sort.

SCÈNE VII

LAVERNIÉ

Demeuré seul, il reste un instant les yeux attachés à la porte par où Marguerite vient de disparaître ; puis il redescend en scène, hésitant, comme inquiet, en homme qui ne sait ce qu'il va faire. Une fenêtre est là. Il s'y rend, en soulève discrètement le rideau, plonge dans la rue avec la précaution bien observée de n'être pas vu du dehors. Un long temps. Soudain, redescendu en scène, il aperçoit, oubliée sur une table, la voilette de Margot. Il s'en empare, la déploie, la regarde, en respire le parfum léger, après quoi la remettant dans ses plis avec soin et allant prendre sur un meuble un coffret fermé qu'il ouvre, il l'y dépose ainsi qu'en un petit cercueil. Tout cela est fait lentement, avec une émotion contenue. Enfin, il referme à clef le coffret qu'il remet en place, revient à son chevalet, reprend sa palette et ses brosses.

LAVERNIÉ, *avec mélancolie.* — Elle a raison. Cela vaut mieux.

Il se remet au travail.

GODEFROY

A Séverine.

PERSONNAGES

GODEFROY.
MADAME POISVERT.
L'OPINION PUBLIQUE.

Sur un coup de sifflet du contrôleur, l'omnibus s'est ébranlé. Ses roues tournent dix fois sur elles-mêmes, et aussitôt une voix de femme :

— Pssst !...

C'est madame Poisvert, personne à la face élargie de majesté et de noblesse. Elle est flanquée de son fils Godefroy, long jeune homme de dix-neuf ans, dont un duvet léger et mou encadre la face ingénue. Il tient, pressé sur son sein, un énorme pétunia en pot.

La mère et le fils, l'un suivant l'autre, s'élancent à l'assaut du marchepied et disparaissent à l'intérieur de la voiture où deux places restaient à prendre : l'une tout de suite à gauche en entrant ; l'autre tout au fond, sous le cocher. C'est en faveur de cette dernière que madame Poisvert se prononce.

L'omnibus se remet en route. Une sérénité souriante illumine et, pendant cinq minutes encore, illuminera la lèvre en fleur de la mère. Par contre, le fils semble absorbé dans une douloureuse rêverie. Ses regards, chargés d'inquiétude, errent éplorés de droite et de gauche, et de minute en minute se reportent sur le pétunia, qu'ils accablent d'une muette haine.

Enfin, entre ses dents serrées :

GODEFROY, *à soi-même.* — Saleté de pétunia ! Saleté de pétunia !... De quoi est-ce que j'ai l'air, avec ce pétunia ?...

L'OPINION PUBLIQUE, *mentalement.* —

Ce jeune homme au front revêtu
D'une auréole si pudique,
Marche fièrement, tout l'indique,
Dans le sentier de la vertu.

La candeur luit sur son front blême.
Qu'il soit un exemple pour nous !...
La fleur qu'il tient sur ses genoux
De son âme chaste est l'emblème.

GODEFROY, *à soi-même.* — De quoi j'ai l'air ? (*Amèrement ironique.*) Je ne le sais parbleu que trop !... J'ai l'air d'une tourte, c'est bien simple... Saleté de pétunia ! Saleté de pétunia !... Mon Dieu ! que c'est assommant d'aller souhaiter sa fête à madame de Grignottrais !

A ce moment :

MADAME POISVERT, *à l'autre bout de la voiture.* — Godefroy !

L'appel se perd dans le fracas des vitres secouées.

MADAME POISVERT, *quatre tons plus haut.* — Godefroy !

GODEFROY, *à part.* — Bon ! Voilà encore maman qui va m'interviewer d'un bout à l'autre du tramway. Feignons n'avoir pas entendu.

MADAME POISVERT, *à tue-tête et agitant l'air de ses bras.* — Godefroy ! Godefroy !

L'OPINION PUBLIQUE, *mentalement.* —

Celui dont l'invisible main
Gouverne les gens et les choses
Nous a placés, comme des roses,
Vieille auguste, sur ton chemin.
O femme à la face élargie
De noblesse et de majesté,
Parle haut !... — Ton âge est lesté
D'une expérience assagie.

MADAME POISVERT, *la voix étranglée dans de rauques mugissements.* — Godefroy ! Godefroy ! Godefroy !

GODEFROY, *résigné, à part.* — Allons !... Pas moyen d'éviter. (*Haut.*) Qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME POISVERT, *qui joint le geste à la parole.* — Le pétunia !

GODEFROY, *la main au pavillon de l'oreille.* — Quoi ?

MADAME POISVERT. — Le pétunia !

GODEFROY, *même jeu.* — Qu'est-ce que tu dis ?

MADAME POISVERT. — Le pétunia ! !

GODEFROY. — Le pétunia ? (*Mimique affirmative de Madame Poisvert.*) Eh bien quoi, le pétunia ?

MADAME POISVERT. — Prends bien garde à ne pas l'abîmer ! N'oublie pas que nous allons l'offrir, pour sa fête, à madame de Grignottrais !

GODEFROY. — Mais oui, mais oui ! Sois donc tranquille ! (*A part.*) J'aime bien maman, mais, cré nom ! qu'elle est agaçante !... Quel besoin, non, mais quel besoin d'aller dire devant tout le monde que nous allons souhaiter sa fête à madame de Grignottrais ?

L'OPINION PUBLIQUE, *mentalement.* —

Vous de qui reflètent les traits
Les mêmes puretés d'apôtres,
Portez nos vœux avec les vôtres
A Madame de Grignottrais.
Fils cent fois tendre, mère heureuse,
L'un de l'autre à ce point épris.
Vous évoquez en nos esprits
L'HEUREUSE FAMILLE de Greuze !

GODEFROY, *à soi-même.* — Une chose me met hors de moi, c'est la pensée que madame de Grignottrais va encore me forcer à essuyer le plâtre dont elle a soin de peindre et d'orner son visage, pour réparer des ans l'irréparable outrage. Ayant simulé la surprise d'une personne qui était à cent lieues de soupçonner les événements : « C'est donc ma fête ? s'écriera-t-elle en nous voyant surgir sur le seuil de la porte, maman, le pétunia et moi. Quelle surprise inattendue et quel pétunia superbe ! » Là-dessus elle se fera un devoir de m'attirer entre ses bras et de me faire essuyer le plâtre.

Abominable perspective !... (*L'œil écarquillé sur un rêve.*) Ah ! pourquoi ne puis-je être quitte avec un coup de pied dans le derrière ? Que je savourerais avec volupté cette humiliation libératrice !

LE CONDUCTEUR. — Places si vouplaît !

MADAME POISVERT. — Godefroy ! Godefroy !

GODEFROY, *à soi-même.* — Ça recommence ! (*Haut.*) Qu'est-ce que tu veux ?

MADAME POISVERT, *désignant de son doigt le conducteur.* — Le conducteur !

GODEFROY. — Le conducteur ?

MADAME POISVERT. — Oui, le conducteur.

GODEFROY. — Eh bien ! quoi, le conducteur ?

MADAME POISVERT. — Il vient réclamer le prix des places.

GODEFROY. — Je le vois bien.

MADAME POISVERT. — Paye pour nous deux ; je te rendrai ça en rentrant.

GODEFROY, *agacé.* — Bon ! bon !

Il tire son porte-monnaie.

MADAME POISVERT. — Tu m'y feras penser.

GODEFROY. — Oui.

MADAME POISVERT. — Tu me rappelleras en même temps que je te dois déjà huit sous. Tu sais, pour la farine de lin... (*Mutisme systématique de Godefroy*)... le jour où tu avais un clou... (*Même jeu de Godefroy.*) Je t'ai posé un cataplasme ; est-ce que tu ne te souviens pas ?

GODEFROY, *les mâchoires pareilles à un étau.* — Ah ! Dieu puissant ! Ah ! Vierge sainte ! (*Au conducteur.*) Voilà vingt sous. Vous me donnerez deux correspondances.

MADAME POISVERT, *debout et haranguant.* — Dans quelques mois, tu seras un homme : apprends donc à ne plus te conduire en enfant ainsi que tu as coutume de le faire. Compte avec soin la monnaie qui te revient. Un sou et un sou font deux sous ; plus tu entreras dans la vie, plus tu te sentiras pénétré de la vérité de

cette parole. Mais garde-toi de te méprendre au sens du discours que je te tiens. La fois où nous avons dîné avec du foie de veau aux carottes, le tripier nous a colloqué une pièce démonétisée ; n'essaye pas de la repasser au conducteur. Ce serait une mauvaise action, et les mauvaises actions, Godefroy, retombent toujours sur le nez de ceux qui les ont commises.

GODEFROY, *à soi-même, éploré.* — Je voudrais être assis à l'ombre des forêts.

L'OPINION PUBLIQUE, *mentalement.* —

Tel, sous l'azur des ciels limpides
Que parcourt le vol des ramiers,
Avril voit les fleurs des pommiers
S'écrouler en neiges rapides.
Tel, nous voyons, émerveillés,
Crouler, à torrent, des lumières !...
Il pleut des Vérités Premières :
Tendons nos rouges tabliers.

Un temps. Godefroy se calme.
Suite du temps. Godefroy se rassérène.
Temps interminable. Godefroy s'épanouit.
Soudain :

MADAME POISVERT. — Godefroy ! Godefroy ! Godefroy !

GODEFROY, *désespéré.* — Oh !... (*Haut.*) Eh bien, qu'est-ce qu'il y a encore ?

MADAME POISVERT, *d'une voix qui sonne comme un appel de trompette.* — Est-ce que tu as pensé à changer de chaussettes ?

UNE ÉVASION DE LATUDE

PERSONNAGES

LATUDE
PREMIER CARDEUR
DEUXIÈME CARDEUR

Le théâtre représente l'intérieur d'un cachot. Face au public, une porte percée d'un guichet. A gauche, une lucarne grillée, aux barreaux découpés en croix de saint André sur le clair azur du dehors. A droite, une couchette composée en tout et pour tout d'un matelas et d'un traversin.

Au lever du rideau, la scène est vide. Soudain, tremolo à l'orchestre. Coups sourds dans le sol. Une dalle se soulève, et l'on voit apparaître le visage inculte et la tignasse ébouriffée de l'infortuné Latude.

SCÈNE PREMIÈRE

LATUDE. — Personne ? (*Il jette un coup d'œil autour de lui.*) Personne ! (*Il se hisse sur les poignets et pénètre dans la cellule.*) Je suis Laté, j'ai trente-cinq ans de captivitude. (*Il se reprend.*) Heu... Je suis Latude, veux-je dire ; j'ai trente-cinq ans de viticapté ; heu... de tivécapti ; pardon !... Flûte, je ne trouve plus mes mots. C'est le manque d'oxygène. Saleté de Pompadour qui me laisse pourrir sur la paille humide des cachots ! Si jamais... Mais patience ! patience ! l'heure est proche ! (*Solennel :*) Voici la cellule où le vidame de Proutrépéto, victime comme moi des haines de la favorite, gémit durant tant d'années ; et voici le lit où ce digne vieillard rendit, hier, le dernier soupir. (*Il soulève sa casquette.*) Salut, demeure chaste et pure ! — Cristi, que ça sent le renfermé. (*Il va à la lucarne, qu'il ouvre ; puis revient à l'avant-scène.*) Or, M. de Proutrépéto ayant dévissé son billard, l'administration a conçu le dessein de faire carder son matelas. Ceci m'a donné une idée. J'ai enlevé une partie de la laine, je l'ai fait disparaître de la

façon suivante. (*Il indique qu'il l'a boulottée.*) Et à cette heure, je vais prendre sa place. Une fois dans le matelas, qu'est-ce que je fais ? Je ramène la toile sur moi et je la recouds à l'intérieur. Arrivent les cardeurs qui n'y voient que du feu et me descendent ingénument devant la porte de la prison. C'est très bien. Je tire mon couteau, je crève la toile au matelas, je crève la paillasse aux cardeurs, après quoi, à nous l'oxygène ! C'est extrêmement ingénieux.

— Mais, me direz-vous, mon ami, tu t'es donc procuré du fil, une aiguille et un couteau ?

Chut !... (*Mystérieux :*) J'ai improvisé moi-même ces divers objets mobiliers. Le couteau, je l'ai fabriqué avec un manche de côtelette ; l'aiguille, avec une arête de merlan ; et le fil... — Devinez un peu ? Non, devinez un peu, pour voir ? — ... Avec du bœuf ! ! ! Tous les jours, depuis trente-cinq ans, je prenais sur ma portion un petit filament de gîte à la noix que je dissimulais avec soin dans le creux de ma main, et qui venait s'ajouter à la masse. Résultat : ceci (*Il tire de sa poche une pelote de couleur brune.*)... c'est-à-dire la liberté ! ! Ah ! l'ingéniosité des prisonniers défie toute comparaison ! — Avec tout ça, je bavarde, moi. Quelle heure est-il ? (*Il regarde par la lucarne.*) Il est précisément, au soleil, onze heures quarante-quatre minutes ; dans un quart d'heure, mes deux gaillards seront ici. Deux cardeurs de matelas et un quart d'heure d'horloge, ça fait trois quarts d'heure ; j'ai le temps. (*Il va au matelas et l'éventre. Suffoqué :*) Crebleu ! quelle poussière ! Pourvu que je n'aille pas éternuer !

Il plonge les pieds en avant, dans le matelas, qu'il referme et recoud sur lui, conformément à son petit programme.

Un temps. Au dehors, l'horloge de la prison sonne les douze coups de midi. Re-tremolo à l'orchestre. Grincement de clef dans la serrure.

La porte s'ouvre. Apparition des deux cardeurs de matelas.

SCÈNE II

LES CARDEURS, LATUDE CACHÉ

PREMIER CARDEUR. — Voici l'objet. A nous camarade ! et du nerf ! (*Le jour s'assombrit. Grondements d'orage qui se prépare.*) Diable ! le temps se gâte.

DEUXIÈME CARDEUR. — Oui, camarade, nous allons avoir de l'orage. Le pauvre cardeur de matelas est exposé plus que tout autre aux intempéries des saisons.

PREMIER CARDEUR. — Tu dis vrai, mais assez causé. Tu feras de la philosophie un autre jour. Allume ! Allume !

DEUXIÈME CARDEUR. — Espère un peu.

Les deux hommes s'approchent du matelas où est enseveli Latude, et ils en soulèvent les coins. Nouveau nuage de poussière.

DEUXIÈME CARDEUR, *toussant à fendre l'âme.* — Oïe ! Oïe ! Oïe !

PREMIER CARDEUR, *même jeu.* — Eh là ! Eh là ! Voilà un sacré nid à vermine qui ne pèche pas par excès d'humidité. S'il y pousse des champignons, je consens à cesser de boire.

DEUXIÈME CARDEUR. — J'ai la langue aussi rêche qu'une râpe à fromage, rien que d'avoir ouvert la bouche.

PREMIER CARDEUR. — La peste soit de ta langue, éternel bavard ! Au lieu de t'attarder à des sottises, que ne vas-tu plutôt nous quérir deux bons gourdins de chêne ou d'érable dont nous rosserons ce matelas tant et si bien qu'il ne gardera pas plus de poussière que tu n'as, toi, gardé de jugeote ?

DEUXIÈME CARDEUR. — Belle idée !

PREMIER CARDEUR, *égayé.* — Eh ! eh ! que t'en semble ?

DEUXIÈME CARDEUR. — Oui, l'invention est lumineuse ; j'ai justement, depuis l'an dernier, une belle gaule à abattre les noix, qui

fera tout à fait l'affaire. Espère un peu ; je ne fais qu'aller et revenir ; le temps de donner un coup de scie et de faire d'une seule perche deux triques. Je suis à toi dans la minute.

Il sort.

Derrière le dos du premier cardeur, le matelas donne des signes manifestes d'inquiétude.

Un temps.

Rentrée du deuxième cardeur armé de deux énormes rotins.

DEUXIÈME CARDEUR. — Ils sont de pareille longueur. Choisis.

PREMIER CARDEUR. — Camarade, tout est bon outil aux mains d'un bon ouvrier. (*Il s'empare d'un des bâtons, retrousse ses manches et crache dans sa main.*) A c't'heure, faisons vite et bien. Et en mesure, autant que possible !

Ils remontent au fond du théâtre et se mettent, pleins d'entrain, à l'ouvrage. Sur le matelas, les coups s'abattent en cadence.

LES DEUX CARDEURS, *chantant.* —

Pan ! pan ! Courage,
Bon artisan !
Ton poing pesant
Tape et fait rage.
Je fais ma besogne en chantant
Pan ! Pan !

Ils s'arrêtent pour souffler. Silence, auquel se mêlent les gémissements de l'infortuné Latude.

DEUXIÈME CARDEUR, *l'oreille tendue.* — Espère un peu ! Tu entends, eh ?

PREMIER CARDEUR, *indifférent.* — C'est ce pauvre diable de Latude qui se désole à l'étage au-dessous.

DEUXIÈME CARDEUR, *apitoyé.* — Trente-cinq ans de captivité !...

PREMIER CARDEUR. — Bah ! le gaillard n'est pas un sot, c'est au contraire une fine mouche qui a plus de malignité dans son petit doigt que toi dans toute ta carcasse, et qui s'évade de prison aussi aisément qu'il rote.

DEUXIÈME CARDEUR. — Tu badines !

PREMIER CARDEUR. — Je ne badine point. Il se gausse d'un mur de cachot comme une poignée d'eau se gausse d'une main fermée. Gageons qu'un de ces quatre matins il trouvera encore moyen de prendre la clef des champs. Or ça, si nous en finissions ? J'ai hâte d'aller vider bouteille.

Les deux hommes s'emparent du matelas, s'efforcent de le soulever et y parviennent à grand-peine.

Stupéfaits :

DEUXIÈME CARDEUR. — Diantre !

PREMIER CARDEUR. — Qu'est ceci ?

DEUXIÈME CARDEUR. — En voilà bien d'une autre. M'est avis que ce pucier pèse le poids d'un pourceau de six mois.

PREMIER CARDEUR. — M'est avis aussi.

DEUXIÈME CARDEUR. — Si je tenais l'enfant de cocu qui le rembourra de limaille de plomb, je lui prouverais le contraire sur l'heure.

PREMIER CARDEUR, *inspiré.* — L'ami, par l'huis béant de cette porte, j'aperçois une fenêtre ouverte. Elle donne sur la route déserte qui borde le mur de la prison. Ne penses-tu pas que si nous y précipitions le gaillard, après l'avoir gentiment balancé en comptant : « Une ! deusse ! troisse ! » il serait arrivé avant nous, nous évitant ainsi la peine de le descendre et nous épargnant de l'huile de bras ?

DEUXIÈME CARDEUR, *enthousiasmé.* — Tu es décidément un habile homme, l'ami ! J'admire la simplicité de ton projet et je crois que nous devons sans retard le mettre à exécution. Donc, partageons-nous la besogne et voyons à faire diligence.

Ayant ainsi parlé, il imprime au matelas un mouvement balancé de tribord à bâbord. Son camarade l'imite.

LES DEUX CARDEURS, *comptant les mesures.* — Une !... deusse !... et troisse !

Le matelas, échappé à leurs doigts, s'envole comme un énorme oiseau et disparaît par le cadre de la fenêtre.

Coup de timbre. Le décor change.

SCÈNE III

Au fond, le pied de meulière du mur de la prison. A l'avant-scène, un chemin semé d'herbes et d'orties, sur lequel repose le matelas.

Troisième tremolo à l'orchestre, puis craquement de calicot qu'on déchire, et apparition de Latude. Sur le visage de cet infortuné, les coups de bâtons des cardeurs ont marqué en larges bandes noires qui le font pareil à un zèbre.

LATUDE, *qui se dresse.* — Quelle chute !... (*Il se tâte.*) Mes membres endoloris sont-ils toujours à leur place ? (*Rassuré.*) Merci, mon Dieu ! ! ! Que ne suis-je en sûreté, loin de ces murs... je me livrerais à une courte prière. Mais courons au plus pressé.

Il s'élance.

A moi, l'oxygène !

Fausse sortie.

Que j'emporte ce matelas, au fait. Je le vendrai au premier fripier que je rencontrerai sur ma route, et le diable s'en mêlera, ou j'en tirerai vingt-cinq sols, lesquels me feront grand bien.

Il charge le matelas sur ses épaules et s'enfuit précipitamment.

La scène reste vide.

Tout à coup, à l'orchestre, quatrième et dernier tremolo et apparition des cardeurs.

PREMIER CARDEUR, *le regard promené autour de lui.* — Où est le matelas ? (*Epouvanté.*) Ventre du Christ ! il y a de la magie là-dessous !...

DEUXIÈME CARDEUR. — Eh ! espère un peu, que diable ! Donne-lui le temps d'arriver.

RIDEAU

TABLE DES MATIÈRES

LIDOIRE 5
(Juin 1891)

BOUBOUROCHE 21
(Avril 1893-1910)

LA PEUR DES COUPS 59
(Décembre 1894)

LES GAITÉS DE L'ESCADRON 73
(Février 1895)

LA CINQUANTAINE 165
(Novembre 1895)

LE DROIT AUX ÉTRENNES 179
(Mai 1896)

UN CLIENT SÉRIEUX 199
(Août 1896-1901)

PETIN, MOUILLARBOURG ET CONSORTS 229
(Mai 1896)

HORTENSE, COUCHE-TOI ! 249
(Mars 1897)

MONSIEUR BADIN 261
(Avril 1897)

L'EXTRA-LUCIDE 269
(Mai 1897)

Une lettre chargée 277
(*Juin 1897*)

Théodore cherche des allumettes 287
(*Octobre 1897*)

Gros chagrins 299
(*Décembre 1897*)

La voiture versée 309
(*Décembre 1897*)

Les Boulingrin 323
(*Février 1898*)

Le Gendarme est sans pitié 345
(*Janvier 1899*)

Panthéon-Courcelles 363
(*Novembre 1899*)

Le Commissaire est bon enfant 371
(*Décembre 1899-1900*)

L'article 330 397
(*Décembre 1900*)

Sigismond 413
(*Février 1901*)

Les balances 423
(*Novembre 1901*)

La paix chez soi 439
(*Novembre 1903-1906*)

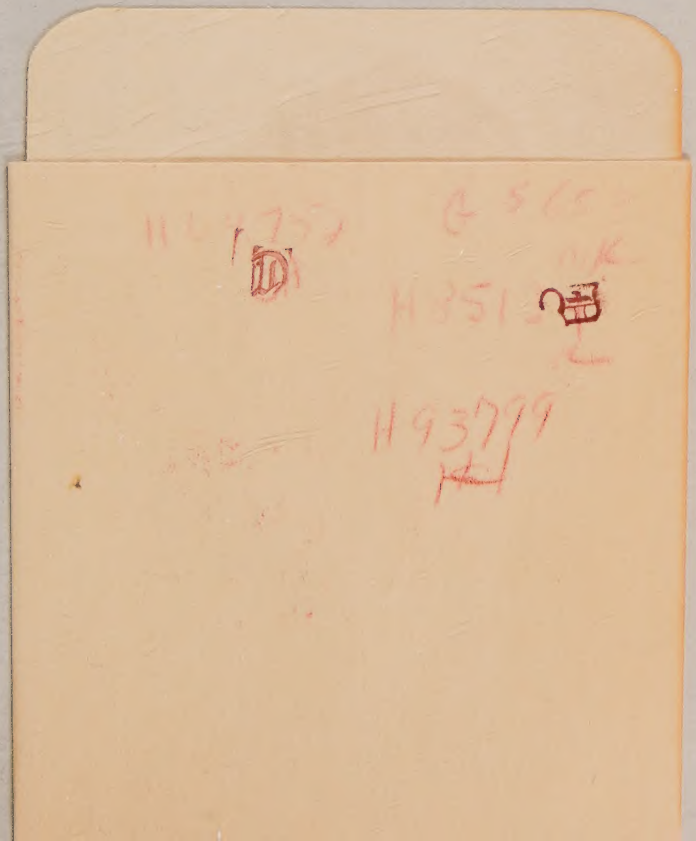
La conversion d'Alceste 461
(*Janvier 1905*)

La cruche 493
(*Février 1909-1913*)

Godefroy 555
(*pas de date*)

Une évasion de Latude 563
(*pas de date*)

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 22 AVRIL 1963
SUR LES PRESSES
D'EMMANUEL GREVIN et FILS
A LAGNY-SUR-MARNE

Dépôt légal : 1er trimestre 1961.
Flammarion et Cie, éditeurs (N° 4694). — N° d'Imp. 7349.

Purdue University Libraries
3 2754 064 920 493